Bacco 168 N. 7
06335/A

TABLEAU
DE L'AMOUR CONJUGAL.

Imp. de FÉLIX LOCQUIN,
16, rue Notre-Dame-des-Victoires

L'hymen a des appas pour deux cœurs bien unis,
Que le plus pur amour á ses loix a soumis.

TABLEAU
DE
L'AMOUR CONJUGAL
PAR
VENETTE

TOME Ier

Ah! loin de le livrer au sein de l'étrangère,
Sa mère le nourrit, elle est deux fois sa mère.

PARIS
Chez les Marchands de Nouveautés
1832.

TABLEAU

DE

L'AMOUR CONJUGAL,

PAR N. VENETTE,
Docteur en Médecine.

ÉDITION ORNÉE DE SEIZE GRAVURES.

TOME PREMIER.

PARIS
CHEZ LES MARCHANDS DE NOUVEAUTÉS
1837.

AVIS DE L'ÉDITEUR.

Nous avons cru que M. Nicolas Venette, docteur en médecine, professeur du roi en anatomie et chirurgie, et doyen des médecins agrégés au collége royal de la Rochelle, ne trouverait pas mauvais que nous le nommassions ici, puisqu'on le connaît présentement partout pour être l'auteur de ce livre. Il avait caché son nom par un rétrograde, sous celui de *Salocini*, *Vénitien*, pour des raisons que nous ignorons jusqu'à présent: mais on pouvait connaître, par plusieurs endroits de ce livre, qu'il était médecin de la Rochelle. Plusieurs se sont récriés contre son ouvrage comme contre un piège que l'on tendait aux jeunes gens, soit qu'ils l'eussent lu avec préoccupation, ou qu'ils en eussent ouï mal parler à des gens qui ne l'avaient pas lu. D'autres, qui sont en plus grand nombre que ceux-là, en ont dit des louanges, et il n'y a guère de personnes savantes en France, et même en Europe, qui n'aient ce livre dans leur cabinet, qui ne l'estiment beaucoup, puisqu'il a été imprimé plusieurs fois en français, en allemand, en flamand. Le premier qui en ait dit du bien, a été le docte M. *Bayle*, auteur de la *République des Lettres*, qui, à la page 1221 de l'im-

pression d'Amsterdam, 1686, sur la fin de l'année 1687, témoigne que l'auteur de ce livre lui a appris mille choses importantes, prouvées par des faits : c'est beaucoup dire que d'apprendre mille choses à l'un des plus savans de l'Europe ; puis au commencement de l'année 1688, il parle encore de lui en des termes qui font bien voir qu'il avait de l'estime pour son livre, puisqu'il n'y a guère d'exemple dans ses journaux qu'il ait deux fois parlé du même auteur.

D'ailleurs, M. *Daniel Tauvry*, docteur en médecine, dans son livre des *Médicamens*, parle encore de lui en des termes qui font bien connaître qu'il le prise beaucoup.

Enfin, le laborieux abbé *de Faretière*, un des membres de l'Académie française de Paris, dans son grand Dictionnaire, sur le mot *pucelage*, le nomme fameux médecin, et le compare à Joubert, docteur en médecine et chancelier de la Faculté de médecine de Montpellier.

Tout cela fait bien voir que cet ouvrage a ses approbateurs, puisqu'on lui donne tant de louanges, dont l'auteur est la source. Et, pour être convaincu de ce que j'ai dit, l'on n'a qu'à lire la préface, qui est comme l'apologie du livre.

PRÉFACE.

Si les livres des anciens qui traitaient de l'amour ne s'étaient point malheureusement perdus, ou par la malice des hommes, ou par l'injure des temps, nous aurions sans doute, par leur lecture, augmenté nos observations sur la génération des hommes, et par là nous aurions fait cesser les justes plaintes de l'illustre Tiraquel.

Mais, quoique nous en manquions, nous avons, ce me semble, par notre propre expérience et par celle de nos amis, assez de lumières pour faire un gros volume sur les ordres que la nature nous a prescrits pour la production des hommes, sans que nous ayons recours pour cela aux pensées des anciens.

La nature, qui n'est que Dieu même, ou, pour mieux dire, sa divine providence répandue par l'univers, nous fournira encore des lumières sur cette matière, sans en aller chercher ailleurs. En cela nous suivrons ses préceptes, et nous obéirons à ses décrets; mais, comme la vérité est un attribut qui lui est inséparable, nous ne la déguiserons point, afin que la nature et la vérité, jointes ensemble, soient les deux guides qui nous puissent conduire dans tout cet ouvrage.

Nous découvrirons donc sans scrupule les secrets de la nature, et nous ferons paraître aux yeux de tous ce

qu'il y a de plus veritable et de plus caché dans l'histoire de la génération des hommes.

Je sais bien que tout le monde n'a pas une force d'ame pour en considérer les admirables productions; que parmi les hommes il y en a beaucoup de faibles et de scrupuleux qui se scandalisent de tout ce qui n'est pas à leur goût, et qui se plaignent toujours quand on n'est pas de leur sentiment La vérité toute nue n'a point de charmes pour eux; elle leur fait horreur si elle n'est déguisée. Ils veulent qu'elle soit masquée pour être belle; et comme s'ils n'étaient point hommes, aux moindres amorces de l'amour, ils s'étonnent, ils s'offensent, ils crient, ils s'alarment et ils fuient.

Les premiers hommes étaient tout autres que nous; ils étaient bien moins scrupuleux et bien plus raisonnables que nous ne le sommes. Leur nudité ne leur causait aucune émotion déréglée. La nature et la raison étaient les maîtresses de leurs mouvemens amoureux, et l'amour même, tout fier qu'il est, semblait obéir à leurs ordres quand ils s'y opposaient tant soit peu. Ils regardaient une femme comme une statue, quand il n'était pas permis de l'aimer; et, si par hasard l'amour leur échauffait le cœur, alors leur raison et leur force d'ame ménageait si adroitement leurs passions, qu'ils pouvaient entièrement se garantir de ses charmes. La nudité d'un homme ou d'une femme ne faisait pas plus d'impression sur leur ame que les filles de Lacédémone n'en firent autrefois sur l'esprit des peuples, lorsqu'elles dansaient toutes nues dans un carrefour, sans être couvertes que de l'honnêteté publique. Mais cette force d'ame est aujourd'hui bannie de nos provinces, et il semble qu'elle

ne soit conservée que parmi les sauvages, qui, en cela, sont bien moins sauvages que nous.

Lorsque je considère l'aveuglement de l'homme, et les contrariétés qui découvrent sa misère, j'entre dans un chagrin de le voir en cet état. Sur cela je m'étonne de ce qu'il n'entre pas en désespoir de ne se pas connaître soi-même, et de ne savoir d'où il vient et comment il est fait. Je lui demande s'il est mieux instruit que moi sur les parties qui le composent, et sur la manière dont il a été engendré; et je connais, par sa conversation, que sur cela nous sommes fort ignorans l'un et l'autre. Nous regardons tous deux autour de nous, et nous y voyons des gens qui n'ont sur cela pas plus de lumières que nous n'en avons. Nous trouvons par hasard un homme qui nous instruit des principes de la génération, qui nous en montre les parties, qui nous en fait voir les actions, et qui nous fait connaître l'ordre que Dieu a donné aux hommes pour multiplier leur espèce dans le mariage, et les malheurs qui arrivent dans les plaisirs excessifs que l'on y prend. Cet homme avec qui je m'entretiens, comme s'il avait dépit de se connaître soi-même et de savoir son origine, insulte à la personne qui l'instruit de l'admirable dessein de la Nature dans la génération des hommes. Pour moi, qui vois que ce sont les commandemens et les ordres de Dieu, je les admire et je m'y soumets.

J'avoue que l'on nous a élevés dans la répugnance à nommer les parties naturelles de l'un et de l'autre sexe, que nous avons appelées *honteuses*, quoique Moïse les ait nommées *saintes*, puisqu'il n'était pas permis à une femme de les toucher, sans avoir la main coupée; et

nous sommes accoutumés à avoir de l'horreur pour leurs actions, comme si Dieu, selon la pensée de saint Clément d'Alexandrie, ne les avait pas fabriquées, et si les lois divines et humaines ne nous permettaient pas d'en user.

Nous savons que l'on peut parler des choses les plus impudiques et les plus abominables sans blesser la bienséance, quand on parle d'une manière à marquer l'état où les personnes sont lorsqu'elles le commettent, ou montrer, par sa retenue, qu'on les envisage avec peine, et qu'on les communique aux autres avec des circonstances de ménagement. Les choses les plus infames, qui sont représentées sous ce voile d'horreur, sont la cause qu'on les regarde comme des crimes, si elles signifient plutôt les choses que l'action même, parce que, chaque pensée exprimée ayant deux sortes de signification, l'une propre, l'autre accessoire, elle est considérée en divers sens. Ainsi, une chose peut être infame et honnête, défendue et permise. Ces idées accessoires ne sont pas toujours attachées aux mots par un usage commun; il faut s'en rapporter à celui qui s'en sert, et lire son livre sous cette condition. Car, les mots n'étant que des sons, et les choses étant indifférentes d'elles-mêmes, ils ne sont impudiques ni les uns ni les autres; et c'est une maladie ou une faiblesse d'ame de s'en scandaliser. C'est ainsi que saint Augustin en a usé lorsqu'il dit que, s'il y a quelque personne impudique qui lise ce qu'il a écrit des plaisirs de l'amour dans le mariage, elle accuse plutôt sa turpitude que les paroles dont il a été obligé de se servir pour expliquer sa pensée sur la génération des hommes; et il ajoute qu'il espère que le lecteur pudique et le sage audi-

teur lui pardonneront aisément la manière de parler dont il s'est servi pour s'expliquer sur cette matière. C'est aussi de la même sorte qu'en a usé l'apôtre, lorsqu'il parle des horribles crimes des hommes et des femmes, qui avaient changé l'usage naturel de leurs parties en celui qui est contre les lois de la nature.

Celui qui sait ce que c'est que le monde, regardetout avec indifférence; et, à l'imitation du soleil, il ne peut être taché d'aucune chose, quelque sale qu'elle puisse être. Si par hasard ce livre tombe entre ses mains, il le lira sans scrupule, et il y admirera les ordres secrets que Dieu a donnés à la Nature pour perpétuer l'espèce des hommes.

Mais parce que c'est par l'amour que nous sommes engendrés, et que l'amour, que l'Écriture nomme *charité*, selon le sentiment de saint Jérôme, est la plus forte de toutes les passions, il y trouvera de quoi la ménager et la dompter, même quand il sera embarrassé: si bien que je ne doute pas que ce livre ne puisse être d'un très-grand secours à plusieurs personnes, même à celles qui sont d'une vertu distinguée.

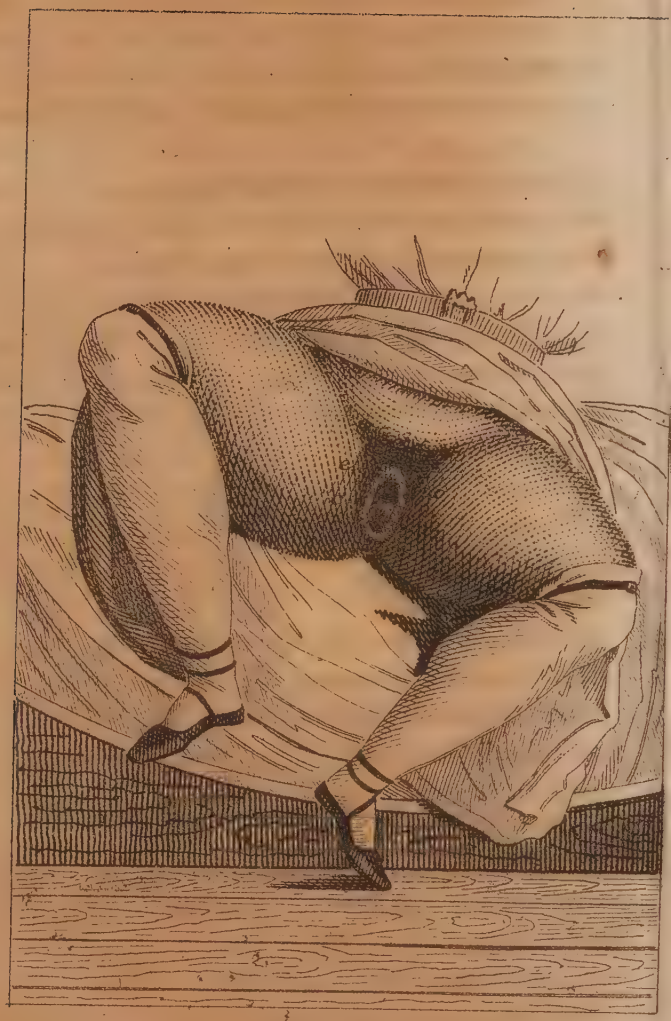
Un jeune homme y connaîtra donc de quel tempérament il est, quelle disposition il a pour la continence ou pour le mariage. Il apprendra à quel âge il doit se marier, pour ne pas s'énerver dans le commencement de sa vie, et pour vivre long-temps avec plaisir; en quelle saison ou à quelle heure du jour on peut faire, sans s'incommoder, des enfans sains et spirituels, qui soient un jour l'honneur et la gloire de leur père et le soutien de l'État. Mais parce que les jeunes gens n'envisagent que la volupté lorsqu'ils se marient, ils y verront dépeintes les

incommodités incurables que causent les plaisirs excessifs du mariage, afin qu'avant d'avoir éprouvé les malheurs qu'ils nous causent, ils puissent les éviter et s'en garantir en même temps.

Un viellard y trouvera jusqu'à quel âge on peut se marier; et, s'il a dessein de se procurer des héritiers par le mariage, il y verra comment il doit se comporter auprès d'une femme pour en avoir des enfans, et comment aussi, dans la froideur de son âge, il doit s'exciter auprès d'elle sans qu'il puisse courir aucun risque d'altérer sa santé, ni de commettre aucune faute contre les maximes de la religion.

Un théologien, un casuiste et un confesseur y apprendront les véritables causes de la validité et de la dissolution du mariage, et les vices qui s'y rencontrent, et même les péchés que l'on y commet parmi les voluptés permises. Car on y examine avec beaucoup de soin ce qui s'oppose à la génération, et par conséquent tout ce qui est contraire aux décrets de Dieu, aux lois du mariage et à l'intention de l'Église.

Un juge y trouvera des difficultés de droit et de médecine, établies et décidées si clairement, que les jurisconsultes n'ont jamais assez bien éclaircies, qu'après cela il saura lui-même distinguer les véritables causes de l'impuissance d'un homme et de la stérilité d'une femme, et ne se laissera pas abuser quand on lui présentera des enfans supposés. Cette science, par soi-même, n'est point suspecte, au lieu qu'un médecin, un chirurgien et une matrone, à qui, pour l'ordinaire, on s'en rapporte dans ces sortes de matières, peuvent être gagnés, ou par complaisance ou par intérêt. On y remarquera encore les



Parties naturelles externes de la femme.

défauts qui peuvent causer le divorce entre des personnes mariées, l'âge dans lequel on commence à engendrer, et celui dans lequel on finit, et les signes qui peuvent marquer véritablement la grossesse. On y verra si la Nature a fixé aux femmes un temps pour accoucher; si les charmes, les magiciens ou les démons peuvent empêcher les personnes mariées de consommer le mariage. Enfin, on y apprendra si les hermaphrodites et les eunuques doivent se marier, et s'ils peuvent faire des enfans.

Un philosophe et un médecin y trouveront, ce me semble, de quoi se satisfaire, en lisant quelques découvertes que j'ai faites sur les parties naturelles de la femme, et sur les nouvelles conjectures que j'avance sur le lieu de la conception des hommes, et sur la cause des règles et du lait des femmes, et sur la quantité d'autres matières que l'on n'a point encore bien expliquées jusqu'ici.

Une femme apprendra dans ce livre à régler ses mouvemens amoureux, et à ménager la réputation de ses filles. Elle y verra quelle complexion est la plus propre pour le cloître ou pour le mariage, afin de persuader l'un ou l'autre état à ses enfans, qui ensuite ne se désespèreront point pour avoir embrassé un état auquel ils n'étaient point propres. Elle y connaîtra comment on doit rendre le devoir à son mari, et les égards que l'on doit avoir pour lui quand on aime sa santé, et que l'on n'est point esclave de sa passion.

Une fille sera instruite par avance de tous les désordres que peut causer l'amour, sans l'éprouver auparavant sur elle-même; car, comme les liens du mariage sont indissolubles, il serait à souhaiter que toutes les

filles suasent ; avant d'être mariées, les peines et les chagrins que l'on y souffre.

Un athée même qui lira attentivement ce livre, et qui observera sans préoccupation toutes les démarches que fait la Nature dans les actions et dans la formation de l'homme, y trouvera de quoi changer de sentiment. Et je suis assuré qu'il n'y a ni livre, ni raisonnement qui lui fasse connaître plus clairement Dieu, que ce que j'écris de la génération des hommes.

Un débauché y connaîtra quels fâcheux chagrins et quelles maladies incurables cause un amour déréglé; et, après y avoir fait de sérieuses réflexions, il y trouvera des remèdes, ou pour s'opposer à la violence de l'amour ou pour conserver sa santé, ou pour être fort retenu à l'avenir.

Il serait à souhaiter que le lecteur, de quelque sexe qu'il fût, eût l'esprit fort réglé, et qu'il sût ce que c'est que l'amour et le monde; qu'après cela il ne fût ni libertin, ni impudique : désirerais même qu'il fût d'un âge raisonnable, pour être en état d'en profiter.

Nous pouvons donc regarder le portrait de l'amour, que j'ai fait d'après nature, pour éviter les défauts et les crimes que j'y ai remarqués. J'ai prétendu réformer les mœurs des libertins, et montrer aux sages les souplesses de l'amour pour s'en divertir, et de plus pour conserver leur santé, et les obliger à choisir les voies les plus assurées pour la génération, sans en abuser.

Enfin, si nous admettons les plaintes que l'on nous fait, on aurait sujet d'accuser celui qui a formé les parties naturelles de l'un et de l'autre sexe, dont on abuse tous les jours si lâchement, et l'on pourrait encore blâ-

mer celui qui nous a fait présent de la vigne, lorsqu'on s'enivre si aisément de son jus. Car, si nous pesions les bienfaits et les présens de la Nature par le mauvais usage de ceux qui en usent, en vérité nous les prendrions toujours en mauvaise part.

Nous serions encore réduits à cette extrémité, que de supprimer la plupart des livres anciens et nouveaux. Nous bannirions de nos bibliothèques, Catulle, Juvénal, Horace et Virgile même, qui nous entretiennent agréablement de l'amour.

Et le père Sanchez, jésuite, ne serait point exempt de blâme, lui qui a fait un gros volume de ce qui se passe de plus secret entre les personnes mariées On ne lirait plus saint Augustin, saint Grégoire de Nice, ni Tertullien, qui parlent de l'amour conjugal en des termes que je n'oserais traduire en français qu'en les paraphrasant.

De plus, touchant la médecine et l'anatomie, je trouverai partout le livre des *Erreurs populaires* de Joubert, qui traite des actions des parties des deux sexes, et qui osa bien le dédier à Marguerite de Navarre, grand'mère de Henri-le Grand, de glorieuse mémoire. Celui d'Ambroise Paré et de du Laurens, qui traitent de la génération des hommes, et celui de M. Mauriceau, qui parle de l'accouchement des femmes, avec des figures qui semblent déshonnêtes et impudiques. Tant que l'on débitera ouvertement un livre qui traite des passions de l'ame, où l'on nous insinue adroitement dans le cœur les mouvements les plus tendres de l'amour; que les livres de Bodin, avocat, et de Delande, conseiller au parlement de Bordeaux, nous feront voir les impudicités et les abomi-

nations que commettent les sorciers au sabbat; que le roman de *la Rose et du Bourdon*, dont Jean Meun fut l'auteur, se trouvera encore chez nos libraires; que les pièces en vers, les satires et les comédies de nos poètes se vendront publiquement, et qu'enfin le plus saint de tous les livres se trouvera entre les mains de presque toutes les femmes, je ne crois pas que l'on puisse trouver mauvais que j'aie agité dans ma langue toutes les questions qui composent ce livre.

Je sais qu'il y a quelques personnes si susceptibles d'amour, qu'elles ne peuvent voir aucun objet amoureux, ni lire aucun livre qui en traite, sans être émues jusqu'au crime par cette passion. Je conseille à ces personnes-là de fuir la conversation des hommes, ou d'habiter les déserts et la solitude, pour ne rien voir qui les choque, ou pour ne rien ouïr que l'on puisse dire de la génération des hommes.

Que si, par nos efforts ou par notre adresse, nous pouvions nous priver des mouvemens de l'amour ou en exempter les autres, j'avoue que j'aurais tort d'exposer ce livre aux yeux de tout le monde. Mais, parce que l'amour est une passion à laquelle nous nous laissons tous vivement toucher, sans pouvoir souvent nous en défendre, il me semble que l'on doit plutôt louer que blâmer un livre qui enseigne à la modérer et à se conserver la santé, en se garantissant des souplesses dont il se sert toujours pour nous maltraiter; car c'est une partie de la prudence humaine, que les P.P. de l'Église ont appelée *prudentia carnis*, que de se conserver la santé dans la modération des plaisirs du mariage.

Ce ne sont pas toujours les livres qui nous appren-

nent ce que nous ne devons pas savoir: la mauvaise complexion, les exemples et les conversations déshonnêtes font souvent plus de mal.

Je ne doute pas pourtant que, si l'on ne juge de ce livre que par le titre de ses chapitres, il ne paraisse indifférent et impudique à quelques personnes qui ont été mal élevées, qui ont de mauvaises inclinations et l'esprit mal tourné. Mais, si on l'ouvre, qu'on le lise, et qu'on juge sans préoccupation du dessein que j'ai eu en le composant, on y adorera sans doute la sagesse divine, qui nous a embrasé le cœur, par le moyen de l'amour, pour perpétuer notre espèce.

Mais tout le monde n'est pas capable de bien juger de mon livre. Il est comme un tableau que toutes sortes de personnes ne sont pas capables de connaître. Pour en bien juger, il faut avoir la science de la peinture, et puis se mettre dans le véritable point de vue; car il n'y en a qu'un seul, qui est indivisible, et qui est le véritable lieu d'où on le puisse bien voir. Ceux qui veulent en juger, souvent ne s'y mettent pas. Ils se placent trop près, trop loin, trop haut, trop bas, et ainsi ils en jugent mal. De plus, les ignorans ne sont point capables d'en juger, et ceux encore qui ne l'ont vu que par ouï-dire ou par préoccupation. Il y a donc trois sortes de personnes qui se sont établies pour son juge. Les premiers, qui sont dans une pure ignorance, disent, après les autres, qu'il ne vaut rien qu'à être brûlé par les mains du bourreau. Les seconds, qui sont savans en jugent bien, ou n'en disent mot, et y admirent les ordres de la Nature et les préceptes de Dieu pour la génération des hommes. Enfin, les troisièmes, qui sont des demi-savans, en plus

grand nombre que les deux autres, publient que mon livre est pernicieux. Ils font les entendus, troublent tout le monde, et jugent plus mal que les autres. Ils sont ictériques, et disent que c'est moi qui suis barbouillé de jaune. En vérité, tout le monde n'a pas le don de bien juger. Pour cela, il faut avoir l'esprit droit, bon goût et bon sens, et peu de personnes l'ont ainsi: témoin ce que nous fait remarquer Quintilien, qu'il y avait de son temps des hommes qui estimaient plus Lucrèce que Virgile, bien que le premier, si on le compare à l'autre, ne mérite pas le nom de poète, Enfin, je ne voudrais, pour défendre mon livre, que l'apologie qu'a faite le père Théophile Renaud, en faveur de son compatriote le père Sanchez, jésuite, qui a écrit du mariage comme j'ai fait; et alors il serait bien défendu.

Quel prédicateur de l'Église a prêché avec plus de zèle et de force que moi la modération des plaisirs et la fuite des voluptés dans le mariage? qu'est-ce qui s'est opposé plus que moi à l'excès de l'amour, et qui a enseigné de plus sûrs moyens pour se garantir de ses appas? L'on n'a qu'a lire l'art. 2 du chap. 3 de la première partie, les chap. 1, 2 et 6, les art. 1 et 2 du chap. 8, les chap. 20 et 22 de la seconde, le chap. 1 de la troisième partie de ce livre, et plusieurs autres endroits, pour savoir si je porte les hommes au vice plutôt qu'à la vertu.

Que l'on juge mal quand l'on ne juge des choses que par l'écorce ou par l'apparence! Si nous considérons que Loth caresse amoureusement ses filles; que Samson fait des merveilles; que saint Jérôme appelle des fables à la lettre; que David commet un adultère; que Thamar se prostitue; qu'Osée se marie impudiquement par le con-

seil de Dieu; que Holla et sa sœur coururent après des impudiques, ne croirons-nous pas que ce sont des choses déshonnêtes, abominables et indignes d'être placées dans l'Écriture Sainte ?

D'ailleurs, je les prie encore qu'ils ne jugent pas de mon livre sans l'avoir lu, comme l'on fit autrefois des livres de saint Thomas et de Roger Bacon, chancelier d'Angleterre, que l'on estima magiciens sur le seul titre de leurs livres, et enfin qu'ils ne se laissent pas aller lourdement ni aux persuasions de mes ennemis, ni à la malignité des ignorans: car il y a beaucoup plus d'idiots au monde qui s'arrêtent à des peintures grotesques, que de sages qui s'appliquent à contempler la beauté de la Nature. Après tout, s'ils le trouvent mauvais, je consens qu'ils le blâment, et même qu'ils le fassent brûler, comme fit autrefois Néron des satires de Fabricius Vegento, et le sénat romain des livres de Cramunus Gordus.

Mais pourquoi m'étonner de ce que l'on critique si malicieusement mon livre? Les ouvrages les plus parfaits n'ont-ils pas été critiqués? Ça été contre ces mêmes ouvrages que l'envie et la haine ont été les plus acharnées. N'a-t-on pas dit qu'Homère dormait souvent, et qu'il était plein de fautes? que Démosthenes ne satisfaisait guère ceux qui le lisaient? que Cicéron était un compilateur des Grecs, dont on a même marqué tous les passages; qu'il était timide, lâche, plat, trop copieux, et trop lent aux exordes et aux digressions, trop ennuyeux dans la cadence de ses périodes, et enfin trop tardif à s'émouvoir? que Sénèque le père n'avait point de liaison, et que son discours n'était que comme du sable sans

chaux ? que Pline l'historien avalait tout son jugement, et qu'il ne digérait rien ? que Virgile avait peu d'esprit et était un usurpateur des pensées d'autrui ? qu'Ovide était trop désabondant ? qu'Horace était trop déshonnête, et qu'il avait écrit des vers en prose ? que saint Ambroise était la corneille de la fable, et que ses Commentaires sur saint Luc étaient des chansons et des bagatelles ? Enfin, l'envie ne se contente pas seulement d'attaquer la réputation des personnes qu'elle hait, mais encore de celles qui lui sont contraires.

Quoi qu'il en soit, j'ai bien voulu me résoudre, en faisant ce livre, à avoir autant de juges que de lecteurs. Cela ne paraît ni onéreux, ni injuste.

Enfin, je n'ai pu faire autrement, quelque ménagement que j'aie pu apporter dans mon discours. Je serai fort satisfait, si un petit nombre de personnes doctes et bien entendues estiment mon livre. Je les préférerai toujours à une multitude grossière, qui souvent est très-mauvais interprète pour la vérité. C'est sans doute ce que voulait dire le Sage, quand il nous a laissé par écrit que *l'opinion du peuple était souvent l'opinion des fous*, et ce que nous a voulu insinuer Horace, qui commence une de ses plus belles odes par ces paroles : *Odi profanum vulgus, et arceo.*

Si tu veux, cher lecteur, avoir encor l'audace
De critiquer tous mes écrits,
Fais-moi paraître en quelle place
Tu dis mieux que ce que je dis.

TABLEAU

DE

L'AMOUR CONJUGAL.

Regarde qui voudra d'un air sombre et pédant
Ce langage innocent :
On n'est point criminel pour faire une peinture
Des tendres sentimens qu'inspire la nature :
Chacun sent en son cœur ces mêmes mouvemens,
Et tel qui les étouffe a perdu le bon sens.

PÉTRONE.

PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Des parties de l'homme et de la femme qui servent à la génération.

Qui aurait cru que Dieu aurait fait, en créant le monde, comme font aujourd'hui nos plus fameux ouvriers, qui n'affectent jamais d'abord de faire voir ce que leur art a de plus excellent, mais qui attendent toujours sur la fin à donner

des marques de leurs chefs-d'œuvre? C'est pourtant ainsi que Dieu voulut commencer son ouvrage par les créatures les moins parfaites, et qu'il ne se reposa qu'après avoir montré les plus beaux traits de sa puissance, en formant l'homme à sa ressemblance et à son image.

La matière qu'il prit pour nous former fut une terre qu'on peut appeler *vierge*, puisqu'elle n'avait encore servi à aucune production. Ce fut ce limon que Dieu lui-même prit la peine de pétrir pour faire toutes les parties qui nous composent. La femme, qui devait avoir des qualités toutes différentes des nôtres, ne fut pas formée de cette même matière, et il était bien juste qu'elle fût faite d'une matière plus noble et plus relevée, puisqu'elle devait contribuer beaucoup plus que l'homme au grand ouvrage de la génération.

En effet, il semble qu'en général, tant dans l'homme que dans la femme, Dieu ait formé avec une étude particulière, s'il est permis de parler ainsi, les parties qui doivent servir à la propagation de l'espèce. A voir leur assemblage, leur proportion, leur figure et leur action; à considérer les esprits qui y sont portés, le chatouillement et les plaisirs que l'on y ressent, l'ame même qui y réside, puisque c'est par-là qu'elle sort pour se communiquer, il n'y a point d'homme qui ne les admire, et qui n'y doive faire de particulières réflexions.

ARTICLE I.

Des parties naturelles et externes de l'homme.

Nous appelons le membre viril (*a*) la principale des parties naturelles de l'homme, que les anciens ont mise au nombre des dieux, sous le nom de *Fascinus*, pour nous apprendre l'empire qu'elle s'était acquis dans le monde; car il n'y a ni charmes ni enchantemens qui la puissent égaler. Si par hasard une femme l'aperçoit par le défaut de quelques replis, son cœur se sent au même instant échauffé par une passion de laquel e elle ne se peut défendre qu'avec peine.

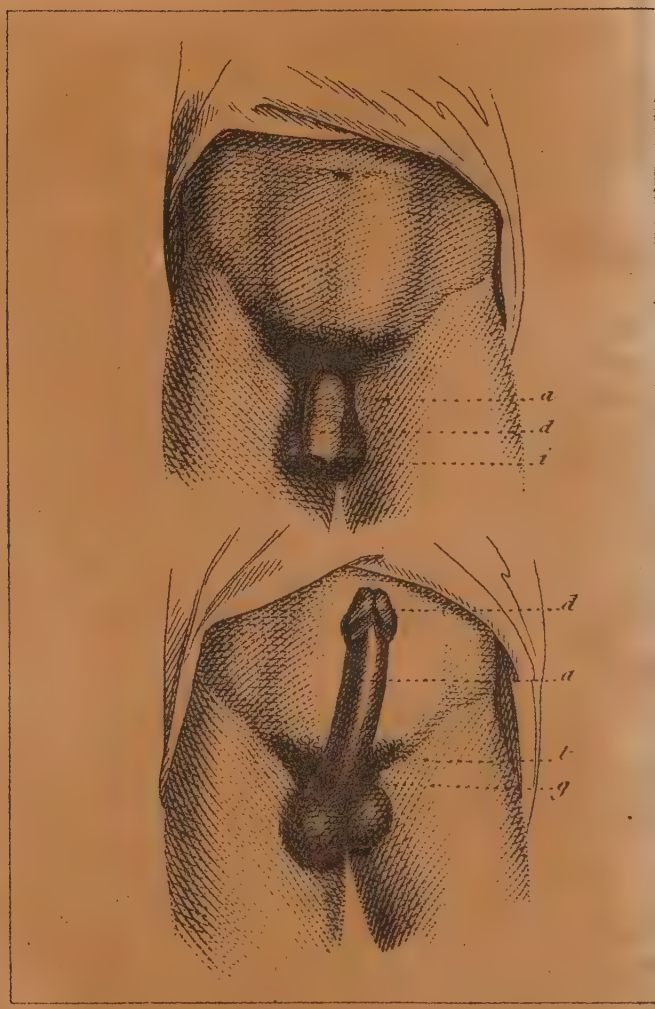
En effet, dans ces derniers siècles, aussi bien que dans les premiers, on a eu beaucoup de vénération pour cette partie-la, parce qu'elle est le père du genre humain, et l'origine des parties qui nous composent. Villandré, ainsi que le remarque l'Histoire de France, commit un crime de lèse-majesté, pour avoir touché de la main les parties naturelles de Charles IX. La loi de l'Ancien Testament commande de couper la main à une femme qui aurait manié ces mêmes parties, ou par mépris, ou par injure; et cette même loi, aussi bien que la nouvelle, ne permet pas qu'un homme qui a quelque défaut dans les parties de la génération, soit admis dans l'église de Dieu. Et les Cafres se trouvent glorieux quand ils ont coupé en guerre, à leurs ennemis, plusieurs membres virils, dont ils font présent à leurs femmes ou à leurs amies, qui, par bon-

neur, s'en font des coliers qu'elles se mettent au cou. Le membre viril a un notable commerce avec toutes les autres parties du corps : si on le touche quelquefois un peu rudement, le cœur s'en ressent aussitôt par des faiblesses surprenantes, la tête en pâtit par des pesanteurs insupportables, et les yeux en souffrent par des vertiges et des éblouissemens funestes.

A considérer en gros cette partie, on dirait qu'elle est toute d'une pièce ; mais, si on l'examine par parties, on connaîtra aisément qu'elle est couverte d'une petite peau fort déliée, et d'une autre plus épaisse, qui est garnie de veines et d'artères, attachée fortement au gland par un lien robuste et membraneux ; qu'elle a une membrane toute de chair, qui l'enveloppe, et presse comme un étui toutes les parties qui la composent. Sa substance n'est ni solide ni osseuse ; si elle avait été comme celle des chiens ou des loups, il y aurait eu beaucoup de désordre dans les différentes rencontres des hommes avec les femmes ; et il n'eût pas fallu tant de témoins pour justifier un larcin amoureux, qu'il en faut aujourd'hui, si, en se caressant, on eût été arrêté par cette partie-là.

Le conduit commun de l'urine et de la semence (*e*) est placé au milieu de cette partie. Le gland, couvert de son prépuce, qui est à l'une de ses extrémités, à la chair si délicate (*d*) et si sensible, que c'est là que la nature a établi le trône de la volupté dans les embrassemens des femmes.

Deux tuyaux, que l'on nomme nerveux (*e*)


a
d
i
d
a
t
g

ou caverneux, accompagnent le conduit commun de l'urine et de la semence; il sont remplis d'une matière déliée et spongieuse, qui ressemble à du sang caillé et noirci. C'est dans leurs petites cavités que les artères et les nerfs portent des esprits, qui, s'y multipliant, font ensuite enfler ces deux parties, qui raidissent et qui endurcissent tout le corps de la verge, souvent contre notre volonté. C'est sans doute pour cela qu'Aristote a dit que le cœur et la verge étaient dans l'homme deux sortes d'animaux qui se remuaient d'eux-mêmes. Tout ceci ne se fait pas sans mystère. La nature a ses desseins dans tout ce qu'elle entreprend, et cette dureté que nous souffrons souvent malgré nous, n'arrive pas seulement pour se lier étroitement avec une femme, mais pour darder avec violence dans ses parties les plus profondes la matière dont on fait les hommes.

La verge ne saurait s'élever sans muscles (*f*), ni se maintenir raide sans un continuel abord d'esprits; il serait même impossible que la semence fût dardée comme elle l'est (*g*), si d'autres petits muscles (*h*) ne pressaient son conduit pour l'en faire sortir avec précipitation.

ARTICLE II.

Des parties naturelles et internes de l'homme.

Les testicules sont renfermés dans une bourse (*i*), comme quelque chose de fort précieux; aussi est-ce de là que la nature puise incessam-

ment la matière dont elle fait tous les jours des miracles dans la production des hommes. Ces parties sont les témoins de la virilité et de la force ; et il n'était pas permis autrefois, dans le barreau de Rome, de porter témoignage contre quelqu'un, si l'on en était privé.

Chaque homme a ordinairement deux testicules ; si l'un est incommodé, flétri ou blessé, l'autre peut servir à la génération ; et il s'en trouve qui n'en ont naturellement qu'un, comme autrefois les Sylles et les Cotes : mais la nature renferme dans cette seule partie toute la vertu qui devait être dans les deux.

Ceux qui en ont trois ou quatre sont bien plus communs que ceux qui n'en ont qu'un ; et nos histoires de médecine remarquent qu'il n'y a guère de royaumes qui ne fournissent des familles où il n'y ait des hommes à trois testicules : mais ceux-ci n'ont point l'avantage des premiers, puisqu'au lieu d'être fertiles par la multitude de leurs parties, ils en deviennent impuissans, la vertu prolifique étant divisée en trop de parties pour avoir de la force. Agathocle, roi de Sicile, et M. Pint... de cette ville, connurent bien que le plus grand nombre des testicules n'était pas le meilleur pour la génération, bien qu'il le fût pour l'ardeur et pour le plaisir, et qu'il valait beaucoup mieux n'en avoir qu'un ou deux, que d'en avoir davantage.

Si l'homme, dit un philosophe ancien, avait les testicules cachés dans le ventre, il n'y aurait point entre les animaux d'animal plus lascif que lui. Afin donc d'éviter les désordres de sa lasci-

vité, la nature, ajoute t-il, a placé au dehors les parties de la génération, pour recevoir incessamment les impressions des injures de l'air. Cependant, pourrais-je répliquer, cela n'empêche pas que l'homme ne soit le plus lascif de tous les animaux, puisqu'en tout temps et à toute heure il est disposé aux délices de l'amour, et que la plupart des animaux attendent la belle saison pour s'accoupler.

Mais la nature a eu une toute autre raison de mettre ces parties au dehors. La semence en est beaucoup mieux préparée lorsqu'elle a plus d'étendue et de temps à se perfectionner. Et c'est sans doute cette même raison qui fait que la semence des femmes n'est pas si rectifiée que la nôtre, parce que les vaisseaux qui en préparent la matière sont incomparablement plus courts et moins entrelacés que ceux des hommes.

Presque tous les enfans ont les testicules cachés dans le ventre ou dans les aines, et il s'en trouve peu à qui les testicules paraissent avant l'âge de huit ou dix ans : c'est alors que la chaleur commençant à être vigoureuse, dispose toutes les parties de la génération pour l'admirable ouvrage de la nature, et qu'elle pousse au dehors les parties qui étaient demeurées cachées jusqu'en ce temps-là. De tous ces enfans il y en a quelques-uns à qui les testicules ne descendent que fort tard, ou quelquefois jamais, et alors l'on prendrait ces hommes pour des eunuques, s'ils n'avaient d'autres marques pour nous persuader qu'ils sont des hommes parfaits. Jamais la femme du seigneur d'Argenton n'au-

rait douté de la puissance de son mari, si elle lui avait trouvé des testicules dans la bourse; et l'on n'aurait su justifier sa fécondité par toutes les marques qu'il en avait, si après sa mort, Ambroise Paré n'eût trouvé ses testicules dans le ventre. Et jamais le lapidaire dont parle Kerckringius n'eût si fortement chanté, s'il n'eût eu ses testicules cachés dans le ventre, qui lui sortirent à dix ans, après une fièvre chaude.

Quoi qu'en veuille dire Hippocrate, il n'y a pas d'apparences de croire ce qu'il nous veut persuader, que le testicule droit soit plus chaud que le gauche, et que ce soit lui aussi qui engendre les mâles, au lieu que le gauche ne produit que les femelles. L'expérience et la raison m'obligent de m'éloigner du sentiment de ce médecin; car nous savons que la semence de l'un et de l'autre testicule se mêlent ensemble lorsqu'elle sort; on ne saurait attribuer l'effet que nous en voyons plutôt à l'un qu'à l'autre, et que la génération des mâles ne doit point plutôt s'imputer à l'une de ces deux petites parties, qu'à la complexion de tout le corps de l'homme ou de la femme, ainsi que nous l'examinerons ailleurs.

Au reste, dans la discussion que j'ai faite plusieurs fois des testicules des hommes, j'ai souvent remarqué que le gauche avait des veines et des artères plus grosses que l'autre, et que par conséquent il était plus échauffé par le sang et plus vivifié par les esprits, et que d'ailleurs il était ordinairement plus gros, plus ferme et plus plein de semence que l'autre: d'où l'on

pourrait conclure, contre le sentiment d'Hippocrate, qu'il contribuerait plutôt que le droit à la génération des mâles.

Mais, à dire le vrai, pour le répéter encore, ni l'un ni l'autre ne produit pas plutôt un mâle qu'une femelle; témoin l'histoire que nous fait Gassendi, d'un homme qui, s'étant fait couper un testicule, ne laissa pas pourtant de faire des enfans de l'un et de l'autre sexe.

Les testicules sont fort ordinairement couverts de plusieurs membranes très-dures à la pointe de la lancette, de peur que les esprits qui sont destinés pour la vie des hommes à venir ne se dissipent par les pores. Leur substance est un entrelacis de vaisseaux spermatiques, qu'on pourrait dire être la fin des préparans, et le commencement des éjaculatoires. Elle est faite d'un nombre infini de petits filets, qui sont comme les réservoirs d'une matière séminale, qui vient d'un sang artériel, filtré par mille petits conduits, et d'un suc nerveux qui s'y est aussi glissé par mille petits détours. Une matière glanduleuse occupe l'entre-deux de ces deux vaisseaux, leur communique la vertu d'engendrer de la semence. Les artères et les nerfs portent incessamment aux testicules ce qu'il y a de plus épuré dans le corps de l'homme. Des muscles pressent et préservent ces deux petites parties et les suspendent, de peur que les vaisseaux qui préparent et contiennent la semence ne se rompent par la pesanteur des testicules et par les agitations violentes de l'amour.

Il leur arriverait sans doute, dans les mou-

venens de cette passion, des accidens funestes, si ces mêmes muscles, en les tirant en haut, ne les en garantissaient; souvent la semence manquerait d'esprit dans cette occasion, s'ils ne les approchaient de la racine de la verge.

Quelques philosophes, et après eux quelques médecins, ne demeurent pas d'accord que la semence se forme dans les testicules, parce, disent-ils, qu'il n'y a point de cavités sensibles, ni de passage pour y porter la matière; que ces parties étant froides, il ne peut s'y faire aucune ondation d'une manière spiritueuse; qu'on a beau faire la dissection des testicules, on n'y trouve jamais de semence; qu'il y a des animaux qui n'ont pas de testicules, et qui cependant ne laissent pas d'engendrer; enfin, que nous avons des histoires qui nous assurent que des hommes qui en avaient été privés ont fait néanmoins des enfans.

Toutes ces raisons paraissent bien fortes à ceux qui n'examinent les choses que par les livres des auteurs; mais si nous recherchons diligemment la vérité de tout cela, par la dissection des parties et par d'autres meilleures raisons, nous serons bientôt d'un autre sentiment.

Car on sait que les artères spermatiques vont tout droit aux testicules, et qu'en se partageant en deux rameaux, elles portent à l'épididyme et au corps du testicule la matière de la semence. On sait encore que les nerfs qui viennent de la sixième paire, et ceux qui sortent du cordon des nerfs qui viennent du bas de l'épine du dos, communiquent aux testicules une matière spi-

ritueuse propre à la génération; d'ailleurs, que les testicules n'étant qu'un entrelacis de vaisseaux, ils ont, à cause de cela, des cavités, bien qu'elles ne soient pas sensibles, que la semence n'étant qu'un excrément, la nature ne la souffre pas long-temps dans les testicules, à moins qu'ils ne soient malades, ce que l'histoire de Dodone nous confirme, qui, ayant trouvé dans le corps d'un espagnol un testicule d'une grosseur prodigieuse, l'ayant ensuite coupé en fit rejaillir la semence aux yeux de ceux qui étaient présens; que les poissons ont des parties qui ont du rapport aux testicules des autres animaux: et qu'enfin les histoires que l'on trouve par écrit des hommes et des animaux qui ont engendré sans testicules, sont ou fabuleuses, ou que du moins elles doivent être entendues ainsi que nous l'expliquerons au chapitre *des eunuques*.

Mais la principale raison que l'on objecte, est prise du tempérament des testicules. Cependant on sait que le cerveau est d'un tempérament froid, et d'une substance assez solide pour être de sa nature une glande; que l'on ne voit aucune cavité dans le lieu où les nerfs prennent leur origine, et que jamais, dans les dissections que l'on en a faites, l'on n'a remarqué ce que devenait le sang qui se filtrait au travers de la substance, et quelle était la matière prochaine des esprits qui nous font mouvoir et sentir; et si j'ai souvent observé, en pressant la substance du cerveau d'un homme mort, un peu de cérosité rougissante dans les endroits les plus soli-

des, ce n'était néanmoins que du sang qui commençait à se changer en suc nerveux. Ainsi, bien que le cerveau soit d'un tempérament froid, comme je viens de le dire, et qu'il n'ait été fait que pour tempérer l'ardeur du cœur, selon la pensée d'Aristote; il ne laisse pourtant pas d'engendrer des esprits beaucoup plus subtils et plus épurés que ceux du cœur; car le sang des artères, tout couvert et tout plein d'esprits, montant en haut avec précipitation par le mouvement que lui donne le cœur, entre dans la substance du cerveau pour en recevoir toutes les impressions spiritueuses.

Les chimistes en font à peu près de même lorsqu'ils veulent faire de l'eau-de-vie; car les esprits-de-vin qu'ils mettent dans l'alambic, s'élevant peu à peu au chapiteau, et se distribuant ensuite par un long conduit dans un vaisseau qui les reçoit, auraient des qualités âpres et peu agréables au goût, s'ils n'étaient adoucis dans la serpentine par la froideur d'un tonneau d'eau; comme si le froid, condensant et ressemblant les esprits-de-vin, les rendait ensuite plus rectifiés et plus doux.

Il en arrive autant dans le cerveau; car le sang qui sort tout bouillant du cœur, et qui rejaillit en haut, entre dans la substance du cerveau, qui, par sa froideur, en condense les esprits, et qui le rend la liqueur la plus subtile et la plus épurée de toutes celles que nous ayons dans le corps.

Cela étant ainsi établi, il me semble qu'il n'est pas maintenant difficile de rendre raison pour-

quoi les testicules sont les ouvriers de la semence de l'homme. Car personne n'ignore qu'ils ne soient des parties froides, puisqu'ils sont des entrelacis de vaisseaux (*a*) pressés par de petites glandes ; et, si l'on est persuadé que le sang se subtilise en passant par le cerveau, et devient esprit animal, on doit aussi croire que ce même sang se rectifie en pénétrant les testicules, et qu'il devient esprit séminal, pour parler de la sorte.

Deux sortes de vaisseaux sont attachés aux deux extrémités du testicule : les uns, qui sont un entrelacis d'artères (*a*), de veines (*b*), de nerfs (*c*) et de vaisseaux lymphatiques, portent la matière pour faire la semence, et les autres en rapportent la semence toute faite, et s'en déchargent dans le corps variqueux ou pyramidal que l'on nomme *prostates*; et puis, suivant le sentiment de tous les anatomistes, ils s'en déchargent dans de petits réservoirs qui sont à la racine de la verge (*e*).

On pourrait comparer ces réservoirs aux petites cavités d'une grenade dont on a ôté les graines. C'est là que la semence se forme et se conserve pour plusieurs embrassemens et pour différentes générations. J'ai eu souvent la curiosité de presser avec les deux doigts ces petites vessies glanduleuses, et des glandes que l'on nomme *prostates*, qui se trouvent auprès, pour en faire sortir la semence; et en même temps j'apercevais, malgré la froideur du cadavre, une liqueur blanche et épaisse sortir des prostates, et une claire et pâle suinter des vésicules, en-

suite se filtrer l'une et l'autre au travers d'une membrane, près d'une petite verrue que les anatomistes ont nommée *verru montanum*, et puis s'épancher dans le conduit de la semence et de l'urine.

C'est plutôt la callosité et la dureté de ces cellules et de cette chair glanduleuse, que l'on appelle *prostates*, qui rend les Scythes stériles, qu'une légère perte de sang, qui coule d'une veine coupée à la tempe. Car, comme les Tartares sont incessamment à cheval, ils pressent tellement ces petits réservoirs par la pesanteur et par l'agitation continuelle de leur corps qu'ils les endurcissent et les rendent ensuite incapables de recevoir la semence qui vient des testicules.

ARTICLE III.

Des parties naturelles et externes de la femme.

Après avoir diligemment examiné les parties de l'homme qui servent à la génération, il me semble qu'il est à propos de considérer celles de la femme, et d'admirer en même temps l'artifice dont la nature s'est servie à les former, et le merveilleux arrangement avec lequel elle les a disposées.

Si les parties naturelles des femmes étaient toutes semblables à celles des hommes, et qu'il n'y eût seulement de différence que dans le renversement de ces mêmes parties, on aurait raison de dire que la femme est un homme impar-

fait, et que la froideur de son sexe est cause que ses parties sont demeurées au-dedans, au lieu de sortir au dehors, comme celles des hommes.

Gallien, et Fallope après lui, quelque savans anatomistes qu'ils soient, auraient de la peine à soutenir cette opinion. Car, si l'on observe la différente structure des parties des deux sexes; si l'on en examine le nombre et la figure, et si l'on en considère les cavités et la figure; enfin si l'on en compare l'action et l'usage, on verra bientôt qu'elles sont tout-à-fait différentes les unes des autres : car, quelle proportion y a-t-il entre la matrice et le gland, ou, si l'on veut, la bourse de l'homme, entre le membre viril et le clitoris? Les vaisseaux qui contiennent la semence des femmes ne ressemblent pas à ceux des hommes, et leurs testicules sont faits d'une toute autre façon.

Mais, sans m'arrêter à ces sortes de questions, qui ne servent presque de rien à mon sujet, examinons, en peu de mots, les parties naturelles de la femme que nous apercevons les premières.

La nature est admirable dans tous ses effets, et ne produit jamais rien sans dessein. Le poil commence à poindre à douze ou à quinze ans, lorsque, selon la pensée de Théodoret, l'ame peut distinguer le vice de la vertu. C'est alors que la nature met un voile sur les parties naturelles de l'un et de l'autre sexe, pour leur marquer que l'honnêteté et la pudeur y doivent établir leur principal domicile.

Les parties naturelles de la femme, que l'on appelle *nature*, parce que tous les hommes y prennent leur origine, sont la cause de la plupart de nos chagrins, aussi bien que de nos plaisirs; et j'ose dire que presque tous les désordres qui ont paru dans le monde, et qui arrivent encore tous les jours, viennent de ces parties-là. On n'a qu'à lire Pétrone, et entendre bien l'histoire des huit années qu'il décrit de la cour débauchée de Néron, pour être persuadé de ce que je dis.

Les lèvres et les rides de ces parties ne sont que les replis que la peau y fait; elles ressemblent à peu près à la crête d'un jeune coq, et les rides y marquent aussi bien la vieillesse que sur le visage, lorsque les filles vieillissent, ou qu'elles ont prostitué leur pudicité. Ce sont ces rides internes que l'on appelle *nymphes*, qui, dans l'évacuation de l'urine, causent un si grand bruit, qu'il nous surprendrait sans doute si nous n'y étions accoutumés.

Quatre petits morceaux de chair de la figure d'une feuille de myrte sont placés après les nymphes, qui, bien qu'ils soient incessamment arrosés, n'éteignent pourtant pas pour cela le feu que la nature a allumé dans ces parties. Souvent c'est comme de l'eau, qui, tombant sur de la chaux, les excite et les échauffe davantage. Ces caroncules, que les médecins appellent *myrtiformes*, sont quelquefois liées les unes aux autres par des membranes qui font l'entrée de la matrice si petite, qu'à peine l'extrémité de l'un des doigts y pourrait entrer dans une fille de neuf

ou dix ans, à moins que de lui faire violence en les déchirant. C'est ce que les matrones veulent dire lorsque, en faisant leur rapport du violement d'une vierge, elles disent que la corde est rompue; et c'est aussi la séparation de ces mêmes parties, qui, en donnant du sang la première nuit des noces, était autrefois parmi les Juifs un signe de défloration; ce que nous examinerons ci-après avec beaucoup de curiosité.

On voit au haut des nymphes une partie plus ou moins longue que la moitié du doigt, que les anatomistes appellent *clitoris* (*a*), et que je pourrais nommer la fougue et la rage de l'amour. C'est là que la nature a mis le trône de ses plaisirs et de ses voluptés, comme elle l'a fait dans le gland de l'homme.

C'est là qu'elle a placé ces chatouillemens excessifs, et qu'elle a établi le lieu de la lasciveté des femmes; car dans l'action de l'amour, le clitoris se remplit d'esprit, et se roidit ensuite comme la verge d'un homme : aussi en a-t-il les parties toutes semblables. On peut voir ses tuyaux (*b*), ses nerfs et ses muscles (*c*) : il ne lui manque ni gland (*d*) ni prépuce (*e*); et s'il était troué par le bout, on dirait qu'il est tout semblable au memble viril. C'est de cette partie qu'abusent les femmes lascives. Jamais Sapho Lesbienne ne se serait acquis une méchante réputation, si elle avait eu cette partie plus petite. J'ai vu une fille de huit ans qui avait déjà le clitoris aussi long que la moitié du petit doigt; et si cette partie croit avec l'âge comme il y a de l'apparence, je me persuade que présentement

elle est aussi grosse et aussi longue que celle de la femme que Platerus dit avoir vue, qui l'avait aussi grosse et aussi longue que le cou d'une oie.

Cette partie s'enfle tellement pendant la vie de quelques femmes, lorsque l'amour y envoie des esprits, que la peine que l'on a de le rencontrer dans une femme morte semblerait incroyable, à moins que d'en avoir fait l'expérience : tant il est vrai que les parties ne sont pas toujours en même état pendant la vie et après la mort !

Mais, si cette partie cause souvent des désordres aux femmes, elle leur apporte aussi des avantages; car elle est à la matrice ce que la luette est aux poumons ; et le clitoris avec les caroncules corrige l'air froid qui pourrait incommoder la matrice; il empêche en même temps qu'il n'y entre quelque chose d'étrange.

Toutes les parties que je viens de nommer seraient inutiles à la génération, si l'hymen, que les poètes profanes ont dit être le dieu des noces, n'en était du nombre. Les anatomistes anciens, qui ne s'occupaient qu'aux choses les plus communes de l'anatomie, ont pris pour l'hymen les caroncules dont nous avons parlé ci-dessus, qui souvent, étant jointes ensembles par des membranes assez fortes, s'opposent à l'entrée du dieu Priape: car il n'eût pas été raisonnable que quelque autre chose qui n'eût pas été dieu, selon la pensée des païens, se fût opposée aux desseins d'un autre dieu. Cependant il arrive quelquefois, mais fort rarement, que la nature, voulant conserver la matrice de quelques

femmes délicates, produit une membrane au-dessus du conduit de l'urine, afin que l'air, ou quelque autre chose, n'incommode pas les parties internes ; et c'est cette membrane que l'on appelle proprement *hymen*. Elle est parsemée de veines, et ordinairement trouée par le milieu, pour laisser d'un côté couler les règles, et de l'autre pour donner entrée à la semence de l'homme. Mais comme cette membrane, qu'on nomme *hymen*, est contre les lois de la nature, nos anatomistes ont pris pour l'hymen les caroncules jointes ensemble par de petites membranes. C'est ce qu'ont fait Vesale, Aquapendente, Fallope, Casserius, Sébisius, Baubin, et plusieurs autres, qui appellent hymen ces caroncules jointes, qu'il faut quelquefois couper, comme nous le verrons au chap. 3, art. 2, par une histoire que tout Paris a ouï dire, et que je rapporte dans toutes ses circonstances.

ARTICLE IV.

Des parties naturelles et internes de la femme.

Entre toutes les parties de la femme qui servent à la génération, la matrice tient sans doute le premier lieu ; et, bien qu'elle soit l'une de ses parties les plus faibles, néanmoins elle est le lieu où les trésors de la nature sont cachés. C'est cette terre où Diogène avait accoutumé de planter des hommes, et où, sans doute, il s'immortalisait au milieu des rues.

Elle est située au bas du ventre, entre la

vessie et le gros boyau, qui servent comme de coussins au plus fier et au plus superbe de tous les animaux, pendant qu'il demeure dans les flancs de sa mère.

Dans les femmes de moyenne taille, qui ont accoutumé d'être souvent baisées, elle est assez grosse, et sa profondeur est de onze travers de doigt, ou à peu près, depuis l'entrée jusqu'au fond: mais, dans les vierges et dans les vieilles femmes, elle est extrêmement petite, et souvent pas plus grosse qu'une fève ou qu'un œuf de pigeon; ce n'est qu'une peau dure et flétrie, dénuée d'artères et de veines apparentes.

Lorsque les règles coulent aux filles, ou qu'une femme a conçu, toute sa substance s'enfle un peu plus qu'auparavant, et à mesure qu'un enfant croît, la matrice devient aussi plus simple et plus menue dans sa circonférence, mais un peu plus épaisse dans son fond, à cause de l'arrière-faix qui y est placé et de l'abondance des vaisseaux dont la matrice est parsemée en cet endroit-là; ce que l'expérience de plusieurs dissections m'a souvent fait remarquer.

A considérer une fiole renversée, l'on a une idée assez juste de la figure de la matrice, si ce n'est qu'elle est un peu aplatie lorsqu'elle est vide. Ses liens la tiennent tellement attachée à toutes les parties du bas-ventre, qu'elle ne peut en être ébranlée qu'avec violence.

Son col s'attache par le bas, et deux ligamens ronds qui (*a*) se communiquent aux aines et au-dedans des cuisses, l'empêchent de s'élancer en

haut dans les suffocations dont les femmes sont souvent attaquées.

C'est par ces deux liens que les femmes grosses ressentent de si cuisantes douleurs au-dedans des cuisses, et que quelquefois elles se déchargent sur les aines de l'impureté d'une infâme conjonction.

Mais, comme la matrice ne peut monter, elle ne peut aussi descendre, si ce n'est par quelque effort extraordinaire; car elle est attachée en haut par deux ligamens qui, étant fermes et larges, ressemblent en quelque façon à des ailes de chauve souris. Et, bien que les ligamens ne touchent point la matrice pour l'assujétir, ils tiennent pourtant ses cornes si fermes, qui en sont des parties, qu'elle ne se peut affaisser. C'est dans ces ligamens larges que les testicules sont placés et les vaisseaux qui portent la semence à la matrice. Ce sont les liens qui empêchent la matrice de tomber de son lieu par le poids de l'enfant, ou par les violens efforts de l'accouchement : si bien que cette partie étant affermie de tous côtés, il est bien comme impossible qu'elle sorte du lieu où la nature l'a placée, comme l'antiquité nous l'a voulu persuader. Elle n'est pas seulement assujétie par toutes les parties que nous venons de nommer; les artères, les veines, les nerfs qui s'y terminent abondamment, lui servent encore de liens, les membranes qui l'environnent la pressent de toutes parts, et l'empêchent de sortir de sa place.

Aux deux côtés de la matrice, on voit deux vaisseaux avancés (*b*) que Dioclès a appelés *les*

cornes de la matrice, à cause de la ressemblance des cornes dans les bêtes qui ont du rapport à celles-ci.

Le col de la matrice est une de ses parties les plus considérables ; c'est la porte de la pudeur, et, selon l'expérience commune, l'étui du membre viril. Il est naturellement un peu tortu, afin de défendre la matrice de ce qui pourrait venir du dehors pour l'incommoder, et pour donner davantage de plaisir à l'homme quand il caresse sa femme.

Dès que cette partie commence à sentir les plaisirs de l'amour, elle s'agite tellement, qu'étant d'une substance nerveuse et pleine de plis, elle s'élargit ou se resserre quand il le faut.

Si un enfant tire de la mamelle de sa mère le lait avec plaisir, le col de la matrice suce aussi fort agréablement, dans les voluptés amoureuses, la semence qui rejaillit de la verge de l'homme.

La femme devant beaucoup contribuer à la génération, elle avait besoin de testicules (*c*) aussi bien que l'homme; et je m'étonne qu'il y ait eu des médecins qui se soient laissés aller dans cette occasion au sentiment d'Aristote. Ce philosophe a cru que la femme ne concourait point à la génération, en donnant de sa part de la semence, mais qu'elle ne communiquait que des alimens pour nourrir et faire croître ce qu'elle avait conçu dans ses entrailles ; ce que nous examinerons dans la troisième partie de ce livre.

Cependant il est certain que les femmes ont des testicules, des vaisseaux spermatiques (*d*) et

de la semence, puisqu'elles se polluent quelquefois, et que leurs testicules aplatis, au lieu d'être solides comme ceux des hommes, renferment de petites cellules jointes ensemble, qui conservent une humeur qui rejaillit souvent au visage de celui qui les coupe.

Paracelse et Amatus, Portugais de nation, ont laissé par écrit que la matrice n'était pas la seule partie où un enfant pouvait se former. Ils ont mis dans une fiole de la semence d'un homme avec du sang des règles d'une femme; puis ils ont posé cette fiole dans du fumier chaud, pour observer comment la nature agissait dans les flancs d'une femme lorsqu'elle travaillait à la génération. Mais, outre que cela me paraît impie et impossible, je ne saurais ajouter foi à un imposteur ni à un juif sur l'expérience qu'ils nous proposent.

J'avoue pourtant de bonne foi qu'il y a quelques histoires qui nous marquent qu'un enfant s'est formé dans l'estomac d'une femme, et que quelques autres ont été trouvés dans les vaisseaux spermatiques que l'on appelle *les cornes de la matrice.* Mais, pour dire là-dessus ce que je pense, la première histoire me semble tout-à-fait impossible, car l'estomac faisant tous les jours sa digestion, ne peut changer son action pour celle de la matrice. L'autre me paraît plus faisable, les cornes étant une partie de la matrice, et ayant tout ce qu'il faut pour la conception et pour la nourriture du fruit, comme nous le prouverons ailleurs.

La matrice, selon le sentiment de Platon, est

un animal qui se meut extraordinairement quand elle hait ou qu'elle aime passionnément quelque chose. Son instinct est surprenant lorsque, par son mouvement précipité, elle s'approche du membre de l'homme pour en tirer de quoi s'humecter et se procurer du plaisir.

Son action principale est la conception : lorsque la semence de l'homme et de la femme s'assemblent dans ses replis, elle les reçoit agréablement, comme une bonne mère dont elle s'est attribué le nom. Elle les couvre, pour ainsi dire, par sa chaleur modérée, afin de faire un jour de ces semences animées la plus belle production que la nature ait jamais tentée : ce que nous examinerons plus particulièrement au livre 3.

La matrice a encore d'autres usages, dont le principal est de vider le sang superflu des femmes, et de le décharger ainsi des impuretés dont elles pourraient être un jour incommodées. Il ne faut pas s'imaginer, comme quelques-uns ont fait, que ce sang puisse aller jusqu'à acquérir la qualité de venin; au contraire, il est ordinairement beau et pur, et ce n'est que par abondance qu'il sort tous les mois des artères de la matrice.

CHAPITRE II.

De la proportion naturelle et des défauts des parties génitales de l'homme et de la femme.

Si nous remarquions ce qui se passe tous les jours dans le monde parmi les animaux les plus parfaits, touchant l'ouvrage de la génération, nous observerions que Dieu, ou, si l'on veut, la nature, qui est l'organe universel de sa puissance, a donné à chaque espèce des parties différentes pour se perpétuer; que les unes reçoivent les parties des autres, lorsqu'il se fait une jonction de corps pour la propagation de chacune. Les parties génitales ne sont pas par hasard dans les flancs des femelles. Les ames dans les bêtes, et les intelligences dans les femmes, sont tout l'attirail des parties naturelles de l'un et de l'autre sexe par le commandement de la nature.

L'intelligence, ou, si l'on veut parler autrement, l'ame que Dieu a créée et placée ensuite dans le petit corps d'un Chinois au milieu de la Chine, pour me servir de cet exemple, choisit dans le corps de sa mère qui vient de concevoir, la matière la plus proportionnée à former toutes les parties qui doivent un jour contribuer à la génération. Elle n'a pas besoin de modèle pour cela, il suffit qu'elle exécute les desseins de la nature pour garder toutes les mesures et les proportions qu'il est nécessaire de garder dans la figure des parties secrètes de cet homme à venir

Elle place donc ces parties dans leur lieu naturel ; elle fait une étroite liaison de tout ce qui les compose, pour les faire un jour agir commodément et quand il en sera besoin.

D'ailleurs, une autre intelligence qui est de la même nature que l'autre, s'occupe au milieu de la France à choisir dans les entrailles d'une femme qui vient de concevoir, la matière la plus disposée à former les parties naturelles d'une fille. Elle agit si bien en cette rencontre, qu'elle les rend propres à être un jour le lieu où un homme doit être engendré.

Les parties naturelles de ces deux enfans sont si justes, leurs ouvertures si mesurées, leurs profondeurs si réglées, leurs distances si proportionnées; enfin toutes les dimensions sont si bien observées, qu'il n'y reste plus rien qu'à admirer l'ouvrage de Dieu par le ministère de ces deux intelligences. Car bien qu'elles soient éloignées l'une de l'autre de la longueur de la moitié de la terre, elles ont cependant si justement fabriqué les deux parties secrètes de l'un et de l'autre sexe, que, lorsque les parties seront un jour en état de se joindre amoureusement, rien ne manquera à leur conjonction. Elles se présenteront si commodément de tous côtés, que l'on dirait qu'elles ont été coulées au moule, tant elles sont proportionnées les unes aux autres.

Mais si ces intelligences manquent de matières pour former les parties de la génération de l'un des deux sexes; si la matière est trop abondante, qu'elle ne soit pas flexible, ou qu'elle ait des qualités et des figures rebelles;

si la figure de la matrice de la mère est incommodée, et que son tempérament soit déréglé, quelle apparence y a-t-il que ces intelligences puissent réussir à façonner ces parties qui doivent un jour perpétuer les hommes?

Je ne saurais accuser ni la nature, ni ces intelligences de commettre ces défauts; elles ne font jamais rien d'elles-mêmes de défectueux, et surtout quand elles se proposent la génération et la conservation des hommes.

Ces manquemens et ces maladies n'arrivent pas seulement aux parties naturelles de l'enfant qui se forme dans les flancs de sa mère, il en est encore attaqué après qu'il en est sorti, ainsi que nous le dirons ailleurs.

ARTICLE I.

De la proportion des parties naturelles de l'homme et de la femme, selon les lois de la nature.

Quoique l'on évite tous les jours d'exposer aux yeux les mystères de l'amour, nous savons pourtant tout ce qui se passe dans l'action du mariage, et nous sommes fort contents lorsque nous en avons des connaissances plus parfaites. Si d'un côté le péché a attaché de la honte à cette connaissance, pour me servir de la pensée de saint Augustin, de l'autre la nature n'y a rien mis que de bienfaisant.

La nature, qui n'a jamais rien fait sans dessein, a établi des lois pour toutes les parties qui nous composent : celles que nous appelons

amoureuses, ont ordinairement leur dimension dans les hommes et dans les femmes; et le membre de l'homme, selon ces mêmes lois, ne doit avoir communément que six ou huit pouces de long, et que trois ou quatre de circonférence, c'est la plus juste mesure que la nature ait gardée en formant cette partie dans la plupart des hommes. Si la verge est plus grande et plus grosse, il faut trop d'artifice à la faire mouvoir; et les habitans du Midi sont principalement pour cela moins propres que nous à la génération.

Le conduit des parties secrètes de la femme est ordinairement de six ou huit pouces de profondeur, et sa circonférence interne n'a point de mesure déterminée, car, par une admirable structure, ce conduit s'ajuste si proprement à la partie de l'homme qui en est pressée, qu'il devient plus ou moins large, selon les instrumens qui le touchent.

ARTICLE II.

Des défauts des parties naturelles de l'homme.

Les casuistes et les jurisconsultes traitent ces sortes de matières aussi bien que les médecins; mais ils les traitent d'une façon toute différente. Les premiers croient être obligés d'en parler pour le salut des ames, en refusant le mariage à ceux qu'ils en jugent incapables, et en séparant pour quelque temps l'homme et la femme, que quelques incommodités des parties auraient troublés dans le mariage.

Les jurisconsultes se sentent aussi excités par l'intérêt de la justice et pour le bien de l'état, d'agiter ces mêmes questions. Ils veulent par là savoir les causes de la dissolution du mariage, pour en corriger les abus. Mais parce que ces matières difficiles sont souvent fort mal touchées par les uns et par les autres, je tâcherai d'éclaircir les difficultés qui en dépendent, afin que l'on puisse ensuite juger sainement les différens qui tomberont entre les mains de ceux qui en doivent être ou les juges ou les arbitres.

Quand les parties naturelles de l'homme ne peuvent s'unir avec celles de la femme, l'on doit souvent en accuser les défauts naturels des unes ou des autres; mais, pour comprendre comment ces défauts arrivent, il faut s'imaginer que l'intelligence qui a ordre de faire le corps d'un garçon dans les entrailles de sa mère, ne trouvant pas toujours assez de matière pour former les parties naturelles d'un enfant, elle est obligée de rendre défectueuses ces mêmes parties, et parce que les parties qui servent à la vie sont beaucoup plus nécessaires que celles qui contribuent à la propagation de l'espèce; que d'ailleurs celles-là sont plutôt formées que celles-ci, il arrive quelquefois que l'intelligence emploie aux parties nécessaires à la vie presque toute la matière qui était destinée aux parties secrètes, et ainsi ces dernières parties deviennent fort petites dans la suite du temps, leur matière ayant été ménagée pour d'autres. Ce fut là la cause d'une des observations de Platerus, qui remarque qu'un homme n'avait que

le gland couvert de son prépuce, au lieu du membre viril.

Les défauts des parties secrètes, aussi bien que des autres dont nous sommes souvent composés, ne sont pas toujours naturels; et le gentilhomme dont nous parle Paul Zachias n'aurait jamais engendré, s'il eût manqué, dès le ventre de sa mère, de la moitié de ses parties naturelles.

La mortification de la chair et de la chasteté sont souvent de puissantes causes pour diminuer nos parties naturelles. L'exemple de saint Martin nous le fait bien voir, lui qui pendant sa vie avait tellement macéré son corps par des austérités inouïes, et qui s'était tellement raidi contre les libertés de son siècle, qu'après sa mort, si nous en croyons Sulpice, sa verge était si petite, que l'on ne l'aurait point trouvée si l'on n'eût su le lieu qu'elle devait occuper.

Les verges trop longues ou trop grosses ne sont pas les plus propres, ni pour la copulation, ni pour la génération; elles incommodent les femmes, ne produisent rien : si bien que, pour la commodité de l'action, il faut que la partie de l'homme soit médiocre, et que celle de la femme soit proportionnée, afin de s'unir l'une à l'autre, et de se toucher agréablement de toutes parts.

Il n'y a point d'autre cause de ce vice naturel que l'abondance de la matière dans les premières semaines de la conception : bien que l'intelligence qui a soin de la formation de

cette partie aussi bien que des autres, ne sachant que faire de tant de matière qui reste après les principales parties formées, elle l'emploie à faire une grosse et longue verge.

S'il est vrai, ce que nos physionomistes nous disent, que les hommes qui ont de grands nez ont aussi de grandes verges, et qu'ils sont plus robustes et plus courageux que les autres, nous ne devons pas nous étonner de ce qu'Héliogabale, que la nature avait favorisé de grandes parties génitales, comme l'écrit Lampdius, choisissait des soldats qui avaient de grands nez, afin d'être en état, avec moins de troupes, de faire quelque expédition de guerre, ou de résister plus fortement aux efforts de ses ennemis; mais il ne s'apercevait pas en même temps que ces gens aux grandes verges étaient les plus étourdis et les plus stupides des hommes.

Souvent les petits hommes ont un membre plus grand que les autres; il s'en est même trouvé autrefois qui avaient la verge si longue, si nous en croyons Martial, qu'ils étaient souvent en état de la flairer : et je ne sais si ce poète ne voulait point parler de Claudius, qui viola Pompeïa, femme de César, dans le temple de la déesse Bona, lequel, au rapport de l'histoire, avait le membre aussi gros que les deux plus grosses verges que l'on eût pu joindre ensemble.

On doute si la semence est prolifique, qui passe par une longue verge. Galien, après Aristote, a agité cette question. Ils disent tous deux que les esprits résidant abondamment par la

longueur du chemin, la semence n'est plus ensuite capable de production. Mais plusieurs médecins, entre autres le savant Hucher, sont d'un tout autre sentiment; car la semence se portant directement dans le fond de la matrice sans être altérée par l'air, ni par aucune autre cause étrangère, elle a toutes les dispositions nécessaires pour la génération, et les histoires que ce grand médecin nous rapporte sur ce sujet, nous font bien voir que la vérité est toute pour lui.

A moins que les deux parties génitales des deux sexes ne soient bien proportionnées, comme je l'ai dit, il n'y a pas d'apparence qu'elles se joignent étroitement l'une à l'autre : car, si l'homme est un peu membru, et que la femme soit fort étroite, la conjonction n'est point agréable, et l'on ne peut se souffrir l'un et l'autre. Mais si ce même homme se joint ensuite amoureusement à une autre qui soit plus ouverte, il ne la touchera qu'avec plaisir, au lieu des plaintes et des douleurs qu'il causait à la première : si bien qu'il est vrai de dire que celui qui nous a donné tant de remède contre l'amour, nous a laissé par écrit, que, si nous aimons les personnes qui ont des inclinations et des parties proportionnées aux nôtres, notre flamme est heureuse; et il ne vient de notre amour légitime que des tendresses et des voluptés permises.

En effet, si les deux femmes dont Platerus nous fait l'histoire avaient pu souffrir leurs maris, elles ne se seraient jamais plaintes en jus-

tice, et jamais les juges n'auraient prononcé d'un commun consentement que leurs mariages étaient invalides, avec injonction aux femmes d'entrer dans la solitude, et permission aux hommes de se marier à d'autres, qui ne furent pas si simples, après leur mariage, que de se plaindre de la grosseur des parties naturelles de leurs maris.

Je ne parle point ici de la grosseur prodigieuse de la verge de quelques hommes : on sait qu'ils ne sont pas destinés pour le mariage; et l'on aurait eu grand tort si l'on avait voulu remarier l'homme dont parle Fabrice de Hilden, qui l'avait aussi grosse qu'un enfant nouvellement né.

Ce ne sont pas seulement les grosses et les petites verges qui sont des défauts dans les hommes; elles sont encore défectueuses, si elles sont mal figurées, ou si toutes les parties qui les composent ne sont pas dans leur lieu naturel : car, parmi les chrétiens, les noces n'étant instituées que pour avoir des enfans, il n'y a pas lieu de douter que, si un homme a ses parties naturelles si mal figurées qu'il ne puisse consommer le mariage, et que ces défauts soient incurables, le mariage ne doive être déclaré invalide.

Enfin, il y a tant d'autres défauts qui privent le membre viril de son action ordinaire, qu'il faudrait faire un discours particulier sur cette matière pour les détruire tous; car, pour le dire en peu de mots, on ne saurait caresser agréablement une femme, et encore moins engendrer,

si on est maltraité d'une gonorrhée cordée, ou d'un nodus virulent; si les parties naturelles sont affligées de poireaux, d'ulcères ou cicatrices; si le prépuce est d'une grandeur prodigieuse, si la verge est brisée par le fil du gland, ou enfin si l'on est attaqué par des maladies qui empêchent de caresser une femme, et qui souvent sont la cause de la dissolution du mariage, ainsi que nous l'examinerons ailleurs.

ARTICLE III.

Des défauts des parties naturelles de la femme.

Je suis persuadé que la femme a moins de chaleur que l'homme, et qu'elle est aussi sujette à beaucoup plus d'infirmités que lui. La stérilité, qui en est une des plus considérables, vient le plus souvent plutôt de son côté que de celui du mari; car, entre cette infinité de parties qui composent ses parties naturelles, s'il y en a une qui manque ou qui soit défectueuse, la génération ne peut s'accomplir, et une femme qui est aussi imparfaite ne peut espérer l'honneur d'être appelée de ce doux nom de mère.

Je n'ai pas résolu ici de parler de toutes les parties qui coucourent du côté de la femme à la formation de l'enfant; il me semble en avoir assez dit au chapitre précédent. Mon dessein n'est présentement que de découvrir les défauts des parties naturelles de la femme qui peuvent empêcher la copulation, et qui peuvent être guéries.

Je ne m'étonne pas si les Phéniciens, au rapport de saint Athanase, obligeaient leurs filles, par des lois sévères, de souffrir, avant que d'être mariée, que des valets les déflorassent; et si les Arméniens, ainsi que Strabon le rapporte, sacrifiaient les leurs dans le temple de la déesse Anaitis, pour y être dépucelées, afin de trouver ensuite des partis avantageux à leur condition; car, on ne saurait dire quels épuisemens et quelles douleurs un homme souffre dans cette première action au moins, si la fille est étroite. Bien loin d'éteindre la passion d'une femme, souvent on lui cause tant de chagrin et de haine, que c'est pour l'ordinaire une des sources du divorce des mariages. Il est bien plus doux de baiser une femme accoutumée aux plaisirs de l'amour, que de la caresser quand elle n'a point encore connu d'homme: car, comme nous prions ici un serrurier de faire mouvoir les ressorts d'une serrure neuve qu'il nous apporte, pour éviter la peine que nous prendrions le premier jour, ainsi les peuples dont nous venons de parler avaient raison d'avoir établi de semblables lois.

Jeanne d'Arc, appelée *la Pucelle d'Orléans*, était du nombre de ces filles étroites; et si elle eût prostitué son honneur, ou qu'elle eût été mariée comme les ennemis de sa vertu et de sa bravoure le publient encore aujourd'hui, jamais Guillaume de Cauda et Guillaume des Jardins, docteurs en médecine, n'auraient déclaré, lorsqu'ils la visitèrent dans la prison de Rouen, par l'ordre du cardinal d'Angleterre et du comte de

Warwick, qu'elle était si étroite, qu'à peine aurait-elle été capable de la compagnie d'un homme.

Ce n'est pas ordinairement un grand défaut à une femme d'avoir le conduit de la pudeur trop étroit, à moins que cela n'aille, comme il arrive quelquefois, jusqu'à s'opposer à la copulation et la génération même. Le défaut est bien plus commun quand ce passage est trop large, et il ne faut pas toujours mal juger des filles qui ont naturellement le conduit de la pudeur aussi large que les femmes qui ont eu plusieurs enfans.

Bien que ce défaut n'empêche pas la copulation, cependant on ne voit guère de femmes larges qui conçoivent dans leurs entrailles, parce qu'elles ne peuvent garder long-temps la liqueur qu'un homme leur a communiquée avec plaisir.

Le conduit de la pudeur est naturellement un peu courbé; il ne se redresse que lorsqu'il est question de se joindre amoureusement : car il était bien juste que d'un côté la nature le raidît, puisque de l'autre elle raidissait les parties génitales de l'homme, pour favoriser la conjonction de l'un et de l'autre, et pour faciliter la génération.

L'amour tout seul n'est point capable de redresser ce canal, quand il est endurci. L'imagination n'a point assez d'empire sur cette partie pour la ramollir, et les esprits s'émoussent et perdent leur vigueur quand ils agissent sur sa dureté. Il faut des humeurs douces et bénignes,

que la nature y fait passer tous les mois pour adoucir et redresser ces parties endurcies; à moins de cela, elles ne se rendent point capables de faire leur devoir en contribuant à la production des hommes.

Si nous suivions en France ce que Platon nous a laissé par écrit pour une république bien réglée, nous ne verrions point tant de désordres dans les mariages que nous en observons quelquefois. On se marie en aveugle, sans avoir auparavant considéré si l'on est capable de génération. Si, avant que de se marier, on s'examinait tout nu, selon les lois de ce philosophe, ou qu'il y eût des personnes établies pour cela, je suis assuré qu'il y aurait quelques mariages plus tranquilles qu'ils ne le sont, et que jamais Hammeberge n'eût été répudiée par Théodoric, si ces lois eussent été alors établies.

A voir une jeune femme bien faite, on ne dirait point qu'elle a des défauts qui s'opposent à la copulation. Quand son mari veut exécuter les ordres qu'il a reçus en se mariant, il trouve des obstacles qui s'opposent à sa vigueur. L'hymen, ou les caroncules jointes fortement ensemble, occupant le canal des parties naturelles de la femme, s'opposent à ses efforts. Il a beau pousser et se mettre en feu, ces obstacles ne cèdent point à la force; et, quand il aurait autant de vigueur que tous les écoliers du médecin Aquapendente, jamais il ne pourrait dépuceler sa femme, qui est presque toute fermée. Toutes les femmes en cet état, et qui vivent après quinze ou dix-huit ans, ne sont pas entièrement fer-

mées; elles ont un petit trou, ou plusieurs ensemble, pour laisser couler les règles, et pour donner quelquefois entrée à la semence de l'homme. Car, bien que ces femmes ne soient pas capables de copulation, elles peuvent pourtant quelquefois concevoir; et c'est ainsi qu'engendra Cornelia, mère des Gracques, à qui il fallut faire incision avant que d'accoucher.

L'accouchement est quelquefois accompagné d'accidens si fâcheux, que les femmes se fendent d'une manière étonnante, et j'en ai vu une dont les deux trous n'en faisaient qu'un. Ces parties se déchirent d'une telle façon, et la nature, en les repoussant, y envoie tant de matière, qu'il s'y engendre plus de chair qu'auparavant : si bien qu'après cela l'ouverture en est presque toute bouchée; et quand ces femmes sont un jour en état d'être embrassées par leurs maris, elles sont fort surprises de n'être pas ouvertes comme auparavant.

Les ulcères véroliques qui arrivent aux parties naturelles des femmes font la même chose; ils collent tellement la chair d'un côté et d'autre, quand ils se guérissent, qu'il ne reste le plus souvent qu'un petit trou qui sert à vider de temps en temps les ordures des femmes. Souvent il y a du risque pour la vie, si on les coupe et si on élargit le conduit de la pudeur. Celle qui dans une pareille occasion demandait du secours à Benivenius, n'en fut pas pour cela exaucée; car ce médecin, craignant que s'il la coupait il n'en arrivât quelque funeste accident, aima mieux la laisser vivre de la sorte.

Il arrive tant de défauts dans les parties naturelles des femmes qui s'opposent à la consommation du mariage, et par conséquent à la génération, qu'il faudrait faire un livre tout entier pour parler des uns après les autres. Il me suffira seulement d'ajouter à ce que nous avons dit ci-dessus, qu'il naît quelquefois des excroissances de chair dans le col de la matrice, dont la copulation est empêchée; que le clitoris devient si grand, qu'il en défend l'entrée, et que les lèvres sont quelquefois si longues et si pendantes, que l'on est obligé de les couper aux filles avant que de les marier.

CHAPITRE III.

Des remèdes qui corrigent les défauts des parties naturelles de l'homme et de la femme.

Si je n'avais remarqué, en lisant les livres des casuistes et des jurisconsultes, plusieurs erreurs que les uns et les autres commettent lorsqu'ils parlent des causes de la dissolution du mariage, je me serais contenté du chapitre précédent, et je ne me serais pas donné la peine d'observer dans celui-ci, qui n'en est qu'une suite, les remèdes que l'on doit apporter aux parties naturelles des hommes et des femmes qui sont incommodés de maladies que l'on juge le plus souvent incurables.

Ce sont ces maladies qui les empêchent de se caresser, et de se donner réciproquement les

libertés que le mariage leur permet de prendre.

Je ne parlerai ici que des incommodités qui affligent les dehors des parties naturelles de l'un et de l'autre sexe, et je n'examinerai que celles que l'on peut guérir, ayant dessein de discourir ailleurs de toutes les causes incurables, qui sont l'impuissance des hommes et la stérilité des femmes, et qui peuvent donner lieu au divorce entre des personnes mariées.

ARTICLE I.

Des maladies qui arrivent au membre viril et qui peuvent être guéries.

Puisque le mariage n'est institué que pour avoir des enfans, on doit croire que, si les parties génitales de l'un et de l'autre sexe ne sont pas en état de se joindre étroitement, on ne saurait exécuter le dessein qu'a l'Eglise lorsqu'elle nous confère ce sacrement.

La conjonction du mâle et de la femelle doit précéder la génération; si la copulation manque par les défauts naturels ou par quelque accident inopiné, l'espérance que l'on a d'avoir des enfans est vaine, puisque celle-ci n'est qu'une suite de l'autre.

Et, pour m'expliquer plus clairement par des exemples, je dirai que cette jeune demoiselle veut se plaindre hautement en justice de la longueur du membre de son mari, dont l'approche lui est un cruel supplice. En effet, la douleur qu'elle ressent quand elle est en touchée, lui fait perdre le sentiment, et souvent la rend

comme immobile, car cet homme lui déchire les nymphes, lui meurtrit les caroncules, lui fait fendre le conduit de la pudeur, et enfonce le fond de sa matrice : c'est de là que vient une grande effusion de sang, un flux de ventre ennuyeux, et les autres incommodités qu'elle souffre après avoir été caressée de la sorte.

Ces maux ne sont pas pourtant sans remède ; car, si l'on a soin de trouer par le milieu un morceau de liége de la hauteur d'un ou deux pouces, selon l'excès de la longueur du membre, et qu'on le garnisse ensuite de coton dessus et dessous ; que ce coton soit garni d'une toile mollette, qni doit être piquée près à près, et que ce bourlet, ou pour mieux dire, cet écusson, soit convexe par le haut et par le bas ; qu'ensuite on y couse à chaque côté deux petits rubans, et que, quand l'amour fera ressentir son feu, on fasse passer le membre par le trou de l'écusson, et qu'on lie à chaque cuisse les deux petits rubans que l'on y a cousus pour le tenir assujetti, on jouira après cela de nouveaux plaisirs que l'artifice aura inventés. C'est alors que la demoiselle ne fuira plus les caresses de son mari, et qu'elle ne lui refusera plus ses embrassemens amoureux. Si par hasard son mari oublie l'écusson, elle aura soin d'en porter un autre, ou la nécessité lui fera trouver agréable sa main : donc elle évitera les douleurs qu'elle ressentait autrefois et le désespoir où elle était d'avoir des enfans dans la suite de son mariage.

La grosseur du membre de l'homme n'est pas si fâcheuse à une femme que sa longueur

excessive. Elle ne fait qu'élargir des parties qui, étant membraneuses et charnues, s'élargissent assez aisément quand on le veut. La nature les a faites pour cela; et aujourd'hui il se trouve peu de femmes qui se plaigent de la grosseur de la verge de leur mari. Pourvu qu'une femme soit d'une taille médiocre, qu'elle n'ait point les flancs rétrécis, ni de défauts à ses parties naturelles, je ne vois pas de fâcheux accidens à craindre quand, dans le mariage, elle se servira d'une grosse verge.

Si ces parties sont trop étroites, il n'y a qu'à les faire dilater par les remèdes que nous exposerons à l'article suivant, ou, si l'on veut, il n'y a qu'à faire diminuer la grosseur excessive du membre de l'homme; ce que l'on peut faire par les cataplasmes froids astringens. J'appréhenderais pourtant que ces sortes de remèdes ne détruisissent la semence, et ne la rendissent incapable d'être féconde: si bien qu'il vaudrait beaucoup mieux élargir le conduit de la pudeur, que de s'arrêter trop long-temps à diminuer la grosseur de cette autre partie.

J'ai déjà dit que je ne parlerais point ici des maladies incurables, ni de la grosseur prodigieuse de la verge de l'homme qui aurait été causée par quelque maladie. Je sais que l'on n'est point alors disposé à s'en servir pour plaire à sa femme, ni pour engendrer; et je ne saurais croire que Pierre Perrod, maréchal du village Cressiat, en Suisse, eût eu envie, à l'âge de quarante ans, de se joindre amoureusement à sa femme lorsque sa verge était aussi grosse

qu'un enfant naissant ; car, au rapport de Fabrice de Hilden, il portait entre ses cuisses une grosse masse de chair inégale, livide et mollette comme un champignon, que ce médecin allemand lui coupa. Bien loin de mourir de cette opération, il se porta ensuite beaucoup mieux, et avait de temps en temps des mouvemens de concupiscence lorsqu'il était couché auprès de sa femme ; mais malheureusement il manquait des parties pour exécuter les ordres secrets de la nature.

Le membre viril étant raide devient tortu lorsque le fil qui, par-dessous, lie le prépuce au gland, s'avance jusqu'au conduit de l'urine : si bien que la tête du membre étant tirée en bas par cette bride, la verge est contrainte de se plier en forme d'arc. Si avec cette incommodité un homme veut se joindre amoureusement à sa femme, il augmente sa douleur, et s'aperçoit que sa verge se courbe encore plus qu'auparavant. Néanmoins la passion extrême de l'amour fait quelquefois oublier la douleur, témoin ce ministre luthérien dont parle Hofmann, qui, la méprisant généreusement, fit plusieurs enfans à sa femme, malgré cette incommodité.

Il n'est pas fort difficile de trouver un remède à ce défaut : il n'y a qu'à donner un coup de ciseau au lien qui tient le gland trop gêné, et empêcher ensuite la jonction du prépuce avec le gland. Pour guérir promptement le mal qu'aura fait le ciseau, on mettra entre la plaie un linge trempé dans un blanc d'œuf battu, et l'on continuera ce remède quelques jours de suite,

pour donner le temps à la nature d'y former la cicatrice.

Les matrones italiennes ont une fort mauvaise coutume sur ce sujet : elles se laissent croître l'ongle du pouce de la main droite, et après avoir aperçu le fil de la langue, ou du gland des petits enfans, elles le coupent de leur ongle, et brisent ainsi ce qui tient ces parties trop assujetties. Mais, pour dire ce que je pense sur ces sortes de déchiremens, il ne peut arriver de là que des inflammations, qui souvent sont bientôt après suivies de la mort.

Il y a encore une autre cause qui rend tortu le membre de l'homme; savoir, lorsque le prépuce est tellement joint au gland, soit par un défaut naturel ou par des ulcères négligés, que l'on ne saurait alors caresser une femme sans ressentir des douleurs extrêmes. Nos médecins, qui n'ont pas trouvé indigne d'eux de contribuer par leurs propres mains à la santé des hommes, prétendent que cette incommodité peut être guérie, si l'on y apporte le soin et l'adresse qui y sont nécessaires ; cependant ils sont d'un avis contraire sur l'opération. Les uns croient qu'il faut couper plus de prépuce que de gland, parce que le prépuce étant une peau qui ne peut donner beaucoup de sang, ni causer aucune inflammation considérable, ainsi qu'on le remarque tous les jours dans la circoncision des Juifs, l'opération en doit être plus aisée et moins dangereuse. Les autres, au contraire, veulent qu'on coupe plus de gland que de prépuce, parce que, disent-ils, la cica-

trice s'en doit plus tôt faire, que l'on est ensuite plus disposé à faire des enfans, et qu'il est même de la bienséance de se tenir toujours le gland couvert. Mais pour moi, il me semble que le meilleur est de tenir le milieu de ces opinions, et que, si l'on doit en favoriser quelqu'une, ce doit être toujours la première.

Après que l'opération est faite, et que l'on a découvert le gland autant qu'il le faut, on met entre deux, comme j'ai dit ci-dessus, un linge trempé dans un blanc d'œuf battu, ou dans un digestif que le chirurgien aura composé selon les indications qu'il aura prises de la partie malade, de la douleur et des accidens, qu'il doit toujours considérer en faisant ces remèdes. Sur cela, Fabrice de Hilden nous fait une histoire d'un homme de vingt ans, qui, s'étant marié avec une très-belle fille, se trouva impuissant le premier jour de ses noces, étant incommodé de cette sorte de maladie; ce savant médecin en fit lui-même l'opération, et le jeune homme étant guéri de son incommodité, satisfit si bien sa femme, qu'après cela elle ne se plaignit plus de l'impuissance de son mari.

Il se rencontre encore une troisième cause qui rend le membre tortu quand il se raidit. Après les complaisances qu'un homme a eues pour une courtisane, en se tenant long-temps en état de satisfaire les appétits déréglés de cette femme, il vient quelquefois à l'un des côtés de la verge ce que nous appelons *nodus ou ganglion*, qui n'est qu'une dureté, grosse ordinairement comme une fève, placée sur les nerfs de cette

partie. Quand on presse fortement cette dureté, on n'y sent qu'une douleur obscure : mais, quand le membre vient à se raidir, c'est alors que les douleurs sont extrêmes, par la gêne et la torture que souffre la verge dans une figure courbée, qui est contre les lois ordinaires de la nature.

Il y en a qui ont voulu guérir cette maladie en ramollissant la dureté qui la causait ; mais ils ont jeté les malades dans un désespoir de guérison. Ils n'ont pas prévu que les remèdes ramollissans qu'il y appliquaient, augmentaient le mal en dilatant les parties nerveuses de la verge, qui recevait ensuite plus d'esprits vaporeux qu'auparavant. Car, en humectant le nodus, ils élargissaient ainsi les ligamens poreux, à la façon des varices et des anévrismes, et augmentaient le mal par ce moyen-là, plutôt que de le guérir.

L'expérience nous enseigne qu'il en fallait user d'une toute autre manière. Elle nous a montré que les remèdes astringens contribuaient seuls à la guérison de cette maladie, tellement que, si l'on mouillait des plumaceaux et des linges, et qu'on les appliquât tièdes sur la partie malade, on guérirait bientôt cette incommodité.

Jacques Houillier nous apprend un remède industrieux, pour donner à une verge tortue la figure qui lui est propre et naturelle. Il nous rapporte qu'un homme qui était impuissant de la sorte, fut parfaitement guéri de son incommodité, après avoir fait entrer la verge dans un canal de plomb proportionné à sa grosseur,

et avoir retenu le canal assujetti par des attelles pendant un temps assez considérable. La verge de l'homme est mollette et flétrie par beaucoup de causes qui s'opposent à l'action pour laquelle la nature l'a formée. Si un homme est trop jeune ou trop vieux, son membre ne se raidit point; et, si quelquefois cela lui arrive, la dureté est sans effet, et l'on ne peut en attendre des suites avantageuses pour la production d'un homme. Souvent les esprits vaporeux en sont la cause, et une semence prolifique ne se trouve presque jamais dans ces âges-là.

D'ailleurs, si l'on est malade, ou que l'on ne fasse que relever de quelque fâcheuse maladie, ou enfin que la verge soit incommodée dans quelques-unes de ses parties, il n'y a pas d'apparence qu'elle agisse, à moins que l'on n'y apporte auparavant les remèdes nécessaires.

D'autre part, si l'on a pris par la bouche, ou que l'on se soit appliqué des remèdes pour éteindre le feu de la concupiscence, et combattre les aiguillons de la chair, comme nous le remarquerons ailleurs, les parties naturelles, étant trop mollettes, ne seront point alors en état de contribuer à la génération.

Enfin, si l'on est enchanté et ensorcelé, comme on le dit, toutes les parties génitales languissent, et ne peuvent alors se joindre étroitement à celles d'une femme.

De toutes ces causes qui affligent nos parties naturelles, nous n'examinerons présentement que celles qui peuvent produire des maladies que l'on peut guérir, et encore nous ne nous ar-

rêterons qu'à ces seules maladies qui attaquent principalement la verge de l'homme et qui la rendent mollette, sans en chercher d'autres qui peuvent avoir leur source de plus loin, me réservant d'en parler lorsque je traiterai en général de l'impuissance des hommes.

Une maladie aiguë détruit notre passion. L'amour est languissant quand nous souffrons, et nous ne saurions nous lier amoureusement à une femme, si notre chaleur naturelle et nos esprits ne sont multipliés en nous-mêmes, et qu'ils ne soient communiqués à nos parties naturelles.

Une vie misérable éteindra sans doute notre feu, et il n'y a point d'homme qui se trouve en état de se divertir avec les dames, si sa table est très-médiocre. Le travail excessif nous rend sages sur cette matière, et nous ne pensons qu'au repos quand nous sommes fatigués. D'ailleurs, si notre esprit est fortement occupé à quelques affaires, nos parties naturelles sont alors comme engourdies quand il faut s'appliquer à l'amour; témoin ceux qui gouvernent par eux-mêmes les royaumes et les républiques, qui font presque toujours des enfans étourdis; comme si l'esprit du père était presque tout demeuré plutôt dans les affaires d'état qu'il a ménagées, que dans le corps des enfans qu'il a engendrés.

Souvent nous nous sommes tant divertis avec les femmes, que nos parties naturelles sont devenues si faibles et si languissantes, que, même dans la fleur de notre âge, elles

refusent de nous obéir quand nous leur commandons de se mouvoir.

Toutes ces faiblesses et ces maladies ne sont pas sans remède; il ne faut qu'être jeune pour se remettre bientôt d'une maladie qui nous aura affaiblis : et si avec cela nous avons la belle saison, du bon vin, et des alimens choisis, les forces que nous aurions presque toutes perdues renaîtront bientôt après; et ce que le jeûne aurait détruit, la bonne chère le rétablira aussitôt, et alors nous serons en état de nous servir de toutes nos parties.

Le repos est le remède du travail, et les médicamens qui nous sont ennemis peuvent trouver leur antidote, comme firent les parties naturelles d'un gentilhomme, qui, étant devenues flétries par un onguent jaune fait avec du vif-argent dont il s'était frotté, furent bientôt après rétablies par l'huile de lavande qu'il y appliqua.

L'épuisement que l'on a souffert auprès des femmes se répare par la fuite et par l'éloignement, et jamais ce jeune Espagnol dont Christophe Aviega nous fait l'histoire, n'eût pris de nouveaux plaisirs avec sa femme, s'il n'en eût usé de la sorte. Cette histoire est trop considérable sur cette matière pour ne la pas rapporter ici tout entière, et pour ne la pas traduire en français. Je conseillai à un jeune gentilhomme, dit ce médecin, de s'absenter durant quinze jours de la ville où il demeurait, de monter à cheval le seizième jour de son absence, sur le soir, et de faire deux ou trois lieues de chemin,

après quoi il viendrait chez lui souper avec sa femme, qui se découvrirait la gorge, et qui se mettrait à table vis-à-vis de lui. Or, j'avais commandé, poursuit-il, qu'on lui apprêtât à souper un chapon rôti et un ragoût de mouton bouilli avec de la roquette; le bon vin rouge fumeux et astringent ne nous manquait point, non plus que le vin doux pour le dessert. Trois heures après souper, je lui conseillai de se mettre au lit avec sa femme, qui lui échaufferait les reins en les joignant de bien près, et de dormir en cette posture; qu'à son réveil il s'entretînt avec elle de discours amoureux, et qu'il s'endormît ensuite s'il le pouvait; la petite pointe du jour étant venue, qu'il caressât sa femme, et qu'il s'acquittât de son devoir en valeureux cavalier. Mon conseil, ajoute-t-il, fut fort favorable à ce gentilhomme, non pour une fois seulement, mais pour plusieurs; et comme je ne voulais point alléguer cette histoire sans avoir éprouvé auparavant la même chose en plusieurs personnes, j'ai expérimenté, dit-il, que cette façon d'agir est fort propre à rendre vigoureux ceux qui se sont épuisés auprès des femmes. Il faut donc conclure après tout cela, que la mollesse des parties naturelles de l'homme qui a pris quelquefois ses divertissemens avec trop de chaleur, n'est pas toujours incurable, comme la plupart se le persuadent : si cela était, le gentilhomme du duc d'Albe, dont Houllier nous fait l'histoire, n'aurait pas été guéri si promptement avec l'admiration de tous ceux qui l'accompagnaient, et le

remède qu'on appelle en Provence *sambajeu*, ne ferait pas encore présentement des merveilles sur ceux qui ont les parties naturelles flétries, si nous en voulons croire Valleriola ; car il n'y a rien au monde de meilleur contre les faiblesses des parties naturelles, que les œufs, le sucre, le safran, la cannelle et le vin, dont ce breuvage est composé.

D'autres maladies attaquent encore le membre viril avec autant de force que les précédentes ; mais, outre toutes celles qu'il souffre, il y en à de bénignes qui se guérissent par les premiers remèdes que l'on y apporte ; et il s'en trouve de malignes qui quelquefois ne cèdent ni aux sueurs, ni à la salivation, ni au fer, ni au feu : ce sont ces dernières qui viennent d'un commerce infame, et qui affligent les hommes d'une manière tout-à-fait surprenante.

Quelques hommes ont le prépuce si long, qu'ils ne sont pas disposés à se joindre amoureusement à leurs femmes. La verge est importune en cet état, et elle ne peut ne communiquer sa sa semence qu'elle ne soit éventée, et que par ce moyen elle ne soit incapable de génération. Ceux qui ont ce défaut se salissent incessamment quand ils veulent uriner, témoin l'homme de douze ans dont Fabrice de Hilden nous fait l'histoire.

De peur que dans cette maladie il n'arrive une rétention d'urine et une inflammation au col de la vessie, qui sont souvent deux maladies mortelles, il ne faut pas hésiter à couper le prépuce. Il n'y a non plus de danger dans cette

opération, qu'il n'y en a eu à couper celui de cet homme dont nous venons de parler, qui se maria quelque temps après qu'on lui eut coupé le prépuce, qui avait six pouces de long. Nos chirurgiens grecs appellent cette maladie *phimosis*, qui rend quelquefois la verge tortue, quand le prépuce, ne pouvant être retroussé, est attaché au gland, comme nous l'avons remarqué ci-dessus.

Il y a une autre maladie qui est tout opposée à celle-ci; les mêmes chirurgiens la nomment *paraphimosis*, lorsque le prépuce, étant retroussé, presse tellement la racine du gland, qu'il ne peut être remis dans sa place, quoiqu'on le tire ou le presse fortement avec les doigts. Cette incommodité vient de plusieurs causes différentes.

Quelquefois, en voyageant pendant la rigueur de l'hiver, le gland et le dessous du prépuce touchent rudement un linge ou un drap, et alors ils s'enflent l'un et l'autre. Le prépuce se retrousse et ne peut être remis, quelque violence que l'on y fasse : si bien que, dans cette occasion, il arrive assez souvent un étranglement de la verge; ce qu'un homme savant, dont la dévotion lui a fait prendre une robe de pénitence, éprouva l'année dernière, avec un danger évident de perdre la vie.

Je ne saurais dire combien le froid cause de maux à la verge de l'homme. Si dans le septentrion on n'avait soin de la conserver par des fourrures contre la rigueur du climat, les hommes de ces contrées finiraient bientôt par cette partie,

au lieu de s'en multiplier. Le froid la fait souvent devenir dure comme une pierre, et elle demeurerait long-temps en cet état, si l'expérience ne nous avait appris que le feu la faisait ramollir et en faisait diminuer la douleur, ainsi qu'il arriva à Georges de Transylvanie, au rapport de Smece.

Les jeunes gens qui ne sont pas accoutumés aux violens exercices de l'amour, sont quelquefois affligés du renversement du prépuce qu'un peu d'eau fraîche et d'abstinence guérit tout aussitôt; témoin le jeune homme de vingt-quatre ans que Fabrice de Hilden guérit de la sorte.

Mais si la prison et l'étranglement du gland ont des causes malignes, et si elles ont été produites par une conjonction infame, il ne faut pas en espérer une guérison si prompte, ni si heureuse; car la verge, qui est naturellement poreuse, étant enflée de sang et animée d'esprits, souffre aisément une impression pernicieuse que fait une courtisane corrompue, et elle est souvent affligée de maladies malignes.

Il me reste encore à parler d'une maladie qui arrive quelquefois dans le conduit commun de l'urine et de la semence, lorsqu'après un ulcère virulent il s'y engendre une caroncule et une chair mollette et baveuse. Bien que cette incommodité soit fort difficile à guérir, cependant je n'ai pas jugé à propos de la placer entre celles qui rendent un homme impuissant, puisqu'elle ne paraît pas incurable; car, si Char

les IX donna deux mille écus à un gentilhomme italien pour lui avoir communiqué un remède contre ce mal, on doit croire que cette maladie peut être guérie, puisque ce bon prince récompensa si magnifiquement celui qui lui en avait donné le moyen.

Afin de ne rien passer sous silence qui puisse en quelque façon plaire au lecteur, j'ai bien voulu mettre ici ce remède, pour s'en servir dans l'occasion. On prendra trois onces de céruse, un denier de camphre et autant d'antimoine crû, demi-once de tuthie préparée avec de l'eau de rose, six drachmes de litharge d'or lavée, deux drachmes de blanc rhasis sans opium, deux scrupules de mastic, autant d'encens, autant de cendre de savonnier, et autant d'aloès, avec une suffisante quantité d'huile rosat pour faire l'onguent un peu épais. Mais, avant que de le faire, on préparera et on pulvérisera à part toutes les choses que l'on doit pulvériser, et on les passera par le tamis, pour être plus disposées à entrer dans la composition du remède. Après cela, l'on en embarrassera le bout d'une bougie dont on se servira au besoin.

Ce remède est beaucoup plus souverain et plus assuré que celui que l'on employa pour un gentilhomme parisien qui était incommodé d'une pareille maladie; on ne lui eut pas plutôt jeté dans la verge un remède âpre, qu'une inflammation et une rétention d'urine y survinrent, si bien qu'il ne vécut guère après tous ces maux, comme nous le fait remarquer Fabrice de Hilden, qui nous enseigne qu'il ne faut pres-

que point de remèdes âpres pour guérir les maux de la verge.

Il naît quelquefois des verrues et des excrescences de chair sur le gland, qui viennent après des ulcères mal guéris, et qui empêchent la conjonction.

Pour guérir ces maladies, nous sommes souvent obligés de couper ces poireaux, et de les faire ensuite cicatriser avec de la poudre d'une pierre que l'on nomme *calcite*. Quelques-uns y appliquent le feu; ce que je ne voudrais faire que fort légèrement sur la peau de cette partie, parce que le membre viril étant de lui-même tout nerfs, j'appréhenderais qu'il n'arrivât au patient ce qui arriva, il n'y a pas long-temps, à M. Brancaci, grand-prieur de Malte, qui, s'étant fait appliquer un fer rouge au gros doigt du pi d, qui est une autre partie du corps extrêmement nerveuse, mourut bientôt après par la douleur, la fièvre et par la gangrène.

On a quelquefois bien de la peine à arrêter le sang des veines et des artères que l'on a coupées dans les opérations que l'on a faites sur la verge d'un homme; et Fabrice de Hildan nous fait remarquer qu'un chirurgien ayant coupé une excrescence sur le gland d'un homme de quarante ans, cet homme perdit tant de sang pendant que le chirurgien faisait chauffer un fer, que trois jours après il en mourut.

J'aimerais donc beaucoup mieux user du remède dont j'ai parlé ci-dessus, ou d'une forte décoction d'une tête de mort et de vitriol, qui

arrête, comme par miracle, le sang des veines et des artères coupées, que de me servir du feu, par les raisons que j'ai alléguées ci-dessus. Ce fut sans doute le présent que fit le roi d'Angleterre, il y a quelques années, à M. le duc d'Estrées, vice-amiral de France, lorsqu'il était aux côtes de ce premier royaume, afin que, s'il arrivait dans l'armée navale dont il avait la conduite, quelques grandes pertes de sang, on pût les arrêter tout d'un coup par le moyen de ce remède.

ARTICLE III.

Des maladies qui arrivent aux parties naturelles de la femme, et qui peuvent être guéries.

Les parties naturelles des femmes ont des défauts aussi bien que celles des hommes; il s'en trouve d'incurables, qui seront remarqués au chapitre *de la Stérilité des hommes*, et il y en a d'autres que l'on peut corriger, et que je vais examiner.

Les filles sont trop larges, trop étroites, ou quelquefois presque toutes fermées; il y en a qui ont les lèvres de leurs parties trop longues et trop pendantes, et qui ont encore d'autres défauts qui les empêchent de se joindre amoureusement à un homme.

La nature, qui est admirable dans tout ce qu'elle fait, a composé de membranes charnues le conduit de la pudeur des femmes, afin que, ces parties s'élargissant comme il faut dans l'ac-

couchement, elles puissent ensuite se rétrécir pour empêcher les incommodités qui en pourraient arriver, si elles demeuraient toujours ouvertes. Quelquefois, dans de fausses et de fâcheuses couches, elles ne se resserrent plus comme auparavant après s'être extrêmement élargies : si bien qu'elles demeurent tellement lâches et ouvertes, qu'elles sont importunes aux femmes et désagréables à leurs maris.

C'est ce conduit que l'on trouve trop large dans quelques filles qui sont d'une taille avantageuse et d'une constitution sanguine, et qui avec cela ont la poitrine carrée, les flancs larges et la voix forte. Un homme qui aura la verge petite ou médiocre, et qui sera marié à une telle fille, ne pourrait avoir aucun soupçon contre sa vertu, puisqu'à l'égard de son mari son défaut est naturel.

La médecine, qui trouve des remèdes presque pour toutes sortes de maladies, n'en manque pas pour celle-ci. Elle en fournit à une honnête fille qui va se marier, afin d'ôter le soupçon que pourrait avoir son mari de quelques prétendus désordres de sa vie. Elle en communique encore à une femme qui a fait depuis peu de pénibles couches, pour n'être pas, dans la suite du temps, désagréable à son mari, pour conserver dans son mariage la paix et la tranquillité, et pour avoir un second enfant, qu'elle n'aurait point si elle demeurait dans l'état où elle se trouve maintenant.

Ces sujets étant raisonnables, l'on doit trouver bon que l'on use de nos remèdes pour un si

juste motif. Je ne prétends point ici être l'auteur de l'abus que l'on en peut faire. Mon dessein n'est pas de favoriser le crime, mais de guérir les maladies qui affligent les femmes, et d'entretenir une amoureuse complaisance parmi les personnes mariées. Autrement nous serions réduits à retrancher de nos livres et de notre pratique l'antimoine, le sublimé, le réalgal et les autres poisons dont nous nous servons tous les jours si heureusement pour la guérison des maladies. Il me semble qu'il suffit de faire son devoir en guérissant les maladies qui se présentent, sans se mettre beaucoup en peine des mauvaises inclinations de quelques personnes qui abusent de ce qu'il y a de meilleur au monde.

Les femmes des régions chaudes préviennent le défaut que nous avons marqué, en se lavant les parties naturelles avec de l'eau de myrthe distillée, qu'elles aromatisent avec un peu d'essence de girofle ou avec quelques gouttes d'esprit de vin ambré, ou avec des décoctions astringentes. Mais la décoction de grande consoude est encore meilleure que tout cela, si nous en croyons la femme dont parle Sennert, qui, s'étant mise dans un bain que sa servante avait préparé pour elle-même, fut fort fatiguée la nuit suivante par son mari, parce qu'elle se trouva presque toute fermée. Cette expérience n'est pas la seule. Benivénius nous fait une semblable histoire sur ce sujet; et nous en produirions quelques autres, si l'on pouvait douter de cette vérité.

On ne doit pourtant se servir de ces sortes

de remèdes que pendant sept ou huit jours de suite, afin que les parties naturelles ne deviennent pas trop étroites; mais parce que souvent elles s'élargissent beaucoup après les règles, on pourra, cinq jours après qu'elles auront entièrement cessé, s'en humecter encore pendant huit autres jours.

On doit avoir d'autres précautions pour les femmes qui sont depuis peu accouchées : car les vidanges de l'accouchement doivent couler pendant un mois tout au moins; après quoi on peut se laver avec les eaux que nous avons proposées, mais avec une telle prudence, que les femmes ne deviennent pas si étroites qu'elles puissent donner de la peine à leurs maris quand la passion les obligera à éteindre leurs flammes. Car ces remèdes agissent quelquefois avec tant de force, qu'il s'est trouvé des femmes, si nous en croyons Benivénius, qui, par l'imprudence de leurs matrones, s'étaient lavées si souvent de ces sortes d'eaux, qu'elles s'étaient ensuite repenties d'avoir suivi les avis qu'on leur avait donnés.

J'ai fait remarquer, au chapitre précédent, quelle peine on avait pour dépuceler une jeune femme étroite, quelles douleurs on en ressentait à la verge, et quelle enflure il y survenait. La femme qui n'est guère ouverte, n'a pas moins de douleur de son côté lorsqu'elle se joint à un homme qui a le membre assez gros, ou qui l'a même médiocre : toutes les parties délicates du conduit de la pudeur en sont déchirées; et, si l'on n'y prend garde

avec beaucoup d'exactitude, il s'y engendre des ulcères qui ne donnent pas peu de peine à guérir. Si la femme de qualité que je guéris, il y a quelques jours, avait caché son mal plus long-temps, sans doute qu'elle n'aurait pas été si tôt soulagée par le remède que je lui proposai. Il était fait de parties égales de litarge d'or pulvérisée, de céruse et de corne de cerf brûlée, avec autant qu'il fallait de mucilage de semence de coin, extrait avec de l'eau de plantin. Après s'être ointe de cet onguent, et s'être ensuite lavée de temps en temps avec de l'eau rose, elle se trouva entièrement guérie.

L'avis que je donne ici aux filles qui sont incommodées de tumeurs de rate et de vapeurs, et qui sont extrêmement pâles, ne doit pas être méprisé. Elles doivent se souvenir de n'user pas souvent d'un remède fort commun, qui contribue beaucoup à la guérison de toutes ces maladies; car, bien que la limaille de fer ou d'acier ait des qualités apéritives, elle en a aussi d'astringentes qui resserrent tellement les filles qui s'en servent long-temps, qu'ensuite elles souffrent beaucoup les premières semaines de leur mariage, et sans doute que, pressées par la douleur, elles abandonneraient alors leur mari, si la bienséance et l'amour conjugal ne les en empêchaient. La fille du chaudronnier que je vis, il y a deux ans, n'aurait pas gardé toutes ces mesures avec son mari, si je n'avais donné ordre d'élargir ses parties naturelles par des décoctions de pieds de mouton, de corne de cerf, de moelle de bœuf, de racine de gui-

mauve, de semence de lin, d'herbes aux puces bouillies dans de l'eau.

Le canal de la pudeur se trouve quelquefois presque tout fermé par les caroncules liées les unes aux autres par une membrane délicate, ou par une qui est quelquefois bien forte à déchirer. Dans cette première occasion, un homme se fait hardiment passage quand il aime avec ardeur. Les petites membranes se déchirent aisément, et, par une petite perte de sang, elles donnent des marques d'une virginité perdue. C'est alors que l'on montre de la fenêtre des mariés à ceux qui passent, les linges tachés de sang, selon la coutume de quelques villes d'Espagne, où les Espagnols disent aujourd'hui en leur langue, *vergen la tenemos.*

On en fait presque autant dans les royaumes de Fez et de Maroc; car, après que le marié est entré dans sa chambre avec sa femme, et qu'il y a badiné la première nuit de ses noces, il y a une vieille femme qui attend à la porte pour recevoir de la mariée le linge sanglant qui est la marque de sa virginité ravie; puis la vieille va le montrer aux parens qui sont encore à table, et elle crie à haute voix : *Elle était pucelle jusqu'à aujourd'hui.* Que s'il ne se trouve point de linge teint de sang, on renvoie la mariée chez ses parens avec déshonneur.

Mais si la membrane qui joint les caroncules est forte, dure et presque cartilagineuse, on a beau pousser, rien ne s'ouvre, et l'on se perdrait plutôt que de forcer une barrière qui est défendue avec tant d'opiniâtreté. Il n'y a point

de meilleur remède dans cette occasion, que de prendre un bistouri courbé, et de couper la membrane qui défend avec tant de résistance les avenues du palais de l'amour : c'est ce que Paré dit avoir fait dans une fille de dix-sept ans, qui fut ensuite en état de se marier et d'avoir des enfans.

Souvent les caroncules jointes, qu'on nomme *hymen*, sont percées pour donner passage aux humeurs qui sortent de la matrice et qui y entrent aussi quelquefois; et il ne faut pas s'étonner s'il y a eu des femmes qui ont conçu, ne pouvant même souffrir d'homme, comme il arriva à Cornélia, mère des Gracques, et comme il arrive encore tous les jours à plusieurs femmes de l'Amérique méridionale, qui conçoivent sans être ouvertes, mais aussi qui meurent souvent en mettant un homme au monde.

Ambroise Paré nous rapporte une histoire sur ce sujet, qui mérite d'être racontée tout au long. Un orfèvre, dit-il, qui demeurait à Paris, sur le pont au Change, épousa une jeune fille, et parce que l'amour est pour l'ordinaire violent dans les premières approches, ils se pressèrent si fort l'un et l'autre, qu'ils commencèrent tous deux de se plaindre, l'un de ce que sa femme n'était point ouverte, et l'autre que, dans les caresses de son mari, elle souffrait une douleur incroyable. Ils communiquèrent leurs désordres à leurs parens, qui, agissant en cela avec prudence, firent appeler dans la chambre des mariés Jérôme de Lanoue et le savant Siméon Pierre, docteurs en médecine, avec Louis

Hubert et François de la Leurie, chirurgiens. Tous, d'une commune voix, tombèrent d'accord qu'il y avait une membrane au milieu du conduit de la pudeur, et ils en furent d'autant plus persuadés qu'ils la trouvèrent drue et calleuse, avec un petit trou au milieu, par lequel les règles avaient accoutumé de couler, et par lequel aussi était entrée la matière qui avait donné lieu à la grossesse de cette femme; car, six mois après qu'elle eut été coupée, elle fit un bel enfant à son mari, qui se réconcilia ensuite avec elle.

Mais quand cette membrane n'est point trouée, et que les règles sont sur le point de paraître dans les jeunes personnes, je ne saurais dire quels accidens funestes elles ne causent point. On s'aperçoit tous les mois de quelque dégorgement d'humeurs, ou de quelque extrême douleur de ventre : les filles qui en sont incommodées souffrent de grandes défaillances, des vertiges et des épilepsies extraordinaires : le sang sort même périodiquement par les oreilles, par les yeux, ou par le nez, ainsi qu'il faisait à une jeune demoiselle de seize ans, qui aima mieux vivre avec langueur, que de se faire couper une membrane ferme et presque solide qui empêchait l'épanchement de ses règles, et qui, par ce moyen, la rendait incapable de la société d'un homme. La fille de vingt-un ans dont Jean Wier nous rapporte l'histoire, fut bien plus sage que cette autre ; car celle-ci ayant été estimée grosse par toute ses voisines, ce médecin justifia hautement son

innocence, après lui avoir coupé une membrane dure qui s'opposait à la sortie de ses règles ; si bien qu'après cela elle en reçut le soulagement qu'elle en pouvait espérer, et la réputation qu'elle avait perdue.

Pour empêcher la honte du divorce ou le hasard de mourir par la pudeur qui accompagne ordinairement le beau sexe, il faudrait que les pères fissent examiner toutes leurs filles à l'âge de neuf ans, afin de remédier d'abord à toutes les difficultés qui s'opposent à l'épanchement des règles et aux caresses des hommes. Ce serait un moyen assuré d'éviter les accidens qui en peuvent arriver ; et parce que la pudeur des filles n'est pas en cet âge-là dans son plus haut degré, il serait alors aisé de les guérir, au lieu de les abandonner à une mort certaine, à une éternelle solitude, ou à une infirmité déplorable.

Les excroissances qui viennent au canal de la pudeur par une conjonction infame peuvent être guéries, mais avec quelques difficultés. On commence, dans ces sortes de maladies, la guérison par les remèdes que nous appelons *généraux* ; on la continue par les sueurs et la salivation, et on l'achève en coupant et en brûlant la chair baveuse qui embarrasse le conduit de la pudeur.

Les femmes ne peuvent encore souffrir leurs maris si leurs parties naturelles sont ulcérées et garnies de fentes, si les hémorrhoïdes de la matrice et du siége les incommodent, et si une tumeur ou une pierre presse fortement le col

de la vessie et le conduit de la pudeur, comme il arriva à Dyseris, dont Hippocrate nous rapporte l'histoire, qui, pendant sa jeunesse, ne pouvait souffrir la compagnie d'un homme.

Les remèdes qui sont propres à combattre toutes ces maladies sont fort aisés à trouver; et, sans m'y arrêter à dessein, on doit seulement se ressouvenir que les ulcères et les fentes de la matrice n'en demandent pas d'âpres, mais de doux et de benins.

Les lèvres et les nymphes des parties naturelles des femmes deviennent quelquefois si longues et si pendantes, qu'il est impossible alors qu'un homme en puisse approcher. Ces sortes d'accidens arrivent souvent aux filles africaines, si l'on en croit Léon d'Afrique, qui nous rapporte que ces incommodités sont si communes dans les régions du midi, qu'il y a des hommes qui, allant par les rues des villes de ces contrées-là, crient à haute voix : *Qui est-ce qui veut être coupée?* De même dans ce pays-ci il y a des hommes qui font connaître par leur sifflet l'habitude qu'ils ont à couper les chevaux, à bistourner les veaux, et à travailler enfin sur les parties génitales des autres animaux.

La honte qu'ont quelquefois nos femmes françaises, lorsque ces replis de la peau de leurs parties naturelles sont excessifs en longueur, les empêche de s'exposer à un chirurgien pour se les faire couper, comme font les vierges égyptiennes avant que de se marier. Ces nymphes allongées sont si véritables, que, dans l'empire du prêtre Jean, où l'on circoncit

les femmes aussi bien que les hommes, l'on en fait une cérémonie.

Bien que le conduit de la pudeur soit naturellement un peu tortu, comme je l'ai déjà dit, il ne laisse pas d'être disposé à recevoir la verge d'un homme, et c'est par cette figure qu'il la presse agréablement, et qu'il lui donne tant de chatouillemens dans la copulation. Cependant, s'il est excessivement tortu, ou par l'abstinence de la compagnie d'un homme, ou par les agitations continuelles qu'il souffre dans les suffocations, ou enfin par quelque autre cause que ce soit, il n'est point alors en état de souffrir un homme. La femme y ressent trop de douleur quand on la presse, et elle a même de la répugnance pour ce qui plaît à toutes les autres.

Cette maladie n'est pas toujours incurable; et les femmes que nous pensons bien souvent ne pouvoir être guéries, ne sont intraitables que par leur pudeur ou par notre ignorance. Tous les médecins de France ne purent autrefois guérir une des plus grandes princesses du monde, qui était incommodée de ce défaut; il n'y eut que Fernel qui assura le roi, des plus glorieux de son temps, de la guérison de la reine. Après avoir donc connu exactement la cause de sa stérilité, il pria le roi de coucher avec elle lorsque le conduit de la pudeur serait humecté et élargi par les règles qui seraient sur le point de cesser : ce qui réussit si bien qu'après dix ans de stérilité, la reine donna à cet invincible monarque cinq ou six enfans, qui valurent dix mille écus chacun à ce savant médecin.

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

ARTICLE I.

Éloge de la virginité.

Je ne suis pas du sentiment de ces herétiques qui préféraient le mariage à la virginité, et qui comparaient le premier à un arbre tout chargé de fruits, que le jardinier veut conserver; et la seconde à un autre arbre stérile, comme était le figuier de l'Ecriture, qui fut maudit et jeté ensuite au feu, comme indigne d'occuper une place sur la terre, et comme l'objet de l'indignation de son maître.

Entre tous les états de la vie, la virginité peut être comptée la première. La difficulté qu'on a à résister à la nature est assurément une des choses qui la rendent plus recommandable dans le monde, où elle est l'ornement des mœurs, la sainteté des sexes, le lien de la pudeur, la paix des familles et la source des plus saintes amitiés.

C'est une belle fleur conservée chèrement dans un jardin muré de toutes parts. Elle est inconnue aux bêtes, et il n'y a point de fer qui l'ait blessée en la cultivant : un air favorable l'évente, une chaleur tempérée la conserve, et une douce pluie l'arrose et la fait croître. Tous les jeunes gens la désirent avec passion; mais ils ne l'ont pas plutôt cueillie, qu'ils la méprisent.

C'est de cette façon que je puis dire, avec Catulle, qu'une fille est chérie de tous ses amis, quand elle garde la fleur de sa virginité; mais elle ne l'a pas plutôt laissé prendre, qu'il ne se trouve pas même des enfans qui la regardent, ni des filles qui la reçoivent dans leur société.

Ce ne sont pas seulement les chrétiens qui ont eu la virginité en vénération; les païens et les barbares même ont eu pour elle une estime toute particulière.

Les Romains, autrefois, lui firent bâtir un temple et élever une statue, qu'ils appelaient *Bucca veritatis*. Cette statue décidait de la virginité ou de l'infamie des filles : témoin la fille du roi de la Volatère, qui, après lui avoir mis le doigt dans la bouche, n'en fut pas mordue, et ainsi se justifia de l'injure qu'une vieille femme avait faite à sa pudicité. Il n'en arriva pas de même, à ce qu'on dit, à l'égard d'une autre, qui, étant accusée du même crime, eut le doigt emporté par la bouche de la statue.

On sait encore quelle vénération ont eue ces mêmes peuples pour les vierges vestales, et le fameux édit que l'empereur Tibère fit publier.

La fille de Séjan, qui n'avait pas encore atteint l'âge de puberté, fut déflorée par le bourreau avant que d'être étranglée, pour ne pas faire déshonneur à la virginité.

Les poètes nous ont aussi marqué de leur côté quelle estime ils en faisaient, et leur fable nous apprend que Daphné changée en laurier ne peut aujourd'hui souffrir le feu sans se plaindre, comme autrefois elle ne pouvait souffrir le feu impudique de la concupiscence. Les théologiens et les médecins considèrent la virginité d'une manière toute différente. Les premiers disent qu'elle est une vertu de l'ame qui n'a rien de commun avec le corps; qu'on a beau baiser amoureusement une fille, elle ne perd pas pour cela sa virginité, à moins qu'elle n'y consente.

Les médecins, au contraire, pensent que la virginité est un bien et un assemblage naturel des parties d'une fille qui n'a pas été corrompue par l'approche d'un homme.

Mais, quoi qu'il en soit, nous n'examinerons ici que cette virginité matérielle, pour parler ainsi, afin que ceux qui sont assis sur les fleurs de lis, et qui ont la gloire de juger tous les jours les différens des hommes, en soient pleinement instruits. Ils doivent savoir si on accuse injustement une fille d'avoir été violée, si une femme se plaint à tort d'être mariée à un homme impuissant, et enfin si l'innocence d'un homme est véritable, qui veut se justifier de l'infamie ou de la lâcheté qu'on lui impute.

ARTICLE II.

Des signes de la virginité présente.

Les matrones, que l'usage a rendues arbitres de la virginité des filles et de la chasteté des femmes, ont des lumières trop faibles sur cette matière pour en décider. On doit être éclairé dans l'anatomie plus qu'elles ne le sont, pour faire des rapports aussi justes et aussi véritables que ceux qui sont la cause du crédit et de la réputation des juges, de l'honneur des filles et des femmes, de la justification d'un mari, et du repos de la société humaine.

Il faut donc examiner soigneusement toutes les marques de la virginité, afin de conserver l'honneur aux filles à qui on veut le ravir, et de donner de la confusion aux autres qui veulent le conserver sans justice.

Je ne m'arrêterai point ici à toutes les marques extérieures dont se servaient les anciens pour connaître la virginité. L'oracle du dieu Pan, l'insensibilité pour le feu, les eaux amères des Hébreux, la fumée de quelques plantes ou de quelques pierres, ou enfin la mesure du cou de la fille, sont des signes trop incertains, du moins dans le siècle où nous sommes, pour former là-dessus de véritables jugemens. La dureté de la gorge, la couleur des mamelons et le rouge que la pudeur fait paraître sur le visage des filles, ne sont pas des signes plus assurés que les précédens.

La virginité est plus difficile à connaître qu'on ne le croit; il faut bien d'autres artifices que ceux-là pour être véritablement persuadé de la pudicité d'une fille. Quand nous aurions autant de soin à les chercher, chacun en particulier, qu'en a encore présentement le grand-duc de Moscovie pour choisir une femme vierge, je crois que nous aurions bien de la peine à y réussir ; car le poil frisé et recoquillé des parties amoureuses, le conduit de la pudeur fort humide et fort ouvert, des nymphes flétries et décolorées, l'absence de l'hymen, l'orifice interne de la matrice fort élargi et décollé, le changement de la voix, tout cela n'est point une marque évidente de la prostitution d'une fille.

Celles qui montent à cheval à l'italienne, qui commencent à avoir leurs règles, ou qui les ont actuellement, celles qu'une maladie afflige il y a déjà long-temps, et celles enfin qui n'ont point naturellement d'hymen ni de membranes qui lient les caroncules et leurs parties les unes aux autres, ne sont pas moins chastes ni moins pudiques, pour avoir des marques contraires à celles dont on se sert le plus souvent pour connaître la virginité des filles. La servante dont Aquapendente nous fait l'histoire, qui n'avait pu être déflorée par tous ses écoliers, et une autre jeune femme d'un orfèvre de Paris, dont parle Paré, qui devint grosse sans que l'hymen fût déchiré, n'étaient pas plus vierges l'une que l'autre, quoiqu'elles eussent des marques de virginité.

Il est donc vrai, ainsi que nous l'assurent Riolan et Pinay, qu'il n'y a rien dans toute la médecine de plus difficile à connaître que la virginité, et que même, selon la pensée de Cujas, il est presque impossible d'en avoir des marques assurées. Il n'est point d'industrie ni de remèdes que les filles n'inventent pour dissimuler la perte qu'elles ont une fois faite : et s'il est impossible, selon le sentiment d'un grand roi, de connaître dans la mer le chemin d'un vaisseau, dans l'air celui d'un aigle, sur un rocher celui d'un serpent, il sera aussi impossible de découvrir le chemin que fait un homme quand il presse amoureusement une fille.

Si Esope avait de la peine à répondre de la virginité d'une fille qu'il avait incessamment devant les yeux, aurions-nous plus de certitude de l'assurer dans une autre que nous ne verrions que fort rarement ?

Le meilleur expédient pour conserver la pudicité des filles, selon la distinction qu'en font les médecins, et pour en être bien assuré, ce serait de coudre leurs parties naturelles dès qu'elles sont nées, ainsi que Pierre Bembo dit qu'on fait aux vierges africaines. Mais, parce que cette coutume n'est pas usitée en France, il faut que l'éducation, la sagesse et la pudeur s'opposent à la passion amoureuse des filles, que la nature, la santé et la jeunesse leur font naître à tous momens, et qu'avec cela elles conservent encore leur virginité par un don du ciel, que Dieu ne donne qu'à celles qui lui plaisent.

ATICLE III.

Des signes de la virginité absente.

L'oracle que Phéron, roi des Égyptiens, interrogea sur son aveuglement, lui répondit : Que, pour être guéri, il devait se laver les yeux avec de l'urine d'une vierge, ou d'une femme qui se contentât des caresses de son mari. Ce remède ne se trouva pas chez lui; et, si la fille d'un jardinier ne le lui eût donné, je crois qu'il eût attendu long-temps avant que de recouvrer la vue, la virginité et la chasteté étant alors quelque chose de fort rare.

Quoique nous ayons dit, à l'article précédent, qu'il n'y avait rien de si difficile à connaître que la virginité présente, il y a cependant quelques médecins qui se persuadent qu'il y a des signes et des conjectures qui nous peuvent faire découvrir l'absence de la virginité. Car si la défloration vient d'être commise; si l'homme qui en est l'auteur est bien fourni de ses parties, et enfin si la fille est naturellement étroite, il n'y a rien, à ce qu'ils disent, de plus aisé à connaître que la perte de sa virginité.

Les lèvres et les nymphes de ses parties naturelles, toutes rouges de sang, et tout enflées de douleur, sont des témoins irrévocables de son impudicité. Il n'y a plus de liaisons dans ses parties amoureuses, et, à la voir marcher, elle porte le pied d'une certaine façon, qu'a

moins qu'elle ne s'observe exactement, on s'apercevra qu'elle s'est mal conduite.

Mais, si on attend quelque temps à chercher des marques de sa défloration, tout est réuni et tout semble naturel chez elle. On ne connaîtra rien dans ses parties qui puisse la faire soupçonner d'avoir pris des plaisirs illicites. La nature, d'un côté, travaille incessamment à rétablir les parties divisées ou élargies; et l'on n'aurait jamais soupçonné de lasciveté la fille des Topinambous que Riolan trouva si étroite en la disséquant. L'artifice, d'un autre côté, éteint tellement ces parties, qu'il n'y a qu'un autre artifice qui en découvre la fourberie.

Mais il est incomparablement plus difficile d'asseoir un jugement assuré d'une grosse et grande fille de vingt-cinq ans, qui a passé quelques nuits entre les bras d'un homme assez mal fourni de ses pièces, bien qu'ils se soient souvent baisés; cependant, si on la visite le lendemain, on ne trouvera pas un grand changement dans ses parties naturelles, et il serait même impossible de juger par-là de sa défloration. Pour peu d'effronterie qu'ait la fille, elle fera comme la femme dont parle Salomon, qui se lave la bouche après avoir mangé, et qui fait ensuite des sermens exécrables qu'elle n'a goûté de rien.

L'examen qu'on doit faire des hommes dans cette occasion est quelque chose de fort considérable pour découvrir le violement d'une fille; car il s'en est trouvé de si impudentes, qu'elles ont accusé des hommes innocens. Marie-Françoise Oismode en usa de la sorte, à Rome, en-

vers Etienne Nocati, qui après avoir montré aux juges ses parties naturelles pour se justifier de l'affront qu'on lui faisait, fut absous par la Rote, et renvoyé avec dépens.

On croit que le sang qui s'épanche la première nuit des noces, et que le lait qu'on trouve dans les mamelles d'une fille, sont des marques manifestes de la perte de sa virginité. C'est pourquoi Moïse commanda aux Juifs de garder soigneusement les linges qui avaient servi la première nuit aux mariés, afin de disculper un jour la femme à l'égard de son mari : ce que l'on observe encore aujourd'hui dans les royaumes de Fez et de Maroc, si nous en croyons les historiens. Le lait ne peut couler du sein d'une fille qu'elle n'ait auparavant conçu dans ses entrailles, et l'on ne doit pas appeler vierge celle qui donne à téter à un enfant.

Mais l'on me permettra de dire que le sang et le lait ne sont pas toujours des marques d'une fille prostituée, car une grande et grosse fille qu'on marie avec un petit homme n'est pas moins pucelle pour ne répandre point de sang la première nuit des noces; et le sang qui coule des parties naturelles d'une autre fille n'est pas non plus un signe de sa vertu, l'artifice faisant quelquefois paraître un sang étranger, qui aurait été auparavant mis dans une petite vessie de mouton, et renfermé adroitement dans le conduit de la pudeur.

Si le sang des règles cesse de couler à une fille, ce sang remontant aux mamelles se change en lait, selon le sentiment d'Hippocrate;

et la petite fille dont Alexandre Benoît nous fait l'histoire, qui fut stérile toute sa vie, donna des marques de prostitution depuis son enfance, si le lait est un signe assuré d'une mauvaise conduite. Mais ce qui est encore le plus remarquable sur ce sujet, c'est que le Syrien du même Benoît et le soldat Berzo de Cardan, avaient tous deux du lait, bien qu'ils fussent des hommes robustes.

Dans l'orient de l'Afrique, du côté de Mozambique et du pays des Cafres, si nous en croyons les historiens, plusieurs hommes nourrissent leurs enfans du lait de leurs mamelles; et, pour prouver ceci par un exemple familier, j'ai demeuré plus de quatre ans à Paris avec un honnête homme, médecin, qui s'appelait Roénette. Il était sanguin de tempérament, et il était âgé d'environ trente ou trente-cinq ans. Quand il se pressait la mamelle et le mamelon, il en faisait sortir des cuillerées d'une humeur blanchâtre et laitée, qui eût pu sans doute nourrir un enfant, si elle eût été sucée.

Sur cela, l'on n'a qu'à lire Théophile Bonnet, à la page 163, qui nous fournit plusieurs histoires d'hommes et de filles vierges qui ont eu du lait : mais, sans aller si loin mendier des preuves de ce que je dis, une histoire fameuse, arrivée en cettte ville de la Rochelle, est seule capable de convaincre sur cela les plus opiniâtres.

L'an 1670, madame la Perère, fille de M. Despérence, capitaine au fort de la Pointe du Sable, à Saint-Christophe, fut obligée de

s'embarquer pour venir en France, au mois d'avril de la même année, afin d'éviter les désordres d'une guerre qui s'allumait entre les Français et les Anglais de cette île. Elle amena avec elle trois négresses; une vieille, l'autre âgée de trente ans, et la dernière de seize ou dix-huit, qu'elle avait élevée chez elle dès son bas âge. Cette demoiselle, qui avait une petite fille de deux mois à la mamelle de sa nourrice, s'embarqua avec précipitation avec son enfant, croyant que sa nourrice s'était embarquée auparavant, selon qu'elle le lui avait promis. Mais, après avoir mis à la voile, et n'ayant point trouvé sa nourrice, qui était volontairement demeurée à terre, elle fut obligée de nourrir son enfant avec du biscuit, du sucre et de l'eau, dont elle faisait une soupe. Cette enfant ne se contentait pas de cet aliment. Elle incommodait par ses cris tout l'équipage, principalement pendant la nuit. Pour cela on conseilla à la mère de faire amuser son enfant au téton de la jeune négresse, son esclave; mais l'enfant ne l'eut pas plutôt tétée pendant deux jours, qu'elle lui fit venir suffisamment du lait pour se nourrir.

Après deux mois de traversée, cette demoiselle arriva en cette ville, avec son enfant grosse et grasse; et, au mois de mars suivant, elle s'embarqua pour Saint-Christophe avec son enfant de treize mois, qui avait toujours été nourrie par le lait de la négresse vierge.

Après tout ce que nous venons de dire, nous devons croire qu'il n'y a point de marque assurée de la virginité, ni du violement d'une fille;

que tous les signes dont nous avons parlé sont presque toujours équivoques et incertains ; à moins qu'on n'usât de conjectures évidentes, ainsi que font aujourd'hui les jurisconsultes, qui remarquent tout quand il est question de juger de l'impudicité d'une fille. Ils observent jusqu'à la rencontre des yeux, au sourire, aux rendez-vous, aux familiarités, aux collations, aux habits, aux visites particulières ; en un mot, ils nous font remarquer ce que l'on peut connaître de plus secret entre deux amans. Mais, après tout, ils ne savent pas encore certainement la vérité.

Il n'y a donc rien, je le dirai encore une fois, de si difficile à connaître que la virginité, puisque même une femme grosse, si nous en croyons Severin Pinay, peut en avoir toutes les marques. A moins qu'une fille n'ait été trouvée entre les bras d'un homme, et qu'on ne l'examine au même instant, il n'y a guère moyen de connaître la défloration. Car, si l'on attend quelque temps, tous les signes qui l'accuseraient alors ne paraîtront plus, et l'on n'oserait, sans lui faire injustice, la taxer d'impudicité : si bien que je conclus hardiment que, puisque la nature ou l'artifice peut cacher aux yeux des plus savans médecins et des plus adroites matrones les marques de la virginité, on ne peut avec certitude connaître véritablement la défloration ou le violement d'une fille.

Quoique cela soit très-véritable, néanmoins les réglemens de Paris ordonnent que les ma-

trones jurées de cette ville-là fassent leur rapport de violement par-devant le prévôt de ladite ville, qui doit le recevoir, pour rendre justice à qui il appartiendra.

Et, afin qu'il ne manque rien à la curiosité de ceux qui liront ce traité, j'ai bien voulu décrire ici un rapport de matrones, que l'on m'envoya de Paris il y a quelques années.

Nous, Marie, Marie-Christophlette Roine et Jeanne Portepoullet, matrones jurées de la ville de Paris, certifions à tous qu'il appartiendra, que, le 22 d'octobre de l'année présente, par ordonnance de M. le prévôt de Paris, en date du 15 de ce dit mois, nous nous sommes transportées dans la rue de Dampierre, dans la maison qui est située à l'occident de celle où l'Ecu d'argent pend pour enseigne, une petite rue entre deux, où nous avons vu et visité Olive Tisserand, âgée de trente ans ou environ, sur la plainte par elle faite en justice contre Jacques Mudont, bourgeois de la ville de la Roche-sur-Mer, duquel elle a dit avoir été forcée et violée, et le tout vu et visité au doigt et à l'œil, nous avons trouvé qu'elle a :

Les tétons dévoyés, c'est-à-dire, la gorge flétrie.

Les barres froissées, c'est-à-dire, l'os pubis ou Bertrand.

Le lipion recoquillé, c'est-à-dire, le poil.

L'entrepet ridé, c'est-à-dire, le périnée.

Le pouvant débiffe, c'est-à-dire, la nature de la femme qui peut tout.

Les balunaus pendans, c'est-à-dire, les lèvres.

Le lipendis pelé, c'est-à-dire, les bords des lèvres.

Les barboles abattues, c'est-à-dire, les nymphes.

Les halerons démis, c'est-à-dire, les caroncules.

L'entechenat retourné, et la corde rompue, c'est-à-dire, les membranes qui lient les caroncules les unes aux autres.

Le barbideau écorché, c'est-à-dire, le clitoris.

Le guilboquet fendu, c'est-à-dire, le col de la matrice.

Le guillenard élargi, c'est-à-dire, le conduit de la pudeur.

La dame du milieu retirée, c'est-à-dire, l'hymen.

L'arrière-fosse ouverte, c'est-à-dire, l'orifice interne de la matrice.

Le tout vu et visité, feuillet par feuillet, nous avons trouvé qu'il y avait trace de..... et ainsi, nous-dites matrones, certifions être vraies à vous, M. le prévôt, au serment qu'avons fait à ladite ville.

Fait à Paris, le 25 octobre 1702.

Si les matrones de France avaient soin d'assister aux anatomies des femmes, que l'on fait publiquement aux écoles des médecins, comme font celles d'Espagne, je suis assuré qu'elles ne donneraient pas des attestations fabriquées de la sorte. Car, si je voulais prendre la peine d'en examiner les parties, je ferais voir que les signes dont elles se servent pour prouver le violement

d'une fille, sont la plupart très-faux ou très-légers, et qu'ainsi il ne faut jamais s'en fier à ces femmes, quand il est question de juger de l'honneur et de la virginité d'une fille.

Ce n'est pas seulement en Espagne que les sages-femmes sont instruites sur ce qu'elles doivent faire dans les accouchemens. J'apprends de Théophile Bonnet qu'en 1765 le roi de Danemarck fit une ordonnance par laquelle il était enjoint aux matrones d'assister aux dissections des femmes que faisait le sieur Stenon, docteur en médecine et professeur en anatomie dans les écoles de médecine de Copenhague, afin de s'instruire de leur profession. Et Bertolen le jeune nous assure aussi que le même roi avait ordonné que les députés de la faculté de médecine de la même ville interrogeraient les sages-femmes avant que de les admettre à l'exercice de leur profession.

La sage-femme de Rachel, dont parle Moïse avec éloge, Satyra et Salpe, que Pline loue tant, étaient sans doute mieux instruites dans leur metier que celles-là, puisqu'elles se sont attiré les louanges de ces deux grands hommes. Elles ne les auraient pas sans doute méritées, si elles eussent été aussi ignorantes que celles qui certifièrent qu'une femme n'était pas grosse, parce qu'elle était réglée, et qui furent la cause, par leur ignorance, qu'elle fut pendue à Paris, en 1666, avec son enfant de quatre mois qu'elle avait dans ses entrailles.

Par ce que nous avons dit ci-dessus, que l'artifice découvrait les ruses dont les filles usaient

pour paraître vierges lorsqu'elles ne l'étaient pas, il me semble que, pour ne laisser rien échapper qui puisse servir à la curiosité du lecteur, nous devons examiner ici les moyens dont on peut découvrir la virginité fardée, car souvent les filles font parade d'une vertu qu'elles n'ont pas, et se persuadent même qu'il est impossible de connaître ce qu'elles ont perdu en secret. Pour les détromper dans cette occasion, on fera un demi-bain de décoction de feuilles de mauve, de seneçon, d'arroche, de branches ursines, etc., avec quelques poignées de graines de lin et de semence d'herbes aux puces. Elles demeureront une heure dans ce bain, après quoi on les essuiera, et on les examinera deux ou trois heures après le bain, les ayant cependant fait observer de bien près. Si une fille est pucelle, toutes ses parties amoureuses seront pressées et jointes les unes aux autres; mais, si elle ne l'est point, elles seront lâches, mollettes et pendantes, au lieu de ridées et de resserrées qu'elles étaient auparavant, lorsqu'elles voulaient nous en imposer.

CHAPITRE II.

S'il y a des remèdes capables de rendre la virginité à une fille.

Saint Jérôme, écrivant à une fille dévote, que l'on appelait *Eustachion*, et lui interprétant

ce beau passage de l'Écriture : « La vierge d'Is-
» raël est tombée ; il n'y a personne qui la
» puisse relever », dit dans une autre langue ces mêmes paroles : « Je vous dirai hardiment,
» ma chère fille, que, bien que Dieu soit tout-
» puissant, il ne peut pas toutefois rendre la
» virginité à une fille qui l'aura une fois perdue;
» il peut bien lui pardonner son crime, mais
» il n'est pas en son pouvoir de lui rendre la
» fleur de sa virginité qu'elle s'est laissé ravir. »

En effet, il n'y a point de remède que nos médecins aient pu inventer, ni d'artifices que nos courtisanes aient pu pratiquer, qui la puissent faire renaître. C'est une vertu qui s'éclipse une fois dans la vie, et que l'on ne voit après jamais plus paraître. C'est une liaison de parties qui, étant une fois séparées, ne se réunissent jamais comme elles étaient auparavant.

Parce qu'il n'y a point de signe qui la puisse clairement découvrir, il n'y a point de remède qui la rétablisse quand elle est une fois perdue. Nous avons bien le pouvoir de les imiter et de faire une vierge masquée pour ainsi dire ; mais nous ne pouvons remettre le naturel, qui est quelque chose de plus cher et de plus précieux.

J'ai été long-temps à me déterminer, savoir, si un médecin devait écrire ouvertement sur ces sortes de matières ; mais après avoir fait de sérieuses réflexions, j'ai été obligé par de puissans motifs à faire ce chapitre. Car le mépris et l'infamie que peut encourir une fille innocente qui se marie, lorsqu'elle est naturellement trop ouverte, et une autre qui par fragilité s'est

laissée aller aux persuasions d'un homme qui l'a trompée, sont de fortes raisons pour ne pas me taire sur ce chapitre. La paix des familles et la tranquillité de l'esprit d'un mari sont presque toujours rétablies par les remèdes que nous avons dessein de proposer ; c'est par eux encore que la volupté licite du mariage est fomentée, et que souvent la génération est procurée : car il s'est vu des femmes qui ne pouvaient avoir des enfans que par les remèdes que je proposerai dans la suite de ce discours.

Les hommes, pour parler en général, n'estiment la virginité d'une fille que par l'ouverture étroite de ses parties naturelles, par la polissure de son ventre, et par la rondeur de sa gorge. Souvent ils ne se mettent guère en peine de quelques gouttes de sang qui doivent couler dans les premières caresses du mariage, et ils ne vont pas examiner tous les signes que nous avons rapportés au chapitre précédent, pour être assurés de la virginité des filles qu'ils épousent ; il suffit que leurs femmes aient les trois qualités que nous avons remarquées ci-dessus, pour être bien reçues auprès d'eux. Si elles sont trop ouvertes, ou qu'elles aient la gorge trop lâche et trop mollette, quand elles seraient des Agnès et des Catherine, le chagrin les prend aussitôt, et la passion insensée que l'on appelle *jalousie*, s'empare en même temps de leur esprit, et leur fait soupçonner des choses infames dont ces femmes sont tout-à-fait innocentes.

Pour donc éviter tous ces désordres, qui ne

sont que trop fréquens dans le monde, et qui ne troublent que trop tôt la tranquillité du mariage, je rapporterai ici des remèdes qui mettent à couvert les filles et les femmes des mauvais préjugés que l'on pourrait avoir pour elles. Les premières s'en pourront servir lorsqu'elles seront trop ouvertes, et qu'elles auront les mamelles trop pendantes; que d'ailleurs par faiblesse elles se seront abandonnées à leurs passions indiscrètes, et qu'elles auront été mères avant d'être mariées. Les autres en pourront user pour plaire à leurs maris, et pour faciliter la conception dans leurs entrailles.

Javoue que l'on peut abuser de ces remèdes comme des choses les plus excellentes du monde; mais on ne saurait pourtant blâmer la nature, qui permet que le soleil échauffe la terre aussi bien pour les aconits et pour les colchiquos, que pour les dictames et les gentianes.

S'il se trouve donc qu'une fille naturellement étroite ait accouché secrètement, et qu'elle veuille ensuite se marier sans que son mari puisse s'apercevoir de sa faiblesse passée, le meilleur remède que je lui puisse donner dans cette occasion, c'est qu'elle soit chaste et pudique quatre ou cinq ans avant son mariage, qu'elle ne s'échauffe point l'imagination d'amourettes, par des danses, des conversations et des lectures impudiques, et qu'elle vive enfin dans la modestie, qui est bienséante aux filles qui se repentent. Je lui promets que son mari la prendra pour pucelle, et qu'il ne croira ja-

mais avoir été trompé. Car, si l'on fait réflexion sur l'histoire que nous avons rapportée au chapitre précédent, d'une fille de vingt-cinq ans, du pays de Topinambous, nous n'aurons pas de peine à persuader que le remède que je conseille ici, ne soit le meilleur de tous ceux que l'on pourrait mettre en usage.

La vapeur d'un peu de vinaigre, où l'on aura jeté un fer ou une brique rouge ; la décoction astringente de glands, de prunelles sauvages, de myrrhe, de roses de Provins, et de noix de Cypre, l'onguent astringent de Fernel, les eaux distillées de myrrhe, sont tous des remèdes qui resserrent les parties naturelles des femmes qui sont trop ouvertes.

Pour remédier à ce défaut, quelques médecins veulent que l'on jette dans la matrice un lavement astringent, fait de la décoction des choses que nous avons proposées ci-dessus, mais je ne conseille pas l'usage de ce remède, à moins qu'une femme n'ait fait de fâcheuses couches, et qu'elle ne soit tout ouverte par les efforts qu'elle y aurait soufferts : autrement ces liqueurs astringentes pourraient causer des douleurs et des tranchées insupportables, si elles étaient une fois renfermées dans ces parties-là, et qu'elles n'en pussent sortir, ainsi que l'expérience l'a quelquefois fait connaître.

Ne serait-il pas permis à une fille qui a passé quelques années de sa vie dans les voluptés illicites, de rassurer, le premier jour de ses noces, l'esprit de son mari, en prenant un peu de sang d'agneau qu'elle aurait fait sécher auparavant,

et en le mettant dans le conduit de la pudeur, après en avoir formé deux ou trois petites boules ; ne lui serait-il pas permis, dis-je, pour conserver la paix dans sa famille, de faire tous ses efforts pour paraître sage à l'égard de son mari !

Mais l'envie de paraître pucelle va quelquefois jusque-là même, que l'on ne craint point de s'exposer aux douleurs les plus cuisantes; car il s'est souvent trouvé des courtisanes qui se sont ulcéré les parties naturelles pour être estimées vierges, quand elles ont voulu se lier licitement avec un homme.

Le ventre est quelquefois si défiguré de rides et de cicatrices après un accouchement, que celles que l'on estime filles n'osent se marier à cause de ces défauts ; cela les oblige souvent à mener une vie débauchée, et à passer le reste de leurs jours dans des voluptés illicites. Les femmes même ont de la honte de se laisser voir en cet état à leurs maris, et ainsi quelquefois elles se privent des douceurs du mariage et de la naissance de plusieurs enfans.

Afin donc que ces filles puissent abandonner leur façon de vivre déshonnête et impudique, et qu'elles se marient avantageusement, que les femmes n'aient plus de scrupules dans le mariage, je veux bien écrire ici ce que j'ai appris d'un médecin le plus fameux de toute l'Italie.

On prendra quarante pieds de mouton, dont on brisera les os, et après les avoir fait bouillir dans une suffisante quantité d'eau, l'on prendra avec une cuiller ce qui nagera par-dessus, à

quoi l'on ajoutera deux gros de sperme de baleine, deux onces de graisse fraîche de pourceau femelle, autant de beurre frais sans sel, on fera fondre tout cela dans un pot de terre vernissé, et, après que l'onguent sera refroidi, on le lavera avec de l'eau rose jusqu'à ce qu'il blanchisse; on le mettra ensuite dans une boîte de verre, pour en user selon la nécessité.

Après que la personne se sera servie de ce remède, elle s'appliquera sur le ventre une peau de chien ou de chèvre, préparée de cette façon, que l'on appelle *peau d'occagne;* on prendra deux onces de chacune de ces huiles; savoir, d'amandes douces, de millepertuis, de myrtile; on les lavera avec de l'eau rose; et, après avoir été ainsi préparées, l'on en oindra une de ces peaux parfumées que l'on apporte ordinairement d'Espagne ou d'Italie. On la laissera humecter pendant toute une nuit, et le lendemain on la frottera fortement entre les mains pendant une heure; et après l'avoir ensuite, pendant deux jours entiers, exposée à l'air, où le soleil ne donne pas, on prendra la mesure du ventre pour la couper, et puis on l'appliquera principalement pendant la nuit. Si quelques semaines se passent sans que les cicatrices s'effacent, on doit prendre de l'huile de myrrhe, qui, en adoucissant la peau, en emporte les taches avec plus de force sans l'endommager; si l'on veut que ce remède soit plus fort, on ajoutera à cette huile du suc de citron, et un peu de sel ammoniac, et par une forte agitation l'on en fera un onguent.

Il ne me reste qu'à remédier au défaut d'une grosse gorge mollette, qui fait quelquefois soupçonner une fille d'être lascive et d'aimer le vin, car il y en a qui portent comme deux coussins sur la poitrine, et qui sont tellement embarrassées quand elles veulent agir, qu'à peine peuvent-elles faire jouer leurs bras. C'est peut-être pour ce sujet, si nous en croyons l'histoire, que les Amazones se brûlaient l'une des mamelles, pour être ensuite plus agiles et plus adroites.

Outre les remèdes que nous avons allégués ci-dessus, qui peuvent servir à diminuer la gorge, on peut encore user de gros vin rouge, ou d'eau de forges, dans laquelle on aura fait bouillir du lierre, de la pervenche, de la myrrhe, du persil et de la ciguë même, sans appréhender la mauvaise qualité de cette dernière plante, notre ciguë étant bien différente de celle des Athéniens, avec le suc de laquelle ils firent mourir le plus sage des hommes, comme l'oracle l'avait nommé.

Il y en a qui se servent de formes de plomb pour diminuer les mamelles. En effet, c'est un bon remède pour ces sortes de défauts ; mais, si l'on a auparavant humecté le dedans du plomb avec de l'huile de jusquiame, le remède sera encore plus excellent : car cette huile a une vertu particulière pour diminuer la gorge et pour la faire endurcir ; elle s'oppose même à la génération du lait après l'accouchement.

Mais, afin qu'il n'arrive point d'accident de l'usage de tous ces remèdes, je répéterai ici ce

que j'ai conseillé ailleurs aux filles et aux femmes, c'est qu'il n'en faut user pour la gorge ni pour les parties naturelles, que trois ou quatre jours après les règles, et huit jours auparavant : et les femmes qui ont depuis peu accouché, ne doivent s'en servir que sur la fin de leurs vidanges ; ce qui peut arriver après le trentième ou le quarantième jour de leur accouchement.

CHAPITRE III.

A quel âge un garçon et une fille doivent se marier.

Il ne faut pas s'étonner si nous sommes mortels, puisque nous sommes composés de parties si différentes et si opposées entre elles. Les élémens qui se font tous les jours la guerre en nous-mêmes, sans que nous nous en apercevions, et la chaleur naturelle qui dissipe incessamment l'humeur radicale qui nous soutient, sont les deux causes de la fin où nous courons avec précipitation. Notre chaleur, agissant toujours sur notre humidité, la consume et la détruit peu à peu : bien que comme le feu d'une lampe finit par la dissipation de l'huile qui la pomente, notre chaleur s'éteint aussi par le défaut de l'huile qui la conserve. L'air, les alimens et les boissons ne sont point suffisans pour la

réparer éternellement; s'ils le font, ce n'est que pour un temps, et les parties qui entretiennent notre feu venant à vieillir, se lassent enfin d'agir incessamment de la même sorte, et de recevoir en même temps ce qui les fait subsister et ce qui les fait périr.

La nature, prévoyant bien la perte du monde, si en quelque façon elle n'y mettait ordre, donna, dès le commencement des siècles, à l'un et à l'autre sexe, un admirable assemblage de parties pour produire leur semblable, et en même temps des feux secrets pour les perpétuer. Ce fut dans la naissance du monde qu'elle établit cette douce société de vie, et qu'elle ne fit pas seulement une jonction de deux corps, mais un agréable mélange des ames qui les animaient. Le mariage, qui est presque aussi vieux que le monde, est cette source d'immortalité et le plus important état des hommes, puisque, sans lui, les villes et les républiques seraient abandonnées.

ARTICLE I.

Eloge du mariage.

Je ne veux point faire ici l'éloge du mariage : il est assez recommandable par l'institution que Dieu en fit dans le Paradis terrestre, et par la fin que l'Eglise s'y propose. Si Adam, dans l'état d'innocence, avait besoin d'un aide, comme le marque l'Écriture, nous ne devons pas être malheureux par une alliance, qui rendit heureux notre premier père; et nous aurions

tort de croire, selon la pensée de quelques-uns, qu'il répandit le mal dans tout l'univers quand il eut ordre de remplir la terre d'homme et de les multiplier. Je ne veux pas encore dire que ce fut à des noces que Jésus-Christ fit son premier miracle, que le mariage sert de figure à l'union de Jésus-Christ avec l'Eglise : et je puis parler ainsi aux personnes mariées :

Mariés pensez en tout lieu
Que vous êtes la sainte image
De l'admirable mariage
De l'Eglise et du fils de Dieu.

De plus, que c'est un mystère, au rapport de saint Paul, que l'on appelle *Dieu*, du nom d'époux dans les Cantiques, et que Jérémie même, pour parler à la façon des hommes, fait Dieu marié, et nous le représente en cet état. Toutes ces pensées sont trop communes, et elles ont été trop souvent rebattues.

Mais je puis dire qu'il n'y a point d'état dans la vie qui soit plus honorable que le mariage, puisque c'est une condition qui fait incessamment des présens, à l'Église et à l'Etat ; et que, selon cette pensée, notre incomparable monarque, qui ne laisse rien échapper pour rendre les peuples heureux et son royaume abondant, a fait depuis peu, à l'imitation des Romains, une déclaration par laquelle il veut que les pères de dix enfans soient exempts des charges publiques, et qu'outre cela ils reçoivent encore de sa libéralité ordinaire une pension considérable.

En effet, les enfans sont des faveurs du ciel, par l'aveu même de saint Jérôme, qui élève si haut la virginité. Et dans le vieux Testament le mariage est si fort estimé, qu'il a l'avantage d'être par-dessus les autres états de la vie : si bien qu'il est aisé de juger par-là que, dans l'ancienne loi, on le préférait à la virginité, et que la stérilité des femmes y passait pour une espèce d'opprobre.

L'Église aujourd'hui nous montre bien la grandeur du mariage et de la génération lorsqu'elle comble de graces les mariés. Cependant la question est encore aujourd'hui problématique, savoir lequel des deux états on doit le plus estimer, ou de celui du mariage, ou de celui de la continence; et c'est une chose bizarre que, dans le siècle où nous sommes, nous voyons des approbations et des priviléges pour l'un et pour l'autre parti. Charles Chausse, sieur de la Terrière, écrivit, en 1625, *De l'Excellence du Mariage contre la Continence*, et le sieur Ferrand écrivit ensuite contre ce livre, *De la Continence contre le Mariage.* Les choses n'étaient pas en cet état du temps de saint Jérôme, puisque ses amis supprimèrent son livre *De la Virginité*, que nous voyons aujourd'hui parmi ses ouvrages, parce qu'il était opposé aux desseins de l'Église. Cependant nous savons que de saints personnages ont choisi le mariage comme un état le plus honnête de la vie, témoin saint Pierre; saint Clément Alexandrin, maître d'Origène; Novat, prêtre de Carthage en Afrique; saint Hilaire, saint Grégoire de Nice, Tertullien et plu-

sieurs autres, qui ont cru pouvoir recevoir plus de graces du ciel par le moyen de ce sacrement que par la voie de la continence.

Les juifs et les chrétiens estimaient donc beaucoup plus le mariage que la virginité, et ces derniers ne donnaient jamais de charge de magistrature aux hommes qui n'étaient point mariés. Les païens même ont fait des lois à son avantage; car les Spartiates, d'un côté, instituèrent une fête où ceux qui n'étaient pas mariés étaient fouettés par des femmes, comme indignes de servir la république et de contribuer à son honneur et à son progrès. Les Romains, d'un autre côté, couronnaient la tête de ceux qui l'avaient été plusieurs fois, et, dans leurs réjouissances publiques, ceux qui avaient été souvent mariés paraissaient avec une palme à la main, comme chargés d'autant de victoires que les Césars ayant contribué à la grandeur de la république aussi bien qu'eux, par le nombre des soldats qu'ils lui avaient donnés. C'est pour cette raison, au rapport de saint Jérôme, qu'ils couronnèrent un homme de laurier, et qu'ils voulurent que, dans la pompe funèbre, il accompagnât le corps de sa femme, la palme à la main et la couronne sur la tête; et, puisqu'il était fort raisonnable, ajoute-t-il, qu'ayant été marié vingt fois et sa femme vingt-deux, il fût mené comme en triomphe à son enterrement

ARTICLE II.

L'age le plus propre au mariage.

Toute sorte d'âges n'est pas capable de goûter les douceurs du mariage. Les premières et les dernières années ont leurs obstacles; et, si les enfans sont trop faibles, les vieillards sont trop languissans. Le milieu de notre vie est l'âge le plus propre à Vénus, qui, comme Mars, ne demande que des jeunes gens pleins de feu, de santé et de courage.

Les médecins ont des opinions différentes sur la division de notre vie. Les uns la partagent en quatre âges, d'autres en cinq, et d'autres en plusieurs parties. Mais à considérer la chose de bien près, les années ne sont pas les âges, c'est la force et le tempérament qui les distinguent. Une fille peut faire un enfant à dix ou douze ans, parce qu'elle est forte et robuste, au lieu qu'une autre n'en saurait faire un à dix-huit ou vingt, à cause de la faiblesse de ses parties et de la sécheresse de son tempérament. Néanmoins on doit se déterminer sur cette matière, afin que les jurisconsultes, qui ont besoin de la division des âges, puissent juger sainement des affaires qui leur appartiennent.

Le sentiment le plus suivi est celui qui divise notre vie en cinq périodes : le premier est l'adolescence, qui dure depuis notre naissance jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans, après quoi nous ne croissons plus. Depuis vingt-cinq ans jus-

qu'à trente-cinq ou quarante est la fleur de l'âge de l'homme, et c'est ce qu'on appelle *la jeunesse*, et dure jusqu'à quarante-neuf ou cinquante ans; c'est le temps où l'on se trouve de même force et de même tempérament; le quatrième âge est la première vieillesse qui dure jusqu'à soixante-cinq ans; et enfin l'âge décrépit, qui accompagne les hommes jusqu'à la mort.

L'adolescence est encore divisée en plusieurs parties, entre lesquelles l'enfance tient le premier lieu; elle commence depuis notre naissance jusqu'à trois ou quatre ans, lorsque nous avons appris à parler. La puérilité la suit, qui se termine à dix ans. L'âge de discrétion vient après, que quelques-uns nomment *puberté*, qui dure jusqu'à dix-huit ans; et enfin l'adolescence, qui prend le nom de tout ce temps-là, va jusqu'à vingt-cinq.

L'enfance et la puérilité ne savent ce que c'est que de produire des hommes : et, bien qu'il y ait quelques historiens qui pourraient rendre cela douteux par une histoire qu'ils font d'un enfant de sept ans qui engrossa une fille, cependant parce qu'il ne s'en trouve qu'un exemple dans l'antiquité, et que d'ailleurs la génération est incompatible avec la faiblesse de cet âge, il me sera permis de demeurer dans mon sentiment, et d'exclure les enfans du nombre de ceux qui peuvent engendrer.

Je ne dirai pas la même chose de ceux qui ont atteint l'âge de discrétion : car, dès que la voix se change, et qu'elle grossit par la cha-

leur naturelle qui s'augmente dans la poitrine; que l'on commence à sentir le bouc par des vapeurs désagréables qui s'élèvent de la semence; que le poil vient aux parties naturelles, et que l'on y sent des chatouillemens réitérés; c'est alors, dis-je, qu'un jeune homme est embrasé par l'ardeur de l'amour, et que les parties naturelles se disposent aux caresses des femmes.

Les médecins, qui considèrent incessamment les actions de la nature, ne peuvent se déterminer exactement sur l'âge que doivent avoir les hommes et les femmes pour se joindre amoureusement et pour engendrer : il y a tant de diversité de tempéramens et de vigueur dans les hommes, et dans les parties qui servent à la génération, qu'il est impossible de prononcer juste sur cette matière. Ce que l'on peut dire en général ; c'est que l'on commence à engendrer depuis dix ans jusqu'à dix-huit ; mais on n'en saurait marquer exactement l'année en particulier.

Nous lisons, dans nos observations de médecine, qu'il y a eu des hommes qui ont été pères à dix ans, et qu'il s'est trouvé des femmes de neuf ans qui ont mérité le nom de mère. Joubert, médecin de Montpellier, et l'un des savans hommes de son temps, a vu en Gascogne Jeanne de Peirie qui fit un enfant à la fin de sa neuvième année. Cette histoire n'est point seule; je pourrais en rapporter beaucoup de semblables qui sont arrivées en France et dans les régions chaudes, si celle que nous a laissée par écrit saint Jérôme ne suffisait pour confirmer ce que

je dis. Il nous assure qu'un enfant de dix ans engrossa une nourrice avec laquelle il coucha quelque temps.

J'avoue pourtant que ces sortes de prodiges sont rares dans le monde, et qu'il faut souvent des siècles pour en produire de semblables; mais la marque la plus assurée d'être en état d'engendrer, c'est, selon l'avis des médecins, lorsqu'un homme peut jeter de la semence, et que les règles paraissent à une fille : ce sont alors des signes évidens que la nature a fourni à l'un et à l'autre sexe de quoi se perpétuer. Ces épanchemens d'humeurs ne paraissent que rarement à neuf ou dix ans; on ne voit même guère de filles de douze ans et de garçons de quatorze, capables d'obéir à l'amour et de produire cette matière dont se forment les hommes. Cela arrive le plus souvent aux filles de quatorze ans et aux garçons de seize; car en ce temps-là tout ne respire que production : c'est le printemps de la vie, et l'une des saisons les plus douces qu'aient les hommes. Une fille serait bien lente, si à seize ans elle n'était capable de se perpétuer par la production d'un enfant, et un garçon de dix-huit ans serait bien froid, si, étant couché avec elle, il lui était impossible de prendre des plaisirs amoureux. Enfin, on peut conclure de tout ce que je viens de dire, que l'âge le plus prompt à faire des enfans est celui de dix ans, et le plus tardif celui de seize ou de dix-huit.

Sur ce que les femmes sont plus tôt prêtes à engendrer que les hommes, quelques médecins

ont soutenu qu'elles étaient d'un tempérament plus chaud; car si, parlant en général, disent-ils, elles ont plus de sang, elles ont aussi plus de chaleur, puisque la chaleur naturelle réside davantage où il y a plus de cette humeur.

D'ailleurs on remarque, ajoutent-ils, que les femmes sont plus ingénieuses et plus agissantes que les hommes, parce qu'ayant plus de sang, elles ont aussi plus d'esprits, qui sont la cause de leur activité. Elles ont encore plus tôt du poil aux parties naturelles; il s'en est vu qui n'étaient presque pas entrées dans l'âge de discrétion, à qui la nature commençait à voiler leurs parties naturelles par le poil qu'elle y faisait naître : ces mêmes femmes croissent et vieillissent encore plus tôt, parce que la chaleur agissant plus fortement sur leurs corps que sur ceux des hommes, elle en avance aussi plus tôt les actions, et en dissipe plus tôt les humidités.

Au reste, elles sont beaucoup plus amoureuses que les hommes : et, comme les passereaux ne vivent pas long-temps, parce qu'ils sont trop chauds et trop susceptibles de l'amour, les femmes aussi durent beaucoup moins, parce qu'elles ont une chaleur dévorante qui les consume peu à peu. Il se trouve encore aujourd'hui des Messalines, qui, par l'excès de leur chaleur, seraient en état de disputer avec plusieurs hommes des plus vigoureux, lequel des deux est le plus chaud. En effet, elles souffrent le froid avec plus de constance; et, si la chaleur naturelle qu'elles ont abondamment ne s'opposait au froid de l'hiver, nous verrions autant de

femmes que d'hommes se plaindre de la rigueur de cette saison.

S'il m'était permis de m'éloigner un peu de la matière que je traite, il me semble que je n'aurais pas de peine à prouver le contraire de ce que l'on dit du tempérament des femmes : je ferais voir que la grande quantité de sang vient plutôt de la médiocrité de la chaleur que de son excès; que les femmes sont plutôt légères qu'ingénieuses; que, si elles engendrent et vieillissent plus tôt, c'est aussi une marque de faiblesse de leur chaleur; que l'excès de l'amour ne peut être principalement attribué à la force de cette même chaleur, mais à l'inconstance de leur imagination, ou plutôt à la providence de la nature, qui les a faites pour nous servir de jouet après nos plus sérieuses occupations. Après tout, si elles ne sont pas si susceptibles du froid, il ne faut en chercher la cause que dans leur embonpoint ordinaire, qui s'oppose incessamment à la pénétration des qualités les plus actives.

L'homme, au contraire, agit avec plus de fermeté, se nourrit avec plus de bonheur, se défend avec plus de courage et de présence d'esprit, raisonne avec plus de force, et contribue à faire un enfant avec plus de promptitude. C'est lui principalement qui agit dans la génération, où il se communique soi-même, et qui, par ses autres actions de corps et d'esprit, donne partout des marques de sa force et de sa chaleur : au lieu que la femme ne fait que souffrir les impressions que l'homme veut lui don-

nur, et souvent elle n'est pas si tôt prête que lui à donner de quoi former un homme; en un mot, elle n'est faite que pour concevoir, pour allaiter et pour élever ses enfans.

De plus, un mâle est plus tôt accompli dans le sein de sa mère qu'une femelle : il s'agite avec plus de force et vient au monde un peu plus tôt; ce que l'on doit attribuer à la force de sa chaleur et de son tempérament; car c'est à cette même chaleur à perfectionner et à avancer plus promptement les choses, partout où elle se trouve plus abondante; et par cette même raison, on ne voit presque jamais vivre de jumeaux de différent sexe. Il y a trop d'inégalité de chaleur et de tempérament quand ils se trouvent tous deux embarrassés dans les mêmes liens.

Mais reprenons la matière que nous avons laissée pour faire une digression qui ne me paraît pas inutile. Je dirai maintenant, pour continuer à parler des âges des hommes, que les jurisconsultes qui, dans ces sortes de matières, ne suivent pour l'ordinaire que le sentiment des médecins, ont fixé un temps pour le mariage au milieu de l'âge de discrétion; et parce que ceux-là sont extrêmement rares qui commencent à engendrer à neuf ou dix ans, aussi bien que celles qui ne pourraient le faire à seize ou dix-huit, ils ont déterminé l'âge de quatorze ans pour les garçons, et de douze pour les filles, ces années se rencontrant dans le milieu de la puberté : si bien que ceux qui sont au-dessous de ces derniers âges sont estimés pupilles; et la loi ne permet pas qu'ils

soient accusés d'adultère, ni qu'ils puissent se marier. Si quelqu'un la viole par un mariage prématuré, les juges déclarent ce mariage nul et invalide, et mettent ceux qui l'auraient contracté au même état qu'ils étaient auparavant, parce qu'il est, disent-ils, de l'essence du mariage d'être en état de faire un enfant, et que ceux qui sont au-dessous de ces âges ne sont pas présumés en être capables.

Les politiques, qui considèrent la durée d'un état florissant, ne sont pas du sentiment des jurisconsultes pour le temps qu'il faut marier les jeunes gens. Ils savent que ce n'est pas seulement la bonté du climat, la fertilité de la terre, ni les richesses des habitans qui font un monarque redoutable, mais la santé et la vigueur des peuples qui lui appartiennent. L'âge de douze et de quatorze ans est un âge trop faible pour faire un présent à l'état d'hommes spirituels et robustes, et ces mêmes politiques apprennent des médecins qu'il faut un âge plus avancé pour engendrer des hommes capables de gouverner un royaume, ou de ménager une république.

En effet, le ventre d'une femme est trop étroit à cet âge-là pour engendrer des enfans bien faits; ses parties internes ne sont pas assez larges pour les porter à terme; et une femme si jeune ne peut suffire tout ensemble et à son propre accroissement, et à la nourriture de son enfant. Ses couches doivent être ordinairement funestes, et doivent lui faire appréhender de perdre la vie en la donnant à un autre. Les Bré-

sillens sont bien plus sages que nous ; ils ne marient jamais leurs filles qu'elles n'aient eu leurs règles, parce que c'est par-là que la nature leur marque qu'elles sont en état de porter des enfans. D'ailleurs un jeune homme a l'esprit et le corps trop faibles à l'âge de quatorze ans; sa semence n'est ni assez cuite, ni assez digérée pour produire un enfant fort et spirituel : et, s'il est alors capable d'engendrer, les enfans qui en viennent sont ou trop petits ou trop délicats. Platon et Aristote, ces deux grands génies de l'antiquité, ne permettaient pas de se marier avant l'âge de trente ans ; et présentement une personne n'oserait se marier avant ce temps-là sans le consentement de son père et de sa mère : ce qui obligea Cratien à faire une loi, par laquelle il établissait la perfection d'un homme à cet âge-là. Car c'est alors qu'on ne croît plus, et que, la chaleur naturelle ne s'occupant plus à dilater les parties du corps de l'homme, elle s'emploie seulement à se conserver et à fomenter ses parties amoureuses, pour produire avec plus de force une matière capable de perpétuer son espèce.

Le meilleur est de suivre là-dessus le sentiment le plus commun, c'est-à-dire, d'estimer parfait un homme à vingt-cinq ans, et une fille à vingt. C'est alors qu'ils sont tous deux plus tôt en état de se marier que dans un âge moins avancé ; car, pour parler de cet homme, il ne lui manque rien à cet âge-là pour contenter une femme; ses parties naturelles ont les dimensions qu'elles doivent avoir pour bien agir

dans les embrassemens amoureux; sa semence est féconde. Les esprits qui doivent servir à la génération s'engendrent, et sa verge est presque toujours en état de fournir de quoi faire un homme, contre la volonté même de celui qui la porte. Enfin, cet homme doit d'autant plus tôt se marier, qu'il est d'un tempérament chaud et humide, d'un sang bouillant, bilieux et mélancolique; qu'il a la taille médiocre, la tête grosse, les yeux étincelans, le nez gros, la bouche bien fendue, les joues teintes de sang et le menton arrondi. L'on en doit à proportion dire autant d'uue fille de vingt ans, qui, à l'imitation de cette Fabiole dont parle saint Jérome, ne peut vivre sans jouir des plaisirs de l'amour et sans suivre le conseil que l'église donne en se mariant.

En effet, l'âge de douze ou quatorze ans est un âge trop tendre pour souffrir le joug du mariage : il faut des personnes fortes et robustes, si elles veulent y avoir du contentement.

ARTICLE III.

De la conception, de la grossesse et de l'enfantement.

Lorsqu'une femme a conçu, elle a suivi en cela le conseil que l'Église lui a donné en la mariant; elle a exécuté les ordres de la nature; mais je ne sais par quel malheur ordinaire à l'amour elle paraît plus abattue qu'auparavant. Tout lui déplaît, elle ne mange point; et, si elle

met quelque chose dans sa bouche, ce sont des choses hors de l'usage commun des hommes, encore les rejette-t-elle dès qu'elle les a prises. Les meilleurs alimens lui font mal au cœur, elle n'en peut même souffrir la fumée. Les nuits lui sont inquiètes; son sommeil est interrompu, et quelquefois accompagné de la maladie que l'on appelle *incule* : comme s'il ne suffisait pas que le corps pâtit, sans que l'ame eût encore ses peines. La vapeur d'une chandelle éteinte est insupportable à cette même femme, qui souffre de temps en temps de légers tremblemens par tout le corps. Le ventre lui fait mal et s'aplatit si bien, qu'il y a lieu de croire, selon le proverbe, *qu'en ventre plat enfant il y a :* souvent le ventre demeure paresseux, et cette paresse lui cause pour l'ordinaire des tranchées. Les graces ne sont plus sur son visage, ses yeux sont languissans et meurtris; et le feu dont l'amour se servait autrefois pour des conquêtes, les a abandonnées pour quelque temps. Elle ne peut marcher qu'elle ne boîte, et qu'elle ne ressente d'extrêmes douleurs aux reins, aux cuisses et aux jambes. Enfin, dans la langueur où elle est, elle souffre sans cesse pour avoir trop aimé. Ces incommodités la feraient presque repentir de s'être alliée à un homme, si elle n'espérait au bout de neuf mois, de récompenser ses souffances par la joie d'un enfant qui lui doit venir.

L'expérience nous apprend qu'une femme grosse est plus amoureuse au commencement de sa grossesse qu'auparavant : beaucoup plus

de sang et d'esprits occupent ses parties naturelles; et, si on la baise en ce temps-là, c'est de l'eau que l'on jette sur le feu d'une forge, qui, plus il est arrosé, plus il est ardent.

Les Français ne sont pas si retenus à caresser les femmes grosses que quelques autres nations. Il y a même des médecins qui sont d'avis que l'on doit baiser avec plus d'ardeur pour obéir aux lois de la nature, qui les rend alors plus amoureuses. Mais, à dire le vrai, si nous suivions le sentiment d'Hippocrate, elles font de plus véhémentes couches quand elles ne sont point caressées pendant leur grossesse, et nous voyons souvent arriver des accidens funestes aux femmes qui se divertissent avec un homme quand elles sont grosses; car si elles ne font pas de fausses couches, au moins deviennent-elles grosses une seconde fois.

Les femmes du Brésil sont bien plus retenues que nos Françaises, puisque, dès qu'elles se sentent grosses, elles se séparent de la compagnie de leurs maris : elles n'appréhendent pas que les fortes secousses de l'amour ébranlent un enfant qui est fort délicat dans les premiers mois, et que les règles, qui sont souvent provoquées par la chaleur que les baisers réitérés excitent dans les parties naturelles d'une femme, l'étouffent et le suffoquent. Il ne peut même s'en garantir sur la fin de sa prison, lorsqu'il est plus robuste. Les liens qui le tiennent saisi se relâchent, par sa pesanteur, aux moindres efforts amoureux de la mère, et il est ainsi contraint de perdre la vie en naissant avant le

temps, lui qui ne l'a presque pas encore reçue.

Quoique la plupart des médecins, après Hippocrate, disent que la matrice est tellement fermée après la conception, qu'il n'est pas possible d'y faire entrer la pointe d'une aiguille, nous sommes pourtant persuadés du contraire; car on sait qu'elle se décharge souvent de ses humidités superflues, et que les femmes sont engrossées une seconde fois. Nous ne manquons pas de femmes qui nous ont instruits des pertes rouges ou blanches qu'elles font dans les premiers mois de leur grossesse, et nous avons des exemples de superfétations, et peut-être plus souvent que nous le pensons; car les jumeaux qui naissent enveloppés de membranes différentes, et qui sont attachés à un seul arrière-faix, sont d'ordinaire autant de superfétations dont on ne s'aperçoit pas. Toute la Rochelle a su la superfétation de mademoiselle Louveau, qui, quelque temps après avoir accouché d'une fille, monta à cheval pour aller à la campagne, où elle accoucha d'un garçon vingt-neuf jours après ses premières couches. La fille vécut sept ans, et le garçon ne vécut que sept jours

Les femmes seraient trop malheureuses si la douleur et les autres peines ne les abandonnaient point pendant leur grossesse. Une femme grosse qui a demeuré trois ou quatre mois dans des langueurs extrêmes, dans des dégoûts et des vomissemens continuels, jouit présentement d'une santé parfaite. Elle ne se souvient plus d'avoir été incommodée; et si elle ne sentait dans ses entrailles quelques petits mouvemens comme

des fourmis, elle ne s'imaginerait pas d'être grosse. Mais cette santé ne dure pas long-temps: car, dès que l'enfant aura de la force, ses douleurs se renouvelleront; et en touchant son pouls, qui lui bat fort, on dirait qu'elle à la fièvre. Enfin le temps d'accoucher s'approche, l'enfant lui frappe le côté, les eaux commencent à couler pour humecter et élargir le passage; et, si l'accouchement n'est malheureux, en moins d'une heure elle se délivre. C'est alors que l'on doit considérer la pudeur d'une femme qui accouche, et que l'on doit avoir pour elle de la pitié et de la vénération, à cause du mal qu'elle souffre et du péril où elle est exposée, et aussi à cause de l'honneur qu'elle a d'être l'origine et la source des beaux ouvrages de la nature.

On a soin, d'un côté, de l'enfant; on lui coupe le cordon le plus long que l'on peut, si c'est un garçon, et le plus court si c'est une fille. Tout cela se fait par ordre de la matrone, qui s'imagine que le membre du garçon en deviendra plus grand, et que la fille en sera plus étroite; après cela, on lui donne du beurre et du miel fondus, pour s'opposer aux douleurs du ventre, auxquelles l'enfant est sujet après être né, et pour vider les excrémens noirs qui sont dans ses boyaux il y a long-temps. D'un autre côté, on soulage la mère, on lui serre d'abord doucement le ventre, et l'on étuve avec du vin tiède ses parties naturelles. En un mot, on y apporte tous les soins que l'on a accoutumé d'apporter aux femmes nouvellement accouchées.

ARTICLE IV.

Si la nature a fixé un temps pour accoucher.

Les médecins et les jurisconsultes agitent cette même question, et les uns et les autres l'examinent avec beaucoup de soin. Les jurisconsultes veulent être assurés d'un temps fixe pour la naissance des enfans, afin de partager justement un patrimoine, et de n'en pas faire héritier un enfant qui ne serait pas légitime; et parce que ceux-ci ne jugent que sur le sentiment des médecins, je veux bien rapporter ici en peu de mots ce que la plupart en pensent. Mais, avant que de dire quelque chose d'assuré sur cela, il me semble qu'il est à propos de répondre d'abord à quelques difficultés qui se présentent.

Quelques médecins ont fait des livres exprès, où ils prétendent prouver qu'il n'y a point de temps déterminé pour la naissance des hommes, et que la nature étant la maîtresse d'elle-même, avance ou retarde le temps des couches quand il lui plaît. En effet, ceux qui sont dans ce sentiment ne manquent ni de raisons, ni d'autorités pour faire valoir leur opinion; car ils disent que les tempéramens des hommes étant presque infinis, les enfans qui ont le plus de chaleur sont plus tôt formés dans les entrailles de leur mère, et naissent aussi plus tôt; ainsi qu'il y en a qui viennent au monde à six mois, comme fit Livia, femme d'Auguste, selon le sentiment des médecins de ce temps-là; et d'autres qui, ayant moins

de vigueur, ne peuvent naître qu'après plusieurs mois, témoin Ruffus, que Vestilia fit à onze mois; l'enfant dont une femme de soixante ans accoucha, lequel demeura dans les flancs de sa mère pendant quinze mois, si nous en voulons croire Masse.

Ils disent encore qu'une femme qui a la matrice petite et étroite, et qui d'ailleurs a fort peu de nourriture pour donner à son enfant, ne saurait s'empêcher d'accoucher à six ou sept mois; au lieu qu'une autre qui sera grande et bien nourrie, portera son enfant jusqu'à dix ou douze mois.

Ils ajoutent que la femme participant de la nature des animaux qui font beaucoup de petits d'une seule ventrée, et de la nature de ceux qui n'en font qu'un, elle ne doit pas avoir un temps fixe pour accoucher; que l'homme n'ayant point de temps déterminé pour caresser sa femme, la nature n'en a point aussi de fixe pour le faire naître; qu'il n'en est pas de même des autres animaux, qui ont leur temps réglé pour faire leurs petits: si bien que l'on ne verra pas en hiver une linote pondre et couver ses œufs; qu'au reste, l'autorité d'Hippocrate décide cette question, qui a été suivie des jurisconsultes; savoir, que les enfans peuvent naître depuis le septième mois jusqu'au onzième.

Mais si nous voulions examiner de près tous ces raisonnemens, nous pourrions dire que, bien que les femmes et les enfans aient des complexions fort différentes entre eux, il y a lieu néanmoins d'être persuadé qu'une vieille Espa-

gnole et qu'une jeune Laponaise accoucheraient naturellement l'une et l'autre au bout de neuf mois accomplis ; que l'on ne doit pas établir un sentiment sur ce que les femmes nous disent du nombre des mois de leur grossesse; que la grandeur de la matrice devait plutôt avancer ses productions que de les retarder ; qu'une femme qui a peu de sang devrait accoucher plus tard, ayant besoin de plus de temps pour perfectionner ce qu'elle porte dans ses entrailles, et qu'enfin on ne doit pas regarder les défauts d'une partie, ni les erreurs de la nature, pour établir un principe universel.

Nous pourrions encore dire que la nâture des femmes n'est point entre la nature de ces différens animaux, et qu'Averroès s'est fort bien expliqué là-dessus ; que, quand les femmes font plusieurs enfans dans les mêmes couches, nous pouvons dire que ces accouchemens sont contre les ordres de la nature, qui a prescrit aux femmes de n'en faire qu'un, ainsi que l'expérience nous le fait remarquer tous les jours : après tout, que les femmes ont un temps aussi fixe pour accoucher, qu'ont les autres animaux pour faire leurs petits ; et qu'il ne faut pas confondre par un sophisme évident la saison et le temps auquel nous caressons les femmes, et auquel elles conçoivent, avec le temps que la nature garde comme inviolable pour la naissance des enfans.

Enfin nous pourrions opposer Hippocrate à Hippocrate même, et nous pourrions alléguer cette belle vérité qu'il nous a laissée par écrit :

savoir, que la nature est toujours stable dans ses actions, et qu'il ne faut pas tant regarder ce qui arrive rarement, pour établir une règle générale, que ce qui s'y passe le plus communément.

Fortifions encore ce sentiment par d'autres preuves, et disons que si la nature garde une loi fixe dans les corps des bêtes lorsqu'elles sont pleines, et que cette même nature ne manque pas presque d'un jour à les irriter, pour mettre bas quand leur fruit a reçu tout l'accomplissement qui lui est nécessaire ; on ne peut douter que l'homme, qui est le plus parfait de tous les animaux, ne soit réglé par les mêmes lois. La nature ne manque jamais d'observer un temps limité quand il est question de guérir une tumeur ou de finir une fièvre. Ses lois sont certaines et indubitables dans les crises, et les médecins ont passé pour des magiciens, qui ont remarqué ses mouvemens avec le plus d'exactitude. La grossesse est une espèce de maladie : les accidens qui arrivent aux femmes grosses en sont comme les symptômes, et l'accouchement en est comme la crise et la fin. On ne dénie point à la femme les mouvemens fixes de la nature, quand il faut se défendre de quelque maladie qui l'oppresse; il n'y a que dans la grossesse et dans l'accouchement qu'on lui refuse ces ordres invariables ; et parce que l'on observe que les accouchemens arrivent en divers temps, par des causes étrangères qui les avancent ou qui les retardent, on est tellement prévenu là-dessus, que l'on prend l'ombre pour

le corps, et le hasard pour la nature : si bien que l'on ne peut revenir de ce que l'on s'est une fois imaginé, qu'il n'y a point de temps précis pour l'accouchement des femmes.

Au reste, puisque l'expérience nous montre que la plupart des enfans naissent depuis les dix derniers jours du neuvième mois jusqu'aux dix premiers du dixième, c'est-à-dire, dans l'espace de vingt jours, et qu'ils vivent presque tous; que ceux qui naissent à sept ou huit mois sont toujours imparfaits ou valétudinaires, et que de vingt il n'en vit pas trois, n'avouera-t-on pas que ces derniers naissent dans un temps que la nature n'a pas ordonné, et qu'ils sortent plutôt, par quelque maladie, des entrailles de leurs mères, que par les ordres secrets de cette admirable modératrice de l'univers?

Ceux qui ont fait de sérieuses réflexions sur le mouvement de la nature dans les accouchemens des femmes, et qui se sont long-temps appliqués à observer toutes les petites circonstances de la grossesse et des couches, découvrent aisément la difficulté de cette question. Ils ont remarqué, comme j'ai fait dans les hôpitaux et partout ailleurs, que la nature conserve un temps fixe et déterminé pour les accouchemens qui se font selon ses ordres, et que les enfans les plus accomplis et les plus tempérés naissent toujours dans les dix premiers jours du dixième mois, et le plus souvent à la même heure du jour qu'ils ont été faits : les autres naissent, comme je l'ai déjà dit, depuis le vingtième jour du neuvième mois, jusqu'au dixième

jour du dixième mois, c'est-à-dire, depuis le deux cent cinquante-cinquième jour de leur conception, jusqu'au deux cent soixante-quinzième : bien qu'il y en ait d'autres qui naissent quelquefois plus tôt ou plus tard, quand il y a quelque cause étrangère qui en avance ou en retarde la naissance.

Je pourrais prouver cette vérité par beaucoup d'histoires que m'ont fournies mes amis sur ce sujet, si je n'en n'avais des domestiques. Six enfans que ma femme a faits, ont demeuré dans les flancs de leur mère depuis le deux cent cinquante-sixième jour, jusqu'au deux cent soixante-dixième; c'est-à-dire, qu'ils sont tous nés sur la fin du neuvième mois, ou au commencement du dixième, si nous comptons les acouchemens par les mois de lune, comme le prétendent la plupart de nos médecins.

Mais la preuve incontestable de cette question ne peut être prise d'ailleurs que de la naissance de Jésus-Christ, qui a été le plus parfait de tous les hommes. Saint Augustin nous apprend qu'il demeura dans le sein de la bienheureuse Marie pendant deux cent soixante-treize jours, qui est le temps que l'Église a observé depuis pour en célébrer la mémoire; c'est-à-dire, qu'il naquit dans le commencement du dixième mois.

Il est vrai qu'il y a quelques enfans qui naissent vers le dixième jour du septième mois, ou le dixième du onzième mois ; mais les uns et les autres ne vivent pas long-temps : car, étant nés contre les ordres de la nature, ainsi que nous l'avons dit, ils sont sujets à mille incommodités.

Si les enfans naissent dans un espace de temps si vaste, il n'en faut accuser que la différence et mauvaise façon de vivre des femmes, le pays où elles demeurent, la saison dans laquelle elles accouchent, l'oisiveté dont elles jouissent, la variété de leur tempérament, les plaisirs déréglés qu'elles prennent avec les hommes pendant leur grossesse, les passions et les maladies dont elles sont ataquées. Tout cela avance ou retarde leurs couches, et force la nature à suspendre ou à rompre le cours ordinaire de ses opérations : ce qui n'arrive presque jamais aux autres animaux, qui vivent selon les lois de la nature.

On doit donc conclure de tout ce discours que les bons accouchemens qui se font selon les ordres de la nature, arrivent le plus souvent dans l'espace de dix jours, et quelquefois de vingt; mais cela n'empêche pas que les enfans ne vivent quelquefois, et qu'en France ils ne soient estimés légitimes lorsqu'ils naissent depuis les dix premiers jours du septième mois; c'est-à-dire, depuis le cent quatre-vingt-septième jour de leur conception, jusqu'aux dix premiers jours du onzième mois, c'est-à-dire, jusqu'au trois cent cinquième jour, tellement que devant ou après ce temps-là, j'oserais dire qu'on doit les estimer ou bâtards ou supposés. Et si la fille de Jean Pellors, marchand de Lyon, était née quelques jours après le trois cent quatrième jour de sa conception, jamais le parlement de Paris n'aurait donné un arrêt en sa faveur, par laquelle il la déclarait capable d'être

héritière de son père. En effet, par un autre arrêt, cette illustre compagnie déclara illégitime un autre enfant qui était né le douzième jour du onzième mois après la mort de son père.

ARTICLE V.

Du devoir des mariés.

Après les travaux de l'enfantement, la femme ne se souvient plus des douleurs qu'elle y a souffertes, et ses vidanges ne sont pas plutôt écoulées, qu'elle attaque derechef son mari, et qu'elle lui livre amoureusement la bataille. Je ne doute point qu'elle n'y soit victorieuse comme auparavant, et qu'elle ne mérite d'être couronnée de myrte, comme l'étaient autrefois celles qui faisaient des conquêtes en amour : et je ne doute point aussi qu'elle ne mérite cet honneur, elle qui attaque avec tant de courage, qui triomphe avec tant de gloire, et qui partage si avantageusement avec son antagoniste les fruits de sa victoire.

Elle revient incessamment à la charge, et ne dit jamais c'est assez. Ses parties naturelles deviennent de jour en jour plus ardentes et plus amoureuses, plus inquiètes, plus inconstantes, et plus susceptibles de lasciveté. En effet, elles sont un animal dans un autre animal, qui fait souvent tant de désordre dans le corps des femmes, qu'elles sont obligées de chercher le moyen de l'assouvir et de l'apaiser pour l'empêcher de leur nuire.

Le mari rend donc exactement à sa femme ce qu'il lui doit, et la femme ce qu'elle doit à son mari. Si ce devoir manque du côté du mari, la femme devient de mauvaise humeur; elle lui fait adroitement connaître le chagrin qu'elle conçoit de n'être pas aimée : si bien que l'on peut dire que les caresses conjugales sont les nœuds de l'amour dans le mariage, et qu'elles en sont véritablement l'essence.

Mais il y a des occasions où un homme ne commet point de crime contre les lois de l'écriture, ni de la société, lorsqu'il refuse ce plaisir à sa femme.

Si s'incommoder pour plaire à quelqu'un est une faute contre sa santé, selon le sentiment des médecins, au moins si l'incommodité est tant soit peu considérable, peut-on fournir tous les jours aux voluptés déréglées d'une femme, lorsque la vue se diminue, que le sommeil se perd, que l'estomac et la tête se ruinent, que les jambes s'affaiblissent? Un homme n'est guère en état de faire son devoir à l'égard des affaires domestiques et étrangères, après s'être épuisé dans l'excès des voluptés conjugales. Les moindres incommodités qui viennent de l'excès de ces plaisirs, le dissipent absolument de ce qu'il doit en cela à sa femme. En user autrement, c'est pécher contre soi-même, s'attirer de grandes maladies et une vieillesse prématurée.

Ceux-là sont bien plutôt dispensés de ce devoir, qui sont tombés une seule fois dans les maladies qui attaquent les parties nécessaires à la vie; et quand même il n'y aurait que de lé-

gères indispositions, cela devrait les empêcher de caresser leurs femmes. Les maladies du cerveau, de la poitrine et des extrémités du corps, qui sont périodiques, doivent encore les exempter de ce devoir, à moins qu'ils ne veuillent que le plaisir ne soit cause de leur misère.

L'homme a bien plus d'occasions que la femme de s'excuser sur le devoir du mariage. C'est lui qui, dans les caresses conjugales, agit presque tout seul, et qui semble, par ses mouvemens précipités, se hâter de voir la fin de ses plaisirs pour les renouveler une autre fois; comme si la nature étant chargée d'un homme, voulait, par l'excès des voluptés, nous ôter la pensée de ce que nous y faisons de principal, pour s'en réserver toute la gloire à elle-même.

Il n'en est pas de même de la femme qui ne fait que souffrir les caresses d'un homme dans une posture aisée : il ne se trouve guère d'obstacles de son côté qui la puisse dispenser de ce qu'elle doit à son mari. La maladie n'est pas une cause aseez légitime pour cela. Elle en souffre même quelques-unes qui ne se guérissent que par l'amour, et les remèdes des médecins sont souvent trop faibles pour les dompter. Priape, fils du vin et de l'oisiveté, a bien plus de pouvoir et de force que nos drogues : son autorité est plus souveraine, et son remède est beaucoup plus efficace que l'amorce, le carabé, les testicules de castor, et tous les autres remèdes que l'antiquité a inventés pour ces sortes de maladies.

Nous remarquons tous les ans dans les bêtes,

que la nature fait dans leurs corps une fermentation et une agitation d'humeurs, et qu'elle envoie à leurs parties naturelles du sang, des esprits et de la matière qui les y chatouillent. Cette matière dans les bêtes est, par rapport aux femmes, ce que nous appelons les *règles* : si bien qu'il ne faut pas s'étonner si les bêtes cherchent alors plus tôt qu'en un autre temps le mâle, que la nature leur a montré être le souverain remède à leurs tourmens. C'est la raison pour laquelle la plupart des femmes sont plus amoureuses lorsque leurs règles commencent à couler; car le sang et les esprits se portant alors précipitamment à leurs parties naturelles qui en sont échauffées, elles chercheraient en ce temps-là de quoi se satisfaire, si la loi du vieux Testament ne punissait de mort les hommes qui les touchent en ce temps-là. On doit pourtant en quelque façon pardonner à l'excès de l'amour du beau sexe: il y a alors plus de feu et d'empressement pour aimer qu'en tout autre temps, pourvu toutefois qu'il se porte bien; mais un homme n'est pas innocent quand il commet cette indécence.

J'avoue que l'un et l'autre ne sont point ordinairement incommodés quand ils se caressent pendant les règles; il n'y a que la femme qui perd un peu plus de sang qu'elle ne ferait, mais l'homme n'en ressent aucun dommage. Tous les désordres de ces conjonctions impures ne tombent que sur l'enfant qui en est engendré; car souvent il meurt avant que de vieillir, ou passe sa vie dans une langueur continuelle.

Il en est à peu près de même des vidanges de l'accouchement. Ce que la mère et l'enfant ont refusé comme inutile pendant la grossesse, cela même se purge peu à peu quinze ou vingt jours après les couches. Si un homme caresse sa femme avant ce temps-là, il la met en danger de perdre la vie, ou de passer malheureusement sa grossesse, si elle devient grosse peu de temps après être accouchée, car les ordures qui doivent couler par ces lieux, demeurant dans son corps, infectent et la mère et l'enfant à venir. C'était sans doute sur cela qu'était fondée la loi de l'ancien Testament, qui ne permettait à aucun homme de toucher une femme, de trente jours après avoir fait un garçon, et soixante après avoir fait une fille.

Il y a beaucoup de difficulté à savoir si une femme grosse peut manquer à ce qu'elle doit à son mari. Les sentimens sont partagés là-dessus. Quelques-uns veulent que l'on puisse baiser aussi vigoureusement une femme lorsqu'elle est grosse que lorsqu'elle est vide. J'en prends à témoin Julie, fille de l'empereur Auguste, qui, étant grosse, voulut persuader aux gens que l'on ne faisait point de tort à son mari de faire passer d'autres hommes dans sa barque, lorsqu'elle était chargée de marchandise humaine, pour me servir de la pensée de cette femme. Les autres ont tant de scrupule dans cette occasion, qu'ils s'imaginent que l'on commettrait un grand crime si l'on caressait une femme grosse, et que l'on contribuerait à la perte de son enfant.

Pour décider cette question, on n'a qu'à ob-

server ce qui se passe dans la nature parmi les bêtes, et on y verra que les cerfs et les taureaux, les béliers et quelques autres animaux, ne touchent plus leurs femelles quand elles sont une fois pleines. Les accidens fâcheux que nous avons remarqués ci-dessus pouvoir arriver à une femme grosse qui reçoit les caresses de son mari, sont des causes légitimes pour empêcher un homme de caresser sa femme. De fausses couches peuvent arriver par un flux de sang que les agitations amoureuses excitent : une superfétation peut survenir; un faux germe ou un fardeau peut suffoquer l'enfant, comme un Riolan nous témoigne l'avoir vu ; en un mot, ces accidens peuvent ôter la vie à la mère et à l'enfant. Au contraire, les accouchemens seront plus libres, si l'on ne touche point une femme pendant sa grossesse, et les enfans, selon la pensée d'Hippocrate, ne naîtront pas avant le terme.

Ce furent sans doute ces raisons qui empêchèrent le sage empereur de Constantinople, Isaac Comnène, de toucher sa femme après qu'elle eut conçu; et, quoique ses médecins le lui conseillassent pour la conservation de sa santé, il n'en voulut pourtant rien faire, préférant ainsi la santé de deux personnes à la sienne propre. C'était même une loi parmi quelques peuples païens, si nous en croyons saint Clément, de ne connaître jamais une femme grosse.

J'en dis autant des nourrices, qui ne peuvent rendre sans danger ce qu'elles doivent à leurs maris; car quelle apparence qu'un lait

soit bon, si la mère a des dégoûts et des vomissemens continuels; si elle est épuisée par les plaisirs de l'amour, qui échauffe et qui corrompt le lait par la chaleur excessive de ces mêmes plaisirs; et si elle a les autres incommodités qui arrivent ordinairement aux femmes grosses, et qui infectent le lait d'une mauvaise odeur, quand elles sont caressées ? Cependant, si une nourrice devient grosse d'un même homme; si elle n'est guère malade au commencement de sa grossesse, et que d'ailleurs elle soit vigoureuse et sanguine, je ne vois pas de raison qui puisse l'empêcher de rendre ce qu'elle doit à son mari, et même d'allaiter son enfant pendant les deux ou trois premiers mois de sa grossesse; car l'enfant qu'elle porte dans ses entrailles, étant alors fort petit, n'a pas besoin d'abord de beaucoup d'alimens. Il y a même des femmes qui se porteraient beaucoup mieux, si elles allaitaient alors, que si elles conservaient toutes leurs humeurs pour l'enfant qu'elles ont conçu. Ces humeurs qu'elles ont en abondance peuvent suffoquer le petit enfant qu'elles portent dans leur sein, si elles ne sont épanchées pour d'autres usages. C'est pourquoi nous sommes quelquefois obligés de faire saigner ces personnes-là pour les décharger de l'abondance de leur sang, et les faire ensuite accoucher plus heureusement.

ARTICLE VI.

Du temps où les hommes et les femmes cessent d'engendrer.

Le monde est plein de productions. Il s'en fait partout, jusque dans les entrailles de la terre. C'est le seul moyen qui fait subsister toute la liaison de ce grand univers. Les hommes, qui en sont l'ornement, ne manquent point, de leur côté, à faire de continuelles générations. Depuis l'âge de discrétion jusqu'à la vieillesse, ils s'emploient incessamment à cet amoureux commerce, comme s'ils avaient en vue d'éterniser la nature humaine, plutôt que de conserver leur vie et leur santé : car il est certain que les plus lascifs et les plus voluptueux sont ceux qui vivent le moins. Les passereaux, qui aiment si éperdument leurs femelles, ne vivent que trois ou quatre ans; la chaleur naturelle qui s'épuise par l'amour leur manquant avec le temps, les fait aussi finir plus tôt. C'est pour cela que les peintres, voulant marquer une voluptueuse, ont fait tirer par des passereaux le char où Sapho était représentée comme en triomphe.

Nous avons ci-dessus observé le temps où les hommes et les femmes commençaient à engendrer; il faut présentement examiner celui où ils finissent.

Quoique les médecins prolongent le temps de la première vieillesse jusqu'à soixante-cinq ans, et qu'ils croient qu'un homme puisse engendrer

ordinairement jusqu'à cet âge-là, cependant les jurisconsultes se restreignent à l'âge de soixante ans, après quoi ils prétendent qu'un homme soit impuissant : c'est pourquoi ils en ont fait une loi expresse. En effet, c'est alors que l'amour nous abandonne : et, bien que dans le fond du cœur nous le conservions toujours jusqu'à la mort, il ne se fait pourtant que fort rarement connaître dans nos parties naturelles après cet âge. La vieillesse nous glace, et nous n'avons presque plus de chaleur et d'esprits que pour nous conserver, bien loin d'en avoir pour en donner à un autre.

Il ne nous faut avoir que la pensée des plaisirs passés du mariage, quand nous sommes vieux, pour exciter le mouvement de notre cœur, et pour multiplier notre chaleur naturelle et nos esprits. Il n'y a ni feux ni coussins, ni peaux d'animaux qui nous échauffent comme les pensées et les réflexions que nous faisons sur les amours de notre jeunesse. Le corps d'une fille de quinze ans est encore plus efficace, quand nous l'appliquons au nôtre; il nous communique sa chaleur, qui est de la même espèce que celle que nous avons : l'expérience de David nous fait bien voir qu'il n'y a point au monde de meilleur remède que celui-là; mais les pauvres filles ne durent pas long-temps. Elles donnent aux vieillards ce qu'elles ont de doux et d'agréable, et prennent pour elles ce qu'ils ont d'âpre et de fâcheux.

Ces reproches innocentes dans un âge si avancé ne doivent pas pourtant obliger un vieillard

à caresser amoureusement une fille ; et je ne sais si le bon roi David ne passa pas les bornes de la bienséance, quand il tenait dans ses bras la belle Abisag, puisque l'historien nous apprend qu'il mourut bientôt après.

La nature a ses mouvemens réglés et ses productions déterminées, ainsi que nous l'avons prouvé ci-dessus ; et, s'il se trouve quelques exemples d'hommes vieux qui aient fait des enfans à l'âge de soixante, soixante-dix, quatre-vingts, ou même de cent ans, ils ne nous doivent pas servir de règle pour établir la fin de la génération dans les hommes.

C'est un prodige, ce que l'on nous rapporte que M. le duc de Saint-Simon a fait un enfant à l'âge de soixante-douze ans, que le roi et la reine ont tenu sur les fonds de baptême. On m'écrit de Paris, dans le temps que je retouche ce livre, que ce prétendu garçon, ayant douze ou treize ans, avait eu des effusions qui font distinguer les hommes des femmes, et que la matrone, après l'accouchement de la mère, s'était lourdement trompée en ne distinguant pas bien le sexe. C'est un autre prodige, ce que nous dit Valère Maxime, que Massinissa, roi de Numidie, engendra Métynate après qutare-vingt-six ans. C'en est un autre, ce que nous apprend Eneas Silvius, d'Uladislas, roi de Pologne, qui fit deux garçons à l'âge de quatre-vingt-dix ans. C'en est encore un autre beaucoup plus grand, ce que nous raconte Félix Platerus, de son grand-père qui engendra à l'âge de cent ans. Et enfin ce que nous dit Massa est encore quelque chose de plus in-

croyable là-dessus, qu'un homme de soixante ans, qui vint au monde sans avoir toutes les parties accomplies, et naquit le quinzième mois de sa conception.

Il n'en est pas de même à l'égard des femmes. Elles ont un temps plus limité et plus court que les hommes. Si une fois les règles les abandonnent lorsqu'elles sont un peu âgées, elles cessent en même temps d'engendrer. C'est pour cela que la loi a déterminé aussi judicieusement un temps à l'égard des femmes qu'à l'égard des hommes. Elle estime prodigieux les accouchemens qui se font après l'âge de cinquante ans, et n'admet point les enfans pour légitimes qui naissent après ce temps-là, parce que, selon le sentiment des médecins, les règles cessant aux femmes environ âgées de quarante-cinq ou cinquante ans, il est impossible qu'il se puisse naturellement engendrer un enfant, si la femme manque des choses nécessaires à le former et à le nourrir.

Cependant, si, après cet âge-là, il se trouve encore quelques femmes vigoureuses qui puissent avoir leurs règles, je ne doute point que l'on ne fit une grand injustice à un enfant qui en naîtrait, si on le privait du bien de ses parens. Ce fut sans doute la seule raison qui obligea l'empereur Henri de faire accoucher sa femme, à l'âge de cinquante ans, à la vue de tout le monde, pour ôter le soupçon que l'on aurait pu avoir de son accouchement.

Ainsi, bien que la loi soit établie pour les termes des productions des hommes qui arri-

vent le plus souvent, il peut cependant naître des occasions où elle ne doit pas avoir lieu, pourvu que les hommes aient de la vigueur, et que les règles ne manquent point aux femmes ; car on ne saurait faire une loi si juste, qu'elle ne pût causer quelquefois du dommage à quelques particuliers; et parce qu'elle est générale, il se trouve des occasions où elle ne favorise pas tout le monde.

CHAPITRE IV.

Quel tempérament est le plus propre à un homme pour être lascif, et à une femme pour être fort amoureuse.

Pour expliquer le mélange et la composition des mixtes qui se rencontrent dans l'univers, et qui ont tous un tempérament différent, les philosophes se sont servis de deux moyens. Les uns ont considéré la matière qui les forme, ils en ont observé la figure, la grandeur et la liaison, et se sont imaginé, comme ont fait Démocrite et Descartes, qu'ils en expliqueraient suffisamment la nature par les atomes qui les composent. Les autres, comme Hippocrate et Aristote, se sont persuadés que la matrice des mixtes ne pouvait être sans cette qualité, et que le toucher étant le juge des premières et des secondes qualités, ils pourraient aussi par là en faire mieux connaître la nature. Aristote appelle

les secondes qualités *des effets corporels*, ou *des conditions matérielles*, que je pourrais nommer *des qualités de la matière*. Il en a fait de deux sortes, les unes actives, comme la puissance d'endurcir, de ramollir, d'épaissir, etc., et les autres passives, qui sont des effets de cette même faculté, comme est la dureté, l'épaisseur, la ténuité, etc.

De ce corps ainsi composé de matières et e qualités, pour parler avec ces derniers philotsophes, il naît une autre qualité que l'on peu; nommer avec Galien, *propriété de la substance*; avec Vellesine *qualité du mélange de la matière* ou enfin, avec d'autres, *qualités occultes*, qui est, à proprement parler, l'essence et le tempérament du mixte : si bien que l'on peut dire que le tempérament n'est autre chose qu'une qualité qui résulte du mélange de la matière et des qualités des élémens; car, comme plusieurs voix différentes font une mélodie quand elles sont bien mêlées, tout de même ces matières et ces qualités, bien que contraires, se lient si étroitement les unes aux autres pour faire un tempérament, que l'on ne saurait les discerner; tant il est vrai de dire que le tempérament est une union et un ordre de choses qui sont incessamment opposées entre elles !

Il y a beaucoup de choses à observer dans la composition des corps; mais il y en a peu que nous puissions clairement connaître. J'avoue que nous savons qui en est l'auteur, que nous voyons tous les jours ses ouvrages, et que la matière nous en est sensible; mais qu'il est difficile de

concevoir comment, par un peu de semence, pour me renfermer dans l'exemple de la formation de l'homme, il se peut faire une si grande variété de tempérament !

Ceux qui veulent s'élever dans ces sortes de connaissances par-dessus le reste des hommes, sont obligés d'avouer, après avoir bien cherché, qu'ils en savent moins que les enfans, et que le tempérament des hommes qu'ils examinent, est si difficile à comprendre, qu'ils sont contraints de dire qu'on ne le peut connaître qu'en gros.

Les médecins admettent quatre sortes de tempéramens, où une seule qualité prend le dessus, et ils en comptent aussi quatre autres, qu'ils appellent *composés*, où deux qualités sont manifestes. Les premiers tempéramens sont rares, et il ne se trouve presque jamais de qualité qui soit accompagnée d'une autre qui ne lui est pas ennemie. Quelques-uns ajoutent un neuvième tempérament, qu'ils appellent *égal* ou *tempéré*, où il n'y a point de qualités qui se surpassent l'une l'autre ; mais parce que l'on ne rencontre point dans les hommes, et que les matières et que les qualités des élémens ne sont pas mêlées ensemble si justement qu'il n'y en paraisse quelqu'une qui domine, nous ne parlons point de celui-ci, qui n'a été inventé dans les écoles que pour servir de régle aux autres.

Pour expliquer mieux les tempéramens des hommes, les médecins ont attribué les matières et les qualités des élémens à chaque humeur des corps. Ils ont dit que la bile était chaude et sèche

comme le feu : que la mélancolie était froide et sèche comme la terre ; que la pituite était froide et humide comme l'eau ; et qu'enfin le sang était chaud et humide comme l'air.

ARTICLE I.

Quel tempérament doit avoir un homme pour être fort lascif.

Après avoir expliqué en général les tempéramens des hommes, il faut présentement descendre dans le particulier, et examiner quel tempérament doivent avoir les deux sexes pour être fort lascifs. A voir ce jeune homme de vingt-cinq ans, on le prendrait pour un satyre qui cherche incessamment partout de quoi assouvir sa passion. Toutes les femmes lui sont agréables dans l'obscurité; il n'en refuse aucune, quelque laide qu'elle soit; il est toujours en état de la satisfaire. Sa raison n'est pas capable de retenir ses emportemens amoureux, et son tempérament est trop bouillant pour souffrir qu'elle en soit la maîtresse : jusque-là même qu'il est si amoureux et lascif, que, si le magistrat veut lui accorder la permission d'épouser la statue de la fortune, qu'il aime avec excès, il le fera publiquement, comme fit un autre impudique, qui caressa la statue de Vénus Gnidienne, faite par Praxitèle.

Il est vrai que tout favorise son tempérament et ses voluptés déréglées. Rien ne lui manque dans la vie; s'il y a au monde des alimens suc-

culens et des breuvages délicieux, ils sont pour lui. Parce qu'il est incessamment dans la bonne chère, son ventre est toujours plein, et ses parties amoureuses, qui n'en sont pas fort éloignées, sont aussi toujours enflées de leur côté, selon la remarque de saint Jérôme : si bien que les bons alimens et l'excellent vin contribuent beaucoup à la lasciveté. C'est sans doute de là qu'est venu ce beau proverbe latin, qui n'a point de grace si on le traduit en notre langue : *Sine Cerere et Baccho friget Venus*. En effet, tout est glacé dans l'amour, sans ce qui est marqué par le pepin du raisin, par le grain de froment, qui sont des figures bien faites des parties naturelles de l'homme et de la femme.

L'oisiveté est une des sources de l'amour déshonnête, et la fable n'a marié Mars avec Vénus, et n'a fait Priape fils de Bacchus et de Vénus, c'est-à-dire, qu'elle n'a joint l'oisiveté avec Mars et Bacchus, que pour cette raison. Aussi trouve-t-on dans les armées beaucoup plus de désordres amoureux que dans tout un royaume, parce que les soldats ne sont pas toujours occupés à la guerre.

La région et le climat ne contribuent pas peu à la lasciveté des hommes : nous voyons plus de chastes à Stockholm qu'à Séville ou à Naples, ville où souvent il naît des monstres, qui sont les effets d'un amour abominable. L'histoire que nous fait saint Augustin, est une preuve de ce que j'avance. Le gouverneur d'Antioche, dit-il, pressait un jour un marchand de lui donner une livre d'or; cet homme, au désespoir de ne

se pas trouver en état de le satisfaire, le communiqua à sa femme, qui, pour mettre son mari hors de peine, lui demanda permission de se prostituer à un riche marchand qui la priait d'amour, il y avait quelques jours. Elle espérait par ce moyen assouvir l'avidité du gouverneur, et tirer son mari de l'embarras où ils se trouvait, en recevant de cet homme une pareille somme d'or. Le mari y consent, la femme se prostitue, et le marchand, au lieu de lui donner une livre d'or, comme ils étaient convenus, lui fit donner une livre de terre. La femme, fort surprise de cette infidélité, porta ses plaintes au gouverneur, qui fit payer au marchand ce qu'il avait promis à la femme.

Un homme donc qui sera ému par toutes les causes de lasciveté dont je viens de parler, et qui d'ailleurs est d'un tempérament chaud et sec, laissera le plus souvent agir sa passion indiscrète, sans vouloir la modérer, car il a le cœur si échauffé, qu'il pousse sans cesse un sang extrêmement chaud, subtil et plein d'esprits dans toutes les parties du corps qu'il enflamme, et son pouls agité en est un signe et un effet tout ensemble. Il paraît plus ferme et plus fréquent quand on le touche. C'est par-là qu'un Hippocrate connut l'amour déréglé de Perdicas pour Philé, maîtresse de son père.

Son foie, qui est la partie où l'amour a établi son siége, selon la pensée de Galien, est plein de feu et de soufre, et le corps, à qui il communique incessamment ses humeurs, est tout jaune par la bile qu'il engendre. Cette cha-

leur excessive épaissit son sang, et le rend épais et mélancolique, si bien que par cette qualité il conserve plus long-temps la chaleur qui lui a été communiquée; et comme le lièvre est le plus mélancolique de tous les animaux, il est aussi le plus lascif.

Le cerveau de cet homme n'a pas assez de froideur pour tempérer l'ardeur de son cœur et et de son foie; il est presque tout desséché par le feu excessif de l'amour, et il n'a pas plus de cerveau que cet impudique Triacleure dont on a fait depuis peu la dissection.

Ses reins, où l'Ecriture met le siége de la concupiscence, sont si chauds, qu'ils enflamment les parties voisines; la chaleur dilate les vaisseaux spermatiques, et y fait aussi couler la semence plus abondamment : si bien qu'un homme amoureux de la sorte n'aurait point de honte de se faire servir à table par des filles nues, ainsi que faisait l'empereur Tibère, ni de se faire traîner en public par d'autres filles nues, comme le faisait l'infame Héliogabale.

Si nous considérons maintenant cet homme par le dehors, on dirait qu'il vole quand il marche; son embonpoint ne l'embarrasse guère: il suffit qu'il soit charnu et nerveux, pour être agile et lascif tout ensemble. Sa taille est médiocre, sa poitrine large, sa voix forte et grosse. La couleur de son visage est brune et basanée, mêlée d'un peu de rouge: si on le découvre, sa peau ne paraîtra pas tout-à-fait blanche ; ses yeux sont brillans et bien ouverts, son nez est grand et aquilin, ses bras sont garnis de veines

qui renferment un sang subtil et pétillant. Si on le touche, on s'imagine mettre la main sur du feu. Sa peau est si rude et si sèche, que le poil qui la couvre presque partout ne fait que l'adoucir un peu. Ses cheveux sont durs, noirs et frisés. Il n'a garde de les faire couper, sur ce qu'il a ouï dire des Auvergnats, que, pour avoir plus de bétail, ils ne coupaient jamais la laine de leurs brebis, ni les crins de leurs chevaux, parce qu'ils ont remarqué, par expérience, qu'il se fait par-là une dissipation d'esprits qui s'oppose à la lasciveté et à la génération. Sa barbe, qui est un signe de l'admirable puissance de faire des enfans, marque la force et la vigueur de complexion; elle est épaisse, noire et dure. Ses parties naturelles sont comme ensevelies dans le poil; et si la nature s'est hâtée à y en faire naître dès l'âge de treize ou quatorze ans, ce n'a éte que pour donner des marques d'une lasciveté désordonnée, qui se manifeste dans le temps.

Il est certain, selon que les naturalistes le remarquent, que les oiseaux qui ont le plus de plumes aiment le plus éperdument leurs femelles, parce qu'ils ont beaucoup plus d'excrémens vaporeux. Aussi les hommes qui ont le plus de poils sont les plus amoureux, leur humidité étant vaincue par l'excès d'une chaleur, qui n'est pourtant pas capable de les rendre malades.

C'est cette même chaleur qui dessèche le cerveau et le crâne des hommes lascifs, et qui les fait promptement devenir chauves; car,

comme il manque à la tête des vapeurs terrestres dont les cheveux sont produits, et que d'ailleurs les cheveux ne peuvent percer une peau dure et sèche, comme l'ont ceux qui sont d'un tempérament chaud et sec, on ne doit pas s'étonner s'ils deviennent chauves, et si cette chauveté s'augmente tous les jours par l'usage des femmes. C'est ce qui attira sur Jules-César cette raillerie piquante que l'on publia à Rome, lorsqu'on l'y menait en triomphe: *Romani, servate uxores, mœcum calvum adducimus.* Ajoutez à cela que cet empereur fut si amoureux et si lascif, qu'il changea quatre fois de femmes légitimes qu'il dépucela. Cléopâtre, dont il eut Césarion, qu'il aima éperdument; Eunoe, reine de Mauritanie, qu'il caressa; Posthumie, femme de Servius Sulpicius; Lollia, femme de Gabinius; Tertulla, femme de Crassus; Murcia, femme de Pompée; et Servilia, sœur de Caton et mère de Marcus Brutus. De plus, si cet homme lascif a perdu une jambe, il s'acquittera beaucoup mieux qu'un autre de son devoir auprès de sa femme, parce que les parties mutilées ne recevant point d'aliment, le sang s'arrête dans les parties de la génération, et les rend plus fortes et plus lascives que dans les autres hommes.

Cet homme dont nous venons de faire le portrait, est d'un tempérament si chaud et si amoureux, qu'il aurait beau avoir la vertu des personnes les plus saintes, sa nature lui donnera toujours une pente à l'amour des femmes; on aurait plutôt éteint un grand feu avec une

goutte d'eau, et l'on obligerait plutôt un fleuve rapide à remonter vers sa source, que de corriger l'inclination de cet homme. Cette passion déréglée qui lui échauffe incessamment l'imagination, est la cause de tous les désordres de sa vie: c'est un appétit qui s'arme avec violence contre sa raison, et qui détruit à toute heure ce beau présent que Dieu lui a fait. En un mot, c'est une maladie habituelle qui ne s'empare ordinairement que des ames folles qui se laissent éblouir par la beauté de quelques femmes. Les rois et le vin sont bien puissans; mais, à dire le vrai, la femme l'est encore plus; et il faudrait que Dieu fît un miracle, si on voulait que cet homme corrigeât son humeur amoureuse. Quand on s'abandonne trop mollement aux plaisirs du mariage, selon la pensée de saint Augustin dans ses *confessions*, ces plaisirs deviennent coutume, et cette coutume nécessité.

Son ame, qui est aussi éprise d'amour que son corps est échauffé, rend sa passion sans exemple. Il ne voit pas plutôt une femme un peu découverte, que ses parties naturelles en sont émues; et il ne l'a pas plutôt observée avec réflexion, que cet objet fait autant d'impression sur lui, que le fouet en faisait sur cet autre dont on nous raconte qu'il ne caressait jamais plus ardemment une femme, que lorsqu'on le fouettait le plus cruellement.

Mais quand ce feu sera un peu apaisé par la froideur de l'âge, l'amour qui agite à cette heure cet homme lui donnera en ce temps-là de l'esprit et de l'agrément; mais il n'étouffera pas

entièrement la flamme qu'il a nourri dans son sein: au contraire, elle sera plus violente qu'autrefois. Ce sera alors un feu allumé dans du feu, qui conservera plus long-temps sa chaleur ; et cette bile, qui était autrefois la source de tous ses emportemens amoureux, se changera peu à peu en une humeur épaisse et mélancolique, qui serait encore la cause de ses voluptés déréglées, si ces parties étaient alors en état de lui obéir.

Il est donc véritable, par tous les signes que nous venons de rapporter, que les hommes qui sont d'un tempérament chaud et sec, bilieux ou mélancolique, sont les plus lascifs. Ils ne manquent ni d'appétit naturel, ni de mouvemens de concupiscence ; ils ont en abondance de la matière et des esprits vaporeux, qui disposent incessamment leurs parties naturelles à se joindre amoureusement à une femme.

Et si ceux qui sont d'un tempérament chaud et humide, que nous appelons *sanguins*, aiment plus éperdument que les autres, cependant leur semence n'est pas accompagnée d'une qualité si âpre qui les chatouille à toute heure, et qui les rend ainsi plus amoureux. Périclès était du nombre de ces dernières personnes, puisqu'il épousa une courtisane, après s'être enquis de sa vie passée. Il y a des Suisses et des Allemands qui en font de même aujourd'hui, et la plupart s'en trouvent bien.

ARTICLE II.

Quel tempérament doit avoir une femme pour être fort amoureuse.

L'amour embrase tellement le cœur d'une jeune fille qui aime l'oisiveté, les louanges, les habits somptueux, les festins et les discours d'amourettes, qu'enfin elle succombe à ses appas, et qu'elle ne peut se défendre de ses atteintes. Elle y a même d'ailleurs une pente et une inclination naturelles; car, si on la considère par le dehors, sa taille est médiocre, son marcher chancelant et badin, et son embonpoint modéré. Elle est brune, et ses yeux étincelans sont des marques d'une flamme cachée. Sa bouche est belle et bien faite, mais un peu grande et sèche; son nez un peu camus et retroussé; sa gorge est grosse et dure; sa voix forte, et ses flancs bien ouverts. Ses cheveux sont noirs, longs et un peu rudes, et dès l'âge de onze ou douze ans, elle s'aperçut que le poil sortait de ses parties naturelles, et qu'il y excitait déjà des émotions amoureuses. Ce fut alors que la chaleur de son tempérament bilieux avança ses règles et lui fit faire des démarches déshonnêtes pour son sexe, si bien qu'il ne faut pas s'étonner si elle continue encore présentement son commerce indiscret.

Plus le sang et les esprits coulent dans une partie que la douleur ou la volupté irrite, plus il s'y fait de violentes fluxions. D'abord cette

jeune fille n'était qu'émue dans ses embrassemens amoureux ; à cette heure que les conduits sont fort ouverts, et qu'ils portent abondamment du sang et des esprits à ses parties naturelles, dès la moindre petite émotion amoureuse, sa passion est si violente qu'elle ne saurait la modérer. Les avis de ses parens sont vains, les règles de la pudeur et de l'honnêteté sont inutiles, et les réflexions qu'elle y peut faire ne sont plus de saison. Il n'y a point de lien pour la vertu ni pour la tempérance, quand la passion domine, et que notre tempérament nous force à aimer : témoin Bonne de Savoie, femme de Galéas Sforce, que l'on ne put jamais faire revenir de son impudicité.

L'on épuiserait plutôt la mer, et l'on prendrait plutôt les astres avec les mains, que de rompre les mauvaises inclinations de cette jeune fille. Sa nature, sa beauté, sa santé et sa jeunesse sont de grands obstacles à sa pudicité, et tout cela lui a servi de bon maître pour lui apprendre à aimer tendrement. Il lui semble qu'elle a de la confusion, et qu'elle fait quelque chose contre la bienséance, quand elle refuse un jeune homme bien fait qui la prie de bonne grace. Et si par hasard elle paraît quelquefois le refuser, par quelque pudeur du sexe qui lui reste encore, c'est alors qu'elle en a le plus d'envie, et qu'elle s'abandonnerait avec le plus de passion. Elle ressent dans elle-même un appétit secret pour se lier amoureusement à un homme, et il semble que la côte dont sa première mère lui a laissé une petite partie, veuille incessamment, par

un instinct naturel, se joindre à la personne dont elle a été séparée, et qu'elle veuille imiter Eve après sa création, qui ne mangea et qui ne but qu'après avoir été caressée de son mari. Il n'y a point d'excès d'amour où cette jeune fille ne se porte, et son imagination est si échauffée par les objets, que, si elle manque quelquefois d'occasion pour se satisfaire, elle tombe au même instant dans une fureur d'amour que l'on ne peut corriger qu'avec peine. C'est alors que ses discours sont impudiques, et ses actions lascives, et qu'elle cherche avec les yeux, quand la maladie lui en permet l'usage, quelque personne capable de la guérir.

Cette fureur amoureuse vient souvent à tel point, qu'elle la force à solliciter un homme de l'embrasser tendrement, et à se prostituer même au premier venu. Mais, si par hasard elle devient grosse, tout se calme chez elle, et ses parties amoureuses sont alors comme assouvies, ainsi qu'il arriva à cette femme, quoique vertueuse, dont Mathieu de Gradis nous rapporte l'histoire.

Au reste, toutes les femmes amoureuses ne sont pas semblables : on en voit d'agiles, d'inconstantes, de babillardes, de hardies ou d'inquiètes. D'autres paraissent mornes, solitaires, timides, ou languissantes. Il s'en est trouvé qui n'ont pas eu de honte de publier ce que les autres cachent avec tant de soin. Suétone nous apprend que Tibère fit peindre autour de sa salle toutes les postures lascives qu'il avait tirées du livre de la courtisane Eliphaetis. On en a vu d'autres qui, craignant les suites fâcheuses de

l'amour, se divertissaient avec des filles comme si elles eussent été des hommes : c'est ce que le poète Martial reproche aigrement à Bassa. On sait encore que Mégille méritait le même reproche, et que Sapho Lesbienne avait chez elle quantité de servantes pour un pareil divertissement.

Si nous en voulons croire saint Jérôme, et après lui saint Thomas, une fille désire avec plus de passion qu'une femme d'être caressée d'un homme, parce, disent-ils, qu'elle n'a jamais goûté les plaisirs que cause une conjonction amoureuse, et qu'elle s'imagine qu'ils sont tout autres qu'ils ne sont. Mais l'expérience que ces deux grands hommes n'avaient point, nous fait voir tout le contraire, et nous savons qu'une femme qui sait ce que c'est que l'amour, a beaucoup plus de peine qu'une fille à se garantir de ses attraits. J'en appelle à témoin la reine Sémiramis, qui, après avoir pleuré la mort de son mari, se prostitua à beaucoup de personnes, et qui, pour cacher ses désordres amoureux, fit bâtir quantité de mausolées pour enterrer tout vivans ceux avec qui elle avait pris des plaisirs illicites, afin que son impudicité fût cachée aux yeux des hommes.

On dit qu'une femme stérile est plus amoureuse qu'une femme féconde : et l'on ne manque point de raison là-dessus; car, si on considère l'envie déréglée qu'a la première de se perpétuer par la génération, et la cause la plus ordinaire de la stérilité, qui est l'ardeur de ses entrailles, on avouera qu'elle doit être plus las-

cive que l'autre : témoins les femmes du Malabar, qui ne sont pas les plus fécondes du monde, à cause de la chaleur du pays, et qui, à cause de cela, ont la permission de prendre autant de maris qu'il leur plaît, parce que les enfans, selon leur loi, ne sont nobles que de leur côté. C'est assurément une piperie pour le libertinage où les Orientaux sont plongés.

Mais une femme qui devient grosse, et qui devrait avoir assouvi sa passion, ne laisse pas encore d'aimer éperdument. J'en prends à témoin Popilia, qui, étant un jour interrogée sur la passion déréglée d'une femme grosse, par rapport aux autres animaux, répondit fort spirituellement qu'elle ne s'étonnait pas de ce que les femelles des bêtes fuyaient alors la compagnie des mâles, parce qu'en effet elles étaient des bêtes.

Peut-être ne manquerions-nous pas ici de raisons pour excuser cette ardeur dans les femmes grosses; et, si nous avions dessein de nous servir de morale, nous pourrions dire que, si Dieu leur a donné ces désirs ardens, ce n'a été que pour conserver la chasteté de leurs maris, et pour se mériter la gloire d'être vertueuses en résistant fortement à l'amour.

Cette passion d'amour déréglé, en quelque état que soient les femmes, cause le plus souvent de si étranges désordres quand elle s'est une fois saisie de leur esprit, qu'il n'y a point de meurtre, de trahisons, ni d'empoisonnemens, qu'elles n'entreprennent pour venir à bout de leurs desseins impudiques. Pantia empoisonna ses deux

enfans avec de l'aconit, pour faire un adultère ; et Tarpoïa trahit sa patrie en donnant des moyens aux Gaulois pour prendre le Capitole, parce qu'elle aimait leur roi. Jeanne de Naples, cette infame princesse, fit étrangler André, son premier mari, aux grilles de sa fenêtre, parce que ce jeune prince infortuné n'assouvissait pas sa passion indiscrète. Mais quelle apparence qu'un homme seul pût éteindre la flamme d'une femme lascive, si cinquante ne le purent faire autrefois à l'égard de Messaline ? La matrice d'une femme est du nombre des choses insatiables dont parle l'Écriture ; et je ne sais s'il y a quelque chose au monde à quoi on puisse comparer son avidité : car ni l'enfer, ni le feu, ni la terre ne sont pas si dévorans que le sont les parties naturelles d'une femme lascive.

A-t-on vu plus de passions criminelles, plus d'effronterie que dans Vestilia, femme de Titus Labeo, laquelle déclara hautement devant les édiles de Rome, qu'elle protestait de vivre désormais en femme publique ?

La passion de se joindre étroitement à un homme est extrême dans l'esprit d'une femme ; c'est un appétit sans jugement et sans mesure, car il s'en est vu qui sont devenus fort pauvres pour contenter leur lasciveté. Chloé fut la dupe de Lupercus par sa prodigalité ; et Sempronia, qui était si savante, aima plutôt les hommes qu'elle n'en fut aimée, et n'épargna non plus sa bourse que sa renommée pour satisfaire sa passion.

J'avoue que l'amour fait des indiscrètes, mais

celles qui passent pour les plus chastes n'ont souvent pas moins de flammes que les autres, pour être beaucoup plus retenues. Celle-là est chaste que l'on n'a peut-être jamais priée d'amour; et, si l'on examinait dans le particulier celles qui passent pour les plus vertueuses, on trouverait peut-être qu'elles sont aussi criminelles que les autres, et qu'il y en aurait peu de pudiques et d'honnêtes. La matrone d'Ephèse, dont Pétrone fait raconter si agréablement à Sénèque l'histoire, laquelle était en chasteté l'admiration des provinces voisines, se laissa mollement persuader par un soldat.

Pénélope, qui était l'exemple de la vertu parmi les anciens, fut si abandonnée à ses plaisirs illicites pendant l'absence d'Ulysse son mari, qu'elle fit un enfant qui prit le nom de tous ceux qui avaient contribué à le faire; et Lucrèce, qui passait parmi les Romains pour la vertu même, n'est pas exempte de ce crime, pour s'être mis le poignard dans le sein. Si ce n'est pas une impudicité d'être violée, ce ne doit pas être aussi une justice de se tuer lorsqu'on n'est pas coupable; et, si elle s'est punie de la sorte, elle s'est persuadée que le crime qu'elle avait commis était si énorme, qu'il méritait la mort de sa propre main.

Il faut donc avouer que les femmes sont naturellement portées à l'amour, et que leur tempérament est l'une des causes de cette passion, mais aussi que l'éducation et la liberté qu'on leur donne aujourd'hui ne contribuent pas peu à leurs désordres; et, quoique l'on dise, je ne

trouve point injuste ce que l'on ordonnait et ce que l'on pratiquait même autrefois à Paris, lorsque l'impudicité d'une femme était avérée : on faisait monter le mari sur un âne, duquel il tenait la queue à la main ; sa femme menait l'âne, et un héraut criait par les rues : L'on en fera de même à celui qui le fera. Une presque semblable coutume était établie en Catalogne. Le mari payait l'amende quand la femme était convaincue d'adultère, comme si par-là on eût dû plutôt imputer la faute au mari qu'à la femme.

ARTICLE III.

Quel est le plus amoureux de l'homme ou de la femme.

On confond ordinairement l'amour avec le plaisir, et la chaleur avec la lasciveté; mais, à dire le vrai, le plaisir n'est qu'un effet de l'amour, et la lasciveté ne se trouve pas toujours avec la plus grande chaleur. Nous avons dessein d'examiner ici lequel des deux sexes est le plus amoureux et le plus lascif, nous réservant de traiter ailleurs cette question : qui prend le plus de plaisir de l'homme ou de la femme lorsqu'ils se caressent amoureusement ?

Ceux qui veulent que les hommes soient plus lascifs que les femmes, disent que l'homme a plus de chaleur ; qu'il a le pouls plus ferme, la respiration plus forte, les entrailles et la peau plus chaudes et plus sèches; qu'il a plus de poil, qu'il vit plus long-temps, qu'il est plus agis-

sant; enfin, qu'il attaque les femmes avec plus de vigueur.

Il est vrai que l'homme est beaucoup plus chaud que la femme, et qu'il a les autres qualités qu'on lui attribue; mais pour cela il n'est pas plus lascif. L'amour ne trouble le plus souvent que les faibles esprits; mais l'homme ayant l'esprit plus fort que la femme, il n'est pas sujet à des transports ni à des emportemens si extraordinaires; il semble que sa passion soit en quelque façon réglée par le jugement, au lieu que celle de la femme est sans ordre et sans mesure : car, s'il est question de parler de l'amour et d'en exécuter les ordres, nous ne sommes que des enfans au prix des femmes, qui en savent plus que nous, et qui nous feraient long-temps la leçon sur ces sortes de matières.

D'ailleurs, les femmes ont l'imagination plus vive que nous; et parce qu'elles sont ordinairement dans l'oisiveté, au lieu que les hommes sont dans l'embarras des affaires, elles ont plus de plaisir à se représenter les objets qui leur peuvent donner de l'amour. Le désir qu'elles ont de se remplir et d'empêcher par là le vide que la nature abhorre tant, est en vérité insatiable; au lieu que notre passion est modérée, et qu'elle ne nous invite que pour nous décharger; aussi leur imagination est émue par deux sortes d'objets; l'un est de s'humecter en se remplissant, et l'autre de se défaire en même temps de la matière qu'elles engendrent en plus grande abondance que nous.

Personne ne nie qu'elles ne soient plus hu-

mides que nous ; leur embonpoint, leur beauté et leur règles en sont des marques évidentes. C'est leur tempérament qui leur fournit plus de semence qu'à nous, et qui les expose souvent aux vapeurs et à la fureur; car, si leur semence se corrompt, ces maladies en sont cause, ainsi qu'il arriva il n'y a pas long-temps aux vierges de Loudun, selon la pensée de Sennert et de Duncan.

Les hommes ne sont pas sujets aux désordres que causent les vapeurs d'une semence corrompue, quoiqu'en veuillent dire quelques-uns; ils ont peu de semence en comparaison des femmes, et ils ne sont jamais incommodés de sa rétention : la nature a trouvé des moyens pour les en décharger en dormant, lorsque souvent elle leur fait naître des idées agréables qui la leur font épancher.

Ce n'est pas une preuve de lasciveté que de demeurer fort peu de temps dans des caresses amoureuses; mais c'est plutôt parce que la matière n'est pas fort éloignée du lieu d'où elle sort. Les femmes y demeureraient un jour entier, comme fit autrefois Messaline, et il ne leur tarderait pas de s'en éloigner, comme à nous, après y avoir pris les plaisirs que nous en espérions.

Si les animaux qui ont le plus de semence sont les plus lascifs, nous ne pouvons par douter que la femme ne soit plus amoureuse que nous, puisque l'enfant qu'elle a conçu ne se nourrit d'abord que de cette matière, ainsi que nous le prouverons ailleurs. Nous observerons encore parmi les animaux, que les plus lascifs

sont les plus petits, et ceux qui vivent le moins : si cela est ainsi, comme personne n'en doute, la femme est plus lascive que l'homme, puisqu'en général elle est plus petite, et vit beaucoup moins que lui.

La matrice et les testicules sont des parties situées dans le corps des femmes, sans être exposées comme les nôtres aux injures d'un air froid qui éteint notre flamme ; aussi remarquons-nous que les animaux qui ont leurs parties génitales cachées, sont plus lascifs que les autres. C'est pour placer la matrice que la nature a fait les femmes avec des flancs ouverts et les hanches élevées, qu'elle leur a donné de grosses fesses et des cuisses charnues ; au lieu que les hommes ont les parties d'en haut plus larges et plus grosses que celles d'en bas, la chaleur ayant dilaté les unes et fortifié les autres.

Après tout, s'il m'était permis de joindre l'expérience aux raisons, je dirais que nous n'avons que trop d'exemples dans les écrits des païens, et même dans l'Écriture-Sainte, qu'il n'est pas besoin de rapporter ici. Nectimène et Valéria recherchèrent toutes deux les caresses de leur propre père ; Agrippine se prostitua à son fils ; Julie reçut des plaisirs amoureux de l'empereur Caracalla son gendre, qui l'épousa ensuite ; Sémiramis s'abandonna à une infinité d'hommes. Une fille de Toscane, du temps du pape Pie V, se fit couvrir d'un chien, et la plupart des filles égyptiennes s'accouplent encore aujourd'hui avec des boucs ; et je doute

fort que le satyre que l'on amena à Sylla, lorsqu'il passait par la Macédoine, ne fût plutôt une marque de lasciveté d'une femme que d'un homme.

Je ne parle point ici des deux Faustines, ni des deux Jeannes de Naples : l'on sait qu'elles ont été impudiques et lascives dès leur bas âge, et qu'elles n'ont ensuite rien épargné, pour se bien divertir avec les hommes; et jamais les conciles d'Elibéri et et de Néocésarée n'eussent fait des ordonnances contre les femmes, si elles n'eussent été lascives. Le premier commande aux gens d'église mariés de répudier leurs femmes quand elles sont dans le déréglement, autrement il les prive de la communion à l'article de la mort; le second, de donner les ordres à celui dont la femme est adultère, à moins qu'il ne la répudie. Toutes les femmes étaient d'un autre tempérament que Bérénice, qui, au rapport de Josèphe, se sépara de son mari pour en être trop caressée. En effet, une personne amoureuse l'est en toute sorte d'état; elle a beau être fille ou femme, mariée ou veuve, vide ou pleine, stérile ou féconde, tout cela n'empêche pas qu'elle ne soit plus lascive qu'un homme.

Enfin, on peut ajouter à tout cela l'autorité des théologiens et des jurisconsultes. Les premiers avouent ingénument que la passion de l'amour est plus excusable dans les femmes que dans les hommes, parce, ajoutent-ils, qu'elles en sont plus susceptibles; et les seconds, par la même raison, punissent de mort un homme adultère, et ne souffrent pas qu'une femme soit privée de

la vie pour être tombée dans un semblable désordre; ils se contentent seulement de la faire fouetter, de la tondre et de la jeter dans un couvent.

Il faut donc conclure après tout cela que les femmes sont beaucoup plus lascives et plus amoureuses que les hommes. Et si la crainte et l'honneur ne les retenaient bien souvent dans la violence naturelle de leur passion, il y en aurait très-peu qui n'y succombassent : ou, pour nous arrêter, ou pour nous engager elles feraient pour nous ce que nous avons accoutumé de faire pour elles. Pour moi, j'admire tous les jours la force de ces filles belles et jeunes qui résistent courageusement : leurs combats m'étonnent, mais leurs victoires me ravissent. Partout l'amour leur tend des pièges et leur livre des combats; partout elles se défendent fortement, et sont beaucoup plus heureuses en amour qu'Alexandre et que César en victoires. Elles font souvent des conquêtes avant que d'avoir combattu. Mais enfin il faut un jour se rendre à cette passion naturelle; tant il est vrai de dire en paraphrasant les deux vers d'Alciat :

Qu'aisément l'amoureux poison
S'introduit dans le cœur d'une jeune pucelle,
Et qu'une mère avec raison
Fait pour l'en garantir une garde fidèle!
D'un ennemi qui plaît l'abord est dangereux :
Un sage surveillant a peu de deux bons yeux.
Pour être toujours en défense,
Argus en avait cent, et il découvrait tout;
Cependant, de sa vigilance
Cupidon sut venir à bout.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE

DES MATIERES.

—

PREMIÈRE PARTIE.

CHAP. Ier Des parties de l'homme et de la femme, qui servent à la génération . . . . . pag. 21
Art. I. Des parties naturelles et externes de l'homme 23
Art. II. Des parties naturelles et internes de l'homme 25
Art. III. Des parties naturelles et externes de la femme 34
Art. IV. Des parties naturelles et internes de la femme 39
CHAP. II. De la proportion naturelle, et des défauts des parties génitales de l'homme et de la femme. 45
Art. I. De la proportion des parties naturelles de l'homme et de la femme, selon les lois de la nature 47
Art. II. Des défauts des parties naturelles de l'homme 48
Art. III. Des défauts des parties naturelles de la femme 54
CHAP. III. Des remèdes qui corrigent les défauts des parties naturelles de l'homme et de la femme. 59
Art. I. Des maladies qui arrivent au membre viril, et qui peuvent être guéries 60

Art. II. Des maladies qui arrivent aux parties naturelles de la femme, et qui peuvent être guéries. 76

SECONDE PARTIE.

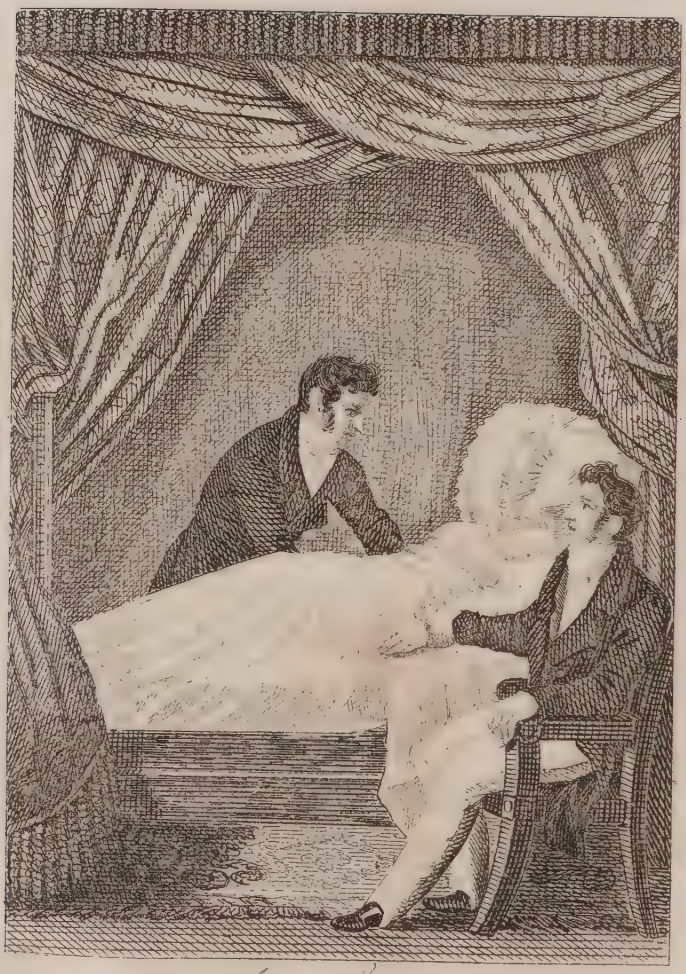
CHAP. Ier . . . . . pag. 87
Art. I. Eloge de la virginité . . . . . ibid
Art. II. Des signes de la virginité présente 90
Art. III. Des signes de la virginité absente 93
CHAP. II. S'il y a des remèdes capables de rendre la virginité à une fille 102
CHAP. III. A quel âge un garçon et une fille doivent se marier 110
Art. I. Éloge du mariage 111
Art. II. L'âge le plus propre au mariage 115
Art. III. De la conception, de la grossesse et de l'enfantement 124
Art. IV. Si la nature a fixé un temps pour accoucher. 129
Art. V. Du devoir des mariés 136
Art. VI. Du temps où les hommes et les femmes cessent d'engendrer 143
CHAP. IV. Quel tempérament est le plus propre à un homme pour être plus lascif, et à une femme pour être fort amoureuse 147
Art. I. Quel tempérament doit avoir un homme pour être fort lascif 150
Art. II. Quel tempérament doit avoir une femme pour être fort amoureuse 158
Art. III. Qui est le plus amoureux de l'homme ou de la femme 165

FIN DE LA TABLE.

TABLEAU

DE L'AMOUR CONJUGAL.

Imp. de FÉLIX LOCQUIN,
16, rue Notre-Dame-des-Victoires



Accouchement
Toucher en position horizontale.

TABLEAU
DE
L'AMOUR CONJUGAL
PAR
VENETTE

TOME II.

PARIS
Chez les Marchands de Nouveautés
1832.

TABLEAU

DE

L'AMOUR CONJUGAL,

PAR N. VENETTE,
Docteur en Médecine.

ÉDITION ORNÉE DE SEIZE GRAVURES.

TOME SECOND.

PARIS
CHEZ LES MARCHANDS DE NOUVEAUTÉS
—
1857.

TABLEAU

DE

L'AMOUR CONJUGAL.

SUITE DE LA SECONDE PARTIE.

CHAPITRE V.

En quelle saison on se carresse avec plus de chaleur et d'empressement.

Les opinions sont si différentes sur cette matière dans les livres des auteurs, et par le rapport des hommes à qui j'en ai parlé, qu'il me semble impossible de résoudre d'abord cette question, sans distinguer auparavant les climats et les saisons, sans prendre garde à l'un et à l'autre sexe, et sans faire réflexion sur l'âge, sur le tempérament et sur la coutume des hommes.

La chaleur est si différente selon la variété des climats, que les effets qu'elle produit dans les corps ne sont pas semblables. Les Espagnols du royaume de Grenade ont des mœurs très-éloignées des mœurs des Hollandais, par la distance des lieux qu'ils habitent, et par la différence de la chaleur qui les échauffe; et l'on ne

peut douter que la passion de l'amour ne soit plus violente dans les uns que dans les autres. La chaleur excessive de l'air est ordinairement la cause de la bile et de la violence de nos inclinations. Elle ouvre aisément les pores pour s'insinuer dans les corps; elle élargit les conduits pour faire couler plus fortement les humeurs; elle échauffe les parties qui sont froides par leur propre tempérament; au lieu que la froideur, c'est-à-dire, la chaleur modérée de l'air, fait tout le contraire; elle produit de la pituite, qui cause ensuite des effets tout opposés.

Vénus ne veut que des personnes vigoureuses pour exécuter ses ordres. Les jeunes gens sont trop mous et trop scrupuleux pour cela, et les vieillards trop faibles et trop timides : il en faut d'un âge médiocre, depuis vingt-cinq jusqu'à quarante-cinq ans, pour s'acquitter parfaitement de leur devoir : parmi tous ces âges, il faut encore choisir ceux qui sont d'un tempérament chaud et sec, dans lesquels la bile et la mélancolie chaude dominent, et avec tout cela qui soient fermes, hardis et amoureux

Les médecins disent que la coutume est une seconde nature. En effet, ceux qui ont accoutumé de jouir souvent des voluptés du mariage, ont les conduits de la génération plus ouverts, et les parties plus grosses et plus larges que ceux qui, dans les déserts et dans la solitude, ne voient des femmes qu'en songe. J'en prends à témoin l'empereur Néron, sous le nom d'Eumolpe, et le chevalier Claude Senecron, sous le

nom d'Acylte, à qui l'amour réitéré avoit fait de si grosses parties qu'on les distinguait par là des autres hommes, si nous en croyons l'histoire de Pétrone.

La rétention des règles et de la semence ne cause pas tant de désordres aux femmes, après avoir souvent joui des plaisirs de l'amour, qu'elle leur en cause auparavant. Les esprits et le sang, à force de passer dans les parties de l'un et de l'autre sexe, y entretiennent une chaleur qui les dilate; au lieu que dans les parties naturelles de ces vénérables ermites et de ces bienheureuses vierges, à peine y a-t-il des conduits qui y portent des esprits pour les vivifier, et des vaisseaux qui y conduisent du sang pour les nourrir, ainsi que les observations d'anatomie nous le font connaître.

Nous avons fait voir que le tempérament de l'homme est différent de celui de la femme; que l'homme, à parler en général, est chaud et sec; qu'il est plein de bile et de mélancolie, et qu'il a d'ailleurs une ame intrépide, un corps ferme, resserré et endurci. On sait aussi que la femme est froide et humide, c'est-à-dire, moins chaude que lui; que le sang et la pituite sont les deux principales humeurs qui dominent dans son corps, et qui le rendent poli, mollet et délicat.

Les saisons ne sont pas réglées par les médecins comme par les astrologues. Elles n'ont pas un temps limité, selon le sentiment des premiers, ni un certain nombre de jours qui les déterminent : il n'y a que la chaleur et la froi-

dure qui leur imposent des bornes. Le mois de septembre sera l'automne quand il fera un temps inconstant et tempéré; l'été, quand la chaleur se fera sentir avec excès; l'hiver ne sera quelquefois que d'un mois, la rigueur du froid n'étant excessive que pendant ce temps-là; et le printemps en durera quatre, la douce température de l'air se faisant connaître pendant un long espace de temps. Ce sont donc ces deux qualités premières qui règlent principalement les saisons, et non un nombre déterminé de jours.

Nos corps reçoivent de l'air, sans pouvoir nous y opposer, les différentes qualités qu'il communique. S'il est froid ou chaud, rude ou tempéré, il fait une telle impression sur nous, que nous en devenons sains ou malades, selon les divers états où l'on se trouve quand on le respire et que l'on en change.

Cela étant ainsi, il me semble que l'on peut maintenant répondre à la question proposée, et concilier en même temps tous ceux qui ont eu sur cette matière des sentimens différens. Je ne m'arrêterai point ici à en citer les passages, ni à en faire la critique : ce serait une chose trop embarrassante et pour les autres et pour moi-même. Je me contenterai seulement de dire ce que je pense sur les différentes émotions amoureuses que nous avons dans chaque saison de l'année, et j'examinerai avec quelle ardeur un homme et une femme se caressent dans un temps plus que dans un autre.

La chaleur excessive de l'été nous épuise et

nous affaiblit tellement, que nous ne sommes pas alors capables d'enteprendre une affaire où il y a beaucoup à travailler : témoins en sont les habitans du midi, qui naturellement sort si lâches et si paresseux, qu'ils aiment mieux demeurer incessamment dans l'oisiveté, que de ménager une affaire qui peut leur causer un peu de peine. L'excès de la chaleur des mois de juillet et d'août, joint à notre complexion bouillante, détruit notre chaleur naturelle, dissipe nos esprits et affaiblit toutes nos parties.

Elle produit beaucoup de bile et d'excréments âpres, qui ensuite nous rendent faibles et languissans. Si nous voulons alors nous joindre amoureusement à une femme, nos forces nous manquent aussitôt; et bien qu'au commencement la passion nous en fournisse assez pour faire quelque effort, nous ressentons néanmoins bientôt après des faiblesses et des épuisemens extraordinaires, qui nous empêchent d'être vaillans; et si nous voulons nous affaiblir tout-à-fait, et nous procurer des maladies, nous n'avons alors qu'à carresser souvent une femme.

Au contraire les femmes sont beaucoup plus amoureuses pendant l'été. Leur tempérament froid et humide est corrigé par les ardeurs du soleil ; leurs conduits sont plus couverts, leurs humeurs plus agitées, et leur imagination plus émue. C'est en ce temps-là que quelques-unes sollicitent plutôt les hommes qu'elles n'en sont sollicitées, et qu'une nudité négligée de leur part nous fait aisément connaître qu'elles meu-

rent d'envie d'éteindre le feu que la nature leur a allumé dans le sein.

En vérité, ces passions amoureuses sont mal partagées! Pendant que les femmes sont ardentes, nous sommes languissans. Leur passion ne commence pas plutôt à paraître, que la nôtre se dissipe, comme si la nature nous voulait montrer par là que l'excès de l'amour est tout-à-fait contraire à la santé des hommes.

L'automne, qui dure ordinairement peu, est plus propre pour nous à l'exercice de l'amour. Bien que l'air en soit chaud et sec, il est pourtant tempéré par la fraîcheur des nuits et par l'inconstance de la saison. Les hommes ne sont pas échauffés en ce temps-là, et leur chaleur naturelle est un peu plus faite; la dissipation ne s'en fait pas sitôt, leurs pores n'étant pas alors si ouverts. Cependant, parce qu'il y a peu de temps que nous sommes sortis des ardentes chaleurs de l'été, et que nous sommes tous affaiblis par des indispositions fâcheuses qui arrivent souvent dans l'automne, il faut avouer que nous ne sommes encore guère en état de faire de grands efforts dans les caresses des femmes.

Je n'en ose pas dire autant d'une jeune fille. La chaleur qu'elle a contractée dans le cœur par la violence de l'amour, et celle que l'air chaud de l'été précédent lui a communiquée, ne s'éloignent pas sitôt; son tempérament n'est pas refroidi, et le mouvement de ses humeurs n'est pas apaisé : c'est une mer agitée dont le calme ne peut paraître que long-temps après la tempête.

L'hiver est incommode par ses glaces, ses neiges et ses pluies froides; nous en sommes vivement touchés, et nos parties amoureuses, qui sont exposées au dehors, en ressentent souvent de si fâcheuses atteintes, que si, dans le septentrion, on n'avait soin de les couvrir avec des fourrures, on courrait risque de les faire couper et de perdre ensuite la vie. Parce qu'elles sont d'un tempérament froid et sec, et qu'elles ne sont échauffées que par les esprits qui y sont portés en abondance, je ne m'étonne pas si elles se retirent vers le ventre pour se conserver par la chaleur qu'elles y rencontrent. C'est en hiver que nous faisons beaucoup de pituites et de crudités, et bien que nous ayons plus de chaleur naturelle qu'en été, nous ne laissons pas, dans cette saison, d'être presque aussi lents que dans l'autre.

Ce n'est pourtant pas ce que pensent plusieurs, qui croient que l'hiver est une saison où l'on se caresse avec le plus d'ardeur et de passion. Car, disent-ils, nous mangeons alors beaucoup plus, nous sommes plus agiles, et notre chaleur naturelle semble être beaucoup plus forte.

Si ceux qui raisonnent de la sorte prennent l'hiver pour une saison tempérée et exempte de grands froids, ainsi qu'il arrive dans les pays du midi, je serais sans doute de leur sentiment; mais s'ils voulaient qu'un Suédois, qui est près de cinq mois dans les glaces et dans les frimas de son pays, eût dans l'hiver des empressemens amoureux, je ne saurais souscrire à cette pen-

sée. Cet homme, quelque vigoureux qu'il fût, est si pénétré de froid, que Vénus, que les poètes ont cru être faite de la partie la plus chaude des eaux, ne saurait l'exciter, ni lui faire naître dans le cœur aucune ardeur amoureuse.

Les femmes sont encore plus languissantes en hiver que nous ne le sommes : leur tempérament froid le devient encore plus, et l'amour ne s'est jamais si bien fait connaître parmi elles dans les contrées du septentrion que dans celles du midi. Toute la nature est en ce temps-là en repos : pas une plante ne se dispose à la production, et les arbres ne nous donnent presque aucune marque de vie.

Il n'y a que le printemps qui nous inspire du courage et de la vigueur pour l'amour; mais c'est ce beau printemps qui n'est plus accompagné de gelée ni de frimas : c'est cette aimable saison où toute la nature, par son vert et par ses fleurs, ne respire que productions. Alors le sang bouillonne dans les veines de l'un et de l'autre sexe, et sur le gazon nous contons souvent notre martyre à une belle, pendant que le rossignol conte le sien à l'écho des forêts.

Nous ne manquons alors ni de disposition ni de matière pour satisfaire notre passion autant de fois qu'elle nous excite. Nous faisons assez de sang pour nous soutenir dans l'exercice amoureux, et l'air froid ne nous empêche plus d'agir avec liberté. Tout nous inspire de l'amour; il n'est pas jusqu'aux oiseaux et aux insectes qui, dans le mois de mai, ne se caressent avec plaisir. L'amour, qui se fait ressentir

Parties naturelles internes de la femme.

en ce temps-là plus que dans un autre, est peut-être la cause de ce que l'on dit ordinairement, que les enfans engendrés au mois de mai sont le plus souvent ou fous ou hébétés : on y va alors avec trop d'ardeur; et les efforts trop souvent réitérés sont sans doute la cause des défauts qui se remarquent aux enfans qui sont produits en ce temps-là. C'est pour cela sans doute que les Romains défendaient avec tant de sévérité de faire des noces aux mois de mai, et que, dans ce même mois, ils en faisaient fermer tous les temples pendant que l'on célébrait les fêtes Lémuriennes, parce qu'ils croyaient que les noces étaient alors malheureuses, et que les enfans qui étaient conçus dans cette saison étaient trop vifs, trop pétulans et trop étourdis. Cependant c'est la saison dans laquelle les hommes les plus sages et les plus spirituels ont été engendrés, pourvu toutefois que leurs pères n'aient pas pris de trop fréquens ni de trop violens plaisirs en les engendrant.

Nous pouvons donc dire que le printemps est la raison où les hommes et les femmes sont plus amoureux. Il nous fait naître des envies naturelles de nous joindre amoureusement les uns aux autres, et nous y sommes principalement conviés par les exemples qu'il nous en fournit de toutes parts.

ARTICLE I.

A quelle heure au jour on doit baiser amoureusement sa femme.

La bonne digestion de l'estomac ne contribue pas peu à notre santé : si elle est bien faite, notre chyle est bon, et notre sang est pur; nos esprits sont agités et pénétrans; notre semence est épaisse et féconde; toutes nos parties solides sont robustes; en un mot, nous jouissons d'une santé parfaite. Mais, si quelque chose trouble l'action de notre estomac, nous sommes pleins de crudités; notre sang n'est que pituite; nos esprits, qu'une eau languissante; et notre semence, que du phlegme. Nous ressentons au dedans de nous des indigestions et des faiblesses qui nous empêchent d'être en état de faire aucune action de vigueur.

Entre toutes les causes qui ruinent notre estomac, qui en affaiblissent la digestion, il n'y en a pas de plus forte que l'amour. Il nous épuise de telle sorte, par la dissipation de notre chaleur naturelle, par la perte de nos esprits, qu'après cela nous en ressentons de l'incommodité dans les principales parties qui nous composent.

L'estomac, qui est la partie qui contribue le plus à la santé quand il fait bien sa fonction, est donc le premier attaqué dans les excès de l'amour. Mais le cerveau et les nerfs n'en souffrent pas moins; et leur souffrance a été quel-

quefois jusque-là dans quelques hommes, qu'ils en ont perdu l'esprit; et Poppée, dans Pétrone, craignait fort que Néron n'en devînt paralytique.

Toutes les parties spermatiques, étant naturellement froides, sont affaiblies par l'excès de l'amour; l'estomac, qui en est une des plus considérables, n'est pas des dernières à s'en ressentir, et l'on peut dire que c'est elle qui est la source de toutes nos incommodités, quand nous abusons de ces plaisirs.

Puisque Vénus est donc une des causes étrangères qui est la plus contraire à notre vie quand nous nous y adonnons avec excès, ou à contretemps, et que d'ailleurs, selon l'expérience que nous en avons, elle entretient notre santé lorsque nous en usons à propos, examinons quelle heure du jour est la plus commode pour n'en recevoir aucune incommodité.

Ce ne sont ni les divertissemens du jour ou de la nuit, ni les plaisirs du matin ou du soir qui nous causent des incommodités. Que ce soit avant ou après le sommeil que nous nous jetions entre les bras d'une femme, ce n'est pas ce qui détruit notre santé, et qui nous fait des foiblesses d'estomac et de nerfs, ni des maux de tête pesants. Tous les désordres qui nous viennent des femmes ne naissent que de l'excès de notre passion, et de l'occasion que nous ménageons souvent tort mal lorsque nous voulons les caresser. Si notre passion était modérée, et que nos emportemens amoureux fussent mieux réglés; si avec cela nous les baisions

quand nous ne sommes ni trop vides ni trop pleins, je suis assuré que Vénus, bien loin de nuire, entretiendrait la santé d'un jeune homme: car ce qui est selon les lois de la nature, ne peut nous causer de mal si nous n'en abusons.

Quelques médecins pensent que les plaisirs amoureux que nous prenons pendant le jour sont plus funestes que ceux de la nuit; et que, comme les caresses des femmes nous épuisent excessivement, nous devons être en repos après les avoir faites, et réparer, par le sommeil et la tranquillité, les esprits que nous y avons perdus; au lieu qu'après les occupations ordinaires du jour, nous nous fatiguons encore auprès d'une femme, et nos lassitudes ne se guérissent pas par d'autres lassitudes.

Il y en a d'autres qui s'expliquent mieux là-dessus, et qui croient que le point du jour est le temps le plus propre à se caresser. C'est alors, disent-ils, que nous sommes dans un état moins inégal; que nos forces ne sont pas dissipées par les actions du jour, que notre estomac n'est point accablé par les alimens, et que le sommeil a multiplié nos esprits et fortifié notre chaleur naturelle. Nous n'appréhendons point alors les crudités qui souvent nous incommodent. La coction est achevée, et les nerfs tout pleins d'esprits ne se relâchent point si promptement. C'est ce que nous veut dire Hippocrate quand il met par ordre ce que nous devons faire pour conserver notre santé, et qu'il nous conseille le travail avant le manger et le boire, et le sommeil avant Vénus.

En effet, l'aurore qui répond au printemps, paraît plus commode pour la génération; car, après qu'un homme s'est agréablement diverti avec sa femme, et qu'il s'est un peu endormi après ses plaisirs légitimes, il répare ainsi toutes les pertes qu'il vient de faire, et guérit les lassitudes qu'il vient de gagner amoureusement. Après cela il se lève, et va où ses occupations ordinaires l'appellent, pendant que sa femme demeure au lit pour conserver le précieux dépôt qu'il vient de lui confier. C'est ainsi qu'en usent la plupart des artisans qui se portent si bien, et qui ont des enfants si bien faits et si robustes; car, après s'être lassés du travail du jour précédent, ils attendent presque toujours l'aurore à poindre pour embrasser leurs femmes. C'est par-là sans doute qu'ils évitent les incommodités qu'ont les autres hommes, qui, sans faire réflexion à leur santé, s'abandonnent à toute heure à la violence de leur passion.

Tous les médecins demeurent d'accord qu'il ne faut pas baiser sa femme à jeun, parce que l'on ne doit point travailler quand on a faim. Le travail épuise et dessèche nos corps; mais le travail de l'amour énerve entièrement. Nous devons au contraire nous réjouir avec elle, selon la pensée de quelques-uns, quand nous avons le ventre médiocrement plein; car c'est en ce temps-là, disent-ils, que, par la chaleur et les esprits que les alimens nous communiquent, il nous vient je ne sais quelle envie de les toucher; après quoi nous pouvons réparer

par le sommeil la perte que nous avons faite, le repos étant l'unique remède pour ces sortes de lassitudes.

Mais, à parler franchement, il y a quelque chose à dire sur toutes ces opinions. Le jour n'a rien de fâcheux, ni la nuit rien de favorable pour l'amour; au contraire, on dirait que le jour a quelques attraits que la nuit n'a pas; notre passion se réveille et s'excite de nouveau à la vue d'une belle personne, et la lumière d'une bougie ne nous la fait pas paraître avec tant de charmes que celle du soleil. J'en appelle à témoin saint Grégoire de Naziance, qui, à soixante ans, fut tellement épris de la beauté de la femme de son voisin, qui logeoit vis-à-vis de sa maison de campagne, qu'il se résolut à abandonner sa demeure pour ne pas se laisser surprendre aux attraits de l'amour.

Au reste, le matin serait le véritable temps de nous embrasser, si nous avions quelque chose de bon dans l'estomac, et si toutes les coctions qui se font en nous n'étaient point accomplies; mais en ce temps-là il ne se trouve dans notre estomac que de la pituite et des crudités, qui sont des restes de notre dernier repas, et qui ne sont capables d'être émus par les plaisirs de l'amour que pour notre perte. C'est à cause des crudités matinières que les médecins, pour conserver la santé, conseillent de manger un peu le matin, afin que, la digestion se faisant par les alimens qu'on a pris, l'estomac soit déchargé des ordures qui s'y étaient assemblées pendant le sommeil, et soit ensuite plus

pur pour recevoir ce que nous voudrions lui donner à dîner.

Si nous embrassons donc amoureusement une femme ayant l'estomac vide, nous languissons un moment après, nous ressentons plus fortement les douleurs et les foiblesses que causent ces épuisemens. Nous avons perdu de notre chaleur et de nos esprits par ces caresses, et nous n'avons pas chez nous de quoi les réparer aussitôt. Bien loin de les réparer, nous augmentons par là les crudités que nous avons, et par les mouvemens passionnés de l'amour, nous les contraignons de se mêler parmi notre sang et d'en corrompre la masse.

Pour résoudre donc la question, après avoir dit ce que l'on peut dire sur cette matière, on me permettra de n'observer ni le jour, ni la nuit, ni les heures, ni les momens, mais la seule disposition dans laquelle nous sommes quand nous sentons les aiguillons de Vénus.

Si par hasard nous nous sentons pesans, si une douleur obscure de tête nous accable, qu'une pesanteur de reins nous presse, que nous soyons chagrins et mélancoliques sans en avoir de sujets, et qu'avec cela, contre notre coutume, il y ait long-temps que nous n'ayons caressé de femme, alors on ne doit point observer de temps ni prendre de mesure. Il n'importe d'embrasser une femme à jeun ou après le repas, le matin ou le soir, toutes ces heures sont propres quand il est question de nous défaire d'une matière qui nous incommode. On se délasse lorsqu'on change d'occupation : le travail amoureux

nous paraît doux après les occupations ordinaires du jour; nous nous sentons plus légers et plus gais, la digestion se fait mieux, notre sang s'agite avec plus de liberté; en un mot, notre corps ne nous embarrasse plus comme auparavant.

Mais il ne faut pas se trouver dans ces sortes d'occasions, qui sont plus rares que l'on ne se le persuade, parce que la nature, pendant le sommeil, nous décharge souvent de ces humeurs superflues: après cela il n'en reste plus le lendemain pour nous faire de la peine. Si nous nous trompons, que nous pensions être incommodés de beaucoup de semence, lorsque nous sommes malades d'une autre cause, nous en ressentons aussitôt des effets malheureux, et à peine pouvons-nous ensuite réparer la faute que nous avons commise.

Il vaut bien mieux attendre que la première digestion soit faite, et que la seconde s'accomplisse ; que l'estomac se soit déchargé de ce qu'on lui a donné à digérer, et que le cœur, le foie et les autres viscères sanguins achèvent de changer en sang le chyle qu'ils ont nouvellement reçu. Alors tout notre corps est plein de chaleur et d'esprits, et notre estomac a été depuis peu satisfait et rassasié; notre cerveau et nos nerfs sont vivifié. par de nouveaux esprits qui en fournissent incessamment à nos parties naturelles. Ainsi, quelques efforts que nous fassions en ce temps pour nous épuiser, nous recevons sans cesse au dedans de quoi réparer la perte que nous venons de faire.

Après ces grandes maximes qui sont établies sur l'expérience, j'ose dire qu'il y a dans vingt-quatre heures deux temps considérables pour obéir à l'amour : l'un est à quatre ou cinq heures après dîner, et l'autre à quatre ou cinq heures après souper. Alors notre corps n'est ni trop plein, ni trop vide; la coction de notre estomac est en quelque façon accomplie, nos entrailles sont réjouies par l'abord d'une nouvelle humeur; notre chaleur naturelle est récréée; nos esprits sont multipliés; et, quand nous en dissiperions beaucoup dans ce moment, nous en aurions toujours assez pour n'être pas incommodés de leur perte. C'est en ce temps-là que nos embrassemens ne sont pas inutiles. Bien loin d'en ressentir de la douleur et des vertiges, nous en avons de la joie, et nous en recevons du soulagement : si bien qu'il me serait permis de dire, selon l'avis d'Hermogène, que la nuit les plaisirs de l'amour sont doux, et que le jour ils sont salutaires.

Ce que je trouve pourtant de plus avantageux dans l'une de ces deux occasions, c'est que nous nous fortifions par deux moyens lorsque nous caressons une femme l'après dîner : nous réparons en partie nos forces par le souper, nous les augmentons tout-à-fait par le sommeil de la nuit suivante; au lieu que, si nous la baisons après souper, nous n'avons que le repos de la nuit pour réparer ce que nous venons de perdre.

Les oiseaux, qui ne suivent que les mouvemens de la nature, pour ne pas parler ici des autres animaux, ne se joignent le plus souvent

que le soir. On entend alors de toutes parts, au mois de mai, le mâle appeler sa femelle, et la femelle répondre à son mâle. La chaleur du jour les a disposés à se caresser; les alimens qu'ils ont pris pendant le jour ont échauffé leur sang, et l'humeur qui s'est engendrée dans leurs parties amoureuses depuis le soir précédent, les invite alors à s'en décharger.

Plus les plaisirs sont grands, plus ils nous causent de maux quand nous ne prenons pas assez de précautions pour nous garantir de leurs appâts. Sous cette apparence de volupté, il se glisse incessamment des causes de douleurs et de chagrins, et nous prenons volontairement ce fin poison, dont même nous ne nous apercevons pas.

Si l'amour nous fait ressentir la pointe de ses flèches, et qu'il nous embrase le cœur après la débauche, ainsi qu'il ne manque pas de faire à ceux qui sont les plus lascifs, nous devons en ce temps-là faire tous nos efforts pour éviter ses attraits, si nous sommes en état de les connaître. Nous savons que le vin nous rend hardis et amoureux, mais aussi qu'il étouffe peu à peu notre chaleur naturelle, si nous en prenons avec excès. Nous paraissons à la vérité plus gais et plus enjoués après avoir bien bu, et nous sommes alors capables d'entreprendre plus que dans un autre temps. Peut-être ressemblons-nous à un arbre au pied duquel on jette de la chaux pour en échauffer les racines; le fruit en vient plutôt, et il est même plus coloré, mais l'arbre après ne vit pas long-temps; et, si l'amour et le vin agissent également sur nos par-

ties, il ne faut point douter qu'ils ne nous incommodent doublement.

On doit donc éviter toutes les occasions qui nous peuvent donner de l'amour après avoir fait la débauche, si nous voulons éviter les maux dont nous ne connaissons pas les suites souvent fâcheuses.

Les épuisemens que nous souffrons d'ailleurs, joints aux plaisirs que nous prenons à contretemps avec les femmes, ne peuvent que nous incommoder de la même sorte; et je ne conseillerais jamais à un homme d'embrasser sa femme après une saignée, un flux de ventre ou une maladie considérable à moins que de vouloir abréger sa vie : car Vénus ne peut être agréable après d'autres épuisemens. Quelque robuste que soit un homme, il ne saurait éviter les accidens funestes que peuvent lui procurer ces plaisirs déréglés.

J'ai connu des hommes qui, n'étant pas encore tout-à-fait guéris d'une maladie aiguë, sont morts bientôt après avoir caressé leurs femmes, quoiqu'il n'y eût aucun signe qui nous eût donné des marques de leur mort; et aujourd'hui j'en connais même d'autres qui n'en peuvent revenir.

Cependant, s'il faut faire une fois une faute, il vaut beaucoup mieux se joindre à sa femme le ventre plein que vide; les accidens n'en sont pas si fâcheux, et nous avons plus de remèdes pour subvenir à la plénitude qu'aux épuisemens.

L'expérience ne nous a pas appris jusqu'ici que les femmes doivent observer le temps pour être caressées. Les humeurs qu'elles épanchent

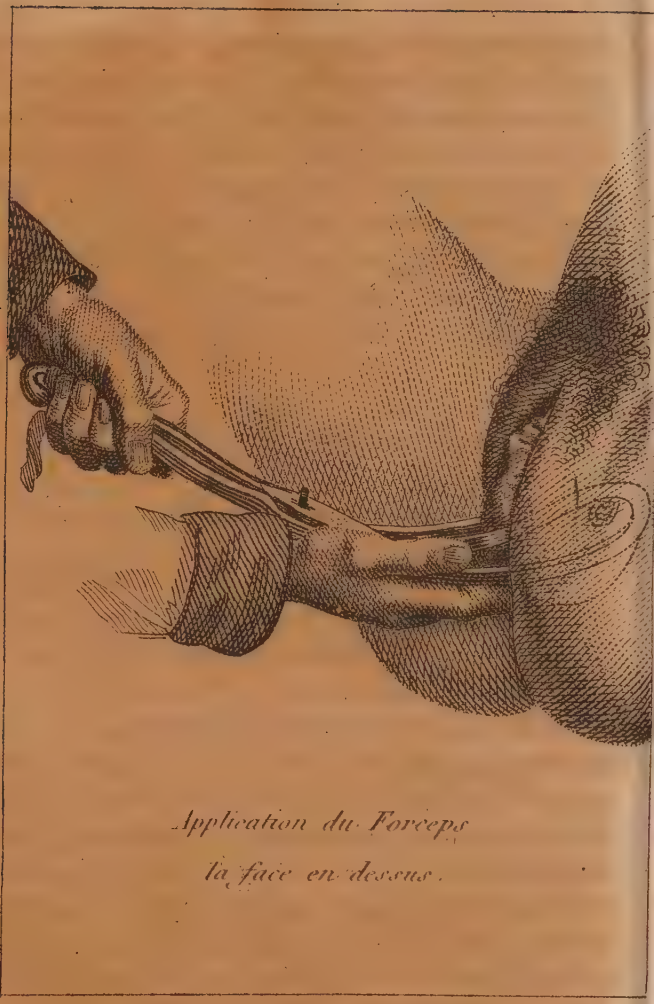
lorsque nous les embrassons, ne sont pas si spiritueuses que les nôtres, et leur faiblesse ne vient pas tant de la perte de leur matière, que de l'excès du chatouillement et de la lassitude du mouvement de l'amour : au lieu que la nôtre est causée par la dissipation de nos esprits et de notre chaleur naturelle ; si bien qu'on peut dire que les femmes le peuvent faire en tout temps, et que les hommes doivent prendre des précautions, puisque l'expérience nous le fait connaître.

ARTICLE II.

Combien de fois pendant une nuit l'on peut caresser amoureusement sa femme.

La vanité est une passion naturelle à l'homme. Il s'y laisse aller quand il y pense le moins, et nous pouvons dire, sans exagération, qu'elle est un des plus grands maux auxquels il est sujet. En effet, l'homme n'est qu'un songe de l'ombre, si nous en voulons croire un poète grec ; et, à bien considérer, il n'est que faiblesse et que misère. Il ne paraît jamais plus ridicule et plus faible que dans la vanité, et c'est sans doute ce qui obligea Démocrite à se moquer de lui.

Mais il n'y a point d'occasion où la vanité se fasse voir davantage que dans les matières de l'amour, quand, pour nous faire admirer, nous nous attribuons des exploits que nous n'avons jamais faits C'est ainsi que l'empereur Proculus nous en impose, lorsque, écrivant à son ami Mesianus, il nous veut persuader qu'ayant pris



Application du Forceps
la face en dessus.

Accouchement forcé.

en guerre cent filles sarmates, il les avait toutes baisées en moins de quinze jours; et le poète, qui est le maître de la galanterie, se vante aussi de l'avoir fait neuf fois pendant une nuit.

J'avoue que nous sommes vaillans en parlant de l'amour; mais nous sommes souvent bien fâchés quand il faut exécuter ses ordres. Ce n'est pas assez que de badiner avec une femme; il faut encore quelque chose de réel par où il paraisse qu'on est homme, et qu'on peut produire son semblable.

Je sais qu'il y en a qui sont d'un tempérament si lascif, qu'ils pourraient baiser plusieurs femmes plusieurs nuits de suite; ils se sentent presque toujours en état d'en satisfaire quelqu'une: mais enfin ils s'affaiblissent, et ils s'énervent d'une telle façon, que leur semence n'est plus féconde, et que leurs parties naturelles refusent même de leur obéir. L'empereur Néron ne fut pas le seul qui manqua de force et de courage entre les bras de la belle Poppée, comme le rapporte Pétrone. Nous en avons aujourd'hui une infinité d'autres exemples; et, s'il m'était permis de nommer les personnes qui ont paru épuisées et impuissantes entre les bras des belles qu'ils aimaient, j'en remplirais plus d'une page de ce livre.

Il faut tenir pour fabuleux ce que Crucius nous rapporte d'un serviteur qui engrossa dix servantes pendant une nuit, et ce que Clément Alexandrin nous dit d'Hercule, qui, ayant couché pendant douze ou quatorze heures avec cinquante filles athéniennes, leur fit à chacune

un garçon, qu'on appela ensuite les *Thespiades*.

Nous savons, ainsi que nous l'avons remarqué ailleurs, que la semence de l'homme est conservée dans des réservoirs et dans les glandes qui sont à la racine de la verge ; que ces réservoirs ressemblent à de petites vessies qui ont communication les unes avec les autres, et qui sont arrangées à peu près comme sont les places d'une grenade dont on a ôté les grains. Il y en a trois ou quatre de chaque côté, ou plutôt il n'y en a qu'une qui a plusieurs petites cavités. Ces vessies, aussi bien que ces glandes, sont pleines de semence dans un jeune homme qui se porte bien, et qui d'ailleurs est d'un tempérament amoureux : si bien que l'une et l'autre de ces parties peuvent à peu près contenir autant de semence qu'il en faut pour trois ou quatre épanchemens, et il s'en peut même trouver encore pour une autre dans les vaisseaux qui viennent des testicules. Je ne suis pas ici si exact que ceux qui disent qu'il y a trois sortes de semences qui ont chacune leur vertu. Je suis convaincu par l'expérience qu'il n'y en a que d'une sorte que l'on voit sortir de la verge. Et bien que l'on en trouve en divers lieux de plus liquides et de plus épaisses, cependant, parce qu'elles se mêlent ensemble lorsqu'elles sortent, elles ne paraissent que d'une seule matière, et que d'une seule consistance.

Dès que l'imagination est touchée et que les petites fibres du cerveau sont ébranlées par les pensées de l'amour, il se fait aussitôt une sueur interne dans nos parties naturelles, et les es-

prits qui s'y portent avec tumulte et précipitation, font sortir des prostates une matière liquide qui prépare le conduit pour le passage de la semence; mais, quand on s'est joint amoureusement à une femme, alors deux ou trois petites vessies, qui sont les plus prêtes à se vider, se vident incontinent, et par là on donne des marques que l'on est homme parfait.

Cependant la nature tâche de réparer un moment apres ce que l'on vient d'épancher, et puis l'on est bientôt encore en état de jouir des voluptés de l'amour, et l'on épanche une seconde fois l'humeur qui se trouve la plus disposée à sortir.

La nature, qui, dans cette action, n'a pour but que la génération des hommes, rassemble encore promptement la matière dont elle a besoin. Elle dispose cette humeur à se répandre quand on voudra : si bien que l'imagination étant incessamment émue par la beauté et les charmes de la personne que l'on tient entre ses bras, la passion se réveille et les parties naturelles se trouvent encore en état de lui obéir. On se lie donc étroitement à elle, et on lui fait part une troisième fois de ce qu'on a de plus pur et de plus précieux.

Si l'on veut aller plus loin, que le cœur soit encore embrasé pendant que les parties naturelles commencent à perdre leurs forces par la dissipation de notre chaleur naturelle et de nos esprits, la nature fait encore un effort pour ramasser ce qui reste de matière dans les vessies séminales et dans les parties voisines. Il me

semble qu'elle les presse de toutes parts, et qu'elle se prépare à faire sortir avec empressement cette humeur qu'elle a rassemblée avec tant de promptitude. Il se fait alors un nouveau concours d'esprits, et le feu qui paraissoit auparavant éteint, se rallume dans le moment, et se fait ressentir aux parties naturelles. C'est alors qu'un homme caresse encore amoureusement une femme, qu'il la presse étroitement, et qu'il peut même la rendre féconde par ses épanchemens réitérés.

Enfin, après s'être reposé quelque temps, et avoir un peu réparé par le sommeil les esprits dissipés, on se trouve encore près de la personne que l'on aime éperdument; les caresses sont réciproques, quoi qu'il semble qu'elles soient alors plus pressantes du côté de la femme, qui commence à s'échauffer quand l'homme est épuisé, et qui l'invite à cette heure, au lieu que l'homme l'invitait au commencement.

Après tout, on se sent encore ému, et les parties naturelles, de flétries qu'elles étoient auparavant, commencent à se roidir. La nature ramasse des parties voisines ce qu'elle peut avoir de semence, elle en tire même des testicules, afin de la disposer à un cinquième épanchement.

J'avoue qu'elle ne peut faire cela sitôt, et qu'il lui faut du temps pour remplacer la matière qui s'est depuis peu répandue. Néanmoins de tous les efforts qu'elle fait en nous, il n'y en a pas un de plus prompt ni de plus violent que celui avec lequel elle entreprend la génération.

L'imagination s'échauffe donc encore, et l'on ne manque ni de courage ni de matière pour faire un nouveau sacrifice à l'amour. Les parties naturelles ont assez d'esprits pour se tenir quelque temps en état de faire leur devoir ; et aux moindres caresses d'une femme, on l'embrasse encore, on lui fait part de l'humeur qu'elle désire avec tant de passion.

Mais s'il y faut retourner une sixième fois, quoique nous éprouvions encore une envie secrète de continuer nos caresses amoureuses, nos parties sont pourtant glacées ; et si après l'épuisement qu'elles ont souffert à cinq différentes reprises, il en sort encore un peu d'humeur, c'est une matière crue et aqueuse, qui n'est point propre à la génération, ou du sang vermeil comme celui d'un poulet que l'on vient d'égorger, qui se répand quelquefois en telle abondance par la faiblesse des parties naturelles, que l'on a bien de la peine à en revenir; témoin un galant homme de ma connaissance, qui vit encore, mais qui vit misérablement, lequel, après avoir embrassé deux courtisanes cinq fois en un après-dîner, rendit par la verge, à la sixième fois, plus de deux onces de sang.

Il faut donc croire que les plus grands efforts que l'on puisse faire auprès d'une femme pendant une nuit, ne sauraient aller qu'à quatre ou cinq embrassemens. Tous ces grands excès d'amour que l'on nous raconte sont autant de fables que l'on nous débite; et si nous en voulions croire les hommes sur ce qu'ils nous disent là-dessus, sans consulter la raison, nous

nous laisserions aller aussi bien qu'eux à l'imposture et à la faiblesse d'ame.

Un roi d'Arragon rendit autrefois un arrêt authentique sur cette matière. Une femme mariée à un Catalan fut obligée de se jeter un jour aux pieds du roi pour implorer son secours sur les fréquentes caresses de son mari, qui, selon son rapport, lui ôteraient bientôt la vie si l'on n'y mettait ordre. Le roi fit venir le mari pour en savoir la vérité. Le Catalan avoua sincèrement que chaque nuit il la baisait dix fois. Sur quoi le roi lui défendit, sous peine de la vie, de la baiser plus de six fois, de peur qu'il ne l'accablât par les excès de ses embrassemens.

Je sais que les Espagnols, qui demeurent dans un pays chaud, sont beaucoup plus amoureux que nous ne le sommes en France. La chaleur excessive de leur climat, leurs alimens succulens, leurs femmes renfermées et voilées, le tempérament bilieux et mélancolique des hommes, qui aiment naturellement l'oisiveté, sont sans doute les causes de leur lascivité ordinaire : au lieu qu'en France la chaleur est modérée, les alimens nourrissent moins, les femmes sont libres, et elles conversent avec nous ; les hommes sont moins bilieux et moins mélancoliques ; enfin nous nous appliquons à quantité de choses, et l'oisiveté nous est naturellement odieuse : si bien qu'à parler en général, si un Espagnol peut baiser une femme six fois pendant une nuit, un Français ne la pourra caresser que cinq.

Les Rabbins, qui n'avaient en vue que la

conservation de leur nation, taxaient le devoir qu'un paysan devait rendre à sa femme, à une nuit par semaine; celui d'un marchand ou voiturier à une nuit par mois; celui d'un matelot, deux nuits par an, et celui d'un homme d'étude, à une nuit en deux ans. Je suis assuré que, si les femmes faisaient des lois, elles n'en useraient pas de la sorte, témoin la femme d'un avocat, qui, sur cela, me dit l'autre jour fort ingénument, qu'elle eût mieux aimé avoir été la femme d'un paysan que de tous les autres.

Les anciens avaient accoutumé de mettre Mercure près de Vénus, quand ils faisaient le portrait de cette déesse, pour nous apprendre que la raison, dont ils pensaient que Mercure était le dieu, devait toujours ménager nos voluptés. En effet, nous les goûtons avec plus de tranquillité lorsque l'usage n'en est pas si fréquent. Souvent nous nous dégoûtons des alimens que nous avons en abondance, et quelquefois nous sommes bien aises de quitter la table des grands pour celle d'un pauvre homme.

Si la médération est louable en quelque chose, c'est sans doute dans l'amour. Solon, qui fut estimé de l'oracle, l'un des plus sages de la Grèce, prévoyait bien les malheurs qui devaient arriver aux hommes par l'usage indiscret de l'amour, lorsqu'il ordonna à ses concitoyens qu'il ne fallait baiser sa femme que trois fois le mois.

Les caresses trop fréquentes des femmes nous épuisent entièrement; au lieu que, si elles nous sont modérées, notre santé s'en conserve, et

notre corps en devient beaucoup plus libre qu'auparavant : si bien que je ne conseillerais pas à un jeune homme ni de fuir Venus avec horreur, ni de se laisser aller à ses charmes avec trop de mollesse et de complaisance. Je ferais ici le souhait qu'Euripide faisait autrefois en parlant à Vénus :

Vénus en beauté si parfaite,
Inspire, de grâce, à mon cœur
Ta plus belle et plus vive ardeur,
Et rends dans mes amours mon ame satisfaite;
Mais tiens si bien la bride à mes ardens désirs.
Que, sans en ressentir ni douleur ni faiblesse,
Jusque dans l'extrême vieillesse
Je prenne part à tes plaisirs.

Je ne saurais louer le philosophe Aëtas, qui ne baisa sa femme que trois fois pendant son mariage, bien qu'il lui fit un garçon chaque fois. Pour Xénocrate, qui parut plutôt une pierre qu'un homme auprès de la courtisane Phryné, on doit croire que ce fut un effet de la continence qu'il devait à l'étude de la philosophie, plutôt que le défaut du mouvement de ses parties naturelles.

Le tempérament, l'âge, le climat, la saison, et la façon de vivre, règlent toutes les caresses que nous faisons aux femmes. Un homme de vingt-cinq ans, qui est d'une complexion chaude, rempli de sang et d'esprit, qui habite les plaines fertiles de Barbarie, qui est l'un des plus aisés de ces contrées-là, baisera plutôt cinq fois une

femme pendant une nuit du mois d'avril, qu'un autre de quarante ans, qui est d'un tempérament froid, et demeure dans les montagnes stériles de la Suède, et qui avec cela a de la peine à vivre, n'en connaîtra une autre deux fois pendant une nuit du mois de janvier.

Les femmes n'ont pas leurs voluptés bornées comme nous les avons; autrement les nobles de Lithuanie ne permettraient pas aux leurs, comme ils le font, d'avoir des aides dans leur mariage. En effet, les femmes ne se sentent pas épuisées quand même elles souffriraient longtemps de suite les attaques amoureuses d'une multitude d'hommes : témoin l'impudique Messaline et l'infâme Cléopâtre. La première ayant pris le nom de Lycisca, fameuse courtisane de Rome, surpassa de vingt-cinq coups en moins de vingt-quatre heures, dans un lieu public, la courtisane que l'on estimait la plus brave en amour; et après cela elle avoua qu'elle n'était pas encore tout-à-fait assouvie. L'autre, si nous en voulions croire la lettre de Marc-Antoine, l'un de ses amans, souffrit pendant une nuit les efforts amoureux de cent six hommes, sans témoigner d'en être fatiguée.

ARTICLE III.

Si l'on doit prendre des remèdes pour dompter son humeur amoureuse, ou pour s'exciter avec une femme.

Il n'y a rien qui soit plus capable de troubler notre tempérament, que si nous changeons tout

d'un coup et à contre-temps notre façon de vivre. L'air, le manger, le boire et les autres choses que nous appelons *naturelles*, peuvent beaucoup sur nous, et ce sont principalement des causes auxquelles nous devons tout le bonheur ou le malheur de notre vie, selon la manière dont nous en usons.

C'est un axiome dans la médecine qu'Hippocrate a remarqué le premier, que le changement qui se fait en nous avec précipitation nous cause toujours des maladies, à moins que nous ne soyons assez forts pour nous y opposer. Si l'on veut, par exemple, corriger le tempérament trop chaud et trop sec d'un homme amoureux, on doit y procéder avec tant de lenteur et de prudence, qu'il ne s'aperçoive presque pas lui-même de l'action des remèdes qui le rafraîchissent et qui l'humectent : autrement on le jetterait dans une intempérie contraire qui le rendrait malade.

ARTICLE IV.

Des remèdes qui domptent le tempérament amoureux.

Les hommes qui, dans la fleur de leur âge, jouissent d'une parfaite santé, et qui sont d'un tempérament chaud et humide, ont beaucoup plus de semence que ceux qui sont d'un tempérament chaud et sec; mais cependant ceux-ci sont les plus lascifs, ainsi que nous l'avons dit ailleurs. Si ces derniers n'ont pas tant de semence,

elle est du moins plus âpre, plus chatouillante, et plus pleine d'esprits et de vents : c'est ce qui les rend hardis et amoureux, au lieu que les premiers sont simples et débonnaires.

En quelque lieu que vive un homme lascif, il est toujours embarrassé de son tempérament amoureux. La vertu ne peut rien où l'amour agit naturellement, et la religion même a trop peu de pouvoir sur son ame pour retenir ses premiers mouvemens, et pour vaincre sa complexion qui lui fournit à toute heure des objets amoureux, dont son imagination est échauffée.

Dans le chagrin où il est, il cherche partout les remèdes qui puissent dompter sa passion. Celui que la nature lui présente pour éteindre son feu lui plairait plus que tous les autres, s'il était permis; mais il a de certaines considérations pour ne le pas prendre. Cependant tous les autres remèdes dont on peut user par dedans ou par dehors, sont tous en quelque façon inutiles ou dangereux pour lui. Leur fraîcheur éteint presque notre chaleur naturelle, leur astriction épaissit trop nos esprits, et l'un et l'autre détruisent presque notre mémoire et font tort à notre jugement. C'est ce qui a fait dire à plusieurs médecins qu'il ne fallait pas tout à-fait s'opposer à la violence de l'amour, et qui inspira l'oracle d'Apollon delphique, que Diogène interrogea pour son fils amoureux : Qu'on se gardât bien d'arrêter la violence de cette passion, si l'on voulait conserver la vie des hommes. En effet, si l'on s'opiniâtre à détruire notre humeur amoureuse, on détruit en même temps notre tempérament,

et par là on nous cause des maladies dont souvent nous ne guérissons jamais.

Cependant, si notre passion est si forte qu'elle nous apporte quelques incommodités fâcheuses, et que même elle nous en fasse appréhender d'autres qui ne le sont pas moins, nous pouvons alors nous servir des remèdes que les médecins nous proposent sur ce sujet, mais avec une telle modération, que nous ne fassions rien dont nous ayons lieu ensuite de nous repentir.

L'expérience nous apprend que l'air froid, les alimens qui font peu de sang et d'esprits, le jeûne, l'eau en boisson, l'application à l'étude, le travail et les veilles, sont des remèdes propres à combattre un amour déréglé. De plus, éviter la compagnie de la personne que l'on aime éperdument, se lier d'amitié avec une autre, fuir la nudité dans les portraits et dans les statues, ne lire jamais de livres qui nous excitent à l'amour, et ne point regarder d'animaux qui se caressent, sont encore de puissans moyens pour corriger cette passion : car le grand secret pour vaincre ici et pour remporter la victoire, c'est de ne point combattre ou de ne combattre qu'en fuyant.

Mais tous ces remèdes sont peu de chose pour un homme qui aime passionnément, et qui d'ailleurs est d'une telle complexion qu'il aimerait quand même il ne voudrait pas aimer. Il faut quelque autre remède qui fasse plus d'impression sur lui-même, et qui lui arrache par force, pour parler ainsi, l'amour déréglé dont son imagination est blessée.

Je ne m'arrêterai point ici à décrire tous les remèdes que nos médecins emploient à combattre cette passion. Je proposerai seulement ceux qui ont le plus de force à la détruire, ou plutôt à la diminuer. Mais, avant que de les proposer, il me semble que l'on doit savoir que tous les tempéraments ne sont pas égaux, et qu'il y a des remèdes qui diminuent le sang, les esprits et la semence, en émoussent la pointe dans les uns, et qui cependant en d'autres en produisent abondamment.

Ce que j'avance serait difficile à croire, si l'expérience, par laquelle nous savons presque tout ce que nous savons, ne nous en instruisait. La laitue et la chicorée, par exemple, s'opposent presque dans tous les hommes à la génération de la semence; mais je sais certainement que, dans quelques-uns, principalement s'ils en mangent le soir, elles en engendrent une telle abondance, qu'ils se polluent la nuit en dormant. La même expérience nous apprend encore que le poivre et le gingembre diminuent la semence, et dissipent les vents qui sont nécessaires à l'action de l'amour; cependant il y en a d'autres qui sont beaucoup plus amoureux qu'auparavant, quand ils en ont usé.

La raison de ces effets si différens n'est fondée que sur la variété des complexions des hommes. La laitue, qui nous rend pour l'ordinaire lâches en amour, par l'aveu de toute l'antiquité, rend ceux-ci plus amoureux en tempérant leur chaleur et leur sécheresse excessive par sa froideur et par son humidité. Leurs parties natu-

relles, étant ainsi tempérées, acquièrent ensuite un tempérament égal, qui est la cause de la vigueur de toutes ces parties-là. Le poivre, au contraire, dissipant les humeurs superflues de ces autres, échauffe et dessèche leurs parties génitales, qui sont naturellement froides et humides, et leur procurant ainsi un tempérament égal, il augmente leur force, qui est ensuite la cause d'une coction plus avantageuse, ou, pour parler avec le savant Daniel Tauvry, docteur en médecine, qui me cite dans cet endroit de son livre *Des Médicamens*, les remèdes qui augmentent la semence sont presque tous remplis de parties huileuses et volatiles : si bien que les froids et les chauds, agissent différemment sur diverses complexions, causent une abondance de semence et de pollutions nocturnes dans les hommes; car les premiers calment le mouvement du sang, et tempèrent les parties de la génération; les autres, qui trouvent le sang en quelque espèce de repos, lui donnent du mouvement, et ainsi procurent aux parties de la génération une filtration abondante de semence dans les uns et dans les autres.

C'est encore par la même expérience que nous savons qu'il y a des remèdes chauds ou froids, que les uns et les autres dissipent ou étouffent notre feu, et s'opposent à notre concupiscence. Nous en prenons par la bouche, et nous nous en appliquons par dehors, afin d'éteindre de toutes parts cet amour déréglé qui nous cause tous les jours tant de desordres.

Je ne dirai rien ici des teintures rafraîchis-

santes, des lames de plomb que l'on s'applique sur les reins, des roses blanches dont on parsème son lit, de la mandragore, des groseilles, rouges, du citron aigre, et de tous les autres remèdes qui s'opposent à la génération de la semence, en nous rafraîchissant, et en nous desséchant beaucoup. Je dirai seulement quelque chose de ceux qui ont le plus de force à éteindre notre feu et à détruire notre semence.

Le lis d'étang blanc, que quelques-uns appellent *volet*, et que nos apothicaires nomment *nénuphar*, aussi bien que les Arabes, a une qualité si particulière pour combattre nos desirs amoureux, qu'au rapport de Pline, son usage pendant douze jours consécutifs empêche la génération de la semence; et si nous en usons pendant quarante jours, nous ne sentirons plus les aiguillons de l'amour. Sa sécheresse, jointe à la froideur de cette plante, est si active qu'elle dessèche et rafraîchit toutes nos parties : sans que d'ailleurs nous en ressentions aucune incommodité. C'est par cette qualité, si nous en croyons Galien, qu'elle entretient notre voix et nourrit notre corps et que, s'opposant à la génération de la semence, elle empêche la dissipation des esprits qui se pourrait faire par les mouvemens de l'amour.

On en use diversement : tantôt l'on en fait une décoction, du sirop, de la conserve, de l'eau distillée au bain-marie, et tantôt l'on en compose un liniment.

Bien que nous n'ayons pas la ciguë des Athéniens, qui est d'un vert obscur et d'une puan-

teur insupportable, cependant la notre ne laisse pas de nous incommoder par sa froideur quand nous la mangeons : témoin François Trapelinus, précepteur de Pomponace, qui, en ayant mangé dans un souper, fut troublé bientôt après ; témoin encore le chevalier Nazarinus Bassanus, qui, en ayant aussi mangé en guise de racines de persil, en devint aussitôt insensé.

Nous savons pourtant, sur le rapport de Scaliger et d'Anguilara, que les Piémontais en coupent le germe quand elle pousse au printemps, et qu'ils en mêlent dans des salades, et que quelques pauvres d'Italie s'en servent encore aujourd'hui avec du pain, en forme d'asperges. Jules Scaliger avoue même en avoir mangé, en guise de chervis, sans en avoir été incommodé ; et saint Jérôme nous assure que les prêtres d'Athènes, par l'usage qu'ils faisaient de la ciguë, cessaient de ressentir les mouvemens de la concupiscence. La ciguë n'a donc point de mauvaises qualités, selon la pensée de ces auteurs; et Mercuria n'aurait jamais conseillé aux femmes d'en boire la décoction pour empêcher de tomber dans les excès de l'amour, s'il n'eût été persuadé qu'elle ne produisait point de mauvais effets.

De tout cela on peut conclure qu'il y a des espèces différentes de ciguë, ou que la force des personnes qui en usent résiste plus ou moins à la vertu de cette plante, ou qu'enfin, ce que je croirais plutôt, les unes en prennent peu et les autres beaucoup; car Galien nous apprend que,

si nous en usons avec modération, elle nous rafraîchit et dissipe notre semence : au contraire, si nous en prenons un peu plus, elle nous rend stupides, et enfin elle nous tue si nous en mangeons beaucoup.

Après cela l'on ne doit point être si scrupuleux dans l'usage de notre ciguë, que le sont quelques médecins d'aujourd'hui qui ne veulent pas même que l'on s'en serve par dehors en petite quantité; et l'histoire de Socrate, qui mourut après avoir bu un mélange de ciguë, ne nous doit pas faire craindre d'user de la nôtre avec modération, puisque la boisson de la ciguë des Athéniens était un poison aiguisé avec de l'opium que l'on mettait dans du vin. Cependant nous apprenons de saint Basile, dans sa septième *Homélie*, que non-seulement les prêtres athéniens usaient de leur ciguë, qui est plus ennemie de l'homme que la nôtre, pour dompter leur tempérament amoureux, et pour effacer de leur esprit les idées lascives, mais encore que les femmes incommodées de la fureur de la matrice en étaient entièrement guéries quand elles s'en étaient servies.

De tous les remèdes chauds qui détruisent la semence et qui combattent les vents, il n'y en a point que l'on estime avoir plus de force que le camphre, l'agnus-castus et la rue. Ce sont ces remèdes, à ce que l'on dit, qui causent aux hommes et aux femmes la chasteté et la stérilité même, et qui dissipent tous les fantômes que l'amour peut présenter à leur imagination.

Le camphre cru, que l'on nous apporte de Perse, de la Chine, ou de l'ile de Bornéo, est une espèce de gomme, que quelques médecins pensent être froide et sèche, parce qu'étant mêlé avec quelques remèdes froids, ces remèdes rafraîchissent avec beaucoup plus de force.

Mais d'autres soutiennent le contraire, et croient que le camphre est chaud et sec au second degré, parce qu'il échauffe la langue et l'estomac, qu'il a une odeur pénétrante, qu'il enflamme, et qu'il brûle même dans l'eau. En effet, je n'ai point trouvé de meilleur remède dans les épuisemens que cause l'étude, que de mettre dans la bouche gros de camphre comme la tête d'une épingle : dès qu'il se fond à l'humidité de la bouche, il envoie par tout le corps des esprits qui nous récréent, et tombant ensuite dans notre estomac, il nous échauffe et nous incommode même par sa chaleur si nous en prenons beaucoup.

Quelques médecins pensent que les hommes qui en usent souvent sont pour la plupart stériles, parce qu'ils ont appris qu'il avait la propriété d'éteindre notre feu et la semence même. En effet, la sécheresse est trop considérable pour ne pas dessécher nos humidités, et sa matière trop subtile pour ne pas faire évaporer les parties spiritueuses de notre semence.

Mais cette pensée, quelque apparence qu'elle ait, et l'expérience qu'en fit Scaliger sur une chienne de chasse, n'empêchent pas que nous ne demeurions toujours dans notre sentiment;

savoir, que nous ne croyons pas qu'il puisse éteindre la semence ni empêcher la génération. Car, comme l'opinion n'est point bien établie par l'expérience, et que l'histoire de Jules Scaliger est unique, nous avons lieu de croire qu'il n'est point ennemi de la génération des hommes; ce que je pourrais prouver par moi-même, et par Eachenius, qui nous assure que ceux qui purifient le camphre à Venise et à Amsterdam, sont très-amoureux et très-féconds.

Les femmes athéniennes, qui servaient aux cérémonies que l'on faisait en l'honneur de Cérès, préparaient des lits avec des branches d'agnus-castus, dans le temple consacré à cette déesse. Elles avaient appris par l'usage, que l'odeur des branches de cet arbre combattait les pensées impudiques et les songes amoureux. A leur exemple, quelques moines chrétiens se font encore aujourd'hui des ceintures avec des branches de cet arbre qui se plient comme de l'osier, et ils prétendent par-là s'arracher du cœur tous les désirs que l'amour pourrait y faire naître. En vérité, la semence de cet arbre, que les Italiens appellent *piperella*, et que Séraplon nomme *le poivre des moines*, fait de merveilleux effets pour se conserver dans l'innocence; car si l'on en prend le poids d'un écu d'or, elle empêche la génération de la semence; et, s'il s'en fait encore après en avoir usé, elle la dissipe par sa sécheresse; et puis sa qualité astringente resserre tellement les parties secrètes, qu'après cela elles ne reçoivent presque plus de sang pour en fabriquer de nouvelles. N'est-ce point

pour cela que la statue d'Esculape était faite de bois d'agnus-castus, et qu'aujourd'hui dans la cérémonie du doctorat des médecins, on ceint les reins du nouveau docteur avec une chaîne d'or qui rafraîchit de lui-même, pour lui marquer qu'en exerçant la médecine il doit être pudique et retenu avec les femmes.

La rue sèche produit les mêmes effets. Sa semence, qui est chaude et sèche au troisième degré, aussi bien que celle de l'agnus-castus, dessèche tellement notre semence, qu'il n'en reste presque point pour faire les épanchemens amoureux; et, si l'on en prend de temps en temps le poids d'un écu d'or, l'on se trouve ensuite impuissant auprès d'une femme, quelque effort que l'on puisse faire.

Je ne saurais passer ici sous silence le remède horrible dont se servit Faustine, fille de l'empereur Antoine-le-Débonnaire, pour calmer l'amour dérégié qu'elle portait à un gladiateur. L'empereur, qui l'aimait tendrement, se persuadait qu'elle avait été enchantée, et il croyait qu'il était impossible, sans charmes, qu'une femme abandonnât un mari qui avait de si belles qualités comme en avait Antoine le Philosophe, pour aimer un gladiateur. C'est ce qui l'obligea à envoyer consulter les Chaldéens, qui lui firent réponse que Faustine devait boire du sang de celui qu'elle aimait, et coucher ensuite avec son mari, pour haïr horriblement ce premier homme. En effet, le succès répondit à la promesse; et Antonius Commodus naquit de ses embrassemens, et dans le temps se délecta au

meurtre, comme le meurtre avait été la cause de sa vie.

ARTICLE V.

Des remèdes qui excitent l'homme à embrasser amoureusement une femme.

Je dis encore une fois que je ne prétends point écrire pour des personnes qui ont l'esprit mal tourné, mon dessein n'étant pas d'enseigner les excès de l'amour; ce serait favoriser le vice; et en même temps détruire la santé des hommes.

La matière que je traite est comme un couteau à deux tranchans, qui fait du bien à ceux qui le prennent à propos, et du mal aux autres qui ne savent pas le manier. Si je suis la cause de quelques excès, il ne faut pas m'en imputer le blâme; on doit plutôt blâmer ceux qui se laissent mollement aller au crime, et qui n'ont pas assez de vertu pour se soutenir. La terre n'est pas la cause de notre ivresse, bien qu'elle nous donne tous les ans ses liqueurs agréables; elle n'est pas non plus la cause de notre mort, quoiqu'elle nous présente des herbes vénéneuses.

J'écris donc pour des maris qui sont faibles par des défauts naturels, par l'âge, par des désordres de leur vie passée, ou par quelque longue maladie; qui n'ont pas assez de force pour engendrer ni pour satisfaire leur femme; qui cherchent partout des moyens pour avoir des successeurs légitimes, et qui n'épargnent

ni leur bien ni leur santé même pour y réussir.

Je m'étonne de ce que les casuistes, qui ont écrit tant de bagatelles sur la matière que j'examine dans ce livre, aient oublié cette question importante, et qu'ils ne nous aient point du tout enseigné si c'était un crime de s'exciter, ou pour rendre le devoir à une femme, ou pour engendrer un enfant; car ces deux fins sont, ce me semble, fort raisonnables, au lieu que la volupté ne l'est pas. Quoi qu'il en soit, nous tâcherons d'en parler selon que la nature nous en instruira, et que l'expérience nous donnera des lumières pour connaître les remèdes qui sont les plus propres à nous exciter à l'amour.

La nature à mis dans le cœur de tous les hommes un violent désir d'avoir des enfans pour successeurs, et pour héritiers de leur nom et de leur bien. Je ne vois donc pas de crime à seconder cette inclination si naturelle, pourvu qu'elle se tienne dans de justes bornes. Mais, hormis cela, je ne craindrais point d'imiter un médecin italien qui donna à un vieillard un remède purgatif pour un remède amoureux.

Je ne veux point parler ici de tous les remèdes qui nous excitent à l'amour, et qui produisent beaucoup de matière dans nos parties secrètes, comme sont les jaunes d'œuf, les testicules de coq, les cancres, les chevrettes, les écrevisses, la moelle de bœuf, le vin doux, le lait, et les au res choses qui nourrissent beaucoup. Je ne dirai rien aussi des remèdes qui causent des vents, comme les artichauts, l'ail cuit, l'ippomane, le membre de cerf, ou de taureaux tué au mois de

mai ou d'octobre, les cucubes, etc. Je m'arrêterai seulement à ceux qui ont le plus de force pour encourager un homme à embrasser vigoureusement une femme.

Je dirai donc en peu de mots ce que je pense du petit crocodile, que les Latins appellent *seincus*, et que l'on pourrait nommer *crocodile terrestre*, et que l'on appelle aux Antilles *mabouiha* et *brochet terrestre*, du chervis, du satyrion, du borax, de l'opium, des cantharides, et de l'herbe dont parle Théophraste; mais j'avertirai encore ici ceux qui sont lens dans l'exercice de l'amour, de ne se servir de ces remèdes qu'après avoir inutilement employé les autres moyens naturels et légitimes.

Parce que nous ne connaissons presque point en France le petit crocodile qui se trouve ordinairement en Égypte, et que nous n'en avons l'experience que par le rapport d'autrui, nous nous contenterons de dire que la chair d'autour de ses reins, mise en poudre, et bue dans du vin doux du poids d'un écu d'or, fait des merveilles pour exciter un homme à l'amour : aussi l'a-t-on fait entrer dans la composition qui irrite nos parties secrètes, et qui fait aimer éperdument.

Ce ne sont que les noms différens que chaque nation donne aux plantes, qui nous troublent le plus souvent quand il en faut parler ; plus une plante a de vertus, plus on lui a donné de noms : témoin le chervi, dont les auteurs qui en ont traité ont fait une telle confusion, qu'il faut avouer que les plus éclairés dans la science

des plantes ont bien de la peine aujourd'hui a débrouiller ce que les anciens et les nouveaux herboristes nous en ont voulu dire. Les uns l'ont nommé *génicula*, ou *génicella*, les autres l'ont appelé *fraxinelle*. Avicenne lui a donné le nom de *langue d'oiseau*, Pline, de *langue d'oison*, et les Arabes l'ont désigné par celui de ce calcul. Ce n'est pourtant ni la renouée, ni le seau de Marie de Dioscoride, ni le dictame, ni le frêne, ni enfin l'ornithogalon des anciens, parce que tous ces noms marquent ces plantes particulières et différentes.

Ce que nous appelons *chervis*, et qui est aujourd'hui en France assez connu par ce nom-là, a tant de vertu pour exciter les hommes à aimer, que Tibère, l'un des plus lascifs de tous les empereurs, si nous en croyons l'historien, en faisait venir tous les ans d'Allemagne pour s'exciter avec ses femmes. En effet, tous les médecins demeurent d'accord de ses qualités, et disent qu'il engendre beaucoup de vents et de semence aussi bien que l'artichaut: ce qui oblige encore aujourd'hui les femmes suédoises, au rapport des matelots qui viennent du septentrion, d'en donner à leurs maris quand elles les trouvent trop lâches à l'action de l'amour.

Le satyrion est une plante dont on fait plusieurs choses, et dont on peut user indifféremment pour les effets que nous en espérons, sa racine représente ordinairement deux testicules de chien : la bulbe basse est succulente et dure, et la haute toute flétrie et mollette comme étant la plus vieille. C'est cette première racine que

l'on doit toujours prendre quand on en a besoin. Cependant le satyrion, qui n'a qu'une seule racine bulbeuse, doit être préféré aux autres, selon le sentiment de plusieurs médecins. Mais quoi qu'il en soit, les bulbes de toutes ces plantes font beaucoup de semence, engendrent beaucoup de vents, si on les fait cuire sous la cendre comme les truffes, et si on les mêle ensuite avec du beurre frais, du lait et du girofle en poudre, ou qu'on les fasse confire en sucre, comme l'on en vend aujourd'hui chez les droguistes de Paris. Ces racines, par leur humidité superflue, enflant nos parties naturelles, nous rendent semblables à des satyres, d'où cette plante a pris son nom. On lui attribue tant de vertu, qu'il y en a qui pensent que, pour s'exciter puissamment à l'amour, il ne faut qu'en tenir dans les deux mains pendant l'action même.

C'est cette racine qui a donné le nom à ce fameux mélange que les médecins ont nommé *diasatyrion*. Si l'on en prend le matin et le soir, la pesanteur d'un demi-écu d'or avec du vin doux, ou du lait de vache, pendant sept ou huit jours, ils assurent que les vieillards reprendront la vigueur de leurs jeunes ans, pour satisfaire leur femme et pour se faire des successeurs. On débite une boisson gluante dans les cabarets de Perse, dont la base est une espèce de satyrion, qui est fort commun dans ce royaume-là. Elle échauffe beaucoup; aussi la boit-on chaude comme le café. C'est pour cela que les Perses en usent plutôt pendant l'hiver que durant l'été, principalement dans les villes septentrionales de

ce pays-là. Ils l'appellent *scna-eb-rhaleb*, c'est-à-dire, sirop de renard, parce que le satyrion a ses bulbes semblables aux testicules de cet animal. Quelques-uns ont cru que c'était l'herbe amoureuse de Théophraste, ce que nous examinerons ci-après.

Le borax raffiné est du nombre de ces remèdes qui excitent puissamment à l'amour. Il est une espèce de sel dont usent aujourd'hui nos orfèvres pour faire fondre plus aisément l'or qu'ils mettent en œuvre. Il pénètre toutes les parties de notre corps, il en ouvre tous les vaisseaux, et, par la ténuité de sa substance, il conduit aux parties génitales tout ce qui est capable en nous de servir de matière à la semence. Il a tant de vertu, ainsi que l'expérience me l'a souvent fait connaître, que, si l'on en donne à une femme qui ne peut accoucher, un ou deux scrupules, dans quelque liqueur convenable, l'on en verra bientôt des effets surprenans. Il se porte d'abord aux parties naturelles, et y produit tout ce que l'on peut attendre d'un remède qui a été tenu fort long-temps pour un secret.

On ne doit pas craindre d'en user par la bouche. L'usage n'en est point dangereux ; et, si quelques médecins ont écrit qu'il était un poison, ils ont confondu le chrysocolle des Grecs avec le banrach des Arabes : l'un et l'autre servent à faire fondre l'or plus aisément. C'est ainsi que les mêmes effets des drogues, et que la différence de noms que l'on impose aux choses, ont souvent trompé les hommes les plus doctes et les plus éclairés.

Si Fallope, le Lobel, Rodriguez à Castro et Mercuriel s'en sont heureusement servis dans les maladies des femmes, nous ne devons point en avoir de l'horreur ; et si ce dernier médecin nous assure qu'il agit si puissamment pour les parties naturelles de l'un et de l'autre sexe, qu'il jette même les hommes dans le priapisme, si l'on en use avec excès, nous pouvons hardiment nous en servir avec modération.

Peut-être me blâmera-t-on de ce que je place ici avec les remèdes qui excitent à l'amour l'opium, que toute l'antiquité a cru être froid au quatrième degré, et tuer les hommes par l'excès de cette qualité. Bien loin, dira-t-on, de nous enflammer auprès d'une femme, il nous cause le sommeil et nous rend stupides, au lieu de nous rendre amoureux; mais si nous faisons réflexion qu'il est amer et âpre à la bouche, qu'il s'enflamme au feu, et que les Orientaux en usent pour être vaillans à la guerre et auprès des femmes, nous serons sans doute d'un autre sentiment.

Quand l'empereur des Turcs lève une armée, les soldats se garnissent d'opium, qu'ils appellent *amsiam* ou *assion*, pour s'en servir, comme nos matelots, de tabac, si nous en croyons Bellon. Une petite dose prise par la bouche excite des vapeurs qui montent au cerveau, trouble bénignement l'imagination, comme fait le vin; mais une dose excessive fait entièrement évaporer notre chaleur naturelle, et dissipe tout-à-fait nos esprits, comme le safran, si sous en prenons beaucoup.

Les Orientaux, qui aiment naturellement l'excès de l'amour, ont l'imagination incessamment embarrassée d'objets lascifs ; et lorsqu'ils ont pris un peu d'opium, auquel ils sont accoutumés, elle s'échauffe alors, et se trouble plus qu'auparavant : et comme ils ressentent des démangeaisons et des chatouillemens par tout le corps, et principalement a leurs parties naturelles, je ne m'étonne pas s'ils sont étourdis à la guerre, et si lascifs avec les femmes.

C'est un poison pour nous qui n'y sommes point accoutumés, à moins que nous ne soyons aussi sains et aussi robustes que l'était M. Charas, quand il en prit douze grains. Pour moi, j'ai de la peine à en donner deux ou trois grains de cru à mes malades les plus vigoureux, me souvenant toujours des funestes effets que j'ai vus arriver par les mauvais usages de ce remède, et des préceptes que nous donne Zuinguerus sur cette drogue.

Je ne m'étonne pas si les Turcs et les autres Orientaux ont une inclination si déréglée a prendre de l'opium pour jouir d'une volupte indicible. Pour moi qui ai éprouvé les vertus de cette drogue dans une maladie presque désespérée, en 1688, je dirai sincèrement ce que j'en ai ressenti. Tous les remèdes m'étaient alors inutiles dans les vomissemens excessifs, et dans le fâcheux cours de ventre que je ressentais.

Je crus qu'il n'y avait point au monde d'autre moyen de me sauver, que de prendre deux grains d'extrait simple d'opium. Je ne l'eus pas

plutôt pris, que je me sentis guéri comme par miracle, et que, pendant un jour entier, je ressentis des plaisirs que je ne saurais exprimer. Une petite vapeur douce et chatouillante coulait insensiblement, comme je le pense, par les nerfs et par les membranes externes de mon corps. Cette vapeur me causait une volupté excessive; car, depuis la nuque du cou et les épaules jusqu'au croupion, je sentais un chatouillement qui me causait un plaisir parfait; puis cette vapeur agréable était portée aux pieds et aux genoux, où je ressentais encore, principalement autour de la rotule, des chatouillemens inexplicables. Ce plaisir se fit ressentir plusieurs fois en sommeillant pendant ce jour-là; si bien que je ne fus pas marri d'avoir été malade, pour avoir ressenti des plaisirs qui sont une ombre de ceux du ciel, et une image d'une félicité bien imaginée. Je ne m'étonne donc pas si les Levantins sont si friands d'opium, puisqu'il cause tant de plaisir à ceux qui en usent.

Les mouches cantharides ont tant de pouvoir sur la vessie, et sur les parties génitales de l'un et de l'autre sexe, que, si l'on en prend deux ou trois grains, l'on en ressent de telles ardeurs, que l'on est ensuite malade: témoin ce qui arriva, ces années passées, à un de mes amis qui vit encore. Son rival étant au désespoir de ce qu'il épousait sa maîtresse, s'avisa de mettre des cantharides dans un pâté de poires, qu'il lui fit présenter le soir des noces. La nuit étant venue, le marié caressa tellement sa femme,

qu'elle en fut incommodée; mais ces délices se changèrent bientôt en tristesse, lorsque cet homme, sur le minuit, se sentant extrêmement échauffé, avec une grande difficulté d'uriner, s'aperçut qu'il faisait du sang par la verge. La peur lui augmenta le mal, qui fut accompagné de quelques faiblesses. On le traita avec tout le soin possible, et l'on appliqua à son mal des remèdes qui le guérirent avec beaucoup de peine.

L'herbe qu'Androphile, roi des Indes, envoya au roi Antiochus, était l'herbe de *Théophraste*, fort efficace pour exciter les hommes à embrasser amoureusement les femmes, et en cela surpassait toutes les vertus des autres plantes. S'il en faut croire l'Indien qui en était porteur, il assurait qu'elle lui avait donné de la vigueur pour soixante-dix embrassemens; mais il avouait aussi qu'aux derniers effets, ce qu'il rendait n'était plus de la semence.

Nous savons, par ceux qui ont voyagé dans les Indes, que les Indiens sont beaucoup plus lascifs que nous ne le sommes, et que l'une de leurs principales occupations est de prendre avec les femmes les plaisirs que l'amour leur présente. Parce qu'ils se plaisent à cet exercice amoureux, ils ont trouvé des remèdes pour s'y exciter davantage. Ils usent ordinairement de bétel, d'areca ou de banghé, qu'ils prennent quelquefois seuls, et qu'ils mêlent souvent les uns avec les autres, ou avec un peu de chaux de coquille.

L'herbe dont parle Théophraste est, sans

doute, l'une de ces trois choses; et si je suis un bon devin, je choisirais plutôt le banghé que les deux autres, fondé sur cette conjecture, que le banghé, au rapport de Crusius, a des qualités semblables a celles du maslach, meslack, ou measlack des Turcs, qui n'est autre chose que l'ansiam des Orientaux, selon la pensée de Bauhin. Si l'ansiam rend les hommes plus alègres et plus lascifs, ainsi que nous l'avons rapporté ci-dessus, le banghé ne produira pas de moindres effets, si nous en croyons ceux qui en ont usé; c'est-à-dire, qu'il nous rendra ardent à caresser les femmes, et nous causera, en dormant, d'agréables rêveries, si l'on s'en sert en petite quantité. Mais, si l'or en prend beaucoup, l'on en devient insensé; témoin les femmes indiennes, qui, voulant témoigner l'affection qu'elles portaient à leurs maris, pendant leur vie, prennent beaucoup de banghé, qu'elles mêlent avec du sefane, et se jettent ainsi, tout insensées, dans le feu où l'on fait brûler le corps de leurs maris défunts.

Cette conjecture m'en fait naître deux autres : l'une, que le banghé des Orientaux est le benjoin des Egyptiens, que Césalpine dit avoir la semence dure et semblable à celle d'un petit cochon; l'autre, que c'est l'herbe que nous appelons stramonium, ou *pomme épineuse*, qui est une espèce de *solanum*, ou plutôt que nous nommons *chanvre*, de la semence de laquelle on fait commerce dans l'Orient, comme dans l'Occident le tabac.

Ces conjectures sont appuyées sur le rapport

d'un honnête homme qui a passé quelques années dans les Indes, et qui m'a dit que les Orientaux usaient d'une petite semence qui les rendait comme insensés auprès des femmes, et il me l'a dépeinte semblable à celle du *stramonium*; à quoi se rapporte fort bien ce qu'avait appris Hoffman du médecin Ratzemback, qui lui avait dit que les Turcs avaient, dans une forteresse qui fut prise par les chrétiens en l'an 1595, une grande quantité de semence.

D'ailleurs le stramonium, que les Turcs appellent *tatoula* ou *datoula*, produit des effets semblables à ceux du banghé; car, si l'on donne un peu de sa semence avec du vin aux personnes qui y sont accoutumées, il les rend joyeuses, et remplit leur imagination d'objets qui ne sont point désagréables; et parce que la plus grande passion des Orientaux est celle qu'ils ont pour les femmes, il ne faut pas s'étonner si, ayant l'esprit un peu troublé par la vertu de cette plante, ils ont en dormant d'agréables rêveries, qu'en veillant même ils se sentent extrêmement émus auprès des femmes.

Mais il ne faut pas trop s'y jouer; car si ceux qui y sont le plus accoutumés en prennent la pesanteur de deux écus d'or, ils en deviennent insensés pendant trois jours; si la dose est un peu plus forte, ils en meurent; et une demi-once tue le plus robuste de tous les hommes.

Ces conjectures que j'avais faites autrefois n'étaient pas, ce me semble, mal fondées; cependant j'ai appris depuis, de bonne part, que le banghé des Orientaux était une herbe et une

composition qu'ils appellent *banghé*; l'une et l'autre, au moins les Perses et les Levantins, les nomment ainsi. Les barbares de Madagascar et des îles adjacentes les plus voisines de l'Afrique, les appellent *ateth mangha*; les Égyptiens, *asis*, *assis* ou *axis*, et les Turcs, *azarath*: or, l'assis des Égyptiens ne signifie que de l'herbe par excellence, que je crois être notre chanvre. Puis, examinant le banghé des Asiatiques et le benjoin des Égyptiens, je trouve qu'ils sont le mangha des Africains, à quelques lettres près: ainsi on peut conclure que l'herbe lascive dont Théophraste fait mention, est plutôt le chanvre que toute autre chose, puisqu'elle a une odeur vineuse, qu'elle cause l'ivresse, et qu'elle trouble l'imagination. J'en dis de même de la composition que l'on en fait, comme je l'ai écrit fort au long dans mon livre *De la boisson des peuples.* Ainsi, il ne faut pas croire que ce soit ni le satyrion, ni le stramonium, comme je l'ai dit, ni le surnag des Africains, qui est peut-être notre satyrion, ni enfin les ginzeng des Chinois et des Tartares.

J'avoue que les Européens ne ressentent pas les mêmes effets de l'usage de ces narcotiques, que font les Asiatiques et les Africains. La coutume fait que ces drogues produisent des effets différens dans ceux qui en usent, et nous n'observons chez nous que la tranquillité de l'ame, le désir de la démangeaison du corps, au lieu des égaremens amoureux qui se remarquent chez les autres. Si tous ces remèdes sont assaisonnés avec de l'ambre ou du musc, ils seront

beaucoup plus efficaces, et exciteront davantage à l'amour, l'expérience nous montrant que ces deux parfums portent les humeurs aux parties naturelles qui en sont chatouillées. Je ne parlerai point ici de la chair de lion, parce que l'expérience a fait connaître qu'elle était ennemie des hommes; car un médecin en ayant donné trois gros à Aliso Vanicus pour l'exciter à aimer, il le tua au lieu de le guérir.

Les remèdes que l'on prend par la bouche ne sont pas les seuls qui excitent les hommes à embrasser amoureusement les femmes. Ceux que l'on applique par dehors y contribuent beaucoup, et l'on en forme des linimens pour en oindre les reins et les parties naturelles. Ces linimens se font avec du miel, du storax liquide, de l'huile de fourmi volante, du beurre frais ou de la graisse d'oie sauvage; on y ajoute un peu d'euphorbe, de pied d'alexandre, de gingembre, ou du poivre, pour faire pénétrer les remèdes, et l'on y mêle quelques grains d'ambre gris, de musc ou de civette pour le parfumer.

On peut encore appliquer des remèdes sur les testicules des hommes lents, pour les exciter à aimer. Comme ces parties sont la seconde source de la chaleur, selon le sentiment de Galien, ils la communiquent aussi à tout le corps; car, outre la force d'engendrer, ils fabriquent encore une humeur spiritueuse qui nous rend robustes, hardis et courageux. Pour cela, on peut prendre de la poudre de cannelle, de girofle, de gingembre et de rose, avec de la thériaque, de la mie de pain et du vin rouge.

Mais cet homme dont nous avons parlé ailleurs, après Célius Rodiginus, se servait d'un plaisant remède pour s'exciter avec une femme. Il se faisait bien fouetter dans l'action; et si quelquefois par respect ou par pitié, on le fouettait avec plus de modération, il se mettait en colère contre celui qui l'épargnait : si bien qu'il n'était jamais plus content que lorsque la douleur l'obligeait à satisfaire sa passion déréglée.

CHAPITRE VI.

Si l'homme prend plus de plaisir que la femme lorsqu'ils se caressent.

Il n'y a point de plaisir ni plus prompt, ni plus grand que celui de l'amour; il réjouit dans un instant tout notre corps, et ravit de joie toute notre ame. Nous n'avons besoin ni d'industrie, ni de maître pour nous apprendre à aimer. La nature nous a imprimé dans le cœur je ne sais quoi d'amoureux, qu'elle cultive peu à peu à mesure que nous croissons; et quand elle nous incite à caresser une femme, je ne saurais dire en combien de manières elle nous fait naître des contentemens. Les approches de l'amour sont aussi délicieuses que la jouissance même. Le plaisir est extrême quand nous y pensons par avance, et le souvenir en est agréable La dou-

leur que nous souffrons à aimer nous plaît autant que le plaisir même; enfin, toutes les passions de l'ame sont, pour ainsi dire, les esclaves de cette passion amoureuse.

Le sentiment vif et indicible que nous avons dans les plaisirs du mariage, nous fait connaître celui qui en est l'auteur, et je me persuade que Dieu a voulu nous en faire connaître l'excès et la grandeur, pour nous indiquer ceux que nous devons espérer à l'avenir. Je n'aurais osé avancer cette pensée, si saint Augustin ne me l'avait fournie dans son liv. 14 *de la Cité de Dieu,* chap. 17, et je ne m'étonne pas, poursuit-il, si les plaisirs que nous prenons avec les femmes sont si excessifs, s'ils surpassent tous ceux que les hommes peuvent ressentir, et s'ils nous touchent si vivement au-dedans et au-dehors, puisque notre ame et notre corps en sont si puissamment émus. La nature ne nous a pas permis d'éviter ces voluptés, quelque saints que nous soyons, quand, dans le mariage, nous voulons nous appliquer à faire des enfans.

Si la nature n'avait mis des délices extrêmes dans l'action de l'amour, je ne saurais croire qu'un homme d'esprit pût se plaire à se repentir si souvent; mais les idées trompeuses de l'amour sont si engageantes, qu'il est comme impossible de s'en garantir: et il faut que le plaisir que l'on prend avec les femmes soit bien grand, puisque, selon le sentiment de la plupart des théologiens, les diables en sont si friands.

L'expérience de tous les jours nous fait voir que les plaisirs du mariage ne nous rendent pas

heureux; au contraire, il y a peu de personnes qui ne se repentent après les avoir pris, comme nous venons de le dire. Il faut faire peu de réflexions sur les attraits de l'amour, dont la nature nous a charmés, pour connaître que ce n'est pas où il faut nous arrêter: si bien que, pour parler juste, il ne faut aimer les plaisirs du mariage que pour la génération et peut-être pour être chaste, et pour obéir aux ordres de Dieu, qui veut garnir le ciel de bienheureux, dont nous sommes les organes et les instrumens. Les hommes charnels n'entendent point ce langage, il n'y a que les spirituels qui le goûtent; car ceux qui croient que le bien de l'homme dans le mariage est dans la chair, et que le mal est ce qui les détourne des plaisirs, que ceux-là s'en soûlent, et qu'ils y meurent. Mais ceux qui n'ont en vue que d'obéir à Dieu et satisfaire à ses commandemens, qui ont une femme comme s'ils n'en avaient point, ainsi que parle saint Paul, et qui ont pour ennemis ceux qui les empêchent de faire leur devoir, que ces personnes-là se consolent en notre Seigneur!

Que si nous considérons le mariage avec toutes ses suites, en qualité d'hommes charnels, nous n'y trouverons que des malheurs et des imperfections; mais si nous l'examinons en qualité de chrétiens, nous verrons que c'est l'ouvrage de Dieu, que Jésus-Christ a perfectionné par sa grâce, que nous avons perdu par notre corruption. Si nous ne nous servons du moyen de Jésus-Christ, tous nos plaisirs, quelque licites qu'ils puissent être, ne seront que des malheurs

et des disgrâces. Le mariage sans Jésus-Christ est abominable; avec Jésus-Christ, il est aimable et saint, puisqu'il l'a sanctifié avec tout ce qui en dépend.

J'avoue que nous ne saurions empêcher que l'amour ne se fasse partout ressentir, et que les hommes les plus retirés qui habitent les grottes et les déserts ne sauraient éviter ses atteintes. Il les touche aussi bien que nous, et cette passion se fait connaître dans les forêts les plus affreuses, aussi bien que dans les villes les plus peuplées.

La volupté du corps consiste à ne ressentir aucune douleur. Celle de l'esprit réside dans la joie intérieure de n'être point esclave de ses passions; mais les plaisirs que nous prenons dans le mariage sont quelque chose de divin s'ils ne passent pas les bornes de la raison. C'est ce qui obligea les anciens à établir une Vénus honnête et modeste qui veillait aux actions licites des femmes mariées, et c'est cette même volupté que la nature a donnée comme des attraits pour la perpétuité de notre espèce.

Ce n'est point un crime que de prendre des plaisirs amoureux avec sa femme, si nous en voulons croire saint Bonaventure et Salome, le plus sage et le plus heureux des hommes, qui a le mieux parlé des plaisirs de l'amour, par l'expérience qu'il en avait faite; et on ne doit point se persuader que la nature ait joint les plaisirs à la conjonction des sexes pour nous en faire des crimes.

De ces trois sortes de voluptés, savoir, du

corps, de l'esprit et de l'amour, la dernière est sans doute la plus forte et la plus grande; notre corps et notre ame se fondent de joie, pour ainsi dire, lorsque nous nous perpétuons : et ces deux parties de nous-mêmes ressentent tant de contentement, qu'on ne les a pu encore bien exprimer jusqu'à cette heure.

Si l'amour cause des égaremens et nous fait perdre l'esprit, c'est une preuve de la violence de ses voluptés. Notre siècle nous fournit assez d'exemples malheureux, sans en aller chercher dans les siècles passés, pour nous apprendre cette vérité. La chambre de justice que notre grand monarque a depuis peu établie contre les empoisonneurs, nous marque assez, par les arrêts qu'elle donne, jusqu'où peuvent aller les emportemens de l'amour. Si ces voluptés n'étaient pas si charmantes, et qu'elles n'eussent pas tant d'empire sur notre esprit, nous n'en verrions pas tous les jours tant de funestes effets, et jamais Viturio et Ferrière n'auraient perdu la vie, en voulant la donner à un autre, si l'amour ne les avait charmés.

L'homme et la femme goûtent tous deux des plaisirs extrêmes quand ils se caressent, et j'aurais peine à dire lequel des deux en reçoit le plus. Cependant si l'on peut découvrir celui qui a les parties de la génération plus sensibles et plus entortillées, qui engendre plus de vents, qui a l'imagination plus forte et le sang plus chaud et plus mobile, je me persuade que la question sera aisée à décider.

On ne doute pas que nos parties secrètes ne

soient pas beaucoup plus sensibles que celles des femmes; elles sont toutes nerveuses, ou pour mieux dire, elles ne sont que de nerf : au lieu que les parties des femmes sont charnues, et par conséquent moins sensibles que les nôtres. Si, entre toutes les parties de notre corps, les nerfs ressentent une plus vive douleur quand on les touche, ils recevront aussi une plus grande volupté. D'ailleurs, nos vaisseaux spermatiques par ou passe la semence, sont extrêmement entortillés, et nos testicules ne sont, à proprement parler, qu'un tissu de nerfs ou de vaisseaux pliés les uns sur les autres. Si l'on pouvait développer nos vaisseaux spermatiques, et qu'ensuite on les mesurât, je ne mentirais point en disant qu'ils sont plus longs huit ou dix fois que nous ne sommes hauts, au lieu que ceux des femmes ne sont pas plus longs que le doigt.

Si les vents sont nécessaires pour les plaisirs de l'amour, ainsi que nous l'avons prouvé ailleurs, nous avancerons que les hommes n'étant pas si réglés dans leur façon de vivre que les femmes, ils engendrent aussi beaucoup plus de vents et d'esprits flatueux.

Nous avons encore l'esprit plus ferme, l'imagination plus ferme que les femmes, les filets de notre cerveau sont plus tendus et plus durs; et quand nous aimons, nous aimons plus fortement et plus voluptueusement. Les femmes au contraire ont l'esprit plus inconstant et l'imagination plus faible. Les fibres de leur cerveau sont plus mollettes et plus flexibles, et, bien qu'elles paraissent quelquefois aimer plus ar-

demment, elles ne ressentent pas pour cela plus de volupté que nous dans les caresses amoureuses.

Enfin notre sang est plus chaud et plus âpre que le leur, il s'agite avec plus de force : et il s'est vu des hommes trembler de froid à l'approche d'une femme qu'ils voulaient embrasser, le cœur et le cerveau se défaisant alors de la plus grande partie de leur chaleur et de leurs esprits pour les envoyer avec précipitation aux parties naturelles.

Nous sommes navrés de joie quand la semence tout enflée d'esprits se fait passage au travers de nos vaisseaux entortillés. Les vapeurs chaudes et chatouillantes qui s'en élèvent, et le mouvement précipité des esprits qui pénétrent nos membranes, ne contribuent pas peu à nos voluptés excessives.

Bien que les femmes soient vivement touchées des plaisirs de l'amour quand nous les embrassons, je ne saurais croire que leur volupté y soit plus grande : leur semence est plus liquide et moins chaude ; elle n'est pas remplie de tant d'esprit, et ne se darde pas si promptement que la nôtre.

Quoi qu'il en soit, on pourrait dire que la question demeure toujours indécise, et que l'on ne saurait la décider, si l'on ne prend pour juge Tirésias, qui ayant été femme et homme tout ensemble, peut mieux juger qu'aucun autre du plus grand plaisir de l'un ou de l'autre des sexes. Ce fut lui qui décida en faveur de Jupiter contre Junon, et qui prononça que les femmes

prenaient plus de plaisir que les hommes quand elles en étaient embrassées.

En effet, on pourrait dire que les parties naturelles des femmes s'agitent avec plus de violence quand elles veulent être humectées par la semence de l'homme, et la femme ressent un plus grand plaisir lorsque ses parties attirent et sucent nos humeurs, qu'elles les pressent de toutes parts par la conception, et qu'elles s'épuisent elles-mêmes par des épanchemens considérables : si bien qu'il s'est trouvé quelqu'un qui a hardiment avancé que le plaisir des femmes surpassait d'un tiers celui des hommes.

Mais, sans m'arrêter à ce dernier sentiment, qui ne me paraît pas le plus véritable, je concluerai avec Hippocrate que les femmes ont beaucoup moins de volupté que nous, mais que leur plaisir dure plus long temps. Car, puisque la nature fait notre plaisir de peu de durée, elle a aussi voulu qu'il fût extrême ; au lieu que le contentement des femmes étant moindre, elle les a récompensées en le faisant beaucoup plus durer : et c'est sans doute cette raison qui fit déterminer Tirésias à donner gain de cause à Jupiter, prenant la durée pour l'excès du plais .

ARTICLE I.

De la manière dont les personnes mariées doivent se caresser.

Je n'aurais point traité cette matière, si je ne l'avais trouvée dans les livres des casuistes

si mal agitée, qu'il est impossible que l'on en puisse tirer des conséquences véritables, à moins que de faire tort à la vérité. Le fondement de cette question se trouve dans l'expérience, dans les livres de la nature, ou dans ceux des fameux médecins, que la plupart des théologiens, des casuistes et des confesseurs n'ont jamais lus : si bien que je ne m'étonne pas s'ils se trompent si lourdement dans ces sortes de matières.

La fin du mariage, selon le sentiment de l'Église, est de faire des enfans ou d'assouvir médiocrement sa concupiscence. Elle blâme la seule volupté dans les caresses des femmes, et la condamne comme un crime capital, si elle passe les bornes de la raison.

La religion chrétienne a donc en abomination les caresses de l'homme et de la femme qui ne se font que par délices; et la médecine, qui s'emploie à conserver la vie des hommes, nous donne des lois qui ne peuvent souffrir que nous abusions des contentemens que la nature nous y présente. C'est contre cette vie abominable que saint Paul crie si haut dans le premier chapitre de son *Epitre aux Romains*.

Toutes les postures que la courtisanne Cyrenne inventa autrefois, jusqu'au nombre de douze, pour se caresser, que Phieleinis et Astinase publièrent, qu'Eléphantis composa en vers léoniens, et que l'empereur Tibère fit ensuite peindre autour de sa salle, nous font bien voir que les femmes savent mieux que nous toutes les souplesses de l'amour, et qu'elles s'a-

bandonnent plus aux voluptés amoureuses. En effet, leur passion est plus violente, et leur plaisir dure plus long-temps : c'est comme un feu qui s'entretient dans du bois vert, par la faiblesse et la légéreté de leur jugement.

Quoiqu'un homme ait entrepris de parler dans ces derniers siècles de postures de l'amour, et qu'il en fait graver de belles planches par les Carraches, je suis pourtant persuadé qu'il n'y a pas si bien réussi que les femmes qui s'en sont mêlées ; car dans ces sortes de matières, partout où elles sont, elles emportent le prix.

La nature a appris à l'un et à l'autre sexe les postures permises, et celles qui contribuent à la génération ; et l'expérience a montré celles qui sont défendues et celles qui sont contraires à la santé.

Nos parties amoureuses n'ont pas été faites pour nous caresser debout, comme les hérissons ; nous altérons notre santé dans cette posture, et nous nous opposons même à la génération : car toutes nos parties nerveuses travaillent alors, et se ressentent de la peine que nous nous donnons. Les yeux en sont éblouis, la tête en pâtit, l'épine du dos en souffre, les genoux en tremblent, et les jambes semblent succomber à la pesanteur de tout le corps. C'est la source de toutes nos lassitudes, de nos gouttes et de nos rhumatismes. Mais encore la génération en est empêchée ; car la matière que nous communiquons à une femme, n'est jamais bien reçue dans lieu que la nature a destiné à cet

usage. Le conduit de la pudeur est trop pressé par la posture de la femme, quand nous l'embrassons ainsi.

Etre assis n'est pas non plus la posture qu'il faut à un amour bien réglé. Les parties naturelles ne se joignent qu'avec peine, et la semence n'est pas toute reçue pour faire un enfant accompli dans toutes ses parties.

L'homme qui, selon les lois de la nature, doit avoir l'empire sur la femme, et qui passe pour le maître de tous les animaux, est bien lâche de se soumettre à une femme, quand ils veulent prendre ensemble des plaisirs amoureux. Si cette femme est émue d'une passion déréglée, et qu'elle veuille s'adonner aux voluptés d'un amour impudique, il n'est pas de l'honnête homme de lui plaire ni de se soumettre lâchement à elle. C'est une atteinte qu'il donne à son privilége, et une honte qu'il s'attire par sa propre complaisance.

Au lieu de faire des enfans, on rend par cette posture une femme stérile, et si par hasard il en vient quelqu'un, il est ou petit ou imparfait. Le peu de matière que le père a donné pour le former a si peu fourni d'esprits, que l'ame, qui doit un jour s'en servir comme d'instrument pour ses plus belles facultés, ne fait dans la suite rien qui vaille, et les enfans en deviennent nains, boiteux, bossus, louches, imprudens et stupides. Il ne faut point aller chercher ailleurs des marques du déréglement de ceux qui leur ont donné la vie, que ces mêmes enfans contrefaits.

La plus commune des postures est celle qui est la plus licite et la plus voluptueuse; on se parle bouche à bouche, on se baise et se caresse quand on s'embrasse par devant.

Si un homme est trop pesant, et que la femme soit extrêmement délicate, il me semble qu'on n'agirait point contre les lois de la nature, si l'on se caressait de côté, à l'imitation des renards. On éviterait par cette posture tous les accidens auxquels une femme peut être exposée dans la posture la plus commune, et il n'arriverait jamais par-là de suffocation, ni de fausses couches.

Je mettrais ici la posture de caresser une femme par derrière parmi celles qui sont contre les lois de la nature, si un philosophe et deux médecins ne me disaient le contraire En effet, toutes les bêtes, si nous en exceptons quelques-unes, se joignent de la sorte; et pour engendrer, la nature ne leur a point appris d'autre moyen que celui là. La matrice des femelles est alors plus en état de recevoir la semence du mâle; elle la retient et la fomente plus commodément; si bien que, ne s'écoulant pas si aisément de leurs parties naturelles que dans une autre posture, l'expérience leur a fait voir que l'on rendait ainsi des femmes fécondes, qui étaient stériles auparavant.

Il est certain que l'anatomie nous montre que la matrice est beaucoup mieux située pour la conception, lorsqu'une femme est sur ses mains et sur ses pieds, que quand elle est sur son dos, Le fond de cette partie est alors plus bas que

son orifice, et il n'y a qu'à jeter de la semence; elle y coule d'elle-même, et par sa propre pesanteur, elle tombe où elle doit être conservée pour la génération. Cette posture est la plus naturelle et la moins voluptueuse. L'action de l'amour nous donne d'elle-même assez de plaisirs, sans en chercher de plus grands par une autre figure; et je ne doute pas que les casuistes ne nous permissent d'en user de la sorte pour éviter l'excès de la volupté dans les embrassemens des femmes.

Si une femme est naturellement si grasse qu'elle ait le ventre en pointe, qui s'oppose à l'approche de son mari, fera-t-on un dissolution de mariage, plutôt que de conseiller à cet homme de caresser sa femme par derrière?

Mais encore, puisque la loi commande à un mari de rendre le devoir à sa femme quand elle témoigne l'aimer ardemment, elle oblige aussi la femme de rendre ce même devoir à son mari quand il ne peut dompter sa passion. Si par hasard il veut éteindre sa concupiscence sur la fin de la grossesse de sa femme, ne pourrait-on pas alors lui permettre de la caresser par derrière, plutôt que d'étouffer l'enfant qui est sur le point de naître, ou que d'aller chercher lui-même ailleurs à faire un crime? Dans cette posture, il n'y a point de crainte pour une fausse couche : l'épine du dos souffre plutôt que le ventre les secousses que l'amour inspire aux hommes dans cette rencontre.

En effet, saint Thomas, qui est estimé parmi les théologiens pour un des meilleurs casuistes qu'il y ait, est de ce sentiment. Il nous apprend qu'il n'y a point de crime quand des

personnes mariées se caressent par derrière, pourvu que ce ne soit pas à dessein de prendre des plaisirs excessifs, mais seulement pour des causes légitimes, comme lorsqu'un homme a le ventre trop gros, et qu'il a peur d'étouffer dans les entrailles de sa femme l'enfant qui en doit bientôt naître.

Si Paul Eginette et Mercurial, après le philosophe Lucrèce, ont été de ce sentiment, que les femmes concevaient plutôt en les caressant par derrière que par devant, je ne saurais me persuader qu'ils aient voulu parler de ce crime énorme auquel l'Ecriture ne donne pas de nom. On ne conçoit jamais de la sorte, et les philosophes qui suivent les lois de la nature ne sont jamais infectés d'opinions qui soient contre ses maximes. Il est donc permis de caresser sa femme de quelque manière que ce soit, pourvu que la volupté ne soit pas excessive, que notre santé n'y soit pas intéressée, et que l'on ne commette point de fautes contre la propagation des hommes. C'est ainsi que le pensent saint Thomas, comme je l'ai dit, le cardinal Cajetan, Albert-le-Grand, Abulensis sur saint Mathieu, et quelques autres casuites.

Mais je m'aperçois ici plus qu'ailleurs que les choses dont je parle sont trop délicates pour en dire davantage. Je proteste que je n'ai pu choisir de termes moins durs pour expliquer mon sentiment sur ce sujet : et si j'ai passé quelquefois les bornes de la bienséance, comme le fit autrefois saint Augustin, on peut croire que ce n'a été que par la force de la matière que je traite.

ARTICLE II.

Si l'on se trouve plus incommodé de baiser une laide femme qu'une belle.

La beauté est un des plus grand priviléges que la nature nous ait donnés pour avoir de l'autorité sur les autres. C'est cette qualité qui exerce sur les hommes une espèce de tyrannie, et qui les charme d'une manière si extraordinaire, que même les plus barbares en sentent les attraits. C'est ce qui oblige encore aujourd'hui quelques peuples de l'Afrique de mettre sur le trône les hommes les mieux faits d'entre eux, et c'est aussi ce qui inspirait à un évêque de Milan de choisir pour ses laquais les personnes les mieux faites et les plus accomplies.

La beauté que l'on admire dans les femmes est un puissant aiguillon pour nous exciter aux délices de l'amour; elle nous engage à les aimer, et ce que l'avocat Hiperis n'avait pu gagner par son éloquence sur l'esprit des juges, la beauté de Phryné l'emporta hautement. Il n'y a pas moyen de se gararantir des charmes d'une jeune personne qui a toutes les grâces à sa suite. Elle ménage nos inclinations comme il lui plaît, et la tyrannie de la beauté dont elle est ornée est si puissante, que, malgré nous, nous devenons ses esclaves : témoin Néron, qui, gagné par les attraits de Poppée, ne put jamais se garantir des attraits de ses charmes; sa beauté lui enflamma le cœur et l'appela au dernier plaisir, comme Pétrone nous le rapporte.

On dirait que la nature a fait un chef-d'œuvre en formant cette femme. En effet, sa taille est haute, bien prise, et des plus fines; son air a un je ne sais quoi si rempli de majesté, qu'il inspire du respect aux plus hardis; son humeur est agréable, et son esprit vif et brillant. A la considérer en particulier, son embonpoint est accompli, et le tour de son visage est merveilleux. Ses dents sont blanches, ses joues et ses lèvres sont de couleur de rose, son front est assez large, ses yeux grands et bleus, bien ouvert et pleins de feu; ses sourcils noirs, sa bouche et ses oreilles petites, son nez bien fait, sa gorge un peu élevée, ses mains longues et ses doigts déliés, sa poitrine large, son flanc pressé, ses pieds petits et délicats, en un mot, la beauté femelle a tout ce qui peut nous séduire en s'emparant de notre raison. Et si l'on veut une beauté qui plaisait aux anciens, je dirai avec Pétrone qu'elle a les cheveux naturellement frisés, qui lui battent agréablement les épaules, que son front est petit, au-dessus duquel on voit de véritables cheveux retroussés agréablement; que ses sourcils se courbent; que ses yeux sont plus brillans que les étoiles dans l'obscurité de la nuit; que son nez est un peu aquilin; que sa bouche est petite, semblable à celle de la Vénus de Praxitèle; enfin, que son visage, sa gorge, ses bras et ses jambes, ornés de liens, de colliers et de bracelets d'or, effacent la blancheur du marbre le plus estimé.

En vérité, il est bien malaisé de garder une fille pour qui tous les hommes soupirent. Un

homme même à qui la nature a fait présent d'une beauté extrême, a bien de la peine à se garantir des insultes des autres hommes, et si Spurine, gentilhomme toscan, ne se fût blessé au visage pour en effacer la beauté, jamais il n'eût été à lui-même, et cette beauté eût été assurément une des principales sources de l'embarras et des désordres de sa vie. Pour les belles femmes, il y en a peu qui n'aient été superbes ou impudiques; et il me semble aujourd'hui qu'il ne faut être que belle pour ne pas être estimée vertueuse, ou pour ne l'être pas en effet.

Que rarement la chasteté
Se soutient avec la beauté!
Qu'il est charmant de plaire et de passer pour belle!
Et que de ce plaisir flatteur
A l'engagement de son cœur,
Le pente est douce et naturelle!

C'était autrefois cette beauté à laquelle l'on donnait des couronnes de myrte, et c'est encore aujourd'hui cette même beauté qui a tant de pouvoir sur l'ame des hommes, qu'il s'en est vu qui, étant presque impuissans à l'amour, par la froideur de leur tempérament, en ont été échauffés, et se sont trouvés capables de génération.

Cette beauté, qui est un don de Dieu, a tant d'empire sur notre ame, et ménage si fort nos passions, qu'elle les fait agir comme si elles lui appartenaient; et jamais Urie n'aurait été sacri-

fiée à la passion du prince, si Bethsabée n'avait été belle.

A la vue d'une belle femme tout s'émeut chez nous, et notre amour, qui, au rapport de saint Jérome, n'est autre chose, dans l'Écriture, que la charité et le désir de la beauté, est souvent si excessif, que nous ne pouvons nous ménager là-dessus sans avoir des forces surnaturelles. Un casuiste serait fâcheux s'il voulait nous persuader que nos actions sont criminelles lorsque, transportés de la beauté d'une femme, nous la caressons avec ardeur. Alors notre chaleur s'augmente dans notre cœur; nos parties naturelles se gonflent et s'agitent en dépit de nous : si bien qu'elles nous montrent, par leur mouvement importun, que la beauté a des attraits pour elles. En effet, les jours ne nous semblent durer que des momens en la compagnie d'une belle femme, et alors nous ne nous apercevons presque pas que nous avons faim, et nous méprisons toutes les incommodités qui accompagnent ordinairement le plaisir de l'amour. Nos caresses réitérées ne nous semblent ni fades ni ennuyeuses; la beauté les fait renaître sans peine, et nous donne de nouveaux désirs et de nouvelles forces pour la jouissance.

Je m'étonne que les plaisirs du mariage soient présentement en horreur, et qu'on nous défende d'en jouir. Je ne sais si cela est bien dans l'ordre, que d'établir le mariage comme une chose sainte et vénérable, et d'avoir de l'horreur pour les plaisirs qui en sont inséparables. C'est avoir de l'appétit, et vouloir manger et boire sans

s'apercevoir que l'on en a. Qu'y a-t-il de plus contraire à la raison, que d'honorer un sacrement, et en même temps d'abhorrer ce qui en est le sceau? Mais Dieu est admirable dans tout ce qu'il fait; il a mis dans la femme une beauté qui nous charme et en même temps des plaisirs excessifs pour l'action du mariage, et en même temps il nous défend d'en jouir avec excès. Sans ce contrepoids nous serions malheureux, et nous nous jetterions du côté des plaisirs, qui nous exposeraient sans doute à toutes sortes de maux, et qui empêcheraient la génération, qui est le véritable dessein de Dieu.

La laideur, au contraire, calme tous nos transports : bien loin de nous exciter à aimer, elle nous fait abhorrer les plaisirs de l'amour. Si par hasard nous sommes obligés de nous approcher d'une laide femme, nos parties naturelles s'abattent au lieu de se raidir, et nous sentons dans notre cœur je ne sais quoi qui nous rebute et qui nous empêche de nous joindre amoureusement. Si nous voulons le faire par des principes de devoir ou de nécessité, il nous faut du temps pour nous y disposer, et encore après cela nous ne nous trouvons presque jamais en état de presser étroitement une laide femme. Il faut qu'Anacharsis se couche, et s'excite long-temps : sans cela il n'agirait point et ses parties n'obéiront jamais à sa passion languissante.

Alors nous ressentons en nous du feu et un glaçon. La nature nous embrase le cœur pour nous joindre, en même temps cette même na-

ture glace nos parties amoureuses pour fuir, pour traduire ici la pensée de saint Augustin. Ces deux passions opposées nous causent d'étranges peines : et si l'amour l'emporte quelquefois sur l'horreur, ce que nous prêtons à cette femme nous épuise tellement, que nous sommes ensuite accablés des mêmes incommodités qui arrivent des plaisirs de l'amour. Le cœur, en qui la haine a éteint la plupart de ses esprits, est fort incommodé après en avoir communiqué à nos parties naturelles, et le cerveau, où ces passions opposées se font la guerre, s'affaiblit incessamment quand il faut envoyer ses esprits ailleurs : si bien que l'on pourrait dire qu'une seule caresse faite à une laide femme, cause plus de faiblesse et de défaillance, que six que l'on aura faites à une belle : la beauté a des charmes qui dilatent notre cœur, et qui en multiplient les esprits; mais la laideur a je ne sais quoi qui le ferme et qui le glace.

S'il naît par hasard des enfans de ces conjonctions forcées, ce ne sont que des personnes pesantes et stupides, qui nous marquent évidemment le peu de contentement qu'a pris leur père dans les caresses de leur mère.

Il est donc vrai que l'on se trouve beaucoup plus incommodé quand l'on embrasse une laide femme que quand l'on en caresse une belle; et que, si j'ose décider en théologien, c'est un plus grand crime de caresser une laide femme, que d'en caresser une belle; car, s'il y a des charmes dans celle-ci dont on ne puisse se garantir, il y a des défauts dans l'autre qui ne devraient

pas permettre de s'en approcher : si on le fait sans y être attiré par la beauté, la bonne grâce et les autres agrémens qui nous éblouissent pour l'ordinaire, il faut croire, avec saint Chrysostôme, que, s'excitant contre les lois de la nature, le crime est beaucoup plus grand de ce côté-là que de l'autre.

Si je voulais conseiller à quelqu'un de se marier, je lui dirais qu'il n'épousât ni une belle ni une laide femme. La première aurait trop d'empire sur lui, et serait plutôt commune que particulière ; l'autre lui causerait cent repentirs, et peut-être le divorce, s'il n'avait une vertu toute particulière.

CHAPITRE VII.

Si ceux qui ne boivent que de l'eau sont plus amoureux, et s'ils vivent plus que les autres.

Nous commençons à mourir dès que nous commençons à vivre ; et bien que les causes de la vie et de la mort semblent être si opposées entre elles, elles sont pourtant très-étroitement unies en nous-mêmes. La vie subsiste par le moyen de la chaleur naturelle, dont l'ame se sert comme d'un instrument qui lui est absolument nécessaire. La mort est la perte de cette même chaleur, qui, agissant continuellement sur notre humide radical, le dissipe sans cesse en se détruisant soi-même.

La nature, qui a une prévoyance admirable pour conserver tout ce qu'elle a fait, n'a jamais su consentir à la perte de ses productions. Elle a voulu s'y opposer par deux moyens : la nourriture répare incessamment ce que la chaleur naturelle consume dans les animaux, et la génération perpétue leur espèce.

D'un côté, parce que les animaux dissipent tous les jours de trois sortes de matières qui les composent, la nature a donné l'air, les alimens et la boisson pour réparer par autant de moyens ce qu'ils perdent à tous momens. La première remplace les parties les plus spiritueuses, l'autre rétablit les plus solides, et la dernière enfin répare les plus humides. D'un autre côté, cette même nature a caché dans les animaux des feux secrets, qu'elle ménage adroitement pour conserver leur espèce. Elle a distingué leur sexe non seulement par leur complexion, mais par la situation et par la différence de leurs parties.

Tous les animaux se joignent de la même façon les uns que les autres ; la belette, la vipère et les poissons ne conçoivent pas par la bouche, ainsi que quelques-uns l'ont voulu persuader, mais par les parties que la nature leur a données pour la génération. Les cavales de Portugal engendrent de la même façon que les femmes: il faut être fou pour croire que ce soit le vent du septentrion qui les rend fécondes.

On ne saurait exprimer quels ardens désirs les animaux ont de se joindre, quels contentemens ils ressentent lorsque l'amour les y convie ; et, pour ne parler ici que de l'homme,

quels plaisirs l'accompagnent dans cette action amoureuse !

L'air est si nécessaire pour remplacer dans nos corps les parties les plus subtiles qui s'évaporent incessamment, qu'au même instant que nous en manquons, nous cessons de vivre, et nous vivons même misérablement, s'il est impur et mêlé des vapeurs et des exhalaisons qui nous sont contraires. Il est encore aussi ennemi de nous mêmes, s'il n'est pas agité par les vents qui en corrigent les mauvaises qualités, et qui l'empêchent de se corrompre ; et de là vient aussi que, presque tous les ans, on est affligé de peste dans la ville de Gênes, le vent du septentrion ne pouvant y faire sentir ses qualités salutaires à cause des montagnes qui couvrent cette ville de ce côté-là.

L'aliment ne nous est pas moins nécessaire que l'air. Il ne doit pas avoir de qualités excessives, ni une matière trop étrangère pour nous nourrir, mais un certain tempérament et une certaine matière qui le fassent aisément changer en toutes nos parties.

Cet aliment, que reçoit tous les jours notre estomac, ne saurait s'y cuire sans qu'il y ait quelque liqueur pour le dissoudre : et nous ne saurions vivre sans qu'il se fasse dans cette partie noble une espèce d'ébullition, par le moyen de laquelle nous puissions ensuite nous nourrir. Car comme, dans une grande sécheresse, les plantes meurent faute de pluie, ainsi nous cesserions bientôt de vivre si nous ne nous servions de quelque breuvage, qui, favorisant nos coctions,

réparât incessamment les parties humides qui s'évaporent tous les jours en nous mêmes.

Plus les choses sont nécessaires à la vie, plus on a de plaisir à les posséder ; et parce qu'il n'y a rien au monde de plus nécessaire que la boisson, aussi le contentement est excessif quand nous assouvissons notre soif. La faim n'est pas si violente que la soif, qui est un désir de se rafraîchir et de s'humecter ; ce qui fait que les buveurs d'eau prennent tous les jours beaucoup plus de précaution, et pour l'espèce de breuvage, et pour la manière de s'en servir.

Mais parce qu'il y a de plusieurs sortes de breuvages, dont les uns sont plus sains que les autres, celui qui est le plus propre à étancher la soif est aussi celui que la nature, comme une mère et une nourrice commune, nous a rendu le plus commun. Je sais que l'art en a inventé de plusieurs sortes, que l'on a faites par l'expression de quelques fruits, ou par l'infusion et par la décoction de quelques racines, de quelques fleurs, de quelques semences, ou enfin par le mélange de sucre, de miel, de cannelle, de levain, de vinaigre, et de quantité d'autres choses que les hommes ont cherchées pour s'empêcher de boire de l'eau crue, et pour se faire mourir, ce me semble, avec plus de volupté. C'est ainsi que l'on a fait le vin, le cidre, la bière, l'hydromel, le chocolat, le tzibon, en un mot, toutes sortes de boissons.

De toutes les boissons nous ne nous servons guère ici que de vin et d'eau ; car pour les autres liqueurs, et principalement pour la bière

et pour le cidre, l'on n'en use guère où le vin est commun. Mais, parce qu'on en boit quelquefois, je dirai que la bière, outre qu'elle est un peu amère et désagréable à boire, embarrasse fort les entrailles par l'épaisseur et la viscosité de sa matière, et souvent y fait naître des vents et des tranchées. Elle cause des ardeurs d'urine; les nerfs et les reins en sont incommodés; elle apporte même des douleurs de tête. Enfin, par son usage continuel, elle donne quelquefois naissance au scorbut et à la ladrerie blanche, ainsi que nous le fîmes voir, il y a quelques années, dans un traité de cette première maladie, que nous fîmes imprimer par le commandement de monseigneur Colbert de Terron.

Le cidre est accompagné d'une humidité superflue qui ruine le foie et qui y assemble, avec le temps, beaucoup de mauvaise humeur. La gale et la faiblesse des sens viennent souvent de son usage immodéré, et nous avons quelquefois observé que, pour peu qu'on ait des dispositions à la ladrerie blanche, le cidre suffisait pour rendre cette maladie incurable.

Le vin, que l'on peut nommer *le sang de la terre*, est l'ennemi capital des enfans. La jeunesse en est corrompue, parce qu'elle s'en sert souvent comme d'un doux poison. Mais, pour ne m'étendre pas davantage sur ce sujet, l'on me permettra de dire en général qu'il est contraire en toute sorte d'âge par l'excès de sa chaleur et de son humidité : d'où vient que les maladies chaudes ou froides, qui sont causées par

son excès, conduisent ceux qui en sont attaqués, dans des suites funestes, et dans des convulsions horribles qui les mènent indubitablement à la mort.

Nous avons presque tous, tant que nous sommes, les entrailles échauffées, la tête faible, le sang trop chaud, et nous sommes sujets, principalement en cette ville, à des fluxions importunes. Ce siècle est rempli de bilieux et de mélancoliques, par l'excès d'une bile brûlée. Les maladies aiguës sont toutes ordinairement accompagnées d'une chaleur insupportable : et ce serait alors faire une grande faute que d'user de vin, puisqu'il ne convient pas même aux personnes saines, à moins qu'il ne soit bien trempé. L'eau au contraire apaise d'abord la fureur des fièvres. Elle tempère les entrailles qui en sont incommodées, et guérit presque elle seule les grands maux, qui souvent ne peuvent être combattus sans son secours.

L'eau est un élément le plus beau et le plus nécessaire de tous. Elle est tellement utile à la vie spirituelle et temporelle, que nos plus sacrés mystères ne sauraient être célébrés sans eau, et que nous ne saurions vivre sans en avoir. La nature même, pour le répéter, l'a estimée si nécessaire aux hommes, qu'elle en a mis partout où l'on se peut trouver, et je puis dire que ça été l'eau plutôt que le feu qui a été la cause que les hommes se sont mis ensemble pour faire des villes.

La meilleure de toutes les eaux est celle qui est froide, claire, pure, légère et sans saveur;

ce que l'on peut appeler *douceur dans l'eau*, qui s'échauffe en peu de temps, et qui se refroidit de même : enfin, pour être bonne, elle doit être sans odeur; elle doit plaire à la langue et au palais, et être agréable à la vue. Ce sont des marques assurées qu'elle passera bientôt par les urines, et qu'elle ne chargera pas l'estomac après l'avoir bue. Celle qui sort de la crevasse d'un rocher exposé au soleil levant, aura toutes ces bonnes qualités; mais l'on doit bien prendre garde de ne pas s'y tromper, comme fit autrefois l'armée du prince César Germanicus aux côtes de Frise, où elle but de l'eau d'une fontaine minérale, qui l'a rendit en peu de temps presque toute scorbutique.

L'eau de fontaine, de puits, de citerne, ou de rivière, est très-excellente à boire, pourvu qu'elle ait les qualités que nous venons de dire. Il faut que la fontaine soit fort nette, le puits découvert, la citerne garnie de gros sablons ou de petits cailloux, et que la rivière n'ait point de boue dans son lit.

L'eau de quelqu'une de ces espèces étanche merveilleusement la soif, répare l'humeur radicale, et empêche la dissipation, tempère la chaleur des hommes, de quelque âge et de quelque région qu'ils puissent être. Elle sert à toutes les coctions qui se font dans notre corps; elle distribue l'aliment qui nourrit nos parties; elle apaise puisamment les ardeurs de la colère et de la bile, que le vin excite d'une manière extraordinaire. C'est l'usage de l'eau qui fit autrefois nommer *sages*, les rois de Perse, qui fai-

saient porter partout où ils allaient de l'eau du fleuve d'Eulée ou de Choaspe. En effet, l'eau nous cause de grands biens. Elle nous humecte et nous donne une liberté de ventre; elle empêche que les vapeurs chaudes et bilieuses ne nous fassent mal à la tête. Elle nous fait dormir avec beaucoup de plaisir et de tranquillité et les fluxions ne sont jamais excitées comme par le vin.

Après tout, si nous considérons les bons effets que produit l'eau dans ceux qui en usent ordinairement, nous verrons qu'elle rend la couleur plus agréable, l'haleine plus douce et les sens plus vifs; qu'elle répare les forces, et qu'enfin elle fait vivre plus doucement. En effet, Samson n'eût jamais été si fort, si sa boisson ordinaire eût été autre chose que de l'eau.

Le vin au contraire émousse la pointe des sens, augmente les douleurs de tête, et fomente la chaleur des entrailles, qui est souvent excessive; il brouille l'imagination; il efface la mémoire et trouble la raison; il corrompt les humeurs, et souvent il cause par son excès la stérilité des femmes, ou du moins des maladies incurables aux enfans qui naissent de parens débauchés.

Qu'on ne me dise donc pas que le vin réveille l'ame et qu'il excite l'esprit; car je répondrai que cette vigueur artificielle ne dure pas long-temps quand on en use avec excès. Il est comme de la chaux vive que l'on jette au pied d'un arbre, qui rend, à la vérité, son fruit plus coloré et plus mûr, mais qui tue l'arbre bientôt après.

Qu'on ne me dise pas encore, pour mépriser l'eau, qu'elle ne convient ni aux sains, ni aux malades; qu'Hippocrate et Galien se servaient de vin pour guérir la plupart des maladies aiguës. Car si l'on examine de bien près ce que ces deux médecins en rapportent, l'on verra aussitôt que la boisson qu'ils donnaient quelquefois à leurs malades était plutôt de l'eau que du vin, puisqu'ils ne mêlaient cette liqueur parmi l'eau que pour en ôter la crudité. Je pourrais rapporter ici, pour faire valoir l'eau, ce que ce dernier médecin a laissé par écrit, qu'il n'a jamais vu personne attaqué de fièvre ardente qu'il n'ait guéri après lui avoir donné abondamment de l'eau fraiche à boire.

Mais ce ne serait point encore assez pour l'éloge de l'eau, que d'avoir rapporté ce que nous avons dit ci-dessus, si la semence dont nous sommes formés ne lui était semblable, si nous ne nagions parmi les eaux dans le ventre de nos mères, et si notre cœur même n'en était incessamment arrosé.

La nature, qui est l'ouvrière de toutes choses, nous veut sans doute marquer par là, que, comme l'eau est ce qui nous donne l'être et nous le conserve ensuite dans les eaux de nos mères, elle doit aussi être la principale chose qui nous fasse vivre, lorsque nous en sommes sortis, puisqu'elle nous sert de principe pour perpétuer notre espèce.

Vénus, qui n'est autre chose que la passion de l'amour, nous fait encore voir que l'eau est une excellente chose, et qu'on la doit pré-

férer à toutes les liqueurs, puisqu'elle en a voulu tirer son origine. Avant le déluge, les hommes ne buvaient que de l'eau, et l'on sait quel âge ils vivaient alors, puisqu'il s'en est vu qui ont atteint des huit et neuf cents ans; et présentement même, il y a plus des trois quarts des hommes qui ne se servent que de cette boisson, parmi lesquels il y en a qui vivent des siècles entiers. Cette façon de vivre n'est point misérable, comme quelques-uns se le persuadent; c'est un refuge assuré contre la misère; et c'est par cet artifice que de grands hommes ont vécu long-temps, qu'ils ont eu l'esprit sain et le corps robuste, et qu'ils ont été agréables à Dieu et aux hommes. Depuis que l'on a porté du vin et de l'eau-de-vie dans le Canada, les Iroquois, les Hurons et les Algonquins ne vivent pas aussi long-temps qu'ils faisaient auparavant. Ils sont même sujets, pendant le peu de temps qu'ils vivent, à des maladies surprenantes, qui ne viennent sans doute que de ce qu'ils ne boivent plus d'eau.

Ajoutons encore à cela que la nature a des appétits secrets pour demander ce qui est le plus propre à la vie; et parce qu'il y a dans de certaines personnes une répugnance à boire du vin, et une inclination à boire de l'eau, il faut aussi croire qu'elle leur a donné assez de chaleur pour ne pas en devoir chercher au dehors par l'usage du vin.

Ceux qui ne boivent que de l'eau ont souvent plus de santé que les autres; ils ont la vue plus perçante, et l'esprit plus éclairé, ils aiment da-

vantage les sciences, et sont plus propres aux conseils et aux grandes affaires. Il est vrai que le vin nous donne du feu, et nous fait paraître plus spirituels que nous ne le sommes; mais, en vérité, il ne nous cause de l'éclat que dans la superficie.

L'amour des femmes fait notre tempérament, et l'expérience nous fait voir qu'il y a des hommes plus chauds et plus amoureux les uns que les autres. La chaleur est le principe de toutes choses. Elle entre dans toutes les actions de la nature; et parce que la génération en est la plus belle et la plus considérable, aussi ne s'accomplit-elle jamais sans qu'elle y soit. L'humidité y a sa bonne part, sans laquelle la chaleur ne saurait, en aucune façon, agir dans la production des animaux. Ce sont particulièrement ces deux principes que la nature emploie tous les jours pour engendrer toutes choses, et j'aurais de la peine à dire lequel des deux est le plus nécessaire, si je n'apprenais de quelques philosophes et de l'expérience même, que l'eau est ce qui doit tenir le premier lieu dans la génération des animaux : car, outre tout ce que nous avons dit ci-dessus, nous savons que les pays médiocrement froids sont beaucoup plus peuplés que ceux du midi, et qu'il se trouve plus de villes sur le rivage de la mer et sur les bords des lacs et des rivières que dans la plaine. On n'en saurait donner de plus forte raison, sinon que le pays du septentrion, et les bords des étangs, des rivières ou de la mer étant beaucoup plus humides que la plaine, ils sont

aussi plus propres à la génération. Et la mer ne produit-elle pas des poissons qui multiplient bien plus que les animaux terrestres ? Nous avons l'expérience en France, que ceux qui ne vivent presque que de coquillages et de poisson, qui ne sont que de l'eau rassemblée, sont plus ardens à l'amour que les autres. En effet, nous nous y sentons bien plus portés en carême qu'en toute autre saison, parce qu'en ce temps-là nous ne nous nourrissons que de poisson et d'herbe, qui sont des alimens composés de beaucoup d'eau.

Après tout, l'illustre Tiraqueau n'eût pas engendré trente-neuf enfans légitimes, s'il n'eût été buveur d'eau; et les Turcs n'auraient pas aujourd'hui plusieurs femmes, si le vin ne leur était défendu : car, puisque l'eau est d'elle-même venteuse, elle cause aux hommes qui en usent pour boisson, plus de chatouillemens que n'en ont ceux qui ne boivent que du vin; et je suis assuré que, pour la génération, l'humidité et les vents sont deux choses qui sont les plus nécessaires. Il est donc évident, après tout ce que nous venons de dire, que ceux qui ne boivent que de l'eau sont plus amoureux, et qu'ils vivent plus que les autres.

CAAPITRE VIII.

Si la femme est plus constante en amour que l'homme.

Les saisons ont beaucoup d'empire sur nos corps et sur nos humeurs; nous ne sommes pas de même en été comme en hiver. La bile domine dans cette saison-là, et la pituite dans celle-ci. Ainsi, l'approche ou l'éloignement du soleil cause la variété de notre tempérament. L'été nous échauffe le sang, l'automne le sèche, l'hiver le refroidit, et le printemps l'humecte et le rend fluide : si bien que la variété des saisons change notre tempérament, parce qu'elle change les liqueurs de notre corps; et comme nos inclinations suivent notre tempérament, au rapport de Galien, si notre complexion est changée par la variété des saisons, selon que l'expérience nous le montre, il ne faut pas douter que nous ne soyons présentement tout autres que nous n'étions auparavant.

La variété des climats fait encore en nous la variété de nos inclinations. Nous sommes à Archangel d'une autre humeur pendant l'hiver, que nous ne le sommes à Alexandrie d'Égypte, l'année suivante, pendant la même saison. L'air, les eaux, la façon de vivre, et les autres choses, changent si fort notre complexion, et elle est si

différente dans ces deux lieux, qu'elle produit en nous des effets tout opposés.

L'âge nous rend plus inconstans que tout ce que nous avons dit. Dans notre enfance, nous voulions ce que nous abhorrons présentement dans un âge plus avancé, et notre vieillesse ne peut supporter le souvenir des faiblesses de nos premières années : si bien qu'il y a des plaisirs et des haines de tout âge. Bien plus, nous changeons tous les ans, tous les mois, toutes les semaines, et même tous les jours : de sorte qu'il ne faut pas s'étonner si notre ame est si chancelante, puisqu'elle se sert de notre sang et de notre tempérament pour faire ses plus belles actions.

Il semble que le changement nous soit naturel; car, lorsque nous avons trouvé quelque chose d'assuré et de constant, bientôt après nous nous en rebutons, et notre constance n'est pas de longue durée. Nous sommes de véritables pyrrhoniens, tous tant que nous sommes, et nous flottons entre la vérité et le mensonge.

Quand nous faisons réflexion sur notre nature, nous avons peine à croire que tant de contradictions viennent de nous : nous sommes donc inconstans, puisque nous les connaissons. Que l'on regarde dans l'antiquité si l'on trouvera quelque homme constant qui ait dressé sa vie sur quelque chose de ferme et d'assuré. Si on le rencontre, qu'on examine s'il n'a rien de fardé, qu'on le pratique dans sa maison, qu'on le voie dans son particulier pour savoir s'il exécutera bien le modèle de vie qu'il s'est prescrit :

et après cela je suis assuré que l'on ne trouvera personne dont les actions de sa vie soient constantes; on ne verra que saillies qui naissent d'un principe inconstant. L'imagination grossit les objets, et nous les faits voir tout autres qu'ils ne sont. Ce n'est pas notre raison qui nous conduit : c'est la coutume, la mode, l'opinion, l'inclination, l'appétit et les occasions qui nous ménagent. Notre volonté n'est point juste; nous voulons et nous ne voulons pas; nous désirons présentement une femme, et demain une amie; en vérité, notre vie n'est qu'un mouvement inégal et irrrégulier. Nous nous troublons nous-mêmes par l'instabilité de notre nature, et je puis dire hardiment que l'homme est un animal le plus inconstant et le plus contrefait qui soit au monde. Ce magistrat, dont la réputation est établie, et la vieillesse vénérable qui donne du respect à tout le monde par sa gravité, se gouverne, comme on le croit, par une saine raison de juge, selon l'apparence des choses, avec justice, sans s'arrêter aux vaines circonstances qui souvent les accompagnent, et qui ne frappent que les faibles esprits. Il entre au palais avec une gravité catonique; il se place sur les fleurs de lis pour y rendre la justice : mais si l'avocat ne lui plaît pas, qu'il ait une voix enrouée ou une langue bègue, qu'il soit laid de visage, ou que par hasard il laisse choir son bonnet; alors la gravité du magistrat se perd, il en rit, il en badine. Il n'est plus ce qu'il était auparavant, et cela seul suffit pour faire une injustice, et pour faire perdre le procès à l'avo-

cat. Bon Dieu, quelle inconstance il y a dans l'homme ! il y a souvent des mouvemens de fièvre que la santé ne saurait imiter.

Cette demoiselle dont Pétrone nous fait l'histoire par la bouche de Sénèque, pour en parler encore ici, qui était l'exemple ne la chasteté et de la constance de son voisinage, et qui avait résolu de mourir dans le sépulcre, auprès du corps de son défunt mari, se laisse lâchement persuader par un soldat qui lui en conte, et qui fait avec elle ce que la bienséance ne permet pas de dire. Cette femme était depuis peu triste jusqu'à la mort, et présentement il n'y a point de joie à laquelle on puisse comparer la sienne; elle se sent heureuse, mais c'est d'un bonheur de frénétique, qui a ses fougues et ses saillies. En vérité, est un caméléon, qui change de l'homme couleur selon les différens lieux où il est. Il n'est pas besoin d'en rapporter ici d'autres exemples pour le prouver; et si d'un nombre infini nous en voulions choisir quelqu'un, nous dirions que l'empereur Auguste, quelque grand qu'il fût, ternit sa gloire par sa grande inconstance. Certes, nous n'allons pas : on nous emporte tantôt doucement, tantôt avec violence. Cet homme, qui était hier fort courageux, parce que la nécessité; la colère et le vin lui échauffaient l'imagination. est aujourd'hui le plus grand poltron du monde. Quelle inégalité et quelle inconstance est ceci ! Cette variété a pourtant ses causes, puisqu'elle semble être si naturelle à l'homme.

On ne se tromperait peut-être pas si nous attribuions notre inconstance à l'ordre que Dieu

a donné à la nature, qui ne se conserve que par des changemens réciproques et successifs. Les astres ne demeurent jamais en repos; les saisons sont opposées les unes aux autres; les élémens, qui entrent dans la composition des mixtes, se font incessamment la guerre sans se détruire. Toutes les générations du monde ne se font et ne se conservent que par des changemens: l'homme même ne se forme dans les entrailles de sa mère que par des matières différentes, et ne se conserve que par la diversité de ses mouvemens. Le cœur, où réside l'ame comme dans son trône, est-il toujours dans une même assiette? Le sang, par lequel nous vivons, est composé de parties si différentes, que nous ne vivrions pas si sa matière était égale et ses qualités semblables. Enfin, tout ce qui est au monde ne se fait et ne se conserve que par la variété et l'inconstance. Ainsi, l'instabilité de notre tempérament faisant l'inconstance de nos inclinations, contribue à la beauté du monde raisonnable, et à nous rendre variables et légers.

Or, puisque nos actions dépendent de notre tempérament, et que notre tempérament est si inconstant par le changement de nos humeurs, nous pouvons conclure que l'homme est le plus changeant et le plus inconstant de tous les animaux, et que sa raison, bien loin de détruire sa faiblesse, sert souvent à lui augmenter son inconstance.

Après avoir prouvé que les deux sexes sont naturellement inconstans, et en avoir découvert la cause, il me semble que je puis présentement

examiner lequel des deux, ou de l'homme ou de la femme, est en général le plus inconstant; et puis, descendant dans le particulier, voir lequel des deux est le plus léger en amour.

Nous avons prouvé fort clairement au liv. II, chap. III, art. 2, que les hommes, en général, étaient plus chauds que les femmes, parce qu'ils étaient plus tôt formés dans le sein de leurs mères, qu'ils s'agitaient plus tôt dans leurs flancs, et qu'ils naissaient aussi plus tôt; qu'étant nés ils agissaient avec plus de force et de fermeté dans tout ce qu'ils entreprenaient; qu'ils avaient le pouls plus plein et plus fort, et qu'enfin, comme les bêtes mâles étaient les plus fermes et les moins molles, les hommes aussi étaient plus vigoureux, et, par conséquent, plus chauds; et bien que nous ayons dit, au même lieu, qu'il y en avait qui croyaient que les femmes fussent plus chaudes de tempérament que les hommes, nous y avons pourtant fait voir qu'ils se trompaient lourdement, puisque les raisons que nous y avons alléguées ont fait connaître que les femmes, en général, étaient plus froides et plus humides que nous.

Nous ne nous arrêterons donc point ici à des difficultés qui sont décidées ailleurs d'une manière claire et convaincante. Il suffit que nous disions seulement que les femmes, en général, étant froides et humides, si on les compare aux hommes, elles ont aussi l'imagination plus faible, la raison moins solide, et la volonté plus légère, parce que la force de leurs facultés ne dépendant que de la chaleur des esprits et de

la fermeté des parties dont l'ame se sert pour les faire agir, et que les femmes n'ayant ni tant de chaleur d'esprit, ni tant de fermeté des parties que les hommes, on peut dire que les facultés de leur ame sont plus faibles et plus languissantes.

Sur ces principes, les jurisconsultes veulent que les femmes aient des curateurs, et qu'elles rendent compte de l'administration des biens de leurs enfans, parce que, selon le sentiment de Cicéron, elles sont si faibles qu'elles ne sont pas capables de donner un bon avis. Ils veulent encore qu'elles soient mises à mort avant les hommes, pour découvrir ce qu'ils ont dessein de savoir dans les conspirations notables; car, comme les femmes, ajoutent-ils, sont plus faibles que les hommes, l'expérience leur a montré qu'il en fallait user de la sorte.

En effet, les femmes ne sont pas plus constantes que les enfans, dont le tempérament est presque tout semblable; car elles sont huimdes comme eux, et leur chaleur médiocre est si embarrassée dans l'abondance de leur humidité, qu'à tout moment elles donnent des marques de leur faiblesse et de leur inconstance.

Salomon, le plus sage de tous les hommes, qui connaissait mieux les femmes que nous, les compare au vent, et dit fort à propos que celui qui a une femme dans sa possession, qui tâche de la retenir pour lui seul, ressemble à celui qui veut retenir le vent entre ses bras. En vérité, elle est bien légère par sa nature, et se laisse aller aisément aux petites choses par la

faiblesse de son jugement; elle s'arrête à la bagatelle, et passe toute sa vie à faire ce qui marque l'instabilité de son sexe. Sa taille est petite, ses forces médiocres, ses actions languissantes; en un mot, elle est plus faible et plus inconstante que l'homme.

L'homme, au contraire, est plus grand, plus vigoureux, plus agissant; ses conceptions sont meilleures, et son raisonnement plus fort. Il est plus résolu et plus ferme dans ses affaires, plus constant dans ses entreprises, et plus hardi dans ses actions, parce qu'il a une complexion plus chaude, plus sèche et plus forte. C'est sans doute pour cette raison que l'Écriture veut qu'il ait la supériorité sur la femme, et qu'il soit le maître et le seigneur de la famille.

La constance de quelques femmes exposées aux tourmens ne me fera pas ici changer de sentiment. Nous savons que la belle Léene aima mieux se couper la langue et la cracher aux yeux du bourreau, que de rien révéler du meurtre du tyran; et que la constante Épicharis se résolut plutôt à mourir, que de rien avouer dans la conspiration de Néron : mais, comme ces exemples sont fort rares, et que, pour faire une maxime générale, on doit en avoir plusieurs, je demeurerai toujours dans mon sentiment, et je dirai que les femmes en général sont plus variables que les hommes. Mais peut-être se trouvera-t-il des occasions où elles le seront moins que nous; c'est ce que nous voulons présentement examiner.

L'amour est une passion si badine et si vio-

lente, qu'on la remarque ordinairement avec plus d'excès dans les petites que dans les grandes ames. J'avoue que nous en sommes tous touchés; mais, à dire le vrai, les plus faibles, du nombre desquels sont les femmes, en sont plus embarrassées que nous. Et comme la persévérance est une qualité inséparable de l'amour, nous pouvons en conclure que les femmes aiment plus long-temps, et qu'ainsi elles sont en amour plus constantes que nous; car l'amour cesse quand on n'aime plus, et l'on doit toujours aimer réellement, pour dire que l'on aime.

Si nous considérons ce qui se passe tous les jours parmi nous dans le monde, nous serons convaincus de cette vérité. L'expérience nous apprend que la pudeur des femmes les empêche de s'évaporer, et les oblige en même temps à n'aimer que ceux avec qui elles ont plus de liberté permise. La pudeur est encore une certaine honte qui les retient dans leur devoir, et qui souvent les rend constantes malgré elles. J'en dis de même de la timidité qui accompagne ordinairement le beau sexe. Cette retenue, qui est naturelle aux femmes, ne s'éloigne guère de la constance; je pourrais dire qu'elle est sa compagne inséparable.

D'ailleurs il y a peu de femmes qui n'aiment éperdument ceux avec qui elles ont pris le dernier plaisir. Elles sont tellement attachées à leurs premiers amans, que si, par quelque grande considération, elles sont obligées de s'allier à d'autres, elles conservent toujours dans leur cœur un je ne sais quoi de tendre

pour celui qui leur a ravi la fleur de leur virginité.

Au reste, nous savons qu'elles sont plus sédentaires et moins propres aux affaires que nous, et que la solitude et l'embarras de leur ménage les éloignent des compagnies : si bien qu'elles n'ont pas si souvent que nous des occasions où elles peuvent être infidèles.

Enfin, les lois les retiennent en punissant sévèrement celles qui ont été trop légères, en les condamnant à être rasées, et à être mises dans une prison perpétuelle, pour avoir été trop inconstantes en amour.

Je ne m'arrête point ici à l'exemple de quelques femmes abandonnées par la chaleur de leur tempérament ; car, quoique Lépidas, tante de Néron, sous le nom de Quartille dans Pétrone, ne se soit jamais connue vierge, que les deux Tullies, les deux Jeannes de Naples, et quelques autres aient fait gloire d'être caressées par plusieurs hommes, cela n'empêche pourtant pas que la proposition générale ne soit véritable, savoir que les femmes sont plus constantes en amour que les hommes.

Que, si nous faisons réflexion sur notre tempérament et les inclinations qui le suivent, nous serons convaincus par nous-mêmes que l'amour ne nous assujétit pas avec tant de tyrannie qu'il fait les femmes. La multiplicité des affaires nous embarrasse : pour nous délasser, nous prenons le premier jouet et le premier divertissement que nous trouvons. Notre grande chaleur nous donne la hardiesse à faire de nouvelles conquê-

tes. Nous en contons hardiment aux premières que nous trouvons, et souvent nous nous satisfaisons où les occasions nous sont favorables. Notre esprit est trop libre pour nous assujétir à une constance tyrannique, et les dégoûts que l'amour nous fait naître pour une personne, nous obligent souvent à changer de divertissement. Celle qui nous a plu pendant huit jours nous déplaît ensuite, et les petis chagrins que l'amour fait naître dans les caresses de cette femme, sont bientôt changés en de nouvelles espérances pour une autre. Il nous fait accroire que les nouveaux contentemens sont d'une autre nature que les passés, et ainsi il fomente notre inconstance naturelle par cette nouvelle piperie et par ces vaines espérances.

Au reste, comme les plaisirs et les épuisemens sont plus grands dans les hommes que dans les femmes, et que d'ailleurs nos dégoûts sont plus insupportables et mieux fondés, l'Amour, qui ne cherche qu'à nous surprendre, pour rendre son empire plus grand et plus peuplé, nous persuade adroitement par des sentimens secrets que le changement nous sera plus agréable et plus voluptueux que la constance; et alors nous sommes si simples, que, bien que nous ayons l'expérience dú contraire, nous nous laissons lâchement aller à ses persuasions secrètes et à ses mouvemens cachés : témoins une infinité d'hommes qui surent parfaitement aimer, et qui, à l'imitation d'Ovide, furent les plus inconstans de tous. Certes, Tibulle et Properce ont bonne grâce de taxer les femmes

d'inconstantes quand il est question d'aimer, puisque le premier abondonna Délie pour Némèse, et qu'il se dégoûta de toutes deux pour caresser Néère, et que l'autre ne se contenta pas de Cinthie.

Si une femme a dit spirituellement qu'elle cherchait avec empressement les caresses de plusieurs hommes, parce qu'elle était raisonnable, ne puis-je pas dire que la raison étant plus forte dans les hommes que dans les femmes, ils peuvent aussi s'en servir aux mêmes conditions? Plus l'on est raisonnable, plus l'on est exposé aux souplesses de l'amour; et comme l'amour est quelque chose de naturel, et qu'il obsède tout le monde, on peut dire que tous ne peuvent se défendre de ses appas, et qu'ordinairement il trouble l'ame des uns et des autres. Mais comme l'amour excessif est une maladie commune aux deux sexes, ceux qui ont le plus de force d'ame résistent plus courageusement à sa tyrannie; et, si quelquefois ils en sont épris, ils changent souvent d'objets pour éviter les alarmes et les embarras qu'il donne toujours: au lieu que les petits esprits n'ayant pas assez de force d'ame pour résister à ses mouvemens secrets, et d'ailleurs étant plus timides, ils se laissent lâchement emporter par la faiblesse de leur condition, et demeurent ainsi continuellement liés à la personne qu'ils aiment.

S'il est donc vrai, comme l'expérience nous le fait voir, que tous les hommes ne peuvent s'assujetir long-temps à l'empire de l'amour, et qu'ils ne suivent qu'avec saillie ses inspira-

tions secrètes, on doit conclure, après ce que nous venons de dire, qu'ils sont en amour beaucoup plus inconstans que les femmes.

CHAPITRE IX.

Si l'on peut aimer sans être jaloux.

Je ne saurais me persuader que les stoïciens, qui ont tenu le premier rang parmi les anciens philosophes, fissent leurs sages exempts de toutes sortes de passions. Ils savaient très-bien que la passion leur était si naturelle, qu'il était impossible de détruire dans l'homme ce qui lui était si essentiel. Si nous avons quelque foi pour ce que nous dit le philosophe Sénèque, qui était le maître de cette secte, nous serons convaincus de cette vérité. Il avoue franchement que le sage ne peut s'empêcher d'avoir des émotions dans l'ame, mais aussi que sa raison peut bien s'opposer puissamment à leur excès.

En effet, puisque nous sommes composés d'intelligence, d'ame, d'esprit et de corps, comme nous le prouverons ailleurs; que notre intelligence a quelque rapport aux anges, et que notre ame, venue de nos parens, participe de la nature de celle des bêtes, il n'y a pas lieu de douter que les passions ne soient naturelles à l'une et à l'autre. Moïse nous apprend que les anges ont été jaloux et orgueilleux tout ensem-

ble, et nous voyons, par expérience, que les bêtes se laissent tous les jours aller à leurs passions déréglées ; témoin le bouc qui tua le pasteur Gratis, parce qu'il avait caressé amoureusement sa chèvre.

Nous savons que les maladies sont comme naturelles à l'homme, quoi qu'en veuillent dire les médecins, puisque, depuis le commencement des siècles jusqu'à présent, l'on n'en a trouvé aucun qui en ait été exempt. Notre corps est composé de parties si différentes en tempérament, et nous sommes exposés à tant d'accidens, qu'il est impossible que dans notre vie nous ne souffrions quelque incommodité. Il est vrai qu'il y en a de légères et de fortes, et que de ces dernières il y en a de dangereuses, dont on ne meurt point, et d'autres pernicieuses, dont on ne peut réchapper, à cause de la corruption d'une partie nécessaire à la vie, ou de quelque autre cause violente. Ce sont ces dernières maladies que les médecins disent être contre les lois de la nature. Mais les hommes qui ont un bon tempérament ne sont exposés qu'aux légères maladies : ce qui leur fait dire qu'ils se portent toujours bien.

J'en dis de même des passions de l'ame. Elles sont si naturelles à l'homme, que ceux qui ont voulu en exempter tout-à-fait le sage, ont avoué facilement qu'il n'en avait que des émotions légères qui pouvaient être domptées par sa raison : et c'est ce qui fait dire à quelques-uns que le sage est exempt de passions. Mais ils sont demeurés d'accord que les autres hommes y étaient

sujets comme les bêtes, et que la partie inférieure de leur ame était le lieu où elles résidaient. De sorte qu'il y avait des passions si enracinées dans ces hommes-là, qu'elles étaient sans remèdes, et d'autres, quoique grandes, que l'on pouvait guérir par des remèdes efficaces et salutaires.

Puis donc que les passions sont naturelles à l'homme, comme nous venons de le dire, la jalousie, qui est une des plus violentes, et qui est comparée à la mort et à l'enfer par l'Ecriture, ne l'abandonnera jamais; et comme elle vient de l'amour, nous sommes obligés de croire que tous ceux qui aiment sont jaloux: c'est ce que nous avons dessein de prouver par ce discours.

Il n'est pas besoin de dépeindre ici l'amour. Nous en avons fait diverses peintures dans tout ce livre, où nous avons exposé aux yeux de tout le monde sa nature et ses effets; il suffira seulement de parler ici de la jalousie, qui en est comme la fille.

Nous avons dit ailleurs que la beauté avait des charmes si puissans, principalement si elle se trouvait dans un sexe différent du nôtre, qu'elle nous entraînait même contre notre volonté, et, quelques efforts que nous puissions faire, il était presque impossible de nous en défendre. En effet, elle a tant d'attraits pour nous, qu'elle embrase d'abord notre cœur, qu'elle force notre volonté, et qu'elle fait obéir nos parties amoureuses à ses invincibles appas. Alors elle cause en nous un ardent désir de posséder une belle personne, et c'est ce désir

que nous nommons *amour*, qui est sans doute la source de toutes les passions de notre ame.

Quand on aime bien, l'ame conserve des idées présentes à l'objet absent, et reçoit une extrême joie quand on lui parle de ce qu'elle aime. Mais parmi les vérités que l'on en débite, souvent il s'y glisse des mensonges et des impostures, et les véritables rapports sont souvent mêlés avec les faux. C'est ce qui mène l'ame dans l'erreur, qui la fait entrer en défiance par des soupçons, des conjectures et des doutes qu'elle se forge. Souvent on croit n'avoir pas assez de charmes pour mériter les bonnes grâces d'une personne, et en même temps on pense que cette personne peut être inconstante et qu'elle cesse d'aimer : c'est ce qui arriva à Poppée, qui examinait après l'impuissance de Néron, comme Pétrone l'observe. Alors, par la faiblesse de notre nature et par l'imposture de l'amour, ces conjectures se changent en preuves, et ces doutes en convictions, quelque assurance que l'on ait de la personne aimée. En vérité, nous ne saurions bien aimer sans être jaloux ; car, après être arrivés à ce haut degré d'amour où nous ne pouvons demeurer par notre inconstance naturelle, nous sommes obligés de tomber dans la froideur ou dans la haine, en passant toujours par la jalousie. Le médecin Celse, qui est un maître dans la connaissance de la nature de l'homme, a dit fort à propos qu'un homme qui est plus gras qu'à l'ordinaire devait craindre de tomber malade, parce que les choses de ce monde étant toutes incon-

stantes, il ne devait pas demeurer long-temps dans cet embonpoint.

C'est parmi tous ces troubles que l'ame est en désordre et comme en délire, et qu'après s'être défendu des apparences, et avoir coupé, pour ainsi dire, une tête à l'hydre, elle se laisse subordonner aux faiblesses de l'amour, qui lui fait souvent paraître des chimères pour des vérités, et qui fait naître à l'hydre dix têtes pour une qu'on lui a coupée.

Il n'est pas aisé qu'une personne émue d'une passion violente, comme est la jalousie, puisse juger juste dans sa propre cause, et qu'elle puisse voir la lumière parmi tant de ténèbres dont l'amour lui offusque la raison. Moïse avait trouvé un expédient sur cela, sans que l'homme et la femme fussent eux-mêmes leur propre juge. Le grand-prêtre faisait boire aux femmes accusées d'impudicité un grand verre d'eau très-amère, qu'on appelait *eau de jalousie.* Il prétendait par là guérir l'esprit des maris jaloux, en faisant paraître le crime par l'effet de cette eau de probation, qui devait faire pourrir le ventre de la femme criminelle, ou conserver la santé de celle qui était innocente. Nous aurions de la peine aujourd'hui à faire de pareilles épreuves, et je ne sais si nous pourrions croire qu'un larcin secret pût être découvert par ces sortes de moyens.

Cependant l'ame agitée de diverses passions cherche toutes sortes de moyens pour se dégager des doutes qu'elle s'est faits. Alors la curiosité l'anime à examiner toutes les circonstances de

l'affaire. Elle observe et épie exactement ce qu'elle aime, de peur quelle ne le perde, mais cette recherche extravagante fait son mal pire qu'il n'était; et au lieu de la guérir, elle y apporte souvent la gangrène. C'est ce que nous ont voulu dire des théologiens païens, par la fable qu'ils nous ont débitée; savoir, que Vulcain, ennuyé un jour des impudicités de sa femme, se résolut, pour se venger d'elle, à faire éclater sa jalousie en présence de tous les dieux qu'il croyait lui être propices et favorables. Mais, après avoir tendu des rêts pour surprendre Mars et Vénus ensemble, bien loin de guérir par là sa passion, il se l'accrut, et fut estimé infame parmi les dieux, pour avoir découvert un crime caché; et de plus, les dieux furent si scandalisés de l'action de Vulcain, qu'en le chassant honteusement du ciel, il tomba à terre, et se cassa une jambe. Voilà ce qui arrive à nos jaloux; la vengeance se mêle avec la jalousie, et pour avoir le plaisir de faire connaître aux hommes la faiblesse de leurs femmes, en découvrant leur secret amoureux, ils s'attirent la risée de tout le monde, et une tache perpétuelle pour leur réputation.

Mais, comme l'ame n'ignore pas que tout ce qui est au monde ne soit sujet au changement, elle commence à craindre de perdre tout ce qui fait son bonheur et son plaisir, et qu'un autre ne s'en empare. C'est proprement cette crainte que nous appelons *jalousie*, qui a l'amour pour père, et qui ne peut dénier pour mère la crainte qui l'a engendrée. Cela n'est-il pas étrange que

les mêmes inclinations qui causent l'amitié dans le commerce des hommes, soient, dans l'amour excessif, la cause de la haine?

Cette jalousie est si forte et si puissante dans l'esprit de quelques hommes, qu'il y en a eu, suivant le rapport de Tertullien, qui, au moindre petit bruit que faisait le vent, ou un rat à la porte de leur chambre, appréhendaient qu'on n'enlevât leur femme d'auprès d'eux.

Cette crainte ne s'est pas plutôt emparée d'une ame faible, que la haine y trouve aussitôt sa place : mais, comme l'amour n'est pas entièrement banni, il s'y passe d'étranges désordres par tant de passions si opposées les unes aux autres : et, si l'ame n'en est point détruite, elle ne doit assurément sa vie qu'au nombre de ses ennemis : car, d'un côté, la haine glace le cœur où l'ame fait sa principale demeure : elle y éteint presque ses esprits, et y suffoque la chaleur naturelle : d'un autre, l'amour le brûle, et, en y dilatant ses petites cavités, il en augmente les esprits et la chaleur. Pauvre cœur, que ce monstre de passion te fait souffrir! C'est de ces passions contraires que naissent la colère, les chagrins, la fraude, l'espérance, le désespoir, la joie, la tristesse, la fureur, la rage, et puis l'envie de se venger aux dépens de sa vie et de sa réputation. Il y en a eu même qui ont poussé leur jalousie jusqu'après leur mort, comme fit ce roi de Maroc, qui, après avoir été défait en guerre, ne voulut pas que personne jouît de sa femme après sa mort; c'est pour cela qu'il l'a mit en croupe derrière lui sur son che-

val, et que, poussant vivement le cheval, il se précipita du haut d'une montagne, ainsi que nous le rapporte Jean de Léon.

Mais n'allons point chercher les histoires de l'antiquité sur les effets de la jalousie; nous n'en saurions trouver de si notables que celle qui arriva l'autre jour à Nice, en Provence. Le seigneur de Castel-Novo, âgé de soixante-sept ans, devint si éperdument amoureux de sa bru, Perrine de Harcouette, de Saint-Jean-de-Maurienne, que, son mari et sa femme lui étant un grand obstacle pour l'exécution de son premier dessein, il les fit tous empoisonner par la fille de chambre de sa femme. Mais, comme l'amour et la jalousie sont exposés à mille accidens divers, le beau-père trouva la mort où il pensait trouver des plaisirs, car sa belle-fille lui plongea le poignard dans le sein lorsqu'il voulut prendre avec elle des divertissemens amoureux.

Comme rien n'est caché dans le monde, tôt ou tard la vengeance éclate, le scandale arrive, et par là on publie souvent un crime caché, dont le malheur s'étend quelquefois aux successeurs. Si par hasard la personne jalouse vient à se reconnaître, lorsque la maladie est formée et qu'elle n'est pas incurable, elle a pourtant, pour toutes ses peines, la douleur et le repentir, qui sont les effets d'un amour déréglé et la fin de la jalousie : car, partout où se trouve la jalousie, partout se trouve l'amour. Et comme la vie accompagne toujours les malades, et que la douleur ne touche jamais les morts, ainsi la jalousie n'abandonne jamais les amoureux, et ne

se trouve jamais où il n'y a que des froids et des indifférens.

Après avoir découvert la naissance, la cause, la nature et les progrès de la jalousie, il me semble qu'il ne sera pas hors de propos d'en examiner présentement la différence et les effets.

L'expérience nous fait voir tous les jours que la raison est quelquefois la maîtresse de nos passions, et qu'elle les modère avec tant de force quand on s'est accoutumé, dès le bas âge, à les dompter, que l'on ne doit pas s'étonner s'il y a des hommes et des femmes qui ne se laissent point lâchement emporter à leurs mouvemens impétueux. Joseph eut en apparence de légitimes soupçons de la bienheureuse Marie; mais il sut si bien les étouffer dans leur naissance, qu'il ne se laissa point aller aux excès de la jalousie. Jules César avait tant de force sur son ame, que, bien qu'il eût de véritables causes pour être jaloux, sa grande ame ne succomba jamais à cette horrible passion. C'est ainsi qu'en usèrent Auguste, Luculle, Antoine et Pompée. Ces grands hommes qui avaient sujet d'être jaloux, n'en firent point de bruit. On les plaignit plutôt de ce qu'ils étaient vertueux, qu'on ne les blâma de ce qu'ils étaient imprudens. Ils savaient bien qu'ils ne devaient pas se scandaliser de la mauvaise conduite de leurs femmes, et que, s'ils le faisaient, il n'y aurait pas jusqu'aux enfans qui ne les en railliassent.

Les femmes, naturellement, sont plus jalouses que les hommes, comme nous le prouverons ensuite, et ont quelquefois la même force

d'ame dans de semblables occasions. Sara eut d'abord quelque légère jalousie de ce que son mari, Abraham, caressait Agar; mais la raison vint aussitôt au secours de sa passion; et, après l'avoir heureusement combattue, elle consentit que son mari fit des enfans à sa servante. C'est ainsi que fit Stratonice, qui, touchée de ce qu'elle n'avait point d'enfans de son mari Déjotarus, et agitée de quelque crainte de le perdre, consentit enfin qu'il en fit à Electra à condition qu'elle les adopterait et les réputerait pour les siens propres.

Il n'en est pas de même des ames basses et rampantes : l'amour et la jalousie s'y font ressentir avec plus d'empire et y font paraître avec plus d'éclat le nombre des passions qui les accompagnent. Quand l'amour est arrivé à ce haut point où il ne peut plus croître, ceux qui en sont enivrés appréhendent tout; une œillade les incommode, une conservation les importune, une promenade les inquiète, une collation leur déplaît, une lettre les chagrine : ils ressemblent à ceux qui sont sur un précipice, à qui les yeux s'éblouissent, les pieds chancèlent, le corps tremble. Ils craignent de tomber, quoiqu'ils soient dans un lieu de sûreté. Il n'y a que les sages et les stupides qui soient exempts de l'excès de cette passion. Les autres, qui tiennent le milieu, qui composent presque tout le monde raisonnable, sont du nombre des esprits faibles ou médiocres. Ils ont un chancre caché dans le cœur, et, comme parlent les médecins, un *noli me tangere*, qui ne s'entretient que par des

ordures croupissantes; c'est-à-dire que la jalousie ne s'entretient dans le cœur de ces petits esprits que par des passions ennemies et par des rêveries continuelles : c'est de là que viennent les inquiétudes, les extravagances et même la folie et la rage des jaloux, qui semblent pourtant avoir quelque espèce de raison, comme Lépidus semblait en avoir lorsque, devenant malade, il en mourut.

Nous serons plus convaincus de ce que je dis, si nous examinons en particulier la jalousie dans l'homme et dans la femme, et si nous cherchons lequel des deux est le plus jaloux.

La crainte de perdre ce que l'on aime est bien plus forte dans l'esprit d'une femme, que celle qui occupe l'ame d'un homme; et, bien que la femme soit naturellement timide, l'expérience nous fait pourtant voir qu'elle est tellement hardie quand elle est jalouse, que, s'il est question de faire un crime, elle est beaucoup plus intrépide que nous.

D'ailleurs, comme elle est naturellement plus faible, et que par là elle a plus besoin du secours et de l'appui de l'homme, elle a aussi plus de crainte de le perdre quand elle l'aime beaucoup.

D'autre part, parce qu'elle est plus constante en amour que nous, comme nous l'avons prouvé au chapitre précédent, elle reçoit aussi beaucoup plus d'impressions par les mouvemens de l'amour et de la jalousie.

La lasciveté est encore une puissante cause de l'excès de cette passion; elle la presse plus

que nous, et l'engage plus fortement à être plus jalouse. En effet, elle s'imagine que son mari n'en aura pas assez pour elle, et dans cette pensée lascive, elle craint qu'une autre ne partage avec elle les contentemens qu'elle désire avec ardeur, et le bien qu'elle pense lui appartenir.

Au reste, elle se met plus souvent en colère, et y demeure davantage; et alors, la jalousie devenant fureur, elle est capable de faire tout ce qu'il peut y avoir de mal au monde.

Enfin, il n'y a point de bête farouche qui soit plus cruelle que la femme, lorsqu'elle est troublée par la jalousie: il n'en faut point d'autre preuve que celle de Médée, qui tua ses propres enfans pour se venger de son mari; ni que celle de Laodicée, femme d'Antiochus, surnommé *Dieu*, laquelle, selon le rapport de saint Jérôme sur Daniel, fit mourir Bérénice avec son enfant, parce qu'Antiochus en était père; et puis elle s'empoisonna de désespoir. C'est cette passion déréglée qui a fait dire fort à propos à l'Ecclésiaste que *la femme jalouse est la douleur du cœur de son mari, et les plaintes de sa famille.*

Les hommes en usent à peu près de la même façon, si ce n'est que la lasciveté n'a point tant de part dans leur jalousie qu'elle en a dans celle des femmes. Ils appréhendent seulement qu'un autre ne ravisse le bien qu'ils pensent n'appartenir qu'à eux seuls; et, dans cette noire pensée, ils se chargent d'une des plus cruelles passions de l'ame.

C'est la jalousie qui fit perdre la vie à Mariamne, parce que son mari, Hérode, ne pou-

vait souffrir que l'on aimât sa beauté. C'est aussi la même passion qui obligea le mari de la belle meunière à donner du mal secret à sa femme, pour le communiquer à un monarque des plus illustres de l'Europe, qui aimait beaucoup les belles-lettres ; et, comme il ne put ou ne voulut pas se venger sur sa personne royale, il se vengea sur le corps de sa femme, qui ensuite infecta le roi. Je ne saurais ici passer sous silence ce que l'on nous dit d'Octavius, qui, après avoir baisé amoureusement Pontia Posthumia, fut si vivement choqué de ce que cette femme ne voulut pas l'épouser, après l'en avoir priée, que son amour se changea en fureur ; si bien qu'il arracha la vie à celle qui, entre ses bras, la lui avait si souvent redonnée.

En vérité, les hommes ressemblent bien aux cerfs qui, étant naturellement fort craintifs, sont extrêmement jaloux de leurs biches ; aussi, les naturalistes ont-ils remarqué que le poil de leur tête était garni de vers qui la leur rongeaient incessamment. François Torre en avait un gros dans la tête, selon que l'histoire d'Italie nous le rapporte, lorsqu'il se pendit à Modène, pendant que dans le dernier siècle François-Guichardin en était gouverneur, parce que la courtisane la Colère, qu'il aimait éperdument, toucha la main d'un gentilhomme qui jouait aux échecs avec lui.

Mais, s'il y a de légères maladies que nous domptons par notre sage façon de vivre, il y en a une infinité d'autres qui sont périlleuses et même funestes, ou par notre faute, ou par leur

propre nature, que nous ne pouvons combattre par nos remèdes. Ainsi, la raison guérit les légères jalousies; mais elle ne combat pas aisément les fortes ni les désespérées. Je ne sais si l'on eût pu guérir la violente maladie de Procris, que son mari Céphale tua pour une bête fauve, ni celle de Thébé et de Luculla. La première, au rapport de Cicéron, tua Phérée, son mari, sur un fort léger soupçon; et l'autre empoisonna son mari, l'empereur Antonius Virus. parce qu'il aimait Fabia.

Il est donc vrai que les grandes ames savent, par la force de la raison, résister à la jalousie, qu'elles ne la reçoivent jamais qu'à la porte, pour parler ainsi, sans la laisser entrer dans le logis, où, sans doute, comme un soldat ennemi, elle ruinerait son hôte. En effet, un homme prudent, selon la pensée d'Aristote, doit savoir l'honneur qu'il doit à ses parens, à sa femme, à ses enfans et à lui-même, afin que, le rendant à ceux qui le méritent, il soit estimé juste et saint dans sa famille. Il n'en est pas ainsi des petits esprits, et des médiocres : jamais la raison ne vient à leur secours. Ils se laissent entraîner à la violence d'une passion qui les agite, et n'ont pas assez de force pour résister à ses mouvemens excessifs.

Je puis donc conclure que l'amour n'est jamais sans jalousie, et que l'on ne saurait aimer sans être jaloux.

CHAPITRE X.

Si la femme timide aime plus que la hardie e l'enjouée.

Nous avons prouvé ailleurs que les femmes étaient d'un autre tempérament que les hommes; et qu'étant plus froides et plus humides, il était bien raisonnable que la nature les eût créées de ce tempérament, parce qu'elles avaient été faites d'une autre matière que nous et pour d'autres usages. En effet, elles ont plus de part à la génération et dans la perpétuité de notre espèce, que les hommes mêmes. C'est sans doute pour cette raison qu'elles sont ordinairement plus sanguines, ou plutôt qu'elles ne dissipent pas tant de sang que nous, et que d'ailleurs elles sont plus sujettes à des épanchemens périodiques et à des règles de tous les mois, qui ne manquent jamais à celles à qui l'âge et la santé le permettent.

Mais, comme leur tempérament est bien différent du nôtre, il n'est pas moins dissemblable parmi elles. Il y en a de sanguines, de bilieuses, de pituiteuses et de mélancoliques, ou, pour mieux parler, d'humides, de chaudes, de froides et de sèches. Ces qualités ne sont pas ordinairement seules ; elles sont accompagnées d'une autre qui ne leur est pas incompatible :

ainsi les sanguines sont chaudes et humides; les bilieuses, chaudes et sèches; les pituiteuses, froides et humides; et les mélancoliques, froides et sèches. Or, de tous ces tempéramens, il n'y a que les sanguines qui peuvent servir à mon sujet; mais ce sont des tempéramens sanguins qui participent un peu de la bile ou de la mélancolie: d'où naissent des humeurs et des inclinations fort différentes. Car la femme sanguine bilieuse, c'est-à-dire, la chaude et humide, qui aura un peu de bile mêlée parmi son sang, sera gaie et badine, et la sanguine mélancolique, c'est-à-dire, la chaude et humide, où la mélancolie aura un peu de part, sera timide, mélancolique et sérieuse.

Le sang, qui est la liqueur dominante dans le tempérament de ces deux femmes, sera plus subtil, plus ému et plus fluide dans la folâtre que dans la timide : ses esprits seront plus clairs, plus mobiles et plus obéissans à l'ame, parce que la bile, qui, selon le sentiment des médecins, est la partie la plus chaude, la plus sèche et la plus légère du sang, y sera mêlée d'une manière à ne pas nuire à la santé : au lieu que le sang de la mélancolique sera plus épais et plus terrestre, et moins propre à s'agiter; ses esprits seront aussi plus ténébreux, moins mobiles et plus rebelles aux ordres de l'ame, parce que la mélancolie, qui est une liqueur la plus épaisse du sang, fera une bonne partie de sa masse.

Je ne prétends point parler ici de ces mélancoliques malades qui ont l'imagination troublée, et qui sont véritablement folles, ni de ces autres

mélancoliques, froides et sèches, qu'il faut incessamment pousser pour les faire agir; mais de ces mélancoliques qui ont le sang chaud et sec, et qui, selon l'aveu d'Aristote, et selon l'expérience même, sont des personnes sages et spirituelles. Celles qui ont ce tempérament ne sont ni si tristes ni si mornes que le peuple se le persuade : au contraire, elles sont gaies, enjouées, par le sang qui domine dans leurs veines; mais, à la vérité, elles ne le sont pas tant que les bilieuses.

Je ne prétends pas aussi parler de ces tempéramens de femmes forts sanguines, qui n'ont que sept ou huit jours de libres pendant un mois, et qui sont sujettes pendant vingt-un ou vingt-deux jours à des écoulemens ennuyeux, comme était mademoiselle de Ling.... qui, de plus, sentait le bouc dès l'âge de douze ans, qui sont bonnes et pacifiques, et qui, dans leur extrême vieillesse, deviennent stupides et hébétées; mais seulement de celles qui n'ont leurs règles que quatre ou cinq jours de suite, qui sont simples, mais adroites et enjouées, et qui, dans un age décrépit, ont les sens aussi rassis que dans leur plus vigoureuse jeunesse.

Après avoir fait toutes ces distinctions des tempéramens, examinons à cette heure les signes qui conviennent en général à es deux complexions, et ceux qui leur sont propres en particulier.

Les filles sanguines bilieuses ont des signes communs qui peuvent convenir aux sanguines mélancoliques. Les unes et les autres sont de

toute sorte de tailles : il y en a de grandes, de médiocres et de petites : toutes deux sont belles ou laides; l'une et l'autre ont de grosses veines aux bras et aux mains, et du poil au chignon du cou, et le long de l'épine du dos. L'amour les a marquées toutes deux de sa marque, et leur a imprimé sur les joues et sur les lèvres le caractère de la cruauté. Leurs pommettes des joues sont rouges comme du corail; elles sont au toucher fermes et un peu sèches, et la chaleur dominante ne leur permet pas d'avoir une peau humide et fade, ni le coloris du teint plâtré et dégoûtant.

Il n'en est pas ainsi des autres marques particulières qui distinguent les filles bilieuses sanguines d'avec les sanguines mélancoliques. Celles-là ont un sang plus délié et plus fluide : au lieu que celles-ci en ont un plus grossier et plus visqueux. Dans celles-là, la bile se fait connaître par ses effets, c'est-à-dire, une portion du sang la plus chaude et la plus sèche; et dans celles-ci, la mélancolie, c'est-à-dire, une bile brûlée, et un sang épais, qui est beaucoup plus chaud et plus sec que la bile, dont souvent elle est faite. Celles-là ont un feu qui brûle comme de la paille; et celles-ci en ressentent un autre qui est allumé dans leurs entrailles comme dans un bois vert, qui, bien qu'il n'ait pas tant d'éclat et de lumière que l'autre, a pourtant beaucoup plus de chaleur. C'est donc du sang que naissent les différences que nous observons dans ces deux sortes de tempéramens que nous découvrons dans le corps et dans l'ame de ces deux filles.

D'ailleurs, bien qu'elles aient toutes deux de l'embonpoint, cependant la bilieuse, ayant un sang plus délié, plus actif et plus pétillant, et ses actions étant plus badines; de plus, dissipant plus de sang que l'autre, elle doit aussi être plus maigre, et les règles ne doivent couler que trois ou quatre jours de suite, et encore en très-petite quantité : au lieu que les règles de la mélancolique coulent plus abondamment pendant sept à huit jours; et parce que le sang de celle-ci est plus épais et moins actif, que sa vie est plus sédentaire, qui ne lui permet pas d'en faire une si grande dissipation, et d'ailleurs qu'elle dort davantage, ses actions doivent aussi être plus lentes, et son embonpoint plus accompli.

Au reste, la bilieuse a ordinairement la tête petite et les cheveux blonds ou châtains; mais la mélancolique l'a un peu plus grosse et mieux faite, et son poil et ses cheveux sont noirs : et comme la sanguine bilieuse est plus sujette que l'autre à tomber dans les faiblesses de son sexe par la force de son tempérament, les anciens Romains avaient accoutumé de dépeindre les courtisanes avec des cheveux et des perruques blondes, et les sages matrones avec des noires; témoin Pétrone, qui, dans son *Histoire satirique*, donne des tresses blondes à Lépida, à Agrippine et à Poppée, les trois plus grandes courtisanes de leur temps. De plus, la sanguine bilieuse a une gorge médiocre et des tétons fermes, qui ne se touchent point, et qui semblent être collés à sa poitrine; mais la sanguine mélan-

colique a une grosse gorge, et ses mamelles dures se touchent et se baisent l'une l'autre, pour nous marquer ses inclinations secrètes et amoureuses.

Si ces deux jeunes filles sont distinguées par des signes essentiels que l'on observe dans leur corps, elles ne seront pas moins différentes par les diverses passions qui occupent leur ame.

La fille sanguine bilieuse est de son naturel agissante et légère, hardie et enjouée, inquiète et inconstante; elle chante, elle danse, elle folâtre toujours, jamais en repos, toujours badine. L'amour paraît à découvert dans ses yeux et sur son visage, comme il est dans le cœur; enfin, c'est la sincérité même et la candeur Que si un homme lui plaît, d'abord elle s'engage à l'aimer. Alors son feu est violent, mais il ne dure pas; c'est un feu de paille, dont l'activité est bientôt ralentie. Le premier venu la persuade aisément, et lui fait changer de dessein; de sorte qu'elle se fait autant d'amans qu'il y a de personnes qui lui plaisent. Son tempérament est la cause de ses inclinations. Les esprits de son sang, qui sont les organes dont l'ame se sert pour agir, sont toujours émus avec violence au moindre objet qui se présente. Ils ne trouvent point d'obstacle dans sa petite tête qui les arrête, et ils ne demeurent point où la raison réside. C'est ce qui la fait résoudre trop promptement, et juger avec trop de précipitation. Elle ne regarde jamais l'avenir; elle n'envisage que le présent, qui, passant fort vite, n'est accompagné que de fort peu de circonstances; aussi se repend-elle souvent de ses

desseins, et se trompe presque toujours dans le commerce de la vie.

Toutes ces légères inclinations n'empêchent pourtant pas qu'elle n'ait meilleure grâce et moins de contraintes que l'autre : et quoiqu'elle soit fort enjouée et fort libre au dehors, elle est pourtant fort modeste et fort retenue au dedans. Ce n'est pas une gaieté de malade qui rit en mourant, et qui est un signe des ordures qui l'ont excitée. Sa joie et son enjouement marquent la tranquillité de son esprit, le repos de son ame, la sagesse et la vertu, qui ne se lient jamais qu'avec l'innocence et la simplicité : et, si elle est facile à persuader, elle est assurément fort difficile à prendre.

J'avoue que c'est un des malheurs du siècle de n'oser badiner sans que l'on s'en plaigne, et sans que l'on en médise, comme si l'eau dormante était meilleure à boire que celle qui court. En vérité, ces aimables personnes méritent nos respects. La naïveté de leurs actions nous charme, et la sincérité de leurs sentimens nous enchante. Les esprits du sang de cette jeune fille, toujours émue, enflamment sont cœur par la vitesse de leurs mouvemens; ils échauffent son cerveau par le passage qu'ils y font avec précipitation : en un mot, ils mettent tout son sang dans un mouvement précipité; ce qui est la cause de l'inconstance et de l'enjouement de la belle.

C'est donc son tempérament qui la rend légère, non vicieuse, gaie, non évaporée, simple, et non stupide. Si par hasard elle s'attache à un homme pour le mariage, elle le fait plutôt par

con sidération et par obéissance que par sa propre inclination : et, comme elle entre dans un état où le badinage en fait l'ensemble, jugez si l Amour, qui n'est qu'un enfant, et qui se plaît to ujours à badiner, n'augmentera pas son inclina tion enjouée. Elle folâtrera même jusque entre les bras de son mari, quand elle se soumettra aux ordres que la nature lui a imposés pour lui rendre ce qu'elle lui doit. Son corps ne sera pas plus en repos que son ame, qui pourtant ne s'égarera jamais que par les plaisirs excessifs du mariage; ses membres ne deviendront jamais immobiles ni froids, parce que son cœur ne sera point navré par l'excès des contentemens amoureux : si sa voix est quelquefois chancelante, ses soupirs suffoquans, sa parole mourante et entrecoupée, il ne faut qu'en accuser l'amour qui la blesse : mais il ne la fait pas mourir. Sa légèreté naturelle, qui ne lui permet pas de s'attacher fortement à son mari lorsqu'elle fait ce que l'on fait dans le mariage, l'exemple des coups mortels de l'amour.

Mais la fille sanguine mélancolique a bien d'autres inclinations que celles-là. Son ame es bien plus constante et moins légère. Quand elle badine, c'est avec plus de retenue; quand elle chante ou danse, c'est avec plus de modestie. Si l'amour paraît dans ses yeux et sur son visage, c'est d'une manière fort assurée, qui marque bien qu'il s'est emparé de son cœur, et qu'il y loge comme dans son palais. Sa timidité naturelle ne l'oblige pas à s'engager sitôt à la vue d'une personne qui lui plaît. Elle y pense long-

temps avant que d'aimer. L'amour touche longtemps son cœur sans l'échauffer, et quand il l'échauffe par son feu, qui a de légers commencemens; elle en ressent insensiblement la chaleur qui croît toujours; et, quand ce feu est une fois allumé, il est ardent et même violent; c'est un feu dans du bois vert et dans une matière épaisse, qui ne s'éteint pas sitôt. Il n'y a ni persuasion, ni raisons assez fortes qui puissent détourner cette fille d'aimer, quand elle est une fois attachée à un homme qu'elle estime. C'est un effet de sa complexion qui la rend si constante dans ses desseins, et si résolue dans ses entreprises.

Son sang et ses esprits bouillans qui coulent lentement dans ses veines, font tant d'impression sur son cœur et sur son cerveau, que toutes les parties de son corps s'en ressentent également. Le feu qui l'anime est dans une matière si tenace, qu'il ne l'abandonne jamais qu'après l'avoir consumée. De là vient qu'elle consulte avec raison, qu'elle raisonne avec prudence, et qu'elle s'abandonne avec discrétion. Elle se perd bien loin dans l'avenir, et y va chercher des plaisirs pour s'assurer de son bonheur qu'elle grossit toujours. Sa prudence la rend malheureuse. Elle est ingénieuse à se tourmenter. L'espérance la flatte, et lui fait voir des voluptés excessives : ainsi, elle trouve des plaisirs réels par la force de son imagination, qui ne sont véritablement qu'imaginaires. Les circonstances infinies de l'avenir embarrassent son ame amoureuse; et, pour n'être point trompée, elle se feint

des contentemens dans toute son étendue. Son imagination vive est échauffée par le désir extrême de la jouissance. Son esprit même, que j'ai nommé ailleurs *intelligence*, semble extrêmement emporté par les émotions de son ame, qui est la partie spirituelle la plus basse et la plus voisine des sens. Ses rêveries en amour sont extravagantes; elles vont jusqu'à l'extase dont elle ne sortira pas sitôt, à moins que l'on ne l'en tire par miracle. Car, comme le démon se mêle quelquefois parmi les vapeurs de la terre qui forment l'orage, pour causer quelque part du désordre, s'il en faut croire nos démonographes; ainsi l'amour se mêle quelquefois parmi les fumées noires d'une bile brûlée, pour leurrer le beau sexe, sous l'espérance d'un bonheur ou de quelque grand plaisir à venir.

Enfin, l'amour qui agite cette fille est si violent, qu'elle tomberait sans doute dans quelque désordre odieux pour son sexe, si la timidité et la crainte n'étaient de puissans obstacles pour s'opposer aux efforts de sa passion amoureuse. Sa timidité naturelle est même une marque de son esclavage amoureux, et du trouble qu'elle sent au dedans; et, si elle paraît retenue, elle n'est pas innocente. Les ames les plus dissimulées sont celles qui sont les moins vertueuses, parce que le masque dont elles se couvrent empêche que l'on ne découvre ce qu'elles sont véritablement.

Si nous cherchons la cause de toutes les inclinations de cette fille, nous trouverons sans doute que son sang chaud et grossier, ses esprits

brillans et agités, sont la source de toutes ses passions; car son ame amoureuse, qui se sert de ses esprits enflammés pour l'usage de ses passions, les excite avec tant de force dans son cœur, qu'il en est lui-même fort ému et fort échauffé ; et puis le cœur, agitant encore dans ses petites cavités ces mêmes esprits, les rend encore plus chauds et plus pénétrans : si bien qu'étant ensuite dardés avec vigueur dans le cerveau, ils y ébranlent ses petites fibres qui excitent l'imagination. C'est donc par le moyen du feu du cœur et par la vivacité de l'imagination qu'il se fait une multiplication et un concours d'esprits qui accablent, pour ainsi dire, le cœur et le cerveau de cette jeune personne. Il est vrai que ces parties se déchargent sur leurs propres canaux de ce qui les trouble sur les autres parties du corps, et principalement sur les parties naturelles de cette fille, où ces esprits font une telle impression, qu'il n'est pas aisé de détruire, par la ténacité de la matière dont ils sont faits, et dont l'ame se sert pour exciter ces passions.

Si par hasard on parle de mariage à cette fille, tout est en trouble chez elle; elle devient rêveuse, morne, chagrine et plus timide qu'à l'ordinaire. Ces désordres sont des marques assurées que l'amour fait du ravage dans son cœur. Alors elle désire avec empressement ce qu'elle refuse avec crainte. Enfin, si l'amour l'emporte sur sa timidité, et qu'elle consente à se jeter entre les bras d'un homme, sa timidité naturelle refusera toujours des faveurs qu'elle voudra bien laisser prendre, afin d'excuser son

consentement par la force. Alors l'amour extrême lui ôtera les forces, et s'emparant entièrement de son cœur, la laissera faible et immobile comme un glaçon, faute de chaleur et d'esprits, qui n'auront été précipités dans ses parties naturelles que pour obéir aux ordres de la nature. Que si alors elle donne quelque marque de vie, ce n'est que par des soupirs et des sanglots entrecoupés; et son extase est si grande, qu'elle n'a pas même senti le commencement des voluptés qui l'ont causée.

C'est donc le sang et ses esprits qui, étant de différente nature, font la variété de la complexion de ces deux personnes; car, s'il est vrai que les plus timides engendrent plus de sang et plus d'humeurs superflues, parce qu'elles aiment plus l'oisiveté et le repos, il sera aussi vrai de dire qu'elles font plus de semence, et que par conséquent elles sont plus amoureuses: témoin les lapines, qui, étant les plus timides des animaux, sont aussi les plus amoureuses et les plus fécondes; elles n'ont pas sitôt mis bas qu'elles conçoivent une autre fois, ou qu'elles ont déjà conçu. Cela est si assuré, qu'*Ovide*, qui est le maître en l'art d'aimer, a dit adieu à l'amour, si l'on bannissait l'oisiveté, et que *Théophraste* a défini l'amour par une *affection d'une ame paresseuse.* C'est sans doute dans cette vue que deux fameux sculpteurs de l'antiquité, *Carracus* et *Phidias*, firent *Vénus* d'une même inclination par la posture qu'ils lui donnèrent; car l'un la fit assise, et l'autre lui donna une tortue sous ses pieds.

Il n'en est pas de même des gaies et des enjouées ; elles sont plus sèches et n'engendrent pas tant d'excrémens ; elles n'ont pas le temps de demeurer en repos, ni de rêver à l'amour : si elles sont amoureuses, elles ne le sont qu'avec inconstance, à cause de l'activité de leur sang, et de la multiplicité des abjets qui leur plaisent. Ainsi, je puis véritablement conclure que les timides sont plus amoureuses que les enjouées.

CHAPITRE XI.

S'il y a plus de peine à gagner les bonnes grâces d'une femme qu'à se les conserver.

Il n'était pas, ce me semble, besoin que Dieu contraignît les deux sexes, par des commandemens sévères à s'aimer l'un et l'autre. Il avait mis dans nos cœurs, en nous créant, des désirs suffisans pour nous porter à aimer : témoin Adam, qui n'eut pas plutôt vu Ève qu'il en devint amoureux; et je pense que les caresses qu'il fit à sa femme furent les premières occupations de sa vie. Son feu fut d'abord violent, aussi bien que dans la suite, puisqu'il ne s'éteignit qu'avec sa vie. Ève, de son côté, n'en fut pas moins émue, sa flamme s'augmenta par le feu de son mari, et l'Amour, qui n'était alors qu'un enfant, non plus qu'à cette heure, badina avec eux, comme il fait présentement avec nous.

Que si Dieu a fait des préceptes pour nous engager à aimer, il faut croire que ce n'a été qu'à cause de la corruption de notre nature. Il nous avait donné d'abord assez d'inclination de part et d'autre, pour ne nous pas refuser des faveurs : mais il se trouva dans la suite des temps des personnes si barbares et si inhumaines, qu'elles éteignirent ce feu naturel et ces flammes innocentes par une injustice qui en fit faire une loi.

Il y a pourtant peu de personnes aujourd'hui qui soient si cruelles que de haïr plutôt que d'aimer. La plupart sont d'une autre humeur, et ils se trouvent si indispensablement obligés à aimer par une inclination secrète et naturelle, qu'ils cesseraient plutôt d'être qu'ils ne cesseraient d'aimer. La femme, principalement, est de cette complexion, elle aime naturellement ; elle n'a qu'à voir un homme pour avoir d'abord de l'estime pour lui, parce qu'il est d'un autre sexe: aussi est-ce pour cela que quelques philosophes l'ont appelée un *animal sociable.*

Comme elle est faite d'une manière plus douce et plus polie que celle de l'homme, elle a aussi des parties plus mollettes et plus tendres. Son cœur est plus porté à la compassion que le nôtre, et sa pitié s'étend souvent jusqu'à soulager nos langueurs, quand il y irait même de la perte de sa réputation et de sa vie. Elle aura de la peine à voir un homme prosterné à ses pieds sans le relever aussitôt, pour l'embrasser ensuite avec des soupirs réitérés, ou des larmes abondantes, qui sont des marques évidentes de

sa tendresse. Aussi, nous avons remarqué ailleurs qu'elle aimait avec plus de force et de constance que l'homme, et qu'il semblait que la nature lui eût fait un cœur propre pour aimer ; si bien que les historiens ne nous ont jamais parlé de femmes misanthropes, comme ils ont fait de plusieurs hommes.

D'ailleurs, l'envie déréglée qu'elles ont de se rendre immortelles par les moyens de la génération, est encore une puissante cause qui les oblige à aimer ; et, parce qu'elles ne sauraient engendrer seules, elles cherchent avec empressement un compagnon avec qui elles puissent se lier étroitement, et, par la jonction de leur feu, produire une étincelle qui soit la cause d'un autre feu qui s'allumera un jour dans le cœur de l'enfant qu'ils auront engendré.

Je ne veux point m'arrêter ici aux fables que l'antiquité nous a débitées, lorsqu'elle nous a fait connaître des exemples de productions extraordinaires, et qu'elle a publié que ses dieux et nos hommes avaient fait leurs semblables sans le commerce d'un sexe différent. Cela me paraît si impossible, que j'ai dessein de faire un discours, lorsque je traiterai des incubes, pour désabuser ceux qui pensent qu'il y en a qui peuvent engendrer sans le secours et sans le mélange d'un sexe différent.

D'autre part, la femme étant naturellement fort humide, elle engendre aussi beaucoup de sang et de semence, dont souvent elle ne saurait se débarrasser toute seule. Elle se trouve quelquefois si chargée de cette dernière humeur,

pour ne rien dire de la première, qu'au rapport de Galien, il a fallu user d'artifice et de remèdes à l'égard de quelques unes dont l'état ne permettait pas les caresses des hommes, pour les débarrasser de cette matière importune. C'est cette semence qui leur cause tant de maux quand elle est retenue ou corrompue dans ses réceptacles et dans ses cornes, ou quand elle en sort par l'ouverture frangée de ses trompes, pour se répandre dans la cavité du ventre. C'est elle qui trouble l'imagination, qui dépravе la mémoire, qui ruine la raison, et qui, contre les lois de la nature, arrêtant le mouvement du sang, ou le faisant bouillonner, rend les femmes froides, stupides et même extasiées, ou emportées, hardies et maniaques; enfin, c'est elle qui rend quelquefois leur corps tremblant et convulsif : si bien que la nature, qui, par un instinct secret, leur a montré un remède assuré pour leurs maux, leur inspire un désir ardent de se joindre amoureusement à un homme : et c'est cette union qu'elles cherchent quelquefois avec empressement, sans savoir souvent ce qui les porte à aimer.

Au reste, la passion d'aimer ne serait pas sans doute si violente, si le nature n'avoit établi dans les caresses des femmes avec les hommes des plaisirs qui surpassent toutes les autres voluptés, par la sensibilité des parties nerveuses et naturelles de la femme, et si elle n'avait continué ces mêmes plaisirs hors des embrassemens amoureux; car, quand il est question d'aimer, la femme a une imagination si vive et

si obéissante aux ordres de l'amour, que souvent ses parties amoureuses sont échauffées, et plus irritées dans l'absence que dans la présence même d'un homme. Ainsi, la volupté étant continuelle dans les femmes amoureuses, soit par la force de leur imagination, ou par des caresses véritables, il n'y a pas lieu de douter que le plaisir ne soit une puissante cause qui les oblige à aimer.

Mais encore la femme qui est faible de son naturel, et qui, selon le sentiment de Platon, pourrait être mise au rang des animaux irraisonnables, n'envisage souvent que la volupté pour l'unique but des embrassemens amoureux. Son action, étant d'elle-même une action animale, ne fomente dans son esprit d'autre idée que celle dont elle porte le nom; et comme le plaisir est opposé à la douleur, que la nature abhorre extrêmement, la femme ne considère la volupté dans ses caresses amoureuses que comme l'unique remède à ses maux. Enfin, elle a encore une raison aussi civile que naturelle qui l'oblige à aimer. La nature l'a faite aussi faible que timide; c'est pour cela qu'elle est contrainte de chercher ailleurs que dans soi-même de la force pour se défendre contre ses ennemis, et de l'appui pour se contenir dans les occasions. La soumission qu'elle fait paraître dans l'action amoureuse, et la faiblesse de sa taille, marquent assez qu'elle a besoin du secours et de l'appui d'un homme : ajoutez à cela qu'elle a un esprit fort léger, qui demande de la prudence pour être utile à quelque chose. C'est une

girouette qui tourne au moindre vent, et qui serait sans doute emportée par la tempête, si la verge qui la soutient ne la retenait.

Que l'on ne me dise pas qu'il y en a aujourd'hui d'assez fortes pour gouverner des royaumes entiers que la loi a fait tomber en quenouille, et qu'autrefois les Amazones, qui entreprenaient des guerres sanglantes et qui en rapportaient d'heureuses victoires, n'étaient ni faibles ni timides; car l'expérience de tous les jours nous fait voir qu'outre qu'il y en a peu de ce nombre, celles qui sont les seules reines d'un grand pays ne gouvernent ordinairement que par l'avis des grands de la nation; et, quoique M. Petit nous ait dit depuis peu des merveilles touchant les Amazones, cependant elle ne conviennent ni à notre climat, ni à notre façon de vivre, ni à nos tempéramens, la force et la hardiesse n'étant attachées naturellement qu'aux hommes de nos régions.

Il est donc vrai que la femme est plus humide et plus faible que nous, et qu'elle a aussi des inclinations plus fortes que nous à aimer : et, puisqu'elle a pris naissance d'une de nos côtes, comme nous le marque l'Écriture, et que tout retourne, selon l'ordre de la nature, dans le lieu d'où il est sorti, il est bien raisonnable que la femme aime l'homme, et qu'elle se joigne naturellement à lui, pour se remettre dans la place qu'elle occupait autrefois.

Pour l'homme, il ne lui est pas difficile d'aimer une femme qui l'aime; on a autant d'inclination pour elle qu'elle en a pour nous. Il ne

faut que lui marquer de la douceur pour l'obliger à aimer. Ce sont des mouches qui se prennent avec un peu de miel. Pour la femme, la complaisance la rend soumise : faites ce qu'elle veut, c'est la gagner avec peu de peine. Mais l'assiduité que l'on a auprès d'elle la rend esclave; car, comme elle est de la nature des enfans qui aiment toujours à badiner quand ils en trouvent l'occasion; ainsi, quand la femme manque de jouet pour s'ébattre, souvent elle cesse d'aimer. Enfin, la pudeur lui étant quelque chose de naturel, elle désire laisser prendre ce qu'elle ne veut pas donner. En vérité, un homme timide ne s'accorde guère alors avec la timidité d'une femme; il faut qu'il l'attaque hardiment, et qu'elle se défende avec faiblesse.

Il est donc fort aisé de s'aimer réciproquement, puisque l'amour est l'argent de l'amour, et que dans le pays amoureux l'on ne change jamais de monnaie. Mais il est très-difficile de se conserver l'estime que l'on s'est acquise auprès d'une belle; car, si se conserver les bonnes grâces dépendait de la nature, qui agit toujours régulièrement, je croirais qu'il serait aussi aisé de se les conserver que de les acquérir; mais, comme il ne dépend que du caprice et de la légèreté d'une femme de nous continuer ses faveurs, il faut espérer de les perdre souvent, et même quelquefois dès le moment que nous les avons acquises.

L'orgueil et la vanité des femmes sont la véritable cause de cette perte. Elles s'imaginent qu'elles sont ce qu'elles ne sont pas. Il leur sem-

ble que leur règne est éternel, et qu'elles seront toujours belles, agréables et maîtresses, comme elles l'étaient autrefois : mais l'homme, qui aime naturellement la liberté, a de la peine à se soumettre long-temps à une belle; comme cette soumission lui ôte un peu de son droit, il s'échappe quelquefois, il se dérobe; et, qui pis est, il se dégoute d'une même personne : ainsi il déplaît à la belle, qui le chasse comme un perfide et un inconstant, et comme indigne de son amour.

D'ailleurs, la femme qui aime beaucoup est fort impatiente; elle voudrait que sa passion fût assouvie dès qu'elle la presse; et si un homme epuisé, qui ne l'aura mise qu'en appétit, s'absente pour se rétablir de ses langueurs, tout est perdu. C'est Poppée qui s'alarme de l'absence de Néron, ou Agrippine de celle de Creperius Gallus. Enfin, ce sexe ne veut point d'absence, autrement il s'offense, il se plaint. Toujours badiner, caresser, c'est son affaire : si l'on n'est pas assez prompt à lui accorder tout ce qu'elle demande, l'inquiétude la prend, l'oblige souvent à rompre le respect qu'elle doit à son amant qui, d'ailleurs, lassé du caprice et de l'impatience de cette femme lascive, l'abandonne pour en chercher une autre qui ait de meilleures inclinations.

D'autre part, elle est fort amoureuse de son naturel, sa complexion la porte naturellement à aimer, et, pendant que sa pudeur couvre sa passion, sa passion excite ses humeurs dans ses parties naturelles, d'où souvent naissent des va-

peurs malignes et déliées, qui aiguisent son imagination, et qui la rendent plus amoureuse qu'elle ne l'était auparavant. Dans cette fougue de passions, elle n'est plus à elle-même : quoi qu'il en coûte, elle veut être satisfaite. Et si un homme veut alors se servir d'elle comme d'un remède, ou qu'étant un peu indisposé, soit par la maladie ou par l'age, il ne puisse fournir aux plaisirs de la belle, tout est perdu. Point d'excuse pour lui; on s'en lasse, on s'en dégoûte, et l'on cherche ailleurs un autre, qui, par la nouveauté, s'acquittera mieux de son devoir, mais qui quittera enfin la partie par les épuisemens excessifs qu'il souffrira avec cette femme amoureuse.

La jalousie suit de bien près son infâme volupté : elle pense que l'on est toujours prêt à satisfaire sa passion; et, quand on ne l'est pas, elle s'imagine qu'on fait ailleurs des débauches, au lieu d'en faire chez elle. Alors elle ne peut voir son amant, qu'elle ne murmure, qu'elle ne se plaigne, et qu'elle ne devienne triste, morne, chagrine et insupportable. Elle voudrait toujours assujétir un homme auprès d'elle, et le tenir toujours en prison. Mais comme il ne peut long-temps souffrir ses chaînes et son esclavage, il s'échappe, il fuit, il cherche ailleurs de quoi se divertir. Alors la jalousie augmente, souvent elle se change en rage et en désespoir; et alors on trouve la belle plutôt disposée à la vengeance qu'à l'amour. Cet objet n'est plus aimable; c'est un démon visible qui nous a tenté, mais qui nous fait horreur présentement.

Enfin, son opiniâtreté est sans exemple. On n'a qu'à lui marquer sa volonté pour l'obliger à faire le contraire. Si l'amour, par ses enchantemens ordinaires, cachait tous les défauts de cette femme, on se laisserait surprendre à ses artifices; mais, comme sa passion est trop violente pour feindre, on dessille enfin ses yeux, et l'on s'ennuie d'être esclave d'une belle qui est si capricieuse et si incommode; et, quoi que l'on ait pu faire pour conserver ses bonnes grâces, elle est si bourrue et si inégale, qu'il est impossible de vivre auprès d'elle dans une bonne intelligence. Si elle a quelque espèce de vertu, elle est vicieuse; et les circonstances qui l'accompagnent ne la rendent pas aimable.

Enfin, quelque amoureux que soit un homme, il ne peut pas long-temps se plaire auprès d'une femme qui a de semblables défauts; et, comme la plupart des femmes approchent fort de la complexion de celle-ci, il me semble qu'il est plus difficile de se conserver les bonnes grâces d'une femme, que de se les acquérir.

CHAPITRE XII.

Si la belle plaît plus que la complaisante.

Souvent il faut un siècle entier pour faire naître une belle personne, parce que la nature a besoin pour cela de tant de parties propor-

tionnées les unes aux autres, et de tant de conditions différentes du côté de ceux qui l'engendrent, qu'il est très-difficile qu'elle y réussisse. Souvent l'ame des parens n'est pas toujours dans des dispositions convenables, et la matière dont les hommes sont faits n'est pas toujours flexible pour lui obéir : si bien que je ne m'étonne pas s'il y a si peu de belles personnes au monde.

La beauté ne consiste pas seulement dans la juste proportion de toutes les parties du corps, mais encore dans la santé, dans la jeunesse et dans l'embonpoint, qui rendent la peau polie et blanche, et outre ce, quelques parties du corps vermeilles comme du corail rouge. La bonne grâce est encore tellement essentielle à la beauté, par la conduite du mouvement du corps, et principalement du visage et des yeux, qui sont les truchemens de l'ame, que souvent c'est cette seule bonne grâce qui, faisant une grande partie de la beauté, nous engage à aimer. Mais la beauté n'est point parfaite si l'ame n'a ses agrémens, et si une belle personne n'est point la maîtresse de ses passions.

Le cadinal Cajetan, et le philosophe Socrate, les plus laids hommes du monde, surent si bien embellir leur ame par la modération de leurs passions, qu'ils se sont fait aimer de ceux qui eussent eu de l'aversion pour eux, s'ils ne les eussent regardés que par les yeux du corps.

C'est cette beauté parfaite du corps et de l'ame qui, procédant de la Divinité, nous persuade aisément sans rien dire.

Elle attire promptement nos yeux, et en même temps, par une tyrannie secrète, elle se rend maîtresse de notre volonté. Elle est placée dans toutes les parties proportionnées du corps, comme nous l'avons dit chap. XI de ce livre; mais elle paraît principalement dans le visage et dans les yeux, où l'ame se représente elle-même, et où la beauté a établi son trône : aussi les peintres n'ont accoutumé que de nous peindre le visage, parce qu'il est seul l'abrégé de tout l'homme, et que c'est par-là qu'en distinguant ses traits nous connaissons la différence des hommes.

Cette beauté ne se conserve ni par des voluptés excessives, ni par des contentemens réitérés : au contraire, elle en est ternie, et souvent effacée. Le feu flétrit une belle fleur et en détruit l'éclat; il n'y a que la fraîcheur de l'eau qui lui puisse long-temps conserver sa beauté : il en est de même d'une belle femme, que le feu de la concupiscence dessèche peu à peu, au lieu que la tempérance la conserve long-temps dans un même état.

C'est cette beauté qui a eu, depuis le commencement du monde jusqu'à présent, tant de crédit dans le commerce des hommes. Elle nous entraîne en dépit de nous, quelque forts et quelque constans que nous soyons : si bien que nous sommes aussitôt vaincus par l'approche d'une belle personne que nous sommes forcés à aimer, si elle est de notre sexe; mais, si elle est d'un sexe différent du nôtre, la nature, par des flammes secrètes qu'elle a excitées dans notre

cœur, nous y entraîne avec beaucoup plus d'empressement.

Il ne faut pas s'étonner si nous sommes naturellement portés à aimer la beauté, puisque, selon le rapport des poètes, les dieux, qui ne combattirent jamais entre eux pour qui que ce soit, eurent pourtant de cruelles guerres pour la beauté d'Hélène. Les déesses ne furent pas plus d'accord qu'eux sur ce même sujet, et elles ne se fussent pas cédé le droit qu'elles prétendaient avoir, si Paris n'eût décidé la-dessus, et s'il n'eût prononcé en faveur de Vénus, comme étant la plus belle et la plus agréable des trois déesses amoureuses.

Ce n'est point de la beauté trompeuse et masquée dont je prétends parler ici. L'artifice ne convient point à un beau visage; et, si la nature lui a donné quelques agrémens, le fard efface et ternit ce qu'il y a de plus beau et de plus précieux.

Ce n'est pas non plus ce qui a le plus d'éclat qui est le plus beau et le meilleur : les mouches à miel, qui nous donnent une si agréable liqueur, ne nous paraissent pas si belles que les cantharides, qui, par leur faux brillant, cachent un venin mortel qui nous ronge les entrailles, si nous en usons. Ce n'est donc pas cette beauté fardée et apparente que nous voulons aimer, c'est cette beauté simple et naturelle qui de l'ame se communique au corps, et qui nous charme si fort quand nous la regardons de fort près.

Après avoir examiné la beauté dans sa nature

et dans ses effets, voyons maintenant ce que c'est que la complaisance, et puis nous nous déterminerons à aimer une belle femme ou une complaisante.

La complaisance est tellement nécessaire dans le commerce des hommes, que, si elle en était bannie, toutes les conversations deviendraient des disputes et des querelles; au lieu de la douceur et de la franchise dont la nature nous a fait présent, nous n'aurions parmi nous que de la flatterie et des déguisemens. Sans l'art de plaire, tout serait confusion dans la société des hommes. La complaisance est une charité civile qui loue sans flatter, qui corrige sans offenser, qui guerit sans blesser, et qui ôte l'amertume des remèdes sans en détruire la vertu. C'est elle qui encourage les timides, qui enseigne les ignorans, qui relève les scrupuleux, et qui fortifie les faibles. Le jugement et la discrétion ne l'abandonnent jamais; elle est sage dans ses entreprises, avisée dans ses paroles, prudente dans ses desseins, franche dans ses actions, égale dans ses pensées : enfin, c'est une vertu secrète qui charme les cœurs des plus grands et des plus petits esprits. Je puis la comparer à un aimant qui attire le fer, quelque résistance qu'il fasse: je veux dire qu'elle ménage comme elle veut les esprits les plus grossiers. Elle n'est ni aveugle, ni muette, comme quelques-uns l'ont dit; elle a des yeux pour remarquer les vertus et les vices, et une langue pour louer sans flatterie et pour blâmer sans rigueur. C'est une douceur naturelle qui convient bien aux deux sexes, mais

principalement à celui qui est le plus beau. Elle le rend amoureux sans crime, libéral sans prodigalité, et complaisant sans dissimulation. Il n'y a que les grandes ames qui sont complaisantes de la sorte, et c'est cette complaisance que j'ai dessein de mettre en parallèle avec la beauté, pour savoir laquelle des deux nous charme et nous enchante le plus.

Ce n'est pas de la lâche complaisance dont je veux m'entretenir présentement. Elle a l'art qui trompe agréablement, qui charme et qui empoisonne en même temps tout le monde. C'est une agréable meurtrière dont les blessures nous plaisent et nous font mourir. Elle est le partage des petits esprits et du peuple; témoin le faible Achab, dont parle l'Ecriture, lequel n'aima que les prophètes flatteurs et complaisans, et qui en fut trompé dans la suite. L'expérience nous fait voir que les faux complaisans nous flattent pour nous détruire, et qu'ils ressemblent à ceux qui chatouillent les pourceaux sur le dos, pour les jeter à terre et pour les tuer ensuite. C'est cette complaisance trompeuse qui fait la guerre à la vertu, qui blâme avec les médisans, et qui pallie le vice avec les impies et les débauchés. Elle dit que la témérité est un grand courage, et que l'avarice est une économie; que l'effronterie est une bonne humeur, que l'éloquence est un babil, que la modestie est une stupidité, et que la franchise est une insolence. Ce fut cette complaisance qui fit prendre au lâche Sardanapale des habits de femme pour converser avec elles, et qui obligea Hercule à laisser sa massue

pour prendre une quenouille, à la persuasion d'Omphale. Ces faiblesses furent, sans doute, la cause qu'Héliogabale fit un édit contre les lâches complaisans, par lequel il ordonnait qu'ils fussent attachés à une roue qui aurait un de ses rayons en l'eau, et qui tournerait de la sorte, pour nous montrer par là l'inconstance et la mollesse de leur vie.

Si Agrippine eût été traitée de la sorte pour l'infâme complaisance qu'elle eut pour Bassianus, elle eût assurément souffert un supplice proportionné à son crime: l'eau où elle aurait été plongée aurait peut-être éteint le feu de sa concupiscence, qu'elle fit plutôt assouvir qu'éteindre par les carresses de son propre fils. En vérité, cette sale complaisance est bien représentée par de faibles roseaux qui plient à tout vent, et qui croissent dans la boue; car elle est la nourrice des vices, comme la concupiscence est la mère de la malice qui les fait naître. Il n'y a que les petits esprits qui se laissent corrompre par cette basse complaisance : les sages se moquent de ses souplesses, et méprisent ses finesses, ses inégalités et ses trahisons. Ce fut cette funeste complaisance qui fit pécher notre première mère, et qui entraîna Adam dans les désordres dont nous sentons aujourd'hui les effets.

Ce n'est donc point de cette sorte de complaisance dont je veux parler maintenant, ni de cette beauté dure et fade que l'on trouve ordinairement parmi les femmes mal élevées, qui n'ont ni la bonne grace ni les qualités de l'ame qui font presque l'essence de la beauté dont nous parlons.

Cela étant ainsi établi, il me semble qu'il est aisé à cette heure de se déterminer sur la question proposée, savoir, si la belle nous charme plus que la complaisante.

L'expérience nous fait voir que la beauté des femmes nous excite à les aimer; mais si cette beauté est accomplie par le mélange de la bonne grace et des belles qualités de l'ame, dont nous avons parlé ci-dessus, il n'y a charmes ni enchantemens qui soient plus violens que ceux-là. La belle taille des femmes, leur embonpoint et leur beau visage, avec les autres parties de leur corps, proportionnées les unes aux autres, forcent avec violence notre volonté; mais si un je ne sais quoi qui nous plaît, et qui accompagne leurs actions et le mouvement de leur corps, est inséparable de leur beauté, et que d'ailleurs elles ménagent avec empire leurs passions; c'est-à-dire, qu'elles soient vertueuses, prudentes, discrètes, constantes, fidèles, complaisantes; en un mot, qu'elles soient sages, nous sommes alors obligés à les aimer, et par raison, et par une pente secrète que la nature nous a communiquée. J'avoue qu'il n'y a point au monde de philtres plus violens, ni d'enchantemens plus forts que cette beauté parfaite. Témoin la belle Thessalienne, qui passait pour sorcière dans la province où elle était, et qui ne passa pas pour telle dans l'esprit d'Olympias, bien qu'elle eût ensorcelé le roi Philippe, son mari. Cette reine connut bien que sa beauté, sa bonne grace, sa douceur et sa complaisance étaient les seuls philtres dont elle se servait pour

charmer les hommes, et ceux dont elle avait usé pour charmer son mari. Quand même ces femmes n'auraient que des qualités médiocres, cela suffirait pour nous entraîner et pour nous forcer à les aimer. Elles ménageraient nos inclinations, feraient pencher notre volonté du côté qui leur plairait, et, par une tyrannie secrète et aimable, elles s'empareraient de notre cœur et séduiraient notre raison, quelque résistance et quelques efforts que nous puissions faire. C'est une puissance naturelle, à laquelle nous ne pouvons résister; nous en sommes même convaincus dans la suite, et captivés dans l'absence. Mon Dieu! quelle force est-ce là, qui nous entraîne si puissamment, et qui fait même agir nos parties amoureuses, sans que nous ayons le pouvoir de les arrêter? Je veux dire que nos parties naturelles, quelque impuissantes à l'amour qu'elles puissent être, obéissent à cette beauté qui, nous frappant l'imagination, nous embrase le cœur, nous échauffe, nous enflamme nos parties naturelles, et qui, par l'abondance des esprits qui y sont portés, les rend propres à la génération. Si Lucilie eût eu ces charmes, elle n'eût pas donné à son mari Lucrèce une boisson pour être aimée; car, au lieu de lui procurer de l'amour pour elle, Lucrèce en devint si fou qu'il se tua de sa propre main. Césonie, femme de l'empereur Caligula, manquait aussi de cette beauté enchanteresse, puisqu'elle donna à son mari un breuvage qui, au lieu de l'exciter à l'aimer, lui causa de la rage et de la fureur. Des boissons qui excitent à ai-

mer troublent notre tempéramment, et par là sont opposées aux principes de notre vie, comme nous l'avons remarqué ailleurs ; au lieu que les remèdes dont nous parlons sont naturels, et ainsi ne sont point ennemis des parties principales qui nous composent.

La complaisante n'agit pas comme la beauté parfaite ; ses charmes sont plus lents, et ses attraits ne nous emportent pas avec tant de vitesse et de précipitation. Bien qu'elle ne soit accompagnée que d'une médiocre beauté de corps, et d'un je ne sais quoi qui est inséparable de ses mouvemens, et qui fait agir les femmes d'une manière qui nous plaît, cependant cette force n'est pas si violente que celle qui vient de la beauté. Il faut du temps pour aimer une femme complaisante. On observe ses actions, on regarde ses mouvemens, on considère son humeur ; et, comme elle a quelque rapport à la nôtre, nous nous laissons aisément aller à ce qui nous ressemble, et nous aimons en elle ce qui est en nous. Il n'en est pas ainsi de la beauté que nous avons décrite : d'abord elle s'empare de notre raison, elle fait ployer notre volonté, et nous attire avec violence. Notre sang en est promptement ému, nos esprits fortement agités, notre imagination vivement frappée, et nos parties naturelles, quelque faibles et quelque vieilles qu'elles soient, en sont d'abord si animées, qu'elles se trouvent alors en état d'exécuter les ordres que la nature leur a prescrits.

Mais comme la belle et la complaisante ont chacune des qualités particulières qui char-

ment; que la première nous éblouit à sa première vue, et que l'autre nous enchante après l'avoir examinée de près, les sentimens se trouvent partagés sur le choix que l'on en doit faire : car ceux qui ne se prennent que par les yeux du corps, seront assurément pour la belle; mais ceux qui sont surpris par ceux de l'ame préféreront toujours la complaisante à la belle; car la beauté, étant une qualité passagère, ne peut pas toujours plaire; au lieu que la complaisance étant une qualité permanente, et s'augmentant toujours à force de vieillir, les personnes sages et posées auront sans doute plus d'estime pour la complaisante que pour la belle, pourvu que celle-là ait quelque espèce de beauté. Mais si la belle est accompagnée de la complaisance, comme nous en avons fait le portrait, qui est-ce qui doutera que l'on ne la doive préférer à celle qui sera seulement complaisante, et qui manquera de ce qui est ordinairement inséparable de la beauté.

FIN DU TOME SECOND.

TABLE

DES MATIERES.

—

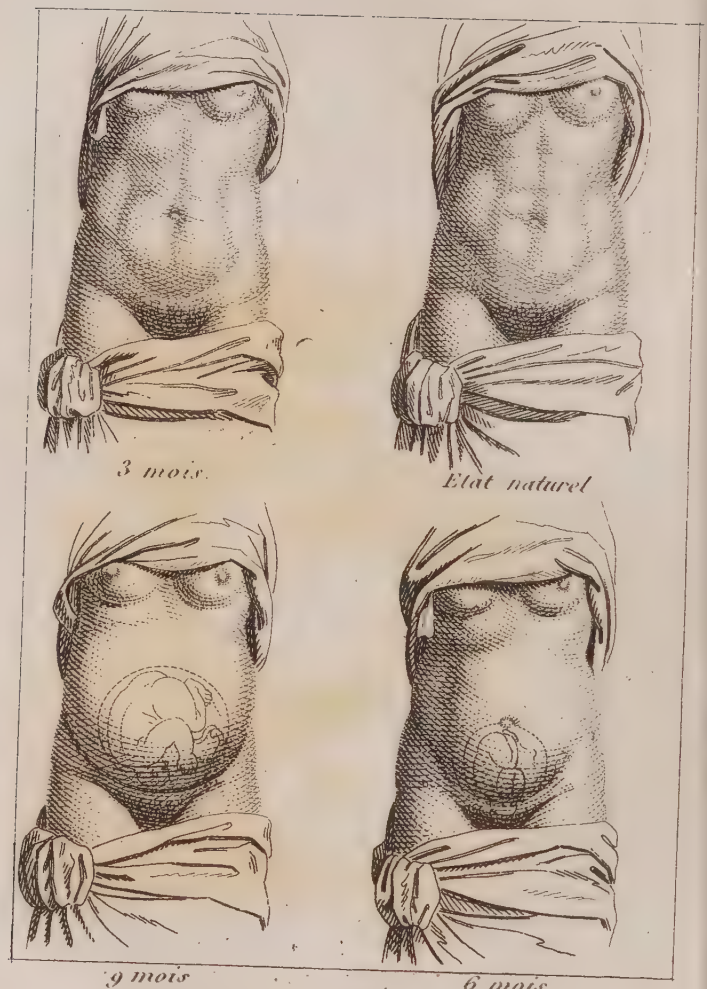
CHAP. V. En quelle saison on se caresse avec plus de chaleur et d'empressement..... page 5
Art. I. A quelle heure du jour on doit baiser amoureusement sa femme..... 14
Art. II. Combien de fois pendant une nuit l'on peut caresser amoureusement se femme..... 24
Art. III. Si l'on doit prendre des remèdes pour dompter son humeur amoureuse, ou pour s'exciter avec une femme..... 33
Art. IV. Des remèdes qui domptent le tempérament amoureux..... 34
Art. V. Des remèdes qui excitent l'homme à embrasser amoureusement une femme..... 45
CHAP. VI. Si l'homme prend plus de plaisir que la femme lorsqu'ils se caressent..... 59
Art. I. De la manière dont les personnes mariées doivent se caresser..... 66
Art. II. Si l'on se trouve plus incommodé de baiser une laide femme qu'une belle..... 73
CHAP. VII. Si ceux qui ne boivent que de l'eau sont plus amoureux, et s'ils vivent plus que les autres. 79
CHAP. VIII. Si la femme est plus constante en amour que l'homme..... 91

CHAP. IX. Si l'on peut aimer sans être jaloux.... 103
CHAP. X. Si la femme timide aime plus que la hardie et l'enjouée 117
CHAP. XI. S'il y a plus de peine à gagner les bonnes graces d'une femme qu'à se les conserver..... 129
CHAP. XII. Si la belle plaît plus que la complaisante 138

FIN DE LA TABLE

TABLEAU
DE L'AMOUR CONJUGAL.

Imp. de Félix Locquin,
16, rue Notre-Dame-des-Victoires



Histoire de la Grossesse.

TABLEAU
DE
L'AMOUR CONJUGAL
PAR
VENETTE

TOME III.

Elle entoure de soins sa fragile existence
Avec celle d'un fils la sienne recommence.

PARIS
Chez les Marchands de Nouveautés
1832.

TABLEAU

DE

L'AMOUR CONJUGAL,

PAR N. VENETTE,
Docteur en Médecine.

ÉDITION ORNÉE DE SEIZE GRAVURES.

TOME TROISIÈME.

PARIS
CHEZ LES MARCHANDS DE NOUVEAUTÉS.
1837.

TABLEAU

DE

L'AMOUR CONJUGAL.

TROISIÈME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Des incommodités que causent les plaisirs du mariage.

On dit que les plus grands malheurs qui arrivent aux hommes, ne viennent ordinairement que de l'excès de l'amour ou du vin. Et, pour ne parler ici que du premier, on doit avouer qu'il a des emportemens que les plus sages ont bien de la peine à retenir. Cette passion ne garde point de mesure, et, quand elle en garde, elle cesse d'être appelée *amour*. Rien ne s'oppose à sa violence, tout lui obéit en nous-mêmes et hors de nous-mêmes, et elle trouve autant d'esclaves qu'elle trouve d'hommes.

Ce n'est point assez que de coucher une nuit ou deux avec une femme et de jouir plusieurs

fois avec elle des plaisirs de l'amour; il faut encore que cela aille à plusieurs mois et à plusieurs années de suite, comme si cette passion ne s'assouvissait jamais mieux par aucune autre chose que par elle-même. Ce n'est pas dans cette rencontre qu'une action souvent réitérée nous déplaît, et que notre délicatesse est blessée par le moindre objet dégoûtant; si cela arrive quelquefois, l'amour a tant d'adresse, qu'il sait bientôt nous guérir de nos petits dégoûts.

Épicure, que l'on a voulu faire passer pour un voluptueux indiscret, ne pouvait caresser des femmes, ni approuver les plaisirs de l'amour. Il soutenait que les embrassemens étaient les ennemis capitaux de notre santé; que quand nous les caressions, toutes nos parties principales en souffraient, et que notre ame même en recevait quelques atteintes. En effet, cette passion corrompt notre esprit, abat notre courage, et empêche l'élévation de notre ame; témoin Salomon, que l'antiquité a surnommé *le sage*, qui perdit l'esprit par l'excès des divertissemens avec les femmes : témoins encore les Sardiens, qui, ayant perdu leurs forces avec les servantes des Smyrniens, furent honteusement vaincus par leurs ennemis.

Si nous voulions examiner ce que l'on souffre dans l'un et l'autre sexe, lorsque l'on aime éperdument, nous verrions combien il est dangereux de se laisser prendre aux amorces d'un amour excessif.

Depuis qu'un homme s'est abandonné à ses

plaisirs, il a perdu son embonpoint et sa bonne mine : sa tête n'est plus garnie de cheveux comme auparavant, ses yeux sont ternis et livides, et l'on ne s'aperçoit plus du feu qui y brillait autrefois : il ne voit plus que de fort près et encor faut-il que l'industrie des hommes lui fortifie la vue. Mais de l'humeur qu'il est, il aimerait mieux la perdre que de se priver de ses plaisirs ; et j'attends à toute heure qu'il dise à ses yeux ce que leur dit autrefois Théotyme, au rapport de saint Jérôme.

Les plaisirs de l'amour nous fascinent et nous aveuglent, ce qui fait dire aux poètes que l'amour était sans yeux ; car, dans les contentemens qu'il nous cause, il se fait une telle dissipation d'esprits, qu'il est impossible après cela qu'il en reste assez pour en fournir ces parties-là.

Le cerveau, qui est le principal organe de toutes les facultés de l'ame, se refroidit et se dessèche tous les jours par la perte que nous faisons incessamment de nos humeurs dans les caresses des femmes. Il s'affaiblit encore, il s'épuise et se consume; si bien que, dans quelques hommes lascifs, au rapport de Galien, on a quelquefois trouvé cette partie tellement diminuée, qu'elle n'était pas plus grosse que le poing. Quelle apparence y a-t-il qu'étant ainsi disposée, elle pût contribuer à la santé du corps, et fournir de matière pour faire toutes les belles fonctions de l'ame.

Enfin, par la disette des esprits, les yeux sont tristes et enfoncés, les joues pendantes et les

narines desséchées, le front aride et calleux, l'ouie dure, la bouche puante, en un mot, nous ne voyons que trop souvent les effets funestes que nous cause un amour déréglé.

Si la tête a ses langueurs, la poitrine n'en souffre pas moins ; et, comme c'est ici que la chaleur naturelle et l'humide radical ont leur principal siége, c'est aussi dans ce lieu que nous nous apercevons, plus qu'ailleurs, des désordres que cause cette passion indiscrète. Les hommes deviennent phthisiques et desséchés par les trop fréquentes carresses des femmes ; et quelques femmes, si elles alaitent après avoir fait plusieurs enfans, tombent aussi dans de semblables maladies. On remarque dans les uns et dans les autres un feu étranger qui consume ce qu'ils ont de plus humide dans le cœur ; et la fièvre lente qui les mine, donne des marques de la cause qui l'a reproduite. Ils ont une grande difficulté de respirer : la soif les travaille; ils ne savent ce que c'est que de dormir ; ils toussent sans cesse, mais ils ne crachent rien ; et, s'ils crachent quelque chose, c'est un peu de sang. Quelque malades qu'ils soient, ils ne se sentent presque point de douleur, ou ne s'en plaignent que fort légèrement. Ah ! que le mal que produit l'amour est trompeur, jusqu'au moment même où il est le plus redoutable !

Mais c'est dans les parties naturelles que l'amour fait ses plus funestes impressions. Les parties voisines s'en ressentent plus que les autres, et sont ainsi punies d'avoir contribué de leur part à l excès de nos plaisirs.

Les incommodités de nos parties naturelles sont en trop grand nombre, pour nous arrêter ici à les déterminer les unes après les autres. Il suffit d'en avoir parlé ailleurs, et de dire présentement que la douleur et le repentir suivent toujours les contentemens réitérés que nous avons pris avec les femmes, et qu'à force d'aimer nous avons appris à n'aimer plus : d'où vient que le tombeau de Vénus, si nous en croyons quelques-uns, est encore maintenant tout couvert d'herbes froides, qui s'opposent à la fécondité des hommes.

Si ce n'était encore qu'une douleur passagère ou qu'un léger repentir qui fussent les effets d'un amour déréglé, peut-être qu'on en pourrait mépriser les attaques ; mais outre la stérilité, la sécheresse des reins, le flux du ventre et d'urine, et la chute du siége, on est encore maltraité de cette infame maladie qui ne finit souvent ni par la salivation ni par la sueur. Elle est tellement enracinée dans la moelle des os de ces fameux débauchés, que pour l'en arracher il faudrait que l'amour qui l'a fait naître fût effectivement un dieu, et qn'il sût faire des miracles.

L'estomac ne peut faire sa fonction; sa chaleur est dissipée par la perte des esprits et par l'excès de la volupté. Il ne fait plus que des crudités, au lieu d'un bon chyle. C'est d'où viennent tant de catarrhes, de fluxions, de gouttes, et de douleurs nocturnes que ressentent ceux qui, pendant toute leur vie, ont suivi avec trop de complaisance les inspirations de Vénus. On remarque de la faiblesse dans les jointures de

leur corps, et au lieu d'une humeur douce et gluante qui facilite pour l'ordinaire les mouvemens de toutes nos parties, on n'y trouve que du plâtre pour symbole de l'imposture de l'amour.

En effet, l'excès des plaisirs trouble notre repos par des inquiétudes continuelles, et altère notre santé par des qualités contre nature. Plus le plaisir est grand, plus sont excès est pernicieux ; si bien qu'il faut le prendre avec mesure, pour n'en recevoir que de la satifaction. La volupté est un poison qu'il faut corriger pour l'empêcher d'être funeste : elle est comme l'antimoine ou l'argent vif, qu'il faut préparer si nous voulons qu'il nous profite.

L'exès des viandes suffoque notre chaleur naturelle, l'exercice violent affaiblit nos forces; et les plaisirs les plus innocens de l'amour deviennent des supplices quand ils sont immodérés.

Pendant que l'homme ne vivait que de gland et ne buvait que de l'eau, il n'avait point d'humeurs superflues, et ne savait ce que c'était que fièvre et que fluxion. L'abstinence seule le guérissait des incommodités qui l'attaquaient quelquefois; mais depuis qu'il a traversé les mers pour aller aux Indes; qu'il a percé une infinité de royaumes pour trouver la Chine; qu'il ne s'est pas contenté des alimens communs que la nature lui fournissait en qualité de mère; qu'il a mis sur sa table des truffes, des champignons, des huîtres, et autres choses qui irritent plutôt l'appétit qu'elles ne servent à l'entretien

de la vie; qu'il y a souffert des pâtés, des tartes, des ragoûts et des entremets, dont il a farci son estomac; qu'il ne s'est pas contenté de vin naturel, qu'il a mêlé une infinité de drogues pour le rendre ou plus clair ou plus suave; que la glace l'a emporté sur la fraicheur de nos caves; enfin, depuis qu'il est voluptueux, il est sujet à la pierre, à la colique, aux douleurs d'estomac, et aux autres maladies que nous voyons lui arriver tous les jours.

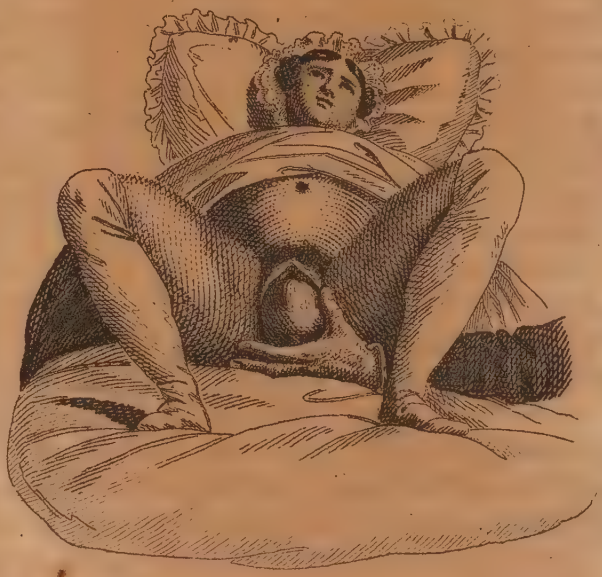
Tandis que l'homme ne suivait que les mouvemens de la nature, qu'il ne caressait sa femme qu'après avoir plusieurs fois ressenti les aiguillons de la concupiscence, et que sa raison était la maîtresse de sa passion, il était fort et robuste, et n'avait jamais éprouvé les suites fâcheuses des maladies secrètes et criminelles; mais depuis qu'il a fait gloire d'avoir plusieurs femmes, qu'il ne s'est pas contenté des mouvemens de la nature, qu'il s'est excité lui-même par des remèdes qui aiguisent l'appétit sensuel; en un mot, depuis qu'il est luxurieux, il est aussi attaqué de faiblesses de nerfs, de goutte, de stupidité, et d'une infinité d'autres maladies qui l'accablent.

Mais si, après avoir trop souvent embrassé une femme, l'ame ne souffrait point dans ses principales facultés et dans ses fonctions les plus nécessaires à la vie, au moins pourrait-on se consoler des maux que le corps endure; mais, à dire le vrai, les langueurs de notre ame sont encore bien plus considérables que celles de notre corps. Si elle est malade, l'économie de

notre corps en est presque toute détruite, notre mémoire se perd, notre imagination s'égare et notre raison se diminue. Alors nous n'avons plus de prudence pour nous conduire dans les occasions de la vie où nous en avons autant besoin ; et, s'il nous reste encore un peu d'entendement, ce n'est que pour observer que nous le perdons peu à peu. C'est une des plus fortes raisons que l'Eglise latine ait eues de ne permettre point à ses prêtres l'usage des femmes ; et saint Paul, qui préfère partout la continence au mariage, savait bien quels malheurs causait l'amour, qui dans son action et dans ses suites ne pouvait jamais être modéré. Car, combien de passions entraîne-t-il après lui ! et, pour ne parler ici que de la jalousie qui en est une suite assez commune, combien ne fait-elle point souffrir ceux qui s'y abandonnent, et jusque-là qu'on en a vu qui en sont morts, comme Lépidus !

La santé, la vertu, le mérite et la réputation servent à ce vice de prétexte pour s'établir, et quand il s'est une fois emparé d'un cœur, il change l'amour en rage, le respect en mépris, et la tranquillité en défiance. C'est alors qu'un homme rend son remède plus dangereux que son mal, et qu'au lieu de se guérir par le silence comme firent autrefois Pompée et Caton, les deux plus fameux cocus de leur siècle, il les met au jour, et même fait connaître à la postérité ses infortunes domestiques.

Que les bêtes sont heureuses dans leurs passions ! elles vivent sans souci et sans alarmes ;



Sortie de la Tête,

l'Occiput en dessous.

Accouchement naturel.

elles ne forment jamais de désirs, et ne sèchent jamais de tristesse; elles ont les plaisirs que l'amour leur suggère, sans en ressentir les maux. L'intérêt, l'ambition, la vanité et les autres passions de l'ame ne les occupent jamais. Cependant nous avons la raison, dont nous n'avons guère l'usage. Elle n'est pas un si grand avantage pour nous que les philosophes le publient. C'est un faible remède contre la violence de nos passions, et principalement contre celle de l'amour. Un peu de complaisance la séduit. Quand nous l'appelons à notre aide lorsque l'amour nous suffoque, au lieu de nous soulager, elle aide à déchirer le cœur. En vérité, c'est une chimère inventée à plaisir pour nous faire souffrir davantage, et ceux qui en ont le plus sont ceux qui sont plus fortement maltraités. Ne vaudrait-il pas mieux vivre comme les bêtes, dans une indolence et dans une oisiveté innocente, que d'avoir de l'esprit et de la raison pour nous faire souffrir! C'est ce que me disait l'autre jour un ami, sur la matière que je traite.

Je puis donc dire sans exagération que l'amour déréglé est la peste la plus pernicieuse qui puisse jamais affliger les hommes. Il nous jette dans des maux qui sont entièrement incurables; et l'épuisement qui en est la cause fait la difficulté de leur guérison. Il apporte avec précipitation la vieillesse, et nous fait tomber, sans qu'on s'en aperçoive, dans les infirmités de cet âge-là; car, par la froideur et la sécheresse excessive qu'il nous cause, qui sont les qualités opposées au principes de la vie, il nous

avance la mort, à laquelle nous ne nous attendions pas si tôt.

Il s'en est vu même qui ont perdu la vie dans le moment. Pindare eut la destinée de mourir par l'excès de l'amour, dont il avait fait si souvent l'éloge ; et Tertullien nous fait remarquer que le philosophe Speucipus n'eut pas le temps avant que de mourir, de s'attrister ni de se repentir, comme on fait ordinairement, après qu'il eut pris ses divertissemens avec une femme ; et, de nos jours, le cardinal de sainte Cécile mourut à Rome pour avoir trop aimé : si bien que les choses extrêmes sont pour nous fort incommodes. Trop de bruit nous rend sourds, trop de lumières nous aveugle, trop de distance ou de proximité nous empêche de voir, trop de plaisir nous incommode. Les qualités excessives nous font du mal : nous ne les sentons plus, nous les supportons.

C'est cette Vénus du soir qui est l'avant-courrière de la nuit et des malheurs de notre vie. Si elle peut se vanter, avec raison, de nous avoir fait naître, nous pouvons justement nous plaindre de ce qu'elle peut nous causer la mort. Aussi s'est-il trouvé des peuples qui lui ont fait bâtir des temples, et qui ont eu pour elle de la vénération sous le titre de ces deux propriétés.

L'amour ne demande que des gens robustes pour ses actions. Ceux qui sont naturellement faibles, aussi bien que les convalescens, ne sont point en état d'obéir à ses ordres. Ils ont trop besoin pour eux-mêmes de la chaleur

naturelle, sans la dissiper avec les femmes, comme fit autrefois celui dont parle Galien, qui, n'étant pas encore tout-à-fait guéri d'une violente maladie, mourut la même nuit qu'il se fut diverti avec sa femme ; et Alexandre Benoît nous a aussi fait remarquer que le sénateur Virturio, étant décrépit, n'eut pas été plutôt transporté par les plaisirs de l'amour, qu'il en perdit la vie peu de temps après. Sur cela, Jean Dorat, qui épousa dans sa vieillesse une fille de vingt-deux ans, disait fort agréablement qu'il aimait mieux mourir par une épée bien nette et bien polie, que par un vieux fer rouillé.

De tous les animaux, il n'y en a point qui, dans les plaisirs amoureux, s'épuise plus que l'homme: un seul épanchement lui causera plus de faiblesse, si nous en voulons croire Avicène et l'expérience même, que quarante fois autant de sang qu'on lui pourrait tirer.

C'est sans doute pour cela que Démocrite blâmait si fort les divertissemens pris avec les femmes, et que, voulant se conserver les forces que la nature lui avait données, il témoignait qu'il n'était pas d'humeur à les perdre dans leurs caresses. Les athlètes aussi ne se mariaient jamais, pour être plus forts et plus vaillans dans les jeux olympiques.

En effet, s'abstenir en quelque façon des femmes, est l'une des trois choses qui peuvent le plus contribuer à notre force et au bonheur de notre vie ; car si nous nous levons de table avec appétit, que nous ne méprisions pas le

travail, et que nous n'épanchions point notre semence, je suis fort persuadé que notre santé sera parfaite et exempte de tous les maux qui la troublent ordinairement.

Les embrassemens d'une femme ne sont pas pour cela criminels ni dangereux, et l'action n'est pas impudique, si nous en croyons saint Jérôme et saint Augustin; il n'y a que les excès que nous y faisons souvent qui peuvent être défendus, et produire toutes les incommodités dont nous venons de parler.

CHAPITRE II.

Des utilités qu'apportent les plaisirs du mariage.

Si la modération doit être gardée en quelque chose, ce doit être sans doute dans les embrassemens des femmes. Cette vertu est nécessaire à conserver notre santé, ou à la rétablir quand nous l'avons perdue; que si nous nous en éloignons tant soit peu, nous tombons infailliblement dans les incommodités dont nous avons parlé au chapitre précédent.

Que s'il n'y avait point d'excès dans la passion de l'amour, et que l'on n'en fût point incommodé, on n'espérerait point de remède. Ainsi, il est non seulement juste, mais utile pour nous, de découvrir notre faiblesse et notre corruption

pour en chercher le remède : et il est également injuste qu'après l'avoir trouvé, nous ne voulions pas nous en servir ; et c'est peut-être pour cela que présentement selon le témoignage de Léonard Coquée, aussi bien que du temps de saint Augustin, comme il le rapporte lui-même, on permettait à Rome les caresses des courtisanes, d'où procèdent et nos maladies et nos remèdes.

Quoique l'amour soit la plus puissante de toutes les passions, qu'il n'y ait point d'homme qui ne vive sous son empire, et qui ne soit assujéti à ses lois, je suis pourtant persuadé que nous pouvons, en quelque façon, résister à sa violence, et nous empêcher d'exécuter si précisément ses ordres. Zénon en peut servir de preuve, lui qui, pendant sa vie, ne baisa sa femme qu'une seule fois, et qui y fut encore oblige par civilité.

En effet, notre santé serait plus parfaite, si nous usions sagement des plaisirs de l'amour. Nous aurions une certaine gravité dans la chaleur du plaisir pour devenir pères, que nous n'avons pas quand nous ne cherchons que le contentement.

Les impatiences et les chagrins qui troublent notre repos, ne seraient pas si fréquens ; nous vivrions sans inquiétude, et la douleur ne prendrait pas si souvent la place de la tranquillité. Nous nous divertirions sans peine, de quelque tempérament que nous fussions. Nous ne ressentirions ni langueur ni lassitude après avoir caressé une femme, et notre santé serait

beaucoup mieux affermie qu'auparavant, après nous être déchargés de tout ce que nous avions de superflu. La chaleur naturelle n'est jamais plus robuste que quand il n'y a plus d'impuretés qui embarrassent ses actions et qui empêchent ses effets.

Une même chose peut être utile et préjudiciable, selon l'usage que l'on en fait : l'abstinence guérit souvent les incommodités de Charlemagne, et ce fut presque elle seule qui, pendant sa vie, fut le remède pour toutes ses maladies; et la même abstinence le mit enfin dans le tombeau. Le bain d'eau froide qui soulagea Auguste, tua Marceline peu de temps après; et l'amour, qui cause tant de désordres quand nous en abusons, nous procure beaucoup de bien quand la raison ou la nécessité nous fait suivre ses mouvemens.

Il n'y a rien au monde qui rafraîchisse davantage les bilieux que les caresses des femmes; et si dans l'action ils se sentent un peu échauffés, cette chaleur n'est que passagère, et ne dure pas plus que les divertissemens qu'ils y prennent. Toutes sortes de tempéramens y trouvent du secours, et cette action échauffe aussi doucement les pituiteux, qu'elle échauffe les sanguins. Les mélancoliques en sont réjouis, et ils se défont, par ce moyen, de leur tristesse et de leur timidité. Leur appétit perdu et leur estomac débouché en sont rétablis. C'est ce qui donna le nom d'*Antiévro* à la courtisane Hoéa, parce qu'elle distribuait un remède assuré contre l'humeur noire. En effet, les plaisirs que

nous prenons avec les femmes guérissent notre mélancolie, et font plus d'effet sur nous que tous les ellébores des médecins. La pensée même de l'amour nous réjouit et nous fortifie; elle augmente notre chaleur et dissipe notre bile noire et épaisse.

Cet homme, dont Galien nous fait l'histoire, qui avait été si touché de la mort de sa femme, qu'il résolut de n'en avoir jamais, se trouvant quelque temps après fort incommodé par des indigestions d'estomac, et par une tristesse dont il ne connaissait pas la cause, fut enfin obligé de rompre son vœu, et de se joindre amoureusement à une autre, entre les bras de laquelle il recouvra aussitôt la santé.

Quoique la copulation conjugale ait été nommée, par quelques-uns, *une légère épilepsie*; elle ne laisse pas pourtant de guérir cette grande maladie et beaucoup d'autres, qui cessent souvent aux premiers plaisirs que nous prenons avec les femmes, et au premier sang que les filles répandent par leurs parties naturelles.

L'on dompte les animaux les plus féroces par l'approche d'une de leurs femelles. Le tigre n'est plus tigre auprès de la sienne. Un homme, quelque emporté qu'il soit, devient modeste et traitable auprès d'une femme; et il se trouve souvent des vierges ou des veuves furieuses qui ne s'apaisent que par les embrassemens des hommes.

Toutes les grandes humidités du cerveau, les fluxions funestes qui nous causent souvent dans la gorge ou dans la poitrine des maladies incu-

rables, ne sont ordinairement prévenues que par les plaisirs modérés que nous prenons avec les femmes. Cette pesanteur de corps insupportable, et ces lassitudes que nous ressentons dans l'oisiveté et après la bonne chère, ne sont guéries que par ce remède. Les athlètes avaient autrefois trouvé cet expédient pour se délasser de leur lutte, et ils se sentaient alègres et plus forts, dès qu'ils s'étaient divertis avec une femme.

Cet exercice amoureux efface tous les songes qui nous font de la peine : nous dormons ensuite avec tranquillité; et si l'amour déréglé nous cause l'aveuglement en dissipant nos esprits, l'amour modéré rend nos yeux plus clairs en vidant les humidités qui nous troublent la vue.

La voix, de chancelante et d'entrecoupée qu'elle était auparavant, devient plus forte et plus ferme; la chaleur du cœur s'augmente sans nous incommoder et la force des entrailles se fait connaître par la vigueur de leurs actions. L'estomac n'engendre plus de vents et ne fait plus de crudités, on n'entend plus de murmure dans les boyaux, et les reins qui se trouvaient appesantis par la semence qui les accablait, se sentent en même temps soulagés par la décharge de cette matière.

C'est enfin le souverain remède des pâles couleurs; et une fille qui fait peur à tout le monde par sa jaunisse, reprendra, peu de temps après son mariage, ce teint de lys et de rose, qui est le signe assuré d'une santé parfaite. Après les

premiers combats amoureux, elle sentira sortir du sang d'elle-même, comme une marque de la victoire de l'amour. La paix et l'abondance viendront bientôt après; la bonne complexion et la fécondité combleront de joie cette personne, qui avait presque perdu l'espérance de les voir jamais.

Cette jeune veuve, qui tombait si souvent dans les suffocations qui la menaçaient d'une mort subite, n'est plus sujette à ces maux depuis qu'elle s'est remariée; enfin cette Vénus matinière ne nous présage que la beauté le jour et les plaisirs de la vie. C'est celle qui, étant réglée, nous fait devenir père de plusieurs enfans, et nous rend l'embonpoint que nous avions perdu à force d'aimer.

Ce jeune homme, à qui le visage est devenu pâle, les yeux meurtris et enfoncés, les lèvres blêmes, la voix chancelante, la respiration entrecoupée de soupirs et interrompue de sanglots, qui ne boit et ne mange plus, qui va expirer par l'excès de sa passion amoureuse, n'a pas plutôt obtenu la possession de ce qu'il aime, qu'on lui voit reprendre peu à peu ses forces : son embonpoint revient; sa santé est ensuite ferme et assurée. Jamais Antiochus n'eût recouvré la sienne, si Séleucus ne l'eût fait jouir de Stratonice; et jamais Juste, femme du consul Boëce, ne fut revenue de sa langueur, sans la pitié qu'en eut le comédien Pilade.

Je ne voudrais pas imiter ici le médecin Appollonides, qui se trompa si lourdement dans la connaissance de la maladie d'Amitis, femme

de Mégalizius, et fille de Xerxès, car ce médecin, pensant que la fièvre étique de cette femme était du nombre de celles qui se guérissent par l'amour, il lui conseilla les embrassemens d'un homme : mais comme quelque temps après Amitis ne se sentit point soulagée par cette sorte de remède, outrée de douleur contre le médecin, elle s'en plaignit à sa mère, qui le dit ensuite à Xerxès. Le roi en fut si touché, qu'il condamna le médecin à être enterré tout vif jusqu'au cou : ce qui fut exécuté à l'heure même.

La goutte, qui, selon les médecins, est souvent engendrée par les caresses des femmes, en est quelquefois guérie; et il s'est vu des goutteux qui en ont été soulagés lorsqu'ils en ont usé avec modération. En effet, il n'y a point de moyen plus assuré pour nous conserver la santé, ou pour éviter une mort précipitée, que de se joindre quelquefois à une femme. Le poète Lucrèce ne se serait jamais tué, s'il eût possédé la belle qui le faisait soupirer, et cette fille de trente ans, dont Riolan fit un jour la dissection, n'aurait pas perdu la vie si elle s'était mariée; car la semence n'aurait pas suffoqué sa chaleur naturelle, et son testicule gauche ne serait pas devenu aussi gros que le poing, par l'abondance et la rétention de cette matière : encore la fille que M. le Duc disséqua dernièrement dans l'hôpital général de la Salpétrière de Paris, ne fût point morte de fureur histérique, si son testicule gauche ne fût devenu gros comme poing, par la rétention d'une semence épaisse.

Au lieu que l'amour déréglé nous rend stupides, l'amour que l'on ménage avec prudence nous cause de la santé, nous inspire de la hardiesse, et nous fait naître de l'agrément. Un paysan, qui a l'esprit naturellement grossier, ne paraîtra pas être ce qu'il est quand il aime; et alors il se trouvera peut-être en état de disputer avec un autre beaucoup plus spirituel que lui, de la finesse de l'esprit et des mouvemens de sa passion.

Il est donc vrai que les embrassemens des femmes ne nous peuvent faire de mal, pourvu que nous suivions le conseil d'Hippocrate, qui ne veut pas même nous permettre que, dans le printemps, qui est la saison la plus propre à cet exercice amoureux, nous en fassions des excès. Ces voluptés licites nous comblent de toutes sortes de biens; elles rendent notre ame satisfaite, et augmentent les forces de notre corps, tellement que, quand même nous serions attaqués de quelque venin qui commencerait à détruire les forces de notre cœur, la copulation, si nous en voulons croire les naturalistes, serait un remède suffisant pour nous garantir de sa malignité.

Quand on ne se propose que de faire des enfans, que l'on suit simplement les mouvemens de la nature, et qu'on n'est ému par le chatouillement de la semence que comme nous le sommes par les irritations des autres excrémens de notre corps, on n'intéresse jamais sa santé par ces sortes de divertissemens. C'est ce qu'Eu-

ripide a fort bien exprimé dans une autre langue lorsqu'il parle à Vénus de la sorte :

Vénus, en beauté si parfaite,
Inspire, de grace, à mon cœur
Ta plus noble et vive ardeur,
Et rends dans mes amours mon ame satisfaite :
Mais tiens si bien la bride à mes ardens désirs,
Que, sans en ressentir ni douleurs ni faiblesse,
Jusque dans l'extrême vieillesse,
Je prenne part à tes plaisirs.

Et pour dire là-dessus ce que je pense, un vieillard de soixante-dix ans sera encore en état de caresser une jeune fille et de lui faire un enfant, si pendant sa jeunesse il n'a pas pris trop de liberté avec les dames. C'est ce que l'oracle a voulu dire aux Spartiates, quand il leur commanda d'élever une statue à Vénus, avec ces mots écrits en d'autres caractères : *Vénus qui retarde la vieillesse;* en voulant faire connaître qu'elle n'est pas ennemie de notre santé, si nous suivons ses conseils avec prudence.

Enfin ce serait peu que d'avoir parlé des plaisirs du mariage sans en découvrir les remèdes qui s'opposent à leurs excès, et les moyens dont on doit se servir pour les éviter; et nous serions fort injustes si nous favorisions le crime en favorisant la concupiscence de la chair, sans avoir égard à notre santé et à l'obéissance que nous devons aux ordres de Dieu.

Toucher pour exécuter le balottement.

CHAPITRE III.

S'il y a de véritables signes de grossesse.

Quoique parmi les hommes il y ait des coutumes qui nous paraissent ridicules, on doit pourtant imaginer que l'on a eu de bonnes raisons pour les établir. Le temps les a favorisées, et l'usage, qui est le maître et le tyran des actions des hommes, les a soutenues. Ces coutumes se sont sanctifiées dans la suite, comme les petits ruisseaux qui, coulant vers la mer, se grossissent enfin, et deviennent de grands fleuves.

L'exercice que font les gens mariés en dansant le jour de leur noces, paraît extravagant à plusieurs personnes, qui blâment toujours ce qui ne leur plaît pas. Ils ne sauraient se persuader que ce n'est pas sans raison que l'usage tolère cette ancienne coutume. Mais si l'on faisait un peu de réflexion sur les effets que causent les mouvements des mariés, peut-être trouverait-on que la danse des noces n'a été inventée que pour perpétuer plus aisément l'espèce des hommes; car ce n'est ni la malice du siècle, ni la dépravation des mœurs, ni l'adresse de l'amour, ni les voluptés déréglées, qui sont la cause de cette cérémonie : c'est la raison même qui a voulu que les mariés dansassent le jour qu'ils se marient, afin que, par cette agitation,

leur corps fût plus libre, plus ouvert et plus propre à la génération.

Les naturalistes nous font remarquer que, si l'on veut avoir un cheval de prix, on doit fatiguer la cavale avant qu'elle soit couverte, et que de cette conjonction plutôt que d'une autre, il naît ordinairement un animal fougeux et propre à la guerre.

Ainsi les femmes s'étant agitées avant que de se joindre amoureusement à leurs maris, sont défaites d'une partie de leurs excrémens, et la chaleur qu'elles ont acquise en dansant a servi à dessécher leurs parties amoureuses, qui ne sont le plus souvent que trop humides, et qui, par ce moyen ne sont pas disposées à la génération ; car la trop grande humidité de ces parties est une des principales causes de stérélité des femmes.

Après ces dispositions, on doit observer dans le mari et dans la femme d'autres circonstances qui servent de conjectures pour établir la connaissance que nous pouvons avoir de la grossesse d'une femme ; car si le mari n'est ni trop jeune ni trop vieux, que son tempérament soit robuste et ses parties principales bien saines ; qu'il ne soit ni trop gras, ni trop maigre, et qu'il ait les parties de la génération bien faites et bien disposées; que d'ailleurs la femme ait aussi les mêmes dispositions, qu'elle soit dans la fleur de son âge, et quelle jouisse d'une santé parfaite, qu'elle ne soit ni trop grande ni trop petite, et que ses règles aient accoutumé de couler selon les lois de la nature, je ne doute point

que, s'il y a les moindres marques que la femme soit grosse, on ne doive se le persuader, après tant de dispositions d'un côté et d'autre.

Mais, parce que ces conjectures ne sont pas des signes évidens de la grossesse, il me semble que l'on en doit chercher quelque autre, pour la conduire avec certitude. On sait que la grossesse est ordinairement de neuf mois accomplis : ainsi nous examinerons d'abord les signes qui nous servent de conjecture pour la découvrir dans les premiers mois, et puis ceux qui nous la rendent plus certaine dans les derniers.

On a lieu de croire qu'une femme a conçu lorsque, après s'être divertie avec un homme, elle demeure sèche, et qu'elle ne rend point ce qu'elle a reçu, et qu'avec cela un homme se retire sans être beaucoup humide. Au même temps, la femme ressent comme de petits frissons, semblables à ceux qui nous arrivent après avoir mangé. Elle souffre quelquefois des faiblesses et des vomissemens dans le moment que la semence de l'homme est dardée vers le fond de sa matrice, et qu'elle est reçue dans l'une de ses cornes pour se joindre avec la semence de cette femme, et y faire la conception.

La matrice, comme si elle avait de la joie d'avoir reçu l'humeur qui lui est propre, se resserre pour la retenir ; ce qui cause à la femme je ne sais quel mouvement dans ses parties naturelles, duquel elle ressent du chatouillement et du plaisir, et fait qu'elle recherche alors plus ardemment la compagnie d'un homme.

Si, quelque temps après, la sage-femme la

touche, et qu'elle rencontre une douce résistance, la matrice et son orifice interne ferme et mollet comme le cul d'une poule, ou le museau d'un chien naissant, il n'y a pas lieu de douter que la femme n'ait conçu.

Mais on ne se contente pas d'avoir des signes communs, on fait encore quantité d'experiences, à l'imitation de l'antiquité, pour découvrir la grossesse d'une femme. Les uns frottent d'un rouge les yeux de celle que l'on soupçonne grosse ; et, si la chaleur pénètre la paupière, on ne doute plus après cela que cette femme ne soit enceinte.

Les autres tirent de son corps quelques gouttes de sang, et après les avoir laissées tomber dans de l'eau, ils conjecturent qu'elle est grosse si le sang va au fond. Il y en a d'autres qui lui donnent à boire cinq ou six onces d'hydromel simple ou anisé, en se mettant au lit, qu'ils jugent de la conception par les tranchées que cette boisson cause à la femme.

D'autres lui donnent encore une ou deux onces de suc de senecon, mêlé avec un peu d'eau de pluie, et s'imaginent qu'elle est grosse si elle ne la vomit point.

Quelques-uns, après avoir mis dans ses parties naturelles une gousse d'ail, ou fait brûler de la mirrhe, de l'encens, ou quelque autre chose aromatique, pour lui en faire recevoir la vapeur par le bas, croient qu'elle est grosse, si elle ne ressent point quelque temps après à la bouche ou au nez l'odeur de l'ail ou des choses aromatiques.

Il y en a encore qui font diverses expériences sur l'urine. Ils considèrent cette liqueur dès qu'on la rend ; et, après l'avoir trouvée troublée, et de couleur de l'écorce de citron mûr, avec de petits atomes qui s'y élèvent et qui y descendent, ils disent qu'elle a conçu.

D'autres laissent l'urine pendant la nuit dans un bassin de cuivre, où l'on a mis une aiguille fine; et, s'ils observent le matin quelque points rouges sur l'aiguille, ils ne doutent plus de la grossesse.

Quelques autres prennent parties égales d'urine et de vin blanc : si l'urine, après avoir été agitée, paraît semblable à du bouillon de féves, ils assurent que la femme est grosse.

Les autres laissent pendant trois jours reposer à l'ombre, dans un vaisseau de verre bien bouché, l'urine d'une femme ; et, après l'avoir coulée par un tafletas clair, s'ils rencontrent de petits animaux sur le taffetas, ils ne font pas difficulté d'affirmer que la femme est grosse.

Enfin, je ne saurais dire combien d'expériences les hommes ont tentées pour découvrir la grossesse d'une femme ; mais les dégoûts, les envies de vomir, les vomissemens même, et autres accidens qui leur arrivent, sont des signes plus certains, s'il y en a eu moins de certains, que toutes les bagatelles dont l'antiquité a fait parade pour connaître une femme grosse.

Si les règles manquent à une femme sans qu'elle soit attaquée par des frissons ou par une fâcheuse fièvre: que le ventre lui devienne

plus plat ou plus resserré qu'auparavant, selon le proverbe des sages-femmes: *en ventre plat, enfant y a*; que principalement après avoir mangé elle soit lente, et qu'elle ne puisse se toucher le ventre sans douleur, ce sont aussi des marques de conception.

Ses règles, retenues pour la génération, lui causent ordinairement des amertumes de bouche, des rapports âpres ou aigres, des éblouissemens, des langueurs; des lassitudes, des douleurs de tête et de reins, des chagrins, ou des transports de joie dont elle ne sait pas elle-même la cause, des taches au visage ou dans quelque autre partie du corps, des assoupissemens; enfin, le plus souvent un appétit déréglé; car il s'en est vu qui ont mangé des charbons, de la cendre, du plâtre et d'autres choses pareilles. Tous ces accidens ne sont causés que par le manquement des règles que la nature a retenues pour ses usages particuliers, et toutes les parties de la femme ne souffrent que parce quelles sont arrosées des humeurs qui doivent chaque mois être évacuées.

Outre les accidens que nous venons de marquer il en arrive d'autres après les quatre premiers mois de grossesse, qui nous servent de nouvelles preuves. Le sang qui croît tous les jours dans les veines d'une femme pour l'usage de l'enfant, qui en a alors plus de besoin, leur apporte plusieurs petits désordres qui nous instruisent de l'état où elles sont. Il se jette sur la gorge, et leur cause, aux unes plus tôt, et aux autres plus tard, des douleurs et des duretés aux

mamelles, lorsque le lait commence à s'y former, et que le mamelon, avec son cercle, devient rouge aux blanches, et noir aux brunes. Leur voix commence alors à devenir plus grosse, par la chaleur naturelle qui se multiplie, et leur salive est plus abondante; car on n'a jamais guère vu de femmes grosses, au moins de celles qui jouissent d'un embonpoint, qui ne fussent de grandes cracheuses.

Il paraît même aux jambes et aux cuisses des plus sanguines des veines enflées de diverses couleurs, que nous appelons *varices*, car on les remarque bleues aux blanches, et noires aux brunes, par la variété de leur tempérament.

Après tout, l'un des signes les plus assurés qui nous peuvent découvrir la grossesse d'une femme, c'est le mouvement de l'enfant; car si l'on met la main sur son ventre, et qu'on l'y tienne fort long-temps, l'on s'aperçoit, vers le quatrième ou le cinquième mois, d'un mouvement doux, et, sur la fin de la grossesse, d'un mouvement un peu plus fort qui vient de haut en bas, et vers le devant du ventre de la femme quand elle est couchée. Le fardeau ne se meut point de la sorte; il suit le mouvement du corps; et il tombe comme du plomb du côté qu'il se penche. Les vents ont aussi un mouvement indifférent. Ils se font sentir inégalement, tantôt d'un côté et tantôt de l'autre; et leur mouvement ne se fait pas vers le devant du ventre, comme dans une véritable grossesse; mais on le sent le long des boyaux, que l'on entend quelquefois gronder.

Si l'on observe le pouls des femmes grosses, on trouve qu'il est beaucoup plus prompt et plus élevé que dans un autre temps; aussi ont-elles alors du sang et de la chaleur autant que deux personnes, et des médecins peu expérimentés à toucher le pouls de ces femmes, s'imagineraient aisément qu'elles ont la fièvre.

On ne se contente pas de découvrir en général la grossesse d'une femme par les signes que nous avons exposés; on veut encore savoir si elle est grosse d'un garçon ou d'une fille, ou même encore si elle est grosse de plusieurs enfans.

Il est vrai que les garçons nous donnent souvent des marques que les filles ne nous donnent pas; car celle qui est enceinte d'un garçon se porte ordinairement beaucoup mieux, et se sent même plus tôt que si elle l'est d'une fille, qui, dès les premières actions de sa vie, commence à donner plus de peine à sa mère, que ne le fait un garçon pendant toute sa vie.

Si la mère, sur la fin de sa grossesse, tombe dans quelque fâcheuse maladie sans faire de fausse couche, c'est une forte conjecture qu'elle porte dans ses flancs plutôt une fille qu'un garçon : celui-ci a ses attaches plus sèches que celle-là; il ne saurait résister à des attaques si rudes.

Mais encore, un mâle rendra robustes toutes les parties droites de sa mère, qui, en voulant marcher, se servira plutôt du pied droit, et, en voulant prendre quelque chose, agira plutôt de la main droite que de la gauche. On remarque encore dans son œil, dans la mamelle et dans son pouls du côté droit, beaucoup plus d'éclat,

et beaucoup plus plus de changement et de force que du gauche; et, si l'on tire de ses mamelles une goutte de lait, lorsqu'elle y en aura de perfectionné, on verra qu'elle se conservera ronde sur l'ongle, si elle porte un garçon; au lieu que, si c'est une fille, le lait, étant fort séreux, ne se soutiendra pas si bien.

Pour le nombre des enfans, on ne peut considérer que la grosseur extraordinaire du ventre; et, par le milieu, une espèce d'enfonçure, qui nous donne des marques des jumeaux.

De tous ces signes, il y en a de très-légers et de très-ridicules; car, de penser que l'on puisse découvrir la grossesse d'une femme par ses urines, c'est ce que je ne saurais me persuader. Je sais bien jusqu'où l'avarice des hommes a poussé cette curiosité, mais les différentes opinions où ils sont sur ce sujet me font justement douter de la vérité de leurs expériences.

L'urine ne nous peut donner tout au plus que des marques de l'état des parties d'où elle vient, et de la disposition de celles par où elle passe. Comme elle ne traverse pas la matrice, et qu'elle ne fait qu'effleurer son col, quelles conjectures peut-on faire par cet excrément, si ce n'est de la disposition de la vessie, des reins et des parties supérieures?

Toutes ces expériences que l'on fait ordinairement avec de l'urine, sont superstitieuses; tout ce qu'on met dans la matrice est dangereux: l'ail est caustique et brûlante, si on l'applique aux parties tendres du conduit de la pudeur. Les vapeurs des choses aromatiques sont suspectes,

et il ne faut que cela pour faire de fausses couches. Mais il y a d'autres signes qui nous rendent plus certains que ceux-là de la grossesse d'une femme; car la sécheresse de ses parties, après les caresses amoureuses, les chatouillemens et les frisons qu'elle ressent aussitôt, les faiblesses et anéantissemens où elle tombe dans le moment, sont de fortes conjectures pour nous faire croire qu'elle a déjà conçu.

D'autre part, si la matrice est formée, que les règles soient retenues, que le ventre s'aplatisse d'abord, et qu'il s'enfle dans la suite, que l'on s'aperçoive du lait qui se forme dans les mamelles, et qu'enfin on sente dans son flanc un mouvement qui ne peut venir que de l'agitation de l'enfant, qui est si je puis parler ainsi, une partie des entrailles de sa mère; tous ces signes, dis-je, joints ensemble, paraissent d'assez fortes preuves pour nous persuader qu'une femme est grosse.

Mais, à dire le vrai, il n'y a pas plus d'assurance à la croire grosse, qu'à deviner si elle a une pierre dans la vessie lorsqu'on en a quelques marques. Tant de signes qu'il vous plaira de la grossesse d'une femme, ce ne sont pourtant que des conjectures qui nous peuvent quelquefois tromper, et que des moyens de confusion pour un médecin qui s'y assure avec trop de confiance. J'avoue que l'on est assuré de la pierre, quand on la touche avec la sonde, et que l'on est aussi persuadé de la vérité de la grossesse lorsqu'on touche de la main la tête d'un enfant qui est dans le pas.

Si nous examinons en particulier tous ces signes que l'on croit être les plus propres à nous rendre certains de la grossesse d'une femme, nous verrons clairement qu'ils sont tous douteux ou équivoques; car, de demeurer sèches après avoir été embrassées, cela peut venir de la complexion de la femme et de la chaleur excessive de ses parties. De ressentir un plaisir extrême jusqu'à l'évanouissement, ce n'est pas non plus une marque de conception. Le cœur ressent de pressantes atteintes de l'amour, quand on jouit avec passion des délices du mariage, et le chatouillement que ressent alors une femme, vient aussitôt des embrassemens d'un mari et de la compression de la poitrine, que des plaisirs de la conception, jusque-là même qu'il s'en est vu qui ont engendré sans avoir ressenti de plaisir.

Il y a des femmes stériles qui ont naturellement la matrice fermée, et il s'en trouve d'autres qui ont leur orifice dur et calleux, qui ne sont pas grosses pour cela.

Les règles manquent souvent aux filles sans aucun soupçon qu'elles soient enceintes ; et les pâles couleurs, pour ne rien dire des autres maladies, sont toujours accompagnées du défaut des règles. L'on n'a guère vu de femmes incommodées de faux germes ou de fardeaux, à qui les règles n'aient manqué ; mais encore il y a des femmes grosses qui sont réglées les premiers mois de leur grossesse, et j'en connais même qui l'étaient régulièrement pendant presque tout le temps qu'elles étaient enceintes : et

d'autres qui ne le sont ni avant ni après la conception comme il arriva à la femme de Gorgias, selon le témoignage d'Hippocrate, dans ses *Épidémies*, qui, n'ayant point ses règles, ne laissa point de devenir grosse, et d'en manquer après comme avant la conception.

Le ventre devient grêle d'abord et se grossit ensuite aussi bien que le faux germe, par le fardeau et par d'autres maladies, que par la véritable grossesse; et souvent l'on ne peut guère distinguer la tumeur causée par ces différentes incommodités.

Le lait et le mouvement de l'enfant, qui semblent être les marques les plus assurées de la grossesse, ne le sont pas plus que les autres. On voit des filles qui ont du lait par le manquement de leurs règles, si nous en voulons croire Hippocrate et d'autres médecins après lui, et des femmes qui n'en ont point du tout, qu'elles ne soient accouchées.

Les mouvemens qu'elles sentent dans le ventre peuvent être excités par des vents ou par des humeurs, et les exemples des femmes qui s'y sont trompées ne sont pas rares; quelques savans médecins y ont même été surpris. Hippocrate, tout docte qu'il était, a douté de la grossesse de la sœur de Témènès, et Avenzoar donna un violent purgatif à sa femme sans la connaître grosse.

Il y a d'ailleurs tant de souplesses parmi le sexe, qu'il faut être bien fin pour n'y être pas surpris quand il veut nous en imposer. Car, lorsqu'une femme a dessein de paraître féconde

pour être plus aimée de son mari, ou pour recevoir quelque chose de son amant, il n'y a point de ruses qu'elle n'invente pour paraître grosse. Il en est de la grossesse comme des écritures, on ne peut connaître celles-là véritables et celles-ci fausses que par conjectures. Ce ne sont pas les premiers enfans qui ont été supposés après que l'on est demeuré d'accord de la grossesse d'une femme. Lépida fut condamnée pour en user de la sorte, et il ne se trouve aujourd'hui que trop de femmes qui se font fort ou de feindre leur grossesse, ou de supposer un enfant.

Après tout cela on peut conclure que l'on ne doit jamais affirmer positivement qu'une femme est grosse, puisque tous les signes dont on peut se servir sont incertains, et que la femme même qui en doit plutôt être le juge que nous, s'y trompe fort souvent.

CHAPITRE IV.

De la formation de l'homme.

Je me trouve insensiblement engagé, par la suite de la matière que je traite, à parler de quelques questions fort difficiles qu'agitent les théologiens, les philosophes et les médecins.

L'antiquité s'est trop attachée à la raison pour juger juste ce qu'elle nous a laissé par écrit: la plupart des choses qu'elle a dites, sont

ou vaines, ou douteuses, ou fausses par cette raison-là. Et, pour ne parler ici que de la formation de l'homme, tout ce qu'elle nous a enseigné est très-obscur ou très-imparfait; tellement que nous avons été obligé de mettre, pour ainsi dire, la main à l'œuvre, afin de découvrir en ce point les secrets de la nature. Nous ne nous sommes pas servi des découvertes qui ont été faites par les autres ; nous avons aussi pris beaucoup de soin d'en faire sur les animaux, et sur les femmes même, afin de chercher plus exactement les admirables principes qui ont servi à nous former.

Nous sommes persuadé que la femme donne la matière aussi bien que l'homme pour former l'enfant qu'ils engendrent tous deux; mais parce que l'on ne saurait discourir de la formation d'un enfant sans avoir auparavant observé avec exactitude les parties qui y travaillent, il m'a semblé à propos d'ajouter ici à ce que nous avons dit, au chapitre premier de la première partie de ce livre, beaucoup de choses particulières que j'ai remarquées dans les parties naturelles de la femme, la connaissance desquelles nous servira beaucoup à comprendre comment la nature agit en nous formant. Les deux semences de l'homme et de la femme étant jointes ensemble, il se fait un enfant par le moyen de l'intelligence qui fabrique pour elle-même toutes les parties dont nous admirons tous les jours les actions et les usages. Mais parce que ce composé d'ame et de corps ne saurait vivre sans nourriture, nous parlerons du sang des règles,

et puis nous observerons par degrés les démarches que fait la nature pour former un enfant dans les entrailles de sa mère.

ARTICLE I.

De la semence de l'homme

La semence de l'homme est l'écume de notre meilleur sang, selon Pythagore, et le doux écoulement de la moelle de l'épine du dos, selon Platon; elle est la plus pure et la plus délicate partie du cerveau, ainsi que le veut Alcméon, et une substance tirée de tout notre corps, comme l'estiment Démocrite et Hippocrate. Enfin, si nous en croyons Épicure, elle est un élixir, un extrait ou abrégé de notre ame et de notre corps. D'autres philosophes, comme Aristote, se sont imaginés qu'elle était un excrément du dernier aliment. En effet, ce n'est qu'un pur excrément avant la conception et avant que l'intelligence y soit introduite, et l'on ne doit la regarder que comme le sang que l'on nous tire dans des palettes. Mais selon l'idée qu'en a Tertullien, elle est un effet de nos désirs amoureux, et un flux de notre lasciveté bouillante.

Sa substance doit être épaisse et gluante, si elle est selon les lois de la nature, afin de conserver plus long-temps l'abondance des esprits et de la chaleur naturelle dont elle est remplie. Elle est ainsi dans les hommes d'un âge médiocre, la chaleur dont ils abondent plus que les autres, cuisant cette matière et la perfection-

nant pour la rendre féconde. Ce qu'elle a de propre, c'est que la chaleur l'épaissit, et que la froideur la fond et la noircit en même temps. En effet, l'air froid en dissipe les esprits et la rend un cadavre de semence, pour parler ainsi; au lieu que la chaleur en multiplie les parties subtiles, pourvu qu'elle soit dans un lieu où elle puisse conserver son tempérament.

Son odeur, que l'on peut appeler *vireuse*, est une marque de sa fécondité; et tous les animaux qui sont en chaleur font exaler de leur corps une odeur si pénétrante, qu'à peine peut-on demeurer auprès d'eux. Si on les tue en ce temps-là pour en manger la chair, leur odeur est si désagréable, que j'ai connu des personnes qui étaient obligées de vomir après en avoir goûté.

Si l'on considère exactement la semence de l'homme, on y trouvera deux sortes de substances, l'une épaisse et gluante, l'autre déliée et spiritueuse; c'est dans cette dernière partie, ainsi que nous l'expliquerons ci-après, que réside le principe de mouvement, lequel principe est d'une nature proportionnée à ce qui brille dans les astres.

Cette semence, ainsi composée, ne vient pas seulement des testicules (*ab*) et des petites vessies (*k*) qui la conservent, elle coule encore de tout le reste de notre corps, ainsi que l'assure Hippocrate, le plus ancien et le plus éclairé de nos médecins.

Car si elle ne venait point de toutes les parties de notre corps, nous ne nous apercevrions

pas d'un épuisement si subit et si universel lorsque nous embrassons une femme. Dans un moment, notre cœur et notre cerveau ne s'épuiseraient pas d'esprits, tout notre corps ne tomberait pas dans un anéantissement que l'on ne saurait exprimer.

D'ailleurs, nous ne tressaillirions pas de joie, si tout notre corps ne contribuait à cette épanchement, et la volupté ne serait pas si excessive, si elle ne dépendait de toutes nos parties.

Au reste, s'il est vrai que les esprits de la semence soient faits de la partie la plus subtile du suc nerveux, et que ce suc soit fait du sang de nos artères et de nos veines, je ne vois pas pourquoi on refuse à ces mêmes esprits le caractère des parties d'où ils sortent : car si les urines nous marquent les différentes dispositions des parties par où elles passent, la semence coulant des parties de tout l'homme, portera aussi sans doute avec elle les idées de tout notre corps.

En effet, quelle raison pourrions-nous apporter de la ressemblance des enfans à leur père ou à leur mère, si nous n'étions persuadés de cette vérité? Et comment pourrions-nous nous imaginer qu'une femme naturellement boiteuse fît un enfant boiteux comme elle du même côté, et qu'elle en engendrât d'autres avec de pareils défauts qu'elle a apportés du ventre de sa mère?

Si l'on veut en attribuer la cause à la force de l'imagination, je n'ai qu'à rapporter ici l'histoire que nous fait Gassendi, d'une petite chienne

qui, étant boiteuse, fit des chiens boiteux, pour faire voir en passant que l'imagination n'a point de part dans ces sortes de ressemblances, puisqu'une chienne a l'imagination fort faible, ou n'en a point du tout.

ARTICLE II.

Exacte description des parties naturelles et internes de la femme.

Avant que de parler de la semence de la femme, et de la manière dont un enfant est formé dans ses entrailles, j'ai jugé à propos de faire une description exacte de ses parties naturelles, et de joindre les observations que j'en ai faites à ce que j'en ai dit en général dans la première partie de ce livre.

Ce qui nous empêche ordinairement d'examiner les choses avec diligence, c'est la pensée où nous sommes que les anciens n'ont rien ignoré, et qu'il ne reste plus rien à savoir. Dans cette pensée, l'esprit le plus prompt et le plus pénétrant se ralentit et s'émousse; et parce que nous haïssons naturellement le travail, nous nous contentons d'apprendre sans peine ce qu'on nous dit. Mais il me semble qu'il n'y a point d'art qui ne se perfectionne par les expériences que l'on y peut faire. On y doit toujours consulter les sens, afin de nous désabuser par-là des faux sentimens que l'on nous aurait pu donner.

La matrice est une partie principal de la

femme, puisqu'elle lui cause tant de maux par ses désordres, et qu'elle lui porte tant de bien par sa bonne disposition. Car, si l'on fait réflexion aux maladies que souffrent les femmes par l'incommodité de la matrice, nous demeurerons d'accord que toutes celles qui les affligent viennent plutôt de cette partie que des autres, ou du moins qu'elles ne se font jamais sentir sans qu'elle en soit en quelque façon la cause. Le corps n'est pas seulement incommodé, l'ame s'en ressent encore, et la maladie fait d'aussi funestes impressions sur l'une que sur l'autre partie. Au contraire, quand la matrice est en bon état, on ne saurait dire quels avantages elle apporte à une femme. La couleur de son visage est vive, ses yeux sont brillans et pleins de feu, sa voix est agréable et charmante, son discours est engageant; en un mot, l'amour lui inspire des sentimens de douceur et de complaisance.

J'ai dit ailleurs que la matrice n'était pas dans le même état en toutes les femmes. Elle ne garde ni sa substance, ni sa situation, ni sa grandeur, ni sa figure ordinaire, quand une femme est grosse. Sa couleur, son épaisseur et sa superficie interne sont encore alors tout autres; et si l'on veut se donner la peine de la disséquer en ce temps-là, à peine la pourrait-on aisément diviser en cinq ou six membranes quand elle est vide.

Les testicules ne sont ordinairement éloignés de la matrice que de deux travers de doigts dans les femmes qui ne sont pas enceintes; mais, dans les autres, ils touchent tout-à-fait la ma-

trice (*a*), et ils sont beaucoup plus longs, plus plats et plus pleins de semence dans celles-ci que dans les premières. Plus les femmes approchent du temps de leur accouchement, plus elles perdent, aussi bien que la matrice, leur situation et leur figure naturelles. La matière blanche dont ils sont abondamment remplis, à du rapport au blanc d'un œuf de poule, ainsi que Besterus témoigne l'avoir souvent trouvé, et que j'en suis moi-même le témoin; car, étant à Padoue, et disséquant, avec le sieur Sinibaud, une fille de vingt ans qui s'était précipitée dans un puits, à cause de sa grossesse, je trouvai les testicules si pleins de semence, qu'au premier coup de scalpel la matière renfermée rejaillit aussitôt contre mon visage; et, m'en étant par hasard tombé sur les lèvres, j'en goûtai assez pour la trouver fade, dégoûtante et un peu âpre.

Quatre vaisseaux viennent à droite et à gauche des lieux que nous avons marqués ailleurs (*b*); ils sont entortillés les uns dans les autres, et liés ensemble par la production du péritoine, qui les renferme en forme d'étui, et, descendant ainsi vers la matrice, ils se partagent en deux branches, dont l'une, qui est la plus grosse, est distribuée à la matrice (*c*), et l'autre aux testicules (*d*). La première est souvent divisée en trois rameaux dont le premier et le plus gros est distribué dans le fond de la matrice (*e*), pour y causer les règles dans les femmes qui ne sont pas enceintes, ce que l'expérience nous a montré dans des matrices renversées; ou pour y porter dans les derniers mois de la gros-

sesse. Le second (*f*) est plus petit, et ne sert qu'à arroser et nourrir la matrice. Enfin, le troisième (*g*) est assez gros; il rampe le long des membranes de la matrice, et va se terminer par des conduits capillaires, vers son col, où il se mêle avec les vaisseaux hypogastriques et iliaques (*h*); c'est ce vaisseau qui fait les règles dans les femmes grosses, et qui les décharge de l'abondance de leurs humeurs.

Il n'y a point de parties dans le corps de la femme où les anastomoses (*i*) et les communications des vaisseaux paraissent plus évidemment que dans la matrice; car on n'a qu'à souffler d'un côté, tous les vaisseaux s'enflent de l'autre, et se remplissent de vent; si bien qu'après cela on ne peut douter du mélange des humeurs dans cette partie.

Presque tous les anatomistes appellent les vaisseaux dont nous venons de parler, des *vaisseaux spermatiques* (*o*), ou parce qu'ils se sont imaginés qu'ils préparaient la semence, ou que la semence des femmes n'était pas différente de leurs règles; mais pour moi qui les ai toujours trouvés pleins de sang, je les nommerai les *vaisseaux sanguins de la matrice.*

L'autre branche qui est distribuée aux testicules (*k*), est divisée en deux rameaux, ainsi que je l'ai observé par un microscope. L'un entre dans l'une des extrémités du testicule (*l*) avec un tel artifice, que l'artère et le nerf (*m*) se disivent en mille petits conduits, et filtrent leur humeur dans sa cavité. L'autre, se perdant dans le ligament large (*t*), qui lui sert d'appui, porte sans

doute à la *tuba* (*x*) des humeurs propres à faire et entretenir les boules où se forment les enfans.

Ce que j'ai observé de particulier, c'est que les vaisseaux spermatiques (*u*) qui coulent en abondance dans le ligament large (*t*), entre le testicule (*o*) et la tuba (*p*), et que l'on peut nommer *vaisseaux nerveux*, parce qu'on ne les aperçoit presque point (*u*), ont un, deux ou trois troncs que j'ai aperçus, dans quelques femmes, toucher les cornes de la matrice, comme si l'humeur, venant des testicules par des vaisseaux capillaires, était portée par plusieurs troncs pour être communiquée aux cornes de la matrice.

Les cornes de la matrice, que l'on appelle la *tuba* (*p*) ou la *trompe de Fallope*, ont du rapport aux vésicules séminaires des hommes; car elles conservent la semence des femmes. Ces cornes sortent de chaque côté de la matrice, vers son fond (*q*); elles sont de la longueur de sept pouces ou environ, et de la grosseur à peu près d'un pouce dans les femmes grosses; mais, dans les jeunes filles ou dans les vieilles femmes, elles sont fort petites et ne ressemblent qu'à un ligament. Du côté de la matrice elles sont grêles, dures et blanches (*q*); et puis devenant plus rouges et plus larges à mesure qu'elles s'en éloignent, elles forment à l'autre extrémité ce que nous appelons la *frange de la trompe* (*r*). Ces conduits, que j'ai trouvés s'avancer dans le ventre, au-dessous des testicules, sont plus pressés en quelques lieux qu'en d'autres : si bien que chacune forme trois ou quatre petites cellules

qui pourraient être la cause de plusieurs enfans qu'une femme peut faire en une seule fois.

La frange (*r*) est faite de petites fibres entrelacées les unes dans les autres et embarrassées d'une humeur gluante, principalement quand une femme est grosse. Ces fibres, qui ressemblent à de petits nerfs, empêchent sans doute que la semence ne sorte plus souvent qu'elle ne fait par l'ouverture de la frange, ou plutôt elles y préparent l'air lorsque l'enfant commence à y être formé, quoiqu'il ne respire pas ; tout de même que l'aluette et l'épiglotte le préparent pour le poumon. Car cet élément est un corps qui pénètre tout, et qui même se fait passage dans les matières les plus pressantes et les plus solides. C'est peut-être pour cela que l'on a nommé ces tuyaux la *soupape* ou le *soupirail de la matrice.*

Une femme n'a pas plutôt conçu que l'on observe en ce temps-là plus qu'en tout autre, une élévation à l'ouverture de ses vaisseaux dans la matrice ; et j'y ai souvent rencontré comme une petite peau charnue, que l'on pourrait appeler *valvule (l)*, qui défendait l'entrée, et permettait la sortie aux humeurs qui se rencontraient dans les cornes de la matrice.

Ces cornes *(p)*, que l'on peut nommer *vaisseaux* ou *conduits éjaculatoires*, sont remplies d'une matière qui ressemble à du petit-lait un peu épais ; elle se trouve souvent en si grande abondance dans les femmes qui aiment éperdument, qu'elle sort des deux côtés quand elle est agitée ; c'est-à-dire, par la frange, pour causer

les accidens qui arrivent aux femmes incommodées de vapeurs, et par l'ouverture de la matrice, pour faire les pollutions que souffrent souvent les plus amoureuses.

J'ai souvent observé dans les chiennes pleines ce que Harvée a remarqué dans les biches, que les cornes de la matrice avaient un mouvement semblable à peu près à celui de nos boyaux, et je ne doute point que celles des femmes n'en aient aussi pour se décharger de l'enfant qui commence à se former, et pour se défendre encore d'une abondance de semence corrompue : si bien que, pour les affermir contre la violence des mouvemens qu'elles sont contraintes de faire quelquefois, la nature les a fortifiées par un fort ligament qui va d'un bout à l'autre; car ce sont ces cornes, avec les testicules, et non le corps de la matrice, que l'on sent souvent avec tant de violence dans quelques femmes hystériques.

ARTICLE III.

De la Semence de la femme.

Si Aristote et ses sectateurs ne s'étaient pas acquis pendant plusieurs siècles une grande réputation, je me persuade qu'il me serait aisé présentement de prouver que les femmes ont de la semence qui contribue en partie à la génération; car il n'y aurait qu'à examiner sans préoccupation l'action et l'usage des parties que je viens de décrire, pour être convaincu que le

sentiment où je suis est le plus vraisemblable; mais, avant que de l'établir dans toute sa force, voyons en peu de mots si les raisons des adversaires ont quelque solidité.

1. Si les femmes, disent-ils, avaient de la semence, elles n'auraient point de règles, puisque l'une et l'autre matière peut suffire à former un enfant; mais parce que nous sommes assurés, ajoutent-ils, qu'elles ont des règles, et qu'elles n'engendrent jamais sans en avoir, on doit conclure qu'elles n'ont point de semence.

2. D'ailleurs, si les femmes avaient de la semence, il s'ensuivrait qu'elles auraient un principe d'action par lequel un enfant pourrait se former dans leurs entrailles sans la participation d'un homme, leur semence agissant sur les règles; mais parce que nous n'avons point d'exemple de cela, on doit aussi avouer qu'elles n'ont point de semence.

3. Au reste, il n'y aurait jamais de conception sans volupté, si les femmes avaient de la semence; mais parce que, disent-ils, nous sommes certains par l'aveu même des femmes, qu'elles sont quelquefois devenues grosses sans avoir été touchées du moindre contentement, nous devons croire qu'elles n'ont point de semence; car, si elles en avaient, elles seraient alors, sans doute, averties de son écoulement par quelques petites voluptés.

4. Ils disent encore que si les femmes ont de la semence, au moins n'est-elle pas féconde, et ne peut servir en aucune manière à la génération, que ce n'est qu'une humidité superflue,

pour arroser leurs parties naturelles, et pour les irriter quand il faut se joindre amoureusement; et que, comme les eunuques ont une espèce de semence qui n'a aucune vertu, les femmes ont aussi une matière qui n'a point de force à former un enfant.

5. Les femmes sont semblables aux enfans et aux eunuques dans la voix, dans le poil, dans l'habitude du corps et dans la passion de l'ame : elles n'ont donc pas plus de semence qu'eux.

Mais, 1. l'expérience nous fait voir qu'il en est tout autrement, et la raison n'y est pas contraire; car la semence des femmes est bien différente de leurs règles : l'une est blanche, et les autres sont rouges. Celle-là sort en petite quantité, et ne s'écoule point ordinairement sans quelque plaisir; et celles-ci s'épanchent le plus souvent en abondance; et bien loin de les rendre joyeuses, elles en deviennent tristes et abattues. Après tout, la forte imagination peut souvent contribuer à l'écoulement de la semence; mais, quelque vive que soit cette faculté de l'ame, elle ne saurait avancer ni retarder les règles d'un seul jour; et ainsi les femmes ont de la semence et des règles tout ensemble, puisqu'elles ont diverses passions qui en sont des marques évidentes; la première matière servant à engendrer, et la seconde à nourrir en partie les enfans qu'elles font.

2. Le raisonnement de ces philosophes sur la formation de l'homme est si éloigné de la vérité, que je ne m'étonne pas si leurs raisons sont si

faibles. Ils se persuadent que le sang des règles sert d'abord à nous former, et l'expérience nous fait voir tout le contraire; savoir, que nous sommes plusieurs mois dans le sein de nos mères sans en avoir besoin. Sur ce faux principe, ils établissent des raisonnemens qui se détruisent d'eux-mêmes; car la semence ne pouvant rien faire elle seule, et n'étant qu'une cause partielle, il est impossible qu'elle soit la cause totale et active de la génération.

3. J'avoue que le plaisir n'accompagne pas toujours la conception, et je ne saurais croire que ce soit le seul écoulement de la semence des femmes qui leur cause des contentemens. Le chatouillement qu'elles ressentent des parties de l'homme, et de la forte imagination qu'elles ont dans le combat amoureux, en sont la principale cause : si bien que je ne m'étonne pas s'il y en a eu quelques unes qui, n'ayant pas la liberté de l'imagination et du chatouillement, ont engendré sans plaisir.

4. Après tout, si les femmes n'ont pas de semence propre à engendrer, comment les enfans ressemblent-ils si parfaitement à leur mère dans les qualités du corps, dans les passions de l'ame et dans les maladies auxquelles elles sont sujettes? Et que dira-t-on du mélange de différentes bêtes, comme d'un cheval et d'une ânesse qui font un mulet, si la femelle, par sa semence, ne contribue en rien à la génération?

Mais pour prouver encore davantage ce que nous devons dire, on m'avouera que la nature ne fait rien en vain, et qu'il ne fallait pas

un si grand appareil de vaisseaux spermatiques, de testicules, de cornes, etc., si toutes ces parties n'étaient faites que pour humecter la matrice. Elles ont assurément un autre office que celui que les péripatéticiens leur donnent; elles servent à faire de la semence pour former les hommes; et quoique la semence des femmes ne soit pas si cuite que celle des hommes, elle ne laisse pourtant pas d'être de la semence, comme du sang est du sang, bien qu'il soit moins digéré que le nôtre.

On sait à quelles maladies quelques femmes sont sujettes quand elles demeurent vierges ou veuves, ou quand elles ne sont pas assez caressées de leurs maris; et l'on sait aussi quel remède est le plus prompt et le plus efficace pour les guérir. Si la semence qui est retenue dans les cornes de la matrice est employée à former un enfant, toutes les fâcheuses incommodités dont elles étaient auparavant tourmentées, cessent dans un moment, et la cause maternelle de leurs maux servant à d'autres meilleurs usages, elles jouissent ensuite d'une parfaite santé.

Mais encore, si j'osais faire comparaison entre les oiseaux femelles et les femmes, je pourrais dire que, puisqu'ils ont de la semence qui contribue à former leurs petits, les femmes en ont aussi qui sert à la génération; car quel usage auraient les testicules des femmes qui la fabriquent? Et l'expérience ne nous fait-elle pas connaître que les bêtes femelles châtrées ne souffrent pas l'approche de leurs mâles? Nous remarquons deux sortes de substances dans un

œuf de poule: le poulet se forme du blanc, qui est la semence de la poule, et s'en nourrit dans les premiers jours de sa formation, et dans les derniers il se nourrit du jaune, qui vient du plus pur sang de la poule; si bien que le blanc de l'œuf ayant du rapport à la semence de la femme, on peut dire que la génération se fait dans la femme comme dans les œufs, et qu'elle contribue à la formation d'un enfant en donnant de la semence de son côté, aussi bien que les femelles des oiseaux. Que dira-t-on des poules châtrées, à qui on a arraché l'ovaire, comme le récepiacle de leur semence, pour les rendre stériles, grosses et tendres?

Enfin, s'il m'est permis de me servir de l'Écriture sainte dans cette occasion, je pourrai conclure que la femme a de la semence qui contribue à la génération, puisque Dieu, menaçant les hommes, leur dit, par la bouche de Moïse, *qu'il mettra une haine irréconciliable entre la semence de la femme et la semence du serpent*, en parlant de la postérité de l'un et de l'autre.

ARTICLE IV.

De l'ame de l'homme.

Nous sommes persuadés de l'existence de beaucoup de choses, bien que nous n'en connaissions point les qualités. Nous demeurons tous d'accord que nous avons une ame, sous l'empire de laquelle nous vivons; mais nous ignorons ce que c'est que cette ame qui nous

fait agir, et qui nous en empêche quand il lui plaît. Nous ignorons encore quel est en nous le lieu de sa résidence. Cette ame, qui connaît tout, ne se connaît pas elle-même: elle est comme un œil qui découvre tous les objets, mais qui ne se voit point, et qui ne sait de quelles parties il est composé.

Cette difficulté que nous avons à comprendre la nature de l'ame, est une preuve évidente qu'elle est faite à l'image d'un Dieu qui ne peut être compris lui-même. Cependant, si nous pouvons espérer d'en avoir quelques connaissances, il ne faut point nous donner la peine d'interroger les philosophes sur cette matière : ils en ont trop dit pour dire vrai. Leur inclination naturelle et les diverses passions de leur ame les ont fait souvent tomber dans l'erreur, parce que ces deux choses ne les ont pas tant portés à examiner notre ame avec soin, qu'à en juger avec préoccupation.

Car l'inclination qu'ils ont eue pour la grandeur, l'élévation et l'indépendance, les a engagés insensiblement dans une fausse érudition, où ils ont vu des choses vaines et inutiles, qui ont flatté leur orgueil secret, en les faisant admirer de tout le monde. Des passions les ont fait sortir hors d'eux-mêmes pour leur représenter les choses, non pas selon qu'elles étaient en elles-mêmes, pour en former des jugemens de vérité, mais selon le rapport qu'elles avaient avec eux, pour flatter leur inclination et celle de ceux à qui ils étaient unis ou par nature ou par volonté; car l'union naturelle que l'on a

avec ceux qui sont autour de nous par la ressemblance du tempérament, de la profession et de la fausse religion où l'on a été élevé, est souvent la cause de beaucoup d'erreurs où l'on tombe tous les jours.

Nous les communiquons ensuite à d'autres, parce qu'on nous les a communiquées, et que nous en sommes persuadés, parce que nous ne les avons pas considérées avec assez d'attention, et que nous n'avons pas été assez désintéressés pour en bien juger. L'amour des choses nouvelles et extraordinaires nous préoccupe souvent en faveur de ce que nous prenons pour des vérités cachées; et j'avoue sincèrement que tout ce qui porte le caractère de l'infini, comme l'ame, est capable de troubler l'imagination et de nous séduire, à moins que d'avoir des principes infaillibles qui nous puissent conduire dans toutes les difficultés qui se présentent sur cette matière.

Car quelle apparence de juger lequel des sentimens est le plus véritable touchant la nature et l'origine de l'ame, dans les livres de ceux qui en ont écrit ? Mais, sans m'arrêter ici aux philosophes païens, je dirai que plusieurs chrétiens ont cru que l'ame de l'homme était une substance corporelle, et par conséquent périssable, faite d'air ou de feu, ainsi que l'a décidé quelque concile contre les païens, qui la croyaient incorporelle, et par conséquent immortelle, comme ont été Démocrite, les Épicuriens, et les Stoïciens.

D'autres chrétiens ont soutenu le contraire,

et ont dit, avec les derniers conciles, qu'elle était incorporelle, et par conséquent exempte de tous les accidens qui arrivent au corps. Quelques uns ont enseigné que, selon le langage de l'Écriture, elle était le sang de nos veines, puisque l'ame nous quittait quand nous en perdions beaucoup. D'autres, comme les Manichéens, ont dit qu'elle était une portion de la lumière céleste; et les Sociniens de notre temps ont publié qu'elle était un vent délié et subtil.

Enfin, il y a tant d'opinions sur la nature de l'ame dans les livres des chrétiens et des païens, qu'il n'y a que Dieu seul qui sache laquelle est la plus véritable, et c'est même une grande question de savoir celle qui a le plus de vraisemblance.

Cependant nous nous flattons de savoir que l'ame est ce qui nous fait vivre, sentir, mouvoir et comprendre, qu'elle est une substance qui en occupe une autre dans toutes ses parties, et qu'elle n'occupe point de lieu comme un corps, puisqu'elle est indivisible, selon le sentiment même de quelques philosophes païens; mais qu'elle a seulement une étendue de vie, pour me servir de l'expression de saint Augustin; qu'elle n'est jamais dans le repos, et que le mouvement lui est quelque chose de si naturel, qu'il en est inséparable; si bien qu'il ne faut pas s'étonner si elle est incessamment dans l'agitation, puisqu'elle prend son origine dans l'esprit céleste qui l'a créée, et qui est d'une nature à ne demeurer jamais dans l'oisiveté. Enfin, comme les plaisirs

du mariage sont si excessifs, et qu'ils touchent si vivement notre corps et notre ame, il faut que ce soit quelque chose d'immatériel qui sème tant de plaisirs en nous.

Son origine est aussi contestée que sa nature. Les uns ont cru qu'elle sortait de Dieu, qu'elle était une partie de sa substance, et une étincelle de sa divinité; les autres, qu'elle était une partie du soleil et de l'ame du monde, laquelle étant partagée entre toutes les choses animées, ceux des hommes qui en avaient le plus étaient aussi les plus spirituels. Il y en a qui se sont imaginés que toutes les ames avaient été conservées au ciel, pour être ensuite distribuées aux corps qui en ont le plus besoin; d'autres qu'elles étaient créées et placées dans le corps d'un enfant au moment que la conception se faisait, ou après que l'embryon avait toutes les parties accomplies et disposées à la recevoir; d'autres, qu'elle venait de l'ame de nos pères, par le moyen de la semence. Enfin, il y a sur cette matière des pensées si ridicules, que je perdrais le temps, si je les voulais toutes rapporter ici.

Pour moi, après avoir examiné tout ce que l'on peut dire de la nature et de l'origine de l'ame, je prends Dieu à témoin, pour me servir de l'expression de saint Jérôme, que je ne vois rien qui puisse me satisfaire sur cela. En effet, c'est une partie de la sagesse humaine que d'avouer sincèrement qu'il y a quelque chose que nous ne savons pas.

Mais, quoi qu'il en soit, s'il faut considérer l'homme tel qu'il est, nous le devons considérer

composé de quatre sortes de substances différentes.

L'entendement ou l'intelligence, si l'on veut, en est comme le maître, étant une partie indépendante et immatérielle. C'est lui qui nous vient de dehors, et qui n'est pas, comme les autres parties, attaché à la matière. Il est envoyé dans le corps de l'enfant qui commence à se former dans les flancs de sa mère, comme un ange ou un premier moteur qui va bâtir un domicile pour sa demeure, selon le sentiment de Tertullien, et qui rendra compte un jour de ses bonnes ou de ses mauvaises actions.

Le corps est comme l'esclave; il souffre toutes les incommodités auxquelles nous sommes sujets, et obéit, en qualité d'inférieur, aux lois que lui impose cette partie supérieure de nous-mêmes.

L'entendement et le corps de l'homme sont deux substances si éloignées l'une de l'autre, qu'il est impossible qu'elles se puissent joindre sans un lien qui les assemble. Il a donc fallu quelque chose qui participât en quelque façon des deux extrémités, pour les lier l'une à l'autre : l'ame et les esprits sont ce merveilleux lien qui joint l'entendement au corps de l'homme.

L'ame est une substance pure, et comme un élixir de tous nos esprits. Les esprits sont engendrés de la plus pure portion de notre sang; ils sont très-purs, très-clairs, et avec cela très-prompts à se mouvoir aux moindres ordres de notre entendement. Le cœur est la partie qui en fabrique la matière, le cerveau la perfectionne, et les nerfs conservent les esprits, et les portent enfin par tout notre corps.

Puisque l'ame et les esprits lient l'entendement avec le corps, l'ame sert aussi de lien pour unir l'entendement aux esprits, et les esprits unissent l'ame et le corps si bien, que, selon ce sentiment, l'ame approche davantage de la substance de l'entendement, s'il m'est permis de parler de la sorte; et les esprits de la substance du corps.

Ainsi, l'entendement et l'ame sont quelque chose de fort différent dans l'homme; aussi remarquons-nous que tous les peuples ont divers termes pour les désigner quand ils en parlent à dessein. En effet, il semble que ce qui nous fait vivre soit autre chose que ce qui nous fait penser, selon la réflexion de Lactance; car l'ame est assoupie dans ceux qui dorment, lorsque l'entendement se fait connaître par les fonctions; au lieu que dans les fous l'entendement est comme éteint, lorsque l'ame ne laisse pas de bien agir. L'entendement et l'ame sont donc différens l'un de l'autre, s'il faut le dire une seconde fois, puisque le premier vient de Dieu, et que l'autre est communiqué par le moyen de la semence de nos pères.

Peut-être que le sentiment dans lequel nous sommes, que la semence est animée, pourrait paraître étrange, si nous n'apportions de bonnes raisons pour en faire valoir la vérité.

S'il est vrai que les esprits sont des parties qui nous composent, comme l'enseigne Hippocrate, et que nos parties soient animées, selon le sentiment de tout le monde, il n'y a pas, ce me semble, lieu de douter que la semence ne soit

animée, puisqu'elle n'est presque toute qu'esprit.

D'ailleurs, si la semence des plantes a un principe de mouvement qui les fait germer, qui est-ce qui niera que la semence de l'homme n'en a pas un qui l'anime, et qui la fait agir ? On l'appellera, si l'on veut, selon le sentiment d'Aristote, une partie de l'animal, puisqu'elle est la principale cause de son mouvement, et c'est là ce qui est le propre de l'ame.

D'autre part, nous nous apercevons dans les plaisirs que nous prenons avec les femmes, qu'il sort quelque chose de notre ame, qui nous fait tressaillir de joie; puis nous demeurons languissans et abattus, nos yeux s'affaiblissent, et nous sentons que notre ame pâtit : ce qui nous fait croire que l'ame renfermée dans la semence est une distillation de notre ame, comme la matière de cette même semence est un extrait et un élixir de notre corps.

Car, qui pourrait s'imaginer que la nature pût passer d'un lieu à un autre par un milieu qui ne participât point des deux extrémités, et que le père étant animé aussi bien que le fils, pût produire ce même fils sans que la semence du premier, qui a servi de milieu à ces deux personnes, fût elle-même animée ?

Au reste, d'où vient l'amour déréglé d'un jeune homme, qui ressemble si fort à son père dans cette passion de l'ame ? D'où lui vient encore cette ambition extraordinaire, qui est si naturelle à sa mère, si ces deux passions qui le dominent ne coulent de l'ame de l'un et de l'autre ?

En effet, l'expérience nous apprend que les bêtes même de différentes espèces en produisent une troisième qui a un instinct mêlé, et que, s'il y a de la variété dans son corps, il n'y en a pas moins dans son ame, par le mélange des deux matières et des deux ames de la semence de ces animaux.

Nous savons encore, par la même expérience, que tout ce qui est au monde produit son semblable ; et je ne vois pas pourquoi, entre toutes les choses animées, les hommes seraient privés de cet avantage.

En un mot, si nous voulions suivre la pensée de Sénèque, « la semence a une ame qui est le » principe de l'homme à venir; elle en conserve » toute l'idée dans sa matière; elle y cache déjà » de la barbe et des cheveux blancs; enfin, l'en- » fant qui n'est pas encore formé, est néan- » moins enseveli tout entier dans la semence. » Les traits de son corps y sont déjà marqués, » et l'on peut dire que cette semence contient « tout ensemble un enfant, un homme et un » vieillard. »

C'est sur cela qu'Ovide reprochait à Ponticus sa mauvaise coutume de perdre un homme avec ses doigts. En effet, il n'est pas permis, par la loi, de se polluer, parce que, selon la pensée de Tertullien, c'est un homicide prématuré, que d'empêcher ainsi un homme de naître : et les jurisconsultes veulent que l'on punisse de mort un homme, ou de grosse amende pécuniaire s'il fait faire de fausses couches à une femme, dans quelque temps que ce soit de sa grossesse.

Nous pouvons donc conclure que la semence de l'homme et de la femme est animée, mais qu'elle est animée seulement en puissance, c'est-à-dire, comme l'explique Pomponace, qu'il ne manque que les organes nécessaires pour produire ses actions. Mais, après que la semence des deux sexes est mêlée l'une avec l'autre, les organes de ses mouvemens, qui étaient auparavant ensevelis dans sa matière, s'en dégageant enfin, se manifestent par leurs mouvemens sensibles : si bien que, après la conception, la semence cesse d'être ce qu'elle était auparavant, et devient ce qu'elle n'était pas ; c'est-à-dire, que l'ame de la semence nous donne alors des marques de sa présence, au lieu qu'avant cela elle était comme ensevelie dans l'embarras de la matière.

La semence est comme un architecte, pour me servir de la comparaison d'Aristote, qui conserve dans sa mémoire le dessin d'un édifice qu'il veut construire; et, lorsqu'il trouve l'occasion de le faire, il en fait un matériel qui à toutes les mesures et les dimensions pareilles à à celui dont il s'était auparavant formé l'idée.

Tout ce que l'on pourrait dire contre ces principes, selon la pensée de Senert, ne serait qu'une injure que nous ferions à Dieu par notre propre ignorance; car si Dieu a commandé à la nature, qui n'est qu'un ordre secret de sa providence, par lequel toutes choses sont ce qu'elles sont, et font ce qu'elles doivent faire; s'il lui a, dis-je, commandé de faire croître et multiplier toutes choses, en produisant chacun son semblable,

je ne sais pourquoi ce commandement ne tomberait que sur ce qui n'est pas raisonnable.

ARTICLE V.

Du sang des Règles.

La nature ne s'est pas contentée de faire naître dans les hommes et dans les femmes de la matière propre à engendrer des enfans, elle a encore ordonné aux femmes de produire de quoi les entretenir après les avoir conçus, et de quoi les nourrir quand ils sont nés. Le sang des règles qui coule si régulièrement tous les mois dans les femmes saines, et qui ne sont ni enceintes ni trop vieilles, est semblable au sang d'une victime que l'on vient d'égorger : aussi est-il une portion du sang de leurs artères. Il est vrai qu'elles se déchargent quelquefois par là de toutes les impuretés dont leur corps est rempli, et c'est alors ce qui fait paraître ce sang impur et corrompu.

Bien que nous observions, quoique rarement, dans quelques arbres, des fruits sans fleurs, que quelques femmes soient devenues grosses sans avoir leurs règles, comme nous le marque Hippocrate de la femme de Gorgias; cependant les fleurs des femmes devancent presque toujours la conception, et sont le plus souvent un signe de fécondité.

Ce sang est pour l'ordinaire un sang superflu par son abondance. La cause de ses épanchemens périodiques semble être quelque chose de fort caché, puisqu'il se trouve, dans les écrits

des médecins, tant de différentes opinions sur ce sujet.

1. Les uns disent que l'oisiveté, la bonne chère, et le temperament froid et humide des femmes ne contribuent pas peu à les faire ce qu'elles sont. Elles ne dissipent pas tout le sang qu'elles engendrent : ce qui reste tous les jours de superflu, après qu'elles se sont nourries, faisant peu à peu une plénitude considérable dans la masse de leur sang, vient enfin à un tel degré d'abondance, qu'au bout d'un mois ou environ, la nature en étant comme accablée, les femmes s'en déchargent par les lieux destinés à cette évacuation.

2. Les autres croient que ce qui cause les fleurs aux femmes, n'est pas seulement l'abondance du sang, mais une qualité souvent manifeste, et quelquefois cachée : si bien que les règles des femmes, ajoutent-ils, étant âpres, pénétrantes, corrosives et malignes, il n'y a pas lieu de douter qu'elles ne puissent ouvrir de temps en temps les vaisseaux de la matrice pour se faire passage, et pour délivrer ainsi les femmes des maux où elles tomberaient par la demeure de ce sang tout-à-fait ennemi de la nature : d'où vient qu'il y en a eu qui s'en sont déchargées par différentes parties de leur corps, la nature ne pouvant souffrir cet excrément parmi ses liqueurs les plus pures

Il ne faut pas douter, ajoutent-ils, de la mauvaise qualité des règles, si l'on considère avec quels chagrins les femmes s'en déchargent, quelles faiblesses elles en ressentent, et quelle

mauvaise couleur elles ont lorsqu'elles en sont incommodées. Et si l'on observe que les femmes qui sont en cet état font mourir par leur toucher une vigne qui pousse, qu'elles rendent un arbre stérile, qu'elles font aigrir le vin, et rouiller le fer et l'acier, qu'elles procurent de fausses couches à une femme grosse, qu'elles en rendent une autre stérile, qu'elles obscurcissent la glace et l'éclat d'un miroir ou d'un ivoire poli, qu'elles font enrager un chien, et rendent un homme fou, si l'un ou l'autre goûte de ce sang; enfin, qu'elles causent encore beaucoup d'autres accidens, on peut dire que la mauvaise qualité des règles est cause de leur écoulement périodiqne.

3°. Les autres attribuent le flux des règles à des causes supérieures, et se persuadent que la lune est la maîtresse des mouvemens que nous observons; car ils ont remarqué que la mer s'enflait davantage, que les os des animaux étaient plus pleins de moelle, que les arbres avaient plus de sève et que les femmes souffraient aussi plutôt l'épanchement de leurs humeurs au renouveau ou au plein, qu'en tout autre temps : si bien que, comme la lune a beaucoup d'empire sur les choses humides, les femmes étant d'un tempérament froid et humide, propre, par conséquent, à souffrir les impressions de cet astre, ils ne doutent pas aussi qu'il ne leur fasse ressentir les effets de sa vertu.

1. Enfin, d'autres pensent qu'il y a quelque chose de caché et d'inconnu dans la cause des règles, et que c'est plutôt la loi de la nature qu'aucune autre cause qui en a imposé aux fem-

mes la nécessité et l'incommodité tout ensemble; car ils ont remarqué qu'il y a des femmes aussi chaudes et sèches que des hommes; qu'il s'en trouve qui travaillent et qui ne font guère bonne chère, et qui, néanmoins, font toutes assez connaître qu'elles sont fécondes. Le sang des règles n'est pas si mauvais que l'on se le persuade, pourvu que les femmes soient saines, puisqu'il sert de nourriture à l'enfant qu'elles portent dans leurs entrailles, et qu'elles le nourrissent ensuite du lait de leurs mamelles.

La lune n'est pas toujours la maîtresse des règles ; elles coulent aussi bien au dernier quartier qu'au nouveau, ou au plein : si bien qu'après tout ils se sentent obligés de croire que Dieu, ou plutôt la nature, par ses ordres qui nous sont inconnus, communique aux femmes une nécessité secrète de se purger tous les mois. Mais toutes ces opinions différentes ne satisfont pas ceux qui veulent pénétrer dans les secrets de la nature. Elles ont toutes des difficultés insurmontables, et, à dire le vrai, pas une ne me plaît. Il faut donc chercher quelque autre cause du mouvement des règles dans une fille de quinze ans, qui continue à se purger régulièrement pendant une partie de sa vie.

Si j'établis bien ce que je pense, que le flux des règles n'est causé que par une fermentation que fait la semence de cette fille sur toute la masse de son sang, je me persuade d'avoir trouvé la plus véritable cause de ses épanchemens périodiques.

Pour éclaircir cette difficulté, on doit savoir

que le sang a une très-grande disposition à se fermenter, tantôt suivant les ordres de la nature, tantôt contre ses légitimes décrets. Nous l'éprouvons tous les jours de la première façon par le mouvement de notre cœur et le battement de nos artères ; et nous n'avons que trop d'expériences de la seconde, dans nos fièvres intermittentes ou continues.

Le levain naturel du cœur et des autres viscères, selon le sentiment de quelques uns, agite le sang continuellement par des ébullitions agréables; la pituite dépravée le fait tous les jours d'une manière fâcheuse, la bile de deux jours l'un, la bile noire le troisième jour, et enfin la semence de la femme ne le fait fermenter qu'au bout de vingt-sept ou trente jours.

Cette semence, ainsi que nous l'avons dit ailleurs, étant une saveur insipide et tant soit peu âpre, ce qui se connaît même par son odeur désagréable, fait, par toutes ces qualités, bouillonner le sang qui sort tous les mois de ses vaisseaux.

Examinons cette matière de plus près, et voyons comment le semence d'une jeune fille peut se communiquer à toute la masse de son sang, pour le faire enfler et fermenter quand ses premières règles sont prêtes à paraître.

Nous savons, par la description exacte que nous avons faite des vaisseaux de la matrice, que ceux que nous avons nommés *sanguins*, descendant des parties supérieures, se divisent en deux rameaux ; que l'un de ces rameaux va aux testicules et à la trompe, et l'autre à la matrice.

Le premier est composé, comme celui-ci, d'artère, de veine, de nerf, et de vaisseau lymphatique. L'artère et le nerf portent au testicule la matière à faire de la semence; la veine et le vaisseau lymphatique rapportent en haut le résidu des liqueurs que le testicule et les trompes n'ont pas trouvées propres pour nourrir leur substance, et pour servir à leur usage: si bien que cette matière infectée, pour ainsi dire, d'une vapeur subtile et séminaire du testicule et des trompes, remontant en haut, se mêle parmi le sang et dans la veine cave descendante, ou dans l'une des émulgentes, pour communiquer, d'un côté et d'autre, à toute la masse du sang les esprits et la matière vireuse qui a été puisée dans le testicule et dans les trompes.

C'est ce qui fait aussi la bonne grace des femmes et des filles, leur enjouement, leur vigueur et leur hardiesse; car, pour parler de cette sorte, les vapeurs sulfurées et spiritueuses de la semence, se mêlant parmi leur sang, leur servent comme de levain, qui d'un côté cause leurs règles, et d'un autre fait ce que nous trouvons d'agréable et d'engageant dans les femmes.

La matière qui revient des testicules et des trompes est ensuite portée dans tout le corps, par le mouvement du cœur et des artères. Elle arrose avec le sang toutes les parties, qui deviennent ensuite plus échauffées et plus pleines d'esprits: si bien que cette jeune fille, à l'âge de quinze ans, qui est le temps où ses testicules commencent à avoir de la force pour répandre

leurs vapeurs par tout son corps, devient plus active et plus amoureuse qu'elle ne l'était auparavant. Elle se sent en état d'attendre un homme de pied ferme; elle l'irait même attaquer amoureusement, si la pudeur et la bienséance ne l'en empêchaient. C'est alors que la nature, qui n'est jamais dans l'oisiveté, la dispose à la propagation du genre humain. Elle échauffe ses parties naturelles, et y conduit incessamment de la matière et des humeurs pour les faire servir à perpétuer son espèce.

Cette matière séminaire, qui se mêle ainsi tous les jours peu à peu parmi son sang, dispose cette dernière humeur à la fermentation, jusqu'à ce qu'une suffisante quantité de vapeurs spermatiques y étant mêlée, l'ébullition soit parfaite et accomplie, de sorte que le sang puisse sortir des vaisseaux que la nature a préparés pour servir à cette évacuation. Le vin qui bout dans un tonneau fermé se fait passage à travers ses petites fentes, et évacue une suffisante quantité de moût pour rendre le calme au reste. Ainsi, le sang qui bouillonne par le levain dont nous venons de parler, se fait des ouvertures par les extrémités des vaisseaux de la matrice; et après que, pour l'ordinaire, le plus mauvais s'est épanché, celui qui reste demeure en repos jusqu'à ce que, dans un mois ou environ, il y ait encore une nouvelle matière qui le trouble et qui le fasse sortir. Car, si nous faisions réflexion aux qualités de la semence de la femme, nous demeurerions d'accord que ce levain n'a point de force pour causer de plus prompts mouvemens.

Si le sang est dans un juste tempérament, comme il arrive dans les femmes qui se portent bien, la fermentation s'achève promptement, et l'évacuation de leurs règles finit à peu près dans trois ou quatre jours; mais si le sang est plein d'excrémens, de crudité ou de pituite, qu'elle apparence y a-t-il qu'il s'échauffe et qu'il se fermente si promptement? Sa fermentation dure alors plusieurs jours, et son épanchement ne se fait qu'avec douleur. Ce sang est comme du moût qui a été depuis peu exprimé de quelques grappes de raisin. On a beau l'approcher du feu, il ne s'enflamme point; et, s'il s'échauffe un peu, ce n'est qu'avec peine. Au contraire, si le sang contient des matières bilieuses et soufrées, la fermentation s'en fera plus promptement, et la femme qui en sera incommodée ne manquera pas d'être attaquée de douleurs de tête, de flancs et de ses parties naturelles, qui seront quelquefois enflées par l'âpreté de l'humeur qui en sort. Ce sont des accidens que causent les règles dans une femme malsaine; mais tout est pur dans une femme pure, et ses fleurs, qui sont aussi vermeilles et aussi épurées que le sang qui lui reste dans les veines, ne lui apportent que de la joie et de l'allégresse.

1. Cette opinion ne paraîtrait pas encore assez bien établie par tout ce que nous venons de dire, si nous n'apportions des raisons pour la confirmer. Une des principales que l'on puisse alléguer, c'est que la plupart des femmes, dans le temps de leurs règles, sont sujettes à une espèce de fièvre, ou du moins à une émotion uni-

verselle qui y a beaucoup de rapport ; ce qui montre qu'il se fait alors une fermentation dans toute la masse du sang.

2. D'autre part, s'il est vrai, comme je viens de dire, que le sang ne bouillonne dans les veines des femmes pour l'évacuation des règles, que par le moyen de la semence qui s'y mêle, il est absolument nécessaire qu'elles aient cette semence avant que de nous donner des marques de leur fécondité par l'épanchement de leurs règles. C'est la raison pour laquelle nous voyons quelquefois des femmes nous donner des fruits sans nous avoir fait paraître des fleurs, parce qu'elles n'ont pas assez de semence pour exciter leurs règles, et qu'elles en ont assez pour faire un enfant. Témoin cette femme de Montauban, dont parle Rondelet, qui accoucha douze fois; et cette autre femme de Toulouse, dont Joubert nous fait l'histoire, qui eut dix-huit enfans, sans que ni l'une ni l'autre eussent jamais su ce que c'était que les fleurs des femmes.

3. D'ailleurs, une fille de quinze ans se sent vigoureuse et entreprenante, de lâche et de timide qu'elle était quelques années auparavant. La voix lui grossit alors; ses yeux deviennent étincelans; la couleur de son visage est vive; son humeur est gaie. Elle fait gloire de montrer sa gorge qui s'enfle peu à peu, pour faire connaître qu'elle est en état d'être mise au rang des femmes. Son sein s'est déjà élevé jusqu'à la hauteur de deux travers de doigt, et son sang bouillonnant est prêt à sortir de ses vaisseaux. Elle donne même à sa mère des marques des

feux secrets que la nature commence a allumer dans son sein : comme les petites chaleurs et les légers emportemens lui sont alors fort naturels, ils doivent aussi faire connaître qu'elle a besoin d'être observée de fort près, pour ne pas manquer à la pudeur du sexe; et encore le plus souvent n'y réussit-on guère.

En vain de nos jeunes coquettes
On vous voit, mères inquiètes,
Conduire les yeux et les pas.
L'Amour a mille et mille appas,
Et, pour surprendre un cœur, sait des routes secrètes
Que vos soins ne connaissent pas.

En effet, c'est alors que la semence d'une fille, mêlée parmi son sang, ne le fait pas seulement fermenter, mais qu'elle élève sa gorge, qu'elle lui échauffe l'imagination, et lui inspire de l'amour, pour se perpétuer par le moyen de la génération.

4. C'est assurément par le défaut de semence que Phœtuse perdit ses règles à la fleur de son âge. Elle devint si sèche, par la tristesse qu'elle conçut de l'absence de son mari, que sans doute ses testicules, étant alors privés de leur fonction ordinaire, et étant devenus étiques et desséchés, ne furent plus en état de fournir à la masse du sang une matière pour la faire bouillonner. Et, parce qu'elle n'était plus ferme par l'épanchement de ses règles, elle perdit aussi son tempérament, pour prendre celui d'un homme sans changer de sexe. On la vit toute velue, et son menton garni de poils, ainsi que le rapporte Hippocrate.

5. Enfin, s'il est vrai, ce que nous rapportent quelques médecins, que les femmes à qui l'on a coupé la matrice et les testicules ont manqué de règles, et qu'elles manquent aussi des mouvemens ou des efforts que la nature fait de temps en temps pour se décharger de son sang superflu, on doit croire qu'ayant perdu les principales parties qui contribuaient à faire fermenter le sang dans leurs veines, elles ont aussi été privées de ces épanchemens périodiques. Car l'expérience nous apprend que, si l'on arrache l'ovaire aux poules, elles ne font plus d'œufs; et comme cette partie, dans l'oiseau, a du rapport aux testicules des femmes, on ne peut douter que, par la perte de ces dernières parties, qui contribuaient à faire la semence, elles ne perdent pas aussi la puissance de se perpétuer, et en même temps le droit d'être réputées parmi les femmes, faute de l'écoulement périodique de leurs règles.

Il est donc certain que la portion la plus subtile de la semence des femmes, ou, si l'on veut, des vapeurs séminaires, est la cause principale de leurs règles; que le tempérament, l'abondance du sang, l'empire des astres, et les autres causes que l'on apporte pour l'ordinaire sur cette matière, n'en sont que les causes secondes et éloignées, qui contribuent à faire les règles plus ou moins abondantes, et non à les faire paraître plus ou moins souvent.

La quantité du sang des règles ne doit pas passer dix-huit ou vingt onces. Cette quantité n'est pas toujours égale dans toutes les femmes;

les unes perdent peu en beaucoup de temps. Je sais que mademoiselle I*** n'a que douze jours libres dans un mois, ses règles étant si abondantes pendant dix-huit jours, qu'elles peuvent être mises au nombre des choses qui arrivent contre les lois de la nature. Ainsi, il n'y a rien de déterminé, ni pour la quantité du sang, ni pour le temps que les règles doivent durer. La santé, la maladie, le tempérament, la façon de vivre, les emplois, le climat, la saison, la température de l'air, et beaucoup d'autres choses, changent tout dans ces sortes d'évacuations.

ARTICLE VI.

Observations curieuses sur les divers temps de la formation de l'homme.

Toutes les parties et toutes les humeurs sont disposées pour la génération d'un enfant dans l'un et dans l'autre sexe. Ce jeune homme est en état de se joindre amoureusement, et cette jeune fille sent que la nature l'excite à se perpétuer par le moyen de la génération. Dans la disposition où elle est, il faut peu de chose pour faire un enfant, et ses parties amoureuses sont si disposées à le former, qu'elle concevra à la moindre approche d'un homme. On pourrait comparer ses parties amoureuses à un morceau d'ambre jaune échauffé par le mouvement, qui attire la paille aussitôt qu'on la lui présente.

La femme n'a donc pas plutôt reçu la matière

de l'homme par cette amoureuse alliance, qu'elle la presse de toutes parts pour la faire passer promptement dans l'un ou dans l'autre de ses vaisseaux éjaculatoires, afin que, s'y mêlant avec la sienne, elle y cause la conception.

C'est dans l'un de ces conduits que les principes de notre corps et de notre ame s'unissent et se mêlent pour ne faire qu'un composé, et c'est aussi dans ce moment que Dieu, qui sait tout ce que nous faisons, semble s'être comme obligé d'y envoyer un entendement, qui, selon la pensée de saint Grégoire de Nice, « doit avoir » soin de tous les organes du corps où il doit » loger, pour régler ensuite les occupations » qu'il y doit faire, et les mœurs qu'il doit » suivre, afin, ajoute-t-il ailleurs, qu'il n'ait » pas, un jour, à reprocher à Dieu d'avoir eu » un corps et une ame qui n'auraient pas eu de » dispositions nécessaires pour suivre ses prin- » cipes secrets et ses mouvemens intérieurs. »

Un homme qui a fait lui-même le luth dont il doit jouer, n'a sujet de se plaindre de personne, si son instrument n'est pas d'accord dans toutes ses parties : il était le maître de sa matière, et il pouvait l'employer et la disposer comme il jugeait à propos; de sorte qu'il ne s'en prendra jamais qu'à lui seul s'il y a un défaut dans son luth, ou un faux son dans son harmonie.

Mais parce que ce sujet est de lui-même fort embrouillé, et qu'il renferme des sentimens nouveaux, j'ai résolu de le partager en quatre articles, où je ferai voir, autant qu'il me sera pos-

sible, les degrés dont la nature se sert pour nous former dans les entrailles de nos mères.

Parce que j'aurai besoin, dans la suite de ce discours, du mot de *conception*, pour exprimer ma pensée sur le sujet que je traite, j'ai peur que l'esprit du lecteur ne demeure souvent en suspens dans les diverses significations que je lui donne, à moins que d'en avertir auparavant. Quand je dis donc que la *femme a conçu*, et que sa *conception est avantageuse*, je prends alors ce terme dans une signification active; mais lorsque je dis que *notre conception s'accomplit dans les cornes de la matrice de la femme*, et non dans sa matrice, ainsi qu'on se l'est persuadé jusqu'ici, ce mot a alors une signification tout opposée, et on le doit prendre passivement.

Premier degré de la formation de l'homme.

Il me semble qu'il n'y a rien de plus certain que de dire que la conception est un mélange de la semence de l'homme et de la femme, et qu'il n'y a rien aussi de plus incertain ni de plus caché que le lieu où cette conception se fait.

On a cru jusqu'ici que la matrice était le lieu où nous commençons à être formés, parce que l'on a presque toujours trouvé des enfans dans sa cavité, et que l'on ne s'est pas imaginé que la conception se pût faire ailleurs: car, bien que l'on ait vu des enfans dans les cornes de la matrice, on a cru cependant que ce n'était que contre les lois de la nature qu'ils se formaient

dans ces petits conduits, et l'on ne s'est pas persuadé que c'était là que la Providence, par ses ordres secrets, avait déterminé de leur donner le commencement de la vie. J'avoue que le sentiment qui établit le lieu de la conception hors de la cavité de la matrice est plein de difficultés, et que l'on a besoin de raisons et d'expérience pour en être convaincu.

1. Puisqu'après les embrassemens amoureux, on n'a jamais trouvé de semence dans la cavité de la matrice, au lieu que l'on en trouve toujours dans ses cornes, pourvu que la semence soit saine et féconde, on m'avouera qu'il y a lieu de croire que nous sommes plutôt formés dans ces petits conduits que dans un autre lieu, puisqu'il y a de la matière pour la génération.

En effet, toute l'exactitude que j'ai pu apporter, en disséquant beaucoup de chiennes qui s'étaient depuis peu accouplées, n'a servi qu'à me confirmer davantage dans l'opinion où je suis ; savoir, qu'il en arrivait de même dans les femmes, et que la conception se faisait plutôt dans les cornes, dans la trompe ou dans les vaisseaux éjaculatoires de la matrice, ainsi qu'on voudra les appeler, que dans la cavité de cette partie.

Il n'y a point de sang qui passe plus vite dans les artères, ni de chyle qui se distribue plus promptement dans les vaisseaux lactés, que la semence du mâle s'insinue dans la matrice des animaux; ce qui fait croire à Harvée, qui a éventré, pour ce sujet, un nombre considérable de biches, que la conception se faisait d'une

autre sorte qu'on ne se l'était imaginé jusqu'alors. Il a cru, mais d'une manière particulière, que parce qu'il n'avait rien rencontré, ni de la semence du coq, ni de celle du cerf, dans les parties secrètes de la poule et de la biche, après s'être accouplées l'une et l'autre, il fallait que la semence du mâle, ou n'eût pas entré dans ces lieux, ou, si elle y était entrée, qu'elle en fût sortie en y laissant son impression et son caractère. Sur cela il a formé ce sentiment, que la génération se faisait de la même sorte qu'un homme pestiféré communique son mal à un autre, savoir, par le moyen de la contagion ou de quelques esprits invisibles; ou encore comme un fer qui a touché, depuis peu, une pierre d'aimant, attire un autre fer par la vertu qui lui a été communiquée : si bien, ajoute-t-il, que la conception de l'enfant se fait ni plus ni moins que celle de nos pensées. Nos yeux voient des objets : notre mémoire en conserve les idées, et notre ame en conserve les conséquences. Tout de même on touche une femme pour la rendre féconde, et elle ne conçoit pas parce que la semence de l'homme est présentée à sa matrice, mais parce qu'elle l'a touchée et lui a communiqué sa vertu. C'est ainsi, dit-il, que le vingtième œuf d'une poule est fécond, par l'impression que la semence du coq a fait sur le corps de la poule, qui n'en a été touchée qu'une seule fois.

Mais sans m'arrêter à cette opinion, qui me paraît trop métaphysique dans les ouvrages de la nature, continuons à prouver que la véritable

union de la semence de l'homme et de la femme, que nous appelons, *conception*, se fait d'une autre manière plus naturelle.

2. Nous observons tous les jours que les femmes sont plus amoureuses avant ou après leurs règles qu'en tout autre temps; et la nature leur donnant alors beaucoup plus d'envie de se joindre, elles sont aussi en ce temps-là beaucoup plus sujettes à concevoir.

Si le fœtus se formait dans la cavité de la matrice, quelle apparence y a-t-il qu'il pût résister au flux des règles, qui doivent couler en abondance du fond de cette partie ? L'enfant à venir en serait détruit, et la matrice étant tout humectée, ne saurait les retenir, ni l'empêcher d'en sortir avec le sang; et ainsi il ne se ferait point alors de conception au commencement des règles : ce qui est contraire à l'expérience. Il en arriverait de même sur la fin des fleurs; car la matrice est encore alors trop humide pour pouvoir conserver le présent qu'on lui a fait; elle le recevrait plutôt quinze jours avant, parce qu'étant plus sèche, elle serait plus disposée à presser la semence qu'on lui aurait donnée.

Mais parce que l'expérience nous apprend que la conception qui se fait entre les règles, n'arrive pas si souvent que celle qui se fait immédiatement avant ou après, je suis obligé de croire que la conception se fait dans un autre lieu que dans la cavité de la matrice. Je n'en saurais trouver de plus propre à cet usage que les cornes de cette partie, où souvent l'on a trouvé

des enfans formés : car au commencement et à la fin des règles, tous les vaisseaux de la matrice sont ouverts, ou pour se décharger de l'abondance de leurs humeurs, ou pour recevoir la semence qu'on leur présente.

C'est ainsi que le fœtus peut éviter les désordres qui arrivent pour l'ordinaire au commencement de la grossesse : au lieu qu'il ne saurait s'en garantir, s'il commençait à se former dans la cavite de la matrice.

2. Les anciens ont su, aussi bien que nous, que al matrice des femmes n'avait qu'une seule cavité : il nous ont pourtant laissé par écrit que les femmes grosses sentaient plus de douleur et de mouvement d'un côté que de l'autre ; ce qui se trouve encore aujourd'hui conforme à l'expérience. Car les médecins, qui se sont appliqués à connaître les effets et les circonstances de la grossesse, ont appris que les femmes sentent pour l'ordinaire plus de mouvement d'un côté du ventre que de l'autre. L'enfant commençant avoir un peu d'agitation par le mouvement de son cœur et de ses petites artères, irrite le vaisseau éjaculatoire qu'il habite, afin qu'il se défasse, en faveur de la matrice, de ce qu'il contient : et parce que ce vaisseau n'a pas assez d'espace pour élever un enfant qui a besoin alors d'un lieu plus étendu et plus commode pour ses perfections, il s'en défait par son mouvement circulaire, et le jette dans la cavité de la matrice.

4. On a cru, jusqu'au temps de Fernel, que la pierre se formait dans la vessie, où elle se trouve presque toujours · mais depuis que l'on

a été désabusé de cette opinion, l'on croit, selon les expériences que l'on en a, que les reins lui donnent les premiers commencemens : car les douleurs qui précèdent la pierre de la vessie nous font bien croire que c'est dans les reins que la pierre a été d'abord formée. Tout de même, les petites douleurs, et les mouvemens délicats et presque imperceptibles dont s'aperçoivent, dans l'un ou dans l'autre de leurs côtés, les femmes enceintes les plus sensibles, me font conjecturer que l'enfant commence à se former dans l'une ou dans l'autre des cornes de la matrice.

La substance de ces vaisseaux, leur figure, leur action et leur usage sont fort convenables à cet emploi. Ils sont d'un sentiment exquis, étant tous membraneux et charnus, pour s'élargir, et pour sentir les irritations du fœtus; leur figure est propre à se décharger de ce qu'ils contiennent ; ils sont presque toujours pleins de semence, et ont un mouvement par lequel ils se défendent de ce qui les presse et de ce qui les incommode. Nous n'avons que trop de preuves de leur mouvement dans les suffocations de matrice, et je puis assurer avoir vu plusieurs fois le mouvement de la matrice des chiennes que j'ai disséquées en vie, qui était à peu près semblable à celui de nos boyaux que nous appelons *péristaltique.*

Ce sont donc les petits mouvemens des cornes de la matrice, que les femmes grosses sentent d'un côté ou d'autre, qui nous font croire que l'enfant y reçoit les premiers traits.

Mais encore, comment est-ce que la conception se pourrait quelquefois faire après les grandes cicatrices que la matrice a reçues, si elle ne se faisait hors de sa cavité? Car nous savons, selon même le rapport de Rousset et Bauhin, que quelques femmes ont conçu après qu'on a ouvert la matrice, ou qu'elles y ont souffert de grands abcès. La matrice ne serait point alors en état de faire ses actions : elle serait trop mal formée, et ses membranes, affaiblies et desséchées par des plaies, ne pourraient se comprimer et se resserrer pour la conception; au lieu que, recevant de ses cornes l'enfant qui a été formé, elle n'a ensuite qu'à le contenir et le conserver jusqu'à sa dernière perfection.

5. D'ailleurs, pour confirmer ma pensée je puis dire ce que l'expérience m'a appris sur cette matière. Je connais quelques femmes qui ont toujours accoutumé de se coucher sur le côté droit lorsqu'elles dorment avec leurs maris, et c'est aussi dans cette posture qu'elles sont caressées et qu'elles conçoivent presque toujours des garçons. On ne saurait donner d'autre raison de ce qui arrive de la sorte, que celle qui favorise mon sentiment. Car la semence de l'homme étant reçue dans la matrice de la femme située dans la posture que nous avons marquée, ne peut tomber, par son propre poids, que dans la corne droite, où les garçons sont le plus souvent formés. C'est une remarque qu'a faite Rhasis, aussi bien que moi, lorsqu'il dit : « que les femmes qui se couchent ordinairement » du côté droit ne font presque jamais de filles. »

6. D'autre part, j'ai souvent observé, aussi bien que Fallope, que la chair de l'arrière-faix n'était jamais au milieu du fond de la matrice, mais vers l'un ou l'autre de ses côtés, parce qu'après un mois ou environ la boule où est renfermé l'enfant étant chassée du lieu où elle est, s'attache à l'endroit de la matrice le plus près de l'embouchure du vaisseau d'où elle sort; ce qui n'arriverait pas de la sorte, si la conception se faisait dans la cavité de la matrice, comme on le peut voir dans les figures 10 et 11.

7. Au reste, Riolan, un des plus célèbres anatomistes de notre siècle, autorise mon opinion, lorsqu'il dit avoir souvent trouvé des enfans, formés dans les cornes de la matrice. Et cet enfant mort qui était d'un pied de long, et qui sortit du fond de la matrice de cette pauvre femme qu'Harvée voulait faire couper, ne sortit d'autre lieu que de l'un des vaisseaux éjaculatoires.

8. Je trouve, dans mes *Mémoires*, qu'il y a environ vingt-trois ans, un vieux médecin, appelé *Jean Gritler*, personnage très-savant et très-sincère, me raconta, à Paris, une histoire que M. Mercier, médecin de Bourges, qui vivait encore alors, lui avait faite de cette sorte. La femme de M. Agard, lieutenant criminel de cette ville-là, de la santé de laquelle ce dernier avait le soin, devint grosse, et se porta assez bien jusqu'au quatrième mois, après quoi elle souffrit des faiblesses et des douleurs extrêmes aux reins et dans le ventre, principalement du

côté droit. Tout cela l'épuisa tellement, qu'elle mourut sans pouvoir se délivrer. On l'ouvrit le 2 janvier 1714; on trouva une fille longue de sept pouces dans la corne droite de la matrice, la matrice étant alors dans sa figure et situation ordinaires : si bien qu'après cela on peut dire que la conception s'est faite ailleurs que dans la cavité de la matrice, et que le fœtus étant déjà assez grand, et ne pouvant plus demeurer dans l'une de ses cornes, il faut qu'il en sorte pour se perfectionner ailleurs, ou que la mère en meure.

9. Je pourrais encore rapporter ici l'autorité d'Hippocrate, qui dit, en parlant de la superfétation des femmes, que « si le fœtus est descendu » dans la matrice lorsque la femme engendre » une seconde fois, ce second fœtus ne peut vi- » vre, et la femme en fait une fausse couche. » La raison en est évidente; car, comme ce dernier fœtus ne se forme pas dans le lieu que la nature a destiné pour la conception des enfans, il ne peut aussi trouver de quoi ailleurs, et pour se former, et pour se nourrir. Aristote confirme cette opinion, et l'expérience l'autorise. Car nous voyons que les secondes conceptions qui se font dans les premiers mois de la grossesse, réussissent pour l'ordinaire; que la femme nourrit l'un et l'autre de ses enfans, et qu'elle les met au monde comme s'ils étaient conçus dans le même moment. Mais si la superfétation arrive quelques mois après les premiers fœtus, et après que les cornes de la matrice sont embarrassées et bouchées par des humeurs, ou par l'enfant même qui occupe toute la cavité, ce qui arrive

pourtant fort rarement, le second enfant ne peut vivre ; ce que l'histoire que rapporte Aristote sur ce sujet confirme clairement.

Après tout cela, l'on peut donc conclure que la conception se fait, selon les lois de la nature, dans les cornes de la matrice, et non dans sa cavité. Mais Kerkringe, Warton, de Graaf, et quelques autres médecins modernes, sont d'un autre sentiment, puisqu'ils ne peuvent croire que la conception se fasse, ni dans la cavité de la matrice (*a*), comme l'ont cru les anciens, ni dans ses cornes (*b*), comme je pense : mais ils soutiennent qu'elle se fait dans les testicules des femmes (*c*), lesquels sont pleins d'œufs (*d*) comme l'est l'ovaire des oiseaux : si bien que, renouvelant la pensée des poètes anciens, qui publiaient qu'Hélène avait pris sa naissance d'un œuf, ils s'imaginent pouvoir établir et prouver cette opinion par des raisons et par des expériences suffisantes.

Ils assurent donc que les testicules des femmes sont de véritables ovaires, où les hommes commencent à se former; que les vésicules dont ces parties sont composées, sont pleines d'une liqueur semblable au blanc d'œuf, laquelle, selon le sentiment de tous les anatomistes, est la semence de la femme; que cette semence étant rendue féconde par les parties déliées et spiritueuses de la semence de l'homme, qui, étant dardée dans la matrice, se fait passage dans les trompes pour entrer ensuite dans les testicules de la femme, communique sa vertu prolifique à l'œuf ou aux œufs qui sont le plus près des mem-

branes des testicules, ou les plus disposés à recevoir son impression féconde, quand il s'engendre un ou deux fœtus; que l'une des trompes se courbe alors pour communiquer à l'œuf qui est disposé dans l'ovaire, à recevoir ce qu'elle a reçu de la matrice, qu'en ce temps-là ces mêmes trompes demeurent quelque temps comme collées au testicule *(e)*, pour y faire une impression de fécondité, ou pour recevoir l'œuf où l'homme commence déjà à se former, ce qui se fait dans les lapines, au troisième jour, et peut-être dans les femmes quatre ou cinq jours après leur conception, comme le pense Kerkringe; que les vésicules d'un côté, les boules ou les œufs de l'autre (c'est ainsi qu'ils les appellent indifféremment), se grossissent pendant quelque temps dans le testicule, et que l'enveloppe ou la vésicule qui contient la semence de la femme, et qui est une partie essentielle du testicule, se grossit aussi et se fait glanduleuse, afin de conserver les esprits de la semence de l'homme, qui sont les agens de la créature à venir, et de fournir aussi à la boule des humeurs pour la formation et pour l'entretien de l'homme à venir; que cette même semence féconde prend d'autres enveloppes que la substance glanduleuse qui l'enveloppe, et que ces enveloppes sont le chorion et l'amnios du fœtus; que l'étui ou l'enveloppe glanduleuse s'ouvre pour laisser couler par le mamelon *(f)* qui se forme sur les membranes du testicule, l'œuf fécond qui entre dans la trompe par la propre vertu du testicule, ou par sa propre disposition; que pour cela la

trompe embrasse étroitement avec sa frange une grande partie du testicule; qu'ensuite cet œuf fécond étant tombé dans la trompe, tombe aussi dans la cavité de la matrice, où il se mûrit pour ainsi dire, et devient un fœtus parfait; qu'enfin l'œil fécond et distingué des hydatides, qui sont plusieurs petites boules qui se tiennent par leur queue à leur grappe de chair, comme les grains de raisin sont attachés par leur grappe de bois, comme le marque la *figure* 7, qui est au chapitre *des Fardeaux et des faux Germes :* au lieu que les œufs féconds où le fœtus se forme, manquent d'attache, et descendent ordinairement seuls du testicule dans les cornes, et puis dans la cavité de la matrice.

Cela étant donc ainsi établi, ils concluent que le fœtus prend son origine dans le testicule de la femme, et non dans ses cornes, ni dans la cavité de la matrice.

Cette opinion renferme, ce me semble, beaucoup plus de difficulté que celle des anciens que nous avons examinée et réfutée ensuite; car elle soutient tant de choses qui me semblent impossibles, et qui ne peuvent être bien expliquées par ceux même qui la soutiennent, que je ne m'étonne pas s'il y a aujourd'hui si peu de médecins qui aient embrassé ce parti.

1. En effet, peut-on concevoir que la trompe se courbe, et fasse obéir le ligament large sans que la femme sente son mouvement et son pli, qui ne se peut faire sans douleur? et le testicule qui est attaché à ce ligament, et qui flotte dans la cavité du ventre, peut-il être si stable, qu'il

demeure toujours dans sa situation, et qu'il attende la jonction de la trompe pour recevoir l'impression génitale de la semence du mâle qui y est renfermée? En vérité, on fait faire ces mouvemens à ces parties-là, pour appuyer le sentiment où l'on est, et pour flatter sa prévention.

2. D'ailleurs, qu'ils fassent la semence de l'homme si déliée et si spiritueuse qu'ils voudront, peut-elle eutrer dans le testicule par les portes de deux fortes membranes dont il est revêtu? Et où montreront-ils une semblable démarche que fait la nature dans le corps de la femme? Les esprits animaux, qui sont imperceptibles, ont des conduits par où ils passent; et la semence de l'homme, qui est plus grossière, n'en aura point!

3. D'autre part, comment se peut-il faire que l'œuf rendu fécond et animé, qui est alors gros comme un pois vert, puisse se faire passage à travers les enveloppes glanduleuses, et à travers les deux membranes du testicule de la femme, pour entrer dans la trompe par la jonction, sans que la femme n'en ressente rien? Ces membranes sont-elles moins sensibles que celles du reste du corps? et si la membrane est un nerf aplati, comme le pense Galien, peut-elle le rompre sans douleur? De plus, le mamelon, que Graaf a inventé, se rencontre-t-il dans toutes les femmes, comme il nous l'assure; et n'y a-t-il pas lieu de croire qu'il l'invente à plaisir, pour couvrir l'aveuglement où il est?

4. Au reste, cette solution de continuité est-elle selon les lois de la nature, qui en a tant d'horreur; et a-t-on vu quelquefois dans la femme de pareilles choses? J'avoue qu'on a remarqué des parties se dilater d'une manière extraordinaire, comme fait le pas de la pudeur dans l'accouchement; mais on n'a jamais observé aucune partie se rompre et s'ouvrir selon les lois de la nature, à moins que ce ne soit pour finir une maladie, comme dans les abcès.

5. En un mot, peut-il se faire une plaie sans un épanchement de sang, et ce sang extravasé et hors de ses vaisseaux, se peut-il conserver sans se corrompre, et sans que la femme s'en aperçoive?

6. La plaie que la boule aura faite en sortant du testicule, et l'ulcère qui s'ensuivra peuvent-ils se consolider et se cicatriser dans une partie spermatique, comme sont les parties du testicule de la femme, sans que la femme en ressente de la douleur.

7. Enfin, le testicule a-t-il un mouvement sensible ou insensible pour se défaire de l'œuf qu'il contient? et cette vertu expulsive, que Graaf a imaginée, peut-elle jeter l'œuf dehors par sa propre disposition, comme si c'était un excrément fâcheux?

Toutes ces difficultés m'ont contraint d'abondonner ce parti, et m'ont fait dire en moi-même: comment y a-t-il des personnes de bons sens qui peuvent l'embrasser? Cependant, comme il arrive quelquefois dans l'homme des actions dont nous ne connaissons pas les causes, celle-ci

pourrait bien être de ce nombre-là; car, s'il est vrai, ce que l'on vient de m'assurer, que M. de Verny, anatomiste du roi, fit voir à Paris, en 1691, un testicule de femme qui contenait une espèce de tête dans laquelle on remarquait la fente d'un œil avec deux paupières garnies de glandes ciliaires, et d'une espèce de sourcils ornés de poils, qui était au-dessus ; un front d'où sortait un toupet de cheveux, avec une éminence garnie de trois dents molaires, disposées en triangle, de la grosseur de celle d'un enfant de quatre ans; trois autres dents dans la face antérieure de ce monstre, et à la postérieure cinq autres; savoir, trois incisives et deux petites molaires : si cette histoire, dis-je, est véritable, comme plusieurs personnes nous l'assurent, nous pourrions, dans cette occasion, suspendre notre sentiment jusqu'à ce que la curiosité et le travail des anatomistes nous pussent faire voir quelque autre formation du fœtus dans le testicule d'une femme. Car, comme un sentiment ne peut solidement être appuyé, dans la médecine, sur une seule expérience, qui souvent est un jeu de la nature, il faut attendre que l'on nous ait fait voir quelque autre chose de réel dans la même partie, pour être persuadé que l'homme y prend ses principes, et qu'il commence à s'y former.

La conception n'est pas plutôt faite, que Dieu, par les ordres qu'il a lui-même établis, crée un entendement humain, pour le placer dans le petit corps qui commence à se former. Cet entendement y est envoyé en qualité d'am-

bassadeur, qui doit un jour rendre compte de sa négociation, et qui doit représenter partout où il se trouve le caractère du maître qui l'envoie.

Cet entendement se mêle avec l'ame, ou plutôt se joint et s'unit à sa substance, et, ce qui nous snrprend encore plus, aux esprits et au corps de l'homme, pour ne faire ensuite qu'un homme animé d'une seule forme.

Il serait difficile de s'imaginer comment se joignent ces substances si éloignées entre elles, si l'expérience ne nous en convainquait à tout moment; car, si mourir est la dissolution de ses parties, vivre sera assurément l'union et la société de ces mêmes substances.

Si j'étais obligé de prouver ici les quatre parties qui nous composent, entre toutes les preuves que je pourrais choisir, je n'en saurais trouver de meilleure que celle que me fournit saint Grégoire de Nice, lorsqu'il dit « que » puisque Dieu qui est un être infini, s'est mêlé » et s'est uni sans confusion toutefois, à l'ame » et au corps de Jésus-Christ, qui est une créature, nous pouvons croire que notre entendement peut se joindre à notre ame et à notre » corps par des décrets d'en haut : de sorte que » de ces deux premières substances il ne s'en » fassent qu'une seule forme, dont nous soyons » animés. »

La semence de l'homme étant donc entrée dans l'une des cornes de la matrice, fait enfler la semence de la femme, et lui sert comme de levain pour la production de l'enfant. Une des causes de la prompte distribution, est une ma-

tière séreuse et spermatique qui se trouve dans la matrice d'une femme féconde, et qui se mêle avec elle pour lui servir de vésicule. Cette matière vient des vaisseaux et des glandes de la matrice et de son col, par l'expression de ses parties, par la foule des esprits qui s'y portent, par le plaisir et le chatouillement que la femme y ressent. L'activité de l'ame et de la semence de l'homme, et l'abondance de ses esprits, ne contribuent pas peu à l'y faire entrer précipitamment. La petite valvule qui est à l'embouchure des vaisseaux éjaculatoires, favorise aussi l'entrée de cette même matière. Elle est lâche avant et après les règles, pour faciliter la conception, qui se fait en ce temps-là plutôt que dans un autre. La membrane interne dans ces vaisseaux a tant de replis, et le conduit qu'elle forme à l'embouchure est si étroit, qu'il n'y a pas lieu de craindre que ce qui est une fois entré en puisse sortir que dans son temps.

Il serait bon de remarquer ici ce que nous avons observé ailleurs, que les cornes de la matrice d'une femme ont trois ou quatre petites cellules, qui servaient comme de forme ou de mesure à la semence de la femme et à la matrice de chaque enfant : c'est pour cela que quelques jurisconsultes ont cru que la matrice de la femme avoit sept cellules, prenant la cavité de la matrice pour une septième. La matière qui forme la semence vient peu à peu des testicules, et est filtrée au travers de la substance nerveuse des vaisseaux éjaculatoires. Cet excrément des testicules tombant peu à peu dans les cavités de ces

vaisseaux, prend la figure de la cellule qui le reçoit; et la chaleur naturelle qui agit incessamment sur tout ce qui est dans le corps, agissant aussi sur cette semence, produit tout autour une petite peau mince et délicate, qui forme une boule, quand cette boule ou cet œuf a été rendu fécond par la semence du mâle. Cette membrane n'est pas si ferme ni si dure dans le lieu où la boule a reçu la dernière goutte de la semence, qu'elle est ferme ailleurs; et c'est par là que la semence de l'homme se communique à celle de la femme, comme la semence du coq se communique à l'œuf de la poule par la tache du jaune, et que l'humeur de la terre se filtre dans la semence d'une plante par son germe. J'ai remarqué dans un œuf de poule couvé, qu'après le premier jour, l'ongle du jaune, la cicatrice ou le petit point blanc, ainsi qu'on voudra l'appeler, qui est environné du cercle jaune obscur, était beaucoup plus grand qu'il n'était avant que d'avoir été couvé; le deuxième et le troisième jour, la tache s'était augmentée presque deux fois autant : j'ai jugé que l'ame du poulet résidait dans cette partie, que c'était par là que la semence du coq était entrée dans l'œuf, et que le cœur s'y voulait former, puisque j'y remarquais un si prompt changement.

C'est donc à un petit point de la semence de la femme, s'il m'est permis de comparer les bêtes aux femmes, que se communique l'ame de l'homme avec toute la matière qui la porte : ce qui arrive au même instant que la conception s'accomplit; et c'est aussi alors, comme nous

l'avons dit ailleurs, que l'entendement y paraît pour disposer toutes les parties à obéir ensuite à ses ordres.

Comme les fruits jouissent de la même ame que les arbres auxquels ils sont attachés, et qu'en étant désunis ils portent dans leurs semences des principes semblables à ceux qui ont formé les arbres dont ils ont été détachés ; ainsi la boule de la semence de la femme, étant attachée au vaisseau éjaculatoire, jouit alors de la même ame que la femme; mais, dès que cette boule a été rendue féconde par la semence de l'homme qui s'y est mêlé, alors elle a un principe indépendant et une ame particulière.

Ce qui me fait croire que cela est de la sorte, c'est ce que je vis la nuit du 23 janvier 1680. Mademoiselle L.... après de pressantes tranchées, rendit environ deux cents boules ou petits œufs sans coquille (*a*), et c'est ce que quelques anatomistes modernes ont appelé fort improprement *hydatides*. Chaque boule était attatachée par sa petite queue (*b*), qui tenait à des fibres charnues, tissues et entrelacées ensemble. La moitié des boules étaient grosses comme le bout du doigt, et l'autre moitié comme de petits pois : elles étaient toutes transparentes, et la membrane était assez dure. L'humeur qui y était contenue était claire, et en quelque façon gluente ; elle était un peu salée et âpre au goût, et je ne doute pas que ce ne soit de pareilles boules qui occupent ordinairement les cornes de la matrice quand elles sont prolifiques. Comme celles-ci n'avaient pas été rendues fécondes par

la bonne semence du mari, et que les vaisseaux éjaculatoires les avaient rejetées comme inutiles; c'est de là sans doute qu'était venu ce faux germe, comme on le voit dans les *fig. 6 et 7.*

Les semences de l'homme et de la femme, étant mêlées, se communiquent l'une à l'autre leurs qualités réciproques. Le peu d'âpreté de celle de l'homme, avec son odeur vireuse et sulfurée, pénètre toutes les parties de la semence de la femme, et en fait mouvoir tous les petits corps; et la semence de la femme étant d'une substance un peu visqueuse et d'une qualité un peu âpre, n'obéit pas sitôt à la pénétration des qualités de celle de l'homme. Ainsi l'action est lente et les mouvemens de toute la matière enflée en sont languissans : si bien que l'on ne peut remarquer aucune chose dans la formation du fœtus avant le neuvième ou dixième jour, ou pour mieux dire, avant le quatorzième, après lequel on peut observer les vessies transparentes (*d*), ensuite la goutte de sang et le point saillant qui, par son mouvement, donne des marques assurées de vie : si bien que ceux qui nous ont assuré avoir découvert quelque chose au sixième ou au huitième jour après la formation du fœtus, nous ont voulu assurément surprendre.

Mais avant que de passer outre, découvrons la manière dont la nature se sert pour faire fermenter les deux semences unies; car, puisqu'on demeure d'accord que nous ne vivons que par la fermention, il faut aussi que ce soit par son moyen que nous commencions à être formés.

Nous savons que le levain a deux sortes de substances : la plus grossière devient de même nature que la matière avec laquelle on la mêle, et la plus subtile fait lever cette même matière par sa pénétration et par l'agitation qu'elle excite dans les corps différens de toute la masse. Ainsi la partie la plus terrestre et la plus visqueuse de la semence de l'homme sert en partie à composer les parties spermatiques de l'enfant, et la plus spiritueuse est employée aussi en partie à produire les esprits et l'ame de ce même enfant; ce qu'elle fait par la fermentation qu'elle seule cause dans toute la matière qui le compose.

Plus le levain a de parties subtiles et pénétrantes, et plus la matière sur laquelle on agit est souple et aisée à ménager, plus aussi on avance son action; témoin les garçons qui sont plus tôt formés que les filles, et les pigeons mâles qui naissent le plus souvent avant les femelles, la matière dont ils sont faits ayant plus de chaleur et d'esprits.

La semence de l'homme fermente donc peu à peu toute la masse de la boule, en précipitant toutes les parties les plus grossières, et en élevant les plus agitées et les plus spiritueuses. Son odeur virulente la dissout et en ouvre la matière, la sulfurée la précipite, et la qualité âpre de la semence de la femme la rassemble et l'endurcit : si bien qu'au bout de dix ou douze jours il se fait, dans la partie inférieure de la boule, une goutte d'eau transparente et claire comme un cristal fondu, qui est l'élixir

et l'extrait des esprits de l'homme et de la femme. Cette petite ampoule d'eau se divise ordinairement en deux, et quelquefois en trois parties, si nous en croyons Cognatus et Félix Platerus. Le dernier dit avoir vu une femme qui faisait, presque tous les ans, des fausses couches, et qui rendit un jour une boule ronde et blanche, de la grosseur d'une noisette, qui était couverte d'une petite peau mince que l'on pourrait appeler *amnios*, et qui renfermait trois vésicules transparentes (*c*), dont l'inférieure était la plus pâle.

C'est dans cette humeur diaphane et cristalline que l'ame se place, pour obéir de là aux ordres supérieurs de l'entendement, qui n'occupe point de lieu, et qui est cependant par tout ce petit corps pour disposer ses organes de la manière qu'il le veut. Dans la partie inférieure de cette boule, où ce médecin remarqua la vésicule la plus pâle, est placée la matière la plus pesante des parties spiritueuses des deux semences. Elle sert à former le cerveau, qui est la partie, dans les enfans, la plus grande, la plus pesante et la plus froide; aussi observons-nous que la tête des enfans qui sont dans les entrailles de leurs mères, est située toujours en bas lorsqu'elle est selon les lois de la nature. En effet, on aperçoit une goutte d'eau transparente qui se forme, au commencement du troisième jour, dans un œuf de poule couvé; et je ne doute point que ce ne soit là que le cœur se place, pour faire ensuite tous les organes qui peuvent servir à son mouvement

Ce petit corps, qui se forme dans les entrailles de sa mère, est déjà comme un enfant émancipé, qui n'a besoin d'aucune autre conduite que de la sienne propre pour mettre toutes ses parties en ordre, et pour les placer où elles doivent être. Cependant la nature, qui prévoit les besoins de cet embryon, enfle le conduit où il se forme, et tire peu à peu, des testicules et de quelques petits vaisseaux nerveux qui se glissent de la matrice aux cornes, les alimens qui lui sont nécessaires : elle en fait de même de l'autre côté; elle envoie de la matrice à la corne vide, aussi bien qu'à celle qui est pleine; et ainsi ces vaisseaux éjaculatoires s'enflent tous deux presque également, et j'en ai vu qui étaient aussi gros que l'un de mes doigts.

Vers le quatorzième jour de la conception, plus ou moins, selon la chaleur de la matrice, l'abondance des esprits, la vivacité de l'ame, la diversité du sexe, la disposition du temps et de la saison, enfin, le tempérament de la femme et de la matrice même, il naît dans l'une des ampoules transparentes un point rouge, ou une goutte de sang qui s'agite d'elle-même; et je ne doute point que ce ne soient les petites oreilles du cœur, ou le cœur même qui, par ses premiers mouvemens de dilatation et de resserrement, veut se fabriquer des organes pour donner la vie au petit enfant qui commence à se former : car, comme c'est à l'entendement à placer toutes les parties en leur lieu, après leur avoir donné à chacune une figure convenable, c'est aussi au cœur à les perfectionner et à les nourrir.

J'avoue que je suis en peine de dire si le sang est formé avant le cœur, ou le cœur avant le sang; mais, quoi qu'il en soit, je suis pourtant persuadé que l'instrument doit être fait le dernier, puisque l'entendement n'entreprend l'ouvrage du cœur que pour contenir le sang, pour distribuer les humeurs et pour communiquer la chaleur et la vie à toutes les parties les plus éloignées du corps. Mais parce que la fermentation a donné l'être à ce petit corps, il est aussi raisonnable que la fermentation le perfectionne par le moyen de l'ébullition qui se fait incessamment dans son cœur.

Ceux qui ont examiné, après le troisième jour, un œuf de poule couvé, auront observé, aussi bien que moi, qu'auprès de la cicatrice où s'étaient formées les trois vésicules, claires comme de l'eau coulante d'un rocher, il paraît une goutte de sang, que l'on appelle fort à propos le *point saillant*, puisqu'il a des mouvemens réglés, et qui se resserre et s'élargit comme le cœur.

Cette partie de l'animal, qui se forme la première dans le blanc de l'œuf, auprès de la cicatrice, par l'industrie de l'ame qui y réside, est celle qui doit ensuite travailler à la perfection du poulet.

Cette goutte de sang, qui paraît quatorze jours après notre conception, est une partie principale de notre corps, l'organe de toutes les opérations de l'ame, l'origine des esprits, la source des parties sanguines, le siége de la chaleur naturelle, le trône de l'humide radical,

par lequel nous vivons; en un mot, l'extrait de l'ame de nos parens, et une chose qui a du rapport à l'huile que nous tirons des semences des plantes.

Second degré de la formation de l'homme.

La boule animée demeure encore dans le lieu où la nature l'a d'abord placée : elle ne s'enfle guère, parce qu'elle ne reçoit point d'humeur qui puisse abondamment se communiquer au petit projet qui s'y forme.

L'entendement qui y est renfermé est alors occupé à bâtir un domicile pour sa demeure; il a assez de matière chez lui sans en recevoir d'ailleurs, pour commencer toutes les parties qui lui sont nécessaires; il a déjà ménagé ce qu'il y avait de plus spiritueux, dont il a fait comme une matière de verre fondu, où il a placé le point saillant (*fig.* 8. *e*). Il prétend, de ce point, distribuer la matière et les esprits, pour former et nourrir les parties principales qui doivent être fabriquées les premières.

Il ne faut pas s'étonner si, dans la plus pure portion des deux semences unies, il se forme une goutte de sang. Des changemens semblables ne sont pas extraordinaires dans la nature, ni au-dessus de ses forces; car, si les semences de nos parens viennent de la plus pure portion de leur sang, quelle difficulté y a-t-il de croire qu'elles ne puissent encore retourner en une substance pareille? Les alimens, de quelque cou-

leur qu'ils soient, se changent dans l'estomac en une matière blanche; et l'artifice nous fait voir tous les jours du blanc se changer en rouge, et du rouge en blanc, par le mélange de diverses liqueurs : si bien qu'après cela on ne doit pas s'étonner si, avec du blanc, l'ame, ou plutôt l'entendement, fait du rouge, et si de la semence de nos parens il se forme du sang et les humeurs rouges.

Le vingtième jour, la génération s'avance d'une manière surprenante. Alors le cœur bat plus fort qu'auparavant; et, s'agitant avec force pour obéir au ministre qui le commande, il commence à frapper doucement le vaisseau (*fig.* 6), où il est renfermé, et à l'irriter par ses petits battemens. Ce conduit, qui en sent l'agitation, commence aussi à en être ému, et à faire de petits mouvemens péristaltiques et serpentins, pour se décharger, en faveur de la matrice, du riche dépôt que la nature lui a confié.

Cependant le cœur semble alors être partagé en deux parties, qui représentent ou ses petites oreilles, ou ses ventricules. Il se meut sans cesse par les esprits et par la fermentation de son sang; et comme l'ame perfectionne le cœur de son côté, le cœur darde aussi du sien, par ses mouvemens réitérés, un peu de sang dans les petits conduits, qu'il forme à mesure qu'il pousse avec force l'humeur de ses petites cavités : tellement que l'on aperçoit alors deux petits fils rouges sortir du point saillant, qui se produisent et s'allongent ensuite avec le temps.

Au-dessous du cœur on voit toujours une autre petite vessie un peu pâle, de couleur de corne, comme l'a remarqué Cognatus, qui croît plus que le reste; et je ne fais aucun doute, ainsi que je l'ai remarqué ailleurs, que ce ne soit le cerveau, qui n'est d'abord fait que pour le cœur, selon la pensée d'Aristote, et qui doit aussi, de son côté, travailler à la formation des parties spermatiques, comme le cœur fait du sien à la fabrique des sanguines (*fig.* 9 *d*).

Le sang avec l'entendement fait toutes choses dans la formation d'un enfant ; et si, dans les premiers mois de la génération, il nous est impossible d'apercevoir du sang qui vienne des artères de la mère pour la nourriture de l'enfant, cette humeur blanche, spermatique et nerveuse, qui y est incessamment portée, ne laisse pas pourtant de la nourrir, et de venir de la plus pure portion du sang de la femme. Le sang est fait de deux sortes de matières, l'une est cuite et l'autre est crue. Celle-ci n'est autre chose que le chyle, qui n'est pas encore sang, et qui pourtant est l'ame de la nature. Cette dernière humeur est la matière qui est abondante dans la femme grosse ou accouchée, et qui sert à nourrir son enfant : car cette matière se filtre par des pores qui lui sont propres, et sert ensuite à nourrir et à faire croître l'enfant : outre que la semence de l'homme, qui a communiqué sa vertu fermentative à toute la masse du sang de la femme, a rendu liquide et comme fondue, pour ainsi dire, une partie de son sang, pour servir aux mêmes usages.

Les cornes de la matrice se remplissent l'une et l'autre de cette semence pour fournir à l'embryon l'aliment qui lui est alors le plus convenable. Celle qui est vide en est toute remplie, et l'autre, qui conserve le précieux trésor de la nature, en est aussi garnie du côté de la frange; sans que cette humeur en puisse sortir. Elle s'y épaissit et s'y embarrasse tellement parmi les fibres qui y sont en grand nombre, que l'extrémité de ces deux vaisseaux en est entièrement bouchée.

La boule croît chaque jour d'une façon étonnante; et comme les semences jetées en terre s'enflent et se nourrissent par l'humeur qui pénètre leurs membranes, ainsi la plus subtile portion de la semence de la femme, qui touche la boule, se fait passage en forme de sueur à travers la petite membrane qui la compose, afin de subvenir à ses nécessités. C'est ainsi enfin que le petit œuf de poule se grossit en descendant dans l'ovaire, sans qu'il soit attaché à aucune des parties de la poule, ainsi que l'expérience nous le fait voir.

Le vingt-cinquième jour, tout s'avance encore plus. L'on aperçoit déjà le commencement du poumon et du foie, qui naissent à l'extrémité des veines ou des artères; car il n'est pas aisé en ce temps-là de dire quels vaisseaux sont ceux que l'on voit, à cause qu'ils sont privés de mouvement. S'il le faut pourtant conjecturer, je pense que ce sont plutôt des artères que des veines. Le poumon et le foie naissent donc à l'extrémité des vaisseaux, comme l'a-

garic fait sur le mélèse. Ils paraissent d'abord blanchâtres par la disposition des fibres que l'entendement a fabriquées, et puis rougeâtres par l'arrosement du sang du cœur.

Bien que l'humeur rouge du cœur croisse de jour en jour, elle n'a pourtant point d'autre matière pour se multiplier, qu'une partie délicate de la semence, qui est conservée entre ses membranes, et qui coule des testicules de la femme, ainsi que nous l'avons observé.

On voit clairement, par les démarches de la nature, qu'il se fait du sang avant le poumon et le foie, qu'il y a du mouvement avant que le cerveau soit formé, et que le corps se nourrit et s'augmente avant que l'estomac soit en état de faire le chyle, et les boyaux de le distribuer. On voit même alors des excrémens de la seconde coction, et le foie ne commence pas plutôt à se faire, que l'on y aperçoit une petite vessie de fiel distinguée par sa couleur verte.

En ce temps-là la matrice est encore vide dans quantité de femmes, et les règles, qui coulent souvent à quelques jeunes personnes sanguines et pléthoriques, pendant les premières semaines de leur grossesse, ne troublent point alors la génération, qui se fait ailleurs. Les vaisseaux du fond de la matrice et ceux de son col donnent, pour l'ordinaire, du sang en plus grande abondance qu'ils n'avaient accoutumé; et si cela n'arrive point ainsi, ces femmes en sont plus malades, et on les doit quelquefois saigner, de peur que le sang qui séjourne autour de leurs parties naturelles, ne cause quelque désordre et

à la mère et à l'enfant, et que la matrice, en l'humectant trop, ne puisse plus être capable de recevoir le présent que ces vaisseaux sont sur le point de lui faire. Le trente-neuvième jour, le cerveau s'augmente considérablement, et son eau claire paraît plus abondante qu'auparavant. Le poumon est manifeste, le foie presque fait, la rate est sur le point d'être formée, et les reins commencent à paraître; mais toutes ces parties sanguines ne sont pas encore tout-à-fait rouges. L'épine du dos et les côtes ressemblent à de petites fibres. Enfin, tout se perfectionne avec une promptitude surprenante. Le cœur, qui n'est pas plus rouge que les autres parties sanguines, a maintenant ses mouvemens plus forts et plus réglés. Il frappe et s'agite avec tant de force, que les vaisseaux éjaculatoires augmentent aussi de leur côté leurs mouvemens serpentins.

L'enfant (*b*), qui est renfermé dans la boule animée, croît de telle sorte, qu'il presse fortement le lieu où il est (*c*). En effet, il a besoin alors d'un plus grand espace pour avoir la liberté de se perfectionner, et de chercher de la nourriture, qu'il ne trouve pas suffisamment où il est.

Enfin, c'est en ce temps-là que quelques femmes grosses, des plus sensibles, sentent comme le mouvement d'une fourmi dans l'un ou dans l'autre de leurs flancs. Mademoiselle C***, qui a eu beaucoup d'enfans, a toujours senti, le trente ou le trente-unième jour de sa grossesse, le mouvement de l'enfant qu'elle avait conçu.

Cela arriva par la sortie de la boule animée et par le mouvement de l'un des vaisseaux éjaculatoires qui s'en défaisait. On peut connaître par là si ce que porte une femme dans ses entrailles est un garçon ou une fille : le premier étant ordinairement du côté droit est plutôt formé que l'autre, qui demeure le plus souvent dans les conduits de la matrice jusqu'au quarante ou quarante-troisième jour.

Troisième degré de la formation de l'homme.

Après que l'ame a fabriqué le cœur pour y obéir à l'entendement humain, elle le garantit de toute part des embûches qui lui pourraient être dressées. Elle l'environne d'abord d'une forte membrane pour le défendre contre les assauts du dedans. Elle lui fait naître une eau claire et douce pour l'humecter dans ses mouvemens continuels et quelquefois violens, et fabrique ensuite au dehors des remparts d'ossemens pour le défendre contre ses ennemis étrangers.

Le premier mois de la lune ne s'est donc pas plutôt écoulé, que le petit enfant change de place, et tombe dans le vide de la matrice. Là il est reçu et conservé comme le plus riche trésor de la nature, et se sentant doucement pressé, comme par de petites caresses, il semble qu'il s'en réjouisse par les légers mouvemens qu'il commence imperceptiblement à faire à sa mère.

C'est sans doute par ces pressemens que les femmes ont moins de ventre en ce temps-là qu'auparavant. Leurs entrailles se tendent alors,

et couvent chèrement l'enfant qui vient d'arriver. Il se place donc à l'embouchure du vaisseau duquel il est sorti, si bien qu'il est entre le milieu du fond de la matrice et l'ouverture de son vaisseau éjaculatoire. Cette situation lui est comme contrainte, puisque la cavité de la matrice n'est alors guère plus spacieuse que pour y loger une grosse amande verte.

Cependant toutes les parties de l'embryon ne sont pas encore parfaites. Le cœur, le poumon, la rate, les reins, et les boyaux semblent être suspendus et comme attachés hors de son corps; les yeux sont comme deux petits points noirs marqués à la tête. L'épine du dos et les côtés paraissent plus forts; les mains et les pieds commencent à se former; les vaisseaux se grossissent et s'allongent. L'on s'aperçoit même de la production de ceux du nombril, qui vont chercher dehors de quoi faire vivre cette petite créature. C'est ce qu'a remarqué Riolan dans l'enfant d'une femme dont il fit la dissection.

L'embryon se nourrit un peu de ce qu'il choisit entre la membrane qui l'enveloppe, et qui s'élargit de jour en jour par l'accroissement du petit corps qu'elle renferme : ce qui n'empêche pourtant pas qu'il ne sorte de l'une et de l'autre corne de la matrice une humeur blanche et spermatique, qui n'a pas jusque-là abandonné le fœtus, et qui lui est tellement nécessaire, que, sans ce principal aliment, je ne doute point qu'il ne cessât bientôt de vivre.

Mais, parce que peut-être on dirait que j'en impose en rapportant tant de particularités sur

la formation de l'homme, comme si j'avais été le témoin des actions de la nature, j'ai résolu de la confirmer par les expériences que j'en ai faites, et par celles que les plus savans médecins m'ont fait remarquer sur ce sujet.

Si l'on peut comparer les animaux avec l'homme, je puis dire, dans la remarque que j'ai faite de la nourriture du poulet, que ce petit animal ne se nourrit d'abord que du blanc de son œuf. Il l'épuise presque entièrement avant de toucher au jaune : si bien que le jaune est presque tout entier quelques jours avant qu'il sorte de sa coquille. J'en dis de même d'un enfant qui se nourrit dans les flancs de sa mère. Une matière blanche, qui n'est autre chose que la semence de la femme, lui sert d'abord de nourriture ; et, comme cette matière n'est pas suffisante pour le nourrir, le sang de la mère, qui a du rapport au jaune d'œuf, lui sert de nourriture dans les derniers mois de sa prison.

Avicenne, l'un des plus curieux observateurs de la nature qui ait jamais paru, autorise cette vérité, lorsqu'il nous rapporte qu'il a « aperçu « le fœtus comme suspendu par deux petites « attaches spermatiques qui sortaient de l'une « et de l'autre corne de la matrice ; et je ne « doute point que ce ne soit par-là qu'il se nour- « risse, avant qu'il vive du sang des entrailles « de sa mère. »

Varole a aussi observé la même chose ; lorsqu'il remarque que « les veines dorsales du fœ- « tus, qui le suspendent, sortent des deux cornes « de la matrice, en forme de cheveux. Ces

« petites attaches s'effacent, selon la remarque « de ce médecin, dès que les vaisseaux du nom « bril pénètrent la membrane qui environne le « fœtus, » et que la matrice commence à distiller une petite rosée de sang qui forme la partie charnue de l'arrière-faix, qu'Arancio appelle fort proprement le *foie de la matrice.*

Pour moi, qui me suis beaucoup appliqué à examiner les principes de la formation de l'homme, j'ai remarqué dans la matrice, au commencement de la grossesse de quelques femmes que j'ai disséquées, des vaisseaux blancs et lymphatiques parmi des sanguins. Ils descendaient vers son orifice, et il semblait qu'ils formaient plusieurs valvules, pour retenir plus aisément l'humeur qu'ils contenaient.

En ce temps-là le fœtus est gros comme le pouce, et il paraît de la grosseur d'un œuf de poule lorsqu'il est couvert de ses membranes. Sa tête, qui est aussi grosse que tout le reste du corps, renferme une substance semblable à du lait caillé : à voir la bouche fendue, on dirait que c'est un chien sans nez et sans oreilles. Ses parties principales ne paraissent plus à découvert : on distingue alors plus aisément le sexe par la diversité des parties naturelles qui sont faites les dernières ; car l'entendement ayant un chef-d'œuvre à faire, il était bien juste qu'il y travaillât long-temps avant que de le perfectionner : et je ne doute pas que ce ne soient les grands avantages que possèdent les parties naturelles, qui en ont retardé la formation. Le

siége de l'ame distributive, et les parties par lesquelles la volupté se communique à l'homme, et par lesquelles il devient vigoureux, hardi, ingénieux et fécond, ne se forment pas en peu de temps comme les autres.

On commence, au second mois de la lune, à distinguer deux membranes, dont l'enfant est enveloppé. La première qui paraît à nos yeux, et que les anatomistes appellent *chorion*, semble avoir été faite par la semence de l'homme et par sa chaleur naturelle, qui, agissant sur la semence de la femme lorsqu'elle s'assemble dans l'une des cornes de la matrice, en a formé une boule. La seconde est celle qui touche immédiatement l'enfant, que les mêmes anatomistes ont nommée *amnios*, à cause de la semence de l'homme et de la femme, par le moyen de la même chaleur, dont l'entendement s'est d'abord servi pour faire la petite vessie diaphane et transparente que nous avons remarquée au commencement de la conception.

Ces deux membranes *(a b)* renferment donc l'enfant *(c)*; et, parce qu'elles croissent peu à peu, à mesure que l'enfant se nourrit, elles pressent aussi et élargissent également la matrice. La membrane externe, touchant fortement son fond, se joint et se colle à la superficie interne de cette partie-là, par un peu de sang qui en coule goutte à goutte. Ce sang, en se caillant par la vertu de la semence de l'homme, devient clair, et reçoit les vaisseaux *(c)* que l'enfant y

pousse, pour y puiser l'aliment qui lui est convenable sur la fin de sa prison.

Deux artères sortent des iliaques du petit enfant, une veine les accompagne, qui vient de la cavité du foie; et ces trois vaisseaux, se trouvant unis à son nombril avec le lien qui suspend la vessie, font tout ensemble ce que les sages-femmes appellent le *cordon*, qui n'est autre chose que l'étui des artères et des veines allongées de l'enfant. Les artères en évacuent le sang superflu, et vont donner du mouvement et communiquer de la chaleur et des esprits au sang qui se trouve dans la partie charnue de l'arrière-faix. La veine, qui est souvent double, porte, du fond de la matrice dans le foie de l'enfant, l'humeur qu'elle y a puisée, afin que cette humeur soit encore perfectionnée et épurée avant que de passer par le cœur de l'enfant.

Quatrième et dernier degré de la formation de l'homme.

L'intelligence travaille si proprement à son heureuse composition, que, si nous avions la faculté de la voir agir de jour en jour, nous y remarquerions à chaque moment quelque chose de nouveau.

Les membranes qui enveloppent l'enfant sont, dans le troisième mois de la lune, de la grosseur du poing, et le chorion commence déjà à se coller au fond de la matrice; mais, de telle sorte, qu'il n'empêche point l'écoulement des

humeurs qui viennent des vaisseaux éjaculatoires. Si cela n'était pas de la sorte, quelle apparence y aurait-il que les matières blanches et spermatiques dont l'enfant se nourrit encore, en puissent sortir incessamment ?

Quoique l'on ne demeure point d'accord des vaisseaux qui portent cette matière blanche à l'enfant, cependant on doit croire qu'il y en a, puisque les humeurs qui sont renfermées dans le chorion et dans l'amnios, ont servi jusqu'alors de matière à former toutes les parties de l'enfant, et puis à le nourrir pendant tout ce temps-là : si bien que l'on peut conjecturer que ces humeurs spermatiques se seraient épuisées, si elles n'avaient été rafraîchies par d'autres ; et je ne doute pas que les attaches spermatiques et les racines dorsales d'Avicenne et de Varole ne soient les vaisseaux qui portent au fœtus la semence de la femme pour le nourrir; car, de s'aller persuader qu'il se nourrisse d'abord du sang de sa mère, c'est ce que je ne saurais croire non plus que Galien et Fernel.

Si le sang des règles est retenu quelques jours dans une femme vide, l'expérience nous montre qu'il se corrompt, et qu'il fait dans le corps de la femme tant de désordre en peu de temps, qu'il y met une disposition à toutes sortes de maladies. A plus forte raison, s'il est retenu plusieurs mois dans une femme grosse, sera-t-il moins capable de nourrir un enfant délicat, qui ne s'est jusque-là entretenu que d'alimens fort purs et bien préparés.

Ce sang superflu s'écoule donc les premiers jours de la grossesse, en partie par les règles de quelques jeunes femmes sanguines. Pour les autres, qui ne se purgent pas ainsi, la partie la plus mauvaise demeure dans leurs veines, pour leur faire passer misérablement tout le temps de leur grossesse, à moins qu'elles ne soient extrêmement fortes pour y résister. Cependant la nature, qui ménage sagement ses productions, dissipe ce mauvais sang de femme, ou bien elle en évacue les excrémens par la bouche en vomissant, ou par les autres lieux destinés à cet usage. Pour l'autre, qui est la meilleure partie, elle la change en matière blanche, pour la nourriture de l'enfant, comme nous allons le prouver.

La semence de l'homme n'a pas seulement la vertu d'être la principale matière de la génération; elle rend encore la semence des femmes féconde par ses esprits, qui se brouillent parmi toute la masse de leur sang. Car quelle apparence que dans la plupart des femmes qui ne sont pas ordinairement réglées, les premiers mois de leur grossesse, le sang des règles ne fît pas de désordres, s'il n'était changé en semence par la faculté fermentative et particulière de l'homme? Et quel moyen encore que la femme pût engendrer tant d'humeurs blanches durant les premiers mois de sa grossesse, pour former et nourrir son enfant, si le sang des règles, comme en étant la première matière, ne servait à cet usage.

La semence de l'homme, qui change en lait le sang qui reste après que la femme grosse s'en est nourrie, change aussi en matière blanche et spermatique le même sang, pour servir de nourriture à l'enfant qu'elle porte dans ses entrailles.

1. Presque tous les médecins ont cru, les uns après les autres, que l'humeur claire qui est contenue dans l'amnios était la sueur de l'enfant, et que celle que renfermait le chorion en était l'urine : et parce qu'ils n'ont pu découvrir l'origine ni l'usage de ces liqueurs, ils ont accommodé la nature à leurs pensées, et se sont imaginé que les choses étaient autres qu'elles ne sont véritablement. C'est pourquoi ils ont fait passer l'ouraque, qui est le suspensoir de la vessie, jusqu'au delà de l'amnios, afin de porter l'urine dans la cavité du chorion; au lieu que ce lieu se termine seulement au nombril, et qu'il n'est jamais troué que contre les ordres de la nature, ainsi que l'expérience nous le fait connaître.

2. En second lieu, d'où pourraient venir cette urine et cette sueur dans un fœtus qui n'a pas encore de reins fabriqués ni de vessie formée, et qui ne s'exerce pas avec assez de violence pour suer?

3. D'ailleurs, le petit oiseau qui est renfermé dans sa coquille, qui ne sue et qui n'urine jamais, a pourtant ces deux humeurs séparées; et, pour ne parler ici que du poulet, après que l'œuf dans lequel il est renfermé a été couvé pendant huit ou dix jours, on y remarque dans l'une de ces membranes une humeur fort claire,

que l'on appelle le *lait de l'œuf*; et dans l'autre, une matière un peu plus épaisse, que l'on nomme le *blanc*.

4. Au reste, si ces matières étaient de l'urine et de la sueur, qu'est-ce qui aurait la vertu de les conserver sans se corrompre, et sans corrompre les enfans pendant tout le temps qu'ils demeurent dans les flancs de leurs mères ?

Il faut donc avouer que les humeurs renfermées entre les membranes du fœtus, sont plutôt son aliment que l'excrément de son petit corps.

5. S'il faut prouver cette opinion par l'axiome des philosophes, on peut dire que nous devons d'abord nous nourrir de semence, puisque nous en avons été formés ; car, outre qu'au commencement nous ne découvrons point de vaisseaux qui portent du sang de la mère au fœtus, le sang des règles, comme nous l'avons dit, est une nourriture trop éloignée pour se changer dans les parties d'un petit corps tendre. Mais quand l'enfant est accompli, et qu'il a changé de tempérament, c'est alors qu'il a besoin de plus d'aliment et du sang des règles, qui est une autre sorte de nourriture qui lui vient de la chair de l'arrière-faix.

6. D'ailleurs, les semences étant des émanations et des extraits de la plus pure partie du sang de nos parens, quel inconvénient y a-t-il à croire qu'elles ne puissent encore devenir sang, puisque la goutte de sang qui paraît quelques jours après la conception, est engen-

drée de semence et multipliée par cette même matière?

7. L'expérience nous fait voir que tous les oiseaux se nourrissent d'abord du blanc de leur œuf, par les veines qui y sont distribuées; et que, cette nourriture leur manquant, ce qui arrive sur la fin de leur prison, ils se servent du jaune, que l'on trouve attaché à leur nombril huit ou dix jours après qu'ils sont sortis de leur coquille. Si le sang des règles a du rapport au jaune et la semence de la femme au blanc de l'œuf, ne devons-nous pas croire que les enfans se nourrissent d'abord de la semence de leur mère, puis de leur sang sur la fin de la grossesse?

8. Nous trouvons dans l'amnios une humeur claire, douce et agréable au goût, que la nature a ainsi préparée pour servir d'aliment prochain à l'enfant, et dans le chorion une autre matière un peu plus épaisse qui en est l'aliment le plus éloigné. L'une et l'autre de ces matières se figent et se caillent quand on les expose au feu : si bien que l'on ne se tromperait point, si l'on croyait qu'elles ont les mêmes qualités et les mêmes usages que le blanc de l'œuf à l'égard des oiseaux : car, si le blanc nourrit le poulet, ainsi que nous l'avons remarqué, je ne vois point de raison pourquoi cette humeur blanche de la femme ne pourrait pas aussi servir de nourriture à l'enfant, et avoir de pareils usages. Il ne faut pas douter, selon le sentiment d'Hippocrate, que la matière claire de l'amnios ne pé-

nètre le corps de l'enfant, que sa bouche ne la suce, que son gosier ne l'attire, que son estomac ne la reçoive, puisque nous trouvons dans l'estomac des enfans nouveaux-nés une matière chyleuse, et dans leurs gros boyaux des excrémens noirs.

9. Après tout, on doit être persuadé que l'enfant, pendant tout le temps qu'il demeure dans le ventre de sa mère, se nourrit des humeurs qui se trouvent renfermées dans ses membranes : car qui lui aurait appris, dès qu'il est né, de prendre et de sucer la mamelle de sa mère, si auparavant il n'en avait appris l'usage et le métier, lorsqu'il était dans ses entrailles?

On doit donc conclure de tout ce que nous venons de dire, que les humeurs contenues dans les deux membranes qui enveloppent le fœtus, ne sont pas de purs excrémens, mais la matière pour le former, ou pour le nourrir.

Si nous avions des observations de tous les mois, nous aurions sans doute plus de lumières que nous n'en avons pour connaître de quelle façon la nature agit lorsqu'elle nous forme ; et si les médecins voulaient se donner un peu plus de peine qu'ils ne font ordinairement, je me persuade que, dans peu de temps, nous ferions des découvertes qui nous apprendraient des choses admirables touchant la formation de l'homme.

Il y a environ six ans que je fis ouvrir une femme qui était morte grosse de quatre mois ; et après avoir coupé les deux membranes qui couvraient l'enfant, j'aperçus que tous ses pe-

tits membres étaient distingués : que la tête était plus grosse à proportion que tout le reste du corps : que son cerveau était comme du lait caillé, avec quelques fibres rouges qui le traversaient ; que ses yeux manquaient de paupières ; son nez, de chair ; sa bouche, de lèvres ; son visage, de joues ; que sa poitrine était divisée en trois cavités presque égales. La fagoue était placée dans la plus haute. Cette partie était beaucoup plus grosse que dans les hommes parfaits, et était pleine d'une liqueur blanche comme du lait. Le poumon, le foie, la rate, et les reins qui étaient tous d'un rouge mourant, occupaient la capacité inférieure, et le cœur renfermé dans son péricarde était dans celle du milieu. Cette dernière partie semblait être double par la tumeur de son ventricule droit et de ses deux petites oreilles. L'estomac était rempli d'une humeur un peu épaisse, semblable en quelque façon à celle que renfermait l'amnios. Les petits boyaux contenaient une matière chyleuse, et les gros en renfermaient une autre un peu noire, qui était de la consistance d'un opiat liquide. Le boyau cœcum n'était qu'un appendice, non plus que dans les hommes ; il ne formait pas un second intestin, comme on l'aperçoit dans les pourceaux. Il y avait un peu d'urine dans la vessie, et un peu de bile dans la vésicule du fiel. La coiffe semblait être une petite nuée qui flottait sur les boyaux dans le haut ventre. Les reins étaient divisés en plusieurs petites boules, comme le sont ceux des

veaux, et par-dessus ou observait dans la graisse d'autres parties rougeâtres et comme glanduleuses, que l'artère adipeuse arrosait, qui était aussi grosse que l'émulgente. Les testicules étaient dans le ventre, car c'était un garçon, au même lieu que ceux des femmes, un peu au-dessus des reins. Les pieds et les mains commençaient à se garnir d'ongles, et les muscles paraissaient rouges par le sang dont ils s'étaient apparemment déjà nourris. Le chorion était comme collé à quelque sang caillé qui sortait du fond de la matrice, de la même manière que nous voyons un potiron attaché à un arbre ou à la racine d'un chardon qui l'engendre. Je remarquai encore que les vaisseaux ombilicaux venaient du bas, et s'allongeaient en haut, après avoir percé les deux membranes de l'enfant, pour se joindre au milieu de la partie charnue de l'arrière-faix, ce qui eût été fait apparemment dans huit ou dix jours, si la mère ne fût morte avant l'enfant. Je trouvai aussi beaucoup de matière blanche et mucilagineuse entre les membranes de l'enfant et de la matrice; et après avoir coupé moi-même un des vaisseaux éjaculatoires de cette femme, qui était gros comme le doigt, il me parut rempli d'une matière blanche, qui ressemblait à la semence d'une femme. La matrice, dans son fond, était épaisse d'un pouce, et spongieuse comme une éponge. J'y aperçus des varices en assez grand nombre, et quelques veines remplies d'un suc blanc, qui était visqueux en plusieurs endroits.

Ce qui sert à l'enfant pour son ornement et pour sa défense est formé dans cinq ou six mois. Les cheveux percent alors la peau, et l'on voit venir les ongles aux mains et aux pieds. Les paupières commencent à couvrir les yeux, le nez à se garnir de peau, les muscles buccinateurs qui font les joues, à rougir, et les lèvres sont les dernières parties à se former : on aperçoit encore alors les oreilles imparfaites, et l'on commence à voir la poitrine qui se distingue des parties basses par le diaphragme qui se forme.

Pendant que toutes ces parties s'avancent de la sorte, celles que nous appelons principales et nécessaires à la vie, se perfectionnent et s'accomplissent aussi. Le chorion est attaché, plus qu'auparavant, à la partie charnue de l'arrière-faix, qui est de la hauteur d'un travers de doigt, et qui reçoit déjà l'insertion des vaisseaux ombilicaux. Ces vaisseaux commencent à y puiser la matière qui contribue à nourrir l'enfant, qui est déjà assez grand pour avoir besoin de plus de nourriture qu'auparavant.

En effet, Riolan me confirme dans mon opinion par une histoire qu'il rapporte d'une femme grosse de cinq mois, dont il fit la dissection en l'année 1612. Ses testicules étaient plats, blanchâtres, et comme attachés au milieu du dehors de la matrice. Les cornes de cette partie étaient grosses comme le doigt ; mais la droite l'était plus que l'autre, et toutes deux étaient remplies d'une humeur blanche. Son col était dur et

calleux, et cependant humecté d'une matière gluante. La partie charnue de l'arrière-faix était épaisse d'un travers de doigt, joint au fond de la matrice par de petites fibres.

Cette histoire nous fait connaître que cet enfant était sorti de la corne droite de la matrice, puisqu'elle était beaucoup plus élargie que l'autre; que les vaisseaux éjaculatoires ne seraient pas si gros, et ne contiendraient pas une si grande quantité de matière blanche, si cette matière n'avait ses usages particuliers; savoir de nourrir l'enfant dans ses premiers mois, et d'y contribuer encore dans ses derniers. Enfin que l'enfant ayant communication avec la partie charnue de l'arrière-faix, il fait conjecturer qu'il se nourrit de différens alimens.

La chair de l'arrière-faix est un sang figé par la semence de la femme, qui a été rendue féconde par les esprits de la semence de l'homme. Cette chair n'est pas semblable à celle des viscères; elle se déchire aisément avec les ongles, sa mollesse et sa substance spongieuse en étant une des principales causes. C'est ce qui la rend si prompte à s'abreuver du sang qui distille incessamment en forme de rosée par les petites artères de la matrice. Sa figure est convexe du côté qu'elle touche cette partie-là. Elle a des fentes, des sinus, ou des inégalités qui l'empêchent d'être suffoquée par les humeurs qui pourraient lui être communiquées en abondance du côté de la matrice. Toute sa substance est pleine de vaisseaux, qui sont plutôt des ar-

tères que des veines, afin d'atténuer et d'inciser le sang qui a servi une fois de nourriture à l'enfant, et de rectifier celui qui vient de nouveau du côté de la mère. Ces vaisseaux sont des productions de ceux de l'enfant, que son intelligence a poussés jusque dans l'arrière-faix, pour y chercher de quoi nourrir la petite créature qu'elle a formée.

Si la matrice ouvre de son côté huit ou dix petites artères pour distribuer du sang goutte à goutte à la chair de l'arrière-faix, cette chair en a poussé plus de quarante dans le fond de la matrice; et ainsi les femmes qui accouchent, ne courent pas ordinairement tant de risque de perdre la vie qu'on se le persuade, par l'épanchement du sang de leurs vidanges, puisqu'il y a de leur côté si peu de vaisseaux ouverts.

L'enfant est situé d'une certaine façon dans les entrailles de sa mère, que ses vaisseaux ombilicaux montent en haut pour chercher de quoi vivre, comme fait le germe d'une semence qui cherche l'air. Ils sont fortifiés d'une membrane épaisse et gluante, qui est une production de la peau du ventre de l'enfant et des autres membranes communes. Après qu'elles se sont allongées de la longueur d'environ cinq pieds, elles se jettent dans le milieu de la chair de l'arrière-faix. Les autres s'y font faire place par le mouvement de leur sang qui raréfie et subtilise l'humeur qui s'y rencontre, qui n'est pas ordinairement trop bonne; et, après lui avoir imprimé son mouvement, il la fait promp-

tement passer dans la veine qui est renfermée dans le même étui. Cette veine a de distance en distance de petites valvules, pour empêcher que le sang ne coule avec trop de précipitation, et qu'il ne suffoque l'enfant. C'est par ces petits nœuds que les matrones devinent ce qui doit arriver à la mère, et c'est aussi contre ce pronostic que saint Chrysostôme parle d'un ton si haut et si éloquent.

Si l'on veut savoir comment circule le sang dans la chair de l'arrière-faix, et comment il se communique à l'enfant, l'on n'a qu'à lier le cordon, et l'on verra que la veine s'enfle du côté de l'arrière-faix, et que l'artère bat du côté de l'enfant; et ainsi l'on n'aura plus de doute sur le mouvement de ses humeurs.

Nous avons sujet d'admirer la situation de l'enfant dans le corps de la femme; il a toujours la tête en bas, selon les lois de la nature, afin d'être prêt à sortir quand il en sera question; la grosseur et la pesanteur de sa tête lui faisant garder tojuours cette posture. Son visage est tourné vers le dos de sa mère, son nez est entre ses genoux, et il a ses deux poings près de ses joues. Les coudes touchent ses cuisses, et ses talons ses fesses : si bien qu'en cette posture il demeure neuf mois, souvent en dormant, et quelquefois en veillant et en s'agitant avec assez de vigueur : car, quoique les nerfs des enfans ne soient pas durs, ils sont pourtant aussi gros et même plus gros que les nôtres, et assez capables de causer des mouvemens sensibles.

Au commencement du dixième mois de la lune, l'enfant est dans son entière perfection. Toutes ses parties sont accomplies, et il n'aspire qu'à sa liberté. Sa liqueur dans laquelle il nage devient vieille et corrompue, parce que, d'un côté, il en a pris le meilleur pour se nourrir depuis le commencement de sa vie, et que de l'autre il s'y est mêlé une infinité d'excrémens qui l'ont infectée. Son urine, qui sort de ses parties naturelles et non d'ailleurs, et les ordures de sa peau ont corrompu cette liqueur. C'est un prisonnier infecté de l'air de la basse-fosse : il brise ses liens, et fait un effort pour aller ailleurs chercher une demeure plus commode. Son estomac ne peut plus souffrir une liqueur corrompue; elle fait de mauvaises impressions sur son cœur, et ses esprits en sont altérés. Peut-être est-ce pour cela que, depuis le milieu jusqu'à la fin de la grossesse de la mère, sa nature lui a fourni du sang assaisonné de la manière qu'il le faut pour éviter la mauvaise nourriture des liqueurs renfermées entre les membranes de l'arrière-faix. C'est en ce temps-là que l'orifice interne de la matrice, qui ressemblait, au commencement de la grossesse, au museau d'un chien naissant, ou plutôt d'une poule, n'est qu'un petit bourlet, et encore est-il effacé par l'élargissement de la matrice; ce qui est le plus sûr et le plus véritable signe de l'approche des couches.

Ces liqueurs, qui sont devenues des excrémens, ne manquent pas pourtant d'usages.

Elles s'opposent, d'un côté, aux accidens externes qui pourraient lui causer la mort, lorsqu'il est encore dans les flancs de sa mère; et de l'autre, elles doivent un jour faciliter l'accouchement, en humectant les parties naturelles de la femme.

Il y a encore une autre cause de l'accouchement, qui est aussi naturelle que celle dont nous venons de parler. La chaleur qui réside dans notre cœur ne peut durer long-temps, si elle n'est éventée, et si elle ne se décharge de temps en temps des excrémens vaporeux qu'elle engendre. Lorsque ce feu est venu à un degré de force, qu'il ne peut plus souffrir d'accroissemens sans courir risque de périr par la suffocation, le cœur de l'enfant en serait bientôt étouffé, si, en se dégageant des liens dont il est attaché, il ne cherchait ailleurs de quoi se rafraîchir par le moyen de l'air que ses poumons doivent respirer : c'est aussi pour cela que l'on a quelquefois entendu le cri de quelques enfans qui étaient encore dans le ventre de leurs mères, comme voulant respirer avant que d'être nés. Cette cause aussi bien que l'autre, oblige les enfans de sortir pour se donner la liberté. Ce n'est pas qu'ils manquent alors de nourriture, puisqu'il leur en vient suffisamment du côté du cordon.

C'est donc l'enfant qui, par ses efforts, donne le branle à l'accouchement; c'est lui qui brise ses liens et les membranes qui l'embrassent; c'est lui qui veut vivre tout seul, et qui a des-

sein de se servir de la nourriture. Pour cela, il frappe fortement les entrailles de sa mère, qui étant extrêmement sensibles, sont obligées de s'élever contre lui, et de le chasser dehors. Il cause donc les premiers efforts, et la mère les achève; car dans l'accouchement, lorsqu'il est dans le pas, la tête sortie, il est souvent si étonné de ses propres efforts et de ceux de sa mère, qu'il n'y a alors que la femme qui agisse pour le mettre dehors, par la violente agitation des muscles de son ventre.

Quelques uns ne peuvent croire qu'un enfant puisse demeurer dans les flancs de sa mère sans respirer, parce que, disent-ils, la vie est tellement unie à la respiration, que nous cessons de vivre lorsque nous cessons de respirer.

Mais s'ils avaient exactement considéré les poumons des enfans de huit ou neuf mois, ils seraient convaincus du contraire. Ils auraient observé que le poumon ne fait pas alors les actions qu'il fait dans les hommes parfaits; car, dans les enfans, cette partie se nourrit sans se mouvoir, ainsi que la couleur de la substance nous le marque. Ils auraient encore appris que le sang ne circule pas dans leur poumon comme dans le nôtre, puisqu'il passe par le trou ovalaire du septum, ou de l'entre-deux du cœur, ainsi que l'a fort bien remarqué Botal.

Au reste, si quelques animaux parfaits vivent sans respirer, ainsi que le font la plupart des poissons, ne pouvons-nous pas croire que les enfans peuvent bien vivre quelque temps sans

respirer ? L'eau de la mer rafraîchit le cœur des poissons, et fait la même fonction dans leur poumon que l'air dans le nôtre, et l'enfant qui nage aussi par les eaux se rafraîchit par-là, et se tempère la chaleur, qui est d'abord assez modérée : si bien qu'alors il n'est pas nécessaire qu'il respire, jusqu'à ce que sa petite chaleur naturelle et le petit feu de son cœur soient augmentés, et l'aient obligé de rompre ses liens pour chercher sa liberté.

On peut encore ajouter à cela que les alimens dont il se nourrit sont plus épurés, et moins chargés d'excrémens que ceux dont nous nous nourrissons; car toutes les parties nourricières de la mère les nettoient de leurs ordures, et les filtrent pour les épurer davantage. Le foie de l'arrière-faix les coule dans sa chair spongieuse, et les viscères de l'enfant les corrigent encore si bien, qu'après cela les alimens sont purs, et n'ont pas besoin d'être encore épurés par la respiration; son cœur n'est pas si incommodé des vapeurs fuligineuses du sang; il ne peut faire son action sans avoir besoin de respiration comme la nôtre.

Après que l'enfant est né, et que l'arrière-faix est sorti, selon les lois de la nature, la matrice, qui est tout ouverte alors, se referme incontinent, et trois heures après on n'y saurait mettre la main. C'est ce qui m'a causé souvent de l'admiration, aussi bien que la verge de l'homme qui, étant raide pour engendrer, devient si flétrie et si petite après son action, qu'en hiver on

aurait quelquefois de la peine à la trouver. Ce sont des coups de la nature, qui est admirable dans toutes ses actions, et qui fait plus paraître sa puissance et ses merveilles dans la production de l'homme et des animaux, que dans toute autre occasion.

ARTICLE VII.

Du faux germe et du fardeau.

La nature, dans ses ouvrages, se propose toujours une fin : elle n'entreprend jamais de génération qu'elle n'ait un principe certain et déterminé. Si elle manque quelquefois à faire ce qu'elle s'est proposé, il faut plutôt en accuser les causes qui concourent avec elle, que de publier qu'elle s'est trompée. Si quelquefois elle ne fait point dans les femmes de véritable conception, on ne doit en attribuer la faute qu'à la matière sur laquelle elle travaille, qui n'est point disposée à faire des générations humaines. Tant de conditions sont nécessaires pour faire un enfant, que, s'il en manque quelqu'une, il n'en faut attendre qu'un faux germe ou un fardeau, ou tous les deux ensemble. Et pour parler en particulier sur cette matière, qui me paraît fort difficile, on me permettra seulement de l'ébaucher sans l'examiner à fond, et n'ayant lu aucun auteur, si l'on en excepte Vallériola, qui en dit quelque chose, qui m'ait indiqué comment se font les irrégularités de la génération.

Je ne parle point ici des monstres, qui sont des choses extraordinaires dans la nature, et qui ne viennent point de la conception, ni des semences des sexes humains; mais je parle des erreurs de la conception, qui sont faites par le défaut et les maladies de la semence, ou par l'abondance et la mauvaise qualité du sang des règles : car la véritable, aussi bien que la fausse conception, se fait par le mélange de la semence de l'homme et de la femme, ainsi que nous l'avons prouvé ailleurs, et que nous le ferons encore voir dans la suite de ce discours.

La femme n'a pas la puissance de se polluer comme l'homme, ni de se décharger de la semence superflue : elle la garde quelquefois fort long-temps dans ses testicules ou dans les cornes de sa matrice, où elle se corrompt et devient jaune, trouble, ou puante, de blanche ou de claire qu'elle était auparavant : au lieu que l'homme se polluant souvent, même pendant le sommeil, la semence est toujours nouvelle, et ne demeure jamais dans ses conduits pour s'y corrompre, à moins qu'il ne soit incommodé. Alors sa maladie la rend souvent inféconde; et si elle est en ce temps-là communiquée à une femme saine et fertile, ou elle ne cause point de génération, ou, si elle en cause, elle en fait un enfant malade et valétudinaire.

1. Tous les vices et irrégularités de la conception viennent donc plutôt du côté de la femme que de l'homme. Si par hasard la semence de l'homme rencontre la semence corrompue de la

femme, il ne faut pas encore en espérer la véritable conception. La semence de l'homme a beau avoir toutes les qualités nécessaires pour engendrer, elle ne peut néanmoins produire un enfant, si elle trouve des humeurs qui la rendent incapable de faire son action naturelle, si dans la matrice elle se mêle avec une sérosité corrompue et violente qui détruit son ame, que Galien appelle *esprit génératif*, et si enfin, entrant dans l'une de ses cornes et se communiquant à la semence de la femme, elle la rencontre trouble et incapable de recevoir ses impressions. Car quelle apparence y a-t-il que la semence de la femme soit émue par les esprits actifs de celle de l'homme, et qu'elle en soit comme caillée, pour me servir de l'expression de l'Écriture, si elle-même manque d'esprits, et si elle a perdu par sa corruption ce qu'elle avait de meilleur et de plus actif?

Cependant la nature, qui n'est jamais dans l'oisiveté, ne laisse pas d'agir incessamment, et, par le moyen des esprits de la semence de l'homme, d'agiter, en quelque façon, la semence corrompue de la femme, qui, n'ayant nulle disposition à former les parties d'un enfant, s'enfle seulement, se multiplie, et se fermente en quelque façon.

Après quelques semaines, la boule ainsi enflée, est jetée, par le mouvement de la trompe, dans la cavité de la matrice, où elle s'enfle encore davantage; elle est entretenue et fomentée par des humeurs séreuses qui pénètrent les

pores de la membrane, et qui lui communiquent de quoi la faire croître.

Deux mois et demi, trois ou quatre mois au plus, ne sont pas plutôt écoulés, que la nature, voyant qu'elle travaille en vain sur une matière qui n'est point propre pour être animée, se défait enfin de ce faux germe par des efforts et des douleurs insupportables, et par des accidens irréguliers. Car la femme qui le porte se sent plus grosse et plus incommodée que si elle avait conçu un enfant; et la matrice, pendant le temps de la fausse grossesse, faisant tomber dans son fond une rosée continuelle de sang, s'épuise peu à peu elle-même, ce sang ne pouvant être retenu par une boule animée. Enfin, après le temps prescrit par la nature, ce faux germe sort quelquefois aussi gros que le poing, comme l'expérience me l'a montré. Il est couvert d'une peau assez dure, qui n'est autre chose que la membrane qui enveloppait la semence de la femme lorsqu'elle était dans l'une des cornes de la matrice. Si l'on coupe cette boule, on y trouve une humeur jaune et corrompue, souvent semblable à de la bouillie, et cette humeur n'est que la semence de la femme, qui avait de mauvaises qualités, et qui a été ensuite fomentée et entretenue par une semblable matière.

2. La seconde espèce de faux germe est d'une autre figure, et s'engendre d'une autre sorte. L'esprit génératif qui réside dans la semence de l'homme, quelque sain et quelque actif qu'il puisse être, est presque étouffé par le mélange

des humeurs crues et séreuses qu'il rencontre quelquefois dans la matrice, dès qu'il y est entré : si bien que, se coulant ensuite dans l'une de ses cornes, il ne peut s'y faire aucune production, s'il y trouve de pareilles liqueurs qui soient rebelles à son impression : d'où vient qu'il ne faut pas s'étonner s'il ne peut imprimer son caractère sur les matières si irrégulières, et s'il se fait un faux germe ou une fausse conception. Il sort seulement de la semence de l'homme, ainsi mêlée, quelques esprits faibles et languissans, qui, pénétrant plusieurs boules et le corps même de la femme, mettent plutôt ses humeurs en mouvement qu'ils n'en entreprennent la génération.

Les esprits de la semence de l'homme ne pouvant donc agiter la semence de la femme, ne laissent pas de pénétrer jusque dans la masse de son sang, qu'ils excitent tant soit peu, et qu'ils font suffisamment fermenter pour faire dégoutter dans la cavité des cornes plusieurs gouttes de semence, dont plusieurs boules sont formées. Ces boules, qui n'ont pas tout ce qu'il faut pour la génération, sont successivement chassées dans la cavité de la matrice, après que la chaleur naturelle a fabriqué une petite peau mince à chacune de ces boules, comme le feu du four produit la croûte du pain.

Quelque temps ne s'est pas plutôt écoulé, que toutes ces petites boules, se joignant les unes aux autres par de petites fibres, font la grappe du faux germe, ou un corps à peu près sembla-

ble à la chair du cou du coq d'Inde. Ces fibres charnues sont produites par quelques gouttes de sang qui sort plus ou moins abondamment du fond de la matrice, dans le second ou le troisième mois de la fausse grossesse.

Je ne saurais prouver plus clairement ce que je dis, que par l'histoire de mademoiselle L***, que je ne veux pas répéter ici, et que j'ai rapportée tout au long au chapitre précédent, *article* 6, *figure* 7. Ce que dit Vallériola sur cette matière, de Loison, et de la femme de George, confirme encore ma pensée. La première, après six mois de grossesse apparente, rendit une grosse grappe membraneuse, à laquelle une infinité de petites boules semblables à des œufs de poisson étaient attachées; elles contenaient une humeur qui était devenue jaune, trouble et puante par un trop long séjour.

La nature ne peut souffrir long-temps ces fausses générations. Elle s'en défait, quand elle le juge à propos, par des douleurs et des tranchées différentes de celles des véritables accouchemens. Car ce faux germe, aussi bien que l'autre, ne séjourne guère plus de quatre mois dans la matrice sans se corrompre; et s'il y demeure jusqu'au cinq, six ou septième mois, qui est le plus long séjour de ces faux germes, l'expérience m'a appris que leurs humeurs ne sont plus claires, ni blanches, mais jaunes, troubles et corrompues, ou puantes.

3. La troisième espèce de faux germe est un faux germe animé. Je le nomme ainsi, parce

qu'il ne représente pas la figure d'un homme, mais quelqu'autre animal. Il se forme de cette sorte.

La semence qui est renfermée dans l'une des cornes de la matrice d'une femme, ne contient pas toujours des matières entièrement corrompues et incapables de recevoir les impressions de la semence de l'homme, comme dans le premier et le second faux germe. Elle ne conserve pas aussi des matières pures comme dans la véritable conception; mais il arrive quelquefois que la liqueur de la boule est mêlée de bonnes et de mauvaises humeurs, comme nous voyons de bon et de mauvais sang sortir d'une veine piquée : si bien que dans cette boule il y a des liqueurs flexibles et fécondes, et d'autres étrangères et incapables de recevoir le caractère que peut leur imprimer la semence de l'homme.

Quelque forte et quelque active que soit cette semence, elle ne peut communiquer sa vertu qu'aux matières disposées à recevoir son impression; de sorte que si la semence de la femme et les esprits de cette même semence sont en petite quantité, et qu'outre cela ils soient en partie inflexibles, irréguliers et languissans, quelle apparence y a-t-il qu'ils deviennent fertiles, et qu'il s'en fasse une véritable conception ?

Il ne faut pas imaginer que l'intelligence se mette en peine de fabriquer le corps de ce faux germe. Dieu n'envoie point une ame immatérielle et incorruptible dans le corps de ce qui n'est point homme; mais toute la fabrique de

ce corps doit être attribuée à l'ame qui réside dans la semence de l'homme, qui agit comme elle peut, en suivant les ordres que la nature lui a prescrits.

Cette ame donc, que l'on peut appeler *humaine*, se voyant obligée, par la nécessité de son essence, de faire un corps de la matrice qu'elle rencontre, s'acquitte de son devoir, et travaille incessamment sur cette matière inégale pour en faire quelque génération. Car, comme la nature veille incessamment à la perpétuité des hommes, elle aime beaucoup mieux faire travailler les agens sur quelque matière que ce soit, que de les laisser en repos. C'est ce qu'elle fait dans cette occasion. Le défaut de matière ne l'empêche point d'agir; et, bien qu'elle en manque pour former un enfant entier, et qu'elle ne trouve point de quoi pour faire les bras ni les jambes, elle ne laisse pas pourtant de fabriquer quelque chose qui ressemble en quelque façon aux agens qui l'ont produit.

Quoique la matière sur laquelle l'ame travaille soit mêlée avec d'autre, qui n'a nulle disposition à la génération humaine, cependant celle qui a des dispositions convenables sert à former un tronc animé, qui ressemble à un gros ver ou à un serpent, c'est-à-dire, que ce corps n'a ni bras ni jambes.

Si dans une autre occasion elle rencontre un peu plus de matière pour former les bras et les cuisses d'un fœtus, alors elle ne fait que les commencer sans pouvoir les perfectionner, faute

de matière; et ainsi ses parties imparfaites n'étant pas proportionnées au reste du corps, il se forme un fœtus qui ressemble à un lézard, à un rat sans queue et sans poil, ou enfin à une grenouille.

Si, dans une troisième occasion, la boule où se forme le fœtus est trop près de la matrice, et que là elle soit trop pressée par les membranes trop dures d'une de ses cornes, et que outre cela le fœtus manque de matière pour être formé, alors l'ame ne peut faire qu'un animal qui manquera de quelques parties, et aura les autres en même temps difformes. C'est ce que l'expérience nous fait connaître lorsqu'elle nous fait voir des femmes qui accouchent de quelque enfant qui a la figure d'un pourceau, d'un aigle, ou de quelque autre animal semblable.

La boule où ce faux germe animé est formé, est chassée, avec le temps, dans la cavité de la matrice, comme le sont les véritables enfans; et là, cet animal recevant des cornes et du fond de la matrice des humeurs pour se nourrir et se perfectionner, croît de jour en jour jusqu'à ce que la nature, en étant irritée, s'en défasse avec peine, souvent avant neuf mois, et quelquefois aussi dans le terme ordinaire de la naissance des véritables enfans, ainsi que Houillie nous l'apprend, par l'histoire d'une femme qui accoucha de quelques enfans semblables à des grenouilles.

Quoique l'ame de la semence de l'homme, ou, si l'on veut, les esprits de cette même semence,

soient affaiblis par le mélange d'une matière irrégulière, avec laquelle ils se sont mêlés dans la matrice un moment avant la conception même; cependant ils ont encore la vertu de pénétrer le corps de la femme, et de faire leur impression sur toutes ses humeurs qu'ils mettent en mouvement, et qu'ils font ensuite cailler pour faire l'arrière-faix de ce faux germe animé. Car le sang des règles, coulant du fond de la matrice, achève de nourrir cet animal, comme il fait du véritable enfant. Mais parce que le sang de la femme, aussi bien que la semence, a des parties hétérogènes, et en est d'une substance toute différente les unes des autres, il ne faut pas s'étonner si l'arrière-faix, aussi bien que le faux germe, a des parties si difformes, et si peu semblables à celles d'un arrière-faix d'un véritable fœtus.

Il y en a qui ne peuvent croire que ces deux germes aient des causes naturelles, ainsi que nous venons de l'expliquer. Ils pensent que les astres, par leurs diverses rencontres, sont la cause de la génération de ces animaux; mais, comme nous l'avons dit ailleurs, les astres sont trop éloignés de nous pour en être des causes prochaines. Il ne font seulement que concourir, en qualité de cause commune, dans toutes les opérations véritables ou dépravées de la nature.

Rondelet a une plaisante pensée sur la génération de ces faux germes animés; il croit que, si les femmes engendrent des fœtus qui ressem-

blent à des lézards, à des hérissons ou à d'autres pareils animaux, on doit les interroger, pour savoir si elles n'ont point mangé d'herbes ou bu d'eau qui conservât la semence de ces animaux. Car il se persuade que les vers, les grenouilles, ou les autres petits animaux, qui s'engendrent quelquefois dans les boyaux des hommes, ne peuvent venir que des semences qu'ils ont avalées, et que la chaleur naturelle a fait éclore dans leur corps : ainsi, que la semence de ces animaux, étant distribuée parmi le sang d'une femme, peut être envoyée à la matrice, et y produire une espèce d'animal semblable à celle dont elle procède.

Mais le sentiment de Gordon et de quelques autres médecins sur cette matière est, ce me semble, bien plus probable que celui-là. Ils disent que la mauvaise nourriture des femmes fait de mauvaise semence, et qu'elle est la cause de tous les désordres qui arrivent dans la conception. C'est pour cela, ajoutent-ils, que l'on appelle *frères des Lombards* ou *des Salernitains*, les faux germes animés que les femmes italiennes engendrent quelquefois avec de véritables enfans, parce qu'elles se nourrissent fort mal. Ainsi, les fausses conceptions se font par un mélange irrégulier, et par une proportion inégale des semences des deux sexes, comme six gouttes d'esprit mêlées avec trois gouttes d'eau-forte font mal fermenter la matière ; mais il en faut six pour bien la faire agiter : j'en dis de même de la véritable conception ; il faut une

véritable et une égale portion de semence saine des deux sexes pour la bien faire.

L'expérience confirme cette opinion; car, dans tous les lieux de l'Europe, principalement dans les méridionaux, où la plupart des femmes ne se nourrissent que d'herbes, de légumes ou de fruits, qui font de mauvais sang et de mauvaise semence, il arrive des pareils désordres dans la génération. L'Italie et l'Espagne nous fournissent assez d'exemples sur ce sujet, que nous rapporterions ici, si nous ne craignions d'ennuyer le lecteur, qui pourra les lire dans les auteurs qui les ont écrits.

Il est si vrai que la génération des faux germes se fait de la manière que je l'ai dite, que, si l'on corrige l'intempérie des entrailles des femmes, si l'on purifie leur sang, si l'on évacue ces mauvaises humeurs qui font de mauvaise semence, on verra bientôt après arriver de véritables conceptions, ainsi que l'expérience nous le montre.

Après avoir prouvé que les faux germes se forment par les vices et les défauts de la semence, il faut expliquer à cette heure comment les fardeaux s'engendrent par l'abondance de la mauvaise qualité du sang des règles.

Il y a deux sortes de fardeaux, qui n'ont de cordon ni l'un ni l'autre, comme en a le véritable fœtus : l'un paraît avoir quelque principe de vie, et l'autre est tout-à-fait inanimé; celui-là ne vient pas seulement de la semence de l'homme et de la femme mêlées ensemble, mais

encore de beaucoup de sang des règles : et c'est la raison pourquoi les bêtes n'en engendrent point, n'ayant pas tant de sang de règles, que les femmes : et celui-ci ne procède que de la semence de l'homme et du sang des règles, ainsi que nous le ferons voir dans la suite de ce discours.

Le fardeau animé est une masse de chair couverte de peau, sans figure humaine, qui a des artères et des veines avec quelque mouvement obscur. Il se forme de cette sorte. Le sang des règles ne sort tous les mois du corps des femmes que par la fermentation que leur semence a excitée dans toute la masse de leur sang, ainsi que nous l'avons prouvé ailleurs : si bien que ce sang a toujours plus ou moins de semence dans sa masse, et par conséquent est plus ou moins susceptible des impressions que peut lui faire la semence de l'homme. Car cette semence fait cailler le sang de la femme, au lieu que la semence de la femme ne le met qu'en mouvement. C'est à la semence de l'homme que l'on doit attribuer la formation du fœtus de l'arrière-faix, et c'est aussi à cette même semence que l'on doit attribuer la vertu de faire les deux espèces de fardeaux ; savoir l'animé et l'inanimé, que nous avons tous deux souvent observés dans les hôpitaux du pays du midi, où les femmes grosses sont reçues.

La semence de l'homme étant donc jetée dans la matrice, y trouve quelquefois tant d'humeurs qui embarrassent les parties actives de sa substance,

qu'elle ne peut pénétrer dans les cornes de la matrice pour y former un enfant. Elle demeure dans la cavité, comme engluée par l'abondance du sang des règles qui l'empêche de faire son action. L'ame de cette semence, qui veut incessamment agir lorsqu'elle trouve la matrice tant soit peu disposée à recevoir son caractère, ne peut demeurer sans rien comprendre. Elle agit donc sur la semence de la femme, qui depuis peu est sortie en abondance des cornes de la matrice, et qui s'y trouve mêlée parmi beaucoup de sang des règles. Elles en forment quelque chose d'animé, mais quelque chose d'informe Elle y fait de la chair qui croît peu à peu; elle y forme des artères, des veines, des ligamens, une peau, et donne à tout ce composé un mouvement tremblant et un sentiment obscur, comme la nature en donne de semblables aux éponges. C'est de cette sorte de fardeau qu'était celui qu'observa Mathieu de Grados, qui, après être né, ne vécut que quelques momens.

4. Mais si la semence de l'homme se mêle dans la matrice avec beaucoup de sang des règles, parmi lequel il y ait fort peu de semences de femme, alors il ne se fait nulle conception : le sang des règles étouffe presque l'ame et tous les esprits de l'homme; et, s'il en reste quelques uns, ils ne servent qu'à faire cailler et à former quelques veines parmi une chair sans figures; ou s'il se fait quelque sorte de conception, ce qui est animé ne vit pas long-temps : si bien que l'un et l'autre fardeau, c'est-à-dire, celui qui a

été peu de temps animé et celui qui n'a jamais eu de principe de vie, demeurant l'un et l'autre fort long-temps dans la matrice, ils y croissent comme des potirons ou des truffes, et l'on en a vu y demeurer quelques années ou toute la vie même, comme la femme d'un potier d'étain de Paris, qui porta un fardeau dix-sept ans, et qui mourut enfin, selon la remarque d'Ambroise Paré.

Tous ces faux germes et ces fardeaux se forment quelquefois tout seuls, comme nous venons de le dire, quelquefois avant le véritable enfant, et quelquefois aussi après, c'est-à-dire, par superfétation.

Il n'est pas plus difficile de croire que la véritable conception se fasse après la génération d'un faux germe ou d'un fardeau, que de croire que la superfétation soit possible, de laquelle l'on ne doute plus présentement, que de croire aussi que le véritable fœtus se puisse former dans les entrailles d'une femme, après qu'elle a introduit dans la cavité de sa matrice un pessaire pour la tenir assujétie, comme l'expérience me l'a fait voir, et que quelques autres histoires nous l'assurent. Car, soit que le faux germe se forme dans l'une des cornes de la matrice, soit que le fardeau occupe son fond, cela n'empêche pourtant pas que le véritable fœtus ou que la semence de l'homme ne s'empare de la corne vide.

La superfétation d'un faux germe ou d'un fardeau arrive quelquefois lorsqu'un enfant est formé dans une des cornes de la matrice, et qu'il

ne descend pas sitôt dans sa cavité. Si, pendant ce temps-là, une femme amoureuse est caressée, alors elle peut concevoir une seconde fois, par la vertu de la semence de l'homme qu'elle reçoit dans les premières semaines de sa grossesse, et ainsi donner lieu à une seconde génération et à la formation d'un faux germe ou d'un fardeau, selon que la matière sera disposée pour les former.

La semence de l'homme entre donc dans la même corne où la véritable conception se fait, pour y produire un faux germe animé; et, y trouvant la semence de la femme vers l'extrémité de la trompe qui touche la matrice, elle imprime ses caractères féconds sur une partie des humeurs qu'elle renferme, et qui sont propres à les recevoir. Mais comme la corne de la matrice, où est le premier fœtus qui a toutes ses parties accomplies, en est irritée après quelques semaines, elle les jette dehors l'un et l'autre; le dernier conçu ne faisant que de recevoir ses premiers linéamens.

Le véritable et le faux fœtus tombent donc dans la cavité de la matrice, et là s'efforcent d'un côté et d'autre d'attirer des humeurs pour se nourrir; mais comme le premier formé est le plus fort, il s'empare aussi de ce qu'il y a de meilleur dans les parties naturelles de la femme; au lieu que l'autre étant languissant, et par la première conformation, et par la privation de l'aliment qui lui est convenable, il demeure imparfait et prend la figure qui répond aux

animaux dont nous avons parlé ci-dessus.

Quelquefois, au contraire, le faux fœtus suce ce qu'il trouve de meilleur, et ne laisse au véritable que le superflu et les ordures; d'où vient que ce fœtus ne pouvant vivre de ce mauvais aliment, il languit et il meurt enfin avant que de naître. C'est de là qu'est venue la fable que l'enfant naissant était mordu par le faux germe animé, et que par ses morsures il l'empoisonnait de son venin.

On peut ici former une question, savoir si une femme peut engendrer un faux germe ou un fardeau sans avoir été caressée par un homme.

Ceux qui sont d'avis que les vierges, aussi bien que les femmes, sont sujettes aux désordres de la conception, comme Jules Scaliger et Levinus Lemnius le soutiennent, lorsqu'ils disent que Gallien a justement comparé les œufs de poules aux fardeaux des femmes, et que ces animaux faisant des œufs sans mâle, une femme pouvait aussi faire un fardeau sans la communication d'un homme; que la forte imagination d'une fille amoureuse pouvait faire une impression suffisante sur des matières renfermées dans ses parties naturelles, et que de-là il pouvait se former aussi bien un fardeau que des taches sur le corps d'un enfant; et qu'enfin on avait des exemples de personnes d'une vie exemplaire qui avaient engendré des fardeaux sans avoir été caressées par des hommes.

Mais ce sentiment, qui paraît favorable aux

femmes qui ont prostitué leur pudicité, ne saurait forcer l'esprit de ceux qui ont examiné de bien près les actions de la nature sur le fait de la génération. Car il est aisé de savoir par expérience que de toutes les religieuses et de toutes les filles qui sont au monde il n'y en a pas une qui ait engendré un fardeau, et nous n'avons point d'histoire qui nous le fasse remarquer; et, si nous en avons quelques unes, elles nous sont fort suspectes, et nous les croyons supposées; car, outre plusieurs raisons, les filles n'ont pas les vaisseaux de la matrice assez ouverts pour qu'ils puissent donner assez de sang pour en former un. Il n'y a que les femmes sanguines et amoureuses qui soient capables de ces sortes de générations, quand elles s'allient à contre-temps avec un homme.

La forte imagination d'une femme, non plus que l'ardeur excessive de l'amour, ne sont point capables de faire quelque sorte de génération, comme Levinus nous le veut faire accroire. Car quelle apparence que l'action de l'ame, qui est immatérielle, puisse former des taches sur le corps des enfans, et qui plus est, un corps dans les flancs d'une femme? C'est ce que nous avons examiné ailleurs, en parlant des taches des enfans, et ce que nous examinerons encore au *chapitre* 7 de ce livre.

Au reste, on ne pourrait attribuer la cause efficiente de cette espèce de génération qu'à la semence de la femme, qui se mêle parmi le sang

de ses règles pour en faire un fardeau. Mais comment se pourrait-il faire que cette semence, qui, originairement, est du sang féminin, pût avoir des parties si différentes entre elles pour faire cailler le sang dont elle procède, et de plus pour y former une peau, des artères et des veines? Il n'y a que la semence de l'homme, qui est d'une tout autre matière, qui puisse causer ces effets, et c'est à celle-là aussi que l'on doit attribuer la faute et la véritable génération humaine. Une chose ne peut agir sur soi-même, il faut qu'elle ait des parties de différentes substances pour mettre un corps en mouvement, et pour en former quelque chose. Il est vrai que la semence de la femme peut faire mouvoir son sang comme fait la bile, lorsqu'elle y est mêlée, mais il n'en peut rien former.

De plus, personne n'a dit jusqu'ici que le faux germe s'engendrait sans la participation d'un homme; et cependant il est aussi bien une erreur de la conception que le fardeau, qui n'est que la chair de l'arrière-faix mal faite.

Disons encore que, si le fardeau pouvait se former sans la semence de l'homme, nous ne verrions pas si souvent des enfans conçus et liés avec des fardeaux; et Alexandre Benoît ne nous ferait pas observer un enfant de quatre ou cinq mois étouffé au milieu d'un fardeau dont il tirait son aliment comme de la chair de l'arriere-faix; et Kerkringe ne nous en montrerait pas un autre, comme nous l'avons remarqué ci dessus.

Ajoutons à cela que, si le sang des règles s'est caillé quelquefois, et qu'en sortant il ait donné des marques d'un fardeau, comme le témoigne Marcellus, on doit croire que ce n'était que du sang, qui se caille aisément lorsqu'il est pur et qu'il est hors de ses vaisseaux. Si on le met dans l'eau, il se dissout incontinent, et on voit par là que ce n'est que du sang en grumeaux et non une fausse conception.

On peut encore dire que l'équivoque du mot fardeau a été la seule cause que plusieurs médecins ont cru que le fardeau pouvait être engendré sans la participation d'un homme. Ils étaient fondés sur les écrits de quelques anciens médecins, qui ont pris le fardeau pour une humeur de la matrice : mais la génération de ce fardeau ne dépend point du commerce d'un homme avec une femme : il n'en est pas de même de celui dont nous parlons, qui ne peut être engendré sans que l'homme y ait contribué de sa part.

Enfin les œufs de poule n'ont nulle proportion aux fardeaux des femmes. Il est vrai que les femmes ont des matières qui répondent assez bien aux matières des œufs, et que celles qui jouissent d'une santé parfaite, et qui sont dans une belle jeunesse, rendent souvent de la semence proportionnée au blanc de l'œuf, et des règles qui répondent au jaune, et qui ont l'une et l'autre les mêmes usages ; mais l'expérience nous a montré que cette semence et ce sang des

règles n'engendraient rien, s'ils n'étaient touchés par un homme, comme il ne sortirait point de poulet d'un œuf, à moins qu'il ne fût rendu fécond par la semence du coq.

On peut donc conclure après Hippocrate, Aristote, Galien, et plusieurs autres, que les fausses générations ne se peuvent faire sans qu'une femme n'ait été caressée par un homme.

Il serait bon de rapporter ici les signes des faux germes et des fardeaux, pour les distinguer d'avec la véritable grossesse, puisque c'est principalement l'affaire d'un médecin, qui ne doit jamais s'y tromper.

Si donc une femme est grosse d'un faux germe ou d'un fardeau, elle a plus de douleur au ventre que celle qui l'est d'un véritable enfant; sa douleur procédant plutôt d'une cause qui est contre les lois de la nature, que de celle qui est selon ses équitables décrets.

D'ailleurs, elle a les mamelles moins dures et moins pleines de lait : il y en a même qui manquent de lait et qui nous marquent par-là qu'elles n'ont pas d'enfant dans les entrailles.

Au reste, le fardeau n'ayant point de mouvement par lui-même, il tombe du côté que la femme se tourne : au lieu que l'enfant demeure attaché par sa propre vertu dans le lieu où il est, et qu'on le sent mouvoir de bas en haut quand on met la main sur le ventre d'une femme grosse

de cinq ou six mois; ce que l'on n'aperçoit ni dans un faux germe ni dans un fardeau.

Enfin une femme a beaucoup plus de peine et plus de tranchée à rendre un germe ou un fardeau, qui donne le branle aux couches; au lieu qu'un fardeau étant immobile, les efforts doivent tous venir du côté de la mère.

FIN DU TOME TROISIEME.

TABLE

DES MATIERES.

—

TROISIÈME PARTIE.

CHAP. I. Des incommodités que causent les plaisirs du mariage ..... page 5

CHAP. II. Des utilités qu'apportent les plaisirs du mariage 16

CHAP. III. S'il y a de véritables signes de grossesse. 26

CHAP. IV. De la formation de l'homme... 37

Art. I. De la semence de l'homme..... 39

Art. II. Exacte description des parties naturelles et internes de la femme..... 42

Art. III. De la semence de la femme..... 48

Art. IV. De l'ame de l'homme..... 53

Art. V. Du sang des règles..... 63

Art. VI. Observations curieuses sur les divers temps de la formation de l'homme..... 74

Premier degré de la formation de l'homme.. 76

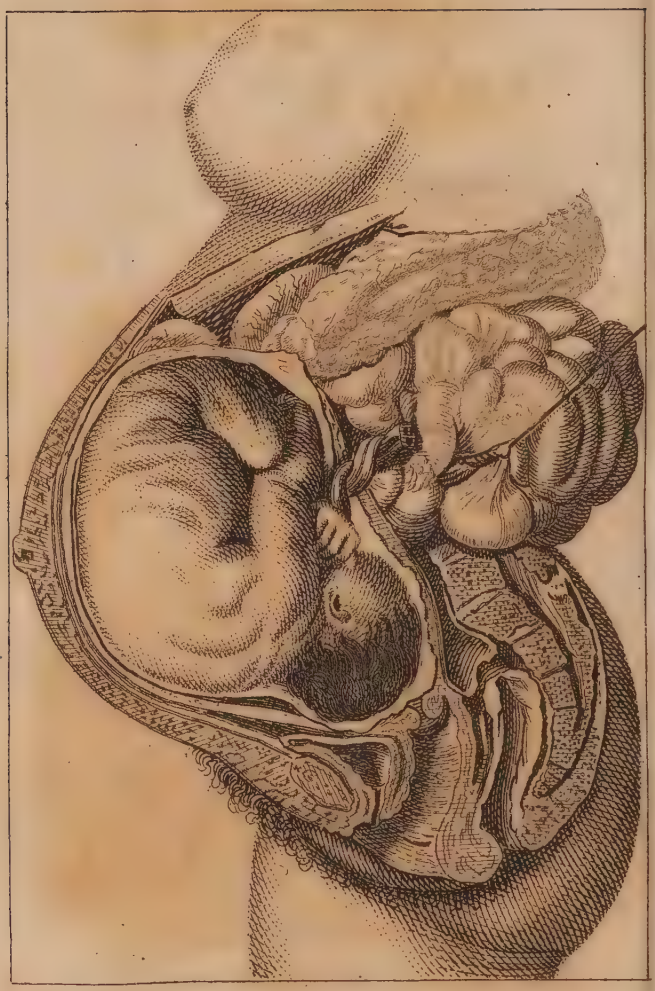
Second degré de la formation de l'homme.. 100

Troisième degré de la formation de l'homme. 106
Quatrième et dernier degré de la formation de l'homme 111
Art. VII. Du faux germe et du fardeau..... 127

FIN DE LA TABLE

TABLEAU
DE L'AMOUR CONJUGAL.

Imp. de FÉLIX LOCQUIN,
16, rue Notre-Dame-des-Victoires



Vue Générale de l'enfant et des parties de la femme à la fin de la grossesse.

TABLEAU
DE
L'AMOUR CONJUGAL
PAR
VENETTE

TOME IV

"Je te l'avais bien dit par une folle ivresse,
"L'excès de ton amour a trompé la jeunesse.

PARIS
Chez les Marchands de Nouveautés
1832.

TABLEAU

DE

L'AMOUR CONJUGAL,

PAR N. VENETTE,
Docteur en Médecine.

ÉDITION ORNÉE DE SEIZE GRAVURES.

TOME QUATRIEME.

PARIS
CHEZ LES MARCHANDS DE NOUVEAUTÉS.
—
1837.

TABLEAU

DE

L'AMOUR CONJUGAL.

SUITE DE LA TROISIÈME PARTIE.

CHAPITRE V.

S'il y a un art pour faire des garçons ou des filles.

La nature a fait tant d'impressions sur les hommes par la loi qu'elle a imprimée dans le cœur, qu'en dépit d'eux ils ont une envie secrète de se perpétuer. Cette passion est extrême dans quelques personnes; et il s'en est vu qui n'ont rien épargné pour avoir des successeurs, principalement du sexe le plus noble. L'art qui enseigne ce secret ne saurait être trop estimé, puisque c'est souvent de là que dépendent le bonheur des Etats et la tranquillité des familles.

Avant que de découvrir les règles de cet art, et de dire ce que l'expérience m'a fourni sur cette matière, il me semble qu'il faut auparavant expliquer de quelle manière s'engendrent les garçons et les filles, afin de faire les remarques plus exactes

pour les règles que l'on en doit établir, et pour fortifier en même temps mon opinion sur la formation de l'homme, que j'ai exposée au *chapitre 4 de la troisième partie.*

J'avoue que la question est grande, par laquelle on demande s'il y a un art pour faire des garçons ou des filles, et qu'elle est peut-être la plus difficile qui soit dans la médecine: je crois néanmoins qu'elle deviendra aisée à comprendre et à décider, si l'on veut entrer dans ma pensée, qui explique assez probablement, si je ne me trompe, l'origine et les progrès de la génération. Ce n'est pas qu'il n'y ait de grandes difficultés ici, aussi bien qu'ailleurs; mais il me semble qu'il y a plus de vraisemblance dans cette opinion que dans toute autre.

Tout le monde demeure d'accord qu'à parler en général, le tempérament des hommes est fort différent de celui des femmes; que les hommes sont plus chauds et plus secs; qu'ils ont une chair plus resserrée, une peau plus rude, des membres plus forts et plus robustes, un esprit plus pénétrant; qu'ils vivent d'alimens plus durs, plus chauds et plus secs, et que leur exercice est souvent plus violent. Les femmes, au contraire, sont plus humides et plus froides, c'est-à-dire, moins chaudes, moins sèches; elles ont une chair plus mollette, plus délicate et plus polie, un esprit plus aisé; elles usent d'alimens plus froids et humides; enfin elles sont presque toujours dans l'oisiveté.

Si la nature des hommes et des femmes est de la sorte, il est certain que les uns et les autres ont puisé cette nature et leur inclination, qui est com-

me un effet inséparable ; qu'ils l'ont puisée, dis-je, dans les flancs de leurs mères, lorsqu'elles leur auront fourni la première matière dont ils sont composés.

Pour expliquer cette pensée, on doit se ressouvenir de ce que j'ai dit ailleurs, et réfléchir un peu sur les principes de notre formation.

Dans une femme féconde, les cornes de la matrice sont remplies de semence qui se change en petites boules grosses à-peu-près comme des petits pois, lesquelles sont rangées dans leurs petites cellules, comme le sont, en quelque façon, les œufs dans l'ovaire d'une poule : donc il naît plusieurs enfans quand la semence de l'homme en a touché plusieurs. La boule que la semence de l'homme a rendue féconde, conserve parmi ses liqueurs le germe d'un enfant qui, d'abord sans doute, est moindre qu'un ciron, et qui a été formé, si c'est un garçon, d'une matière chaude, sèche et épaisse, pleine de feu et d'esprits, avec des pores resserrés et des parties pressées. Mais si c'est une fille, la matière en est moins chaude, plus humide et plus délicate, les parties en sont plus déliées, et les pores plus ouverts et plus polis. Elle ne contient pas tant de feu, et il n'y a pas une si grande abondance d'esprits : si bien que la différence de l'un et de l'autre sexe ne vient que de la diversité des substances des semences du père et de la mère, de leurs qualités premières, et de celles que l'on appelle *de la matière*. Entre ces deux dispositions de la semence féconde de la femme, il y en a une troisième qui tient le milieu, et

qui a son projet extrêmement tempéré dans toutes sortes de manières : si bien qu'il naîtrait de là un hermaphrodite, s'il n'était déterminé pour un garçon ou pour une fille par l'ame de l'homme et par l'activité de la semence, comme nous le verrons ci-après dans une dissertation particulière.

Hercule, si nous en croyons les poètes, était si robuste, qu'il n'engendra presque point d'enfans qui ne fussent mâles ; et entre soixante-douze qu'il fit, il ne s'y trouva qu'une seule fille. Mais, sans m'arrêter à ce qui pourrait paraître fabuleux ; je trouve dans l'Ecriture, que Gédéon, qui fut l'un des princes du peuple hébreu, était d'un tempérament si chaud et si actif, qu'il engendra soixante-onze enfans mâles, sans qu'il soit parlé d'aucune fille.

Lorsque la matrice reçoit la semence de l'homme, et que ses cornes, par une vertu particulière, attirent cette humeur pour la communiquer à la semence de la femme, qui a de la disposition à recevoir une impression subite par l'activité de la matière spiritueuse de l'homme, alors l'ame et les esprits de cette matière agissante servent de principe subalterne à tout ce bel ouvrage. Si ces principes trouvent une boule où il y ait un germe de garçon, ils lui donnent de la fécondité, en faisant fermenter toutes les petites parties de l'humeur qui y est renfermée ; ils pénètrent et excitent ce petit projet que l'intelligence de la mère avait commencé à former. Mais si l'ame et les esprits qui sont enveloppés dans la semence de l'homme touchent et rendent féconde une autre boule qui ait des dispositions à

faire une fille, la semence de l'homme y fera les mêmes impressions, puisque souvent elle est indifférente à toute sorte de sexe, ainsi que nous l'avons prouvé ailleurs.

Les inclinations secrètes qui nous sont naturelles, découvrent infailliblement les principes de la génération de l'un et de l'autre sexe; car, si je puis raisonner des causes par leurs effets, il me sera permis de dire que, comme les hommes sont naturellement robustes, et qu'avec cela ils ont un appétit naturel à vivre d'alimens chauds et secs, à s'occuper incessamment, et à se donner de la peine à la guerre et aux grandes affaires, on doit conclure que leurs principes sont plus forts et plus grossiers que ceux dont les femmes sont faites; il s'en trouve peu qui haïssent le vin, et qui rejettent les choses qui leur piquent la langue. Les femmes, au contraire, sont naturellement délicates, et leur inclination, pour parler en général, ne se porte guère au travail; elles usent, par une coutume naturelle, d'alimens froids et humides, qui sont proportionnés à leur tempérament; et il ne s'en est guère vu qui n'aimassent avec passion et le lait et les fruits; la nature leur demandant, par un appétit secret, de quoi faire subsister toutes leurs parties par des choses qui leur sont proportionnées.

Les principes de l'homme et de la femme sont donc fort différens, puisque l'un et l'autre ont des inclinations si opposées. Le principe de l'un est plus chaud, plus sec, et plus resserré; et le principe de l'autre, plus froid, plus humide et plus mollet.

L'expérience nous fait connaître cette vérité;

car une femme grosse d'un garçon sera ordinairement plus vermeille, se portera beaucoup mieux que si elle l'était d'une fille : la chaleur d'un garçon échauffe et excite la mère ; au lieu qu'une fille, par sa froideur, augmente le froid et l'humide de son tempérament, ce qui la rend valétudinaire et malade pendant toute sa grossesse.

S'il se rencontre quelquefois des femmes qui soient d'un tempérament plus chaud que quelques hommes, on n'en doit pas imputer la cause à la nature, mais aux humeurs de la mère qui les a portées dans ses flancs, au lait de la nourrice qui les a allaitées, à l'exercice et aux alimens chauds dont elles ont usé pendant leur vie.

1. Ainsi, ce n'est pas la matrice qui est la principale cause des mâles ni des femelles, elle n'est que le champ de la nature où l'on sème, puisqu'elle ne fait pas la génération, et ne reçoit que ce qu'on lui envoie de côté et d'autre ; elle s'occupe seulement à préparer la semence de l'homme, à l'attirer dans ses cornes ; elle favorise ensuite la conception ; elle fomente les nouveaux germes, et leur distribue l'aliment dont ils ont besoin ; enfin, elle agit comme une bonne mère, qui fait vivre son enfant aux dépens d'autrui.

Bien qu'il semble qu'elle soit plus chaude du côté droit, à cause du foie qui y est placé, que du côté gauche, l'expérience cependant nous montre qu'elle reçoit également de l'un et de l'autre des matières plus ou moins chaudes : et il s'est aussi bien trouvé des garçons du côté gauche de la matrice, que des filles du côté droit. Nous avons mê-

me quelquefois trouvé, dans la dissection de quelques femmes, un mâle et une femelle du même côté; de sorte que ce n'est ni la matrice ni ses parties droites ou gauches qui sont la cause de la difrence des sexes.

2. Ce n'est pas non plus le sang des règles; car, lorsque l'embryon se nourrit de sang, il a déjà acquis sa nature et son sexe, et il serait alors impossible de les lui faire changer. Les alimens peuvent, à la vérité, altérer notre tempérament, mais ils ne sauraient jamais les transformer dans un autre, bien loin de pouvoir faire changer nos parties de lieu et de figure.

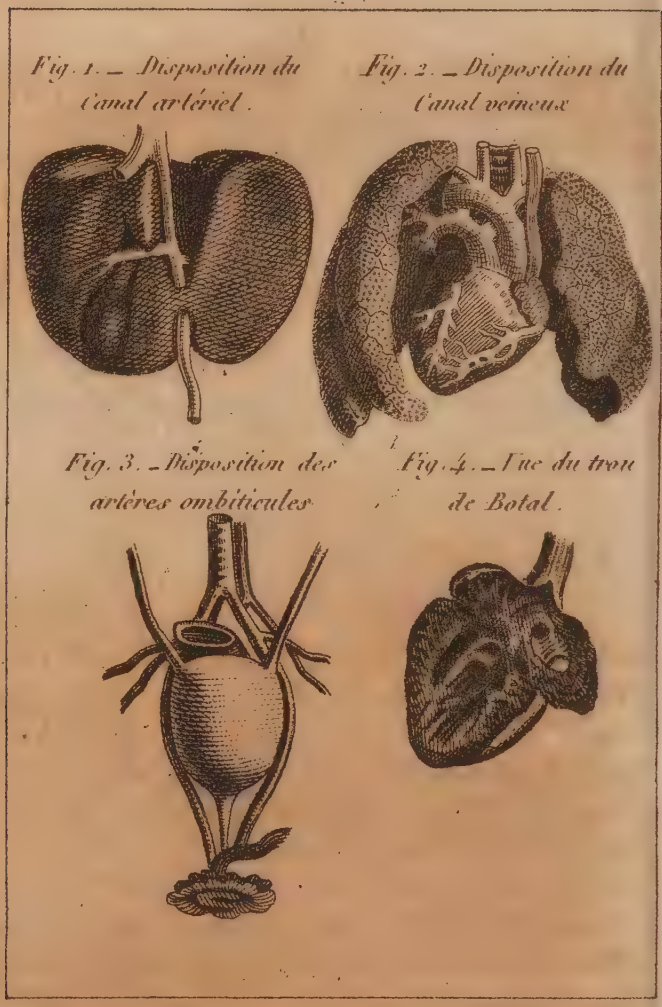
3. L'imagination de la femme, quelque forte qu'elle soit, ne peut encore produire cet effet. Car combien y a-t-il de femmes qui n'ont que des filles et qui ne peuvent avoir des garçons, bien que leur imagination soit incessamment embarrassée et comme farcie de l'idée de ces derniers? L'imagination ne change ni nos humeurs ni leur tempérament, la bile ne saurait par sa force devenir pituite, et la matrice, qui a des dispositions pour une fille, ne saurait par son moyen en avoir un garçon, le tempérament de l'un et de l'autre étant trop éloigné, leur matière trop opposée, et leurs parties trop différentes.

4. L'expérience nous apprend qu'on fait des garçons et des filles en quelque temps de la lune que ce soit: et bien que la lune ait beaucoup d'empire sur nos humeurs, et qu'elle préside d'autant plus à la génération, qu'elle joint ses influences à celles du soleil et des autres astres;

cependant je ne crois pas qu'elle puisse faire changer les sexes : car, quoiqu'elle enfle et multiplie la semence dans son croissant et dans sa vigueur, et qu'elle en diminue la force dans son décours et dans sa défaillance, on ne peut pourtant la regarder que comme une cause fort éloignée pour la différence du sexe. Enfin les maquignons et les métayers perdent leur peine, quand ils lient aux étalons et aux taureaux leur testicule gauche pour avoir des cheveaux et des taureaux, ou le testicule droit pour s'acquérir des cavales et des vaches, puisque l'expérience nous a désabusés là-dessus, et nous a fait voir que les hommes qui avaient perdu à la guerre le testicule droit, ne laissaient pas d'engendrer des enfans de divers sexes.

Il est donc véritable que ce n'est ni la matrice, ni le sang des règles, ni l'imagination de la femme, ni la ligature des parties génitales du mâle, ni enfin les astres, qui sont les causes prochaines de la génération des mâles et des femelles, mais que c'est plutôt la disposition et le tempérament de la matière dont nous sommes formés, ainsi que nous l'avons fait voir ci-dessus.

Après avoir expliqué le plus exactement que nous avons pu, les premières causes de la génération des garçons et des filles, et en avoir découvert les causes immédiates par le moyen de la matière qui sert à les former, il faut présentement donner des règles pour engendrer cette matière, et ces esprits qui contribuent à la différence des sexes.



Circulations du Fœtus.

Première règle. On ne voit guère de trop jeunes ni de trop vieilles gens engendrer des garçons : ils ne font ordinairement que des filles. La chaleur naturelle est trop faible dans les premiers pour cuire et perfectionner la semence; les derniers sont trop languissans, et la glace de leur âge s'oppose à l'abondance et à la chaleur des esprits qui doivent contribuer à former un garçon. Et parce que la semenee n'est qu'un excrément de tout le corps et des testicules, il faut que toutes les parties soient fortes et vigoureuses, pour engendrer de la matière à faire un garçon; ce qui ne se rencontre ni dans les uns ni dans les autres.

Deuxième règle. La façon de vivre est une des principales causes du sang et des humeurs; si l'on mange et que l'on boive des choses succulentes, chaudes et pleines d'esprits, les humeurs participent de ces mêmes qualités, et la semence a alors des dispositions pour un garçon à venir. Mais si les alimens sont froids, quelle apparence qu'elle puisse servir à engendrer de la matière pour former un garçon? Elle n'aura tout au plus que des dispositions pour le corps d'une fille. Et l'expérience nous apprend que ceux qui se nourrissent d'alimens chauds et succulens, et de la chair d'animaux lascifs, acquièrent par-là non-seulement la force d'engendrer, mais aussi de faire un garçon, pourvu qu'il y ait tant soit peu de vivacité dans leur tempérament.

Troisième règle. Il n'est pas besoin de manger ni de boire beaucoup et à contre-temps, quand on a dessein de faire un garçon. La chaleur est plus vive et plus forte quand nous sommes réglés.

L'excès cause des crudités, et l'on ne voit guère d'hommes ni de femmes déréglés à table, qui engendrent des garçons. Leur semence n'a presque point de chaleur ni d'esprits; et, parce qu'elle est indigeste et imparfaite, elle n'est propre qu'à former une fille.

Quatrième règle. Si le manger et le boire éteignent notre chaleur naturelle quand nous en usons avec excès, l'action déréglée de l'amour nous épuise et nous rafraîchit de telle sorte, qu'après nos embrassemens réitérés nous n'engendrons que des filles. L'expérience nous fait voir dans les jeunes gens qui, dans les premiers jours de leur mariage, se caressent si éperdument, qu'ils n'engendrent point du tout; ou, s'ils engendrent, ce n'est ordinairement que des filles. Que l'on fasse réflexion sur les mariages que l'on fait aujourd'hui parmi les hommes, on y verra sans doute beaucoup plus de filles aînées que l'on n'y rencontrera de garçons. Les jardiniers impatiens ne recueillent jamais de bonnes graines; ils désassaisonnent toujours la terre; et, quand ils veulent la semer, ou ils sont frustrés dans leur attente, ou les plantes qui en viennent sont faibles et languissantes. Nous nous pressons trop pour l'ordinaire quand nous nous caressons; et, si nous savions nous modérer, notre ouvrage serait plus parfait et durerait plus long-temps. Si, lorsque nous caressons une femme, nous nous contentions d'une fois, il naîtrait apparemment un garçon : au lieu que, si par hasard une femme conçoit de la seconde ou de la troisième fois qu'on

l'embrasse l'une après l'autre, il n'en naîtra assurément qu'une fille; ou, s'il reste encore quelques esprits vifs et pénétrans dans la matière qui doit servir pour un garçon, il sera fort petit, et peut-être défiguré par le peu de matière et d'esprits que lui fournira son père.

Nous voyons tous les jours de jeunes femmes qui n'ont fait que des filles avec un homme, et qui, étant remariées avec un autre, ne produisent que des garçons. La chaleur de notre jeunesse nous précipite dans les délices de l'amour : notre semence n'est pas plutôt faite qu'elle est épanchée, et nos emportemens amoureux durent souvent dans les deux sexes jusqu'à l'âge de vingt-cinq ou trente ans. Mais si un homme ne caressait sa femme que trois ou quatre fois le mois, la semence de l'un et de l'autre serait plus cuite, plus épaisse et plus remplie d'esprits. Elle aurait plus de dispositions à former un garçon que si on l'épanchait plus souvent; et c'est assurément pour cette raison que les vieillards font quelquefois des mâles; car comme ils manquent presque de chaleur naturelle, et que leur semence est crue et faible, s'ils n'attendaient deux ou trois mois pour donner le temps à la nature de la cuire et de la perfectionner, ils ne sauraient déterminer la semence de la femme à leur donner un successeur.

Cinquième règle. L'expérience m'a fait encore remarquer que, si les femmes qui ont des règles modérées, conçoivent après leur écoulement, elles font, pour l'ordinaire, des garçons; mais si elles ont des règles abondantes, et qu'elles en-

gendrent avant que ces règles paraissent, ou dès qu'elles finissent, elles font toujours des filles. Si nous examinons la cause de ces différentes productions, que nous avons souvent observées, nous trouverons qu'elles prouvent clairement l'opinion que j'ai établie ; car les femmes qui ont abondamment leur règles, étant d'un tempérament plus humide que les autres, elles ne peuvent produire en elles-mêmes de semence propre à faire un garçon, puisque la complexion de leur corps et de leur humeur est opposée à la génération d'un mâle. Dans le temps que les règles coulent encore, la matrice en est humectée et rafraîchie tout ensemble ; et bien que cette partie pût réserver alors une semence pleine de chaleur et gonflée d'esprits, son intempérie et celle de tout le corps seraient pourtant une cause qui diminuerait cette même chaleur, et qui dissiperait une partie de ces esprits. Au lieu qu'une femme qui a ses règles modérées est agitée d'autant de feu et de chaleur qu'il lui en faut pour un garçon ; la semence qu'elle engendre est chaude, sèche et bien cuite ; et après que sa matrice s'est une fois défaite de toutes ses impuretés, et qu'elle a été échauffée par le passage du sang qui a coulé avec médiocrité, elle devient encore mieux disposée qu'auparavant : si bien que, la semence de l'homme y arrivant, elle la dissout et la raréfie alors plus promptement, pour la faire devenir propre à donner des cacactères de fécondité au projet du mâle qu'elle conserve.

Sixième règle. Enfin, j'ai aussi observé que les

régions du midi n'étaient pas si peuplées d'hommes que celles du septentrion ; qu'il y avait dans les premières six fois plus de femmes que d'hommes, et que dans les autres, les hommes égalaient presque en nombre les femmes, ou les surpassaient même. Il est aisé, ce me semble d'en découvrir la cause.

La chaleur des pays méridionaux diminue insensiblement la chaleur naturelle : elle dissipe continuellement des esprits, en tenant toujours ouverts les pores du corps ; si bien que l'on n'est ni si vigoureux, ni si grand mangeur que dans les pays tempérés ou froids. Les humeurs ne sont pas si bien digérées dans ceux-là que dans ceux-ci, et la semence, dans les premiers, est plus propre à engendrer les filles qu'à faire des garçons. Je dirai encore que, parce que les hommes y sont incessamment pénétrés d'une chaleur étrangère, et qu'ils sont accoutumés de jouir des femmes avec excès, ils ont une semence crue, indigeste, qui est toujours disposée à faire des filles. J'ajouterai à ces raisons, que les femmes étant dans une continuelle oisiveté, et leur beauté consistant à ne point marcher pour être trop grosses, quelle apparence y a-t-il que, dans cet état, elles puissent avoir une semence forte et bien digérée, et que l'intelligence puisse former dans leurs flancs le projet d'un garçon, d'une matière si mal cuite ? Au contraire, dans les pays tempérés et dans ceux qui sont médiocrement froids, on a beaucoup plus de chaleur naturelle. Le froid bouchant les pores du

corps, en empêche la dissipation, et la semence étant, par cette raison, plus chaude et plus remplie, on engendre aussi plus de garçons que de filles.

C'est encore pour cela même que l'on fait plutôt des mâles pendant que le vent souffle du côté du nord. En effet, les vents froids qui règnent dans nos climats le matin et le soir, pendant les saisons les plus chaudes, empêchent l'épuisement de notre chaleur naturelle, en arrêtant nos esprits, qui se dissiperaient autrement. C'est dans ce temps-là que notre chaleur et nos esprits, se multipliant dans nos corps, vivifient et animent, pour ainsi dire, la semence qui doit servir de principe à un garçon; et s'il est vrai que les bergers, ayant remarqué la vertu de ce vent sur leurs troupeaux, font tous leurs efforts pour les faire accoupler pendant qu'il souffle, dans l'espérance de profiter plus sur les béliers qu'ils ne le feraient sur les brebis, on peut bien dire qu'il n'a pas moins de pouvoir sur la génération des hommes.

Pour moi, j'ai observé que le vent du septentrion a une telle propriété pour conserver la vie des animaux, et pour fortifier leur chaleur, que si, par exemple, on tire hors de l'eau des carpes ou des anguilles, et puis qu'on les mette dans de la paille, le ventre en haut, on empêchera, par ce moyen, les premières de mourir pendant trois jours, et les autres pendant six : ce que l'on ne saurait seulement faire pendant un jour entier, lorsque le vent du midi souffle médiocrement.

En effet, il affaiblit les animaux en dissipant leur chaleur naturelle, et en faisant évaporer leurs esprits : si bien que la coction se fait alors fort mal ; le sang et les humeurs se distribuent très-lentement et la semence ne peut avoir des esprits que pour animer le corps d'une femelle.

On doit conclure, après toutes ces raisons, qu'il y a un art pour faire des garçons ou des filles, et que si l'homme et la femme se marient lorsqu'ils ne croissent plus; s'ils observent également la façon de vivre que je viens de prescrire; s'ils ne se caressent que rarement, et qu'ils donnent le temps l'un et l'autre à la chaleur naturelle de cuire leur semence, et à l'ame de la perfectionner, et s'ils attendent qu'un vent souffle du septentrion au plein de la lune, je suis très-persuadé, par l'expérience que j'en ai, qu'ils feront un garçon plutôt qu'une fille.

CHAPITRE VII.

Si les enfans sont bâtards, ou légitimes, quand ils ressemblent à leur père ou à leur mère.

Parce que la plupart des jurisconsultes, avec quelques savans médecins, soutiennent qu'une femme, pensant fortement à son mari au milieu de ses plaisirs illicites, fait, par la force de son imagination, un enfant qui ressemble parfaitement celui qui n'en est pas le père, il sera bon d'exa-

miner si la ressemblance d'un enfant dépend de l'imagination ou de quelque autre cause. C'est pourquoi nous rechercherons ce que c'est que la ressemblance des enfans à leurs ancêtres, nous en établirons les différences et nous tâcherons d'en découvrir les causes les plus véritables.

La ressemblance, selon le plus commun sentiment, est une qualité naturelle, qui fait les hommes semblables les uns aux autres, si bien qu'en les regardant ou en les voyant agir, on se trompe souvent, comme fit autrefois à Rome le magistrat Antonius, qui acheta pour jumeaux deux beaux garçons, que Turannius lui vendit bien cher, quoique l'un fût asiatique et l'autre européen.

Les enfans ressemblent en trois façons à ceux dont ils sont issus. Ils leur ressemblent, dis-je, ou en qualité d'homme, ou en qualité de mâle et de femelle, ou en qualité de particulier : de sorte que l'espèce, le sexe et l'individu établissent les trois sortes de ressemblances ; et, pour ne parler ici que de la dernière, je dirai que les enfans ressemblent à leur père ou à leur mère dans l'ame et dans le corps.

Quoique l'ame de l'homme soit d'une matière extrêmement subtile, que nous ne pouvons découvrir avec les yeux, elle nous donne pourtant des marques de ressemblance par les effets qu'elle produit. Les passions et les inclinations des enfans nous font connaître ceux dont ils ont été engendrés. Je ne parlerai point ici de l'ame

immortelle, que j'ai nommée *intelligence*; je suis persuadé qu'elle n'est pas matérielle, et qu'elle est d'une autre nature que l'ame qui est la principale cause de la ressemblance. Cette ame dont nous parlons nous donnera, par exemple, des marques d'une exacte économie dans le fils, comme nous l'avons observé dans le père, et elle inspirera à ce même enfant les inclinations criminelles que l'on remarque dans la mère. L'ame de cet enfant ressemble donc, par ses qualités, à son père et à sa mère. Pour le corps, il aura des proportions et des ressemblances à la figure, à la couleur et aux actions de ceux qui l'ont engendré; ou bien il ressemblera à son grand père ou à son oncle, ou enfin il ne ressemblera ni aux uns ni aux autres, mais il retiendra les deux autres sortes de ressemblances dont nous avons parlé ci-dessus.

J'avoue qu'il est fort difficile de découvrir les causes de toutes ces ressemblances, depuis que nous avons perdu la science qu'en avaient les Psylles : ce qui a fait que les anciens ont été si partagés sur cette matière, et que presque tous les juriconsultes ont plutôt attribué la cause de la ressemblance à l'imagination de la mère qu'à toute autre chose.

Mais, avant que de dire ce que je pense sur cette ressemblance, il me semble que je dois auparavant examiner si l'imagination en peut être la véritable cause.

1. Les jurisconsultes disent, après quelques médecins, que la femme a l'imagination si

prompte et l'esprit si vif, que l'on ne doit pas s'étonner si elle imprime sur ce qu'elle conçoit dans ses entrailles la ressemblance de ce qu'elle désire avec passion, et de ce qu'elle s'imagine fortement : de sorte que si, par exemple, elle a un appétit déréglé pour le vin, pour les mûres, ou pour quelque autre chose, ou qu'elle s'imagine fortement être caressée par quelque personne, son imagination est tellement attachée à ces sortes d'objets, que l'expérience nous fait voir tous les jours que l'enfant qui se forme alors dans son sein, recevait les marques des désirs ou des idées de sa mère : jusque-là même qu'il s'est trouvé des femmes blanches engendrer des enfans noirs semblables aux Éthiopiens, pour avoir contemplé trop attentivement, pendant qu'elles concevaient, ou aussitôt après avoir conçu, des Maures, soit réellement ou en peinture. L'imagination est si forte dans quelques femmes, qu'elles envoient de leur cerveau à l'enfant qui se forme dans leurs entrailles, les corpuscules des objets externes qu'elles y ont reçus ; de sorte que ces images corporelles se communiquent aux parties tendres de l'enfant, par une suite de nerfs qui viennent du cerveau de la mère.

2. Bien que les bêtes femelles aient des ames incomparablement moins mobiles que les femmes, les naturalistes nous font pourtant remarquer qu'elles ont assez de force pour faire ces impressions sur leurs petits ; car si on enveloppe d'un mouchoir blanc le cou du paon qui couve, ou que l'on peigne de diverses couleurs les œufs d'une

poule qui couve aussi, les petits du paon deviendront tout blancs, et les poulets tout bigarrés.

Mais, parce que l'imagination de la femme est beaucoup plus vive que celle de ces animaux, elle communique aussi plus fortement à son enfant ce qu'elle s'est une fois vivement imaginé : de sorte que, si elle pense vivement à son amant, à son oncle ou à son grand-père, lorsqu'elle conçoit, l'enfant qu'elle engendrera sera tout semblable à l'une de ces personnes.

5. La ressemblance n'est pas une preuve de filiation, selon le sentiment des mêmes jurisconsultes. L'enfant qui ressemble à son père n'est pas pour cela légitime. L'on ne saurait, sur cette conjecture, se déclarer héritier de son père. Sa mère, dans ses embrassemens illégitimes, a pu l'avoir engendré avec cette ressemblance par la force de son imagination ; car, en pensant toujours à son mari, lorsqu'elle était entre les bras de son amant, elle a imprimé sur le corps de l'enfant qu'elle concevait alors, les traits du corps et tous les caractères de l'ame de celui sur lequel son imagination était fixement arrêtée. Sans doute que ce fut la même cause pour laquelle un cuisinier de Rome ressemblait si bien à Pompée-le-Grand, que plusieurs le prenaient pour ce grand capitaine.

On peut dire à tout cela qu'il est vrai que notre ame, étant liée à notre corps aussi étroitement qu'elle l'est, peut faire sur nous de violentes impressions. L'expérience de tous les jours nous en donne assez de preuves. Mais je ne saurais me persuader que l'action de cette même ame soit

capable de produire les ressemblances dont il s'agit. Ceux qui le soutiennent ne se fondent que sur de vaines observations, sur des preuves imaginées et sur des raisonnemens mal établis. Car, que peut l'imagination d'un paon ou d'une poule sur des œufs qu'ils n'ont pas pondus ? L'ame de ces deux espèces d'animaux est si peu active, qu'il n'y a pas d'apparence qu'elle pût agir hors d'eux-mêmes, et imprimer sur des œufs étrangers des caractères qu'elle se serait figurés, si l'on peut parler de la sorte.

S'il naît tous les jours des poulets bigarrés dans les fours d'Égypte, et que nos poules en fassent éclore de mêlés, sans que leurs œufs aient été auparavant peints, peut-on assurer que c'est l'imagination de ces animaux qui est la cause de la variété du plumage de leurs petits ?

Les taches de quelques couleurs qu'on remarque aux enfans ne viennent pas non plus de l'imagination de la mère, ainsi que nous l'avons observé ailleurs. L'imagination n'a point un pouvoir si violent, que d'imprimer des caractères sur un corps étranger. Car, lorsqu'un enfant se forme dans les flancs de sa mère, il n'agit que par lui-même, et alors il n'a besoin d'elle que comme une semence a besoin de la terre. Comment donc peut-on comprendre qu'une femme grosse de deux, de trois ou quatre mois, ayant un appétit désordonné de manger, par exemple, des mûres, et se mettant alors fortement ce fruit dans l'imagination, puisse communiquer à sa main la vertu d'imprimer sur l'endroit de son corps où elle sera posée, la res-

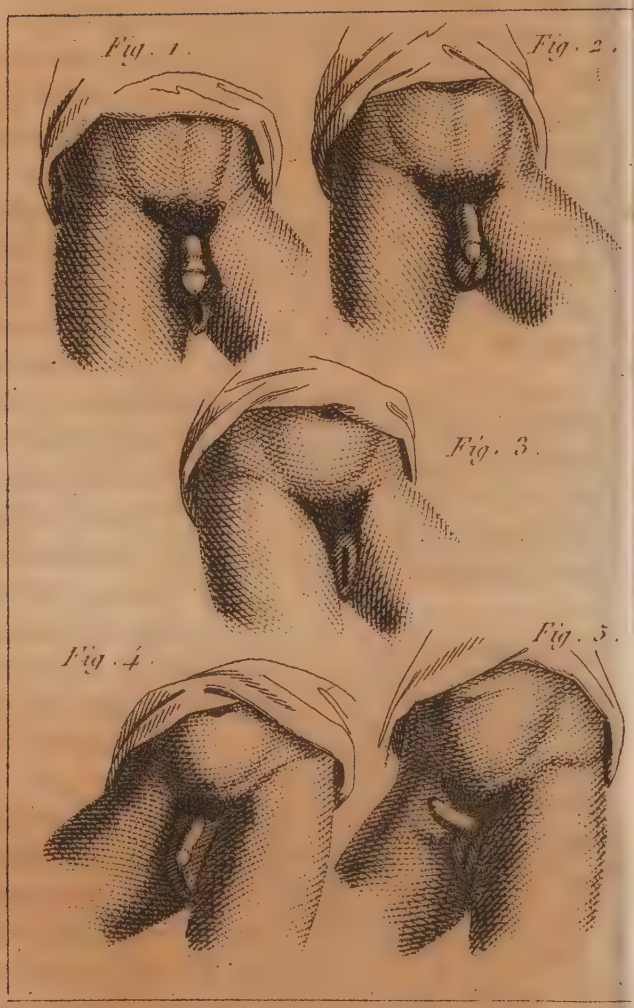


Fig. 1.
Fig. 2.
Fig. 3.
Fig. 4.
Fig. 5.

semblance de ce fruit qui, passant de là sans s'arrêter et se mêlant parmi son sang, ses esprits et ses sucs, qui coulent alors incessamment à ses parties naturelles, puissent être imprimés sur le corps de l'enfant, au même endroit que la mère aura touché le sien ? En vérité, l'imagination des hommes a ici plus de force que celle des femmes, et ce n'est que celle des premiers qui a inventé ces sortes de raisonnemens. Ils n'ont pu trouver la cause naturelle de ce qui arrive; ils en ont allégué d'apparentes, pour ne pas demeurer court, ayant à rendre raison de cet effet. Car, de s'imaginer qu'il y a une suite de nerfs qui viennent du cerveau de la mère, et qui s'implantent dans le corps de l'enfant, pour lui porter des corpuscules des objets externes, et pour lui imprimer les marques de ces mêmes objets, c'est ce que l'anatomie ne nous a point montré jusqu'ici.

Mais il est bien plus vraisemblable de dire que ces marques sont des inégalités et des défauts de la matière dont nous sommes formés, que l'ame qui a mangé le petit corps de l'enfant, n'a pu en aucune façon corriger, ou plutôt que ce ne sont que des contusions que le corps tendre de l'enfant a reçues dans le commencement de sa vie; et comme le sang qui est une fois sorti des veines par quelques coups, ou de la mère, ou de l'enfant, ne se dissipe pas alors entièrement, les parties qui le reçoivent en demeurent toujours tachées.

Pour goûter bien ce sentiment, l'on n'a qu'à faire réflexion sur toutes les marques que les enfans apportent du ventre de leur mère, et l'on obser-

vera toujours qu'elles ont du rouge. Il n'est pas possible que les femmes grosses n'aient jamais souhaité ardemment que de manger des choses de cette couleur ; nous voyons tous les jours le contraire, et leur appetit déreglé est aussi bien pour des choses vertes, jaunes, noires ou blanches, que pour des rouges. Cependant, on n'observe presque jamais aucune de ces couleurs-là imprimée sur la peau des enfans.

Mais encore n'est-ce pas une pure fable que de dire qu'il y a eu des femmes blanches, et mariées avec des hommes blancs, qui, par la force de leur imagination, aient fait des enfans noirs. Elles n'avaient pas, sans doute, le secret de Julie, fille d'Auguste, qui ne faisait jamais d'enfans qui ne ressemblassent à son mari, quoiqu'elle fût caressée par plusieurs autres, parce qu'elle ne souffrait point leurs caresses qu'elle ne fût grosse de lui.

Pour moi, je me persuade aisément que les femmes ont beaucoup contribué à introduire cette opinion sur la cause de la ressemblance des enfans, afin de couvrir les fautes qu'elles commettent très-souvent; et qu'ensuite des personnes habiles et politiques, ayant considéré que ce sentiment était assez favorable pour le bien et la tranquillité de l'Etat, ont cherché des raisons pour l'appuyer.

Mais, bien loin que l'imagination de la femme soit la cause de la ressemblance, il est même impossible qu'elle puisse produire les effets qu'on se persuade.

1. Tout le monde sait quels transports sent une femme dans ses parties amoureuses quand

elle est caressée ; il semble alors que la chaleur naturelle l'abandonne pour y courir avec précipitation. Son imagination n'est alors fixée sur aucun objet qui puisse la détourner ; et, si elle est arrêtée sur quelqu'un, c'est assurément sur celui qui est présent.

Quoique la peur trouble en quelque façon ses voluptés, et qu'elle fasse quelque impression sur son ame lorsqu'elle s'abandonne à des libertés illicites, elle prend néanmoins ses précautions de telle sorte, qu'elle peut jouir en assurance de ses plaisirs amoureux. Si elle ne peut avoir cette force d'esprit et que la crainte la trouble, bien loin de faire un enfant semblable à celui que la peur représente à son imagination, elle fait un avorton qui manque de ce qu'il faut pour être formé ; car son ame étant ailleurs, et son esprit étant dans un mouvement irrégulier, elle ne peut concourir entièrement à la génération d'un enfant parfait. C'est de là même qu'il arrive que les grands hommes font quelquefois des enfans qui sont indignes d'être leurs fils, parce que l'ame des pères étant occupée à de grandes affaires, ils ne communiquent pas assez de chaleur ni d'esprits à leur semence, qui est ainsi la cause d'un enfant difforme ce que nous examinerons en particulier au *chapitre* 8.

2. D'ailleurs, s'il est vrai que l'imagination soit la cause de la ressemblance, pourra-t-on dire que les mouches ou que les plantes même ont de l'imagination pour engendrer ce qui leur est semblable ? Une mouche à miel, par exem-

ple, a la même figure et les mêmes inclinations que celles qui l'ont engendrée; et celle-ci leur est si semblable, qu'il est impossible qu'on ne les prenne l'une pour l'autre. Cependant peut-on dire que c'est l'imagination de ces animaux qui est la cause de leur ressemblance?

5. D'autre part l'imagination de la femme doit avoir été vivement frappée par les objets dont elle doit faire l'impression sur le corps de l'enfant qui se forme dans son sein. Mais si cette femme n'a jamais vu son grand-père, ou qu'elle n'ait jamais ouï parler des défauts de ses ancêtres pour se les représenter fortement à l'imagination, comment pourra-t-elle faire un enfant louche, borgne, boiteux, ou pied-bot? Cependant l'histoire nous apprend qu'il y avait autrefois des familles à Rome qu'on ne distinguait que par les défauts de leurs ancêtres, qui étaient Sarobons, Conclus ou Scaures; et à Jurgères, dans notre voisinage, il y a un muet, fils d'un homme qui parle, et petit-fils d'un autre muet.

Je connais une femme boiteuse du pied droit, qui fit sa première fille incommodée du même pied; cependant elle m'a souvent protesté qu'elle n'avait jamais pensé à son infirmité pendant qu'elle concevait, ni durant toute sa grossesse. Aussi est-il certain que son défaut est peu sensible, et qu'elle y est tellement accoutumée qu'elle n'y pense presque jamais.

Les petits hommes du septentrion ont tous les cuisses courbées en dedans; mais ce n'est pas sans doute l'imagination de leur mère qui les rend

semblables à leurs ancêtres : c'est plutôt quelque chose d'interne et d'essentiel, que nous découvrirons ci-après. Car, de s'aller imaginer que le caprice d'une femme puisse forcer les principes dont l'ame se sert pour agir naturellement, j'avoue que c'est ce que je ne saurais comprendre.

4. Au reste, si l'imagination est la cause de la ressemblance externe, elle doit aussi être une cause universelle, et agir incessamment de la même façon dans tous les particuliers : de sorte que les enfans devraient toujours naître semblables à ceux que la mère s'est fortement imaginés. Si elle a pensé, par exemple, à un héros, l'enfant qui en naîtra aura la figure de la personne imaginée ; et cependant nous voyons tous les jours le contraire, et nous sommes témoins qu'un enfant ressemble à son frère, à son oncle ou à son bisaïeul, à qui la mère n'aura pas pensé, ni au moment de sa conception, ni même durant sa grossesse.

5. Après tout, pour faire une ressemblance, il faut que toutes les petites parties qui doivent concourir à composer un enfant, soient tellement disposées pour une grosse tête, par exemple, pour un nez aquilin, pour de gros yeux noirs et pour tout le reste du corps, que nous remarquions dans un enfant une figure semblable à celle de son aïeul. Ce n'est point à l'imagination de la mère qui est une *faculté animale*, comme l'appellent les médecins, à former ainsi un corps et à en observer toutes les dimensions ; elle manque d'instrument pour cela, et n'a d'empire que sur ce qui lui ap-

partient. La formation d'un enfant ne peut être que l'action de l'intelligence, qui se sert de l'ame pour lui donner la figure convenable. C'est donc à cette ame à donner la forme externe, et à chaque partie, et à tout le corps même. Et ce serait une chose ridicule, que la faculté formatrice de l'ame, qui n'est autre chose que l'ame même, composât une partie, et que, d'un autre côté, l'imagination qui n'en est qu'une faculté, lui donnât la figure. La boulangère qui mourut en cette ville, il y a quatre ou cinq ans, à sa troisième couche difficile, parce qu'elle ne se pouvait délivrer d'un enfant, qui avait, comme son père, les épaules fort larges, ne mourut que par l'effort qu'elle fit en tâchant de le mettre au monde. Il ressemblait si parfaitement à son père, dans la largeur de la poitrine, que je ne puis croire que cette conformation soit venue de l'imagination de la mère.

Sur ce principe, la mère de *Pierre Forestus*, l'un de nos savans médecins, refusa en mariage, pour sa fille, un homme fort riche, parce qu'il était large d'épaules, dans la crainte que sa fille ne mourût en couche, selon l'expérience qu'elle en avait.

6. Mais encore est-ce l'imagination de la mère qui a engendré dans les reins de son fils une pierre qui lui a été tirée à l'âge de cinq ans? La mère a-t-elle jamais pensé à cette maladie, à laquelle le père avait des dispositions, quand, à l'âge de dix-huit ans, il fit cet enfant, puisque le père même n'avait point encore ressenti cette in-

commodité? Il ne s'en est aperçu qu'à l'âge de cinquante ans.

7. Enfin l'on ne peut attribuer à l'imagination de la mère, l'horreur qu'avaient deux frères pour du fromage, puisque leur mère aimait avec passion cet aliment ; on devait plutôt attribuer cette répugnance à des causes internes et essentielles, puisque, selon la remarque de Skinkius, qui nous en fait l'histoire, leur père ne pouvait en souffrir l'odeur sans se pâmer.

Après cela, il faut donc dire que ce n'est pas l'imagination de la mère qui est la cause de la ressemblance des enfans, non plus que des inclinations et des maladies auxquelles ils sont sujets; que c'est plutôt un pareil, et je puis dire un même principe, qui a fait le corps du père, qui travaille sur celui du fils, et que l'ame de celui-ci imprime des caractères semblables sur une matière qui lui obéit, et qui a des dispositions à ces mêmes accidens.

Afin d'examiner de plus près cette question, on doit observer plusieurs choses, que je juge être nécessaires pour la bien entendre.

Premièrement, on doit remarquer que la semence est animée de l'ame de l'homme, qui est communicative, comme nous l'avons expliqué ailleurs.

Secondement, que les semences de l'homme et de la femme, étant mêlées, ont des mouvemens actuels et des mouvemens en puissance; que les premiers sont des puissances prochaines, et que les autres ne sont que des mouvemens éloignés.

Troisièmement, que la ressemblance est naturelle ou accidentelle ; que la naturelle procédant des principes internes de l'enfant, est toujours certaine et constante, au lieu que l'accidentelle ne l'est pas.

1. Cela étant supposé, examinons d'abord la cause de la ressemblance du fils au père, de la fille à la mère, comme la plus naturelle de toutes.

2. Recherchons ensuite la cause de la ressemblance de la fille au père, et du fils à la mère.

3. Observons aussi la cause de la ressemblance que les enfans ont confusément avec leur père et leur mère.

4. Découvrons encore pourquoi les frères et les sœurs se ressemblent.

5. Voyons après cela la source de la ressemblance des enfans au grand-père, aux bisaïeuls et aux oncles.

6. Examinons enfin pourquoi un enfant ne ressemble à aucun de ses parens.

1. La cause de la ressemblance du fils au père, et de la fille à la mère, ne peut être prise que des principes internes qui servent à former ces enfans, c'est-à-dire, des semences de l'homme et de la femme, qui, étant unies ensemble, ne font qu'un corps, sur lequel l'ame, qui est l'autre principe, venant à agir, se fabrique un domicile pour la semence.

Je le dis encore une fois, je ne parle point ici de l'ame immortelle, qui ne communique jamais, et qui ne fait point de ressemblance. Je parle seulement de l'ame matérielle, qui sert d'instru-

ment à l'intelligence, qui la fait agir selon ses ordres.

Les esprits ou l'ame qui réside dans la semence de l'homme, s'étant donc mêlés avec l'ame qui est dans la semence de la femme, lorsque la conception s'accomplit, et ne faisant alors qu'un même composé, travaille, en qualité de principe, sur la matière la plus terrestre et la plus épaisse de la semence de l'un et l'autre sexe. Et parce que la semence d'une femme peut être d'un tempérament chaud et sec, qu'elle a les parties de sa matrice pressées les unes auprès des autres, et qu'elle ne manque pas d'esprits pour produire un mâle, la semence de l'homme lui imprimant son caractère, fait un mélange qui a toutes les qualités convenables à former un garçon; car l'ame qui est dans la semence de l'homme, ayant le mouvement fort prompt et fort actif, l'emporte sur l'ame qui est dans la semence de la femme, et fait ainsi obéir la matière sur laquelle elle travaille; si bien que celle-ci étant pénétrée par celle-là, il se fait un mélange dans la boule où se forme l'enfant, lequel cause la ressemblance qu'a cet enfant avec son père.

Si l'on mêle du levain bien aigre parmi de la pâte, le pain qui sera fait sentira l'aigre, quoique le levain y soit entré en beaucoup plus petite quantité. Tout de même, l'ame qui est dans la semence du père, ou, si l'on veut, les esprits qui y resident étant fort pénétrans, se font connaître dans le mélange qui se fait des deux semences; et c'est ce qui arrive toujours, selon les lois de la nature,

que le fils est semblable au père, et la fille à la mère : autrement, selon le sentiment d'Aristote, ce serait une espèce de monstre, s'il ressemblait à quelque autre personne.

Le projet de l'enfant ayant donc reçu la complexion du père par les impressions qu'a faites sa semence sur la semence de la femme, se perfectionne tous les jours par ces mêmes principes. Si le père, par exemple, est bilieux et mélancolique, qu'il soit haut et prompt, et qu'il ait avec cela la voix grosse et de bonnes inclinations, une portion de son ame, qu'il communique à son enfant, par le moyen de sa semence, portera partout avec elle ces qualités qui en sont inséparables. Elle dilatera et étendra la matière des os ; elle produira de la chaleur et de la sécheresse dans les principales parties ; elle causera, en un mot, un tempérament bilieux et mélancolique : enfin, la partie de la semence du père, qui n'est autre chose qu'une portion de son ame, avec sa partie grossière, dont le corps est en partie formé, l'emportant sur l'ame, la matière qui est dans la semence de la mère est la source de la ressemblance qu'a un garçon avec son père, non-seulement d'espèce, mais encore de sexe et d'individu.

Il en arrive ainsi de la ressemblance qu'a une fille avec sa mère ; car la matière qui est renfermée dans une boule, étant d'une complexion froide et humide, si on la compare à la matière dont un garçon est formé, ne peut servir qu'à faire une fille, principalement si la semence de l'homme est faible et languissante, et qu'elle approche du

tempérament de celle de la femme : l'ame ayant une force dominante, prend le dessus sur la semence de l'homme, et, étant unies ensemble, impriment sur la matière qui est disposée à recevoir son caractère féminin, des marques de ressemblance avec la femme dont elle procède : de sorte que, si la femme est d'un tempérament froid et humide, qu'elle soit pituiteuse et sujette aux fluxions, que ses passions soient modérées, et ses mœurs raisonnables, l'ame qui agit fortement sur la matière du projet de l'enfant, produira aussi les mêmes effets dans la fille qui doit naître ; car le tempérament de la mère est la cause de tout ce que nous remarquons en elle. Que ses mœurs et sa santé en soient des effets, et que la disposition de l'ame et de la matière de la semence suive aussi par nécessité ce même tempérament, on doit sans doute attendre que la fille soit semblable à sa mère, et qu'elle ait les mêmes inclinations, puisqu'elle possède plus de son corps que de l'ame et du corps de son père. L'ame de la semence du père, et sa semence même, n'a servi dans cette occasion qu'à rendre la semence de la mère prolifique, et à augmenter la matière du projet.

Elle a souffert, pour ainsi dire, plus qu'elle n'a agi, et l'on dirait même que le père n'a en rien contribué pour faire cette fille, tant elle ressemble à sa mère dans les qualités du corps et dans les passions de l'ame.

2. Mais si la fille ressemble au père, et le fils à la mère, ce qui arrive souvent, on doit concevoir, d'une autre façon, la cause de la ressemblance in-

dividuelle. Si le père, par exemple, est grand et gros ; s'il est sanguin et pituiteux, qu'il ait la chair mollasse et les actions lentes ; si la mère, au contraire, est petite, sèche et bilieuse, prompte et agissante, et qu'elle ait la chair ferme, il peut arriver, et il arrive même tous les jours que la fille ressemblera au père, et le fils à la mère.

La source de cette ressemblance est que l'ame et la matière qui servent à la conception sont la cause de la ressemblance, lorsque l'une ou l'autre semence fait paraître, dans le mélange de la formation, ses qualités premières et secondes. Je pourrais dire, pour éclaircir ceci, que l'ame et la matière de la semence de l'homme, étant conformes à ses principes, c'est-à-dire, étant froides, humides, lentes et pituiteuses, comme est celui d'où elles procèdent, elles dominent sur l'ame et sur la matière de la semence de la femme, et par leur matière et par leurs qualités ; si bien que l'ame, qui est dans la semence du père, ayant souvent des mouvemens très-actifs et très-pénétrans, s'empare de l'ame de la semence de la mère et par ce mélange, il ne se fait qu'un corps subtil, dont la partie dominante retient toujours le parti de la complexion du père : l'ame dominante imprime donc son caractère féminin sur l'enfant qui doit se former dans les entrailles de sa mère, et rend cette fille semblable à son père. Elle est grande et grosse comme lui ; elle est lente dans ses actions, ses yeux sont bien fendus ; ses règles sont abondantes, enfin, elle est pituiteuse et sanguine comme son père.

Mais si le père ne donne que fort peu de semence, qui ne serve seulement qu'à faire fermenter la semence de la femme, pleine de feu et d'esprits, il naîtra de ce mélange un garçon qui aura le tempérament de la mère, la même figure et les mêmes inclinations. Il sera petit comme elle, et il lui sera tout semblable, si l'on en excepte le sexe: car cette femme, étant d'une complexion chaude et sèche, si nous la comparons à son mari, imprime sur le projet de son enfant un caractère masculin qui se ferait toujours connaître, à moins que la semence du père ne détournât l'inclination de la nature.

5. Il n'en arrive pas ainsi lorsque les enfans ressemblent à leur père et à leur mère tout ensemble. Les semences des deux sexes sont alors tellement égales en matière, en force et en qualité, que l'enfant a des parties de l'un et de l'autre, ou bien il a une partie semblable à la même partie du père, et il en a une autre qui ressemble à une partie de la mère. Cet enfant, par exemple, avec le nez de son père et la bouche de sa mère, a la poitrine de sa mère, et le foie ou l'estomac de son père; en un mot, il sera sujet aux incommodités de l'un, et aux passions de l'autre.

La cause de cette ressemblance n'est autre chose que le mouvement des différentes parties de la semence de l'homme et de la femme; et s'il est vrai que la semence coule des principales parties de l'un et de l'autre, et qu'avec cela elle soit animée, ainsi que nous l'avons prouvé, il me semble qu'on ne doit point avoir de peine à concevoir comment

une partie d'un enfant ressemble à une partie de son père, et qu'une autre partie de ce même enfant ressemble à une partie de sa mère. Car, comme la portion de la semence qui coule, par exemple, de la tête du père ou de la mère, fait des mouvemens différens, l'une et l'autre portions étant mêlées, sans pourtant être confondues, l'intelligence, qui a ordre de la nature de former un enfant, trouvant une matière disposée à former la tête d'une telle ou d'une telle façon par la victoire d'une semence sur l'autre, travaille sur cette matière selon les ordres qu'elle a reçus ; mais, comme elle rencontre beaucoup de matière dans la portion de la semence qui doit servir à faire le nez, et que, outre cela, cette matière a encore des mouvemens forts et actifs, elle forme, par le moyen de l'ame qui lui obéit toujours, cette partie de l'enfant semblable à celle de son père, c'est-à-dire, elle fait un nez gros et aquilin.

Il en arrive de même dans la formation des autres parties du corps de cet enfant : si bien que la portion de la semence qui est destinée à former le cœur et la poitrine, tenant plus de la matière et de l'ame de la semence de la mère, l'enfant à venir sera sujet aux mêmes passions et aux mêmes incommodités que la mère. Enfin, selon les divers mouvemens, forts ou faibles, que le projet aura reçus, l'enfant aura quelques parties semblables à celles de son père, et quelques autres à celles de sa mère.

4. C'est encore la même cause qui rend les jumeaux et les jumelles semblables les uns aux

autres. Car, si nous faisons réflexion sur ce que nous avons dit au *chapitre 4* de ce livre, nous serons persuadés que la semence de l'homme, se communiquant presque dans un moment à beaucoup de petites boules que la femme conserve dans les conduits de la matrice, elle leur imprime son caractère, et fait les mêmes impressions sur les unes que sur les autres : si bien que, s'il s'y trouve de la différence, soit pour le sexe, soit pour l'individu, cela vient plutôt de la femme que de l'homme; car pour la semence de l'homme, elle se partage à plusieurs boules de l'un ou de l'autre côté de la matrice quand il y a des dispositions pour l'y recevoir; et, faisant les mêmes impressions sur les unes que sur les autres, elle cause ainsi la ressemblance des jumeaux et des jumelles.

5. Mais il n'en est pas de même quand les enfans ressemblent à leur grand-père ou à leur bisaïeul. La nature ne fait point alors agir l'ame par des mouvemens actuels et prochains; elle ne la fait agir que par des mouvemens en puissance, et ne fait point représenter les personnes dont l'ame procède, mais celle dont elle a été produite. Ces trois enfans qui, dans la famille de Lépide, à Rome, naquirent loin les uns des autres, avec une membrane qui leur couvrait un œil, sont des preuves authentiques de ce que j'avance.

Pour comprendre bien cela on doit être persuadé que les ressemblances que nous avons avec nos ancêtres sont en puissance dans notre se-

mence, par l'âme et les humeurs qu'ils nous ont communiquées : si bien que, s'il y a quelque cause accidentelle qui empêche un enfant de ressembler à son père ou à sa mère, on doit croire qu'il représentera l'un de ses parens dont l'idée est demeurée dans l'ame du père et de la mère. Car, s'il est vrai que mon ame est venue de mon père, que l'ame de mon père soit sortie du sien, et ainsi toujours en remontant, par le commandement que Dieu qui fit la nature au commencement du monde, selon la remarque de Tertullien, je pourrai dire que mon ame porte avec elle le caractère et l'idée de tous ceux par lesquels elle a passé; et si la semence communique successivement à plusieurs particuliers à peu près le même tempérament, quelle difficulté y a-t-il à croire qu'un enfant peut ressembler à son bisaïeul, non-seulement selon la figure de ses parties externes, mais encore selon ses passions et son humeur? Une pierre d'aimant touchant un morceau de fer lui communique sa propre vertu, et puis ce morceau de fer agit avec une pareille activité que la pierre même. Ainsi il arrive souvent que la semence du fils fait de pareilles impressions que ferait la semence du père. C'est de quoi on sera plus pleinement persuadé par la question que nous allons examiner; savoir, pourquoi un enfant ne ressemble à aucun de ses parens.

6. Il n'est pas besoin de répéter ici ce que nous avons dit ci-dessus de la cause de la ressemblance qu'ont les enfans avec leur père ou avec leur

mère ; nous avons prouvé assez évidemment, ce me semble, que la portion de l'ame de l'homme et de la femme qui accompagnait la semence de l'un et de l'autre sexe, et que le tempérament, qui en était inséparable, étaient la cause de cette ressemblance, et que c'était d'où venaient l'effigie, les passions de l'ame, la santé, les maladies, qui faisaient ressembler les enfans à leurs ancêtres. Nous avons encore fait remarquer que cette ressemblance, étant naturelle, ne pouvait venir que d'un principe interne, et que, si elle manquait quelquefois à paraître, il fallait en attribuer le changement à des causes étrangères qui troublent la nature dans son action, et qui détournent les mouvemens libres qui se trouvent dans la semence du père ou de la mère.

En effet, si ces mouvemens sont un peu interrompus par des causes étrangères, les enfans naissent semblables à leur grand-père ou à leur bisaïeul, selon l'observation qu'en a faite M. Bégon, intendant de cette province, l'un des sages hommes et des plus curieux que je connaisse. Il m'a dit qu'il avait remarqué aux Antilles des enfans jumeaux engendrés par des métis, que l'on nomme *mulâtres*, dont les uns, étant blancs, avaient les cheveux longs, et les autres, étant noirs, avaient les cheveux crépus ; et que cette ressemblance ne pouvait venir que de leurs ancêtres, qui avaient été de ces espèces-là. Car, ajoutait-il, il y a autant d'espèces d'hommes qu'il y a d'espèces de chiens. Mais Vossius, qui a observé qu'en Afrique il naissait un en-

fant blanc, d'un père et d'une mère nègres, et que ces productions différentes venaient plutôt de la vérole que de leurs parens qui faisaient un ladre, que de la ressemblance de leurs ancêtres, dit aussi que ces enfans étaient faibles et languissans de vue, et ne voyant qu'au clair de la lune. S'ils sont beaucoup interrompus, ils ressemblent à leurs parens en ligne collatérale. S'ils sont forcés et agités, ils ne ressemblent ni aux uns ni aux autres, mais seulement à l'espèce de l'homme. Enfin, si ces mouvemens sont entièrement inégaux, et qu'ils trouvent une matière brouillée et désunie, il en vient des hermaphrodites et des monstres.

Le suc dont l'enfant se nourrit d'abord, le sang des règles par lequel il se perfectionne, les passions de l'ame de la mère, le lieu large ou étroit où il demeure pendant neuf mois, les alimens dont il use après être né, l'habitude qu'il prend pour ses mœurs par les exemples qu'il imite, sont de puissantes causes que je pourrais appeler *étrangères*, qui troublent quelquefois les mouvemens directs de la nature, et qui l'empêchent de faire des impressions naturelles sur un enfant. La nature ressemble en cela à un peintre qui fait souvent des tableaux par imitation, mais qui en a fait aussi quelquefois par caprice.

Pour éclaircir davantage cette question, je puis dire que la semence étant animée, comme nous l'avons prouvé, porte avec elle des caractères de l'individu, et que ces caractères, étant

des mouvemens actuels et prochains, ne manquent jamais à être communiqués au corps sur lequel ils sont imprimés; mais comme il y a d'autres mouvemens éloignés qui ne portent point avec eux l'idée d'un particulier, mais qui portent en général la figure et la représentation d'un homme, il s'en suit qu'aux moindres petits désordres qui arrivent dans la génération, le père ou la mère peut engendrer par ses derniers mouvemens un enfant qui ressemble à un homme, mais qui n'aura aucune ressemblance avec ceux qui l'auront engendré.

L'imagination de la mère trouble plutôt l'action de la nature, qu'elle ne contribue à la ressemblance. J'avoue cependant qu'elle a quelque pouvoir sur ses esprits et sur ses humeurs; et si elle ne fait point d'impression sur le projet d'un enfant qui se gouverne par lui-même dans ses premiers jours de vie, elle en fait du moins sur le suc nourricier, ou sur le sang des règles dont l'enfant se nourrit dans les flancs de sa mère.

On sait quels changemens et quels désordres causent les alimens au commencement de notre vie. Comme ils entretiennent notre chaleur quand ils sont bons, ils la détruisent quand ils sont mauvais. J'attribue l'embonpoint de certains peuples à l'usage du lait, du beurre et du fromage, et à un air froid et humide qu'ils respirent; au lieu que l'on en remarque d'autres qui ont une tout autre figure, parce qu'ils vivent dans un air tout opposé à celui-là, et qu'ils usent d'autres alimens.

Enfin il y a quantité d'autres causes éloignées de notre tempérament et de nos inclinations naturelles : si bien que, quand l'âge nous met en état d'être comparés à notre père ou à notre mère, nous nous trouvons alors fort différens, soit par notre faute, ou par la faute de ceux qui ont eu soin de notre éducation.

Ainsi, j'ose conclure hardiment qu'à moins qu'il n'y ait des causes accidentelles et éloignées, qui changent la ressemblance que nous devons naturellement avoir avec ceux qui nous ont engendrés, nous leur sommes fort semblables. Les Garamantes, qui n'étaient pas sauvages en ceci, faisaient nourrir tous leurs enfans en commun, jusqu'à l'âge de cinq ans, et alors ils donnaient à chacun les enfans qui lui ressemblaient le plus, jugeant par-là qu'il était leur père, et qu'il était obligé d'en prendre soin. Ils croyaient donc que la ressemblance était une puissante conjecture de filiation, et qu'elle procédait de quelque principe interne qui était invariable.

Pour moi, j'avoue que j'aurais mauvaise opinion d'une femme qui aurait un enfant qui ressemblerait à l'un de ses domestiques ; et ce serait, selon moi, une preuve assez forte, pour le faire estimer illégitime : au lieu que, s'il était semblable à son père, ce serait sans doute une grande conjecture pour la chasteté de la mère.

CHAPITRE VII.

Pourquoi il y a des enfans qui naissent faibles ou imparfaits, et d'autres forts et robustes.

S'il est vrai que le mariage des rois a principalement en vue le bien de leurs États, il est juste que celui de leurs sujets ait aussi pour fin la gloire de leurs princes. Un roi ne sera jamais en état de se défendre contre les insultes de ses ennemis, bien loin de conquérir des villes et des provinces, s'il a des sujets faibles ou imparfaits : au contraire, rien ne pourra résister à sa puissance, s'il en a de bien faits et des robustes.

C'est donc une chose digne d'un royaume bien policé, de régler tellement ce qui concerne les mariages, que tous ceux qui naissent puissent un jour être capables de soutenir les entreprises de celui qui y commande.

Si nous pouvions découvrir la cause qui fait qu'il y a tant de personnes petites, valétudinaires ou contrefaites, et en même temps ce qui fait les hommes forts et robustes, spirituels et adroits, ce serait, ce me semble, un moyen assuré pour remédier aux désordres qui n'arrivent que trop souvent dans les familles et dans les États, par la négligence qui se remarque dans les mariages, et par les abus qui s'y commettent tous les jours.

Si le roi Agésilaüs n'eût épousé une femme

jeune et petite, jamais les Lacédémoniens ses sujets n'eussent eu pour lui tant de mépris ni tant d'indifférence. Car quelle apparence qu'une telle femme eût pu fournir tant de matière pour former un enfant d'une taille avantageuse? Ses entrailles auraient été trop pressées, et ses flancs trop resserrés pour s'élargir comme il fallait, et elle n'aurait pas eu assez d'humeurs pour lui communiquer la nourriture dont il aurait besoin. Cet enfant aurait été un nain comme sa mère, et puis il aurait été l'objet du mépris et de la haine des peuples, et un sujet indigne d'être le fils d'un roi.

En effet, une petite femme de douze ans, ou quand même elle serait plus âgée, a les flancs trop resserrés et les parties de la génération trop petites pour y contenir, durant neuf mois, un enfant de belle taille; et, bien loin de le porter jusqu'au bout de sa grossesse, elle serait contrainte d'accoucher avant que toutes les parties de l'enfant fussent accomplies. Mais encore, si le mari et la femme sont fort jeunes et de même âge, la semence de celui-là n'augmentera presque point la matière de la boule où l'enfant devra être formé. Elle ne communiquera seulement que les esprits fermentatifs de la génération, et ainsi l'enfant sera toujours faible, languissant et petit.

Les petites personnes viennent encore d'une autre cause; car, si le père et la mère sont d'un tempérament extrêmement lascif, l'expérience fait voir que les enfants qui en naissent ne peuvent être grands. L'amour de deux jeunes personnes mariées les embrase souvent de telle sorte, qu'il ne se

passe point de jour que cette passion ne les agite et ne les épuise, et si par hasard il naît quelques enfans de ces embrassemens réitérés, ce ne sont que des nains et des enfans faibles, qui n'ont pas eu dans les flancs de leur mère assez de matière pour y être bien formés. On se joint trop souvent l'un à l'autre, pour avoir de la semence bien cuite et bien digérée; et ainsi le mari ne communique à la femme que fort peu de matière pour la génération, et encore est-elle mal conditionnée. La femme, de son côté, n'a que de très-faible semence, puisque l'amour l'oblige à la répandre plus tôt qu'il ne faudrait. Ce peu de matière donc qui sert à former cet enfant, ne peut servir qu'à faire des parties trop petites pour être jamais les parties d'un corps bien proportionné.

Si les personnes mariées imitaient la chasteté d'un roi des Palmyriens et de Zénobie sa femme, nous aurions aussi beaucoup plus d'hommes grands, spirituels et robustes que nous n'en avons. On rapporte que cette princesse était si modérée dans sa passion, qu'elle ne s'approchait jamais de son mari que pour en avoir des enfans, et que, pour cela, elle attendait toujours le temps de ses règles, pour connaître si elle était grosse ou non. Si les règles paraissaient, elle retournait incontinent après entre les bras du roi, afin d'obéir plutôt aux ordres de la nature qu'à sa propre passion; et si les règles ne venaient point, elle se passait, pendant sa grossesse, des plaisirs du mariage, que la plupart des femmes souhaitent alors avec tant d'ardeur.

C'est le véritable moyen de faire des enfans forts et spirituels, que d'en user de la sorte. Il semble que l'on se remarie toutes les fois que l'on se caresse après un assez long intervalle. Il ne manque alors ni matière ni esprits pour former un enfant bien fait; et l'expérience fait voir, tous les jours, que les plus grands hommes sont souvent venus de conjonctions illégitimes. Jamais Rome n'aurait été la terreur de ses voisins, si Romulus, son fondateur, ne fût né de la sorte; et jamais deux villes considérables de l'Europe n'eussent élevé deux statues à l'honneur et à la mémoire d'Erasme, si la naissance lui eût donné de l'esprit.

En effet, la semence a le temps de se cuire et de se perfectionner; les esprits s'y assemblent en plus grande foule lorsqu'on se caresse rarement; les plaisirs de l'amour sont même plus grands quand on les prend avec modération, et ils ne dégoûtent pas comme ils font ordinairement.

Pour peu de santé qu'aient un homme et une femme, pourvu qu'ils observent tout ce que l'on doit observer pour faire des enfans forts et spirituels, ils ne manquent pas de réussir; et nous ne voyons jamais guère, pour me servir de la pensée d'un poète, *des aigles fiers engendrer de faibles colombes.*

Mais si, dans l'excès de l'amour, la femme prend le dessus, et n'observe pas toute la bienséance que l'on doit observer quand on se caresse amoureusement, on ne doit pas douter que cette posture ne soit l'une des causes des petites et faibles personnes;

car, puisqu'un homme lascif, comme nous venons de le dire, ne répand à chaque fois que fort peu de semence; si, d'ailleurs, il ne garde pas une posture convenable, le peu de matière qu'il répandra ne sera pas reçue où elle doit l'être, et ainsi il ne se fera point de conception ; ou, s'il s'en fait, ce ne sera qu'un avorton ou un nain qui n'aura rien d'avantageux, ni dans l'ame, ni dans le corps.

Tout le monde sait que la vieillesse est froide et languissante, et qu'elle n'a guère de vigueur dans les embrassemens amoureux. Si l'on fait un enfant à cet âge-là, on doit croire, pour l'ordinaire, qu'il sera lent et stupide, son père n'ayant de matière et d'esprits que pour lui donner seulement la forme d'homme, à moins que sa mère, qui est souvent jeune et amoureuse, ne contribue, de son côté, au génie de son enfant, par l'abondance de son feu et de ses esprits. Un cheval engendré d'un vieux cheval n'est jamais agile ; et les écuyers savent très-bien qu'il n'est pas aussi propre, ni au manége, ni à la guerre, que les autres. Mais dans la fleur de l'âge, quand on ne croît ni ne décroît plus, on a tout ce qui est propre à faire des enfans spirituels et robustes. C'est pour cela que, au rapport de César, les anciens Allemands, qui ont toujours passé pour des gens forts, estimaient que c'était une chose honteuse à un homme de connaître une femme avant l'âge de vingt ans.

La mauvaise façon de vivre des pères et mères est encore l'une des causes les plus communes de la faiblesse des enfans. Jamais un homme débauché

n'engendrera un enfant robuste et vertueux ; et les incommodités qui accompagnent cet enfant pendant sa vie, ne seront que des suites assurées et des marques évidentes des crimes de son père et des faiblesses de sa mère. La ladrerie, la goutte, les écrouelles, la stupidité de l'esprit, et les autres facheuses maladies, viennent souvent de la vie déréglée de ceux qui nous ont engendrés. Nous héritons souvent de leurs incommodités, et presque jamais de leurs vertus. Et comme le sang de ces pères et de ces mères est tout plein de crudités et de pituites, toutes les parties qui s'en nourrissent sont aussi des excrémens qui ont des usages différens de ceux que la nature s'était proposés. Les testicules, pour ne m'arrêter qu'à ces parties génitales, ne peuvent faire d'un sang cru et froid une bonne semence, qui soit ensuite la cause d'un enfant sain et vigoureux. Au lieu d'être pleine d'esprits et de feu, d'avoir une matière écumeuse et raréfiée, et d'être pure et tempérée, elle est pituiteuse et pleine d'ordures, ce qui ne cause que des désordres dans la génération.

Ceux qui s'étudient à avoir des enfans sains et spirituels, observent, entre autres choses, un temps qui ne soit incommode ni pour eux ni pour les femmes ; surtout ils se donnent bien garde, ainsi que nous l'avons remarqué, de les connaître pendant leurs règles ou peu de temps auparavant. Car, s'il arrive que la conception se fasse lorsque les règles sont près de couler, qu'elles coulent même, les ordures dont la matrice est alors remplie, tachent et infectent la semence de l'homme, que

porte ensuite de mauvaises qualités dans le lieu où réside ordinairement la semence de la femme, et où se fait la conception. La génération s'y accomplit pourtant; mais la matière qui sert à former l'enfant n'étant pas pure et bien conditionnée, les parties qui en sont faites en deviennent mal faites : de sorte que dans la suite elles font fort mal leurs fonctions, et rendent par conséquent l'enfant valétudinaire et incommodé. Nous n'avons sur cela que trop d'exemples, si l'honnêteté et la bienséance me permettaient de les mettre au jour.

On doit donc observer bien des choses pour ne pas engendrer des enfans mal faits : car, si un corps a des défauts quand on le néglige, l'ame aussi n'en a pas moins; et je suis assuré que, si Thersite n'eût été si laid, il n'eût point eu une si méchante ame; et il est impossible qu'une ame pût bien faire ses fonctions dans le corps d'un homme tel qu'était le sien. Il avait le dos enfoncé, la tête pointue, du duvet au menton, au lieu de barbe, et avec cela il était boiteux et louche. Cette laideur est une marque de tous les vices : au lieu que la beauté du corps est l'image d'une belle ame, et le caractère d'un homme de bien, si nous en croyons saint Ambroise.

Ce ne sont point les astres qui nous font spirituels, robustes, valétudinaires ou imparfaits : ils sont trop éloignés de nous. Et quoique le soleil et la lune aient, à la vérité, plus de force que les autres, cependant ils n'agissent sur nous que comme des causes étrangères, bien différentes de celles qui

nous sont essentielles. Nous voyons tous les jours des enfans conçus au même aspect des astres et à la même heure du jour, qui ont néanmoins des inclinations toutes différentes et des corps de différentes formes. J'avoue pourtant qu'un enfant sera plus prudent et plus sage qui aura été formé au printemps ou en automne, et qu'un autre sera plus prompt ou moins actif, qui aura été conçu en été ou en hiver; mais ces dernières inclinations ne dépendent pas tant des astres que des humeurs qui dominent dans ces saisons, ou dans le corps de leur père ou de leur mère.

Les enfans difformes, et qui tiennent du monstre, ne sont connus que par des causes naturelles, quoi qu'en veuillent dire quelques docteurs. Ils dépendent de l'homme ou de la femme, ou enfin de quelque alliance qui est contre les lois de la nature.

Les naturalistes nous font remarquer que, si un coq couvre une poule une seule fois, il rend plusieurs de ses œufs féconds; et, si l'on regarde de près ces mêmes œufs, l'on verra dans quelques-uns deux jaunes, d'où naîtront ensuite deux poulets souvent séparés, et quelquefois unis : quelquefois aussi, mais plus rarement, il paraîtra sur un jaune deux racines ou deux ongles qui auront reçu en même temps les impressions génératives du coq; et je ne doute point que ce ne soit de là que naissent les poulets difformes, et qui approchent du monstre.

J'en dis autant à proportion des enfans; car, si la semence de l'homme touche plusieurs boules qui

aient des dispositions à en recevoir des impressions, elle les fait toutes fermenter et les vivifie au même moment : si bien que de cette génération il naît plusieurs enfans qui ont des enveloppes différentes, et qui ont aussi des arrière-faix particuliers. Mais s'il se trouve dans une boule une matière séparée en deux par une petite membrane, ou que cette matière ait deux projets d'enfans, la semence de l'homme ne laisse pas de les exciter toutes deux à la fois, et de les animer, comme s'il n'y en avait qu'un. Chaque partie de la boule reçoit les impressions génératives de la semence de l'homme, et il en vient des jumeaux ou des jumelles, qui étant séparés les uns des autres, et rarement unis, ont souvent un arrière-faix commun. Mais si deux boules sont unies, il se fait un monstre peut-être semblable à celui que je vis il y a un mois, qui avait deux têtes, quatre bras et deux pieds seulement : c'est la véritable cause, selon mon avis, de la génération des monstres.

La matrice peut encore contribuer à la difformité d'un enfant, selon le sentiment de quelques médecins; car étant cicatrisée d'un côté, et ne pouvant s'y dilater comme dans ses autres parties, il arrive qu'elle presse l'enfant du côté de la cicatrice, et qu'elle lui cause par ce moyen une mauvaise conformation. Mais l'expérience nous apprend que les enfans sont imparfaits, qui sont élevés dans une matrice incommodée de la sorte.

Il y a encore d'autres sortes de monstres qui se forment par le mélange des espèces différen-

tes. Les histoires que nous avons sur ce sujet nous font croire que la chose est possible. L'hippotaure que le cardinal de Comitibus mena de France en Italie, et qu'il donna ensuite au cardinal Scipion Borghèse, n'est pas une histoire faite à plaisir. Tout Rome le vit et l'admira pendant trente-un ans; après quoi il mourut faute de dents. Il avait la tête d'un taureau, et le reste presque semblable à un cheval. J'apprends qu'en Auvergne et ailleurs on se plaît à avoir de ces sortes d'animaux engendrés par un cheval et par une vache.

Si l'on doute du mélange des hommes avec les bêtes, l'on n'a qu'à jeter les yeux sur l'antiquité; l'on y verra Pasiphaé, femme du roi Minos, engendrer un Minotaure, par les plaisirs qu'elle prit avec un taureau; on y verra encore cette belle fille, nommée Onoscélée, engendrée d'un homme et d'une ânesse. Si ces deux exemples sentent un peu la fable, au moins celui de cette fille toscane, qui accoucha d'un animal moitié homme et moitié chien, ne sera pas suspect. Volaterran nous a laissé par écrit que ce monstre naquit durant le pontificat de Pie III, et qu'il avait les mains, les pieds et les oreilles d'un chien, et le reste d'un homme. Ces monstres sont si véritables, que l'on m'a assuré qu'il en naissait dans l'île de Formose, qui avaient la figure d'homme, avec une queue velue, d'un poil roux, semblable à celle d'un bœuf. Si cela était impossible, comme quelques-uns se le persuadent, jamais l'Écriture sainte n'aurait fait une

loi là-dessus, qui condamne à mort la bête et la femme qui s'y serait soumise.

Il est donc aisé de connaître la cause des monstres sans que je me donne la peine de la faire remarquer ; car, s'il est vrai, comme je l'ai prouvé ailleurs, que la semence soit animée, et qu'elle vienne de toutes les parties du corps des deux sexes, comme l'expérience nous le fait voir, il me semble qu'il n'en faut pas davantage pour découvrir la cause immédiate des inclinations et de la figure du corps des monstres.

QUATRIÈME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

ARTICLE I.

De l'impuissance de l'homme.

Nous savons que la génération des ammaux parfaits suit immédiatement la conjonction du mâle et de la femelle ; que le mâle doit être d'un âge médiocre, selon son espèce ; qu'il doit avoir ses parties naturelles bien formées, et avec cela jouir d'une santé parfaite, pour agir comme il doit dans cette action. Mais, pour ne parler ici que de l'homme, il doit être vigoureux, plein de sang et d'esprits, et avoir tout ce qu'il faut pour caresser amoureusement une femme; il doit encore commander à ses parties amoureuses, qui doivent lui obéir lorsqu'il est question de faire son devoir auprès d'une femme.

S'il est trop jeune ou trop vieux, qu'il soit malade, ou qu'il ait quelque défaut naturel dans ses

parties principales ou amoureuses, il n'y a pas de difficulté qu'on ne le puisse taxer d'impuissant. Car, si le membre viril est trop court ou trop petit, qu'il soit mollet ou paralytique ; que le trou par où doit passer la semence ne soit pas dans le lieu où il doit être; que d'ailleurs un homme soit trop gras, et qu'il ait le ventre prodigieusement avancé ; que ses testicules soient petits ou flétris, ou qu'il n'en ait point du tout ; que sa semence soit trop liquide, qu'elle sorte en trop petite quantité, ou qu'elle ait d'autres défauts; en un mot, s'il manque quelque chose, du côté de l'homme, pour les deux grands ouvrages de la population et de la génération, la loi permet à une femme de demander, en justice, la dissolution de son mariage; et je ne doute point, si nous en croyons un archevêque, qu'il ne faille attribuer à quelqu'une de ces causes le divorce qui arriva au roi Lothaire et à la reine Théberge.

Tout ce qui détruit notre chaleur naturelle et qui éteint notre feu et nos esprits, s'oppose directement aux actions du mariage. Nos testicules se flétrissent, nos vaisseaux spermatiques se dessèchent, et notre membre se diminue, quand nous sommes accoutumés à garder scrupuleusement la chasteté et la continence; et s'il est vrai, ce que Vidus Vidius le jeune nous rapporte d'une personne ecclésiastique, qui avait, pendant toute sa vie, gardé exactement, comme elle le devait, les règles de la bienséance, nous ne devons pas douter que les parties de notre corps, n'exerçant pas l'action pour laquelle la nature les a faites, ne se flé-

trissent et ne se dessèchent en quelque façon.

Les contentemens excessifs que nous prenons avec les femmes ne nous causent pas de désordres moins fâcheux. Il est vrai qu'ils ne nous apportent pas de semblables flétrissures, mais ils nous rendent incapables de continuer nos plaisirs licites. Les vaisseaux spermatiques s'affaiblissent, les vésicules séminaires se relâchent, et les parties principales de notre corps s'épuisent et se rafraîchissent tellement par la dissipation de notre chaleur et de nos esprits, qu'elles ne sont plus ensuite en état de fournir la matière qui est nécessaire pour former un homme. Témoin Théodoric, roi de Bourgogne, qui, après s'être épuisé auprès de Laodice, et des autres courtisanes de sa cour, ne put jamais consommer son mariage avec Hermamberge, fille du roi d'Espagne. Témoin encore Néron, qui après avoir passé sa jeunesse dans les débauches des femmes, témoigna deux fois son impuissance à la belle Poppée, selon le rapport de Pétrone.

D'ailleurs, s'il est vrai, ce que l'on dit ordinairement, que la bonne chère excite à l'amour, l'on peut assurer aussi que l'extrême indigence rend un homme impuissant. Car, puisque l'abstinence, selon la pensée des théologiens, est le meilleur de tous les remèdes contre la concupiscence de la chair, il ne faut pas douter que si elle est excessive, elle ne détruise tous les mouvemens qui pourraient nous porter à rechercher les embrassemens des femmes. Notre sang est diminué, et nos esprits sont épuisés par-là; nos parties principales et amou-

reuses en deviennent languissantes : tant il est vrai qu'il n'y a rien de plus opposé à l'amour que ce qui nous rafraîchit et nous épuise tout ensemble !

Mais les passions de l'ame sont encore quelque chose de plus violent que tout ce que nous venons de dire ; et, pour ne parler ici que de la haine qui est fomentée dans l'esprit d'un homme par la laideur d'une femme, par sa mauvaise humeur, par sa conduite indécente, ou enfin par une odeur exécrable qui sort de son corps, elle est une des principales causes qui peuvent rendre un homme impuissant à l'égard de cette femme-là.

Après tout, comme il n'y a rien qui nous détruise plus tôt que les maladies, puisqu'elles nous conduisent à la mort, les juriconsultes ont eu quelque raison d'écrire que l'on ne doit point présumer qu'un homme valétudinaire, et encore moins un homme malade, soit capable d'engendrer, la maladie le rendant impuissant et incapable de caresser une femme. Il est certain que les plaisirs de l'amour demandent de la force et de la vigueur pour s'opposer aux épuisemens et aux faiblesses qui en naissent, alors même que nous les prenons avec mesure ; au lieu que la maladie étant une disposition contre les lois de la nature, elle affaiblit et détruit même toutes les actions de nos parties, qui, par conséquent, ne sont pas en état de faire leur devoir quand il est question d'engendrer.

Mais les jurisconsultes n'ont peut-être pas remarqué que leur décision était trop générale pour être vraie, puisqu'il y a quelques maladies qui

nous excitent à l'amour, et dans lesquelles on peut engendrer. Nous savons qu'un homme qui est atteint d'un satyrisme, et qu'un autre qui souffre quelques douleurs de goutte ou de pierre, sont alors plus amoureux, et ne peuvent s'empêcher de presser étroitement leurs femmes. Les humeurs chaudes et aiguës qui causent leurs maladies, sont alors mêlées avec des vents, qui se cantonnent pour l'ordinaire parmi leurs parties naturelles, et qui les y chatouillent sans cesse, et les excitent à se venger agréablement des douleurs qui les pressent. Il y a même des maladies qui ont rendu des hommes féconds, d'impuissans qu'ils étaient auparavant. Avenzoar, médecin arabe, rapporte de lui-même que, ne pouvant engendrer dans sa jeunesse, il engendra aisément après une fièvre aiguë, qui lui rafraîchit tellement les viscères, et puis le mit dans une telle complexion qu'il se trouva ensuite propre à faire des enfans.

Il faut donc modérer les décisions des jurisconsultes, et ne pas dire, d'un autre côté, par une espèce de contradiction, comme le fait une de leurs gloses, que l'on doit compter le commencement de la vie d'un enfant qui naît après la mort de son père, du jour que son père est mort : comme si un homme était en état d'engendrer dans une fièvre aiguë, dans une longue maladie, et dans quelque autre incommodité qui afflige les parties principales ou amoureuses. C'est là s'opposer à la raison et à l'expérience de tous les jours.

Mais je ne veux m'arrêter ici qu'aux hommes qui sont toujours impuissans, et qui, étant in-

commodés dans leurs parties naturelles, ne peuvent jamais se joindre amoureusement à une femme, quand ils seraient même à la fleur de leur âge. Les défauts naturels qu'ils ont dans leurs parties amoureuses, le manquement de l'humeur, qui est la semence des hommes, ou enfin les pollutions nocturnes et les gonorrhées, qui arrivent par la faiblesse de leurs vaisseaux, sont de puissans obstacles pour l'amour, qui les rendent plus froids que la glace, quand ils se trouvent auprès d'une femme.

Quelle apparence y a-t-il qu'un membre d'un ou de deux travers de doigt soit une mesure suffisante pour satisfaire une femme et pour engendrer des enfans? Un homme si mal pourvu manque de force, de chaleur, d'esprits et de semence; et s'il sort quelque humeur dans ses agitations amoureuses, ce n'est qu'un peu de sérosité qui n'a pas toutes les qualités requises pour la génération. La femme a beau se faire effort pour la recevoir, ses parties, quelque enflammées qu'elles soient, ne peuvent rien faire d'une humeur qui manque de disposition pour le grand ouvrage de la nature.

L'impuissance de se joindre à une femme est encore augmentée par la petitesse de la verge, qui, étant trop courte et trop petite tout ensemble, ne peut réjouir une femme, ni lui fournir une liqueur propre à former un enfant.

Tous les remèdes sont inutiles pour ces sortes de défauts; et bien que Gallien et Fallope nous en proposent quelques-uns, nous sommes pourtant du sentiment de ceux qui croient que ces deux ma-

ladies sont incurables, si elles sont extrêmes, et que les juges peuvent prononcer hardiment sur la dissolution d'un mariage qui n'aura pas d'autres arrhes de sa validité.

Car, de s'imaginer que les bouillons succulens, les alimens choisis et l'excellent vin puissent faire croître les parties que la nature n'a pu allonger, c'est manquer de connaissance pour les maladies qui arrivent aux parties nerveuses. On a beau frotter ces parties malades d'huile de vers de terre, d'huile de lavande ou de palma-christi, parmi lesquelles on aura mêlé un peu de poudre du nerf d'un taureau ou d'un cerf, tout cela ne produit rien, et ne sert qu'à embarrasser davantage le malade. La boule qui perce le prépuce, et à laquelle une balle de plomb est attachée, ni l'emplâtre de poix de Bourgogne, qu'on applique souvent sur les parties naturelles d'un homme, et qu'on en ôte plusieurs fois, ne guériront pas non plus tous ces défauts, ni ne feront croître ni allonger la verge d'un homme, qui est naturellement trop petite.

Quoi que l'on fasse pour guérir ces défauts naturels, l'on ne fera que comme ce méchant nourricier dont parle Gallien, qui, nourrissant fort mal l'enfant dont il avait le soin, frappait assez fortement ses fesses avec la main de deux en deux jours, pour les faire enfler, et pour faire voir à son père son embonpoint supposé.

Bien que la mollesse et la flétrissure de la verge soient des maladies qui peuvent quelquefois être guéries, cependant il s'en trouve souvent d'incura-

bles, auxquelles la médecine n'a jamais pu subvenir. Car, si cette partie est naturellement stupide et immobile, quoiqu'elle soit naturellement grosse et longue, il n'y a point d'art qui la puisse vivifier, ni de remède qui la puisse guérir. La chair ou la cendre de la tarentule, la poudre d'un nerf de taureau, ou la racine du satyrion ont trop peu de force dans de pareilles langueurs; et si la main d'une belle femme, qui est le plus excellent de tous les remèdes, n'a pas assez de vertu pour guérir la mollesse de la verge d'uu homme, les autres remèdes y auront peu de force, principalement si les nerfs qui sortent de l'os *sacrum*, et qui sont distribués à la verge, sont faibles, bouchés ou cicatrisés; ou si un homme a reçu, vers ces parties-là, quelque grand coup; ou s'il lui est survenu quelque humeur considérable qui ait altéré toutes les parties voisines; enfin, si la paralysie arrive à l'une ou à l'autre cuisse, le membre viril qui reçoit les mêmes influences de l'extrémité de la moelle du dos, en demeure immobile: aussi bien que l'une de ces parties-là, il est impossible de l'en guérir, à moins que l'on ne combatte toute la maladie qui en est la cause. Mais comme cette incommodité est presque toujours incurable, principalement dans les hommes qui commencent à vieillir, il ne faut pas aussi espérer que l'on puisse soulager une partie qui, dans cet âge, a fort peu de chaleur pour se défendre contre la violence de ce mal.

Quelquefois la verge de l'homme n'est pas trouée par le bout, elle l'est à la racine, à côté, par dessus ou par dessous. On en a vu qui avaient deux ouver-

tures, l'une pour l'urine, l'autre pour la semence, comme avait un avocat de Padoue, dont Vesale nous fait l'histoire. Tous les hommes qui ont ces sortes de défauts sont quelquefois incapables de caresser une femme, et presque toujours inhabiles à la génération. En effet, Platerus nous rapporte qu'un homme qui avait deux trous à la verge, ne laissa pas de se marier; mais parce qu'il ne satisfaisait pas sa femme comme elle le désirait, ils se séparèrent volontairement l'un de l'autre. Cependant, il y a quelques histoires contraires qui nous apprennent que l'on peut engendrer avec ces défauts. Celle de Denis, orfèvre romain, en est une preuve évidente : il ne laissa pas d'engendrer, bien qu'il eût la verge trouée à la racine du gland, comme nous le rapporte Zacchias, qui témoigne l'avoir vu.

Nous avons dit ailleurs que la nature plaçait d'abord dans le ventre les testicules des hommes, et que peu à peu, par leur propre poids, par l'agitation continuelle du ventre, et par la force de la chaleur naturelle, ils descendaient dans la bourse : mais s'il arrive, quelque obstacle que ce soit, qu'ils n'y descendent pas, il ne faut pas pourtant prendre ces hommes pour impuissans bien qu'en apparence ils manquent de ce qui fait juger de la virilité d'un homme. Pourvu qu'ils aient l'activité d'un homme vigoureux, qu'ils soient velus par le corps, qu'ils aient la voix forte et grosse, beaucoup de poils au menton et aux parties naturelles, on peut juger qu'ils sont capables d'engendrer, quoiqu'on ne leur trouve rien dans la bourse.

M. de Montagne, gentilhomme de cette province, qui m'a souvent montré ses parties, et M. d'Argenton, qu'Ambroise Paré disséqua, n'étaient tous deux pas moins capables d'engendrer, pour n'avoir pas de testicules dans la bourse. Il fallait plutôt blâmer la légèreté de la femme du dernier lorsqu'elle lui fit un procès sur cela, que de l'accuser lui-même d'être impuissant. Aussi, par le décret et la décision qu'en fit alors la faculté de médecine de Montpellier, Hucher en étant chancelier, il fut déclaré qu'il n'est pas besoin, pour être capable d'engendrer, de trouver des testicules dans la bourse d'un homme, pourvu toutefois qu'il ait d'autres marques suffisantes de virilité. C'est ce qui a fait dire à Riolan qu'un homme dont il fait l'histoire, qui en imposait souvent aux médecins, qui croyaient qu'il était rompu, n'était pas moins capable d'engendrer, pour avoir ses testicules cachés dans ses aines.

Il n'en est pas de même de ceux qui en manquent tout-à-fait. Ils sont lâches, ils ont la voix efféminée, ils n'ont point de poil au menton ni aux parties naturelles. En effet, la force et le courage des hommes dépendent des testicules; car il sort de ces parties des humeurs et des vapeurs subtiles qui, se mêlant parmi les esprits de notre sang et de notre suc nerveux, font toute notre hardiesse et toute notre vigueur. Ceux qui ont de petits testicules, qui sont avec cela tout flétris, ne peuvent recevoir ces vapeurs pour les encourager auprès des femmes et partout ailleurs. Témoin les animaux que l'on coupe et que l'on

bistourne, qui n'ont pas tant de vigueur ni tant de force qu'auparavant.

Si un homme a le ventre extrêmement gros, il n'y a pas d'apparence que son embonpoint lui permette de caresser une femme, sourtout si elle est elle même d'une taille à peu près pareille; et quand ils se pourraient joindre, leur semence ne peut guère être prolifique, si nous en croyons l'expérience. Il est vrai que l'on peut choisir une posture commode, ainsi que nous l'avons expliqué ailleurs, si l'un et l'autre sont assez agiles pour cela; mais en vérité la peine passe le plaisir. Et comment eût pu faire Vitellio, lieutenant-général des armées du roi d'Espagne, aux Pays-Bas, s'il lui eût fallu entrer dans la lice amoureuse, lequel, dans ces provinces-là, ne trouvait point de cheval assez fort pour le porter une lieue?

A la vérité, le vinaigre mêlé avec de l'eau est un remède assuré pour se faire diminuer, si l'on en use pour sa boisson ordinaire, mais il est pire que le mal; ce qu'éprouva ce grand capitaine; car, après en avoir bu pendant un an, il diminua de plus de soixante livres, comme nous l'assure l'historien.

Toutes les maladies dont nous venons de parler étant incurables, elles doivent rendre un homme impuissant et l'empêcher de se marier; ou, s'il est marié, elles doivent être des causes légitimes à une femme pour demander en justice la dissolution de son mariage. Car, si la maladie est naturelle, perpétuelle et incurable, qui est-ce qui doutera qu'une femme ne soit pas bien fondée à demander un autre mari?

ARTICLE II.

Du congrès.

Le premier parlement de France n'aurait pas été si souvent surpris, s'il avait connu exactement les causes de l'impuissance des hommes; et le marquis de Langey, en particulier, n'aurait pas éprouvé la disgrace de l'arrêt donné contre lui le 7 février 1659, si le congrès qui fut ordonné était une preuve infaillible de la virilité d'un homme.

Les officiers de nos évêques n'invalideraient pas tous les jours si légèrement des mariages, s'ils avaient bien étudié les maladies qui en empêchent la consommation, ou s'ils avaient nommé des personnes savantes pour les instruire. L'officier du Mans, par exemple, n'aurait pas prononcé, il y a quelques années, sur la dissolution du mariage de Pierre Nau, qui voulut bien se trouver impuissant au congrès, s'il avait connu l'impuissance supposée de cet homme-là; car, puisque, par arrêt de la chambre, donné le 15 juillet 1655, la femme Nau fut obligée de retourner avec son mari, et d'y mener son enfant légitime, qui était la seule preuve que le père n'était pas impuissant : ne doit-on pas dire que cet officier, quelque homme de bien qu'il pût être, n'avait pas assez observé toutes les circonstances qu'il faut observer dans de pareilles occasions, pour connaître l'impuissance d'un homme ?

En effet, nous avons bien d'autres marques plus assurées que le congrès public pour connaître

la virilité d'un homme ; et j'oserais dire que le congrès, qui fut autrefois aboli par l'empereur Justinien, comme opposé à la pureté du christianisme, n'a été établi que par quelques curieux de notre siècle, car il est l'infamie des sexes et le deshonneur de notre temps ; et je ne sais si dans l'histoire l'on en pourrait trouver des exemples qui ne soient ridicules. C'est une loi qui blesse la pudeur; elle est trop dure et trop injurieuse à l'homme. Il y faut faire voir à tout le monde des parties que la nature à cachées avec tant de soin, et chercher même aux témoins d'autres témoins que nous fuyons lorsque nous suivons les ordres de la nature. Car quelle honte est-ce de montrer en plein midi ce que nous avons soin de cacher, même pendant la nuit? Ce n'est plus qu'un prétexte de divorce, et qu'un effet de la lascivité et de l'audace des femmes. Ce sont elles-mêmes qui ont fait naître dans l'esprit des juges la pensée d'une épreuve aussi peu sûre qu'elle est déshonnête. De mille hommes il n'y en a peut-être pas un qui puisse sortir victorieux du congrès public. Nos parties naturelles ne nous obéissent point quand nous le voulons, bien loin d'obéir aux juges. Elles se flétrissent souvent contre notre volonté, et souvent elles sont dans la glace, quand notre cœur est le plus embrasé. Si nous sommes prêts à nous animer, le courage nous manque, la crainte nous saisit, la haine s'empare de notre cœur, et la pudeur s'oppose à des libertés effrontées.

D'ailleurs, jouir d'une femme hardiment, n'est pas une marque de virilité: les eunuques se

portent avec ardeur dans les plaisirs charnels, et l'on en a vu souvent de mariés : mais, à dire le vrai, ils ne réussissent pas dans l'ouvrage de la génération; et la conjonction même de l'homme et de la femme n'étant pas elle seule une marque de virillité, on ne doit point juger par le congrès de la fecondité d'une homme.

Celui qui se sent impuissant ne doit point se marier ; celui qui en doute doit consulter un savant médecin, qui l'éclaircisse là-dessus, et celui qui est vigoureux ne doit point s'exposer au congrès public. On ne commande jamais à l'amour, c'est l'amour qui nous commande, et nous n'avons point encore vu, jusqu'ici, des gens amoureux s'allier par la haine.

Il y a beaucoup plus de dissolutions de mariages, depuis environ cent ans que le congrès est introduit en France, qu'on n'en avait vu auparavant. C'est pourquoi le parlement de Paris, ayant enfin jugé que le congrès était ennemi de la chasteté, et qu'il n'était pas la véritable marque de la virilité d'un homme, fit défenses, le 18 de février 1677, par un arrêt solennel, aux juges civils et ecclésiastiques, d'ordonner, à l'avenir, la preuve du congrès dans leurs causes de mariage. Messire Réné de Cordouan, marquis de Lingey, dont nous avons parlé ci-dessus, fut la cause de cette réforme; car, après avoir épousé en secondes noces demoiselle Diane de Montaud de Navailles, dont il a eu sept enfans, il fit bien voir par-là qu'on n'est pas toujours maître de ses actions, quand on s'expose en public à caresser une femme.

ARTICLE III.

Du divorce entre des personnes mariées.

Quoiqu'il y ait des jurisconsultes qui fassent une distinction entre la dissolution du mariage et le divorce, l'un étant la cause de l'autre; néanmoins, parce que nous n'examinons ici ni ces termes, ni la chose même qu'ils signifient avec autant d'exactitude qu'ils le font, nous userons tantôt de l'un, et tantôt de l'autre, pour exprimer notre pensée sur ce que nous avons à dire là-dessus. La dissolution du mariage n'est autre chose qu'un juste empêchement de l'usage du mariage, prononcé par un juge compétent, qui, par une évidente connaissance de cause, fait défense au mari et à la femme de coucher ensemble, et de se rendre les devoirs réciproques des personnes mariées. Si les causes qui font le divorce sont incurables, la loi permet à celui qui se porte bien de se remarier; mais si avec le temps on peut y remédier par les règles de la médecine, comme nous l'avons examiné ailleurs, je ne saurais me persuader que l'on puisse avoir une raison légitime de dissoudre un mariage qui a été fait avec tant de solennité.

Il faut aujourd'hui, dans le christianisme, des causes bien plus puissantes pour causer le divorce, qu'il n'en fallait dans les siècles passés. Ce n'est plus le caprice d'un mari qui répudie sa femme, comme il arrivait autrefois parmi les Juifs, mais une cause légitime, connue par des juges, et ap-

prouvée par leur sentence. Il est vrai que la loi ancienne permettait aux Juifs de répudier leur femme, et d'en prendre une autre à leur discrétion; mais ce n'était, comme parle l'Écriture, *qu'à cause de la dureté de leur cœur*.

Dans toutes les causes de divorce que les Juifs avaient, celle de l'impudicité était la plus forte et la plus commune. La jalousie troublait souvent la paix et la tranquillité de leurs mariages; et quelquefois, n'ayant pas d'autres raisons apparentes, ils accusaient leurs femmes d'impudicité, et leur reprochaient, pour avoir lieu de les répudier, qu'elles s'étaient abandonnées avant que de se marier. C'est en vue de cela que Moïse, pour prévenir ces désordres, fit une loi, par laquelle il commanda aux pères et mères de garder soigneusement les linges qui avaient servi la première nuit des noces à la défloration de leur fille, afin qu'étant un jour faussement accusée par son mari, ils pussent montrer aux magistrats, pour sauver la réputation de la femme, des signes véritables d'une virginité injustement soupçonnée: ce que l'on observe encore aujourd'hui en quelques villes d'Espagne.

Les lois des païens étaient aussi légères sur cette matière, que celles des Juifs étaient dures. Cicéron n'eût pas répudié sa femme, et ne lui eût pas fait dire qu'elle eût soin de ses affaires, pour avoir manqué quelquefois à lui écrire pendant son exil; et Sulpicius Gallus n'eût pas fait faire le même compliment à la sienne, pour l'avoir seulement trouvée une seule fois sans coiffe par la rue, si

leurs lois eussent été fort équitables. Ce n'est pas aussi parmi nous la froideur, ni la haine, ni l'intérêt qui obligent un mari de faire divorce avec sa femme, comme le font encore aujourd'hui les Orientaux; mais c'est l'impuissance du mari ou de la femme qui en fait la dissolution, par l'autorité des magistrats.

Je me persuade que les juges d'aujourd'hui n'ont pas entrepris par-là de toucher à la substance du mariage; ils savent trop bien que c'est un sacrement que les hommes ne peuvent annuler; mais ils examinent seulement l'habileté et la puissance d'engendrer des mariés, et, outre cela, la validité du contrat social.

Pour n'oublier rien qui puisse contribuer, sur cette matière, à la curiosité du lecteur, il me semble qu'il ne sera pas hors de propos, avant que de finir ce chapitre, de mettre ici le formulaire du libelle de répudiation dont se servaient les Juifs, comme Rabbi Mosche de Cotsi nous le rapporte.

« Le troisième jour de la semaine, le vingt-« neuvième de la lune de... l'an... de la création « du monde, je N. pharisien, demeurant pré-« sentement à Venise, ville située au fond du « golfe Adriatique, proteste et déclare, en pré-« sence de N. N. témoins, que, de mon libre-« mouvement et sans contrainte, je vous délaisse « et répudie, vous, ma femme, nommée N., fille « de N.. fils de N., afin que vous soyez désor-« mais libre, et que vous puissiez chercher un « autre mari pour votre condition, sans que per-« sonne s'entremette de vous y former aucun empê-

« chement, d'aujourd'hui à l'éternité des siècles. Et « c'est ici le cartel de divorce, le libelle de démis- « sion, l'instrument de désertion que je vous envoie « selon les ordonnances de Moïse et d'Israël. »

Les témoins signaient dans le corps et au bas du libelle, aussi bien que le mari.

CHAPITRE II.

De la stérilité des femmes.

On sait que la stérilité dépend plus souvent des femmes que des hommes, et que la chaleur naturelle étant un des principaux instrumens de nos actions, fait, par son seul défaut, la stérilité dans les uns et dans les autres. Si elle est faible, les parties en sont défectueuses; s'il manque quelque chose au grand attirail des parties génitales de la femme, toute l'action de ces mêmes parties est interrompue, et il ne faut point s'attendre à la génération.

Qu'une femme soit dans la fleur de son âge, et qu'elle jouisse d'une santé parfaite; qu'elle soit mariée avec un homme vigoureux et qu'elle prenne avec lui tant qu'il lui plaira, des plaisirs modérés, si elle n'a pas de dispositions à faire un enfant, jamais elle ne peut espérer l'avantage de porter le doux nom de mère. Car, si elle est trop vive et trop emportée dans l'amour, qu'une chaleur excessive consume ses entrailles, qu'elle n'ait presque

point ses règles, ou si elle en a modérément, qu'elles ne soient pas rouges, quelle apparence qu'elle puisse concevoir ? Elle brûle, pour ainsi parler, et dessèche la semence qu'on lui donne; et, s'il s'en forme par hasard un enfant, ou il est contrefait, ou il ne demeure point neuf mois dans les flancs de sa mère.

Si, d'un autre côté, une froideur extraordinaire et une grande humidité occupent ses parties principales, que sa matrice soit extrêmement humectée par la graisse qui se trouve aux environs ; si elle a les flancs resserrés et le ventre étroit et s'il ne paraît de poil par son corps qu'à la tête, jamais elle ne retiendra la semence qu'on lui aura communiquée, et par conséquent il ne se fera jamais de conception ; ou, s'il en arrive par hasard quelqu'une, ce fœtus sera suffoqué par la grande humidité des parties de sa mère, et sortira avant le terme : si bien qu'une telle femme ne pourra jamais avoir d'enfant, a moins que l'on ne corrige ces grands défauts, qui ne se corrigent presque jamais.

Il en arrive de même aux femmes qui ont la matrice mal faite, soit par un défaut de la nature ou par quelque autre accident étranger, comme sont les grands ulcères, les grandes cicatrices et les autres incommodités de la matrice.

Mais tous ces défauts ne sont pas de légitimes causes pour empêcher le mariage quand il n'est pas fait ou pour le dissoudre quand il est consommé. Les indispositions qui n'empêchent pas une femme d'être caressée par son mari, ne sont pas capa-

bles de causer le divorce; et souvent, quand une femme est stérile avec un homme, l'expérience nous fait voir qu'elle ne l'est point avec un autre. Une plante aime sa terre et ne graine jamais dans un lieu opposé à son tempérament. Un homme ne pourra faire concevoir une femme dont la semence n'est pas proportionnée à la sienne, ni dans sa matière, ni dans ses qualités. Mais si ce même homme trouve une femme qui ne soit ni si chaude ni si bouillante que lui, il viendra sans doute de leurs embrassemens amoureux une génération avantageuse.

Il n'y a que les incommodités qui vont jusqu'à s'opposer aux plaisirs de l'amour et à empêcher un homme de s'allier amoureusement à sa femme, qui puissent être des causes légitimes de la dissolution du mariage. Car, si une femme est extrêmement étroite et que le conduit de la pudeur soit bouché, ou par la grandeur excessive du clitoris ou par cette membrane charnue que l'on nomme *hymen*, ou par les cicatrices d'un fâcheux accouchement, ou par l'abaissement de l'os pubis ou enfin qu'il y ait d'autres causes qui l'étrécissent sans remède, on doit croire que cette femme est absolument stérile, parce qu'elle ne peut souffrir les caresses d'un homme. En effet, toutes les causes qui peuvent empêcher un homme de jouir avec sa femme des plaisirs que le mariage lui permet de prendre, sont toutes capables de faire faire divorce; et comme les défauts de la femme ne sont que dans ses parties externes, la loi a permis qu'elles fussent examinées par des personnes dis-

crètes et entendues, afin d'en faire leur rapport aux juges, qui doivent ensuite prononcer des arrêts justes et équitables.

Un homme est bien surpris la première nuit de ses noces, quand dans la chaleur de sa passion, touchant sa femme avec tendresse, il ressent un membre aussi raide que le sien, qui lui frappe le ventre. C'est alors qu'étant tout éperdu, il sort du lit et s'imagine ou être ensorcelé ou qu'on a voulu le railler en lui donnant un homme pour une femme qu'il avait choisie. Cependant, à la clarté d'une bougie il aperçoit le visage de sa femme, qui l'appelle avec douceur; mais il n'y a ni caresse ni complaisance qui le puissent tirer de l'étonnement où il est : si son ame en revient un peu, ses parties amoureuses n'obéissent pas sitôt à sa passion. Néanmoins, comme l'amour est un enfant, on l'apaise enfin quand on le flatte. Les parties naturelles de cet homme sentent donc une seconde fois les atteintes de l'amour; mais il n'a pas fait une seconde tentative, qu'il est aussi surpris qu'auparavant; et ce qui accroît encore davantage son étonnement, c'est qu'il ne peut se débarrasser d'entre les bras de son épouse, qui le presse de la poitrine à mesure que sa passion augmente. C'est alors qu'il ne doute plus des charmes : car, comme dans cette occasion, par une étrange métamorphose, l'homme devient comme une femme et la femme prend la place de l'homme; si bien que celui-là a ses parties toutes flétries et toutes mollettes, par la surprise où il est encore, et celles-ci a les siennes tout en

état de faire épreuve de sa vaillance. Enfin, cet homme étant un peu revenu à lui, se met en devoir d'examiner la cause de son étonnement. Il n'a pas plutôt jeté les yeux sur les parties naturelles de sa femme, qu'il aperçoit une verge droite et dure comme la sienne : il l'interroge là-dessus. Elle lui répond avec assez de pudeur et de sincérité, qu'elle croit que toutes les femmes sont faites comme elle, et elle lui avouera véritablement ce qu'elle en a ressenti depuis qu'elle se connaît. Elle lui dit donc que, pendant l'hiver le froid excessif fait presque entièrement retirer son clitoris, et qu'en ce temps-là il ne paraît ni plus long ni plus gros que la moitié du petit doigt; mais que, dès que la chaleur de l'été se fait sentir, cette partie se grossit et s'allonge extrêmement ; d'où vient, ajoute-t-elle, qu'il ne faut pas s'étonner si elle est présentement si grosse et si longue, puisque nous sommes dans les plus longs jours et dans les plus violentes chaleurs. Elle lui avoue encore qu'elle n'a point vu de femme plus amoureuse qu'elle, et que, lorsque quelque personne lui plaît, ou que l'amour lui échauffe l'imagination, elle sent que cette partie s'agite, se roidit et s'endurcit, même contre sa volonté; qu'elle n'a jamais éprouvé avec personne ce qu'elle était capable de faire, mais qu'elle s'apercevait bien maintenant, par l'étonnement et par les transports qu'elle remarque en lui, que cette partie n'est pas semblable chez toutes les femmes.

Le mari, étant pleinement informé de toutes choses, et ayant mûrement delibéré sur ce qu'il

devait faire en cette occasion, lui propose de communiquer son défaut à quelqu'un de ses amis. Elle y consentit aussitôt, et le mari en parle incessamment à un sage et docte médecin, qui pour satisfaire aux prières du mari et aux larmes de la femme, se met en devoir de couper cette partie, qui est d'une excessive grandeur. On la lie donc, et on la laisse ainsi liée pendant un jour, après quoi il survint de fâcheux accidens, qu'à cause de cela on n'en put faire l'extirpation.

Une pareille aventure arriva à Platerus, qui, ayant dessein de couper le clitoris d'une matrone, n'en put venir à bout, par les mêmes obstacles que nous venons d'alléguer.

Haldy Rodoan aurait sans doute fait la même opération sur une reine qui lui découvrit sa turpitude, s'il eût cru pouvoir extirper cette partie sans courir risque de sa réputation et sans exposer la vie de cette princesse.

Dans cet état, il est impossible qu'un homme puisse caresser sa femme, ainsi que nous l'examinerons en particulier ci-après, au chapitre des *hermaphrodites*; et si cette maladie est incurable, comme elle l'est sans doute, on doit croire qu'un juge est bien fondé quand, sur le rapport de quelques personnes savantes dans ces sortes de maladies, il ordonne la dissolution du mariage.

On ne saurait encore guérir la compression que fait l'os pubis au conduit de la pudeur. Ce conduit en est quelquefois si rétréci dans les dehors, qu'il est impossible qu'un homme qui a même la verge médiocre, s'y puisse faire passage.

Les deux os des cuisses pressés en dedans, et le croupion retroussé par-devant, causent quelquefois les mêmes obstacles. C'est pourquoi la loi n'estime pas saine une femme qui est ainsi contrefaite dans ses parties naturelles.

Il arrive quelquefois tant d'ulcères au conduit de la pudeur de quelques courtisanes, qu'il s'en est vu qui, après être guéries, l'avaient presque tout fermé par des cicatrices : si bien que les règles venant à paraître, ne pouvaient couler qu'à peine par le petit trou qui restait, et qu'un homme, voulant encore badiner avec elle, ne pouvait pénétrer dans un lieu qui avait été autrefois si ouvert.

Les fâcheux accouchemens causent autant d'incommodités aux femmes que le font les maladies secrètes; car, après que le pas a été déchiré en plusieurs endroits, il y vient beaucoup d'ulcères qui, étant négligés, se remplissent de tant de chair superflue, que le conduit de la pudeur en est presque bouché. Cette chair baveuse devient solide et dure avec le temps, et ne peut être fléchie par la verge d'un homme, quelque forte et quelque roide qu'elle soit : témoin ce que dit Riolan, d'une femme qui fut si fermée après de pénibles couches, qu'il lui était ensuite impossible de souffrir son mari.

Ces maladies sont trop invétérées pour être guéries, et il n'y a point de femme qui voulût s'exposer à souffrir qu'on la disséquât toute vive. On pourrait ici proposer quantité de pessaires d'argent, d'étain, de plomb, ou même de chair, de différente grosseur, que l'on pourrait frotter de

beurre frais ou d'onguent rosat, et les placer dans le conduit de la pudeur, les uns après les autres, en commençant par les plus petits. Mais les cicatrices dont ce lieu est tout rempli en empêchent l'élargissement ; et par conséquent, pour en dire ce que je pense, toutes ces incommodités sont incurables, et sont des causes légitimes pour empêcher une femme de se marier.

Entre les maladies incurables de la matrice, on peut ajouter à celles dont nous venons de parler, les grandes excroissances, si nous en croyons Gordon ; les squirrhes et les tumeurs considérables, si nous voulons suivre le sentiment de Fabrice de Hilden, qui remarque qu'une femme ne put souffrir deux maris l'un après l'autre, et, par conséquent, ne put avoir des enfans, parce qu'elle avait un squirrhe vers l'orifice interne de la matrice. Il nous fait encore l'histoire d'une autre, qui, après avoir beaucoup souffert dans un fâcheux accouchement, en devint stérile par une tumeur rude que l'on trouva après sa mort, qui occupait une partie du bas de la matrice. Cependant, si les duretés sont si petites qu'elles se puissent toucher, et qu'elles arrivent à de jeunes personnes, je ne doute point qu'on ne les puisse guérir par les remèdes dont on se sert ordinairement dans de pareilles occasions.

Bien qu'on puisse couper l'hymen et les membranes qui lient quelquefois fortement les caroncules les unes aux autres, néanmoins il y a des occasions où ces membranes sont si épaisses et si garnies de vaisseaux, qu'il y a du danger à en faire

l'ouverture ; car elles sont tellement jointes au conduit de la pudeur, qu'il semble que ce n'est qu'une production. Ces parties étant coupées, il en arrive quelquefois des inflammations, des fièvres et des convulsions même. Dans cet endroit-là, les plaies ne peuvent se guérir qu'avec peine, les humidités qui sortent par-là du corps de la femme étant des causes assez fortes pour les en empêcher ; ce qui cause des ulcères sordides et sales, qui souvent sont suivis d'une gangrène qui mène infailliblement une femme à la mort.

Voilà les maladies qui peuvent causer le divorce, par l'obstacle qu'elles apportent à la copulation de l'homme et de la femme. On ne doit point ici se faire fort sur le contrat de mariage. Il est de la nature des autres contrats ; car s'il se trouve que ceux qui ont contracté ne peuvent faire la chose à laquelle ils se sont obligés, le contrat demeure nul par l'impuissance de l'un des deux; tout de même, puisque ceux qui se marient s'obligent à se rendre mutuellement les devoirs du mariage, si l'un ou l'autre ne peut ensuite le faire, alors le mariage est nul, pourvu toutefois que le juge ait prononcé sur la dissolution. En effet, si l'homme ou la femme a quelques maladies ou quelques défauts sans remède qui les empêchent de se joindre ensemble, il n'y a pas lieu d'espérer une fécondité heureuse, qui est le principal fruit et la douce satisfaction du mariage.

CHAPITRE III.

Si les charmes peuvent rendre un homme impuissant, et une femme stérile.

La curiosité n'est blâmable que dans son excès; l'on serait injuste, si l'on trouvait mauvais qu'on étudiât avec soin les belles et les bonnes choses. C'est cette sorte de curiosité qui ne touche que les grandes ames. Elle polit l'esprit sans le ternir, elle fixe le jugement sans le détruire, et enrichit la mémoire sans la charger.

L'homme est placé au milieu du monde, pour observer tout ce que la nature y fait de plus curieux, il ne doit pas passer pour trop entreprenant, quand il en remarque exactement toutes les circonstances. Mais si son envie de savoir est déréglée, et qu'elle se porte à des choses vaines ou illicites, c'est alors qu'elle doit être censurée et qu'elle le rendrait aussi malheureux que l'empereur Adrien, le plus curieux de tous les hommes.

L'art de pénétrer dans l'avenir a de tout temps flatté les hommes, et je ne crois pas qu'il y ait jamais eu de science recherchée avec plus de soin, mais aussi avec moins de succès que celle que l'on appelle *magie noire*. Car tout ce qu'on nous en dit est si éloigné du bon sens, que la plupart des savans se sont toujours défiés de ses promesses et moqués de ses maximes.

En effet, pour ne m'arrêter qu'au nœud d'aiguillette, par lequel les magiciens et les sorciers prétendent empêcher un homme de caresser sa femme la première nuit de ses noces, nous examinerons si tout ce que l'on fait et tout ce que l'on dit en la nouant, peut avoir quelque empire sur les parties amoureuses d'un homme qui aime ardemment, et qui est de lui-même en état de satisfaire agréablement son épouse. Nous verrons ensuite si le démon, ou les magiciens qui en sont les suppôts, peuvent détruire la fécondité d'une femme qui a tout pour engendrer.

Qu'il est difficile de se défaire de ce que l'on a appris dans ses plus tendres années ! Il faut avoir beaucoup de force d'esprit, ou de bons maîtres pour se désabuser des fables que l'on nous a débitées. Les idées s'en conservent toujours ; au moins dans les personnes qui ont l'esprit faible, surtout quand à cette vaine persuasion se joint la mauvaise façon de vivre, ou l'humeur mélancolique. C'est alors qu'il est absolument impossible de les faire démordre de leurs sentimens mal fondés.

Si dans cette disposition où sont ces personnes, on leur dit avant qu'elles se marient, qu'on a le dessein de leur nouer l'aiguillette, leur esprit, déjà persuadé des enchantemens, en reçoit une nouvelle impression ; et, lorsqu'ils veulent se joindre amoureusement à leur femme, la persuasion de la fable, la crainte du sortilége et l'amour conjugal font un si grand désordre dans leur ame et dans leur sang, qu'il ne leur reste de chaleur

que pour se conserver la vie, bien loin d'en avoir pour en donner à un autre. Le trouble où ils se trouvent alors, les fait souvent tomber dans une humeur noire, qui leur cause ensuite une haine pour une femme, presque irréconciliable. Ils ont de la peine à la voir et à la souffrir ; quand il est question de la caresser et de coucher avec elle, une certaine horreur s'empare tellement de leur esprit, qu'ils ne sont jamais plus contens que quand ils ne voient plus l'objet de leur chagrin. Cette imagination blessée, bien loin de se guérir par le temps, sent toujours augmenter son mal, et ils publient ensuite eux-mêmes, aussi bien que les autres, qu'ils ont été ensorcelés, et qu'en se mariant on leur a noué l'aiguillette.

Ce qui m'arriva sur ce sujet, il y a environ trente-cinq ans, est une preuve de ce que je dis. Pierre Buriel, tonnelier de son métier et puis faiseur d'eau-de-vie, travaillant pour mon père dans une de ses maisons de campagne, lui dit un jour de moi quelque chose de désavantageux, ce qui m'obligea le lendemain de dire au tonnelier que, pour m'en venger, je lui nouerais l'aiguillette quand il se marierait. Comme il le devait faire en peu de temps avec une servante de notre voisinage, cet homme crut bonnement ce que je lui disais; et, bien que je ne lui parlasse qu'en riant, néanmoins ces feintes menaces firent une si forte impression sur son esprit, déjà préoccupé des charmes, qu'après être marié il demeura près d'un mois sans pouvoir coucher avec sa femme. Il se sentait quelquefois des envies de l'embrasser

tendrement ; mais, quand il fallait exécuter ce qu'il avait résolu, il se trouvait impuissant, son imagination étant alors embarrassée des idées du sortilége. D'un autre côté, sa femme, qui était bien faite, avait autant de froideur pour lui, qu'il en avait pour elle ; et, parce que cet homme ne la caressait point, la haine s'empara aussitôt de son cœur, et elle témoigna pour lui les mêmes répugnances qu'il avait pour elle. C'était alors un beau jeu de les ouïr publier l'un et l'autre qu'ils étaient ensorcelés, et que je leur avais noué l'aiguillette. Je me repentis alors d'avoir raillé de la sorte avec un homme si faible, et je fis tout ce que l'on peut faire dans cette occasion pour leur persuader que cela n'était pas ; mais plus je protestais au mari que ce que j'avais dit n'était que des bagatelles pour me venger de lui, plus il m'abhorrait, et croyait que j'étais l'auteur de toutes ses infortunes. Le curé de Notre-Dame, qui les avait mariés, employa même tout son esprit et toute sa prudence à ménager cette affaire. Enfin il en vint plutôt à bout que moi, et rompit le charme par ses soins, après vingt-un jours, sans que le marié fût obligé de pisser par l'anneau de son épouse. Depuis ils ont vécu ensemble près de vingt-huit ans, et quelques enfans sont nés de leur mariage, qui sont maintenant des bourgeois les plus aisés de la Rochelle.

L'amour n'a jamais employé ses soins que pour donner des agrémens à l'un et à l'autre sexe. Il a voulu les obliger par-là à se joindre souvent, et en se joignant, à perpétuer leur espèce. On ne

saurait exprimer quels violens désirs il nous fait naître dans le cœur, pour nous lier amoureusement; et si ce n'était pas par un ordre exprès de la nature, je ne saurais croire que les envies qu'il nous inspire incessamment, fussent si pressantes qu'elles le sont. C'est une revêrie que de croire qu'un magicien puisse s'y opposer, et que nous ne puissions résister à ses charmes. Les belles portent avec elles un filtre et un sortilége bien plus puissant, et c'est contre celui-ci qu'il y a peu de remèdes.

D'ailleurs le mariage est un sacrement sur lequel le démon n'a point d'empire. Il ne saurait détruire l'ouvrage de Dieu, ni ruiner ce que Jésus-Christ a établi par ses lois si saintes, et je ne saurais croire qu'il y ait aucune liaison entre les actions d'un tel art, et les mystères de la nature et de la grace. La haine des démons et la perfidie des sorciers ne doivent point faire de peur aux chrétiens, et les conciles ne nous défendent autre chose que de ne pas croire ceux qui nous veulent persuader qu'on peut nous lier ou nous délier par la vertu des sortiléges. Il y a déjà long-temps que nous sommes revenus de ces sortes de folies, que le paganisme avait inventées pour abuser les esprits crédules. Si tout le monde ressemblait à un duc de Nevers qui aima mieux s'exposer au péril de mourir par un flux de sang, que de souffrir qu'on le lui arrêtât par des paroles et par des charmes, assurément il n'y aurait pas tant de faiblesse parmi le peuple qu'il en paraît aujourd'hui, et le peuple chrétien ne serait pas si sot que de croire

à cette heure ce que l'on aurait eu de la peine autrefois à persuader aux païens. C'est ce que disait souvent Agobard, évêque de Lyon.

L'astrologie judiciaire et la magie n'ont aucun principe ni démonstratif ni plausible. Ceux même qui en ont traité à fond sont encore présentement à s'en accorder ; et, parce qu'elles imposent une fatalité indispensable aux actions des hommes, elles sont contraires à la religion chrétienne et aux maximes d'un état bien policé.

Et pour parler en particulier, les figures de Gamahez, les couleurs des aiguillettes, les caractères des talismans et les paroles du sortilége n'ont pas assez de pouvoir pour s'opposer à la conjonction de l'homme et de la femme. La plupart des hommes sont plus raffinés aujourd'hui qu'autrefois, et ils ne se laissent pas aisément aller aux rêveries du rabbinisme, aux impostures de l'astrologie judiciaire, ni aux vaines persuasions de la magie. Les paroles, pour ne m'étendre pas plus loin, ne sont qu'un souffle articulé qui exprime nos pensées ; et, quand même nous serions possedés d'un esprit impur, nous ne saurions faire ce que l'on dit que fait un sorcier pour le nœud de l'aiguillette. Tout au plus le démon n'aurait alors de pouvoir que sur le corps qu'il posséderait, et son empire ne saurait s'étendre jusque sur l'autre partie de l'homme. Témoin l'empereur Frédéric Barberousse qui se moqua si justement des menaces d'un Arabe qui passait pour magicien, que les Milanais qu'il assiégeait lui avaient envoyé.

D'autre part, qui peut croire que nos parties naturelles puissent être plutôt enchantées que les autres qui nous composent? N'est-ce point peut-être parce qu'elles servent à des actions impudiques et illicites, que le démon prend de là sujet de les enchanter? Mais notre cœur n'est-il pas la source du mal que nous commettons? nos mains n'exécutent-elles pas ses pernicieux desseins? et notre langue ne découvre-t-elle pas ce qu'il a de mauvais? Cependant nous n'avons point appris jusqu'ici que notre cœur, nos mains et notre langue aient été ensorcelés.

Au reste, tout le monde sait que les femmes ont plus de légéreté que nous n'en avons, et que l'on voit plus de sorcières, ou plutôt de folles et de mélancoliques, que l'on ne voit d'hommes sorciers. Cependant, quand il est question d'engendrer, on dirait que le démon s'attache plutôt aux hommes qu'aux femmes, comme si les parties naturelles des hommes lui étaient plutôt destinées que celles des femmes.

Dans cette fausse pensée, l'on ne manque ni de raisons apparentes, ni d'autorités recherchées, pour prouver ce que l'on dit ordinairement là-dessus; et la vérité, dans cette occasion, n'a pas tant de lustre que le mensonge.

Mais si nous ne nous laissons pas prévenir en faveur des enchantemens, nous trouverons aisément la véritable cause par laquelle ce sont plutôt les hommes qui sont exposés à ces charmes imaginaires. La femme ne fait que souffrir quand on la caresse, et c'est assez qu'elle puisse rece-

voir les impressions de l'homme, pour devenir féconde : au lieu qu'il faut des machines à l'homme pour le faire agir, et peu de chose pour l'en empêcher. Si son imagination est blessée par les désordres de la femme; si elle est émue par sa beauté ou dégoûtée par sa laideur, ses parties amoureuses lui refusent l'obéissance qu'elles lui doivent. Si un homme aime avec trop de passion; si la pudeur ou la timidité ne peuvent souffrir les amorces de l'amour; si les courtisanes ou la débauche ont épuisé ses forces, et qu'à cause de cela il ne puisse jouir des plaisirs du mariage, on dira aussitôt qu'il est ensorcelé, ainsi que le disait autrefois l'empereur Néron, de lui-même, et que l'aiguillette lui avait été nouée, comme s'il ne paraissait pas assez de causes naturelles qui le rendent froid et languissant. Jamais on n'eût cru que Théodoric, roi de Bourgogne, eût été charmé, si auparavant il n'eût perdu ses forces entre les bras de ses courtisanes; et jamais Hermenberge n'aurait appréhendé le sortilége, s'il avait été en état de la satisfaire.

Je ne parle point ici des hommes impuissans par la nature, ni de ceux qui ont quelques défauts dans leurs parties naturelles. L'on sait assez qu'ils ne sont point capables de s'allier étroitement à une femme : mais je parle seulement de ceux à qui il ne manque rien pour s'acquitter agréablement du devoir d'un mari.

Si nous avons un peu de force d'esprit, nous nous moquerons de ce que quelques personnes spirituelles ont dit en raillant ou en voulant pro-

fiter de la faiblesse des autres : nous nous moquerons, dis-je, du millepertuis et de la rue cueillis de nuit, en disant quelques paroles obscures, cousus ensuite dans du linge, avec une aiguille qui a servi à ensevelir les morts, et puis pendus au cou d'une fille avec une aiguillette de nerf de loup, pour l'empêcher d'être dépucelée. Nous nous rirons des caractères éphésiens écrits avec du sang de chauve-souris, et puis pendus au cou de la mariée pour le même effet ; nous tiendrons pour superstitions ce que l'on dit ordinairement des vertus de l'aiguillette, soit faite de nerfs de loup, soit de peau de chat ou de chien enragé. On aura beau la faire teindre d'une ou de trois couleurs, la nouer de trois ou de neuf nœuds, cracher trois fois sur la poussière ou dans son giron, et dire tout bas quelques mots obscurs et barbares, pendant que le prêtre dit aux mariés ces mots latins, *ego vos conjungo* ; rien de tout cela ne sera capable de faire sur nous la moindre impression, si nous avons tant soit peu de force d'esprit.

Nous n'avons que faire, pour nous garantir de ces charmes, de graisser la porte de la chambre où l'on doit coucher, avec de la graisse de loup ou de chien noir, d'attacher à la colonne du lit des mariés des testicules de coq, de jeter dans la chambre des fèves coupées par la moitié, et faire beaucoup d'autres bagatelles que les vieilles femmes ont inventées pour amuser les enfans. Pour nous moquer des maléfices, nous n'avons besoin que de vigueur et de hardiesse ; il ne

faut qu'avoir été sage avec les femmes et être amoureux quand on se marie pour mépriser tout ce qui peut s'opposer aux plaisirs du mariage. Et s'il faut s'expliquer ici plus nettement, voulez-vous rompre toutes sortes de charmes? soyez sobres, et modérez toutes vos passions; ne soyez ni si lent ni si ardent à l'amour; usez de votre femme lorsque la nature vous excite à l'embrasser. La chasteté vous rallumera souvent le feu que vous anrez perdu entre ses bras; et par-là, si les mariés veulent, ils apprendront à se moquer du sortilége; car c'est une grande partie de la santé que de vouloir être guéri.

On ne peut douter que les vapeurs noires d'une humeur mélancolique ne puissent troubler notre imagination, et nous persuader des choses qui ne sont pas. Nous en avons des exemples, et il ne se passe point d'année que je n'en fasse quelques observations en faisant la médecine.

Si un homme ne peut connaître sa femme, parce qu'il croit avoir l'aiguillette nouée, il ne faut pas d'abord combattre directement son opinion. Plus on s'opiniâtre à lui dire que cette une bagatelle, plus il sera obstiné dans son sentiment. C'est l'effet d'une humeur noire et mélancolique, que de rendre fermes ceux en qui elle domine. Tout ce que l'on doit faire dans c'est occasion, c'est de traiter cet homme comme un fou, et de tâcher de guérir son imagination blessée, par quelque action de souplesse, comme Montaigne guérit un comte avec un petit talisman d'or.

Un juge allemand demandait un jour à une

fameuse sorcière, qui est-ce qui pouvait être le plus tôt guéri d'un sortilége ? A quoi elle répondit fort à propos, que c'était celui qui gardait le plus long-temps ses vieux souliers ; voulant dire par-là, qu'il ne fallait que du temps et de la patience pour guérir ceux qui pensaient être ensorcelés.

Je crois pourtant, ainsi que j'ai l'ai dit ailleurs, qu'il y a des remèdes pour nous rendre froids auprès des femmes, sans que nous soyons pour cela charmés. Mais ce que l'on appelle sortilége ou enchantement, ne se fait que par un pacte tacite ou exprès avec le démon ; et pour cela, l'on ne se sert que de paroles obscures, de figures, d'herbes sans vertus et d'autres bagatelles, qui nous font bien voir que ce n'est pas la nature qui agit, mais toute autre chose.

Il est impossible que le diable, pour venir à la seconde proposition que je dois examiner en peu de mots, puisse empêcher la nature d'agir, quand elle a tout ce qu'il lui faut pour agir. L'enfant qui se forme dans les flancs de sa mère, ne s'y forme que par un exprès commandement de Dieu. Le démon n'a nul pouvoir d'empêcher la génération, et encore moins quand elle est appuyée du sacrement de mariage. La nature suit inviolablement les ordres du Créateur, quand elle n'est point empêchée dans son action par quelques causes naturelles ou violentes ; et si le démon ou un sorcier peut s'opposer à la conception, ou plutôt si le prince des puissances de l'air, pour me servir de l'expression de saint Paul, exerce

son pouvoir sur les incrédules et sur les rebelles, ce n'est point par le sort, mais par l'impie crédulité d'une femme, par sa peur ou par l'agitation extraordinaire de son sang et des humeurs. Car, qu'un serpent, mis sous le seuil d'une porte puisse rendre une femme stérile, il n'y a que les fous et les hypocondriaques qui puissent le croire.

J ajouterai encore à ce que je viens de dire, que, s'il est vrai que Jésus-Christ soit venu enchaîner le démon pour l'empêcher de nous nuire, et qu'il y ait présentement des hommes plus éclairés que dans les siècles passés, qui se sont aperçus de la souplesse des uns et de la faiblesse des autres, on ne doit pas s'étonner qu'on ne voie pas à cette heure tant de sorciers qu'autrefois. Médée, qui ne se servait que d'herbes qui agissent par des qualités manifestes, passait pour sorcière dans un siècle ignorant, et un joueur de gobelets passerait pour magicien parmi les Siamois, s'il leur faisait voir ses souplesses et son industrie.

C'est une grande marque de sagesse, de ne pas croire légèrement tout ce que l'on nous dit des charmes et du sortilége. Si l'on purgeait avec l'ellébore ou avec le vin émétique tous ceux qui pensent avoir l'aiguillette nouée, je ne doute point qu'ils ne fussent, pour la plupart, bientôt guéris des maladies du cœur et du cerveau, que leur cause l'humeur mélancolique. C'était le sentiment du grand jurisconsulte Alciat, qui avait assisté au procès de beaucoup de sorciers, et qui disait, pendant qu'on les brûlait du côté du Béarn, *que le feu n'était pas un si bon remède pour eux*

que la purgation. En effet, nous ne voyons pas que les parlemens les plus sensés aient été si faibles, dans les derniers siècles, que de se laisser séduire aux impostures des sorciers. Celui de Paris se moque, avec raison, de cette bagatelle, et cette illustre compagnie ne s'est jamais repentie, comme ont fait les autres, d'avoir été trop facile à persuader.

Si l'on eût purgé plusieurs fois le cerveau de Gratienne Gaillard, femme de Jean d'Auroux, de Berri, qui tombait dans de fâcheux accidens lorsque, dans les premières années de son mariage, on lui parlait de son mari, au lieu de la démarier comme fit M. la Chapelle, official du diocèse de Bourges, sans doute que l'on aurait mieux agi dans cette occasion. Car puisque M. Couturier, docteur en médecine, et deux autres médecins, jugèrent qu'elle était folle, il n'y avait point d'autres remèdes, pour la remettre en bon sens, que ceux que nous avons proposés.

Les exorcistes anciens en usaient bien mieux que ne font aujourd'hui nos modernes. Jamais ils n'entreprenaient de faire sortir, par les prières de l'église, le démon du corps des possédés, que les medecins n'eussent auparavant bien purgé le malade.

Si de grands hommes ont semblé croire aux impostures des sorciers, ils ont voulu parler comme le peuple, et ont été quelquefois bien aises de se laisser tromper avec lui. L'art fait souvent paraître des choses surprenantes. La nature s'en mêle quelquefois; mais Dieu ne permet que fort

rarement qu'il se fasse des prodiges et des miracles : et c'est, à mon avis, une faible raison de dire que Dieu permet tout ce que l'on croit pour l'ordinaire des enchantemens.

Mais je rappelle dans mon esprit que l'on est fort mal récompensé après avoir écrit pour ou contre les sorciers, et que Bodin, qui se déclara autrefois leur ennemi capital, a passé aussi bien pour magicien que Wier, qui en a entrepris la défense. Jamais Apulée, accusé de magie, ne se serait tiré d'affaire, avec toute sa philosophie et tout son bel esprit, si Lolannus Avitus, ami de Claudius, n'eût intercédé pour lui auprès de ce président. On me permettra donc de n'en rien dire davantage, et il suffit que Naudé ait fait en ce siècle l'apologie des grands hommes accusés de magie.

CHAPITRE IV.

Des Hermaphrodites.

Il faut avouer que la nature se joue quelquefois, lorsqu'elle donne aux parties qui distinguent les deux sexes une figure différente de celle qu'elles doivent naturellement avoir. Il n'y a qu'à lire des histoires des hermaphrodites pour apprendre que des personnes ont eu tout ensemble les parties naturelles d'un homme et d'une femme. Ce sont ces gens que l'on jetait autrefois dans la mer ou

dans la rivière, ou que l'on reléguait dans quelque île déserte, comme des présages de quelque sinistre événement.

Si l'intelligence qui travaille dans les entrailles d'une femme manque quelquefois à former les parties les plus nobles et les plus nécessaires à la vie d'un homme, on ne doit pas s'étonner s'il lui en arrive autant dans la formation des parties génitales. Mais parceque la propagation de l'espèce n'est pas d'une si grande nécessité que l'existence de la vie, nous ne voyons pas aussi tant de défauts dans le cœur, dans le cerveau, dans le foie et dans les autres parties principales, que dans les parties amoureuses des hommes et des femmes. En effet, il ne se passe guère de lustre que l'on n'entende parler de quelques hermaphrodites, qui autrefois passaient pour des prodiges et pour des monstres, et qui sont aujourd'hui regardés comme quelque chose de fort curieux.

1. J'en compte de cinq espèces. Les premiers ont toutes les parties naturelles d'un homme fort bien faites; ils urinent et engendrent comme les autres hommes; mais avec cette différence qu'ils ont une fente assez profonde entre le siége et la bourse qui est inutile à la génération.

2. Les autres ont tout de même les parties naturelles d'un homme fort bien figurées, qui leur servent à faire les fonctions de la vie et de la génération; mais ils ont une fente qui n'est pas si profonde que celle des premiers, et qui, étant au milieu de la bourse, presse les testicules d'un côté et d'autre.

3. On ne découvre dans les troisièmes aucune partie naturelle d'homme ; l'on ne voit seulement qu'une fente, par laquelle l'hermaphrodite urine. Cette cavité a plus ou moins de profondeur, selon le défaut de la matière qui a été employée à la former : mais cependant le doigt en trouve aisément le fond. Les règles ne coulent jamais par là, et cette espèce d'hermaphrodite est un véritable homme, aussi bien que les deux autres. Ce sont ces sortes d'hermaphrodites, qui à l'âge de quinze ou dix-huit ans, deviennent garçons, de filles qu'ils avaient été estimés auparavant : témoin la fille de ce pêcheur qui, au rapport d'Antoine de Palerme, devint homme après quatorze ans de mariage. Toutes les parties d'un homme lui sortirent tout d'un coup, et elle parut alors à son mari aussi vaillante que lui dans l'action naturelle des hommes.

4. Les quatrièmes sont des filles qui ont le clitoris plus long et plus gros que les autres, et qui par-là en imposent au peuple, qui n'est pas savant dans les parties qui les composent. Ce sont elles que les Grecs appellent *tribades*, dont les Français ont formé leur mot de *ribaudes* ; et c'est aussi de cette espèce d'hermaphrodites, dont Colombus dit avoir examiné les parties internes et naturelles, sans y avoir trouvé aucune chose essentielle, différente des parties naturelles des autres femmes. La seule marque que ce sont des filles, c'est qu'elles souffrent tous les mois l'écoulement de leurs règles.

5. Enfin, les cinquièmes sont ceux qui n'ont l'usage ni de l'un ni de l'autre sexe, et qui ont les parties naturelles si confuses, et le tempérament d'homme et de femme si mêlé, que l'on aurait de la peine à dire lequel l'emporte l'un sur l'autre. Telle était la Bohémienne qui pria le même Colombus de couper sa verge, et d'elargir le conduit de la pudeur, pour avoir la liberté, disait-elle, de se joindre amoureusement à un homme. Mais ces sortes de personnes sont plus tôt une espèce d'eunuques que d'hermaphrodites, leur verge ne leur servant de rien et les règles ne leur venant jamais.

Je ne prétends point parler ici de ces femmes à qui les règles manquent par quelque cause que ce soit : on est aisément persuadé qu'elles ne changent point de sexe, et que leurs parties naturelles demeurent toujours les mêmes; mais on sait aussi qu'elles peuvent changer de tempérament et prendre celui d'un homme, comme l'a remarqué Hippocrate, dans la personne de Phaétus.

Beaucoup de personnes assurent, et c'est même vrai, qu'il y a des hermaphrodites, mais aucun ne nous instruit véritablement de leurs causes efficientes et matérielles : examinons-en donc exactement la source.

1. Il y a sur cette matière plusieurs raisonnemens. Les uns pensent que la conjonction de Vénus et de Saturne, dispose si confusément dans les flancs d'une femme la matière qui sert à former un enfant, qu'il naît de là un hermaphrodite.

2. Les autres croient que les hermaphrodites se forment pendant que les règles coulent, et que, les règles étant toujours impures, elles ne peuvent produire que des monstres.

3. Les troisièmes disent que la nature ayant un soin particulier pour la propagation des hommes, s'efforce toujours, autant qu'elle le peut, à engendrer plutôt des femelles que des mâles. Aussi voyons-nous, ajoutent-ils, beaucoup plus d'hommes hermaphrodites que de femmes, la nature ayant marqué à ces premiers les vestiges des parties naturelles de la femme.

4. Les autres croient que l'homme et la femme ayant contribué tous deux également à la génération, la faculté formatrice qui tâche de rendre le corps sur lequel elle travaille semblable à ceux dont elle est sortie, imprime autant qu'elle peut, sur ce corps, les caractères d'homme et de femme; ce qui fait un hermaphrodite : si bien qu'il s'en est vu qui étaient capables d'engendrer dans les deux sexes, et qui avaient la mamelle droite d'homme et la gauche de femme.

5. Les cinquièmes se persuadent que, Dieu ayant fait l'homme mâle et femelle, comme parle l'Écriture, nous avons essentiellement en nous-mêmes la faculté de devenir l'un et l'autre sexe, et par conséquent il ne faut pas s'étonner s'il naît quelquefois des hermaphrodites puisque nous le sommes en puissance.

Enfin, il y en a qui disent là-dessus tant de fables, que je ne saurais me résoudre à rapporter leur sentiment.

1. Si nous examinons les raisons de ceux qui disent que la conjonction de Vénus et de Saturne est la cause des hermaphrodites, nous verrons clairement qu'elles sont trop faibles pour nous persuader. Ces astres sont trop éloignés de nous, pour être les causes prochaines d'un tel effet, et pour avoir un empire si absolu sur le corps d'un enfant dans les entrailles de sa mère; et s'il était vrai que leur conjonction pût causer ces difformités, au moins ne serait-ce pas dans deux hermaphrodites nés dans les diverses saisons d'une année.

2. Les secondes ne me persuadent pas plus; car, selon leur sentiment, il devrait plutôt naître des galeux, des ladres et des valétudinaires, que des hermaphrodites, si la conception se faisait pendant le flux des règles, comme nous l'avons remarqué ailleurs.

3. Je ne suis pas non plus convaincu par les raisons des troisièmes; car la nature n'étant que la puissance de Dieu dans la production des animaux, elle ne travaille jamais, selon ses ordres naturels, que sur la matière qu'on lui a donnée; et par conséquent les hermaphrodites dépendent plutôt de la disposition de la matière, comme nous verrons ci-après, que du dessein prémédité de la nature.

4. Le sentiment des quatrièmes sent si fort la fable que ce serait perdre du temps que de s'arrêter à le réfuter; car la faculté formatrice, qui n'est qu'un effet de l'ame, ou l'ame même, si l'on veut, n'a pas le pouvoir de faire des

différences si manifestes, et la génération ne se faisant que par le mélange et la fermentation des deux semences, comme nous l'avons prouvé ailleurs, elle ne peut en séparer les actions, quand les semences sont une fois jointes : si bien qu'il ne s'est encore jamais vu d'hermaphrodite qui pût user indifféremment de ses deux parties naturelles et en produire des enfans. Si nous avons quelques histoires là-dessus, ce sont toujours de véritables femmes qui abusent de leur clitoris, avec lequel elles ne peuvent jamais engendrer dans un autre.

5. Enfin, de croire que nous soyons hermaphrodites en puissance, c'est une imagination tirée de Platon, et une erreur qui fut condamnée sous le pape Innocent III; et quoique l'Écriture paraissait d'abord favorable à ce sentiment, cependant, si on la considère de bien près, on verra qu'elle a un sens tout autre que celui qu'on lui veut donner.

Mais pour dire ce que je pense sur une matière aussi difficile que celle-ci, il me semble qu'on doit prendre la chose de fort loin, et se souvenir de ce que nous avons dit ailleurs de la cause de la génération des garçons et des filles; après quoi il sera, ce me semble, aisé de connaître ce qui fait la confusion des sexes.

Nous avons dit que la semence était le plus souvent indifférente pour les deux sexes, et que, si elle trouvait une boule dans les cornes de la matrice, qui renfermât une matière chaude, sèche, resserrée, pressée et pleine d'esprits, elle la rendait feconde pour en faire un garçon; mais que,

si elle en rencontrait une autre qui fût moins chaude et moins sèche, plus ouverte et plus mollette, et moins remplie d'esprits que la première, elle ne laissait pas de l'animer pour en faire une fille.

Nous avons encore dit que, si la matière qui était renfermée dans une autre boule était tellement tempérée dans ses qualités et égale dans sa matière, qu'elle fût dans un parfait équilibre à l'égard de toutes ces choses, la semence de l'homme déterminait cette matière pour un garçon ou pour une fille, selon le plus ou le moins de feu et d'esprits qu'elle portait avec sa matière lâche ou resserrée.

Mais si, par hasard, la semence de l'homme a plus de disposition pour déterminer à l'un des deux sexes la semence tempérée de la femme, alors il se fait un hermaphrodite qui a plus de rapport à l'un ou à l'autre, selon les différens efforts de la semence animée de l'homme ou de la femme.

1. Pour éclaircir davantage cette difficulté, examinons la chose de plus près. L'intelligence de l'enfant, ou son ame immortelle, si l'on veut, qui a travaillé depuis le commencement de la formation de cette créature à se faire un domicile, et qui a déjà achevé la plupart de ses parties principales, commence vraisemblablement vers le trente-cinquième jour à s'employer à faire les parties naturelles d'un garçon. Elle prend donc la matière qu'elle a mise dans l'endroit où doivent être posées les parties naturelles de l'enfant. Elle travaille incessamment à les former, mais, parce

qu'elle manque de matière pour les accomplir, elle en emprunte des parties voisines : aimant mieux rendre celles-ci défigurées, que de manquer à former parfaitement les parties qui doivent servir à la génération.

2. Et ce sont les défauts qu'on remarque dans les deux premières espèces d'hermaphrodites dont nous avons parlé ci-dessus, qui sont de véritables hommes.

3. Mais lorsqu'il ne se trouve guère de matière pour faire les parties génitales d'un garçon, on ne saurait dire quelle économie l'intelligence prend pour former ces parties. Elle épargne la matière, elle ménage le lieu, et dispose si bien toutes choses, qu'elle forme parfaitement les parties génitales d'un garçon; mais elle les forme en dedans, manquant de force, de chaleur et de matière pour les faire sortir au dehors. C'est de cette sorte qu'elle agit en formant les parties naturelles de la troisième espèce d'hermaphrodites, qui sont estimés des filles, bien qu'ils soient de véritables garçons. Ce sont ceux-ci qui changent de sexe, et qui de filles, qu'ils étaient estimés auparavant, deviennent hommes, qui se marient ensuite, et qui sont les pères de plusieurs enfans. La chaleur naturelle et génitale, devenant tous les jours plus forte, pousse au dehors, à l'âge de quinze, de vingt ou de vingt-cinq ans, les parties amoureuses qui étaient demeurées cachées jusqu'à ce temps-là, comme il arriva à cette fille italienne, qui devint homme, du temps de l'empereur Constantin, comme saint Augustin nous le rapporte. C'est

peut-être aussi quelque effort violent qui fait sortir ces mêmes parties : témoin Marie Germain, dont parle Paré, qui, ayant fait un grand effort en sautant un fossé, devint homme à la même heure, par la sortie des parties naturelles.

4. Au lieu où l'intelligence manquait de matière pour former les parties génitales des trois premières espèces d'hermaphrodites dont nous venons de parler, dans la quatrième il s'en trouve plus qu'il n'en faut. L'intelligence, qui, vers le quarante-cinquième jour de la formation d'une fille, est en peine de placer toute la matière qu'elle a d'abord réservée pour former ses parties amoureuses, se détermine enfin à faire le clitoris beaucoup plus gros et plus long qu'il n'a coutume d'être, afin de laisser aux parties génitales internes de cette fille une figure naturelle pour servir un jour à la génération, car elle aime beaucoup mieux manquer dans les choses superflues que dans les nécessaires. Ce sont ces sortes d'hermaphrodites qui, étant de véritables femmes, ont fait accroire à beaucoup de gens qu'elles étaient aussi des hommes. C'est ainsi que Montnus a pris son hermaphrodite pour un homme, lorsqu'il caressait amoureusement ses servantes, et pour une femme, lorsqu'elle se liait amoureusement à son mari pour avoir des enfans.

Bien que ces quatre espèces d'hermaphrodites aient mérité ce nom, la nature ne leur a pourtant pas refusé l'avantage de se servir de leurs parties générales, et d'engendrer comme les autres. Les hommes hermaphrodites font des enfans, et les

femmes hermaphrodites conçoivent; si bien que les uns et les autres ne diffèrent des hommes et des femmes que par quelques parties qui manquent ou qui sont superflues, mais qui souvent ne troublent point la génération. Cette femme, que l'on appelait *Emilie*, qui était mariée avec Antoine Sperta, au rapport de Ponanus, fut estimée femme pendant son mariage de douze ans, mais elle fut ensuite réputée pour homme, après s'être alliée à une femme.

Il n'en est pas de même de la cinquième espèce, que l'on peut appeler *parfaits et véritables hermaphrodites*, puisqu'ils n'ont l'usage ni de l'un ni de l'autre sexe; et c'est de cette sorte qu'ils se forment dans les flancs de leur mère.

L'intelligence, qui a le soin de composer ce petit corps hermaphrodite, est fort en peine quand elle trouve dans le ventre de sa mère une matière qu'elle ne peut ménager pour faire ses parties génitales. D'un côté, la matière est humide et mollette; de l'autre elle est sèche et resserrée : ici, elle est chaude : là, elle est froide; en un mot, c'est une matière qui a des parties si différentes et si rebelles, qu'il est impossible de les pouvoir ménager, et avec cela il y a si peu de matière, qu'elle manque de chaleur et d'esprits, dont l'intelligence se sert toujours pour former toutes les parties de notre corps. Si c'est un garçon qu'elle entreprend de former, il deviendra, quand il sera homme, trop froid et trop lent pour engendrer, et aura de grands défauts dans ses parties génitales. Si c'est une fille, elle sera un jour trop chaude et trop sèche, et man-

quera d'organes, de semence et de règles pour former et faire vivre un enfant.

Néanmoins, l'intelligence doit achever son ouvrage, de quelque manière que ce soit. Elle y travaille donc fortement, et ferait sans doute des parties qui seraient en quelque façon déterminées à l'un des sexes, si la matière n'était point inégale, ni d'une complexion différente. Enfin, elle forme un hermaphrodite, ou, si l'on veut, un monstre qui n'est ni homme ni femme, et qui n'a pas les parties naturelles de l'un ni de l'autre sexe.

On pourrait accuser l'intelligence de s'être trompée dans la figure qu'elle a donnée aux parties naturelles d'un enfant hermaphrodite; car on ne peut pas douter que les intelligences, quelque savantes qu'elles soient, ne puissent se tromper quelquefois, et ne pas faire les parties justes : mais que l'on se trompe là-dessus ! l'intelligence a trop de lumières pour manquer dans cette occasion, quand elle a une matière bien disposée.

Cela étant ainsi expliqué, on peut maintenant répondre aux questions que l'on fait ordinairement sur cette matière, savoir :

1. Si les filles peuvent être changées en garçon, et les garçons en filles.

2. Si un hermaphrodite peut user de l'un et de l'autre sexe, et s'il peut engendrer.

3. Si l'hermaphrodite peut concevoir dans lui-même sans se joindre à personne.

4. Si un prêtre peut marier un hermaphrodite, ou une personne qui est accusée de l'être.

5. Si un hermaphrodite peut se faire moine ou religieuse.

Pour éclaircir la première question, on doit savoir que le tempérament d'un homme est si différent de celui d'une femme, qu'il est impossible qu'il arrive dans la nature un changement si extraordinaire. La complexion d'un homme ne consiste pas seulement dans une certaine union des premières et des secondes qualités, mais dans un certain mélange et un arrangement de la matière dont il est composé; et par conséquent il est impossible qu'un garçon devienne fille, et qu'une fille devienne garçon; le tempérament de l'un et de l'autre étant une chose trop éloignée, comme nous l'avons examiné ailleurs.

D'autre part, ceux qui se sont appliqués à disséquer des hommes et des femmes savent bien que leurs parties génitales sont fort différentes entre elles; et, si la nature leur a donné un espace suffisant pour placer les uns, elle leur en a refusé un pour placer les autres. Ainsi, je pourrais dire, avec le savant Varole, qu'il est impossible que les deux sexes se puissent trouver véritablement dans un même corps.

Il est vrai, pourtant, que nous apprenons, par quelques histoires que nos médecins ont écrites, que des personnes qui avaient été d'abord estimées filles étaient devenues hommes dans la suite, leurs parties naturelles d'hommes s'étant manifestées, ou par les enjouemens du mariage, ou par l'abondance et la force de la chaleur naturelle, ou enfin par quelque mouvement violent.

Mais, à dire le vrai, ce n'étaient que des hommes cachés, comme était cette servante de dix-huit ans qui mourut de la peste, dans le corps de laquelle Jean Bouhain, médecin de Lyon, trouva les mêmes organes qui servent aux hommes pour la génération.

On peut dire encore que les femmes qui passent quelquefois pour des hommes, qui ont quelques poils au menton et par le corps, et qui ont la voix un peu grosse, ne sont que de véritables femmes, bien qu'elles se divertissent de leur clitoris avec leurs compagnes. Si bien qu'après tout cela on ne peut pas dire que les uns se soient changés dans les autres; car nous n'apprenons point que les hommes soient devenus femmes, et que leurs parties naturelles se soient anéanties, ou soient retournées en dedans pour former les parties d'une femme; et le peu d'histoires que l'on nous fournit sur ce sujet sont toutes fort suspectes, mal entendues ou fabuleuses : témoin l'histoire qu'Ausone nous rapporte d'un homme hermaphrodite, de Bénévent en Italie, où il fait à dessein un équivoque pour surprendre l'esprit du lecteur dans une chose rare et extraordinaire.

Il n'y a plus aujourd'hui de Tirésias. La fable cède à la vérité, et l'on ne croit plus à cette heure ce que l'on croyait autrefois si aisément. Les deux hommes hermaphrodites de Licétus, dont l'un s'était marié et l'autre rendu moine, ne laissèrent pas l'un et l'autre de concevoir et de porter un enfant dans leurs flancs.

Mais aussi ce n'était que de véritables femmes,

que l'on avait d'abord prises pour des hommes, à cause de la longueur et de la grosseur de leur clitoris. Ainsi, nous devons croire que les parties génitales d'un homme ne sauraient se retirer au-dedans, pour se placer comme doivent être placées les parties naturelles de la femme; et, quand même cela se pourrait faire, je ne saurais me persuader qu'il y eût un lieu assez spacieux pour les y recevoir.

Il faut donc conclure que ces changemens sont impossibles; que les hermaphrodites qui conçoivent sont de véritables femmes; que les autres, qui font concevoir, sont de véritables hommes; et que, si les intelligences qui ont le soin de former les corps se trompent quelquefois dans leur ouvrage, c'est bien plutôt par la faute de la matière que par leur propre ignorance.

2. La seconde question est aisée à décider, après ce que nous venons de dire; car, de s'imaginer qu'un hermaphrodite puisse user de l'un et de l'autre sexe, et qu'il puisse engendrer par les deux, c'est ce que l'on ne pourrait persuader qu'à des enfans. De deux différentes parties naturelles qu'a un hermaphrodite, il y en a toujours une qui est inutile, parce qu'elle est contre les lois de la nature et que l'intelligence ne l'a faite que par force, ne trouvant pas assez de matière, ou en trouvant trop pour former les parties dont l'enfant aurait besoin pour la génération. Car, quelle confusion serait-ce de trouver dans un seul corps des testicules d'hom-

me et de femme, une matrice et un membre viril; en un mot, tout l'attirail des parties génitales d'un homme et d'une femme! Le tempérament de l'un et de l'autre, s'il faut le répéter, est trop différent pour être uni ensemble, et pour être changé, quand il faudrait se servir de l'une et de l'autre de ses parties naturelles.

Les lois civiles, qui n'estiment point les hermaphrodites pour des monstres, veulent qu'ils choisissent l'un ou l'autre sexe, pour avoir lieu dans une de ces deux qualités, ou d'homme ou de femme, de se joindre amoureusement à une femme ou à un homme. Et si l'hermaphrodite n'exécute pas exactement la loi, cette même loi veut qu'il soit puni en sodomite, puisqu'il a abusé d'une partie contre les lois de la nature. Ce fut pour cette raison que la servante écossaise, qui avait choisi la qualité de fille et qui engrossa la fille d'un bourgeois, fut enterrée toute vive, par sentence du juge, si nous en voulons croire Weinrich; et que Françoise de l'Estége, dont parle Papon, laquelle avait badiné avec Catherine de la Manière, fut avec elle appliquée à la question, par le Sénéchal des Landes, et elles auraient été toutes deux condamnées à la mort, si les témoins eussent été suffisans.

1. 2. Les hermaphrodites de la première et de la seconde espèce peuvent caresser des femmes en qualité d'hommes, et peuvent même faire des enfans, leur défaut étant si peu de chose, qu'il ne change rien dans la virilité. Car, bien qu'ils puis-

sent user de la partie de la femme qu'ils semblent avoir, ils n'en reçoivent pourtant aucun plaisir, ni ne sauraient engendrer par-là.

3. Il n'en est pas ainsi de la troisième espèce; il faut attendre un âge vigoureux pour caresser une femme; quand même quelques-uns s'y seraient alliés après la sortie de leurs parties naturelles, ils auraient de la peine à engendrer étant du nombre de ceux que la loi appelle *froids*.

4. Le clitoris qui fait estimer les femmes pour des hommes, s'il est gros et long, est la cause qu'un homme ne peut connaître sa femme; mais si cette partie est médiocre, nous voyons tous les jours, par expérience, que ces sortes de femmes conçoivent, et quoiqu'elles se servent de cette partie pour badiner avec les autres femmes, à qui elles donnent souvent presque autant de plaisir que des hommes; cependant on ne doit point espérer de génération par-là, puisque le clitoris n'étant pas troué, l'hermaphrodite ne peut donner aucune matière pour la génération; témoin Daniel de Baudin, qui badinait bien avec sa femme, et qui put bien être engrossé lui-même par un de ses camarades.

5. J'avoue que la dernière espèce d'hermaphrodite n'est point capable de caresser une femme, ou d'être caressée d'un homme, et encore moins d'engendrer. Il a les parties naturelles tellement froides et débiles, et avec cela si mal faites, qu'il n'y a pas lieu d'espérer que l'amour puisse les échauffer pour jouir des voluptés que la nature a préparées aux autres hommes.

Il est donc vrai, à parler en général, que quelques hommes hermaphrodites peuvent caresser amoureusement des femmes, et peuvent même leur faire des enfans; et que quelques femmes hermaphrodites peuvent aussi être caressées et concevoir quelquefois, les uns et les autres se servant des parties qui prévalent, et qui sont les plus accomplies.

III. Sur ce que les naturalistes disent que les hyènes et les lièvres mâles engendrent une fois en leur vie au-dedans de leurs entrailles, et sur ce que le docte Languis soutient que les cerfs en font de même, l'on doute si les hermaphrodites les plus vigoureux des deux sexes ne peuvent point aussi engendrer en eux-mêmes, sans avoir la compagnie d'aucune autre personne. Car, ils ont, dit-on, de la matière pour former un enfant, un lieu pour le concevoir, des liqueurs pour le nourrir, si bien qu'en cette rencontre il ne manque rien pour la génération.

Mais si l'on fait réflexion sur ce que nous venons de dire, et sur ce que nous remarquerons au *chapitre 5*, on demeurera d'accord que ces générations sont impossibles et ridicules tout ensemble; que les observations qu'ont faites les naturalistes, sont fort suspectes et sentent la fable; qu'enfin ils peuvent s'être trompés en prenant quelques parties de femelles pour les testicules des mâles. Car quelle apparence de faire sortir de la semence d'une partie pour la faire entrer dans une autre sans qu'elle s'évente et qu'elle s'altère en changeant de lieu? Et

quand même cela serait possible, le tempérament qui engendre la semence masculine, pourrait-il en faire de féminine, et produire des règles en même temps, ou quelque autre chose qui y fût proportionné? Cela me paraît si éloigné de la raison et de l'expérience de tous les jours, que je laisse cette question pour passer à une autre; savoir, si un prêtre peut marier une personne accusée d'être hermaphrodite.

IV. Bien que le jurisconsulte Majolanus fasse tous les hermaphrodites irréguliers et incapables du sacrement de mariage, cependant il me semble que cette décision est trop générale et qu'elle choque même les lois, puisqu'il y a des hermaphrodites si vigoureux à embrasser les femmes, et d'autres si disposés à souffrir agréablement un homme, qu'il y aurait de l'injustice à défendre le mariage aux uns et aux autres. Car si les premiers ont les parties naturelles du sexe masculin bien faites et bien proportionnées, comme il s'en trouve quelques-uns, une petite fente de nulle considération n'empêchera pas l'action amoureuse de ces hommes hermaphrodites, non plus qu'un clitoris un peu allongé ne s'opposera pas aux caresses que pourra faire un homme aux femmes hermaphrodites. Ainsi, si les uns ont les parties capables de divertir une femme et que les autres soient disposés à recevoir les caresses d'un homme, je ne doute pas qu'un prêtre ne puisse conférer le sacrement du mariage à l'un et à l'autre, pourvu néanmoins que cela ne se fasse que par l'autorité du juge, qui doit être au-

paravant dûment informé par des personnes savantes, et le serment de l'hermaphrodite de l'état où il se trouve et de la partie qui domine en lui.

En effet, comme les juges ignorent souvent les marques dont on se sert ordinairement pour connaître la force et la capacité d'engendrer de l'un et de l'autre sexe, ils ne doivent jamais décider là-dessus sur la seule foi des hermaphrodites, sans le rapport de quelque savant médecin. Celui-là leur fera remarquer que la hardiesse, la vivacité dans les actions, la voix forte, beaucoup de poils sur le corps, et principalement au menton et aux parties naturelles, avec tous les autres signes qui découvrent la virilité d'un homme, sont des marques qu'un hermaphrodite a les parties naturelles d'un homme beaucoup plus fortes que celles de l'autre sexe. Au contraire, si l'hermaphrodite a les parties naturelles du sexe féminin bien conformées, que le conduit de la pudeur ne soit point défectueux, que la gorge soit belle, la peau polie et douce, que les règles paraissent dans leur temps, qu'il ait de la douceur et de l'agrément dans les yeux, et qu'on lui remarque avec cela tous les autres signes qui distinguent pour l'ordinaire une femme d'un homme, cet hermaphrodite doit passer pour une femme. Le juge peut donc prononcer hardiment sur le mariage tant de l'un que de l'autre; et un prêtre ne doit point hésiter à conférer le mariage aux hermaphrodites qui ont en main le certificat du médecin et la sentence du juge.

V. La dernière question dépend de la quatrième;

car si un homme hermaphrodite est capable de se marier, ses défauts ne l'empêcheront pas de se rendre moine, comme fit l'hermaphrodite de Cajette, qui, s'étant marié pour femme à un pêcheur, demeura quelques années dans son mariage ; mais au bout de quatorze ans, les partiles viriles lui sortirent tout d'un coup, si bien que, pour éviter les railleries du peuple, il se jeta dans un monastère, où Valtéran et Ponthanus, qui en font l'histoire, l'ont vu plusieurs fois, et ont appris la vérité de sa propre bouche. J'en dis de même des hermaphrodites femelles, qui peuvent entrer dans le cloître, pourvu qu'elles ne soient point du nombre de ces femmes lascives, qui sont capables de donner de l'amour aux filles les plus retenues et les plus saintes. Car si elles étaient aussi lascives que cette Basse, dont parle Martial, je m'assure qu'il n'y a point de médecin si peu honnête homme, qui voulût donner un certificat à ces sortes de femmes, ni un juge si injuste, qui fût d'avis qu'on les tondît, et qu'on les jetât parmi les religieuses.

CHAPITRE V.

Si une femme peut devenir grosse sans l'application des parties naturelles d'un homme, où l'on traite fort curieusement des Incubes et des Succubes,

A quoi bon la nature aurait-elle fait toute la machine des parties naturelles de l'homme et de la femme, si ce n'eût été pour l'excellent ouvrage de la génération? Elle a fabriqué des sexes divers, qui ont chacun leurs parties differentes. La femme a le conduit de la pudeur et la matrice pour recevoir. L'homme a des muscles pour lever sa verge, et des ligamens caverneux pour la roidir. Si l'érection et l'intromission n'eussent été absolument nécessaires pour engendrer, jamais la nature n'aurait entrepris d'en faire les organes : car, sans ces deux actions, selon la pensée de tous les médecins, la génération est impossible.

Puisque la nature ne nous a pas ordonné de faire des enfans de la même manière que nous urinons, mais d'une façon où il se trouve beaucoup moins de facilité, on doit croire que l'étroite conjonction des deux sexes est absolument nécessaire pour nous perpétuer. En effet, de cette première façon, la semence d'un homme ayant été exposée à l'air, aurait perdu tous ses esprits, et aurait

ensuite été incapable de servir à la génération.

L'expérience de tous les jours, et l'histoire même que nous rapporte Riolan, favorisent notre opinion contre ceux qui veulent que la génération se puisse faire par l'épanchement de la semence sur les lèvres des parties naturelles d'une femme. Le conduit de la pudeur de la femme dont il parle, était tellement fermé par des cicatrices après un fâcheux accouchement, qu'il n'y restait qu'un fort petit trou, par lequel passa aussi la semence de son mari qui l'engrossa. Cela n'empêche pas que ces deux personnes ne se soient jointes étroitement, et il faut même qu'une alliance étroite soit arrivée, et que la matrice de l'une ait attiré aussi vivement la semence de l'autre qu'un estomac affamé arrache la viande de la bouche, et qu'un cerf, par sa vertu particulière, attire le serpent hors de son trou, si nous en croyons les naturalistes.

Ce qui a donné lieu aux théologiens, aux jurisconsultes, et à quelques médecins, de croire qu'une femme pouvait engendrer sans l'application des parties naturelles d'un homme; ce sont sans doute les histoires qu'Averroès, Amatus, Lucitanus et Delrio nous ont laissées par écrit, d'une jeune femme qui devint grosse pour s'être baignée dans de l'eau où des hommes s'étaient pollués; d'une autre femme engrossée par les caressés d'une de ses compagnes, qui sortait d'entre les bras de son mari; et enfin d'une jeune fille qui se trouva grosse,

son père s'étant par hasard pollué, en dormant, dans le même lit où elle était.

Mais ces histoires, et plusieurs autres semblables, sont faites à plaisir, pour couvrir la lasciveté des femmes, et pour cacher le vice d'un amour impur. C'est ainsi que l'on s'est persuadé que la génération se pouvait faire sans se joindre amoureusement : si bien qu'il serait permis de croire, selon ce sentiment, qu'une vierge pourrait engendrer naturellement sans être déflorée; ce qui pourrait faire douter d'un des plus augustes mystères de la religion chrétienne.

C'est encore ce qui a donné lieu de croire qu'il y avait des démons incubes et succubes, qui étaient épris et embrasés d'amour pour les femmes; et c'est de là aussi que les théologiens et les jurisconsultes ont formé beaucoup de questions ridicules, comme :

1. Si l'enfant d'un incube et d'une femme est différent d'un autre : si son âme et son corps ayant été ménagés par l'adresse du démon, il n'a point quelque chose de particulier par-dessus les enfans.

2. Si l'enfant engendré par le ministère du démon doit être appelé le fils d'un incube, ou celui dont l'incube a dérobé la semence.

3. Si les incubes et les succubes jouissent entre eux des plaisirs de l'amour.

4. Enfin, si le démon peut si bien conserver la semence d'un homme à qui il l'a dérobée, qu'elle puisse ensuite servir à la génération.

On a toujours estimé les hommes qui, dans la

paix ou dans la guerre, se sont distingués par leur génie ou par leur valeur. L'antiquité a fait bâtir des temples et élever des autels à la mémoire de ces héros, pour lesquels elle commandait même d'avoir de la vénération : d'où les peuples ont aisément passé jusqu'à cet excès de superstition, que de les prendre pour des dieux. Les pénates, les faunes, les sylvains, les satyres, les esprits follets et les domestiques en sont venus, et les plus importantes vérités de la politique, de la physique et de la morale des anciens philosophes ont été cachées sous ce voile. Ce que développe fort bien saint Augustin, dans sa *Cité de Dieu.* Les prêtres mêmes, pour se faire valoir, se sont efforcés de maintenir l'existence de ces divinités. Les rabbins ont cru que les faunes, les incubes et les dieux tutélaires étaient des créatures que Dieu laissa imparfaites le vendredi au soir, et qu'il n'acheva pas, étant prevenu par le jour du sabbat : c'est par cette raison, selon le sentiment de Rabbi-Abraham, que ces esprits n'aiment que les montagnes et les ténèbres, et qu'ils ne se manifestent que de nuit aux hommes.

Mais laissons ce que la cabale a avancé de superstitieux, et ce que le paganisme a inventé de ridicule sur cette matière, pour examiner les questions que les théologiens et les jurisconsultes chrétiens proposent.

1. L'Écriture sainte semble favoriser la première proposition, lorsqu'elle nous marque que les anges, ayant trouvé les filles des hommes

belles, s'allièrent avec elles, et que de cette alliance naquirent les *géans :* si bien que l'on peut inférer de là, que, puisque les anges, qui sont ainsi appelés en d'autres passages de l'Écriture, peuvent se mêler amoureusement avec les femmes, et engendrer des enfans, les démons, qui ne sont différens des anges que par leur chute, peuvent aussi, selon le sentiment de Lactance, attirer les femmes dans les plaisirs impudiques, et les souiller par leurs embrassemens.

On assure que les enfans qui naissent de ces conjonctions abominables sont plus pesans et plus maigres que les autres, et que, quand ils téteraient trois ou quatre nourrices tout à la fois, ils n'en deviendraient jamais plus gras. C'est la remarque qu'a faite Spenger, moine dominicain, qui fut l'un des inquisiteurs qu'envoya le pape Innocent VIII, en Allemagne, pour faire le procès aux sorciers. Si le corps de ces enfans est donc différent du corps des autres enfans, leur ame aura, sans doute, des qualités qui ne seront pas communes aux autres. C'est pourquoi le cardinal Bellarmin pense que l'Antechrist naîtra d'une femme qui aura eu commerce avec un incube, et que sa malice sera une marque de son extraction.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que l'on a douté de l'accouplement des démons avec les femmes ou avec les hommes, et que l'on a douté encore s'ils pouvaient engendrer. Ces questions furent autrefois agitées devant l'empereur Sigismond. On y allégua tout ce que l'on put de part et d'autre, et

enfin on se rendit aux raisons et aux expériences qui parurent les plus convaincantes et les plus certaines. Il fut donc résolu que ces accouplemens extraordinaires étaient possibles. En effet, Saint-Augustin, qui avait eu long-temps de la peine à se déterminer sur cette matière, avoue enfin que, puisqu'on dit « qu'il y a plusieurs personnes qui se » sont trouvées, par un malheureux commerce, » avec les démons, et qu'on l'a appris de celles-là » même qui en ont été caressées, de la bonne foi » desquelles il n'est pas permis de douter; il est » très-assuré que les sylvains, les pans et les » faunes, que l'on appelle ordinairement *incubes*, » n'ont pas seulement désiré de caresser amou- » reusement les femmes, mais qu'ils les ont véri- » tablement caressées, et que les démons, que » les Français appellent *Drusions*, n'ont pas seu- » lement tâché de connaître les femmes, mais » qu'ils les ont même réellement connues : si bien, » ajoute-t-il, qu'il semblerait que l'on fût impu- » dent, si on niait ce qu'on assure là-dessus avec » tant de circonstances. »

On peut encore ajouter à cela la confession que font une infinité de sorcières, qui disent avoir été caressées du démon, et en être même devenues grosses. Les livres de Delrio, de Sprenger, de Dilancre et de Bodin sont pleins de semblables histoires : si bien qu'après tant de preuves authentiques et tant de confessions de sorciers et de sorcières, qui l'avouent de bonne foi et presque de la même sorte, il y aurait de l'opiniâtreté à retenir

un sentiment opposé. Car les histoires que l'on nous en a faites paraissent si assurées, qu'il semble que l'on ne doive pas douter de la vérité de ces conjonctions diaboliques; témoin Benoît Berne, âgé de soixante-quinze ans, qui fut brûlé tout vif, après avoir avoué que, depuis quarante ans, il avait commerce avec une succube, qu'il appelait *Hermoline*; et François Pic, prince de la Mirandole, qui, l'ayant connu, nous est garant de la vérité de cette histoire.

Toutes ces preuves paraîtraient fortes, si nous n'avions la raison et l'expérience qui nous font connaître le contraire; et, pour dire ce que je pense sur cette matière, on me permettra de raisonner de la sorte.

La curiosité nous est naturelle à tous. Celle qui est blâmable est une maladie de l'ame, qui s'empare principalement des esprits faibles. Le monde est plein de gens qui veulent pénétrer dans les choses les plus cachées, et dans les secrets de l'autre monde. Si on leur parle de quelque chose d'extraordinaire, incontinent la joie rejaillit sur leur visage, et ils témoignent que c'est là l'endroit qui les flatte le plus.

D'ailleurs, on est souvent ravi de joie de trouver l'occasion de plaire; et si un homme d'esprit se rencontre parmi des personnes faibles, il ne manquera pas de fomenter leur désir d'apprendre, et de prendre plaisir lui-même à se faire écouter et admirer. Il leur fera des histoires qu'il aura adroitement inventées; et, quoique les choses que nous

entendons nous fassent de l'horreur, si elles nous sont pourtant inconnues, nous nous plaisons à les ouïr réciter. Il parlera des démons, des incubes, des succubes, et des esprits follets, des sorciers, etc., selon l'adresse de son esprit et la souplesse de son génie ; il persuadera si bien ce qu'il aura avancé par des raisons qu'il s'étudiera à chercher, que tous ceux qui l'écouteront seront convaincus de la vérité de la fable. Plus cet historien se sera acquis de la réputation, ou par son autorité, ou par son mérite, plus on ajoutera de foi à ce qu'il aura dit; on cherchera même ensuite d'autres raisons pour appuyer la fable, et l'on trouvera, sans doute, des preuves pour justifier des choses si surprenantes.

C'est ce qui s'est passé dès les premiers temps, et ce qui se passe encore tous les jours, mais qui ne nous empêchera pas de prouver que l'opinion de l'accouplement et de la génération des démons ne peut être soutenue.

J'avoue que la conséquence que l'on tire de l'Écriture sainte serait juste, si les anges pouvaient caresser et engrosser les femmes ; car il me semble qu'il n'y aurait pas plus de difficulté à croire le commerce des démons, que celui des anges avec les femmes. Mais, outre que le passage de l'Écriture peut bien s'expliquer sans admettre ces alliances qui répugnent à la nature, elle nous dit que les saints, qu'elle appelle les *fils de Dieu*, s'étant joints avec les filles des autres, qu'elle appelle *hommes*, engendrèrent des hommes puissans,

c'est-à-dire des rois et des monarques, qui avaient la puissance et l'autorité en main pour se faire craindre et respecter des autres hommes en cette qualité.

Ces hommes puissans étaient sans doute alors appelés des *géans*, par la grandeur de leur autorité, au lieu que ce terme marque présentement la grandeur du corps; et cette équivoque du mot de *géans* a donné lieu, sans doute, à l'une des plus grandes erreurs qui ait jamais eu cours. C'est ainsi que les mots de *tyran*, de *parasite*, étaient autrefois fort honorables, au lieu que présentement ils sont odieux à tout le monde.

D'ailleurs les enfans peuvent être lourds par la pesanteur et la grosseur de leurs os. Et ceux qui ont de grandes entrailles et le foie chaud, peuvent tarir deux ou trois nourrices de suite pour s'humecter et se rafraîchir. Si ces mêmes enfans ont un jour l'esprit malicieux, qui est un effet de leur tempérament, on ne doit point conjecturer par-là qu'ils ont été engendrés par un démon.

Pour ce qui est de l'assemblée qui se tint devant l'empereur Sigismond, je ne m'étonne pas si elle décida que les démons pouvaient avoir commerce avec les femmes, et qu'ils pouvaient même engendrer, puisqu'elle n'était presque composée que de théologiens qui, accoutumés à croire simplement ce qu'ils ne voient pas, et qu'ils ne savent pas même, donnèrent leur sentiment en faveur de ces générations, qui sont si opposées aux lois de la nature. Si cette illustre compagnie eût été composée de philosophes et de médecins, ou qu'elle se

fût réglée par le sentiment de Saint-Chrysostôme, je suis fort persuadé que ces questions n'auraient pas été décidées de la sorte.

Au reste, si on examine bien le passage du grand Augustin, que nous avons voulu traduire tout entier, on verra aisément que la certitude qu'il y a de ces sortes de commerce et de génération, n'est fondée que sur le rapport de quelques hommes simples et crédules ou de quelques femmes superstitieuses et mélancoliques. Si nous voulions croire tout ce qui nous est tous les jours dit et assuré par nos malades qui ont l'imagination égarée, et qui semblent pourtant l'avoir juste, nous tomberions souvent dans de pareilles erreurs : car les vapeurs noires d'une bile brûlée troublent tellement leurs ames, qu'ils pensent que leurs songes sont des vérités.

C'est donc par une cause à peu près semblable, que les sorcières se persuadent avoir été au sabbat, et avoir été caressées du diable, qui avait les parties naturelles hérissées et écaillées, et de la semence froide comme de la glace, sans pourtant que ces misérables femmes soient parties du lieu où elles s'étaient endormies.

Mais, pour ne pas m'opposer à une opinion qui me semble être reçue presque de tous les théologiens et de tous les pères, sans alléguer de puissantes raisons pour la combattre, examinons la chose avec toute l'application possible, mais aussi sans préoccupation.

Nous apprenons de la théologie que les démons,

étant de purs esprits, sont aussi des substances différentes de la nôtre, qu'ils n'ont ni chair, ni sang, ni parties naturelles, et par conséquent point de semence pour la génération ; que, s'ils prennent quelquefois des corps, qu'ils peuvent former d'air, ces corps ne vivent point, et ne peuvent aussi exercer les opérations de la vie; que, n'ayant point de successeur à espérer, parce qu'ils sont immortels, ils ne doivent aussi avoir ni d'envie de se perpétuer, ni de désirs de se satisfaire par les plaisirs de l'amour. Quelque puissans qu'ils soient, ils ne sauraient passer les bornes que la nature leur a prescrites. Les animaux ne se joignent point aux plantes, ni les plantes aux minéraux, pour faire des générations, leur substance étant trop éloignée l'une de l'autre. En un mot, la nature n'a pas permis ces alliances : de sorte que, suivant le sentiment de Saint-Chrysostôme, « il y aurait de la « folie à croire que les démons s'allient avec les « femmes, et qu'une substance incorporelle puisse « se joindre un corps pour engendrer des enfans. »

En effet, je ne saurais me persuader, non plus que Cassien, illustre disciple de ce grand évêque, que ces substances, purement spirituelles, puissent naturellement avoir un commerce charnel avec les femmes. La raison qu'en rapporte ce dernier, avec Philostrius évêque de Bresse, c'est que, si cela s'est fait quelquefois, il doit encore présentement arriver ; mais, parce que nous savons que cela n'arrive point maintenant, nous devons conclure que ces conjonctions et ces produc-

tions abominables n'ont jamais été. C'est pourquoi saint Augustin, souvent trop crédule, qui pense mieux dans un endroit que dans un autre, commande aux prêtres de prêcher au peuple, pour le désabuser de la fausse pensée où il est que « ce « qu'on dit du commerce des sorciers avec les dé- « mons soit réel et véritable. »

Mais ce qu'il y a encore de plus pressant sur cette matière, c'est la décision du concile d'Ancyre, qui blâme et déteste la créance qu'ont les sorciers d'être portés de nuit au sabbat jusqu'à l'un des bouts de la terre, de se joindre aux démons et de prendre avec eux des plaisirs abominables, « puisque toutes ces choses, ajoute-il, ne « sont que des rêveries et des illusions, bien loin « d'être des vérités. »

Je ne saurais trop m'étonner de ce que les chrétiens croient si légèrement ce que les païens auraient de la peine à croire. Car tous ne demeurent pas d'accord que Servius Tullius, roi des Romains, ait été engendré d'un incube, et que Simon le magicien fût le fils de la vierge Rachel; non plus que dans les siècles suivans, quelque grossiers qu'ils aient été, Merlin Cocaye n'a pas été cru sur sa parole, quoique sa mère et lui voulussent persuader aux rois d'Angleterre, Vortigerne, Ambroise, Uterpendagrion et Artus, qu'il était fils d'un démon incube et d'une religieuse, fille du premier roi. La folie et la faiblesse des hommes, le désir de la nouveauté, l'ignorance des causes naturelles, la honte que l'on a de l'obscurité de sa fa-

mille, la crainte qu'un adultère ne se découvre, les flatteries des courtisans pour les princes, les ressorts de l'avarice et de la vanité, enfin la passion violente de l'amour, sont les puissantes causes qui produisent ordinairement ces sortes d'opinions dans l'esprit des hommes. Jamais Mundus n'aurait joui de Fauline, si l'avarice et l'amour ne s'en fussent mêlés; et jamais on n'aurait douté que l'enfant qui naquit de cette conjonction, n'eût été le fils de l'incube Anubis, si l'imprudence de Mundus n'eût découvert tout le mystère.

1. Léon d'Afrique, nous faisant l'histoire de ce qui se passe en son pays, nous assure que tout ce que l'on dit de la conjonction des démons avec les femmes n'est qu'une pure imposture, et que ce que l'on attribue au démon n'est commis que par des hommes lascifs ou des femmes impudiques, qui persuadent aux autres que ce sont des démons qui les caressent. Les sorcières du royaume de Fez, ainsi que cette histoire le rapporte, veulent bien que l'on croie qu'elles ont beaucoup de familiarité avec le démon : pour cela elles s'efforcent de dire des choses surprenantes à celles qui vont les consulter. Si de belles femmes les vont voir, ces sorcières ne veulent point recevoir d'elles le prix de leur art, mais elles leur témoignent seulement le désir qu'a leur maitre de les caresser pendant une nuit. Les maris prennent même ces impostures pour des vérités, et ils abandonnent souvent, selon leur langage, leurs femmes aux Dieux et aux vents. La nuit étant venue, la sorcière qui est du

nombre de ces femmes que les Latins nomment *tribades* ou *fricatices*, embrasse étroitement la belle, et en jouit au lieu du démon dont elle pense être amoureusement caressée.

2. Les théologiens, qui raisonnent sur la fausse hypothèse de la conjonction des démons avec les femmes, ont formé une seconde difficulté, savoir : de qui un enfant serait le fils, ou de l'incube, ou de l'homme de qui la semence aurait été surprise. Et, pour expliquer la manière dont cela se fait, ils se sont imaginé qu'un homme ayant commerce avec un démon succube, ce démon devenant incube sans perdre de temps, par l'activité de sa nature, communiquait incessamment à un femme qu'il trouvait disposée, la semence qu'il avait depuis peu reçue d'un homme, et que l'enfant qui naissait de cette conjonction était véritablement le fils de cet homme, et non du démon, qui, en cette occasion, n'avait contribué que de son industrie.

3. La troisième question, savoir si les incubes et les succubes se caressent entre eux à la façon des hommes et des femmes, n'a pas été agitée par ceux qui ont écrit sur ces matières. Mais il est certain que, outre plusieurs raisons que nous pourrons alléguer là-dessus, les démons, étant d'eux-mêmes éternels et malheureux tout ensemble, n'ont pas besoin de perpétuer leur espèce, ni de prendre des plaisirs dans les caresses des femmes.

4. Enfin, pour passer à la dernière difficulté, quelques docteurs croient que le démon agit avec

tant de vitesse, en portant dans les parties naturelles d'une femme la semence qu'il a reçue d'un homme, qu'il conserve cette même semence dans tout le tempérament qui est nécessaire pour la génération. Ils ajoutent même que c'est une grande erreur que de ne pas croire que le démon puisse faire cela.

Mais tous ces raisonnemens me paraissent vains et inutiles, s'il est vrai, comme nous l'avons prouvé, que ce soit une fable que les démons se joignent amoureusement aux femmes. Ils ne sont propres qu'à nous entretenir dans l'aveuglement où l'on est sur ces sortes de conjonctions. Car si un homme ne peut engendrer, selon l'avis de tous les médecins, parce qu'il a une petite verge qui ne porte pas assez loin la matière qui sert à la génération, et qui ne la darde qu'à l'entrée des lieux d'une femme, que peut-on espérer d'une semence éventée et froide, qui aura touché un cadavre, ou un corps d'air que le démon aura emprunté ?

L'ame ou les esprits de semence, si l'on veut, se dissiperaient et s'évanouiraient aisément : si bien que ce qui demeurerait ne serait plus lui-même qu'un cadavre de semence, s'il m'est permis de parler de la sorte, qui serait incapable de la génération. Il n'y a au monde que la matrice d'une femme qui puisse conserver, pour la génération, la semence d'un homme, et il ne faut pas s'imaginer que le démon puisse passer les ordres que la nature a établis, quoiqu'il ait une

pénétration d'esprit inconcevable, et une vitesse de mouvement surprenante.

Si l'esprit des eaux minérales froides, et celui de l'extrait du romarin se dissipent presque dans un moment, l'esprit de la semence, qui est beaucoup plus subtil, se conservera-t-il dans sa matière exposée à l'air? Et, puisque les sorcières avouent que la semence de l'homme du démon est froide quand elles la reçoivent, quelle apparence y a-t-il qu'elle soit prolifique, l'air, qui ronge tout ce qu'il y a au monde, en ayant dissipé les esprits et corrompu la substance?

C'est donc une grande erreur de croire, comme font plusieurs théologiens, que le démon puisse ramasser la semence de plusieurs hemmes pour la jeter ensuite dans les parties naturelles d'une femme, et causer ainsi sa génération. Si le démon pouvait faire cela, et qu'il le fit effectivement, il pourrait aussi rassembler la semence de plusieurs animaux de différentes espèces, et procurer ainsi la génération des monstres, ce qui ferait confondre la nature et troubler l'ordre que Dieu a mis parmi les créatures, depuis la création du monde.

D'ailleurs, nous n'avons point appris que les démons succubes puissent engendrer, bien que la fable nous dise qu'ils se joignent avec les hommes; et je m'étonne de ce que l'on ne s'est point avancé jusque-là. Peut-être aurait-on trouvé des raisons aussi probables pour appuyer ce sentiment, que l'on en a inventé pour soutenir l'autre; et il

y aurait eu sans doute quelqu'un qui se fût aussi bien dit le fils d'un succube que d'un incube.

Au reste, si les sorcières n'étaient pas folles, ou intimidées par l'horreur des tourmens, jamais elles n'auraient découvert le commerce qu'elles disent avoir eu avec le démon. Il y en a eu même qui en ont fait gloire en Béarn, aussi bien qu'en Allemagne, et on en a vu qui se vantaient hautement d'être la reine du sabbat. L'ellébore ou les Petites-Maisons seraient des remèdes plus proportionnés à leurs maladies, que le feu et les tourmens dont on s'est servi jusqu'ici; et il n'est pas toujours vrai, comme a dit Cicéron, que la vérité se trouve dans l'enfance, le sommeil, l'imprudence, l'ivresse et la folie. Après tout, pour connaître plus parfaitement la vérité de cette opinion, examinez ce que les médecins disent de la maladie qu'ils appellent *incube*, et nous verrons par-là que la fable sera découverte.

Cette maladie n'est qu'une suffocation nocturne, dans laquelle la respiration et la voix sont interrompues. Il nous semble, quand nous en sommes surpris, que Cupidon, selon le sentiment des païens, ou le démon, ainsi que les théologiens le croient, ou le pesant, comme le peuple parle, nous presse la poitrine et nous empêche de crier au secours, de respirer et de nous mouvoir. Si une femme amoureuse et mélancolique en est attaquée, elle croit fortement que le démon la caresse; et si, avec cela, elle a la mémoire embarrassée des contes que l'on fait or-

dinairement des sorcières, son imagination, se trouvant alors dépravée, fait qu'elle raconte ensuite sa rêverie pour une vérité.

Une femme effroyable à voir, vieille, sèche, et mélancolique, qui a l'esprit imbu des fables du siècle; un vieillard atrabilaire, qui a passé toute sa vie dans des plaisirs illicites, et qui, dans l'âge où il est, conserve encore un vif souvenir de sa lasciveté passée, ne saurait mieux entretenir des voluptés que dans sa mélancolie amoureuse : si bien qu'étant tout occupé de ses plaisirs impudiques, quand cette maladie l'attaque, sa folie amoureuse va souvent jusque-là, qu'il lui semble voir et caresser un démon en forme de femme, comme se l'imaginait un vieillard de quatre-vingts ans, que l'on appelait *Pine*, qui parlait partout où il était à son succube Florine, selon le rapport de Pic de la Mirandole. Mais Socrate, Apollonius, Cardan, Scaliger et Campanella n'étaient-ils point de ce nombre-là, puisqu'ils ont publié avoir eu commerce avec un génie et un démon familier? Je ne crois pourtant pas qu'ils fussent nés un jour de Quatre-temps, ni qu'ils fussent venus au monde la tête embarrassée de leur arrière-faix, comme Tyres, jésuite, a écrit que ceux qui naissaient de la sorte avaient commerce avec les esprits. Que, s'ils ont publié avoir un démon familier, ç'a plutôt été par vaine gloire que par quelque autre raison, savoir, pour se faire estimer du peuple.

Le dormir sur le dos, le travail que souffre

l'estomac à digérer des viandes dures, la faiblesse de la chaleur naturelle, la fermentation d'une humeur atrabilaire, l'impureté de la matrice, ou la chaleur extraordinaire des parties naturelles, sont les véritables causes de ces illusions nocturnes et démoniaques. Une vapeur épaisse, qui s'élève et qui se mêle parmi notre sang, cause la difficulté de respirer, et la privation de la voix, qui accompagne cette incommodité. Cette vapeur noire, étant ennemie de notre vie, empêche le libre mouvement du cœur et du poumon, et retarde ainsi l'ébullition naturelle qui s'y fait, en embrassant les conduits de l'une et de l'autre de ces parties : de sorte que, non-seulement on ne peut alors ni parler, ni respirer, mais même que tout le corps languit par la faiblesse de ces deux parties principales.

Cette vapeur obscure, étant portée au cerveau, offusque les esprits qui s'y sont nouvellement fabriqués, et puis, se mêlant parmi le suc nerveux, empêchent l'ame d'agir selon sa coutume. L'imagination en est dépravée, les sens en sont troublés, les nerfs embarrassés, tellement qu'il n'y a pas d'apparence que le cœur, le poumon, le diaphragme, en un mot, toutes les parties du corps, soient dans leur tempérament ordinaire. La difficulté de respirer en est augmentée, aussi bien que celle de se mouvoir. Car cette vapeur épaisse et ennemie de nous, trouble si fort la fermentation naturelle du suc nerveux, que l'ame, qui s'en sert comme d'un instrument prochain, ne peut faire

toutes les belles actions que nous lui voyons faire tous les jours.

Mais quand les vapeurs d'une semence corrompue sont mêlées parmi le sang et le suc nerveux, il ne faut attendre de ce mélange que des illusions vénériennes qui troublent l'imagination, et font voir aux personnes qui en sont incommodées, des spectres amoureux et des faunes lascifs.

Si nous en voulons croire Hippocrate, les femmes y sont plus sujettes que les hommes; ceux-ci se déchargent souvent, pendant le sommeil, d'une abondance de semence qui les travaille, au lieu que celles-là ne s'en peuvent débarrasser si aisément, et souvent ne peuvent éviter de tomber dans ces sortes d'illusions.

La raison qu'il en rapporte, c'est qu'elles sont d'un esprit plus faible que les hommes, et que le sang des règles se présentant à leurs parties naturelles pour sortir, les filles qui ne sont pas encore accoutumées à ces sortes d'épanchemens, sont aussi alors plus susceptibles de ces sortes d'idées; jusque-là même qu'il s'en est trouvé qui se sont persuadées d'être grosses, après s'être imaginé avoir été caressées d'un incube.

Je ne m'étonne donc pas si les sorcières sont si souvent surprises par des terreurs paniques : car, outre qu'elles sont femmes, elles engendrent encore incessamment beaucoup de pituite et de mélancolie, qui sont la cause de ces sortes de maladies. Il faut croire que ces illusions nocturnes ne sont véritables que dans leur esprit, et si ces femmes

se sont imaginé d'avoir été, pendant la nuit, ce qu'elles n'ont point été, ou d'avoir fait ce qu'elles n'ont point fait, on doit être persuadé, avec saint Augustin, que le démon a pu se servir de leur faiblesse et de leur maladie pour leur faire croire toutes les choses qu'elles croient ; ce qui n'arrive que par un effet du juste jugement de Dieu. J'avoue que le démon se mêle quelquefois, mais fort rarement, parmi l'humeur mélancolique de nos maladies : ce qu'on ne saurait connaître que par 'une de ces trois remarques ; savoir, quand la personne pénètre dans les secrets de nos pensées, quand elle parle de quelque langue qu'elle n'a pas apprise, ou quand elle fait des actions qui passent les forces ordinaires de la nature.

La maladie incube est quelquefois si commune, soit par l'intempérie de l'air ou par la mauvaise qualité des alimens et des eaux, qu'elle devient comme épidémique et populaire, ainsi que Lysimacus l'observa autrefois à Rome. Et si, parmi toutes les personnes qui en sont attaquées, il y en a quelques-unes qui aient l'ame embarrassée d'un amour impur ou des fables de sorciers, il ne faut pas douter que sa passion ou sa créance ne lui fasse voir en dormant, ou même en veillant, des objets capables de l'entretenir dans ses rêveries. L'amour et la maladie incube, joints ensemble, sont deux mots, qui sont deux espèces de folies, et qui peuvent causer tout ce que l'on nous dit de surprenant, touchant le commerce des démons avec les femmes

Toute l'antiquité n'a pas cru ces bagatelles, puisqu'elle nous a laissé par écrit les remedes pour guérir ceux qui sont possédés d'un esprit impur, et qui sont attaqués de terreurs paniques, croyant bien que ce que l'on pensait être un démon, n'était ordinairement qu'un homme mélancolique, qui était la cause de tous les désordres que l'on voyait arriver à ces sortes de personnes. Jusque-là que Pomponace nous fait l'histoire de la femme d'un cordonnier, laquelle parlait plusieurs langues sans les avoir jamais apprises, et qui fut ensuite guérie par le savant médecin Calceran, qui, avec l'ellébore, lui chassa ses rêveries, et lui ravit en même temps la science par l'évacuation de la bile noire, dont le démon se servait.

S'il est vrai, comme l'expérience de tous les jours nous le fait connaître, qu'après avoir préparé la bile noire, et puis l'avoir purgée, après avoir corrigé l'intempérie des entrailles, ôté les obstructions qui s'y trouvent, et provoqué le sommeil, nous rétablissons la santé de ceux qui ont l'imagination dépravée, et qui se persuadent d'être agités par un démon; nous pouvons dire hardiment qu'en combattant l'humeur mélancolique, et en la chassant du corps de ces sortes de malades, nous en faisons sortir en même temps le démon. Cela arriva de la sorte à un apothicaire qui accompagnait un médecin dans l'un des hôpitaux d'Auvergne : cet apothicaire protestait, si nous en croyons Houillier, qu'il avait vu pendant la nuit le démon figuré de la sorte qu'il le dé-

peignait, et qu'il en avait été maltraité. Cependant ce démon imaginaire fut chassé par les soins du médecin de l'hôpital, qui guérit l'apothicaire de la maladie incube dont il était attaqué.

Nous concluons donc, après tout ce que nous venons de dire, que nous sommes le plus souvent nous-mêmes la cause des spectres que nous imaginons voir ou toucher : si nous étions moins timides et moins mélancoliques, nous ne tomberions pas si souvent dans ces faiblesses d'ame. Mais comme parmi les hommes il y a des mélancoliques de différentes espèces, il doit aussi y avoir plusieurs manières de rêver et de devenir fou. En un mot, une sorcière ne sera jamais caressée amoureusement par un démon, bien moins pourra-t-elle en devenir grosse, s'il est vrai, comme nous l'avons montré, que la génération soit impossible sans l'application des parties naturelles de l'un et de l'autre sexe. L'opinion contraire passera toujours pour une fable dans l'esprit d'un homme raisonnable; au lieu que, selon le jugement d'un esprit faible et scrupuleux, elle sera toujours une vérité incontestable.

CHAPITRE VI.

Si les Eunuques sont incapables de se marier et de faire des enfans.

Les testicules contribuent tellement à la perfection de notre santé, que Galien a osé les comparer, et même les préférer au cœur; mais leur principal usage est de servir à perpétuer notre espèce. La nature ne les a pas seulement formés, comme se l'est imaginé un philosophe, pour faire tenir tendus les vaisseaux spermatiques, comme sont tendus les poids d'un tisserand; mais ils servent à un autre usage incomparablement plus noble que celui-là : car ceux qui en manquent sont imparfaits et incapables de se perpétuer par la génération. Et d'ailleurs, la chaleur naturelle, qui est la source de toutes nos actions, se diminuant insensiblement par leur perte, et les fermentations naturelles ne se faisant plus, on est accablé d'incommodités et de langueurs. Le cerveau se relâche et puis se décharge sur les parties inférieures, et l'on est alors attaqué d'une infinité de maladies qu'il est impossible de guérir et d'éviter même. L'ame souffre aussi bien que le corps, et l'on devient timide et lâche, de fort et de courageux que l'on était auparavant.

C'est ce qui a fait si fort valoir ces petites

parties de nous-mêmes, jusque-là que la jurisprudence n'admet point d'homme en témoignage, si on les lui a coupées, et que l'église n'en veut recevoir aucun qui en soit privé. Dieu même avait défendu autrefois qu'on lui offrît, dans ses sacrifices, les animaux qui ne fussent pas entiers. En effet, les eunuques, si nous en croyons l'empereur Sevère, sont une troisième espèce d'hommes, qu'il ne faut ni voir ni souffrir. Et si l'eunuque Dorothée occupa l'évêché d'Antioche, ce ne fut que par un effet de l'amitié extraordinaire que l'empereur Aurélien avait pour lui.

Mais, pour bien examiner la question qui fait le sujet de ce chapitre, nous devons d'abord distinguer les eunuques, pour connaître ceux qui sont propres au mariage, et ceux qui ne le sont point. Entre les eunuques qui ont été faits par la nature ou par l'art, il y en a qui n'ont qu'un testicule, et d'autres qui n'en ont point du tout.

On ne doit point mal juger de la virilité d'un homme lorsqu'on ne lui trouve point de testicules au dehors, comme nous l'avons prouvé ailleurs par l'autorité de la faculté de médecine de Montpellier, et par les raisons que nous avons déduites en cet endroit-là. Car il arrive quelquefois que les testicules étant demeurés au dedans, et, n'étant pas descendus dans la bourse par les obstacles qui se sont opposés à leur sortie, les hommes qui les ont ainsi cachés ne laissent pas d'être aussi parfaits que s'ils les avaient en dehors, témoin ceux dont nous avons fait l'histoire. Ces

sortes de personnes sont vigoureuses et fortes comme les autres, et ont tous les signes qui sont nécessaires pour marquer la virilité d'un homme. Ainsi, ils sont en état de se marier et de faire des enfans. Et je ne fais aucun doute que Putiphar, qui était eunuque de Pharaon, et le lieutenant-général de ses armées, ne fût de ce nombre-là, puisqu'il avait une fille qu'il maria avec Joseph.

Il y a des eunuques qui n'ont qu'un seul testicule, mais il est bien fait et bien proportionné; ce qui les rend aussi féconds que les autres hommes; car, selon l'axiome des philosophes, la force unie est capable de plus d'action que celle qui est partagée. Un homme voit aussi bien, et peut-être mieux d'un œil, que s'il en avait deux; et la nature ne nous a donné deux testicules qu'afin que l'un pût suppléer au défaut de l'autre. Cet homme, dont parle Zacharias, qui n'avait qu'un testicule dans sa bourse, auquel étaient attachés d'un côté et d'autre les vaisseaux spermatiques, était sans doute aussi vigoureux et aussi capable d'engendrer que ceux qui en avaient deux. Mais si le testicule est petit et flétri, il ne faut pas s'attendre qu'un tel homme soit propre à la génération, bien qu'il puisse être capable de caresser une femme.

Pour ne confondre point ici les espèces des eunuques, comme le font quelques-uns, je ne parlerai, ni des hommes impuissans qui ont trois testicules petits et de nulle vertu, ni de ceux à qui

la maladie ou les remèdes froids ont empêché l'usage de ses parties, ni encore de ceux à qui on les a brisés, comme on fait aujourd'hui aux taureaux, pour les châtrer, puisqu'un véritable eunuque est celui à qui la nature a denié une ou deux de ces parties, ou à qui le chirurgien ou quelque accident en a emporté une ou toutes les deux ensemble.

Mais il n'est pas de même de ceux qui n'en ont ni au dedans ni au dehors. Ils sont valétudinaires, incommodés, impuissans et lâches, et méritent d'être chassés de la compagnie des hommes, comme inutiles à la société humaine : ce qui arriva au prêtre Léonce, selon le rapport de saint Anathase, qui fut déposé de la prêtrise pour s'être châtré, de peur de caresser une femme qu'il tenait chez lui.

A les considérer dans le détail, ils ont la voix grêle et languissante, et la complexion d'une femme; on ne leur voit que du poil follet à la barbe. Le courage et la hardiesse font place à la crainte et à la timidité; enfin, leurs mœurs et leurs manières sont tout efféminées. Ce sont ces grands désavantages pour lesquels la loi Cornélia punissait très-sévèrement ceux qui avaient la témérité d'ôter les testicules à un homme, parce qu'en même temps on lui ôtait la force, la santé, et tout ce qu'il avait de meilleur.

Quoique ces sortes d'eunuques soient incapables d'engendrer, nous ne manquons pourtant pas d'histoires qui nous apprennent qu'ils ont

fait des enfans. Fontanus nous en rapporte une d'un gentilhomme qui perdit ses deux testicules à la guerre, et qui néanmoins engendra après avoir été guéri; et Aristote nous a laissé par écrit qu'un taureau nouvellement châtré, rendit féconde une vache qu'il avait couverte. Mais, bien que ces histoires paraissent presque incroyables, cependant ce sont des faits auxquels la raison ne s'oppose point. Car on ne doit point douter que, s'il reste à un homme ou l'épididyme ou quelque petite portion de l'un des testicules, sans que les vaisseaux spermatiques soient tout-à-fait brisés, il ne soit en état de faire une fois un enfant. Nous en sommes persuadés dans les animaux par l'expérience de chaque jour. Les chapons mal châtrés chantent comme les coqs, et en font même l'office. Car, s'il est vrai que l'épididyme soit de la même nature que les testicules, c'est-à-dire, qu'il soit un entrelacis de vaisseaux entre lesquels il y ait une matière glanduleuse, comme nous l'avons remarqué ailleurs, il ne faut pas douter qu'il n'ait la vertu de faire la semence prolifique, et puis de la renvoyer vers les vésicules et les prostates pour être évacuée. Ne pourrait-il pas même se faire qu'une suffisante quantité de semence se fût conservée dans les vésicules séminaires ou dans les prostates, pour servir à la génération d'un enfant dans les premières caresses d'une femme? Cela n'empêche pourtant pas, qu'à parler en général il ne faille dire de ces eunuques à qui ces deux petites

ai les manquent, qu'ils sont incapables d'engendrer.

Je trouve dans l'histoire que nous a laissée Marcelin, que Sémiramis fut la première qui fit couper des enfans : aussi est-ce vers les contrées où régnait cette princesse, que les eunuques ont paru d'abord en plus grand nombre. Les Perses, les Mèdes et les Assyriens ont été ceux qui s'en sont le plus servis, et nous remarquons que Nabuchodonosor faisait couper tous les Juifs et autres prisonniers de guerre, pour n'avoir que des eunuques à son service ; d'où vient que saint Jérôme nous fait observer que Daniel, Ananias, Azarias et Misaël étaient quatre eunuques qui servaient dans le palais du roi de Babylone.

C'est ici la méthode dont on se sert dans l'Orient pour faire des eunuques. On fait prendre par la bouche une petite quantité d'opium aux enfans qu'on veut couper ; et, après que le sommeil les a accablés, on tire de leurs bourses ce que la nature avait pris tant de soin à fabriquer. Mais, comme on a observé que plusieurs mouraient par ce narcotique, on s'est avisé d'un autre moyen. On met les enfans dans un bain tiède, on leur presse quelque temps après les veines du cou, que nous appelons *jugulaires*, et par-là on les rend stupides et apoplectiques : après quoi il est aisé de faire l'opération de l'eunuchisme sans qu'ils en sententrien. Et je ne sais si l'on rendit Narsès eunuque de cette façon, qui fut bibliothécaire de l'empereur Justinien.

L'expérience a montré ensuite que les hommes à qui on ôtait seulement les testicules, ne laissaient pas pour cela de se divertir avec les femmes et de souiller aussi la couche nuptiale des autres hommes : on s'est donc résolu à couper tout net les parties naturelles des hommes que l'on voulait faire eunuques, afin de leur ôter par-là le moyen de se joindre amoureusement aux femmes. Le paysan de Montaigne fit la même chose; car, étant importuné par les soupçons de sa femme jalouse, un jour qu'il revenait des champs, il se coupa tout net avec une serpe ses parties naturelles, et les jeta au nez de sa femme pour lui faire dépit et pour se venger d'elle. Bibienus trouvant Carbo Actienus, et Publicus Cervinus rencontrant Pontinus en adultère, en usèrent de la sorte envers ces deux hommes, selon la remarque de Valère-Maxime.

On dit que les eunuques à qui la verge reste aiment passionnément les femmes; et parce qu'ils sont plus faibles d'esprit qu'ils n'étaient auparavant, ils sont aussi plus susceptibles de passions. Quand leur imagination est une fois échauffée, et qu'une espèce de semence liquide et aqueuse qui se trouve dans leurs prostates ou dans leurs vésicules séminaires, irrite leurs parties naturelles, on ne saurait dire jusqu'où ils poussent leur amour déréglé. C'est ce qui fit soupçonner d'adultère le philosophe Phavorinus, tout eunuque qu'il était, et qui fut aussi la cause que le soldat dont Cabrole nous fait l'histoire, le fit pendre, bien qu'il fût naturellement un parfait eunuque. C'est de ces sortes d'eunu-

ques qu'il faut entendre le passage de l'auteur de l'Ecclésiaste, lorsqu'il dit « qu'un eunuque, par « sa concupiscence, est capable de déshonorer une « fille en lui ravissant sa virginité. »

Il est donc présentement aisé de décider la question, si les eunuques peuvent se marier. Les premiers qui sont des eunuques apparens, peuvent le faire, puisqu'ils peuvent caresser une femme et engendrer. Les seconds sont aussi de ce nombre; mais il n'en est pas de même des troisièmes, qui manquent de testicules, ni de ceux qui n'ont point de verge, ou qui n'en ont qu'une petite, incapable de faire l'action pour laquelle elle est destinée ; car ces derniers ne pouvant caresser une femme, ils doivent sans doute être jugés incapables de se marier.

Mais on pourrait dire que, s'il est permis à deux personnes de quatre-vingts ans de se marier, un eunuque, tel qu'était Phavorinus, pourra aussi avoir cette même liberté. Les vieillards ne sont point capables de faire des enfans, non plus que l'eunuque, et le mariage ne leur est permis, selon les casuistes, que pour éteindre le feu de leur concupiscence. Si un eunuque a donc cet avantage et pour lui et pour la femme qu'il épouse, de pouvoir se servir de sa verge, ainsi que l'avait autrefois le musicien Smèce, pourquoi veut-on empêcher ces sortes d'eunuques de se marier?

Cependant l'empereur Léon fit un édit par lequel il défendait aux eunuques de se marier, de quelque nature qu'ils fussent; et le pape Sixte V

fit aussi une bulle qu'il envoya en Espagne, par laquelle il déclarait nuls les mariages de ces sortes de personnes. La raison en est manifeste: « les eunuques ne font que soupirer en embrassant une fille », comme parle l'Écriture, et n'ont pas de parties propres pour la génération, qui est la première fin du mariage, au lieu que d'étouffer le feu de la concupiscence n'en est que la seconde.

Car, de s'imaginer que les testicules, comme ont pensé quelques-uns, ne sont pas les principales parties qui font la semence, et qu'ils ne sont point du tout nécessaires pour la génération, puisqu'il s'est vu des animaux parfaits qui ont engendré sans en avoir, c'est une erreur assez réfutée par les raisons que nous avons rapportées ici et ailleurs, qui nous doivent persuader qu'ils sont absolument nécessaires.

Avant que de finir ce traité et ce chapitre, il me semble qu'il n'est pas hors de propos d'examiner la question qui se présente; savoir, si on peut châtrer les femmes comme les hommes.

Tous les médecins savent que la matrice n'est pas absolument nécessaire à la vie, comme elle l'est à perpétuer les hommes. Les histoires que nous avons de sa perte sont des preuves qui ne nous permettent pas d'en douter. L'expérience même nous fait voir que, parmi les animaux, on coupe les truies et les poules, sans néanmoins qu'elles en meurent. Athénée nous assure qu'Andramasis, roi des Lybiens, fit couper toutes les femmes pour s'en servir au lieu d'eunuques : et Wier nous rap-

porte que Jean de Hesse, trouvant sa fille en adultère, lui arracha la matrice, comme il faisait aux autres animaux. Ainsi, on ne peut pas douter qu'on ne puisse rendre une femme incapable de concevoir, en lui ôtant la matrice et les testicules; mais la difficulté est de savoir comment les anciens y procédaient. Et pour dire ici ce que je pense là-dessus, je ne crois pas qu'on puisse faire cette opération sans péril; et je pourrais dire que ce roi qui ne se servait que de femmes pour eunuques, les faisait boucler, ou leur faisait appliquer un cadenas, comme font aujourd'hui en Italie et en Espagne les maris qui soupçonnent leurs femmes, ou bien encore comme font les nègres du royaume d'Angole et de Congo, qui, appréhendant la prostitution de leurs filles, leur cousent les parties naturelles, dès qu'elles sont nées; et ainsi, ce roi pouvait avoir des femmes traitées de la sorte, qui passaient, parmi son peuple, pour des femmes à qui l'on avait tranché les parties de la génération pour les empêcher d'engendrer.

FIN DU QUATRIÈME ET DERNIER VOLUME.

TABLE

DES MATIERES.

—

SUITE DE LA TROISIÈME PARTIE.

CHAP. V. S'il y a un art pour faire des garçons ou des filles . . . . . page 5
CHAP. VI. Si les enfans sont batards ou légitimes quand ils ressemblent à leur père ou à leur mère 19
CHAP. VII. Pourquoi il y a des enfans qui naissent faibles ou imparfaits, et d'autres forts et robustes 45

QUATRIÈME PARTIE.

CHAP. I. — Art. I. De l'impuissance de l'homme. 57
ART. II. Du congrès 68
ART. III. Du divorce entre les personnes mariées. 71
CHAP. II. De la stérilité des femmes 74
CHAP. III. Si les charmes peuvent rendre un homme impuissant et une femme stérile 83
CHAP. IV. Des hermaphrodites 96
CHAP. V. Si une femme peut devenir grosse sans

l'application des parties naturelles d'un homme, où l'on traite fort curieusement des incubes et des succubes..... 116
Chap. VI. Si les eunuques sont incapables de se marier et de faire des enfans..... 138

FIN DE LA TABLE.